

11 Fol. 0-233

REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
FERENC ECKHART. — <i>Introduction à l'histoire hongroise I.</i>	5
FERENC SZINNYEI. — <i>Le romantisme français et le roman hongrois avant 1848</i>	66
EMILE HARASZTI. — <i>Les hussards hongrois en Alsace : Célestin Hardt</i>	74
TIVADAR THIENEMANN. — <i>Érasme en Hongrie</i>	83
LAJOS RÁCZ. — <i>L'inspiration française dans le protestantisme hongrois III.</i>	115
ZOLTÁN BARANYAI. — <i>H.-F. Amiel, traducteur de Petöfi.</i>	125
Chronique : Les récentes études bibliographiques en Hongrie (ALICE GORIUPP)	144
Notes et Documents : Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526 (Alex. ECKHARDT). — Les meilleurs livres hongrois de l'année 1924. — Le III ^e congrès finno-ougrien à Budapest.	153
Comptes rendus critiques : MITITA CONSTANTINESCO : L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie (JÁNOS SZÉKELY). — ANDRÉ ADY, ALEX. TÉREY : Choix de poésies (J. G.). — MARC BLOCH : Les rois thaumaturges (GYULA MAGYARY-KOSSA).	164
Bibliographie française de la Hongrie : (1926)	201

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1927

Tous droits réservés



LA REVUE DES ETUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

La Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes, qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : grammaire comparée des langues finno-ougriennes ; histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux arts ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens (en premier lieu du peuple hongrois) avec leurs voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35** francs par an.

Pour la Hongrie **10** pengős.

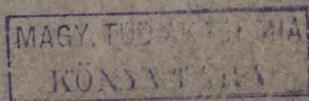
Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40** francs.

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged, (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI*).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (Imprimerie de l'Université), Muzeum-körut 6, Budapest. (VIII*).

Copyright 1927 by Z. Baranyai (Genève).



REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES





REVUE
DES
ÉTUDES HONGROISES
ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

5^e ANNÉE — 1927



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1927

Tous droits réservés

302252



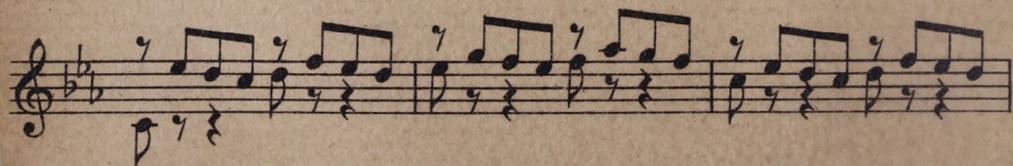
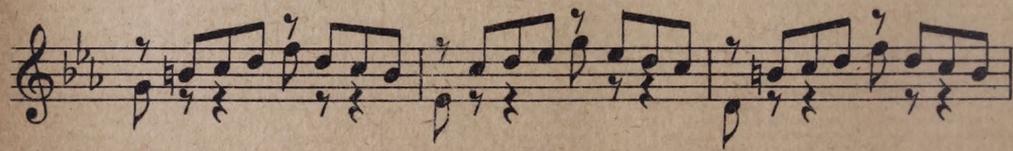
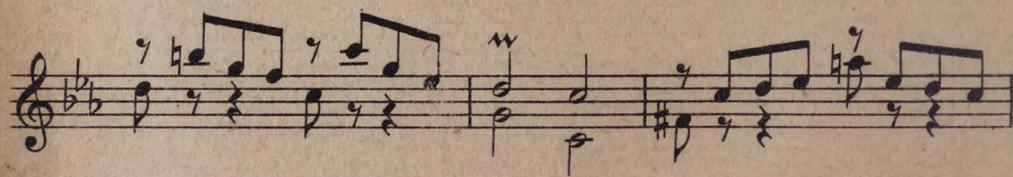
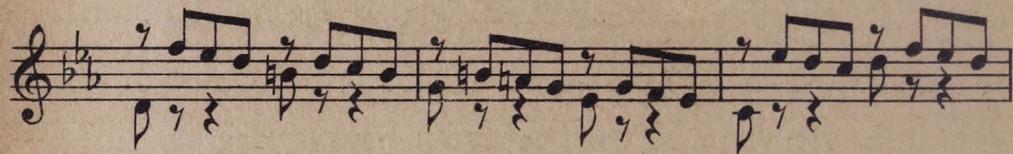
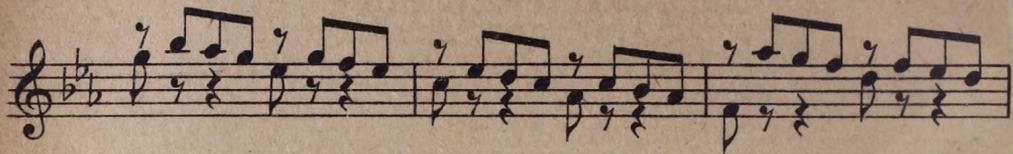
La Fuite des Hongrois.

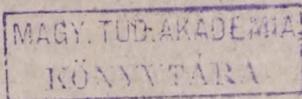
Prestissimo.

The image displays a musical score for the piece "La Fuite des Hongrois" in a single system. The score is written on six staves, each with a treble clef and a key signature of two flats (B-flat and E-flat). The time signature is 2/4. The music is characterized by a rapid, rhythmic pattern of eighth and sixteenth notes, with frequent rests. The first staff begins with a dynamic marking of *mf*. The second staff includes a *tr* (trill) marking above a note. The score concludes with a double bar line and repeat dots at the end of the sixth staff.

A handwritten musical score consisting of seven staves of music. The notation is in a single system, likely for a piano or similar instrument. The key signature is B-flat major (two flats), and the time signature is 3/4. The music features a complex rhythmic pattern with frequent eighth and sixteenth notes, often beamed together. There are several accidentals, including sharps and naturals, scattered throughout the piece. The handwriting is clear and consistent, typical of a professional composer's manuscript. The paper shows signs of age, with some discoloration and wear at the edges.

A handwritten musical score consisting of seven staves of music. The notation is in a single system, likely for a single melodic line. The key signature is two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is 3/4. The music features a rhythmic pattern of eighth notes and quarter notes, often grouped in pairs or triplets. The melody is written on a treble clef staff. The paper is aged and shows some staining.





INTRODUCTION A L'HISTOIRE HONGROISE

I. — L'ÉPOQUE DE L'ORGANISATION EN TRIBUS.

Par quels peuples le territoire de la Hongrie était-il habité à l'époque précédant immédiatement la venue des Hongrois, c'est-à-dire dans la seconde moitié du ix^e siècle ? A cette question, nos connaissances ne fournissent qu'une réponse très défectueuse. Les flots des grandes migrations avaient anéanti sur ce sol jusqu'aux derniers vestiges de la civilisation romaine. Ni les Huns ni les tribus germaniques, qui se pressaient sur leurs traces, ne purent fonder sur les bords du Danube et de la Tisza un Etat capable de vivre. Ces peuples disparurent aussi vite qu'ils avaient apparu. Le dernier qui s'établit ici, celui des Avars, fut balayé par CHARLEMAGNE, dont la domination s'étendit sur une bonne part de la Pannonie. Après sa mort, lorsque l'empire franc, sa création, fut démembré, le prolongement oriental en fut arraché aussi et se perdit dans les flots toujours grandissants de la mer slave qui, au cours du siècle, s'infiltrait presque insensiblement vers l'ouest et de plus en plus inondait l'Europe centrale. C'est sur le territoire de la Moravie que les Slaves réussirent pour la première fois à constituer un Etat : la « Grande Moravie » de SVATOPLOUK, dont les frontières, surtout vers le nord et vers l'est, ne peuvent être établies avec certitude et dans laquelle une Eglise de rite slave était en formation. Au sud du Danube nous rencontrons aussi des princes slaves. Ils avaient pour voisin le pays des Croates. Mais dans la grande plaine hongroise, jusqu'à Munkács, étaient aussi dispersées des colonies turko-bulgares qui commençaient à se slaviser ; elles étaient sans aucune

cohésion politique, et groupées autour d'enceintes fortifiées. La formation d'un empire slave menaçait une partie de l'héritage de Charlemagne, l'empire des Francs orientaux, quand, s'étant allié aux Hongrois, l'empereur ARNOLPHE ravagea la Grande-Moravie. Les sauvages cavaliers hongrois, inconnus jusqu'alors, retournèrent chargés d'un riche butin à leurs campements des bords du Dniester (892).

* * *

Sur l'origine des Hongrois, les sources historiques ne nous renseignent qu'insuffisamment. Mais la linguistique comparée a démontré d'une manière indubitable que le peuple hongrois doit son existence à un mélange de tribus finno-ougriennes et turques. Dans la région du Caucase, l'élément ethnique le plus ancien, le finno-ougrien, dont le berceau, vers le commencement de notre ère, devait se trouver sur les pentes sud-est de l'Oural, et qui était à un degré inférieur de civilisation, subit l'influence des Türks-Ogours d'Occident, ancêtres des Bulgares qui vivaient sur une étape plus avancée de la civilisation humaine, et qui firent leur apparition, du v^e au vii^e siècle, sur les ruines de l'empire des Huns. Tandis que les éléments les plus anciens du vocabulaire hongrois, tels que les termes qui se rapportent à la chasse et à la pêche, sont d'origine finno-ougrienne, ceux qui se rapportent à l'élevage et à l'agriculture sont empruntés à une langue turque. Issu de ce mélange de tribus, le peuple hongrois apparaît dès le ix^e siècle comme un peuple uni, plutôt finno-ougrien d'origine, mais türk par la culture et l'aspect extérieur. Ce peuple nomade gagna, au cours d'émigrations séculaires, les riches herbages de la Russie méridionale. Comme tous les peuples nomades, il était divisé en tribus dont les chefs, les « hadnagy » élisaient entre eux un chef suprême, mais seulement pour leurs expéditions guerrières. Attaqué dans sa nouvelle patrie, sur les rives du Don, par un peuple plus fort, les Pétchéhègues, il se trouva coupé en deux parties inégales. La plus petite fut refoulée vers l'est, le long du Volga et du Byelaya, où ses descendants furent

retrouvés par un dominicain hongrois, le Père JULIEN, cédant à la pression de peuples parents qui le poussaient vers l'ouest, à la veille de l'invasion tartare 1241 qui allait englober dans ses flots la multitude des peuples de la steppe. La plus grande, composée de sept tribus, qui entraînaient avec elles trois tribus d'un peuple de langue turque, les Kabars, s'établit dans l'Ételköz, sur le territoire de la Moldavie et de la Bessarabie actuelles.

Là, pour pouvoir se défendre avec plus de succès contre de semblables attaques et rapporter un plus riche butin des incursions auxquelles, à la façon de leurs parents, les autres peuples de cavaliers, ils se livraient dans le voisinage, ils élurent un prince héréditaire : ÁRPÁD, fils d'ÁLMOS, chef de la tribu la plus nombreuse et la plus forte : celle des Magyars, qui donna son nom au peuple entier. Dans l'occupation de la Hongrie, il faut voir probablement un acte politique et conscient du nouveau prince. Attaqués à l'improviste par les Pétchénegues (les « Pinceneis » de la *Chanson de Roland*) et les Bulgares alliés contre eux et fort supérieurs en nombre, les Hongrois furent contraints d'abandonner leur patrie d'Ételköz (*Atelkuzu*) et, pour mieux se préserver contre le retour de pareilles agressions, ils s'établirent dans la Hongrie actuelle, qui leur était connue depuis l'expédition morave et où ils pénétrèrent en 896 par la trouée de Verecke. Peut-être aussi un petit nombre d'entre eux, refoulés par les Pétchénegues jusque dans les pâturages des montagnes, passèrent-ils par les défilés de la Transylvanie. Comme leurs cousins et devanciers, les Huns, ils s'établirent d'abord le long de la Tisza d'où ils entreprirent des expéditions vers l'ouest et le sud-ouest. Quelques années plus tard, les tribus les plus fortes se retirèrent dans les régions accidentées de la Pannonie, qui leur parurent plus propres à servir de demeure permanente, étant données les ressources et les facilités de défense qu'elles offraient.

Les conquérants ne peuplèrent pas dans son entier ce qui devait être la Hongrie. Le territoire où ils s'établirent comprenait la vallée de la Tisza et du Danube jusqu'aux confins méridionaux de la plaine, ainsi que le pays situé au delà du Danube et de la Drave. Mais à l'intérieur de ces limites

mêmes s'étendaient de vastes régions désertes, car pour éviter les querelles entre les diverses tribus on avait laissé autour de leurs territoires une ceinture presque impraticable de terres inhabitées, couvertes pour la plupart de marécages et de forêts, et qui s'étendait à plusieurs journées de marche (*gyepü*). Les familles des « hadnagy », qui représentaient le noyau des tribus, étaient établies à l'embouchure de quelque cours d'eau, sur les deux rives, afin de garder la route stratégique naturelle formée par la vallée de la rivière ; autour d'elles, les autres familles formaient une sorte d'anneau. La tribu du chef prit possession du centre du territoire occupé : les deux rives du Moyen-Danube. Les autres tribus s'établirent alentour ; le choix du lieu était toujours déterminé par des considérations d'ordre militaire, telles que la garde de telle ou telle route stratégique particulièrement importante. En Transdanubie (Pannonie) et en Transylvanie, de vastes espaces restaient inhabités, car on redoutait toujours une nouvelle attaque du côté de l'est. En hiver, les Hongrois campaient dans la plaine, auprès des cours d'eau et des marécages, puis, au printemps, quand les crues commençaient, ils se retiraient sur les collines avec leurs troupeaux et y restaient jusqu'aux premiers froids. Chacune des tribus avait donc un double habitat.

Les membres des diverses tribus possédaient en commun une terre de grande étendue, où travaillaient pour eux les serviteurs qu'ils avaient amenés et les sujets autochtones qu'ils y avaient trouvés. Ces derniers, que les Hongrois n'eurent pas de peine à soumettre, se fondirent avec eux, excepté les Slovaques du Nord-Ouest, au bout d'un ou deux siècles. C'est de cette manière que passèrent dans la langue hongroise les noms de lieu et de rivière turco-bulgares et un grand nombre de mots empruntés à plusieurs langues slaves se rapportant aux métiers, aux institutions publiques et ecclésiastiques et à beaucoup de notions attestant une civilisation assez avancée.

Dans leur culture et leurs coutumes, les Hongrois ressemblaient aux autres peuples nomades. Il est certain qu'ils pratiquaient le rapt des femmes, mais le plus souvent le futur mari achetait son épouse. Le père disposait d'un pou-

voir illimité sur sa famille et toute sa domesticité, sur lesquels il avait droit de vie et de mort, il pouvait vendre ses enfants ou les mettre en gage. La religion des Hongrois devait ressembler aussi à celle des autres peuples primitifs de l'Orient. Dans les échanges commerciaux, la monnaie consistait en peaux de bêtes, en fourrures ou en génisses,

Dans leur nouvelle patrie, les Hongrois poursuivirent leur ancien genre de vie. Les tribus continuèrent à se gouverner elles-mêmes et, dans la crainte perpétuelle d'une pression des peuplades orientales, elles entreprirent, tout comme les Normands cherchant à s'établir sur le continent, des randonnées exploratrices vers l'ouest et vers le midi. Or, précisément à cette époque, il n'y avait plus, ni dans l'empire oriental des Francs ni en Italie, un pouvoir politique uni, capable de s'opposer avec la vigueur nécessaire aux expéditions hongroises. Les Bavarois, les Saxons, les Souabes ne tardèrent pas à connaître ce nouveau fléau de la civilisation occidentale, mais l'Italie, la France et l'empire byzantin ne furent pas moins éprouvés et n'eurent que trop souvent à déplorer leurs visites.

Mais ces expéditions ne pouvaient manquer de miner l'unité politique de la nation hongroise, dont la conquête de la nouvelle patrie avait posé le premier fondement. A l'intérieur des tribus elles-mêmes il n'était guère possible, en présence de guerriers enrichis par leurs rapines, de maintenir l'ancienne autorité. Pour que le péril devînt manifeste, il ne fallait plus qu'une grande défaite. Lorsque les nouveaux fondateurs du Saint-Empire romain, le Saxon HENRI et surtout son fils, l'empereur ORTHON I^{er}, eurent, le premier à Mersebourg et le second à Augsbourg (955), remporté une victoire décisive sur ce peuple guerrier déjà ébranlé dans son organisation, le prince et sa tribu durent se rendre compte que la route leur était barrée du côté de l'occident et que, si la nation ne voulait pas périr, il fallait former un Etat sur le territoire qu'elle occupait. Peu s'en fallut que les Hongrois ne partageassent le sort des Huns et des Avars, et ne disparussent du théâtre de l'histoire sans laisser de traces. Mais l'empereur Othon se tint pour content d'avoir mis son empire à l'abri de leurs incursions, il l'assura du côté de l'est en créant

l'Ostmark (marches orientales) et dirigea de nouveau son attention vers l'ennemi séculaire : les Slaves. Cette heureuse circonstance fut mise à profit par un rejeton de la tribu d'Árpád : le duc GEYCHA (Géza) (972-997), pour renforcer l'autorité princière. Mais ce ne fut qu'au prix de luttes sanglantes qu'il réussit à briser la puissance des chefs de tribus, habitués à l'indépendance, et à reprendre définitivement le pouvoir sur les tribus indisciplinées auxquelles beaucoup d'éléments étrangers, slaves, bulgares, péchéniègues s'étaient ralliés dans les années de rapines. Il encouragea aussi l'établissement de guerriers étrangers qui n'appartenaient pas à l'organisme des tribus. Enfin, pour couronner et assurer son œuvre politique, il noua des relations de parenté avec la dynastie la plus illustre et maria son fils à la princesse bavaroise GISÈLE. Cet événement marque le début des rapports suivis de la nation hongroise avec la civilisation occidentale, qui détermina le sens de son développement ultérieur.

BIBLIOGRAPHIE

Bien que l'absence s'en fasse souvent sentir, la bibliographie des études historiques hongroises attend encore son créateur.

On trouvera une liste des ouvrages récents parus en une autre langue que le hongrois dans la *Bibliographia Hungariae. I. Historica, Verzeichnis der 1861-1921 erschienenen Ungarn betreffenden Schriften in nichtungarischer Sprache* Berlin-Leipzig 1923, rédigée sous la direction du regretté Robert GRÄGER. La *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910)* d'Ignace KONT (Paris, Leroux, 1913, xvi, 323 p.) peut rendre également de bons services. Dans les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* Lajos MANGOLD et dernièrement Mihály AUNER donnent d'année en année, jusqu'en 1913, un excellent aperçu de la littérature historique hongroise. Béla PELZ a rédigé (1917, pour les années 1868-1916, l'index des matières du périodique de la *Magyar Történeli Társulat*, (Société hongroise de l'histoire), les *Századok* (« Siècles ») mais uniquement selon les auteurs des articles. Nous n'énumérons ci-dessous que les ouvrages que nous avons utilisés dans ce travail ainsi que ceux dont l'objet n'est pas d'élucider telle ou telle question de détail mais qui sont d'un caractère plus général et enfin ceux qui, en faisant connaître la bibliographie de certains sujets, montrent au chercheur la voie à suivre pour se procurer de plus amples informations¹.

L'ouvrage publié par Sándor SZILÁGYI à l'occasion du millénaire : *A magyar nemzet története*. (Histoire de la nation hongroise) Budapest,

1. Voir Lukinich, *L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie*. Revue des Études Hongroises, 1926 [t. 4], pp. 78-89.

1895-98, dont les 10 volumes, écrits par des auteurs différents, sont de valeur très diverse, embrasse l'histoire hongroise tout entière. Mais on peut encore feuilleter avec profit l'ouvrage de Mihály HORVÁTH; *Magyarország történelme* (Histoire de la Hongrie) Pest 1871-73 et celui de László SZALAY, *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) Leipzig 1853-59. Celui d'Ignace ACSÁDY, *A magyar birodalom története* (Histoire de la Hongrie) I-II, Budapest 1903, est moins étendu. L'œuvre d'ensemble la plus récente est celle d'Alexandre DOMANOVSKY, *Die Geschichte Ungarns*, Munich 1923. Dans *Der Staat Ungarn* (Stuttgart-Berlin 1918), Jules SZEKFI donne un tableau plastique du développement de l'État hongrois. Au lecteur français ne lisant ni l'allemand ni le hongrois il ne reste que l'ouvrage très érudit mais un peu périmé d'Edouard SAYOUS, *Histoire générale des Hongrois*, Paris, 1876, I-II. La seconde édition de cet ouvrage (Budapest et Paris 1900) est dans certaines parties abrégée, dans d'autres, complétée. Sur l'origine du peuple hongrois et son histoire dans les temps les plus reculés, des données sûres nous sont fournies par la linguistique moderne, qui se groupe autour de la revue *Magyar Nyelv* (Langue hongroise). Parmi les nombreux ouvrages de ce genre, les plus importants sont : Joseph SZINNYEI, *Die Herkunft der Ungarn, ihre Sprache und Urkultur*, Berlin 1921 (Ungarische Bibliothek. I : L'origine et la langue des Hongrois et leur civilisation à l'époque de leur installation en Hongrie) Budapest 1910; Comte Etienne ZICHY, *A magyarság őstörténete és műveltsége a honfoglalásig* (L'histoire et la civilisation des Hongrois jusqu'à leur installation en Hongrie. Budapest, 1923) qui fraye à la science des chemins nouveaux et prouve d'une manière décisive la fusion des Huns avec les anciens Bulgares. Le lecteur français trouvera un résumé de ces études dans la *Revue des Études Hongroises et Finno-Ougriennes*, Paris, Champion, 1923, [t. 1] pp. 5-14; 1924, [t. 2] pp. 106-116; 156-171. Sont encore indispensables à la connaissance de l'histoire : Zoltán GOMBÓCZ, *Die bulgarisch-türkischen Lehnwörter in der ung. Sprache*, Helsinki 1912, et János MELICH, *Szláv jövevényszavaink* (Nos mots d'origine slave. I-II. Budapest 1903-1905 (conclusions périmées). Sur les habitants de la Hongrie à l'époque de la conquête hongroise, du même János MELICH, *Bulgárok és szlávok* (Bulgares et Slaves), *Magyar Nyelv*, t. XVII et l'ouvrage capital : *A honfoglaláskori Magyarország* (La Hongrie à l'époque de la conquête) Bpest 1925; Bálint HÓMAN, *A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése* (La conquête de la Hongrie par les Hongrois et leur installation), Budapest 1923. (Ces deux derniers travaux ont paru dans la série de *A Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve*). M. HÓMAN traite et résout les questions touchant l'arrivée et l'établissement des Hongrois. Gyula PAULER, *A magyar nemzet története Szent Istvánig* (Histoire de la nation hongroise jusqu'à Saint-Etienne), Budapest 1900, les questions de l'histoire politique. Karl TAGÁNYI, *Lebende Rechtsgewohnheiten und ihre Sammlung*, Berlin, 1922 (Ungarische Bibl. III) donne des éclaircissements sur plus d'un point touchant la civilisation; R. LÜTTICH, *Ungarnzüge in Europa im 10. Jahrhundert*, EBERING 1910 (*Hist. Studien* 84) et HALPHEN, *Les barbares*, Alcan 1925 sur les randonnées des Hongrois, et K. SCHÜNEMANN, *Die Deutschen in Ungarn bis zum 12. Jahrhundert* (Ung. Bibl. VIII) Berlin 1923, sur les plus anciennes relations hungaro-allemandes. En ce qui concerne les plus anciennes relations hungaro-italiennes voir : Alfredo FEST, *I primi rapporti della nazione ungherese coll' Italia*. Corvina (Budapest), vol. III (janv.-juin 1922), pp. 5-39; vol. IV. (juin-déc. 1922), pp. 19-99. La revue

de l'Institut Hongrois de l'Université de Berlin *Ungarische Jahrbücher* (Berlin, Walter de Gruyter, à partir de 1921) est en partie dédiée aux études historiques et sa partie bibliographique est très soignée (surtout depuis 1926). Sur tout ce qui concerne les rapports des Hongrois avec l'Orient voir l'essai bibliographique de Julius MORAVCSIK, *Ungarische Bibliographie der Turkologie u. der orientalischen Beziehungen* 1914-1925, Körösi-Csoma Arch. 1926, pp. 199-236.

2. — LA ROYAUTE PATRIMONIALE.

ÉTIENNE (997-1038), fils de GEYCHA, fit de ces tribus une nation, de cette cohésion relative un organisme politique unifié. Le pas le plus important sur cette voie fut la conversion à la religion chrétienne, partout l'organisation ecclésiastique favorisa le développement d'un pouvoir politique uni. Parmi les diverses peuplades slaves de Hongrie il devait déjà se trouver un grand nombre de chrétiens, mais, vacillant eux-mêmes dans leur foi, ils n'avaient pas converti leurs maîtres. GEYCHA (Géza) lui-même avait déjà, du territoire des évêchés voisins, et particulièrement de celui de Passau, appelé des missionnaires pleins de zèle qui trouvèrent en ce pays un champ favorable à leur activité. Mais la conversion véritable et l'organisation de l'Eglise furent l'œuvre de son fils. On retrouve aussi en Hongrie les traces du catholicisme oriental, que les tribus du midi avaient eu l'occasion de connaître au cours de leurs randonnées, mais Étienne et son père Geycha (Géza) se tournèrent à dessein vers Rome, et non vers Byzance ; Étienne alla même jusqu'à exterminer, les armes à la main, le catholicisme oriental, assez répandu parmi les Hongrois et Bulgares dans la région située entre le Maros et la Tisza. Les conséquences de cette politique religieuse sont incalculables : si comme les Bulgares, d'origine turque, la Hongrie s'était ralliée à l'Eglise et à la civilisation orientales, elle n'aurait pas manqué d'être slavisée comme ceux-ci. Que la conversion ait, pour une bonne part, été opérée par des moyens violents et non par la force de la persuasion, c'est ce que prouve la résistance opposée par le paganisme et qui éclata dans toute sa force après la mort d'Étienne. Dans sa lutte pour la conversion des Hongrois

comme dans les efforts qu'il déploya pour assurer les bases de la puissance politique. Étienne fut soutenu puissamment par les membres de sa tribu, plus forte que les autres, mais aussi par les chevaliers venus en Hongrie avec l'escorte de la reine, qui reçurent de riches donations aux dépens des chefs des tribus vaincues et devinrent les ancêtres de beaucoup de grandes familles hongroises. Jugeant la position de l'Eglise assurée par la fondation de deux archevêchés et de huit évêchés et par l'établissement en Hongrie de l'ordre des Bénédictins, chacune de ces institutions ayant reçu en partage de vastes domaines, dépouilles des chefs de tribus déchus de leur puissance — Étienne voulut mettre la dernière pierre à son œuvre religieuse et politique et se fit couronner, de la couronne qu'il reçut du pape.

La puissance d'Étienne et — pendant deux siècles — de ses descendants s'édifia sur un organisme dont la base était formée par le domaine personnel du roi, domaine immense, couvrant, aux XI^e-XII^e siècles, un territoire beaucoup plus vaste que tous les autres ensemble. Ce domaine personnel du roi se composait des terres de sa propre tribu, des biens des tribus vaincues après avoir voulu s'opposer aux progrès du pouvoir du prince, et des territoires, en majeure partie boisés, que personne n'avait occupés lors de la conquête, mais qui commençaient lentement à se peupler. L'administration de ces derniers territoires ainsi que de la nombreuse population libre qui cherchait l'abri de la puissance royale fut confiée par Étienne à des officiers désignés par lui à la manière des comtes francs (*comes*), mais nommés d'un nom d'origine slave (*ispán*), qui étaient placés à la tête d'un *megye* (*comitat*) royal et auxquels servaient de résidence les bourgs fortifiés d'origine slavo-bulgare. Ces officiers ramassaient les récoltes, rendaient la justice, et conduisaient à la guerre les habitants de leur bourg. Mais ils rassemblaient aussi sous leur bannière les hommes libres établis entre les territoires de ces bourgs et vivant indépendants sur leurs domaines, lesquels pouvaient soit appartenir en commun à telle ou telle famille soit appartenir à des particuliers, ce qu'avaient rendu possible les édits du grand roi sur la propriété privée. Les habitants des anciens domaines de la

famille royale étaient soumis au premier officier de la cour, au *nádorispán* (comte palatin) et à la juridiction du *juge de la cour*. Mais bientôt, pendant le XI^e siècle et, par suite de l'accroissement de la population, il devint nécessaire de décentraliser aussi l'administration de ces domaines et de ces peuples, et de placer des *ispán* à la tête des exploitations agricoles appartenant au domaine royal. Saint-Étienne avait créé 45 départements, mais au milieu du XII^e siècle on en comptait déjà 72. Les grands officiers de la cour et les grands dignitaires de l'Église formaient le conseil du roi, que celui-ci consultait, si tel était son désir, avant d'émettre ses édits souverains.

Par l'introduction de la propriété privée, au temps de Saint-Étienne, une transformation essentielle s'opéra également dans la vie économique. A l'élevage du bétail, complètement de l'existence nomade, se substitua de plus en plus la culture du sol, et grâce à ses rapports avec l'Occident la Hongrie commença de participer au trafic européen, ce dont les monnaies qu'Étienne fit frapper sur le modèle des monnaies bavaroises de son beau-père furent la meilleure attestation. Fort recherchées pour leur bon aloi dans le commerce international, elles devinrent un moyen de paiement favori dans les régions septentrionales de l'Europe, jusqu'en Scandinavie et dans les îles Féroé.

*
* *

La longue période qui suit la mort de SAINT-ÉTIENNE (1038) montra combien le premier roi des Hongrois avait fortifié l'Etat par une sage organisation politique et économique. Abstraction faite des règnes de SAINT-LADISLAS (1077-1095) et de KÁLMÁN (Coloman 1095-1119), qui représentent une bonne génération, le XI^e et le XII^e siècles furent en effet une époque de divisions intestines incessantes et de guerres dont ces troubles étaient le plus souvent la cause. Le mode de succession au trône en usage chez les rois de France : de père en fils et suivant le droit de primogéniture, fut longtemps sans pouvoir prendre racine dans la race arpádienne et dans la conscience nationale. Tous les membres de la famille

d'Árpád prétendaient à une part au moins du pouvoir ; les frères du roi, en particulier, pouvaient généralement s'appuyer sur un large parti quand, conformément aux coutumes des peuples türks, ils opposaient leurs prétentions à celles de son fils. Le souverain se croyait tenu de céder une partie du royaume à son frère et même à son fils adulte. Après quoi, aiguillonné par sa cour, le *prince (herceg)* ou *jeune roi* ne se contentait pas de sa part, et prenait les armes pour s'assurer le trône, à soi et à ses descendants. Dans ces luttes fratricides, chacun des partis cherchait du renfort à l'étranger, chez la parenté de son chef, si bien que, pendant le cours du xi^e siècle, les empereurs allemands et pendant le cours du xii^e, l'empire de Byzance, qui connaissait alors un regain de prospérité, auraient volontiers profité de l'occasion pour étendre leur pouvoir sur ce royaume si bien organisé et si florissant, pour en réduire le souverain au rôle de vassal. Mais le pays réussit à préserver son indépendance et si les rejetons de la souche d'Árpád combattirent souvent à la tête d'armées étrangères afin de s'emparer du trône, une fois en possession de celui-ci ils ne perdaient plus de vue l'intérêt de leurs États.

La lutte éclata immédiatement après la mort d'Étienne qui, voyant dans les princes árpádiens un danger pour l'Eglise chrétienne, les avait bannis du royaume et choisit pour successeur un de ses parents vénitiens, PIERRE URSEOLI (1038-1046). Ce dernier implora contre les princes le secours de l'empereur Henri III, mais il n'en perdit pas moins sa couronne. L'un des princes, ANDRÉ I^{er} (1047-1060), étant monté sur le trône, recourut à son tour à l'aide de l'empereur allemand dans l'intérêt de son fils et contre son frère BÉLA I^{er} (1061-1063). Les empereurs firent plusieurs campagnes pour soutenir leurs protégés jusqu'au jour où leur lutte acharnée avec le pape les empêcha de s'occuper des affaires de leurs voisins orientaux. Vers le milieu du xii^e siècle leur rôle fut repris par Manuel, empereur de Byzance, à la cour duquel séjournèrent plusieurs princes árpádiens. Les rois de Hongrie se tournèrent aussi vers le nord, où ils soutinrent contre de petits princes russes des guerres dynastiques. Mais ces luttes étaient loin d'épuiser les forces nationales et, grâce

à la sage politique suivie dans la défense et la colonisation du pays par les grands successeurs d'Étienne : SAINT-LADISLAS, KÁLMÁN, GÉZA (Geycha) II (1141-1161) et BÉLA III (1173-1196), la nation ne s'en trouva pas affaiblie. Bien loin de laisser entamer l'héritage de Saint-Étienne, les rois étendirent de plus en plus leur domination, si bien que dès la fin du XII^e siècle les frontières de la Hongrie atteignaient presque partout la ligne tracée par la nature : la puissante couronne des Carpathes et le cours du Danube et de la Save.

Le principal mérite des Árpádiens fut leur sage politique colonisatrice, en rapports étroits avec le système défensif créé sur les frontières et le développement du réseau de fortifications. Cette organisation explique comment les forces hongroises purent tenir tête aux troupes lourdement armées des empereurs allemands. Le territoire dont les sept tribus avaient pris possession était environné de vastes forêts. Où celles-ci venaient à manquer, comme vers l'ouest, la défense était facilitée par des régions marécageuses que des obstacles artificiels, des tranchées, des territoires inondés rendaient plus inaccessibles encore. Ça et là seulement, le long de cette enceinte appelée *gyepű*, on rencontrait des « portes », naturellement très larges, par lesquelles une route praticable conduisait dans l'intérieur du pays. Au delà du *gyepű* à plusieurs journées de marche s'étendait un territoire inhabité sur lequel, dans l'intérêt de la défense, il n'était permis à personne de s'établir. Des gardiens permanents, choisis parmi les éléments les plus belliqueux, étaient préposés à la garde de ces portes.

C'était surtout vers l'ouest, où la frontière étaient le plus ouverte, que l'on avait besoin de gardiens sûrs. Au XI^e siècle, les rois y établirent les Pétchénegues qui venus de leur ancienne patrie d'Etelköz (Moldavie) avaient forcé la ligne de défense hongroise mais, serrés de près par un peuple plus fort, les Comans, s'étaient vus contraints de demander à être admis dans le pays. Nous trouvons à leurs côtés les Iazyges et les Székely (*Sicules*, en allemand *Szeckler*). C'est contre la résistance des Székely de Transylvanie que se brisèrent les attaques des peuples parents venus de l'est. Quand cessa la nécessité de la défense et qu'il fallut, en raison de

la densité de la population ouvrir aux colons des territoires nouveaux, la ceinture de *gyepü* fut repoussée plus loin et l'ancienne zone de défense fut incorporée dans le système des fortifications royales. C'est ce qui se passa à l'ouest, quand on n'eut plus à redouter une attaque du côté de l'Empire. Une partie de la zone de défense y fut colonisée par des Allemands venus du territoire voisin, les marches orientales. Il en fut de même au nord et au nord-ouest, où l'on peut suivre des yeux le processus de la colonisation slave, et où le pays n'atteint ses frontières naturelles que vers le milieu du XIII^e siècle. Du sud-ouest, de la région de Nyitra, la population slovaque se répandit sur les plateaux de Liptó et de Turóc, mais sans pouvoir y constituer un organisme politique. Ils ne différaient pas en cela de leurs cousins du bas pays au temps de la conquête hongroise. Tout en restant groupés par tribus, ils se contentèrent d'établir des colonies de pêcheurs et de chasseurs sans aucune cohésion et n'occupèrent même pas les territoires propres à l'agriculture. Ils furent suivis bientôt par des Hongrois de condition libre, qui leur apportèrent la culture politique et économique. Ce furent ces derniers qui, sous la protection de quelque château royal, peuplèrent d'une population purement magyare, et de villages d'agriculteurs, ce territoire jusqu'alors inhabité. Mais à la longue ces feudataires mi-soldats mi-paysans se slovaquisèrent à leur tour. L'établissement des Slovaques en Haute-Hongrie se poursuivit jusque dans le XIV^e siècle, sous la direction des *sollész* (scultetus) que le roi avait investis d'une certaine autorité judiciaire et administrative sur la commune (*lehota*), formée par les colons rassemblés en vue du défrichement.

Pour déboiser les vastes solitudes des Carpathes et agrandir ainsi le territoire cultivé, les souverains hongrois eurent volontiers recours aux Allemands qui venaient, justement alors, essaimer sur les territoires situés à l'est de leurs établissements ancestraux, et dont la civilisation était plus avancée. Toutes les villes hongroises dispersées de Cassovie (Kassa) à Szakolca, dans la région de Szepes (Zips) et la Haute-Hongrie, ont été fondées par eux. Un fort groupe d'Allemands, venus de Flandre et de la région de la Moselle, fut chargé vers la fin du XII^e siècle par les rois de garder la fron-

tière méridionale de la Transylvanie et investi de privilèges extraordinaires, que les *Saxons* gardèrent au milieu de toutes les vicissitudes de leur histoire. A cette époque aussi commença de s'infiltrer à travers les pâturages des Carpathes un peuple de pasteurs, les Roumains, venus des Balkans, qui se multiplia si vite qu'au bout de quelques siècles il avait inondé toute la partie montagneuse de la Transylvanie. Sous leurs *kenéz* les colonies roumaines se consacrèrent au défrichement des forêts et à l'élevage du bétail.

Une conséquence de l'immigration allemande fut l'essor que prirent en Transylvanie l'exploitation des mines de sel-gemme et dans la Haute-Hongrie celle des minerais, qui furent pour les rois une riche source de revenus. Mais ce n'est pas seulement par l'intermédiaire des Allemands que parvint jusque chez les Hongrois la civilisation occidentale. On retrouve par tout le pays des établissements wallons dont çà et là, jusqu'au xv^e siècle, les habitants parlaient encore français. Entre les murs de Nagyvárad (Grand-Varadin), de Bude, d'Esztergom, d'Albe Royale (Székesfehérvár) et de Zagreb, vivaient, à l'époque arpádienne, des Wallons à qui la Hongrie est redevable de bien des progrès dans la civilisation urbaine et dans les métiers. Il est probable que le développement de la viticulture dans la région de Tokaj est aussi l'œuvre de ces Wallons. Mais l'influence de la civilisation française s'exerça encore en Hongrie dans une autre direction. C'est dans un milieu tout pénétré de cette culture, à la cour de Byzance, que grandit le roi BÉLA III ; comme lui, qui épousa la princesse MARGUERITE, sœur du roi de France Philippe-Auguste, ses fils s'allièrent à la cour de France par leur mariage avec des princesses françaises. Avec ces reines, des clercs et des laïcs de leur suite arrivèrent naturellement en Hongrie. L'établissement en ce pays des Cisterciens et des Prémontrés appartient aussi à ce chapitre, et quand la valeur croissante de la propriété foncière eut habitué les Hongrois à produire à l'appui de leurs droits des titres en bonne et due forme, parmi les membres des chapitres, des *loca credibilia* qui furent les bureaux de notaire du moyen-âge hongrois, il s'en trouva plus d'un qui avait appris à Paris l'art d'établir un document.

Le seul effet de ces multiples influences étrangères fut d'élever le niveau de la civilisation hongroise, sans en altérer le caractère national. Au point de vue ethnique, l'élément hongrois qui se serrait autour des châteaux royaux se fortifia même au cours de ces siècles, grâce à l'apport des peuples türks, parents du peuple hongrois, auxquels les rois, reconnaissant en eux des soldats dont ils pourraient être sûrs, donnèrent une nouvelle patrie à l'intérieur même du territoire anciennement occupé par les sept tribus, sur le sol qui séparait les unes des autres les colonies allemandes ou slaves. Ce n'est pas un plus haut degré de civilisation, mais un caractère racial plus prononcé que les Hongrois doivent aux Iazyges d'origine irano-alaine et aux Pétchénegues et Comans türks. Ces derniers, les plus nombreux, que l'invasion des Tartares avait contraints à quitter leur ancienne patrie, en trouvèrent une autre en Hongrie. Etablis en masses compactes, dans les territoires, appelés la « Petite » et la « Grande Comanie », ils se répandirent aussi ailleurs dans la Grande Plaine Hongroise.

Le réseau de châteaux-forts qui défendait la Hongrie n'eut pas à souffrir de ces établissements, mais les revenus du domaine royal s'en trouvèrent augmentés. Grâce à la colonisation et à l'accroissement naturel de la population, la valeur des terres ne cessait de croître et ne dépendit plus du nombre d'habitants, mais de l'étendue et de la fertilité du territoire. Sachant bien ce que signifiait, pour leur puissance financière et militaire, le vaste organisme formé par leurs châteaux-forts et leurs dépendances, ils n'avaient garde de le laisser s'affaiblir. C'est ce qui explique que leur pouvoir ait pu s'étendre jusqu'en pays étranger. SAINT-LADISLAS (László) profita de ses relations familiales et dynastiques pour intervenir dans les querelles des Croates, aussi peu capables que leurs cousins slovènes de s'organiser en un Etat politiquement uni. Ladislas conquiert tout le pays situé autour de l'Unna (Croatie-Bosnie), mais — de même que KÁLMÁN, son successeur — tout en y introduisant le système des comitats hongrois, il laisse leurs domaines aux seigneurs croates. Le commandement des forteresses royales entre la Drave et la Save — territoire dont la partie fertile avait déjà été occupée

par les Hongrois (au temps de la conquête du pays) et appartenait depuis lors à la mère-patrie — fut confié à un officier spécial, le *ban*, qui rendait la justice, veillait sur les revenus royaux et conduisait les gens de guerre. De la même façon, il devint nécessaire de placer un fonctionnaire spécial, le *vajda* (voïvode), à la tête de l'administration de la Transylvanie, située loin du centre du pays et qu'avaient peuplée aux XI^e et XII^e siècles des colons partis de la vallée du Szamos et du Maros. De cette manière, la puissance royale devint plus forte encore, car ni en Transylvanie ni sur le territoire soumis à l'autorité du *ban*, auquel appartenait aussi la Slavonie, la chaîne des forteresses royales et de leurs dépendances n'était rompue par des domaines provenant d'une autre conquête.

L'acquisition de la Croatie fut le seul accroissement territorial durable. Ni en Dalmatie, dont le roi Kálmán contraignit plusieurs villes à lui rendre hommage, ni à Vladimir (Lodomérie) et Halics, sur le territoire de l'ancienne Galicie, la domination hongroise ne réussit à prendre racine.

A la fin du XII^e siècle, au temps de BÉLA III, le pouvoir — fondé par Saint-Étienne — des rois arpádiens était à son apogée. Le budget de l'État reposait toujours sur les domaines royaux, mais à côté de ceux-ci, grâce aux relations commerciales et à l'essor économique résultant de la colonisation, le roi tirait du monopole des mines, des douanes et du droit de bourgade de nouveaux revenus, très considérables, et dont il disposait à sa guise. Le revenu annuel de Béla III s'élevait à 60 millions de couronnes-or. Les souverains et les seigneurs étrangers qui traversaient la Hongrie au temps des croisades ne cachaient pas leur surprise en apprenant que le roi rencontrait chez les plus hauts dignitaires une obéissance absolue et que les revenus des comitats, des douanes et de la frappe des monnaies lui appartenaient sans partage. Béla III fut à même d'entretenir une cour royale permanente à la façon de Byzance, de créer de nouveaux offices de cour et en même temps d'amasser d'immenses trésors en vue d'une croisade, projet dont il laissa l'exécution à son fils André.

BIBLIOGRAPHIE

Gyula PAULER, *A magyar nemzet története az Árpádházi királyok alatt* (Histoire de la nation hongroise sous les rois de la maison d'Árpád, I-II, 2^e édition, Budapest 1899), nous présente l'histoire politique de l'époque árpádienne. Tant sur cette dernière que sur celle des rois de familles diverses, Alphonse HUBER a écrit d'excellents chapitres dans sa *Geschichte Österreichs*, I-V, Gotha 1885-1896. Sur la succession au trône, voir : Vilmos FRANKÓI, *A királyi trónöröklés rendje az Árpádok korában* (L'ordre de la succession au trône à l'époque des Arpadiens), *Kath. Szemle* (Revue catholique), année 1913, et Sándor DOMANOVSKY, *A trónöröklés kérdéséhez az Árpádok korában* (Sur la question de la succession au trône à l'époque des Árpadiens), *Budapesti Szemle*, 1913, sur l'influence française, cf. Emma BARTONIEK, *Századok*, 1926. Sur la défense nationale voir ; János KARÁCSONYI, *Halavány vonások hazánk Szent István-kori határaitól* (Esquisse des frontières de notre patrie au temps de Saint-Étienne) *Századok* 1901, et l'étude fondamentale de Károly TAGÁNYI, *Gyepű és gyepűelve*. (Les systèmes des marches hongroises). *Magyar Nyelv* 1913. Sur la colonisation de la Haute-Hongrie : Elemér MÁLYUSZ, *Turócmegeye kialakulása* (La formation du comitat de Turóc), Budapest 1922 ; le lecteur français trouvera un résumé de cette thèse dans *Revue des Études Hongr. et Fou.* 1924, [t. 2], pp. 18-30, par l'auteur lui-même. Cf. aussi Károly TAGÁNYI, *A soltészágok történetéről* (De l'histoire des « soltész ») *Akad. Értesítő* 1914. Nos connaissances sur la colonisation allemande ont été réunies par Raymond Frédéric KAINDL dans un ouvrage quelque peu tendancieux : *Geschichte der Deutschen in den Karpathenländern* I-III, Gotha 1907-1911. La *Geschichte der Siebenbürger Sachsen* de G. DANIEL et Friedrich TEUTSCH est d'un niveau plus élevé (nouvelle édition) I-III, Herrmannstadt-Nagyszeben, 1907-1910. Sur les colonisations franco-wallonnes, voir Mihály AUNER, *Latinus*, *Századok* 1916. Sur les relations franco-hongroises en général : Dezső PAIS, *Les rapports franco-hongrois sous le règne des Árpád*, *Revue des Études Hongroises et Fou.* (Paris, 1923 [t. 1]. Sur l'influence de l'écriture et de la diplomatique françaises : István HAJNAL, *Írástörténet az írásbeliség feljúlása korából* (Histoire de l'écriture depuis la rénovation de la rédaction des chartes) Budapest, 1921. Sur les *loca credibilia* : Franz ECKHART, *Die glaubwürdigen Orte Ungarns im Mittelalter*, Innsbruck 1914 (Mitteilungen des Instituts f. österr. Geschichtsforschung, vol. IX, suppl.) Sur les finances des Árpáds et les relations économiques extérieures de la Hongrie, voir Bálint HÓMAN, *Magyar Pénztörténet 1000-1325* (Histoire numismatique de la Hongrie de 1000 à 1325), Budapest 1916. — En ce qui concerne l'origine des Iazyges de Hongrie, voir : Zoltán GOMBOCZ, *Ossètes et Iazyges*. *Revue des Études hongroises et finno-ougriennes*, 1925 [t. 3], pp. 5-10. — Sur l'historiographie hongroise du moyen-âge lire : Bálint HÓMAN, *La première période de l'historiographie hongroise*. *Revue des Études hongroises*, 1925 [t. 3], pp. 125-164 ; Alex. ECKHARDT, *L'énigme du plus ancien historien hongrois*. *Revue des*

Études hongroises, 1925 [t. 3], pp. 295-298; voir encore : Gyula MORAVCSIK, *Les récentes études byzantines en Hongrie*. Revue des Études hongroises, 1923 [t. 1], pp. 61-70.

3. — LE DÉVELOPPEMENT DES ORDRES.

A la mort de BÉLA III (1196) s'opéra aux dépens de la royauté un changement profond et très rapide, — ce fut l'œuvre de quelques dizaines d'années, — dans la répartition des forces politiques. Dès le XII^e siècle, les rois avaient récompensé par des donations de domaines les mérites de leurs sujets. Quand, à la mort de Béla, ses fils se disputèrent le trône, ils aliénèrent une grande partie des domaines de la couronne afin de s'assurer des partisans. Ce système, fort propre à ruiner l'autorité royale, fleurit de plus belle après la mort d'IMRE, fils aîné de BÉLA III, quand ANDRÉ II (1205-1235) fut monté sur le trône : ce furent des comitats entiers que certains arrachèrent alors à la libéralité de ce prince.

L'affaiblissement du pouvoir royal qui suivit le partage des comitats entraîna un changement considérable dans toutes les classes de la société. Chacun s'efforça de se procurer des terres, source unique du droit et du pouvoir ; les tribus se désorganisèrent et les familles se partagèrent les domaines qu'elles avaient jusque-là possédés en commun. A côté de la classe des laïcs et des clercs enrichis par les donations royales, dont allait sortir une aristocratie de grands propriétaires fonciers, — les hommes libres des comitats royaux, les « serviteurs du roi » (*servientes regis*), s'apprêtèrent eux aussi à s'assurer quelque morceau des domaines de ces comitats en dissolution. Quant à la classe inférieure, elle ne fut plus formée par des *serviteurs du roi*, le premier et le plus grand des propriétaires fonciers, mais par les serfs des acquéreurs de terres.

Les souverains n'ayant pas distribué seulement une grande partie de leurs terres, mais aussi des sources de revenus que constituaient les douanes, les mines et le droit de bourgade, dépouillée des moyens d'où elle tirait son pouvoir, l'autorité royale fut ébranlée et les finances périclitèrent. C'est dans ces circonstances que les hommes

libres, pour défendre leurs droits envers les grands propriétaires et fortifier le pouvoir royal, arrachèrent au roi la *Bulle d'Or*, qui fut pendant des siècles la base du système constitutionnel des ordres. Cette charte garantissait aux nobles (*nemes*) — ainsi que les hommes libres ne tardèrent pas à se nommer eux-mêmes — un certain nombre de privilèges : exemption d'impôts, libre disposition de leurs domaines, liberté personnelle, dépendance directe par rapport au roi et à sa juridiction : ainsi la parole royale consacrait le développement des ordres (1222).

BÉLA IV (1235-1270), fils d'ANDRÉ II, essaya bien d'arrêter ce mouvement et dépêcha des commissions par tout le royaume afin de recouvrer les domaines de la couronne et de rétablir ainsi les fondements matériels de la puissance royale, mais une catastrophe, l'invasion des Mongols (1241), déjoua définitivement ses efforts. Avec une force irrésistible, cette dernière vague des grandes migrations balaya d'un bout à l'autre le territoire hongrois, et si l'œuvre civilisatrice des Árpádiens ne fut pas anéantie de fond en comble, elle ne le dut qu'à un simple hasard : la mort subite du grand Khan de Tartarie. Quelques châteaux, quelques villes bien fortifiées avaient seuls résisté à cette destruction formidable, dont il fallut bien tirer les leçons. Nul autre que le seigneur d'un vaste territoire n'ayant de force pour élever et défendre des châteaux de pierre, BÉLA IV se vit contraint de céder de larges domaines et d'encourager leurs nouveaux propriétaires à bâtir des ouvrages de ce genre. Mais les nouvelles forteresses ne servirent pas seulement à la défensive : elles fournirent à leurs maîtres le moyen de braver l'autorité royale et d'étendre leur pouvoir et leurs domaines aux dépens de voisins plus faibles et qui ne disposaient pas d'un château-fort, de sorte qu'elles contribuèrent puissamment au développement de la classe des grands seigneurs-propriétaires. Ces donations entraînant un abaissement du revenu royal, Béla IV s'efforça d'y remédier par sa politique commerciale, mais principalement par la fondation de nouvelles villes, par des colonisations, et par les nouvelles sources d'impôts qu'il devait à cette politique.

Le dernier grand souverain de la maison árpádienne réussit à assurer la défense du royaume, qui retrouva ainsi son ancien prestige. La chose était d'autant plus importante que la Hongrie se voyait, juste à cette époque, en présence d'un nouveau péril : un puissant empire slave menaçait de lui barrer l'Occident. En effet, le roi de Bohême, OTTOKAR II, après avoir conquis les Marches Orientales, héritage de la famille ducale de Babenberg qui venait de s'éteindre, fondait un nouvel et vaste empire qui s'étendait du Brandebourg à l'Adriatique ; mettant à profit, grâce à ses relations de parenté, les dissensions qui avaient éclaté dans la famille royale à la mort de Béla IV, il avait même étendu son pouvoir sur le nord-est de la Hongrie, jusqu'à la rive du Vág. L'empereur RODOLPHE de HABSBOURG, son suzerain, auquel Ottokar refusait l'obéissance, trouva chez les Hongrois des alliés naturels. Sous la conduite de leur jeune roi LÁSZLÓ (Ladislas) IV (1270-1290) ils eurent la part du lion dans la victoire décisive remportée par Rodolphe, victoire qui coûta sa vie au roi Ottokar et jeta les fondements de la puissance des Habsbourg sur les bords du Moyen-Danube (1278). Les Hongrois abandonnèrent au faible Rodolphe tous les fruits de la victoire.

Le fait s'explique par l'état intérieur du pays, qui sous les derniers árpádiens présente une image désolante : les factions s'y livrent des combats acharnés, le droit du plus fort y règne seul. Déjà, pendant la vieillesse de Béla IV s'était formée une oligarchie de grands seigneurs-propriétaires dont le développement fut grandement favorisé par la rivalité entre le roi et le fils, celui-ci, « le jeune roi », ayant autour de lui sa propre cour, et chacun d'eux cherchant à éclipser le pouvoir de l'autre. Mais ce qui mit le comble à ces malheurs, ce fut que László (Ladislas) IV, encore mineur, tomba entièrement, du fait de sa mère, sous l'influence des Comans reçus en Hongrie au temps de l'invasion tartare et dont la vie nomade était pour le pays la source de beaucoup de maux. L'influence personnelle du roi s'en trouva tout à fait effacée ; le pouvoir politique tomba presque complètement aux mains de quelques familles de grands propriétaires qui font songer aux feudataires des pays occi-

dentaux. Ils guerroyaient entre eux et contre le roi et concluaient même des alliances avec des souverains étrangers. Afin de pouvoir sauver tout au moins leur liberté personnelle et ne pas se trouver asservis contre leur gré à quelque grand seigneur, une partie des petits propriétaires libres se virent forcés de s'engager au service des grands propriétaires, si bien qu'il se forma aussi en Hongrie une sorte de féodalité. Dans les anciens comitats royaux, les propriétaires libres ou demi-libres, que le roi ne pouvait plus défendre, s'organisèrent contre les empiétements des puissants et choisirent eux-mêmes leurs juges dans chaque comitat. Ils se rassemblaient tous les ans dans l'une des principales localités, où ensuite le représentant du roi, le *nádor* (palatin) faisait justice des abus de pouvoir. Les derniers arpádiens favorisèrent les tendances autonomes des comitats en étendant à des couches de plus en plus larges, jadis au service du roi dans les comitats, le droit de se joindre aux anciens hommes libres, et en élevant à la noblesse un grand nombre de ses sujets. C'est ainsi que prit naissance au début du xiv^e siècle, à la suite d'une évolution presque centenaire, le *nemesi megye* (comitat nobiliaire) qui n'était plus un instrument militaire ou économique entre les mains du roi, mais un organisme autonome de la noblesse libre. Ainsi unie dans les comitats, la noblesse fit contrepoids à l'oligarchie et empêcha le complet développement du féodalisme en se plaçant sur le même rang que l'aristocratie et en maintenant effectivement cette égalité de droits par l'organisation du comitat nobiliaire. A mesure que s'affaiblissait le pouvoir politique du roi, cet ordre prenait une part de plus en plus grande à l'administration publique et — à la fin du xiii^e siècle, lorsque l'influence de l'aristocratie fut devenue intolérable — dans la législation. C'est ainsi que se développa en Hongrie, pour la défense de l'unité nationale, un organe nouveau, lorsque l'ancien, la royauté, fut devenu incapable de remplir cette tâche.

Malgré tous ses efforts, le dernier Arpád, ANDRÉ III (1290-1301) ne fut plus qu'un fantôme de roi ; les conditions matérielles du pouvoir faisant défaut, il fut en lutte continue non seulement avec l'oligarchie mais aussi avec des

prétendants étrangers. Rien ne montre mieux où en était le prestige du royaume que la conduite de Rodolphe de Habsbourg, ce même prince qui devait aux Hongrois la puissance de sa maison, traitant ce pays comme un « fief de l'empire », il en fit don à son fils, qui éleva effectivement ses prétentions au trône.

Avec ANDRÉ s'éteignit la dynastie nationale, à laquelle la Hongrie devait tant (1301). D'un peuple de pasteurs, de nomades, les Árpádiens firent une nation : leur forte volonté royale fonda un Etat uni, que leur sage politique acheva d'édifier ; tenant compte des circonstances nouvelles, ils favorisèrent la naissance des ordres qu'ils surent développer pour la défense nationale.

BIBLIOGRAPHIE

Tout récemment, en Hongrie, on s'est beaucoup occupé des questions sociales et constitutionnelles, de la formation et du développement des comitats. Les plus importants ouvrages de ce genre sont : les articles de Károly TAGÁNYI, qui ont ouvert des voies nouvelles à l'histoire du droit et de la constitution ainsi qu'à l'histoire administrative et économique, par exemple *A honfoglalás és a királyi vármegyék* (La conquête hongroise et les comitats royaux) ; *A nemesi önkormányzatu vármegyék megalakulása* (La formation des comitats nobiliaires autonomes), études publiées dans l'histoire du comitat de Szolnok-Doboka, Deés, 1901, puis *Vármegyéink eredetének kérdése* (La question de l'origine de nos comitats), *Tört. Szemle*, 1913 ; *A földközösség története Magyarországon* (Histoire de la communauté des terres en Hongrie), Budapest, 1894, *Gazd. Tört. Szemle*. Sur les grandes transformations sociales, sur la réformation du régime des ordres, M. László ERDÉLYI a écrit toute une série d'articles et d'ouvrages de controverse parmi lesquels ceux qui nous intéressent le plus sont : *Az aranybulla társadalma* (La société au temps de la bulle d'or) dans le *Fejérvataky emlékkönyv* (Mélanges Fejérvataky), Budapest, 1917, et *Árpádkori társadalom-történetünk legkritikusabb kérdései* (Les questions les plus ardues de l'histoire sociale hongroise à l'époque arpadienne), *Történeti Szemle*, 1914-1916. Le point de vue de M. László ERDÉLYI a été vivement attaqué par Károly TAGÁNYI qui, dans un article intitulé *Vázlatok a régibb Árpádkor társadalomtörténetéből* (Esquisses sur l'histoire de la société sous les premiers Arpadiens), *Társadalomtudomány*, 1923, récapitule les résultats de ses travaux antérieurs sur ce terrain. Sur la formation de la grande propriété et le développement de la féodalité en Hongrie voir l'ouvrage — qui a donné l'impulsion à beaucoup de recherches — de M. Gyula SZÉKFI : *Serviensek és familiarisok*, Budapest, 1913 (Akad. Értek.). Sur les relations italo-hongroises voir la belle revue de la Société Corvin de Budapest : *Corvina* (à partir de 1921). Mentionnons enfin le magnifique tableau tracé par Árpád KÁROLYI : *Az Árpádok, mint a magyar nemzeti*

királyság és lársadalom szervezői (Les Arpadiens en tant qu'organiseurs de la royauté et de la société nationales hongroises), dans la publication de luxe intitulée *Árpád és az Árpádok* (Árpád et les Arpadiens) parue sous la direction de Dezső Csánki, Budapest, 1909.

IV. — LA HONGRIE AU TEMPS DES ORDRES.

Organiser méthodiquement les forces de la société nouvelle fondée sur le système des ordres et poser sur de nouvelles bases l'édifice de l'Etat hongrois : telle fut l'œuvre des ANJOU. Après un interrègne qui dura quelques années et amena un bouleversement complet, le trône échut à CHARLES-ROBERT (1308-1342), rejeton des Arpadiens par la branche féminine. Elevé au milieu du système féodal si bien développé des pays occidentaux, Charles-Robert comprit l'impossibilité de rétablir le vieil organisme public fondé sur le domaine royal. Sa situation et les résultats de sa politique l'ont fait souvent comparer à Saint-Etienne.

La royauté et avec celle-ci les sources du pouvoir de l'Etat étaient entièrement entre les mains des oligarques, des « petits rois », parmi lesquels Mathieu Csák, Ladislas, *vajda* de Transylvanie, et les AMADÉ de la tribu Aba, étaient les plus puissants et les plus dangereux.

Après quinze ans de luttes rudes et souvent douteuses, Charles Robert, soutenu par les classes qui dans leur propre intérêt souhaitaient l'accroissement du pouvoir royal, réussit à briser les oligarques. Mais au lieu de réunir à la couronne leurs immenses domaines, il s'en servit pour créer une nouvelle classe de grands propriétaires par les donations qu'il fit partie aux étrangers appartenant à sa suite, partie aux familles hongroises restées fidèles au trône. Les DRUGET, les GILÉTFI, les KANIZSAI, les SZÉCHENYI, les BÁNFFY lui durent ainsi le fondement de leur fortune.

Il impose aux nouveaux grands propriétaires et aux prélats l'obligation d'entretenir une troupe de gens d'armes qu'en temps de guerre ils menaient, sous leur propre bannière, rejoindre l'armée du roi. Il s'y ajoutait, si le pays était attaqué, la noblesse entière, obligée de prendre personnellement les armes sous la conduite des *főispán* (préfets)

et les troupes — Comans, Sicules et Saxons — fournies par les territoires privilégiés. L'ancien organisme formé par les garnisons des châteaux était ainsi remplacé par une armée féodale dépendant de la propriété foncière. Veillant à une répartition équitable des charges publiques, le roi fit reposer tout le budget sur les autres classes sociales, exemptées de toute obligation militaire. Le revenu des domaines royaux ne suffisant plus à couvrir les besoins de l'Etat, il fallut l'édifier sur les revenus découlant des droits régaliens. La population urbaine fut imposée plus lourdement, des droits furent perçus sur le commerce extérieur. La roi mit fin à un abus séculaire dont étaient coutumiers ses prédécesseurs, qui mettaient chaque année en circulation, au grand préjudice de leurs sujets, des monnaies nouvelles, d'un aloi de plus en plus faible ; en revanche, il établit un impôt direct et fit du commerce des métaux précieux un monopole royal. Pour faire rendre davantage à ces nouvelles sources de revenus, il activa l'exploitation des mines et favorisa le commerce extérieur. Toute une série de villes hongroises, comme Sopron, Bártfa, Kassa (Cassovie), Rózsahegy, Dés et Kolozsvár doivent leurs privilèges à Charles Robert. Sous le règne de ce roi, la Haute-Hongrie vit s'animer sa vie urbaine et son commerce extérieur. Guidé encore par des considérations commerciales, et par un accord avec la Bohême — dont la monnaie était alors la plus appréciée — il rétablit le change ruiné par la politique monétaire de ses devanciers et frappa de la monnaie d'or, comme il convenait au souverain de l'Etat le plus riche en or entre tous les pays d'Europe.

Sa politique étrangère fut influencée également par des considérations économiques. Allié à la Bohême et à la Pologne, il secoua la tutelle que Vienne, profitant de sa situation géographique, exerçait sur le commerce avec l'Occident, dont elle était devenue l'unique intermédiaire. Pour compléter l'œuvre de Charles Robert, dont la politique économique avait amené un grand essor du commerce extérieur avec le nord et le nord-ouest, LOUIS LE GRAND (1342-1382), développa les relations commerciales des villes de Transylvanie, des Saxons, vers l'est et le sud-est.

Grâce à la tranquillité intérieure, qui dura pendant plus de deux générations, et aussi à une excellente politique financière, la Hongrie connut sous les Anjou un grand bien-être matériel. La population s'accrut considérablement. Une foule de petits villages purement hongrois parsemèrent le bas pays et les vallées qui y débouchent, même là où l'on ne rencontre plus aujourd'hui qu'une population slovaque, serbe ou roumaine. La paix intérieure était le mérite personnel des souverains, dont l'énergie assurait un parfait équilibre entre les facteurs constitutionnels. Lorsque Louis-le-Grand confirma la *Bulle d'Or*, fondement de la liberté des ordres, il affermit encore la nouvelle situation en restreignant le droit qu'avait la noblesse de disposer librement des domaines provenant d'une donation royale (1351). Si un noble mourait sans laisser de descendant mâle, ses biens passaient à ses parents en ligne masculine, si éloignés qu'ils fussent ; à défaut de tels héritiers ils revenaient à la couronne. Cette institution (*jus aviticum*) était appelée — dans l'intérêt de la défense nationale — à préserver la noblesse de l'appauvrissement total, car de cette façon les domaines devenaient inaliénables. D'autre part les serfs établis sur les domaines nobiliaires durent livrer à leur seigneur un neuvième de leurs récoltes. Cette obligation générale empêcha les serfs de changer trop souvent de maîtres, ce qui aurait eu toutes sortes d'inconvénients au point de vue économique ; par contre ils obtinrent le droit de transporter leurs foyers où ils voulaient, afin de n'être pas à la merci de leurs maîtres en cas de griefs personnels. Toutes ces mesures étaient moralement justifiées par l'obligation qu'avait la noblesse d'assurer la défense du pays.

L'ordre qui régnait à l'intérieur, une bonne armée, un trésor bien rempli, permirent à Charles et surtout à son fils de poursuivre à l'extérieur une politique de conquêtes. Leurs origines et leurs relations dynastiques les attiraient vers l'Italie, où ils voulaient fonder une seconde dynastie dans le royaume de Naples. Les immenses sacrifices pécuniaires de Charles et les expéditions, fort coûteuses également, de son fils n'amènèrent que des résultats provisoires. Le Saint-Siège et Venise surent empêcher le roi de Hongrie de

menacer leur indépendance politique à la façon des empereurs allemands. Reconnaissant l'inanité de ses efforts, Louis abandonna son projet mais, s'étant allié aux Gênois, il humilia l'orgueilleuse république et unit plus étroitement à la couronne hongroise la rive orientale de la mer Adriatique. Les villes dalmates se réjouissaient toujours que le roi de Hongrie fût assez puissant pour les rendre indépendantes de Venise, leur rivale la plus redoutée.

Louis étendit aussi du côté des Balkans les frontières de son royaume. Ce n'était pas seulement pour des raisons politiques, mais aussi pour des raisons religieuses, pour la défense de la foi romaine contre les schismatiques et contre la secte des Bogoumils, qui s'étendait de plus en plus, que le roi de Hongrie entreprit ses expéditions dans les Balkans. Louis le Grand représente, à une époque tardive, le type médiéval du roi chevalier aux profondes convictions religieuses ; comme les croisés du XII^e siècle, il se battit pour la défense de la foi, bien que, loin d'accorder son appui au Saint-Siège, il intriguât contre lui pour des raisons politiques. Dès le XII^e siècle, les rois de Hongrie avaient conquis des territoires le long du Danube et de la Save, mais ces conquêtes n'avaient pas un caractère définitif et n'avaient ajouté de nouveaux pays qu'à la liste des titres du roi. Louis réussit à étendre sa puissance sur tout le nord des Balkans. Les seigneurs de la Serbie, de la Moldavie et de la Valachie reconnurent sa suzeraineté et sur la rive droite de la Save et du Danube se constitua une chaîne ininterrompue de banats, comme une bastille avancée défendant la Hongrie vers le midi. Mais ces territoires ne furent jamais liés au pays par des liens de fidélité bien solides, car leurs habitants croyaient toujours leur foi menacée par l'Eglise romaine depuis que Louis avait voulu jouer, les armes à la main, le rôle de convertisseur. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle plus tard, quand les Turcs attaquèrent ces petits pays, ils ne rencontrèrent pas une résistance particulièrement vive : on les savait plus tolérants que les rois de Hongrie envers les schismes et les hérésies.

Louis joua également le rôle de défenseur de la foi dans les combats qu'il soutint, aux côtés de ses alliés polonais,

contre les Lituaniens payens et contre les Tartares. Ce fut en partie en souvenir de ce zèle qu'à la mort du roi de Pologne, son oncle du côté maternel, il fut reconnu roi par les Polonais. Cette union personnelle, qui se rompit d'elle-même à la mort de Louis, n'eut d'ailleurs qu'une portée passagère et purement dynastique.

La nouvelle société organisée par les Anjou sur le principe des ordres remplit ses obligations envers l'Etat tant que le trône fut occupé par de fortes individualités comme Charles-Robert et Louis, qui réglaient eux-mêmes les affaires publiques. Mais dès que le gouvernement fut tombé en des mains plus faibles, l'équilibre se rompit entre les facteurs du pouvoir et l'influence politique des ordres s'accrut, d'une manière excessive, au détriment de l'Etat. Louis mourut sans laisser de descendance masculine (1382) et sa mort fut le signal d'une lutte qui dura plusieurs dizaines d'années, les provinces méridionales opposant à MARIE (1382-1395), pour laquelle s'était déclarée la plus grande partie du pays, — ou plutôt à son mari SIGISMOND DE LUXEMBOURG (1387-1437) — un prétendant plus conforme aux intérêts de la grande propriété. Les troupes seigneuriales organisées pour la défense du royaume guerroyèrent les unes contre les autres. Le résultat fut la perte des provinces du sud-ouest, la Dalmatie et la Bosnie, et la naissance d'une nouvelle oligarchie que Sigismond contribua grandement à fortifier en engageant et vendant aux grands seigneurs les domaines royaux pour se procurer l'argent dont il avait besoin pour l'exécution de ses vastes projets politiques, pour ses voyages et pour la cour brillante qu'il entretenait. Bien que Sigismond fût aussi empereur allemand et roi de Bohême, ce qui eût pu être pour la Hongrie une source de puissance, les devoirs inhérents à ses dignités ne lui permirent pas de s'occuper comme il convenait des affaires de la Hongrie et furent même l'origine d'un nouveau péril. Quand pour sauver l'unité de la foi l'Eglise eut envoyé au bûcher Jean Huss, le réformateur tchèque, ses partisans commencèrent une petite guerre qui dura plusieurs dizaines d'années et se retranchèrent dans les châteaux de la Haute-Hongrie occidentale où pendant longtemps leur capitaine

régna en maître et joua dans la politique un rôle qui n'était pas négligeable. Rien ne montre mieux que ce fait où en étaient tombés la puissance royale et le système de défense nationale fondé sur la grande propriété.

Pour rétablir l'équilibre politique, Sigismond tenta de faire participer les villes à la vie des ordres, mais sans grand succès. Les rois ne trouvèrent jamais chez le Tiers-Etat un appui suffisant, la bourgeoisie ne disposant pas, dans les villes hongroises, des ressources matérielles qui eussent donné du poids à son rôle politique. Les villes hongroises ne s'élevèrent jamais au degré de développement économique qu'atteignirent les villes de l'Occident ; tout récemment encore la population en était allemande et, comme telle, ne vivait pas de la vie nationale. La petite noblesse, qui faisait contrepoids aux grands propriétaires, devenait au contraire de plus en plus forte ; elle développait de plus en plus son organisme autonome, le *comitat*, et dans ses assemblées elle commençait déjà de discuter les affaires publiques. Pour bien mesurer l'importance politique qu'avaient su prendre les ordres, il faut considérer qu'aux diètes ils réglaient déjà — de pair avec le roi — les affaires de l'Etat, et qu'ils allégeaient de plus en plus les charges féodales qui pesaient sur leurs épaules. Depuis le temps de Sigismond, le soin de porter les armes retomba sur le quatrième ordre, celui des serfs, qui fut appelé aussi à suppléer par ses impôts à la diminution des revenus régaliens.

Ce qui contribua le plus à augmenter la puissance des ordres, ce fut le droit qu'ils avaient d'élire le roi, droit dont ils se servirent, comme en tout pays, pour acquérir de nouveaux privilèges. Déjà l'Autrichien ALBERT (1437-1439), gendre de Sigismond, se voit forcé, avant son élection, d'accéder aux désirs des ordres dans la question de la défense du royaume. Tant qu'il est à même de défendre le pays par ses propres forces, le roi n'a pas le droit d'appeler aux armes la noblesse et, même s'il faut recourir à cette mesure, les ordres ne sont pas tenus de combattre au delà des frontières du royaume. De cette façon, la défense nationale devenait presque exclusivement la tâche du roi, en un

temps où tarissaient les ressources financières de la Couronne. L'effondrement de l'organisme militaire fondé sur les ordres se produisit dans tous les pays, mais il atteignit la Hongrie au moment même où pour la première fois depuis ses origines elle allait déployer une puissance fondée sur ses institutions militaires et organisée pour la conquête.

Après que Sigismond eut vainement tenté de porter aux Turcs un coup décisif au moyen d'une armée rassemblée dans l'Europe entière, à la façon de celles des Croisés, le soin de préserver de l'anéantissement la civilisation occidentale incombait à la seule Hongrie.

Les dynasties sud-slaves n'avaient pas tardé, les unes après les autres, à plier devant le Croissant. La Bulgarie, la Serbie, la Bosnie et la Valachie avaient été englouties dans l'empire ottoman et ne tentaient même plus de secouer ce joug funeste à la civilisation. Déjà, au temps de Sigismond, le Turc était sous les murs des bastilles avancées du sud et faisait des incursions dans la Hongrie méridionale, en sorte que sur ce territoire occupé par elle au temps de la conquête, la population hongroise commençait déjà de se disperser. Albert était encore plus incapable de remporter un succès de ce côté, et dès la première moitié du xv^e siècle la Hongrie serait devenue la proie des Turcs si elle n'avait trouvé un excellent chef en la personne de JEAN DE HUNYAD, dont le talent de capitaine compensa les lacunes de l'organisation militaire. Ses victoires, qui ont changé le cours de l'histoire du monde, sauvèrent de l'invasion turque, pour 70 ans, ce royaume ravagé par les luttes intestines.

C'est surtout après la mort d'ALBERT (1438) que HUNYADI apparaît au premier plan en défenseur des marches méridionales, où se trouvaient ses immenses domaines familiaux. Pendant que la tranquillité du royaume était troublée de nouveau par les querelles des prétendants : LADISLAS, fils mineur d'Albert, que soutenait l'empereur Frédéric III et le Polonais VLADISLAV, élu roi par les ordres et reconnu par l'immense majorité de la nation (1440-1444), Hunyadi, presque seul avec sa propre bande de gens d'armes et la noblesse de la Hongrie méridionale, directement intéressée

à sa cause, ne défendit pas seulement la frontière mais, passant à l'attaque, s'avança jusqu'aux monts Balkans. Ses victoires, et aussi la grande puissance de sa maison, expliquent pourquoi, après qu'Ulászló (Vladislav) fut tombé à la bataille de Varna (1444), Hunyadi, appuyé sur la noblesse et sur ses propres domaines, exerça effectivement le pouvoir en qualité de régent, en attendant que LÁSZLÓ (Ladislas) V, (1445-1457) encore mineur et d'ailleurs absent du royaume, fût en âge de porter la couronne ; car ce prince, qui jusque-là n'avait été soutenu que par les légitimistes, était maintenant reconnu roi par tous les partis. Les riches familles oligarchiques, les Czillei, les Garai, les Ujlaki ne voyaient en Hunyadi qu'un parvenu, dont elles jalouaient le pouvoir. Abandonné complètement à lui-même, il lui fallut, aidé seulement des troupes de croisés recrutées à la hâte parmi le menu peuple par le saint moine franciscain JEAN CAPISTRANO, repousser la plus grande attaque des Turcs qui, déjà maîtres de Constantinople, s'apprétaient à enlever la plus importante d'entre les places avancées : Nándorfehérvár (Belgrade). La joie que ressentit la chrétienté du triomphe remporté par HUNYADI à cette occasion ne fut troublée que par la nouvelle de la mort de ce grand capitaine (1456).

Le malheureux LADISLAS (László) V ne tarda pas à le suivre dans la tombe et, pour la première fois dans l'histoire hongroise, il ne se trouva personne qui pût invoquer le droit d'hérédité pour élever des prétentions au trône. Lors des élections précédentes, une circonstance décisive avait toujours été, pour le prétendant élu, sa parenté avec ses royaux devanciers soit en ligne féminine soit par son mariage. A l'élection de MATHIAS, fils de Jean Hunyadi, les ordres se trouvèrent dispensés de tout égard à des considérations de ce genre. Ce furent les mérites du père que la noblesse récompensa en portant sur le trône le rejeton de la plus riche famille oligarchique, dans l'espoir qu'il réussirait à rétablir en face des grands seigneurs le prestige de la royauté et à lui assurer à elle-même une influence politique encore plus grande que celle dont elle avait joui jusqu'alors (1458-1490).

La situation de MATHIAS ne différait pas sur bien des points

de celle de Charles-Robert. A son avènement au trône, le pouvoir royal était tombé tout aussi bas, les ressources financières et militaires de la Couronne étaient réduites au minimum. Il dépensa le meilleur de ses forces dans la lutte contre les grands. Mathias clôt en Hongrie la série de ces rois nationaux qui surent assurer à la royauté l'autorité indispensable pour défendre, en présence des ordres, les intérêts de la nation entière. Il brisa la puissance de l'oligarchie qui lui avait opposé des anti-rois en la personne de souverains étrangers, entre autres Frédéric III et, pour affermir son autorité en face des ordres, il se fit rendre par celui-ci, au prix de grands sacrifices, la couronne de Saint-Etienne qui avait passé des mains de Ladislas V en la possession de son oncle, et se fit couronner. Mais sous le règne de Mathias une aristocratie nouvelle, sortie de cette noblesse qui l'avait porté au trône et le soutint jusqu'au bout, prit la place de l'ancienne aristocratie. Par un effet de l'esprit féodal, les rois ne se sentaient complètement sûrs que s'ils pouvaient s'appuyer sur quelques familles puissantes qui étaient leurs obligées et leur restaient fidèles ; il en fut de même de Mathias, bien que ce roi marque, à n'en pas douter, la transition vers le nouveau régime centraliste qui, parti de l'occident, transforma presque partout, au siècle suivant, les Etats constitués en ordres et donna la prépondérance au pouvoir royal. Comprenant qu'avec une armée féodale il ne pourrait réaliser ses vastes desseins politiques, Mathias renonça déjà, dans l'organisation militaire, au système suivi par ses devanciers. Le noyau de ses troupes fut formé par les mercenaires tchéco-moraves passés à son service après la défaite de GUIKRA, capitaine des Hussites de la Haute-Hongrie ; il l'agrandit ensuite dans la Silésie allemande, tombée sous sa domination. Complétées par les forces, constituées principalement par de la cavalerie, que fournirent les serfs hongrois, et qui continuaient la tactique hussite, ainsi que par une flottille danubienne, ces troupes formèrent une armée permanente dont Mathias put disposer à sa guise en ses diverses entreprises militaires.

Ni sa fortune de famille ni les ressources fournies par les revenus régaliens ne suffisaient à couvrir les dépenses cau-

sées par son armée et par une brillante cour à la mode de la Renaissance, c'est pourquoi, s'appuyant pour la forme sur les décisions votées par les ordres à l'occasion des diètes, mais effectivement sur son autorité royale, Mathias établit le budget sur des impôts annuels qu'on fit rentrer strictement et réprima par la force armée toutes les résistances qui se manifestèrent. Son armée lui servit aussi à rétablir la paix intérieure et l'autorité des tribunaux. L'organe de la noblesse, le comitat, continua de se développer sous l'égide royale, et le droit qu'il obtint de s'imposer soi-même devint une nouvelle arme entre ses mains dans sa lutte contre l'aristocratie. En de pareilles conditions, la Hongrie était en voie de devenir un Etat national moderne. On ne saurait mieux comparer sa situation qu'à celle de la France de Louis XI, contemporain de Mathias. De lourds impôts pesaient sur les serfs, mais ils jouissaient de la protection du pouvoir royal et ils gardèrent pendant des siècles la mémoire de Mathias « le juste ». La noblesse est alors une classe en voie de développement et qui soutient la royauté contre les grands propriétaires. Appuyé sur son armée, le roi ne dépend plus de personne, il règle comme il l'entend les affaires de l'Etat. Il ne s'entoure pas de seigneurs d'un rang presque égal au sien, mais d'humanistes, d'écrivains, d'artistes qui le flattent. A cet égard Mathias est bien l'enfant de son temps. En son palais de Bude, dont quelques prélats imitèrent la cour, il rassembla les représentants de second et de troisième ordre de la Renaissance. Comme plusieurs de ses contemporains italiens, il fonda une belle bibliothèque dont les volumes, les *Corvina* — ainsi nommés du corbeau qui figure aux armes de Mathias — furent enluminés par les premiers copistes italiens de l'époque.

Ce qui fut la tragédie de Louis le Grand le fut aussi de Mathias : il n'eut pas d'héritier, il ne put fonder une dynastie qui achevât l'œuvre commencée, la modernisation du système des ordres. Bien que Mathias lui eût assuré les moyens nécessaires, JEAN CORVIN, son fils naturel, n'eut pas l'énergie de s'emparer du trône, selon les vœux de son père et suivant un usage assez fréquent dans les cours de la Renaissance. Les grands dignitaires du royaume, qui

devaient à Mathias leurs richesses et leur pouvoir, et en qui il avait mis toute sa confiance, s'entendirent pour écarter son fils et pour élire un roi incapable de mettre obstacle aux ambitions de l'oligarchie, un roi qu'ils pussent « tenir par le toupet. » C'est ainsi que le roi de Bohême, ULÁSZLÓ (Vladislav), qui passait pour un homme complètement incapable, monta sur le trône de Hongrie (1490), et qu'en peu de temps l'œuvre de Mathias s'écroula tout entière, comme s'était écroulée l'œuvre des Anjou. Dans les conditions de l'élection au trône, l'état de choses antérieur à Mathias fut rétabli par les ordres, qui réussirent même à abaisser le pouvoir royal à un niveau plus bas qu'au temps d'Albert. Le nouveau roi dut promettre tout ce que les ordres, acharnés à détruire l'incommode héritage de Mathias, exigeaient de lui. Il renonça aux grands impôts et donna sa promesse écrite de demander leur consentement aux prélats et aux seigneurs bannerets avant de prendre aucune décision touchant les grands intérêts du royaume. La conséquence fut un état de crise chronique dans les finances du royaume et la désorganisation de l'excellente armée qu'avait laissée Mathias et dont, en bataille rangée, celle des oligarques dispersa les restes. L'ancienne organisation militaire fut rétablie, avec les troupes des bannerets et la levée de la noblesse, bien que celle-ci ne comprît rien à l'art de la guerre.

Sous les incapables Jagellons, la situation du roi et celle du royaume devinrent plus critiques d'année en année. Faute de fortune familiale, ULÁSZLÓ II et son fils LOUIS II eurent à vaincre d'immenses difficultés pour se procurer les sommes nécessaires à l'entretien de leur cour. Ils furent contraints d'affermir les mines de la Haute-Hongrie, la plus riche source de revenus de leurs devanciers. Tandis que Louis II avait peine à approvisionner sa cour, les fermiers de leurs mines de cuivre, les FUGGER, devenaient la plus riche famille capitaliste de l'Europe centrale au xvi^e siècle. Mais les oligarques hongrois amassèrent aussi des richesses prodigieuses. Le primat de Hongrie, THOMÁS BAKÓCZ, le type des prélats peu scrupuleux de l'époque antérieure à la Réforme, ne touchait pas moins de 26 prébendes et quand,

à la mort du pape Jules II, il se rendit au conclave, la pompe inouïe de son escorte plongea dans l'admiration les Romains eux-mêmes.

Se souvenant du temps de Mathias, la noblesse s'allia au plus riche des oligarques, JEAN (JÁNOS) ZÁPOLYAI, dont le père, Etienne Zápolyai avait dû à ce roi son élévation, et forma sous sa conduite et celle de son conseiller, le juriste Etienne VERBÓCZI un parti national qui s'opposa aux tentatives faites par les Habsbourg en vue d'une convention qui leur assurât le trône. Ce parti considérait Zápolyai comme appelé à régner sur la Hongrie et dès 1505 il demandait à la diète de décider que si Ulászló mourait sans laisser d'héritier mâle aucun prince étranger ne pourrait lui succéder. En face des aristocrates groupés autour de la cour, ce parti croyait qu'avec des résolutions couchées sur le papier il pourrait changer le sort du pays et que la meilleure façon de garantir les droits de celui-ci était de les codifier. C'est dans cet esprit que pour défendre la noblesse contre l'arbitraire du souverain et de l'aristocratie, Etienne VERBÓCZI présenta à la Diète de 1514 son *Tripartitum* (Triple livre) qui pour la première fois réduisait en un système la doctrine de la Sainte Couronne hongroise considérée comme l'expression de l'égalité entre les nobles. La Couronne de Saint-Etienne, symbole de l'Etat, est l'origine de tout droit. C'est par le couronnement que le roi acquiert le droit d'élever à la noblesse et de distribuer des domaines après son élection. Par suite de ce lien entre le roi et la noblesse, les nobles sont membres de la Sainte-Couronne et forment avec le roi le corps de cette couronne, qui exerce à la diète le droit de légiférer. La couronne est aussi le symbole de l'unité de l'Etat, et c'est de là que dérivent ces expressions : « les pays » ou « le territoire de la couronne sainte ». Tous les nobles étant également membres de la Couronne, il n'y a aucune différence entre la noblesse et l'aristocratie, car c'est de la Couronne que découlent directement tous les droits.

Pendant que la noblesse et l'aristocratie se disputaient le pouvoir, la situation de la classe inférieure, c'est-à-dire des serfs, ne faisait qu'empirer. Il leur fallait payer le luxe des grands seigneurs et les frais des longues diètes, qui se répé-

taient incessamment. Outre que les charges se faisaient pour eux de plus en plus lourdes, il n'y avait aucune puissance pour les défendre contre l'arbitraire des propriétaires fonciers. D'ailleurs les mécontents ne manquaient pas, car avec la situation politique les circonstances économiques se gâtaient toujours davantage. L'interdiction de l'exportation du bétail, qui avait pris un grand développement sous le règne de Mathias, fit perdre leur pain à des milliers de toucheurs de bestiaux. Mais quand Thomas Bakócz eut rapporté de Rome, en 1514, au lieu de la tiare, la permission de partir en croisade contre les Turcs, les paysans enrôlés pour cette croisade tournèrent leurs armes, non pas contre les Turcs, mais contre leurs maîtres. La conséquence de l'insurrection de Dózsa, que ZÁPOLYAI, le chef de la noblesse, étouffa dans le sang, fut que cette même diète où VERBÓCZI exposa l'origine des droits des ordres dépouilla de ses derniers droits, même de celui de changer de maître, le « misérable peuple imposable. »

Désorganisée par les plus profondes divisions sociales et politiques, la Hongrie féodale était devenue incapable de tout grand effort militaire ou financier au moment même où se produisait à ses dépens un changement radical dans la situation extérieure et où l'empire ottoman, dont la puissance militaire formait un organisme uni, s'apprêtait à lui porter un coup mortel. Le roi Mathias ne s'était pas servi de son armée permanente, de ses soldats de métier, il n'avait pas utilisé les forces de son pays en pleine prospérité pour continuer la politique de son père et chasser ce dangereux ennemi le plus loin possible des frontières de son royaume, soit qu'il se sentît trop faible pour une telle entreprise et qu'à l'exemple des Italiens de son temps il ménagéât le plus possible son armée, qui lui coûtait beaucoup d'argent, soit que son dessein politique fût de réunir sous son sceptre l'Europe centrale afin de pouvoir ensuite se tourner contre les Turcs avec des forces plus nombreuses. Il fit plusieurs fois la guerre à la Bohême et à Frédéric III et voulait à tout prix obtenir la couronne du Saint-Empire, mais pendant ce temps, n'attribuant à la lutte contre les Turcs qu'une importance secondaire, il en abandonnait la conduite à quelque

lieutenant qui, comme Paul KINIZSI lui-même, ne songeait même pas à prendre l'offensive et se bornait à défendre la frontière contre les incursions de l'ennemi. Tandis que Mathias conquérait la Moravie et la Silésie, qu'il garda jusqu'à sa mort, et que, par la prise de Vienne (1485), il ébranlait fortement la situation des Habsbourg, les Hongrois abandonnaient en masse, devant la marche rapide des Turcs, le bas pays et la Transylvanie. Déjà même une troupe ennemie avait ravagé Nagyvárad (Varadin).

Après la mort de MATHIAS (1490), la situation politique extérieure prit une nouvelle tournure. Le royaume passa entièrement, sous les JAGELLONS, dans la sphère d'intérêts des Habsbourg, qui par leurs unions avaient élevé la puissance de leur famille à un degré inconnu jusqu'alors. Pour assurer sa situation, ULÁSZLÓ conclut avec l'empereur Maximilien des contrats de mariage tels que le royaume devait tomber tôt ou tard entre les mains des Habsbourg. Mais quand Louis II eut épousé Marie de Habsbourg, sœur de Ferdinand I^{er}, et celui-ci Anna, fille d'Ulászló, il devint évident que ce serait avant tout à la Hongrie à faire les frais de cette alliance et que la Hongrie deviendrait le champ de bataille où se déciderait le sort de l'Europe à une époque où la défense nationale était tombée chez elle au niveau le plus bas, où les ressources financières du roi, que la prépondérance politique des ordres avait considérablement réduites, ne suffisaient même plus à maintenir en état de défense les forteresses avancées. Le péril momentané eut bien pour effet d'effrayer les ordres, mais il ne réveilla leur conscience que pour peu de temps. Quand, par la perte de Belgrade et de Szabács, l'ancienne ligne de défense située sur la Save et le Danube tomba aux mains des Turcs (1521), l'accord se fit pour un instant entre les partis, qui votèrent des impôts élevés pour l'organisation de troupes de mercenaires. Mais en voyant que, satisfait de ce résultat, le sultan ne poursuivait pas sa conquête, personne ne songea plus à lui reprendre les portes du royaume. Les impôts rapportaient si peu au Trésor que pour faire face aux plus strictes nécessités de la défense le roi dut engager son argenterie. En de pareilles conditions, la catastrophe qui, sur la plaine de Mohács,

atteignit l'Etat hongrois quelques années plus tard, n'a rien qui doive étonner. Pris entre les deux grandes puissances en lutte, l'Empereur et le Grand Seigneur, l'Etat hongrois en dissolution n'avait pu échapper à son sort (1526).

Ce coup terrible ne suffit pas encore à rétablir l'union dans le pays. Le grand parti national, qui pas plus que son chef ne s'était fait voir sur la plaine de Mohács, élut et couronna roi JEAN DE ZÁPOLYA (1526-1540), et le vieux parti de la cour l'archiduc autrichien FERDINAND (1526-1564) qui, en vertu des contrats de famille conclus avec Ulászló, était déjà roi de Bohême. On attendait de lui et de son frère Charles-Quint, maître du puissant empire espagnol, une aide contre les Turcs. La situation extérieure aviva encore la rivalité entre les deux rois. La France et le parti français saluèrent avec joie l'élection de Jean de Zápolya car ils voyaient en lui un nouvel allié dans la lutte contre les Habsbourg. Le sultan prit le roi Jean sous sa protection particulière et fit plusieurs campagnes pour le soutenir. Dès 1529 les Turcs se montrèrent sous les murs de Vienne, mais ils ne purent remporter sur Ferdinand de grands avantages que lorsque Charles-Quint, embarrassé lui-même en des guerres difficiles, ne fut plus en mesure de soutenir son cadet. La médiation de l'empereur amena un accord entre les deux rois qui se reconnurent mutuellement et se partagèrent le territoire du pays jusqu'à la mort de Jean. La paix de Nagyvárad n'apporta pas l'union désirée. Ferdinand ne fut pas capable de défendre le pays contre le sultan, irrité par la conclusion de la paix, en sorte que la partie orientale s'organisa en un nouvel Etat sous la protection des Turcs. Le sultan Soliman entreprit une nouvelle campagne, soi-disant dans l'intérêt du fils du roi Jean, et s'empara de Bude qu'il garda (1541). Une bonne partie du bas pays et de la Transdanubie était tombée sous la domination turque, *l'unité de l'Etat hongrois était détruite pour un siècle et demi*, le territoire était partagé en trois parties.

BIBLIOGRAPHIE

La majorité des études historiques sur le xiv^e et le xv^e siècles se rapporte à l'histoire politique ; c'est à peine si nous possédons quelques

ouvrages sur les problèmes de l'évolution économique et sociale. Outre l'ouvrage de Gyula SZEKÉNYI que nous avons cité dans le chapitre précédent il faut citer en premier lieu, sur l'époque des Anjou, celui de Bálint HÓMAN : *A magyar királyság pénzügyei és gazdaságpolitikája Károly Róbert korában* (Les finances et la politique économique de la royauté hongroise au temps de Charles-Robert), Budapest, 1921, dont la première partie contient un tableau d'ensemble du budget royal et des sources de revenus des Árpádiens. Sur le développement ultérieur de l'institution du comitat, voir Gyula GÁBOR : *A megyei intézmény alakulása és működése Nagy Lajos alatt* (La formation et le fonctionnement de l'institution du comitat sous Louis le Grand), Budapest, 1908. Antoine PÓR a consacré un grand nombre d'articles ou d'ouvrages plus ou moins étendus, tels que son *Nagy Lajos* (Louis le Grand), paru dans les *Tört. Életrajzok* (Biographies historiques, Budapest 1892), aux événements politiques et principalement aux personnages qui ont joué un rôle à l'époque des Anjou. Sur nombre de questions intéressant les relations commerciales, voir Théodore MAYER, *Der auswärtige Handel des Herzogtums Österreich im Mittelalter*, Innsbruck, 1910. Les données connues jusqu'ici sur les Anjou sont récapitulées dans le court ouvrage de István MISKOLCZY, *Magyarország az Anjouk korában* (La Hongrie au temps des Anjou), Budapest, 1923. En ce qui concerne les provinces hongroises annexes, l'extension de l'Etat hongrois dans les Balkans, nous devons citer les recueils de documents, restés inachevés, de Lajos THALLÓCZY, *Codex dipl. partium regno Hungariae adnexarum*, dont les introductions traitent pour la plupart du côté politique des matériaux remontant au xv^e et au xvi^e siècles. De même THALLÓCZY-HODINKA : *A horvát véghegyek oklevéltára* (Cartulaire des marches croates), I. (1490-1529), Budapest, 1903 ; THALLÓCZY-HORVÁT : *Alsó-szlavóniai okmánytár* (Cartulaire de la Basse-Slavonie), Budapest, 1912 ; puis THALLÓCZY-ÁLDÁSY : *Magyar-szerb történeli összeköttetések okmánytára* (Recueil de documents sur les rapports historiques hungaro-serbes), Budapest, 1906 ; THALLÓCZY-HORVÁT : *Jajcza története* (Histoire de Jajcza), Budapest, 1915. Sur les relations hungaro-bosniaques : L. THALLÓCZY, *Bosnyák és szerb élet-és nemzedékrajzi tanulmányok* (Etudes biographiques et généalogiques bosniaques et serbes), Budapest, 1909. Sur les Ruthènes voir Antal HODINKA : *L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène*. Revue des Études hongroises, 1924 [t. II], pp. 244-275.

Sur les guerres des Hussites, voir : Pál TÓTH-SZABÓ, *A cseh-huszi mozgalom és uralom története Magyarországon* (Histoire des mouvements et de la domination tchéco-hussites en Hongrie), Budapest, 1917 ; sur les campagnes de Hunyadi : David ANGYAL, *A szegedi béke* (1444) (La paix de Szeged), Budapesti Szemle, 1910 ; sur les Hunyadi et principalement sur le roi Mathias : les nombreux ouvrages de Vilmos FRANKÓI, entre autres *Hunyadi Mátyás*, Budapest, 1890, et ses articles dans les revues *Századok* et *Történeli Szemle* ; sur les rapports entre Mathias et l'empereur Frédéric : Árpád KÁROLYI, *Adalékok Frigyes császár és Mátyás király viszáljai történetéhez* (Contributions à l'histoire des différends entre l'empereur Frédéric et le roi Mathias), Budapest, 1892 ; sur l'armée de Mathias : Zoltán TÓTH, *Mátyás király idegen zsoldos serege* (L'armée de mercenaires étrangers du roi Mathias), Budapest, 1925. L'ouvrage de Csánki, *Magyarország történeli földrajza a Hunyadiak korában* (Géographie historique de la Hongrie au temps des Hunyadi), t. I, III et V, Budapest, 1890-1913, est indispensable à l'étude du

moyen-âge hongrois en général, mais principalement à celle de l'époque en question. Sur la renaissance hongroise et les événements qui suivirent la mort de Mathias, voir : Albert BERZEVICZY, *Béatrice d'Aragon*, Paris (Champion), I^{er} vol. : 1911, II^e vol. : 1912, 267 et 295 p. ; sur les Corvina le bel ouvrage d'André de HEVÉSY, *La Bibliothèque du roi Mathias Corvin*, Paris, 1923 (Société française de reproductions de manuscrits à peintures), sur le rôle des Fugger en Hongrie : Richard EHRENBURG, *Das Zeitalter der Fugger*, Jena, 1896. (Cf. *Századok*, 1896, p. 834) et M. JANSEN, *Jakob Fugger der Reiche*, Munich, 1910 ; sur les querelles des ordres et les contrats de succession des Habsbourgs : Dezső SZABÓ, *A magyar országyűlések története II. Lajos korában* (Histoire des diètes hongroises au temps de Louis II), 1909 (cf. le compte rendu de Gy. SZEKFÜ, *Századok*, 1911, p. 448) et *Küzdelmek a nemzeti királyságért 1505-1526* (Nos luttes pour la royauté nationale de 1505 à 1526), Budapest, 1917 ; sur le soulèvement des serfs : Sándor MÁRKI, *Dózsa György*, 1913, *Tört. Életrajzok*, et Ignác ACSÁDY, *A magyar jobbágyiség története* (Histoire du servage en Hongrie), Budapest, 1906 ; sur l'idée de la Couronne de Hongrie : Ákos TIMON, *Ungarische Verfassungen u. Rechtsgeschichte*. Berlin 1909, mais cet ouvrage ne doit être consulté par les chercheurs qu'avec beaucoup de circonspection, étant donnée la méthode de l'auteur, qui a négligé l'investigation des documents authentiques ainsi que celle des influences étrangères (cf. *Hist. Zeitschrift*, t. CXIII, p. 395) ; sur Verböczy : Joseph ILLÉS, *Bevezetés a magyar jogtörténetbe* (Introduction à l'histoire du droit hongrois), Budapest, 1910, Joseph RUBER, *Verböczy gondolatvilága* (Les idées de Verböczy), *Minerva*, II^e vol. [1923], la plus récente édition du *Tripartitum* de Verböczy dans le *Corpus Juris* publié par KOLOZSVÁRY, ÓVÁRY et MÁRKUS à l'occasion du Millénaire, t. I-XXX, Budapest, 1899-1905. Sur le système judiciaire hongrois du moyen-âge nous avons une œuvre pleinement satisfaisante, celle d'Imre HAJNIK : *A magyar bírósági szervezet és perjog az Árpád és vegyesházi királyok alatt*. (L'organisation judiciaire et la procédure hongroises sous les Árpadiens et les rois de dynasties diverses), Budapest, 1899. — Sur la bataille de Mohács (1526), ses causes et ses conséquences, voir l'ouvrage collectif, publié pour le quatrième centenaire de cet événement : *Mohácsi Emlékkönyv*, Budapest, 1926. — Sur les tâches qui attendent les historiens de la constitution et du droit hongrois, voir Harald STEINACKER : *Ueber Stand und Aufgaben der ungarischen Verfassungsgeschichte* (De l'état et des tâches de l'histoire constitutionnelle hongroise) dans les *Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, p. 28 ; outre une appréciation sur les travaux hongrois, l'auteur donne une courte esquisse du développement de la constitution. Pour les relations italo-hongroises, voir quelques études (par FRANKÓI, KASTNER, GEREVICH, FERENCZI, HUSZTI, FEST, etc.) dans la revue, déjà citée *Corvina* (Budapest, à partir de 1921) et nous rappelons les *Ungarische Jahrbücher* (Berlin, à partir de 1921) surtout pour les relations germano-hongroises.

V. — LES LUTTES POUR L'UNITÉ NATIONALE ET POUR L'INDÉPENDANCE DE L'ÉTAT.

Après la chute de Bude, la Hongrie fut pendant de longues générations le théâtre de combats presque ininterrompus. Pour la première fois depuis son arrivée dans ce pays, le

peuple hongrois ne formait pas un Etat uni, et son existence nationale était sérieusement menacée. Il fallut un siècle et demi, une mer de sang et de larmes, pour rétablir cette unité dont l'idée ne cessa de hanter, comme le but final de tout effort et de toute résolution, l'esprit des grands Hongrois qui vécurent à cette époque. Ce qu'il y avait de plus tragique dans cette lutte, c'est que la maison des Habsbourg, qui devait la diriger, demeurait étrangère à la nation en raison du démembrement du pays et de la faible part qu'elle en avait gardée. La nation ne pouvait oublier son ancienne grandeur et son indépendance, et quant à la dynastie, elle n'entraîna en possession que d'un territoire exigü et insignifiant et, quand elle eut chassé les Turcs, d'un territoire ravagé et complètement épuisé, dont les ressources étaient beaucoup plus faibles que celles des autres pays, ces circonstances ne pouvaient manquer d'exercer une influence fâcheuse sur les rapports des ordres hongrois avec la maison régnante.

Le premier champion de l'unité nationale fut le moine Georges MARTINUZZI, le bras droit du roi Jean, qui après la chute de Bude conclut avec Ferdinand un traité en vue de la réunion sous le sceptre des Habsbourg des territoires non occupés par les Turcs. Mais il se rendit compte que Ferdinand n'était pas assez fort pour défendre le pays et que l'union dont il rêvait ne ferait que précipiter l'extension de la conquête turque ; il érigea en Etat séparé la partie orientale du royaume et de la Transylvanie, où les bases de l'autonomie existaient déjà au temps de la royauté nationale. Martinuzzi eut le mérite de fonder pour les Hongrois un petit Etat viable qui continua les traditions de l'ancienne politique hongroise. Il est vrai que ce nouvel Etat était le vassal de la Turquie, mais s'il payait un tribut annuel, il pouvait, sous la protection de la Porte, garder sa liberté d'action jusque dans la politique extérieure. Les trois *nations* qui le composaient — hongroise, sicule¹, et saxonne, —

1. Bien que, à l'époque historique, les Székely (Sicules) n'aient jamais parlé une autre langue que les Hongrois, ils figurent dans la constitution hongroise comme une nation indépendante en vertu de leurs institutions qui se sont développées séparément du reste de la nation.

élevaient librement le prince qui prêtait au sultan serment de fidélité mais n'en restait pas moins en rapports constants avec la mère patrie et avec les Habsbourg, et descendant lui-même de quelque grande famille hongroise, se considérant comme le sujet du roi de Hongrie.

La partie centrale du royaume, la plus fertile, et qui jadis en était relativement la plus importante au point de vue économique, était directement sous la domination turque. Dans le bas pays et la Transdanubie, des régions de plus en plus vastes étaient inondées sous le flot des envahisseurs. Au temps de sa plus grande extension, c'est-à-dire immédiatement avant la libération du territoire hongrois, la conquête turque s'étendait déjà du côté de l'ouest jusqu'à une faible distance des frontières du pays, au nord jusqu'aux confins de la région montagneuse et vers l'est au delà des frontières de la Hongrie de Trianon. Telles étaient d'ailleurs à peu de choses près, les limites du territoire occupé par les Turcs dès le temps de Soliman, le dernier des grands sultans conquérants, qui, au moindre succès politique des Habsbourg, répondait en étendant un peu plus loin sa conquête et que la mort surprit, au cours d'une expédition motivée par une raison de ce genre, sous les murs de Szigetvár, héroïquement défendus par Miklós ZRINYI.

La partie de l'empire turc située en territoire hongrois était soumise au même régime que les autres et gouvernée d'abord par deux et plus tard par quatre pachas. A leur tête était placé le lieutenant du sultan, le pacha de Bude, qui tenait sa cour dans l'ancien château royal, comme un véritable souverain. Son rôle consistait à diriger les affaires militaires et à contrôler l'envoi du tribut annuel, l'« honorable présent » que depuis Ferdinand I^{er} le roi de Hongrie payait à la Porte pour le territoire en sa possession. En prince souverain, le pacha de Bude correspondait avec le « roi de Vienne » et avec le Conseil de guerre. Il fallait acheter sa faveur par de riches présents. L'administration placée sous ses ordres se bornait à faire rentrer les impôts, qui étaient écrasants. Les pachas et les beys pressuraient le peuple, car le sultan ne les payait pas et même, avant leur entrée en fonctions, il leur fallait acheter leur office en ver-

sant une certaine somme à la Sublime Porte. Les spahis, ou seigneurs d'un domaine qui constituait la récompense de leur conduite à la guerre, mais qu'ils ne possédaient qu'en viager, n'agissaient pas autrement. Un résultat de cette oppression fut le dépeuplement de vastes régions, en particulier le long des frontières du territoire conquis, où les garnisons, tant hongroises que turques, des forteresses avancées dévastaient et ravageaient réciproquement la contrée qui servait à l'approvisionnement de l'adversaire. Seules les communes appartenant au Trésor étaient dans une situation privilégiée, car, tant qu'elles payaient régulièrement leurs impôts, la Porte les protégeait, aussi les habitants se réfugiaient-ils en grand nombre sur les terres du sultan. Ces communes avaient le droit d'incorporer dans leur sein les domaines inhabités qui se trouvaient en bordure de leur territoire. Ce fut l'origine du peuplement si caractéristique du bas pays hongrois, avec ses villes-villages à l'enceinte démesurée, comme Kőrös, Kecskemét, Halas, Cegléd, Hódmezővásárhely, Mezótúr, Jászberény, etc., en dehors desquels les hameaux d'origine plus récente composent seuls la population d'immenses territoires. Comme la main d'œuvre manquait pour la culture de ces larges espaces et qu'en temps de guerre les récoltes tombaient facilement en proie à la destruction, l'élevage du bétail prit dans la production agricole une place de plus en plus grande. Les Turcs ne tentèrent jamais de coloniser la Hongrie. Les spahis, qui pour la plupart sortaient des rangs des peuples balkaniques (Serbes ou Grecs), convertis à l'islamisme, vivaient dans les châteaux-forts. Indépendamment de la médiocre puissance d'assimilation des Turcs, la différence de religion et de civilisation expliquent que la foi mahométane n'ait pu trouver d'adeptes en Hongrie.

Il subsista toujours une certaine liaison entre la Hongrie du roi et le territoire occupé. Il n'était pas rare qu'un village soumis à la domination turque payât aussi des impôts au roi ou que, pour obtenir justice, ses habitants eussent recours aux autorités du comitat réfugiées sur le territoire royal.

La Hongrie du roi se composait d'une étroite bande de

terre sur les frontières de l'ouest et du nord-ouest, soit environ, au total, 20 comitats de faible étendue. Quand, après la bataille de Mohács (1526), au commencement de son règne, Ferdinand fut le maître d'une grande partie de la Hongrie, il s'entoura de conseillers hongrois et résida dans son nouveau royaume, comme Albert et Ladislas V, ses prédécesseurs, qui avaient porté aussi la couronne de Saint-Etienne. Mais quand la Hongrie eut perdu la plus grande partie de son territoire et ne fut plus, en raison de la situation géographique du reste, qu'une mince bande de pays défendant les provinces héréditaires, dès maintenant plus riches qu'elle, elle tomba sous la dépendance de celles-ci, ou plutôt des bureaux de la cour, qui se trouvaient à Vienne. A cette époque, l'Administration n'avait aucun égard pour les intérêts particuliers de telle ou telle nation, surtout dans les questions financières. Le souverain puisait aux sources les plus diverses, en quelque lieu qu'il les trouvât, l'argent qu'il lui fallait pour faire la guerre ou pour administrer le pays. La Hongrie étant trop faible pour se défendre elle-même, on prenait sur le revenu des autres pays pour combler le déficit, et cela d'autant plus volontiers que la perte de ce qui restait de la Hongrie aurait mis directement en danger les provinces héréditaires. Les sources d'où le roi de Hongrie tirait le plus clair de ses recettes étaient les revenus des mines de la Haute-Hongrie et l'impôt du trentième, qui rapportait de plus en plus, sur l'exportation du bétail. L'administration de ces revenus était du ressort de la Chambre de la Basse-Autriche. L'autorité financière de la Hongrie, la Chambre de Presbourg, comme d'ailleurs la Chancellerie hongroise elle-même, était soumise aux bureaux de la Cour de Vienne, qui, dans toutes les provinces, disposaient des instruments du pouvoir. Bien entendu, le conseil secret (*Geheimer Rat*), qui siégeait dans la résidence du souverain, intervenait aussi dans les questions de politique extérieure, et dans les questions militaires le conseil de guerre (*Hofkriegsrat*), qui par ces temps de guerres perpétuelles exerçait la plus grande influence dans les affaires de la Hongrie. D'ailleurs l'ancien régime des ordres subsistait. La Diète était fréquemment convoquée

pour voter des impôts. Il est vrai qu'il n'y apparaissait que les ordres de la Hongrie de l'ouest et du nord-ouest, mais en y votant des lois conformément à l'ancienne constitution ils assuraient, au moins juridiquement, la continuité de la vie constitutionnelle. Par ces temps de guerres hasardeuses, la noblesse des comitats ne se présentait pas personnellement aux Diètes, qui se réunissaient fréquemment, mais elle y envoyait des représentants dont la plupart du temps les instructions ne contenaient autre chose que des plaintes sur les difficultés dont les mesures prises par les autorités étrangères étaient l'origine. L'autre organe des ordres, le comitat, subsistait aussi, il acheva même de se développer : depuis le xvr^e siècle ce sont les ordres qui élisent l'*alispán*, (vice-comes) qui devient ainsi le représentant de l'autonomie du comitat et peut même s'opposer à l'exécution des ordonnances royales si elles sont contraires aux lois. La vie du comitat devint à cette époque le foyer principal de l'activité politique des ordres.

Le royaume présentait du côté des Turcs une longue ligne de frontières que défendaient une série de forteresses dont les subsides financiers fournis par les provinces héréditaires et par le Saint-Empire contribuaient dans une grande mesure à payer l'armement et à entretenir les garnisons, formées de mercenaires étrangers et hongrois. Ces derniers se recrutaient parmi les nobles que l'invasion turque avait chassés de leurs domaines et parmi toutes sortes de gens sans feu ni lieu. Les garnisons hongroises et croates, conduites par de vaillants capitaines et conscientes de l'importance de leur mission, donnèrent maint exemple de vertus militaires. La défense de Kószeg par JURISICH, de Drégely par SZONDY, de Temesvár par LOSONCZY et d'Eger par DOBÓ restera à jamais comme le témoignage impérissable de la valeur hongroise. Sur les confins du royaume la lutte ne s'arrêta jamais, quand bien même une paix était conclue sur le papier, comme celle de 1568 fondée sur la reconnaissance réciproque du *statu quo* territorial. Les garnisons des forteresses avancées faisaient continuellement des sorties en territoire ennemi, surprenaient les villes, s'emparaient sur le marché du butin et ramenaient des prisonniers dont ils pouvaient

attendre une bonne rançon. Les audacieux coups de main des hussards et des héïducs hongrois ne laissaient jamais de repos aux conquérants turcs. Les autorités de Vienne luttant sans cesse avec des difficultés financières, les garnisons ne touchaient pas leur solde, surtout quand la paix régnait officiellement, aussi étaient-elles réduites au brigandage ; le territoire royal lui-même était ravagé continuellement par les mercenaires étrangers. A la défense contre les Turcs prenait part aussi la noblesse, qui, accourue des comitats environnants, se portait, sous la conduite des *alispán*, à la défense du territoire menacé et qui équipait même à ses frais un certain nombre de soldats. Mais quels que fussent la valeur et l'esprit de ces troupes endurcies par des guerres incessantes, en présence d'une offensive de grandes proportions toutes les forces que la nation hongroise pouvait rassembler sur son territoire mutilé étaient insuffisantes pour la défense, mais elles suffisaient encore moins s'il s'agissait d'exécuter des opérations de grande envergure. En pareil cas l'armée royale se composait pour une bonne part des troupes de mercenaires des provinces héréditaires et du Saint-Empire, à côté desquelles les soldats hongrois ne figuraient souvent qu'à titre de troupes auxiliaires.

A la fin du xvi^e siècle, la situation militaire devint beaucoup plus défavorable pour les Turcs. Tandis qu'en Hongrie il eût été facile d'organiser une armée de guerriers éprouvés et que la Transylvanie pouvait mettre en ligne des troupes bien équipées, les Turcs avaient perdu la fleur de leurs soldats dans les longues et sanglantes guerres qu'ils avaient soutenues en Perse. Après la mort de Soliman, par suite de la vénalité du gouvernement central et de l'administration publique tout entière, ainsi que de la décadence qui commençait à se produire dans son armée, l'Empire ottoman perdit sa puissance conquérante et sa faiblesse intérieure apparut de plus en plus. L'heure de la délivrance semblait être venue pour la Hongrie. Mais au cours de la longue lutte (1593-1608) qui après quelques batailles rangées se changea de nouveau en une guerre de forteresses, aucune des parties ne put atteindre un résultat décisif. Sous son prince SIGISMOND (Zsigmond) BATHORY (1588-1600), la Transylvanie s'était bien

rangée du côté du roi, mais celui-ci fut incapable de déployer assez de force pour réunir à la Hongrie les provinces orientales. Ses mercenaires étrangers et son allié, le voévode valaque MICHEL, ravagèrent la Hongrie tout aussi bien que l'auraient fait les Turcs. Quand le pays eut été livré par Báthory aux troupes de l'Empereur, les ordres se virent menacés dans leur bien-être matériel et dans leurs droits, entre autres dans le libre exercice de leur culte, si bien que la Transylvanie prit les armes pour sauver son indépendance.

*
* *

En Hongrie la réformation se répandit rapidement. Avant la bataille de Mohács, les doctrines de LUTHER avaient déjà trouvé en Hongrie un grand nombre d'adeptes et la foi nouvelle avait rencontré surtout l'appui tacite de la reine Marie et de sa cour allemande. Les « Saxons » de Transylvanie et les habitants allemands des villes minières de la Haute-Hongrie avaient été les premiers adeptes du protestantisme. Après le désastre de Mohács, la réformation fit de grands progrès. L'Église catholique resta sans chefs, car beaucoup de prélats étaient tombés sur le champ de bataille et, de crainte de perdre des partisans, les deux rois se montraient tolérants envers la nouvelle religion. De leur côté, les Turcs favorisaient la Réforme, croyant affaiblir par là la puissance des Habsbourg. L'Église de CALVIN, dont l'organisation correspondait mieux aux conditions locales que celle de l'Église luthérienne, se répandit sur le territoire occupé. Dans la seconde moitié du xvi^e siècle, le protestantisme devint prépondérant en Hongrie et *la petite Transylvanie fut le premier pays qui reconnut la liberté de conscience* (1560). Mais les protestants purent aussi s'organiser librement en Hongrie jusqu'à ce que, sous le règne de Rodolphe, qui avait été élevé en Espagne, la Cour soutint de tout son pouvoir l'anti-réforme. Pour propager le catholicisme, elle disposait d'un instrument tout prêt : les mercenaires étrangers. On priva les protestants de l'usage de leurs temples, on commença de confisquer les biens des seigneurs protestants, et

comme la Diète, en majorité protestante, exigeait qu'on mit fin à ces abus, Rodolphe interdit aux ordres de discuter les affaires religieuses et remit en vigueur toutes les vieilles lois contre les « hérétiques », lois qui n'avaient jamais été appliquées (1604).

Le mécontentement éclata ouvertement sous la forme d'une insurrection, lorsqu'un seigneur protestant du comitat de Bihar, ÉTIENNE (István) BOCSKAY, persécuté par un capitaine de mercenaires impériaux, réussit à gagner à sa cause les Heïduc, ces bandes composées de paysans et de gentilshommes sans feu ni lieu qui jusqu'alors étaient à la solde du roi. Le mécontentement, général en Transylvanie et chez les ordres protestants hongrois, assura le succès de la révolte. La Haute-Hongrie se rallia à Bocskay, la Transylvanie l'élut prince (1605) et le sultan, voyant en lui l'ennemi de l'empereur, lui envoya une couronne. Mais Bocskay ne se fit pas couronner roi de Hongrie. Il ne se proposait que d'assurer la liberté religieuse et l'indépendance des ordres. A son avis, qui fut aussi celui des princes de Transylvanie qui lui succédèrent, la Hongrie avait besoin d'une forte dynastie, mais il fallait que la Transylvanie, ce petit État national, gardât son indépendance tant que les Turcs occupaient la partie centrale du pays : si elle n'était pas assez forte pour rétablir l'unité du royaume, du moins elle défendrait les privilèges des ordres et l'indépendance nationale contre les tentatives de la dynastie étrangère et du catholicisme.

Bocskay inaugura la série des campagnes que les princes de Transylvanie entreprirent après lui, mais aux côtés de leurs alliés dans la politique extérieure, pour défendre la liberté religieuse hongroise et les droits constitutionnels des ordres. N'eût été l'État transylvain, de territoire peu étendu, mais fort bien organisé, le droit public hongrois aurait bien pu connaître le même sort que celui de la Bohême. Mais au temps de la bataille de la Montagne-Blanche (1620) les drapeaux de GÁBOR BETHLEN flottaient sur les confins occidentaux de la Haute-Hongrie. Le protestantisme hongrois avait d'autant plus besoin de l'appui des armes que par suite des succès de l'antiréforme sa position s'était considérablement affaiblie. Là où avait échoué

la soldatesque, l'ordre des Jésuites et l'éloquent évêque Péter PÁZMÁNY avaient réussi. Par suite des conversions qui avaient eu lieu dans le sein des familles aristocratiques, la majorité des ordres était déjà catholique à la Diète de 1618, qui pour la première fois depuis de longues années élut de nouveau un catholique à la dignité de palatin. Mais quand le dévot Ferdinand II (1619-37), qui extirpa le protestantisme des provinces héréditaires, fut monté sur le trône, le catholicisme l'emporta aussi dans la Hongrie royale et c'est alors que commença entre la partie occidentale des pays hongrois, catholique et fidèle à la dynastie, et la partie orientale, protestante et visant à l'indépendance, cette opposition qui pendant un siècle entier influença le cours des événements historiques. Une conséquence de cette division morale fut que la lutte contre les Turcs se trouva reportée à l'arrière-plan pour plus de deux générations, mais les droits des ordres et ce dont, en présence d'une dynastie et d'un gouvernement étrangers, ils étaient l'équivalent, l'indépendance nationale, demeurèrent.

La finale des combats livrés par les défenseurs du protestantisme, les princes de Transylvanie, était toujours la même : une paix qui sans grand dommage ni sans grande perte pour la fortune nationale garantissait les droits des ordres et la liberté religieuse. Avec la paix de Vienne conclue par BOCSKAY (1606), qui fut inscrite au registre des lois, commence pour la législation hongroise ce travail négatif par lequel elle s'efforçait de tenir éloignées de la constitution les institutions étrangères qui devaient à la décision arbitraire du roi une influence toujours croissante. Les princes GÁBOR BETHLEN (1613-1629) et Georges RÁKÓCZI I^{er} (1630-1648), qui furent pendant la guerre de trente ans de sérieux facteurs du parti antihabsbourgeois et les alliés des maisons de Suède et de Brandebourg, arrivèrent au même résultat, grâce au succès de leurs armes, mais plutôt encore à l'habileté avec laquelle ils exploitèrent la situation politique. Mais les princes de Transylvanie ne perdaient pas non plus des yeux leurs intérêts dynastiques : GÁBOR BETHLEN par la paix de Nikolsbourg (1621) et Georges RÁKÓCZI I^{er} par celle de Linz (1645), acquirent les comitats du nord-est, les régions de

Kassa (Cassovie) et de Tokaj, et fortifièrent ainsi, en même temps que le pouvoir de leur maison, la puissance politique de leur pays.

Avec l'essor de la puissance politique et la prospérité matérielle, ce petit État connut aussi, dans la première moitié du xvii^e siècle, une vive floraison de la vie intellectuelle, favorisée par des relations animées avec la Hollande et l'Allemagne, où les protestants hongrois et saxons de Transylvanie achevaient leurs études théologiques. Sous Bethlen et sous les Rákóczi, la civilisation transylvaine, avec ses hautes écoles, sa vie de cour, ses controverses théologiques, peut être comparée dignement à la civilisation des petits États protestants, Hollande, Ecosse ou Brandebourg, et les grands changements politiques qui ne tardèrent pas à se produire ne purent empêcher l'influence fécondante que la culture protestante exerça dans ce pays.

La guerre de Trente-Ans eut aussi pour la Hongrie des conséquences graves qui s'expliquent par le changement dans la situation de la dynastie dans les provinces unies, la disparition du royaume de Bohême et la pleine victoire de l'Antiréforme. Si les ordres subsistèrent, pour la forme, dans les provinces autrichiennes, en présence d'un régime qui professait les principes absolutistes de Louis XIV, ils n'étaient plus capables d'une résistance particulièrement vive. En Autriche commença dans la vie constitutionnelle un mouvement de régression qui n'était pas fait pour déplaire aux ministres de LÉOPOLD I^{er} (1658-1705) et de ses successeurs. D'ailleurs, dans les provinces autrichiennes, les ordres n'eurent jamais lieu de prendre parti, les armes à la main, contre la dynastie, car leur bien-être matériel et l'importance politique de leurs petits États ne faisaient que croître à mesure que grandissait le pouvoir dynastique et, loin d'être menacée par les progrès de la puissance des Habsbourg, leur nationalité leur devait l'occasion de nouvelles conquêtes. Qu'il nous suffise de rappeler à quel point la germanisation réussit dans les provinces bohémiennes.

Tout autre était la situation en Hongrie, où les efforts des Habsbourg tendaient tout naturellement à s'assurer une position forte et, la résistance des ordres une fois brisée, de

gouverner suivant leur bon plaisir. Le changement qui vers le milieu du xvii^e siècle se produisit dans la répartition des forces semblait promettre aux ministres de Vienne le plein succès de leurs visées absolutistes. Après avoir été, pendant un demi-siècle, le gardien du droit public hongrois, la Transylvanie ne comptait plus comme facteur politique. Égaré par les succès de ses prédécesseurs et oubliant que son État ne pouvait se permettre une politique extérieure indépendante que dans la mesure où celle-ci répondait aux desseins et aux vues de la Sublime Porte, Georges II RÁKÓCZI (1642-1660) s'allia aux Suédois, inaugura une politique dynastique ambitieuse et contraire aux intérêts turcs et entreprit une campagne pour conquérir la couronne polonaise. Il fournissait ainsi aux Turcs une bonne occasion de rogner le territoire de ce pays feudataire qui commençait à devenir gênant (1660). Rákóczi paya de son trône et de sa vie cette malencontreuse entreprise et la Transylvanie, ravagée pour la première fois par des hordes tartares, la paya de sa prospérité et de la perte des territoires de la Hongrie orientale, d'où l'État transylvain tirait le plus clair de ses revenus. Alors commence dans l'histoire de l'occupation turque en Transylvanie, et pour la durée d'une génération entière, une période destructrice de toute civilisation : lâchés sur un territoire que les Hongrois cultivaient depuis des siècles, les Tartares changent en désert une région de villages et de hameaux florissants. Les derniers princes ne sont plus que des pantins du sultan, et pendant le dernier quart de siècle de son existence l'État transylvain ne jouit plus que d'une indépendance illusoire.

Le sort de la Transylvanie rappela de nouveau à la nation le péril qui la menaçait et qu'au temps des guerres de religion la population catholique de la Hongrie occidentale avait été seule à ne pas perdre des yeux. Le comte Miklós ZRINYI, l'arrière-petit-fils du héros de Szigetvár, combattit par la plume et par l'épée pour rétablir l'unité hongroise dont il se fit le champion. Dans son épopée nationale, (1651) la lutte contre le Turc devient le but sacré qu'il propose à son peuple, et dans nombre d'écrits il adjure ses compatriotes d'organiser une armée nationale, au lieu

d'attendre de l'étranger la libération de leur pays. Mais ses avertissements furent vains. D'ailleurs l'organisation d'une armée nationale ne répondait pas aux vues de la dynastie. Tout au contraire, il arriva juste à cette époque que les garnisons hongroises des frontières, dont on se jouait et que l'on ne payait pas, se débandèrent peu à peu et furent remplacées partout par des mercenaires étrangers. Depuis longtemps déjà les Ordres n'étaient plus capables de remplir leurs obligations militaires, dont s'acquittait d'ailleurs l'armée permanente. Si bien qu'en fin de compte il n'existait plus, à proprement parler, d'armée hongroise organisée pour la guerre.

Du point de vue de la politique de Vienne, la lutte contre les Turcs importait peu; c'était vers l'ouest que les Habsbourg ne cessaient de diriger leur attention et c'est là qu'ils cherchaient les fondements de leur puissance. Ils ne voulaient consentir à aucun sacrifice un peu considérable pour la libération de la Hongrie, qu'ils ne tenaient d'ailleurs pas pour une tâche facile. L'objet de leurs ambitions n'avait donc rien de commun avec l'objet des aspirations hongroises. L'antagonisme moral entre la nation et la famille régnante s'accrut encore quand, après que l'empereur eut, au cours d'une guerre qu'il n'avait pas voulue, infligée aux Turcs la première défaite en bataille rangée qu'ils eussent essuyée depuis longtemps (1664), la Cour conclut avec eux, afin d'avoir les mains libres, une paix absurde où les intérêts de la nation étaient foulés aux pieds. Par la cession de forteresses, de nouveaux lambeaux furent ainsi arrachés du corps de la Hongrie et l'occupation étrangère atteignit son plus grand développement à l'heure où, à n'en pas douter, craquait déjà la force militaire de l'empire des Turcs. On eût dit que Léopold cherchait un accord avec l'ennemi séculaire des Hongrois afin de pouvoir anéantir plus aisément l'existence nationale de leur pays, plus affaibli que jamais. Abandonner les grandes tâches nationales, mettre en péril, avec la constitution fondée sur les ordres, la nationalité hongroise elle-même, tel était le but avoué des conseillers de Léopold; mais cette politique aliéna aussi à la cour les magnats catholiques de Hongrie et les premiers

seigneurs du royaume, les plus riches propriétaires fonciers — tous, sans exception, catholiques — se liguèrent en vue d'un soulèvement armé contre le régime de Léopold. Mais derrière la ligue de WESSELÉNYI la vieille Transylvanie n'était plus là avec son armée, et c'est ainsi qu'au lieu de véritables combats il n'en sortit qu'une conspiration. En outre il manquait une tête au complot et pendant que les conspirateurs se cherchaient des relations en pays étranger, le mouvement fut découvert et les meneurs livrés au bourreau (1671).

Cette fronde offrait aux ministres de Léopold I^{er} une occasion favorable à la réalisation de leurs desseins, qui visaient à détruire la constitution hongroise et le système des Ordres. Ils confisquèrent les biens des conspirateurs, qui représentaient une fraction considérable du territoire de la Hongrie royale et mirent un gouverneur à la tête du gouvernement, à la façon des provinces héréditaires. Fidèles à leurs instructions, les généraux étrangers ne connaissaient aucun ménagement et les sentences de leurs « tribunaux sanglants » anéantirent la prospérité matérielle de la Haute-Hongrie. Étant, du point de vue dynastique, l'élément le moins sûr, ce furent les protestants qui eurent le plus à souffrir des mesures de « pacification » ; beaucoup d'entre eux ne durent leur salut qu'à leur conversion, nombre de leurs prêtres furent envoyés aux galères. Mais cet absolutisme non déguisé et qui menaçait la nationalité hongroise rencontra de nouveau une résistance armée. Elle suscita les luttes des *kuruc* (nationalistes hongrois) et des *labanc* (partisans de l'empereur) qui durèrent pendant plus d'une génération et qui différaient grandement des insurrections organisées naguère sous les drapeaux des princes de Transylvanie.

Ce n'était pas la liberté religieuse, qui était la principale raison des combats livrés par Imre THÖKÖLY (né 1657, m. 1705) et par François II RÁKÓCZI (né 1676, m. 1735), mais la défense de la nationalité hongroise, et leur mobile sentimental était la haine croissante de l'Allemand, excitée par le gouvernement de Vienne avec sa politique de germanisation et par les Hongrois *labanc* qui le soutenaient, et dont on retrouve l'écho dans la poésie du temps.

Tandis que la résistance aux menées qui menaçaient l'existence nationale de la Hongrie pouvait s'appuyer autrefois sur les forces matérielles d'un Etat organisé dont ses alliances étrangères fortifiaient encore la position dans la politique internationale, les troupes des insurgés comprenaient les éléments les plus disparates : soldats sans pain, gentilshommes réfugiés, chassés de leur terres, soldats de fortune et propriétaires fonciers exaspérés par la politique de la Cour. Ainsi composée, cette armée n'était propre qu'à la petite guerre et si elle commença par remporter quelques succès, elle les dut à son enthousiasme, à la situation politique favorable, à la faiblesse de la résistance plutôt qu'à sa propre organisation. De pareils éléments n'étaient pas capables de former une armée régulière et bien organisée qui pût exécuter de grandes opérations militaires. Leurs combats n'eurent pas pour effet, tant s'en faut, de réunir tous les Hongrois dans le même camp. Une bonne partie des catholiques hongrois de l'ouest restèrent fidèles à l'idéal national, le rétablissement de l'unité hongroise, même quand THÖKÖLY, soutenu par le sultan et le roi de France, se fut emparé de la plus grande partie de la Hongrie royale et quand, à la Diète convoquée en 1681 par la Cour, que les guerres de Louis XIV avait rendue plus conciliante, il se servit de la majorité pour livrer le peuple, au point de vue religieux, à la merci des seigneurs terriens catholiques et pour assurer à l'Église catholique la possession de tous les biens confisqués à d'autres Églises et dont l'arbitraire princier l'avait enrichie dans les dernières années.

La Hongrie était donc divisée en deux camps, et la plus grande partie du pays en guerre ouverte avec le souverain quand, presque à l'improviste, se réalisa le rêve que les Hongrois caressaient depuis si longtemps : le rétablissement de l'unité politique et territoriale. Pendant le dernier quart du xvii^e siècle, l'empire turc voulut remédier par des succès extérieurs, par des conquêtes, à la décadence qui se manifestait de plus en plus dans son sein. La Porte voulut continuer la politique de Soliman, et l'extension de la conquête redevenit le but de ses efforts. Mais en 1683, sous les murs de Vienne, il apparut clairement que la force de l'empire turc

était ébranlée, et le siège se termina par un échec retentissant. Instruit par cette leçon, Léopold répondit à l'appel du pape et, soutenu par Venise et par les seigneurs allemands, rassembla toutes ses forces pour poursuivre la guerre contre les Turcs. Avec une rapidité prodigieuse, les armées impériales marchèrent de succès en succès. Les troupes de l'Europe centrale entière et nombre de volontaires venus des pays occidentaux accoururent sous les drapeaux de l'empereur. Les Brandebourgeois et les Bavares eurent la part du lion dans la reprise de Bude en 1686 par CHARLES, DUC DE LORRAINE. Le commandant des armées impériales battit les Turcs en plusieurs grandes batailles et son successeur LOUIS, MARQUIS DE BADE, avança jusqu'aux Monts Balkans. Les Turcs réussirent bien à repousser les conquérants et à atteindre encore une fois la ligne du Danube, mais le talent militaire d'EUGÈNE DE SAVOIE, qui à Zenta remporta sur les armées turques une victoire écrasante (1697), décida définitivement du sort de cette campagne de 16 ans. La paix (1699) ne laissa aux Turcs que l'angle formé par la Tisza, le Danube et le Maros, jusqu'à ce que Léopold réunît de nouveau la Transylvanie à la couronne de Saint-Etienne. Vingt ans plus tard, le Prince Eugène de Savoie délivra de la domination turque le dernier morceau du territoire hongrois et força la Serbie et la Valachie, anciens Etats feudataires de la Hongrie, à reconnaître la suzeraineté de celle-ci à Pojarevatz (1718). Après la mort de ce prince, la Hongrie ne tarda pas à reperdre ces territoires, et la frontière naturelle de la ligne du Danube devint la frontière définitive de la monarchie des Habsbourg (Belgrade 1739).

Devant les victoires des armées impériales, les troupes des *kuruc* s'étaient dispersées, et beaucoup d'entre eux, voyant que l'on s'appretait sérieusement à délivrer le pays, prirent part à la lutte contre les Turcs. Le rétablissement de l'unité du pays fut sans contredit le mérite de la dynastie. Cette circonstance accrut énormément aux dépens des ordres le pouvoir du souverain, ce qui se manifesta dès la Diète de 1687, qui annula la clause de la *Bulle d'Or* donnant aux soulèvements des Ordres un fondement juridique et mit fin à la royauté élective en fixant selon le droit de primogéni-

ture la succession au trône dans la branche masculine des Habsbourg. Le souverain héréditaire était tenu seulement de signer lors de son couronnement une charte garantissant la constitution et les droits des ordres. A cette même Diète, l'aristocratie catholique obtint, en récompense des services qu'elle avait rendus à la Cour, le droit d'ériger des fidéicommissis.

Ses conseillers se hâtèrent d'employer le pouvoir prépondérant du souverain pour réaliser leurs anciens projets : centraliser l'absolutisme et dénationaliser le royaume. Leurs efforts étaient favorisés par le fait que dans la majeure partie du pays il fallait organiser à nouveau tout l'appareil économique et gouvernemental sur les territoires reconquis. Sur le conseil du cardinal Léopold KOLLONICS, archevêque d'Esztergom, un des plus odieux ennemis des Hongrois, cet immense territoire, — où le peu de civilisation laissé par les Turcs avait été presque entièrement anéanti par la guerre de libération, par les excès des mercenaires étrangers et par les dévastations des Tartares, les troupes auxiliaires des Turcs, — fut traité comme une nouvelle province que l'on aurait conquise par les armes. Les familles hongroises nobles ne purent rentrer en possession de leurs domaines ancestraux que si elles étaient à même de produire des pièces à l'appui de leur requête et à condition de payer la taxe fixée à titre de frais de libération. Pour décider au sujet des prétentions de ces nombreuses familles hongroises, auxquelles l'invasion turque avait fait perdre tout leur avoir, et qui durant plusieurs générations, avaient servi dans la guerre contre les conquérants païens ou attendu dans quelque petite ville de la Haute-Hongrie la libération de leurs domaines, on créa une commission formée d'étrangers, la *neoacquislica commissio*. D'immenses territoires situés dans le bas-pays ou pris sur les domaines confisqués par l'Etat après la répression du soulèvement *kuruc* furent distribués par la Cour en guise de récompenses à des généraux étrangers, des favoris, et autres individus qui s'étaient acquis quelque titre à la reconnaissance de la dynastie, ainsi qu'à des officiers et des fonctionnaires pour les arrérages de leur solde ou paiement et enfin à des fournisseurs militaires dont

la créance n'avait pas été payée. Le dépeuplement était tel qu'il en résulta un état de choses rappelant les premières années du moyen-âge, quand la valeur d'un domaine ne dépendait pas de son étendue ou de la qualité des terres, mais de la main-d'œuvre, c'est-à-dire de la population qui s'y rencontrait. Il se forma une nouvelle aristocratie agraire qui ne devait se magyariser que beaucoup plus tard. Cette malsaine répartition de la propriété foncière, jamais corrigée depuis lors, qui distingue le bas-pays hongrois et la Transdanubie et qui est caractérisée par des domaines si vastes et si nombreux que nulle part on ne saurait en trouver l'équivalent en étendue et dans une pareille proportion, date des cent premières années après la libération de la Hongrie. C'est une des conséquences funestes de l'occupation turque.

Une autre conséquence désastreuse de cette conquête si fatale à la Hongrie fut le changement dont elle fut l'occasion dans la proportion des nationalités. Si plus tard, sous l'effet des principes libérateurs de la révolution française, la question des nationalités revêtit en Hongrie une forme si dangereuse qu'elle finit par mener un État millénaire à la malheureuse situation où nous le voyons aujourd'hui, la faute en est à ce grand mouvement de colonisation qui à la vérité ne fut pas dirigé par Vienne dans un esprit de bienveillance à l'égard des Hongrois, mais qui, étant donné la décroissance de la population magyare, n'aurait guère pu prendre un autre cours, même si la Cour avait été mieux disposée à l'endroit des Hongrois. Le mouvement de colonisation commença par l'établissement des Serbes, qui eut lieu en 1690, pendant la guerre d'affranchissement, quand les troupes impériales furent contraintes par une contre-attaque des Turcs, de reculer derrière la ligne qui s'étend des Balkans au Danube et à la Save. Craignant la vengeance des Turcs, les Serbes qui s'étaient soulevés lors de l'avance des Impériaux, se retirèrent avec eux sous la conduite du patriarche d'Ipek ; 36.000 familles serbes s'établirent sur les confins méridionaux du pays, afin de pouvoir, à l'occasion, retourner dans leur patrie. Une lettre patente de l'empereur les investit d'une large autonomie religieuse, que par la suite, avec l'appui des autorités de Vienne, ils étén-

dirent au domaine politique aux dépens de l'administration des comitats hongrois. L'indépendance territoriale fut d'ailleurs, dès les premiers temps, le but de tous leurs efforts. Pour leur assurer une situation spéciale, les autorités centrales de Vienne, qui désiraient restreindre le plus possible le ressort administratif du comitat, firent de la région occupée par eux, le long de la ligne qui formait alors la frontière méridionale du pays, de la Save à la vallée du Maros, un territoire administratif spécial. Ce territoire appartenait à la zone défensive qui dépendait du conseil de guerre de la Cour et qui, avec le système, commencé au xvi^e siècle, des garde-frontières croates, avec les régiments croates et vers l'est les régiments allemands et roumains, s'étendait tout le long de la frontière méridionale. Les garde-frontières recevaient des domaines héréditaires en échange desquels ils devaient prendre les armes en cas de guerre. Sur la zone défensive, c'était aussi du Conseil de guerre de Vienne que dépendait l'administration.

Vers l'est, la population roumaine se répandait de plus en plus. Jouissant des privilèges accordés aux colons, les Roumains émigraient en masse des régions montagneuses de la Transylvanie vers la vallée des affluents de la Tisza, le Maros, les trois Kőrös et le Szamos, sur des territoires habités autrefois par une population purement hongroise et où maintenant leur arrivée était bien accueillie, même par d'autres que les bureaux de la Cour, le plus grand propriétaire foncier. Le vide que leur départ laissait en Transylvanie fut amplement rempli par l'immigration qui, fuyant l'effroyable oppression des principautés roumaines, se dirigea vers le territoire de la Transylvanie, plus avancée aux points de vue économique et intellectuel et où déjà, au temps des princes et grâce à leur appui, étaient nés les premiers produits de la littérature roumaine. Le territoire participant au développement national se trouva ainsi diminué d'une large zone en bordure de la frontière méridionale, zone dont les habitants, soutenus par la dynastie et les autorités de Vienne, ne cessèrent jamais d'opposer leurs aspirations séparatistes aux buts nationaux des Hongrois.

C'est ce qui apparut dès les premières années, lors du soulèvement de FRANÇOIS II RÁKÓCZI, provoqué par les mesures anti-nationales du gouvernement qui frappaient également toutes les classes de la population hongroise.

Non seulement la noblesse, mais les paysans eux-mêmes avaient à souffrir des mesures prises par Kollonics. Les charges entraînées par la guerre d'affranchissement pesaient d'un poids effroyable sur les épaules des serfs. La paix une fois rétablie, les impôts institués à l'arbitraire et l'entretien d'une soldatesque étrangère installée dans le pays et qui ne connaissait aucun ménagement, avaient réduit les paysans à la mendicité. Pour combler la mesure, le protestantisme était persécuté sur ces territoires dont les habitants, qui au temps de l'occupation turque jouissaient d'une entière liberté religieuse, suivaient tous sans exception les doctrines de la Réforme. C'est pourquoi, à l'époque de la guerre de succession d'Espagne, quand les troupes impériales eurent été retirées du pays pour combattre contre Louis XVI, et que RÁKÓCZI, allié au roi de France, se mit à la tête des mécontents sortis de toutes les couches de la nation, le pays ne lui opposa presque aucune résistance, et tomba entièrement entre ses mains. Élu prince et chef par les « ordres alliés », il fut aussi proclamé prince par les Transylvains (1705), pendant que, sous la pression du roi de France, les Habsbourg étaient déclarés déchus du trône de Hongrie (Assemblée d'Ónod). Les victoires remportées sur les Français par le prince Eugène de Savoie, qui accrurent dans une mesure considérable le poids de la puissance des Habsbourg dans la politique européenne, décidèrent du sort de l'insurrection hongroise. C'est grâce à la nature conciliante de Joseph I^{er} que fut signée la paix de Szatmár (1711), conclue par JÁNOS PÁLFFY, général des troupes de l'empereur, avec SÁNDOR KÁROLYI, général *kuruc*, en l'absence de Rákóczi qui cherchait des secours à l'étranger; non seulement l'empereur accordait une amnistie à tous les *kuruc* qui rentraient dans le devoir, mais il promettait de nouveau la liberté religieuse et le retour au régime constitutionnel. Rákóczi lui-même et un certain nombre de ses partisans ne reconnurent pas cette paix et

préfèrent l'exil, d'abord en France et plus tard en Turquie, abandonnant entre les mains de la Cour des domaines d'une immense étendue.

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'époque de la double royauté, voir Pál JÁSZAY, *A magyar nemzet napjai a mohácsi vész után* (Comment vécut la nation hongroise après le désastre de Mohács), Pest, 1846 ; Stanislas SMOLKA, *Ferdinand I. Bemühungen um die Krone von Ungarn*, Archiv f. öst. Gesch., t. LVII ; Árpád KÁROLYI, *Adalék a nagyváradi béke és az 1536-1538 évek történetéhez*. (Contribution à l'histoire de la paix de Nagyvárad et des années 1536-1538). Budapest, 1879 ; sur l'époque de la formation de la principauté de Transylvanie : Alphonse HUBER, *Die Erwerbung Siebenbürgens durch König Ferdinand I. im J. 1551 und Bruder Georgs Ende*, Vienne, 1889.

Ferenc SALAMON a donné un beau tableau de l'occupation turque : *Magyarország a török hódoltság korában* (La Hongrie au temps de la domination turque), 2^e édition, Budapest, 1886. Sur la même époque, principalement sur la vie militaire, mais aussi sur toutes sortes de questions se rapportant à la civilisation de ce temps, Sándor TAKÁTS a écrit toute une série d'ouvrages : *Rajzok a török világból* (Tableaux du régime turc), t. I-III, Budapest, 1915-1917 ; *Régi magyar kapitányok és generálisok* (Anciens capitaines et généraux hongrois), Budapest, 1922 ; *Régi magyar asszonyok* (Dames hongroises d'autrefois), Budapest, 1914. Sur les pachas de Bude, voir : A. TAKÁTS, F. ECKHART et Gy. SZEKFÜ : *A budai basák magyar nyelvű levelezése* (La correspondance en langue hongroise des pachas de Bude), t. I, 1553-1589, Budapest, 1915.

Sur l'administration du royaume de Hongrie nous n'avons que quelques monographies se rapportant à telle ou telle période, et qui sont fondées non pas sur la pleine connaissance de la vie officielle mais sur les instructions données aux fonctionnaires, par exemple : Théodore MAYER, *Das Verhältnis der Hofkammer zur ungarischen Kammer bis zur Regierung Maria Theresias*. Mitt. d. Inst. f. öst. Geschf. 1913 ; en outre : István R. KISS, *A magyar helytartótanács I. Ferdinánd korában és 1549-1551. évi leveleskönyve* (Le conseil de lieutenant hongrois au temps de Ferdinand I^{er} et son épistolier des années 1549-1551), Budapest, 1908. Sur les finances et la situation économique, voir : Ignác ACSÁDY, *A pozsonyi és szepesi kamarák 1565-1604-ig*. (Les Chambres fiscales de Presbourg et de Szepes de 1565 à 1604), Budapest, 1894 ; du même : *Közgazdasági állapotaink a 16. és 17. században* (Notre situation économique aux XVI^e et XVII^e siècles), Budapest, 1889 ; *Magyarország pénzügyei I. Ferdinánd uralkodása alatt* (Les finances de la Hongrie sous le règne de Ferdinand I^{er}), Budapest, 1888, et d'autres études moins étendues. Sur la bibliographie se rapportant au gouvernement central, voir : Gyula SZEKFÜ, *Az osztrák központi kormányzatszervek történetének irodalma* (Bibliographie de l'histoire des organes du gouvernement central autrichien), Történeti Szemle I, et FELLNER-KRETSCHMAYR, *Die österreichische Zentralverwaltung vom Max I bis 1749*. I. Abt., Vienne, 1907, œuvre d'ensemble, bien que présentant beaucoup de lacunes. Sur les affaires militaires, voir : Sándor TAKÁTS, *A magyar gyalogság megalakulása* (La formation de l'infanterie hongroise). Budapest, 1908.

L'histoire de la Transylvanie est l'objet d'une riche littérature, due en

premier lieu à la plume de Sándor SZILÁGYI. C'est lui qui publia *Az erdélyi országgyűlési emlékek* (Les documents de la diète transylvaine), 1540-1699, en 21 volumes. Budapest, 1875-1898, la source historique la plus importante qui se rapporte à l'État transylvain. Il écrivit *Erdély története, különös tekintettel művelődésére* (Histoire de la Transylvanie considérée spécialement du point de vue de la civilisation), Pest, 1866, et consacra des études approfondies à l'époque des Rákóczi sur laquelle il publia plusieurs recueils de documents. Le résultat de ses travaux est une double biographie : I. *Rákóczy György*. Budapest, 1893 et II. *Rákóczy György*, Budapest, 1891. Un beau tableau de la Transylvanie au temps des Báthory nous est donné par Sándor MIKA, *Mihály Weiss* (M. Tört. Életr.). Sur les résultats territoriaux de la politique dynastique, voir : Imre LUKINICH, *Erdély területi változásai* (Les changements territoriaux de la Transylvanie), Budapest, 1918. L'étude critique la plus récente sur les relations politiques extérieures de ce pays est celle de Roderich GOOSS, *Oesterreichische Staatsverträge, Fürstentum Siebenbürgen*, Vienne, 1911. — Sur l'influence du protestantisme hongrois chez les Roumains de Transylvanie voir Mario ROQUES : *Patia d'Orăstie*. Paris, 1925 (Introduction).

Sur la réforme, voir : Mihály ZSILINSZKY, *A magyar protestáns egyház története* (Histoire de l'Eglise protestante hongroise), Budapest, 1907, et Jenő ZOVÁNYI, *A reformáció története Magyarországon 1563-ig*. (Histoire de la réforme en Hongrie jusqu'en 1563), Budapest, 1922. La meilleure bibliographie dans le cadre d'un court résumé se trouve chez Imre RÁVÉSZ, *A magyarországi protestantismus történelme* (Histoire du protestantisme hongrois), Budapest, 1925. Voir aussi l'étude de Lajos RÁCZ, *L'inspiration française dans le protestantisme hongrois*, I, II, III. Revue des Études hongroises, 1925 [t. III], pp. 11-20, 255-268 ; 1927 [t. V], pp. 115-124. Sur la seconde moitié du XVI^e siècle, mais particulièrement sur le début du XVII^e, les sources les plus importantes sont les *Magyar Országgyűlési Emlékek* (Monuments des diètes hongr.), 1526-1606, publiés sous la direction de Vilmos FRANKÓI et plus tard de Árpád KÁROLYI, 12 volumes, Bpest, 1874-1917 : dans l'introduction des tomes XI-XII, Károlyi traite d'une manière magistrale l'histoire générale de l'époque de Bocskay. Du même auteur : *A haszonkeltedik artikulus* [L'article vingt-deux] (1604 : XXII), Budapest, 1889 ; du même Árpád KÁROLYI, *Az ellenreformáció kezdetei és Turzó György nádorrá választása* (Les commencements de l'anti-réformation et l'élection de Georges Turzó à la dignité de Palatin), Századok, 1919. Sur Pázmány voir : Vilmos FRANKÓI, *Pázmány Péter*, Budapest, 1886 (*Tört. Életr.*) ; sur l'antagonisme entre la Hongrie occidentale et la Hongrie orientale, Gy. SZERFŐ, *Der Staat Ungarn*. (L'Etat hongrois). Berlin-Stuttgart, 1918.

Dans le même ouvrage, l'époque de Léopold I^{er} est caractérisée d'une manière approfondie. Sur ce sujet, l'ouvrage de Huber est continué par Oswald REDLICH, dans *Oesterreichs Grossmachtsbildung in der Zeit Leopolds I*, Gotha, 1921 ; voir encore Gyula PAULER, *Wesselényi Ferenc nádor és társainak összeesküvése* (La conspiration du palatin François Wesselényi et de ses compagnons), I-II, 1664-1671. Budapest, 1876 ; sur la guerre de libération : Árpád KÁROLYI, *Buda és Pest visszavétele 1686-ban* (La reprise de Bude et de Pest en 1686), Budapest, 1886 ; Alfred ARNETH, *Prinz Eugen von Savoyen*, I-III, Vienne, 1858 ; sur les réformes de Kollonics : Théodore MAYER, *Verwaltungsreform in Ungarn nach der Türkenzeit*, Vienne, 1911.

Parmi les nombreux ouvrages consacrés à l'époque des *kuruc*, voir : DÁVID ANGYAL, *Thököly Imre*. Budapest, 1889. *Tört. Eletr.* A mentionner surtout les travaux très étendus, mais qui doivent être consultés avec critique, de KÁLMÁN THALY, outre ses innombrables articles et publications dans les revues *Századok* et *Történelmi Tár*, citons de lui : *Archivum Rakoczianum* (Had-és Belügy [affaires militaires et intérieures], I-X et Diplomácia I-III), Budapest, 1873-1889 ; une édition des sources relatives à l'époque des *kuruc* est : OCSKAY LÁSZLÓ, *II. Rákóczi Ferenc fejedelem dandárnoka és a felsőmagyarországi hádjáratok* (Ladislas Ocskay, colonel-brigadier du prince François Rákóczi II, et les campagnes en Haute-Hongrie (1703-1710), I-II, 2^e édition, Budapest, 1906, et *Gróf Eszterházy Antal kurucgenerális tábori könyve*. (Le livre de camp du comte Antal Eszterházy, général kuruc, 1706-1709), Budapest, 1901 ; comme œuvres d'ensemble : SÁNDOR MÁRKI, *II. Rákóczi Ferenc*, I-III, Budapest, 1907-1910, et Baron HENGELMÜLLER, *Franz Rákóczi und sein Kampf für Ungarn* (1703-1711), I, Stuttgart, 1913. Sur l'époque postérieure à l'échec du soulèvement, voir : Gyula SZÉKFI, *A száműzött Rákóczi* (Rákóczi en exil) [1715-1735], Budapest, 1913 ; sur la conclusion de la paix : LUKINICH Imre, *A szatmári béke története és okirattára* (Histoire de la paix de Szatmár et documents s'y rapportant), Budapest, 1925.

Sur la formation de la grande propriété, voir : Péter AGOSTON, *A magyar világi nagybirtok története* (Histoire de la grande propriété laïque en Hongrie), Budapest, 1913. Sur les régions frontalières, voir : I. H. SCHWICKER, *Geschichte der österreichischen Militärgrenze*, Vienne, 1883 (cf. *Századok*, 1884) ; sur les Serbes : I. H. SCHWICKER, *Politische Geschichte der Serben in Ungarn*, Budapest, 1880, du même, sur les colonies allemandes : *Die Deutschen in Ungarn und Siebenbürgen*, Vienne, 1881, et Lajos BARÓTI, *A bánási legrégebb német település története* (Histoire de la plus ancienne colonisation allemande dans le Banat), Temesvár, 1892 ; sur les colonies roumaines et les mouvements ethniques au delà de la Tisza : István GYÖRFFY, *A feketekörösvölgyi magyarság települése* (La colonisation hongroise dans la vallée du Feketekörös), Budapest, 1914, *Földrajzi Közöny* (Revue géographique). *Dél-Bihar népesedési és nemzetiségi viszonyai negyedszáz év óta*, (La situation de la partie sud du comitat de Bihar au point de vue du peuplement et des nationalités depuis quatre siècles et demi), Budapest, 1915 (Földr. Közl.) et *Nagykunsági Krónika* (Chronique de la Grande-Comanie), Karcag, 1922. — Sur les conséquences de l'occupation turque voir : D. SZENT-IVÁNYI, *L'occupation turque en Hongrie et ses conséquences sur l'évolution ultérieure du pays*. Revue des sciences politiques, 1926, pp. 513-534.

(Institut Historique Hongrois de Vienne). FERENC ECKHART

LE ROMANTISME FRANÇAIS ET LE ROMAN HONGROIS AVANT 1848

Le roman et la nouvelle naissent en Hongrie vers 1820, époque de la régénération de la littérature hongroise. Jusqu'à cette date on ne rencontre en général que des traductions ou adaptations dépourvues de toute originalité.

La première nouvelle hongroise peignant un milieu hongrois avec personnages tirés de la vie hongroise est un conte d'András FÁY : *A küllönös testamentom* (L'étrange testament), publié en 1818. De cette date jusqu'à la révolution de 1848 c'est la période d'enfance du roman hongrois. Nous allons essayer de montrer que la littérature française peut s'attribuer l'honneur d'avoir puissamment aidé et inspiré cette jeune littérature appelée à donner au monde de superbes œuvres originales.

Au début cette inspiration ne se fait guère sentir. Les initiateurs de la *nouvelle* hongroise : András FÁY (1786-1864) et Károly (Charles) KISFALUDY (1788-1830) ainsi que leurs successeurs suivirent plutôt les récits des almanachs allemands et austro-allemands. D'autre part les premiers romans portaient l'empreinte du roman allemand et anglais. Dans son *A Belleky ház* (La maison B.) (1832) A. FÁY imite la manière d'Auguste LAFONTAINE, le romancier allemand à la mode. Le *Szirmay Ilona* (1836) de József GAAL (1811-66), l'*Abafi* (1836) du baron Miklós JÓSIKA (1796-1865) prirent pour modèle les romans historiques de Walter SCOTT. BULWER trouva un imitateur en Lazare PETRICHEVICH-HORVÁTH (1807-1851) qui écrivit *Az elbujdosott* (L'exilé).

Toutefois on remarque bientôt que l'ascendant des lettres françaises augmente de jour en jour et qu'il finit par détourner entièrement les écrivains hongrois des modèles allemands. Ce changement va de pair avec la croissance du

charme exercé par le libéralisme français sur les esprits en Hongrie. Nombre de traductions de BALZAC, de DUMAS, de V. HUGO, de MÉRIMÉE, de Georges SAND et d'Eugène SUE publiées à cette époque jalonnent ¹ le chemin victorieux du roman français en Hongrie. Ajoutons que les traductions ne donnent pas une idée exacte de la curiosité francophile du public hongrois puisqu'on lisait ces œuvres dans l'original, la connaissance du français étant redevenue, comme sous l'ancien régime, une obligation imposée par la mode.

Le premier nouvelliste hongrois qui, consciemment, suivit les modèles français, fut Pál CSATÓ (1804-1841). Cet ingénieux écrivain instaura sous l'influence de BALZAC et d'autres le *réalisme* dans la littérature hongroise. Une peinture soignée du milieu et des processus psychologiques fut le résultat de ses efforts. Il évite de suivre la manière exagérée de Balzac, qui charge ses descriptions un peu trop étendues d'une fatigante profusion de détails. Il le suit plutôt dans ce procédé qui consiste à faire entrer dans le récit des détails apparemment insignifiants, mais saisis sur le vif et dont se compose l'atmosphère de l'histoire. La lucidité d'esprit et la sûreté de coup d'œil avec lesquelles Csató dessine ses figures rappellent les qualités analogues de Balzac ; tous deux ébauchent sur des données exactement observées leurs âmes sans donner dans la sensiblerie de leur époque. Il va sans dire que le nouvelliste hongrois n'atteint pas à la profondeur du génie français ; loin de s'élever jusqu'aux chefs-d'œuvre (*Eugénie Grandet*, *Père Goriot*, etc.) il semble plutôt goûter et suivre les petits récits de Balzac, tels qu'on en trouve dans les *Scènes de la vie de province*, par exemple.

1. Nous copions dans le journal allemand manuscrit d'un bourgeois de Kassa, Armin JÁRMAY, un témoignage d'autant plus caractéristique qu'il provient d'une personne qui n'est pas homme de lettres, mais simple lecteur : « Diese Sommer-Vergnügungen fanden indessen auch im Winter einigen Ersatz für mich, bestehend in Lesen guter Jugendschriften, als « die Insulaner » (ein von Bruder Carl mit unendlichem Fleiss abgeschriebenenes und mit selbst gemalten Illustrationen versehenes Buch) « Robinson », « Die vier Haimonskinder », später Tschokke's Erzählungen bis endlich Eg. Sue und Dumas Werke meine volle Aufmerksamkeit in Anspruch nahmen, welche Lecture der Entwicklung meines Geistes sehr zu statten kamen. » Les œuvres d'Eugène Sue et de Dumas père sont considérées ici comme le point final d'une évolution ; elles viennent remplacer la lecture des auteurs allemands. (N. d. l. R.)

Mais Csató est français aussi dans son style. Il n'a pas la gravité de Balzac, il imite plutôt la facilité des autres conteurs français de l'époque. Avec une désinvolture agréable il commence son récit presque en badinant, entre en matière insensiblement et captive aussitôt l'attention. Il est intéressant sans calcul et varié sans effort. Son dialogue a du naturel, du brillant, pareil à la causerie des hommes d'esprit. Son style très hongrois a néanmoins une nuance de l'esprit français, il possède la légèreté et la souplesse de ses modèles. Il est regrettable que cet habile initiateur n'ait pas fait école et que sa carrière se soit si vite terminée.

Péter VAJDA (1808-1846) est un cas isolé de cette époque. Adorateur de la nature et disciple des idées philosophiques du XVIII^e siècle, il chanta dans sa prose ossianique les beautés de la nature non sans rappeler les romantiques allemands, NOVALIS et HÖLDERLIN, et... VOLTAIRE. Celui-ci surtout devait être présent à son esprit lorsqu'il écrivit son conte plaisant : *A legszebb leány* (La plus belle fille du monde, 1834) dont le héros est le fils du calife Haroun-al-Rachid, et son roman médiéval *Tártsai Bende* (1837) dont l'action se place en Terre-Sainte. Tout comme Voltaire, Vajda promène ses héros dans un Orient plus ou moins fantaisiste et ses romans d'aventures comme ceux de Voltaire, sont des prétextes pour insinuer sa satire de l'humanité et son éloge de la philosophie libérale qui prêche la justice, la pitié humaine et la foi naïve dépourvue des accessoires de la religion positive. Faut-il ajouter que l'imitateur hongrois n'égale pas en art le plus parfait des conteurs français ?

Cette période a donné une œuvre de grand style : le premier roman psychologique de la littérature hongroise : *A karthausi* (Le chartreux, 1839-1841). L'auteur du roman, le baron Joseph Eötvös (1813-1871) fut un homme d'État distingué, et, à deux reprises (1848 et à partir de 1867), ministre de l'instruction publique. Les expériences acquises pendant son voyage en France, la visite qu'il fit à la Grande Chartreuse lui suggérèrent l'idée de son roman qui raconte l'histoire d'un jeune aristocrate français sous forme de journal et de mémoires. Placés à l'époque de la révolution de juillet, nous assistons aux épreuves sentimentales d'un jeune

homme qui se fait chartreux après bien des déboires et luttés intérieures. Le roman hongrois se rattache à la longue série des romans personnels de la littérature française qui depuis la *Nouvelle Héloïse* préconisent le droit du cœur et de la passion dans un style plus ou moins frénétique et sentimental.

Le *Chartreux* présente toutes les qualités et tous les défauts du genre. La mélancolie, le scepticisme déchirant, le mal du siècle, l'horreur de la société, la fuite dans la nature, l'éloge de la vie simple et naturelle s'y retrouvent avec le style traditionnel : réflexions lyriques, auto-biographie sentimentale dont l'auteur se fait passer pour l'éditeur. Il est évident que tout cela a été suggéré au baron Eötvös par ses abondantes lectures françaises. Au reste on trouve même des coïncidences frappantes dans les détails surtout avec *Adolphe*, *René* et le *Volupté* de SAINTE-BEUVE, mais nous éviterons des rapprochements fastidieux. Nous dirons plutôt que malgré ces parallélismes le roman hongrois n'est pas du tout une imitation servile d'un roman quelconque : l'auteur y a peint sa propre vie, y a créé un style à lui. L'originalité est sensible dans le récit, dans les descriptions, dans les réflexions, et surtout dans l'analyse de son héros. Son style, quoique analogue à celui de ses modèles, diffère considérablement de la notation sèche de B. Constant et de Sainte-Beuve ou de l'éloquence fougueuse de Jean-Jacques. Son éloquence est chaude, mais elle approche plutôt de celle de ses célèbres discours académiques où le pathétique s'allie à la profondeur de la pensée. Ce style pénètre ses paysages, ses analyses, ses réflexions ; c'est son style propre dont on ne trouve pas d'analogue chez les écrivains français. Cette éloquence préfère les grandes périodes et abonde en comparaisons majestueuses et d'un grand effet oratoire.

Ainsi malgré ses défauts le *Chartreux* est la précieuse confession d'une âme poétique ; ce roman reste sans aucun doute un livre captivant, peut-être le chef-d'œuvre du romancier hongrois.

Dans l'influence que la nouvelle et le roman français ont exercée sur la littérature hongroise, la plus grosse part revient sans doute à V. HUGO, à DUMAS père, à GEORGE SAND

et à Eugène SUE. On se rappelle quels étaient les caractères de cette littérature, caractères communs aux modèles et aux imitations. Cette littérature se donne une mission apostolique, elle prétend non seulement amuser, mais encore guider le lecteur. Tous les moyens sont bons pour réaliser ce dessein. Pour ne pas manquer son effet les romanciers n'ont pas peur des exagérations et ne craignent pas d'abandonner le principe rationnel du vraisemblable. Malgré une teinture réaliste incontestable, leur vue est fautive, ils voient tout en grand et en noir et blanc. Leur principal souci est d'accroître l'intérêt de leur récit ; ils s'adressent surtout à l'imagination excitée par les surprises, les contrastes, les bizarreries, l'exotique et même par la représentation de détails repoussants, voire hideux. Leurs thèmes de prédilection sont les erreurs fatales, le travestissement, le quiproquo, l'intrigue noire et basse, les crimes atroces, les scènes sanglantes et en général les événements mystérieux. Poisons, dagues, trappes, corridors secrets, pas dans le mur, etc., constituent les accessoires de ce genre. Des titres et des épigraphes prétentieux et mystérieux mis en tête des chapitres ajoutent à l'effet général.

Dans les caractères aussi ces écrivains recherchent les effets outrés et le contraste. Les personnages sont trop héroïques, trop généreux, trop vertueux ou trop méchants et trop vils. Leurs vertus et leurs crimes prennent des proportions gigantesques ; ce sont des anges ou des monstres. L'analyse est remplacée chez eux par la peinture de passions effrénées et invraisemblables. Souvent la folie s'empare d'eux mais ils recouvrent leur bon sens presque aussi facilement. Ils parlent un langage plein de pathétique et d'éloquence, leur phrase se brise en cris et en répliques saccadées.

Les descriptions sont riches en couleurs pompeuses où il est facile de reconnaître les effets recherchés, l'excès du brillant et du noir : elles rappellent les décors de théâtre. Dans la peinture historique ils trouvent plutôt le détail extérieur que la vérité intérieure. Les personnages de diverses époques pensent toujours de la même façon et nous transmettent les pensées modernes de l'auteur.

Il est évident que ces défauts qui se retrouvent chez les écrivains français à côté de qualités incontestables, sont plus accentués chez les imitateurs hongrois. Voici par exemple le vrai fondateur du roman hongrois : le baron Miklós JÓSIKA (1796-1865) dont la fécondité rappelle celle de Dumas père : il n'a pas écrit moins de 127 volumes de romans et de nouvelles. Il imite en premier lieu Walter SCOTT et les imitateurs de celui-ci, mais il n'a pas réussi non plus à échapper à l'influence des romanciers français. Le nègre des *Könnyelműek* (Têtes folles, 1837) qui prend une revanche sanglante rappelle les héros noirs du *Bug Jargal* de V. HUGO et de l'*Atar Gull* d'Eugène SUE et dans la peinture du milieu exotique ainsi que dans certains détails du récit il est facile de reconnaître le souvenir des modèles français. Deux autres romans du baron JÓSIKA : *Akarat és hajlam* (Volonté et inclination, 1845) et *Egy kétemeletes ház Pesten* (Une maison à deux étages à Pest, 1847) portent la marque incontestable d'Eugène SUE. D'ailleurs la plupart de ses romans rappellent le mauvais romantisme français : on y retrouve sa psychologie frénétique et sa manière de conter tenant en haleine le lecteur par des tours surprenants et d'autres effets qui piquent la curiosité.

Le baron Joseph EÖRVÖS a suivi les romanciers français dans leur effort pour corriger les vices des institutions sociales : son grand roman satirique *A falu jegyzője* (Le notaire du village, 1845) et son roman historique *Magyarország 1514-ben* (La Hongrie en 1514, 1847) ont été écrits pour défendre ses idées libérales et démocratiques.

Le genre du croquis humoristique et satirique s'est développé en Hongrie dans la même période sous l'influence anglaise (STERNE, DICKENS) et allemande (JEAN PAUL, SAPHIR, croquis viennois et berlinois), néanmoins on y reconnaît aussi le souvenir des écrivains français : par ex. les *Scènes populaires* de Henri MONNIER illustrées par l'auteur lui-même. On s'arrachait à Pest le *Charivari*, la *Caricature* et l'on imita les tableaux de genre des *Mystères de Paris*, etc. Sous la plume hongroise, les tableaux parisiens furent remplacés par des tableaux hongrois : on peignit la vie de la capitale et de la province, on se mit à dessiner les

originaux magyars d'après les originaux parisiens. Un des maîtres de ce genre, Ignace NAGY (1810-1854) composa son *Magyar titkok* (Mystères hongrois, 1844-45) en décalquant les *Mystères de Paris*. Le roman d'Eugène SUE fut imité dans tous les pays de l'Europe : dès lors il n'est pas étonnant que l'on trouve, à côté de « mystères » de Londres, de Berlin, de Vienne, d'Amsterdam et de Hambourg, des « mystères de Hongrie ». Le roman d'Ignace Nagy est à proprement parler une série de tableaux de genre liée par une histoire romanesque à l'Eugène Sue. Il est curieux de voir l'auteur hongrois aller jusqu'à la parodie de son modèle français ; en effet il écrit un de ses chapitres en imitant consciemment la phrase boursouflée d'Eugène Sue dans le *Juif Errant*.

Le *Hazai rejtelmek* (Mystères de Hongrie, 1846-47) de Lajos KUTHY (1813-1864) part aussi de l'imitation d'Eugène Sue, mais ce roman dépasse en valeur le précédent, bien que l'imitation soit ici encore plus manifeste, dans le style et les sujets. L'auteur hongrois peint en effet avec beaucoup de talent et une imagination vraiment saisissante la vie de la *puszta* hongroise. Aussi fut-il parmi les nouvellistes de l'époque, le plus populaire et le plus en vogue. D'après une critique contemporaine (1839) « il est chez nous à peu près le seul, mais un vrai représentant du romantisme français ; nous du moins, nous ne connaissons dans toute l'Allemagne, si âpre à copier l'étranger, aucun écrivain qui soit comme lui si près de Victor Hugo par la force et l'affinité d'esprit ». Ses récits sont caractérisés par une composition nerveuse et inégale ; il cherche moins la profondeur que les effets de surprise mélodramatique, l'horrible, l'exceptionnel, l'extravagant. Et néanmoins il a des rencontres très heureuses, des finesses dans l'analyse et beaucoup d'originalité dans l'invention et dans les images qu'il emploie abondamment et avec une facilité extraordinaire. Il fut populaire d'abord parce qu'il choisit presque exclusivement pour sujet des histoires d'amour ; jalousie, désillusion, infidélité, perfidie, chagrin d'amour, tout cela aboutit chez lui à la tragédie, au désastre.

Les autres nouvellistes de l'époque : Joseph GAAL et Albert

PÁLFY (1820-1897) qui placent de préférence leurs histoires dans des milieux étrangers, Alajos DEGRÉ (1820-1896), János BARTHOS (pseud. Márk, 1821-1894) et beaucoup d'autres, surtout les jeunes, sont tous partisans, en politique, des idées libérales et démocratiques et même de la révolution et de la république ; en littérature, du romantisme français.

On n'oubliera pas, en parlant de l'influence du romantisme français en Hongrie, de mentionner Alexandre PETŐFI, (1823-1849) qui composa aussi un roman terrifiant : *A hóhér kötele* (La corde du bourreau, 1846) et qui, malgré des côtés intéressants, porte l'empreinte de la frénésie du romantisme français de son époque.

D'autre part le grand romancier hongrois du siècle Maurice JÓKAI (1825-1904) qui était à cette époque encore au début de sa carrière d'écrivain, confesse lui-même son adoration pour V. Hugo et Eugène Sue. « Je cherchais, — dit-il, — l'extraordinaire, ce qui n'a pas été vu encore. Mon ambition était de suivre des sentiers où les sabots de Pégase n'ont pas laissé de trace ». En effet, ses premiers romans et nouvelles montrent l'influence des romanciers français : recherche des contrastes, de sujets extraordinaires et terrifiants, exagérations de l'analyse, boursouffure pathétique du style. Cette influence s'affaiblit dans ses romans suivants et se fondit dans les qualités propres de son génie ; néanmoins il resta éternellement romantique, fils hongrois du romantisme français.

Cette rapide esquisse montre combien grand était l'ascendant de la littérature française à l'époque où se forment la nouvelle et le roman hongrois. Toutefois ce nouveau genre révèle dès cette époque des traits bien nationaux.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle le roman anglais et le roman russe viennent ajouter leur prestige à celui du roman français, mais à ce moment déjà le roman hongrois avait poussé des branches vigoureuses dans lesquelles l'influence étrangère est moins sensible, car la littérature nationale avait atteint dès lors le niveau de la littérature mondiale, en trouvant son originalité.

LES HUSSARDS HONGROIS EN ALSACE

(Tableaux musicaux de Célestin HARST, 1745).

Sur la terre ensanglantée d'Alsace, dans la petite ville de Sélestat (Schlettstadt), si agréablement située et couronnée par la citadelle de Vauban, est né, en 1698, le moine Célestin HARST, un des plus illustres virtuoses de clavecin de son époque¹. Ayant fait ses études dans sa ville natale, il entra dans l'ordre des Bénédictins pour devenir, dans le couvent d'Ebermunster, maître des novices et prieur en 1745. Selon le témoignage de ses confrères, Célestin Harst était un homme pieux, sévère pour lui-même, ce qui ne l'empêchait point d'avoir un cœur affectueux et beaucoup de bonne humeur propre à lui faire goûter les innocents plaisirs profanes... On n'a pas conservé ses ouvrages touchant la religion, sauf un sermon imprimé pour la sainte Claire. Si la Renommée s'empare de son nom pour le faire circuler, de ville en ville, par toute l'Alsace, c'est à cause du prodigieux talent avec lequel il touche du clavecin, cet instrument délicat, « rococo », des salons du temps de Louis XV et Louis XVI qui commence déjà à supplanter le luth, son rival. En 1744, lors de l'entrée de Louis XV dans la ville de Strasbourg où le roi « bien-aimé » reçoit l'hommage des Alsaciens, l'exécution de morceaux par Célestin Harst

1. Martin Vögeleis, *Quellen und Bausteine zu einer Geschichte der Musik und des Theaters in Elsass*. (Sources et matériaux pour une histoire de la musique et du théâtre en Alsace) Strasbourg, 1911. — Cf. encore : Baquol-Ristelhuber, *L'Alsace ancienne et moderne*, Strasbourg, 1864.

fait partie du programme des divertissements. ¹ Non content d'être un maître du clavecin, il excellait aussi sur l'orgue, comme nous l'affirme Dominique Roos, son contemporain. ² Célestin Harst mourut en 1786 au couvent de Saint-Marx-bei-Geberschweier.

Voilà tout ce que nous savons de sa vie. Cependant ce qui a attiré sur Célestin Harst l'attention des historiens de la musique et continue à faire vivre son nom, c'est un recueil de pièces pour clavecin, dont il reste deux exemplaires : l'un se trouve à la Bibliothèque municipale de Sélestat, et l'autre à celle du Conservatoire de Bruxelles. Ce recueil assure à son auteur une place honorable parmi les maîtres les plus intéressants du « style galant ». ³ Voici le titre du recueil :

PIÈCES DE CLAVECIN

composées

par le R. P. Dom. Cœlestin HARST

Bénédictin de l'Abbaye de l'Ebermünster

Dédiées à M. de SINSART

R^{di}ssime Abbé de Münster

Premier livre se vend à 12 livres

A Paris chez Le Clerc rue du Roule à la Croix d'or

A Strasbourg chez le Roux imprimeur du Roi

A Sélestat chez Gasser imprimeur du Roi

Gravé par F. X. Schönbächler de Notre Dame des Eremits

Avec Privilège du Roi.

Ce recueil de musique est présenté avec goût et les notes sont gravées avec soin. Le privilège est daté du 28 octobre 1745. La dédicace nous montre M. de Sinsart l'abbé de Münster grand amateur de musique : au moins notre bonhomme de compositeur croit-il trouver en lui le meilleur et le plus équitable juge de ses opuscules.

Nous trouvons dans le recueil de Harst 75 morceaux for-

1. Voir la *Description des festes et réjouissances célébrées à Strasbourg pour la convalescence du Roy*, contemporaine des événements.

2. Dominique Roos, *Namhafte Leuth und Häusser von Schlettstadt* (Hommes et monuments remarquables de Sélestat). Cf. Joseph Gény et Gustave Knod, *Die Stadtbibliothek zu Schlettstadt* (La Bibliothèque municipale à Sélestat), 1889.

3. André Pirro, *Notes sur un claveciniste alsacien*, Revue de Musicologie, févr. 1925. — Je tiens à exprimer, une fois de plus, mes remerciements les plus sincères à M. André PIRRO, professeur d'histoire de la musique à l'Université de Paris, qui a bien voulu mettre à ma disposition sa précieuse copie manuscrite du recueil de Célestin Harst.

mant six *ordres*, — dénomination rendue populaire par Couperin pour désigner une *suite*.

Voici les titres des morceaux :

I^{er} ordre.

- 1 La douceur
- 3 Le glorieux
- 5 Le Railleur
- 9 Les coureurs
- 11 *La Fuite des Hongrois*

III^e ordre.

- 31 La Tendresse
- 32 Le bon garçon
- 33 Le sans souci
- 35 Les Innocens
- 37 La flatteuse
- 39 La galanterie

V^e ordre.

- 50 Le Gascon
- 55 Les Delices Royales
- 59 Le Grand Orage
- 65 Le beau temps

II^e ordre.

- 15 La Grande Alarme
- 19 Les Amoureux
- 21 Menuet 1
- 23 Menuet 2
- 24 La Raillerie
- 25 Le Grand Amusement

IV^e ordre.

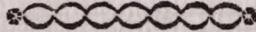
- 41 Le Colonel
- 41 Le Grenadier
- 43 *L'Hussart*
- 43 Menuet 1
- 44 Menuet 2
- 45 Le doux sommeil
- 49 La noce des Villageois

VI^e ordre.

- 66 L'allegresse des Meuniers
- 67 Le Moulin
- 71 La Sirène
- 73 Le bon cœur
- 75 La Fortune

Ces titres prouvent que, fidèle au goût du temps, le Père Célestin a voulu composer de la *musique descriptive*, de la musique « à programme » dans l'acception moderne du terme, bien que sous la forme *rococo*, — genre musical dont le grand COUPERIN fut le maître incomparable. Cette musique est tout entière illustration et couleur. Chacun de ces courts morceaux interprète un sentiment, un état d'âme, ou se rattache à un tableau. C'est que les belles dames et les élégants seigneurs des salons trouveraient la forme musicale absolue, la musique pure trop froide, dénuée d'intérêt. Cette époque répéterait volontiers la question de Fontenelle, devenue proverbiale : « Sonate, que me veux-tu ? » On s'efforce de peindre, d'idéaliser, d'exprimer par des rondes et des blanches toute la beauté, tous les plaisirs et tous les chagrins de l'existence humaine, du berceau jusqu'au cercueil : de la « berceuse » qui susurre au « tombeau » qui sanglote. Cette manière d'envisager la vie dans ses rapports avec l'art est commune aux *virginalistes* anglais, aux *cem-*

CHANSON
DE
GUERRE.



DEDIEE
À NOS BRAVES GUERRIERS.

Pour le Clavecin.

Dulce & decorum est
Pro patria mori

Horace.

PAR LE
SIEUR MOURIER,
BOURGEOIS DE PRESBOURG.



Notre grand Prince Charles! avec ses guerriers, ses armes & Canons! Notre grand Prince
Allons allons Soldats! Allemands aux armes foyés prêts Hongrois! Allons allons Sol-
Allons braves Hongrois! voilà le moment de se signa ler! Allons braves Hon-



Charles! fera bien entendre aux français raison Fera voir à la France!
dats! abaisés l'orgueil de tous ces Français! C'est Charles qui vous guide!
grois! voilà le moment où il faut fabriquer! Le Palatin en tête!



Qu'il faut trouver la Balance, Pour la vraie Sureté, de toute la pauvre humanité.
vous êtes sous son Égide; ah! ne balancés pas! Portés parmi eux l'effroi le trépas,
ah! c'est pour vous une fête! Dans ce moment facheux ne démentés pas vos braves ayeux!



balistes italiens et allemands, à tous les musiciens de l'époque, — à Sébastien BACH surtout, cette incarnation suprême du génie de la musique baroque. Le maître du *style galant* et, en même temps, l'un des plus savants connaisseurs de ses lois, COUPERIN expose les principes fondamentaux de son esthétique dans la préface du premier livre des *Pièces de Clavecin* (1713). Il n'a point l'intention d'imiter avec précision et il fait bien de renoncer à l'imitation exacte ; il n'aurait pas la *technique d'association* nécessaire à la composition de pièces d'imitation ingénieuse. Ses paysages ne cherchent à rendre ou à faire sentir qu'un ou deux éléments des états d'âme inspirés par la contemplation de la Nature, ses portraits, seulement un trait ou deux de l'original qui sert de modèle à la description musicale. Cette méthode est aussi celle de Célestin Harst. Celui-ci goûte à la fois les sujets les plus tendres de WATTEAU, les « réjouissances » de LANCRET, les scènes de la vie militaire par MOYREAU, les paysages vus par BOUCHER, la vie qui grouille sur tes toiles de GREGORIUSSTHAL, son peintre bien-aimé. Il enchaîne ses mélodies avec une grâce mièvre, agréable, délicate autant que sereine, et son rythme a le pied léger. La tonalité, l'harmonie y sont d'une transparence un peu trop claire ; la polyphonie n'y est pas exempte d'une certaine sécheresse. La technique accuse l'influence de Couperin : nous voilà en plein « style rocaille » enjolivé à outrance et reconnaissable à ses « agréments » sans nombre.

Ce qui retient surtout l'attention, ce sont les *soldats* de Célestin Harst, — types si populaires sur les gravures contemporaines de MOYREAU. Le P. *Justinus*, un Carme, a trouvé bon de peindre des hussards et des dragons sur sa toile intitulée *De Sponsatione Beatae Mariae Virginis*¹. Le colonel, le grenadier, le hussard : autant de figures originales et admirablement peintes. Rien de moins étonnant que cet enthousiasme de l'Alsacien pour les soldats : le sol de l'Alsace a si souvent tressailli sous leurs pieds ! La guerre de Trente Ans et celle de la Succession d'Espagne la lutte pour l'hégémonie des Bourbon et des Habsbourg, terminée seulement en 1756 par le traité de Versailles, n'accordent guère de répit aux Alsaciens qui sympathisent avec le protestantisme. Ils haïssent franchement l'armée impériale. Un rapport d'espion les appelle « plus Français que les Pari-

1. André Pirro, *Les clavecinistes*, Paris, s. d.

siens » ¹. Ils donnent à la colline où l'ennemi vient de camper le sobriquet de « Lausberg », « Mont-aux-Poux » ². Et ils adorent la nouvelle cavalerie française qu'on appelle « Hussards ». Dès 1635, le cardinal de Richelieu propose, dans une de ses lettres, datée de Chantilly, que la cavalerie légère à établir porte le nom de *Cavalerie hongroise* ³.

Les Français connaissaient et admiraient les hussards hongrois, les plus braves soldats de l'armée impériale. De leur côté, les hussards ne pouvaient s'habituer à l'esprit de l'armée autrichienne, si différent du génie et du tempérament hongrois : ils préféraient donc désertier et passer dans l'armée française où combattaient déjà les meilleurs soldats croates, polonais, suisses et allemands.

A partir de 1690, la désertion des hussards hongrois de l'armée impériale alla en augmentant et se faisait de plus en plus sentir partout où l'armée impériale avait passé. Les cruelles mesures du prince EUGÈNE de SAVOIE ne purent empêcher la fuite des hussards ⁴ que les maréchaux de France reçurent à bras ouverts. Le siège de Mons, la prise de Namur, la victoire de Steinkerque, la défaite du prince de Wurtemberg, le désastre de la flotte française coulée à La Hogue appartiennent à cette mémorable époque de l'histoire française. Le soldat hongrois jouit d'une réputation de courage et de bravoure ; il est partout bien vu, partout choyé.

Le maréchal de LUXEMBOURG s'avisa de réunir dans un régiment à part les hussards hongrois en fuite. Ce projet ne déplut pas à Louis XIV à qui l'on avait envoyé, à Fontainebleau, de beaux « échantillons » de hussards. Le roi commença par charger un aventurier, le baron de CORNEBERG, d'organiser trois compagnies d'essai. Malheureusement, le baron, laissant de côté les vrais Hongrois, se contenta de recruter ses « hussards » parmi les aventuriers de toutes les nations ; et, après avoir perdu au jeu la solde de ses prétendus « hussards », il essaya de fuir avec eux et de passer à l'armée vénitienne. L'entreprise échoua et Corneberg fut mis à la Bastille ; puis, après la paix de Ryswick 1697, force lui

¹ Rodolphe Reuss, *L'Alsace au dix-septième siècle*, Paris, 1897, t. p.

² Voyez l'étude citée de M. André Pirro dans la *Revue de Musicologie*.

³ Avénel, *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, Paris, 1863, t. V. p. 930.

⁴ L. H. Wetzler, *Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen* (Campagnes du prince Eugène de Savoie), Vienne, 1876-1878, 1^{re} série, tomes III, IV et V. (Publications des Archives militaires de Vienne).

fut de passer à l'étranger. En 1693, le duc de Bourgogne fut nommé commandant du régiment. Son successeur, un officier supérieur wurtembergeois réussit à réorganiser le régiment de « hussards ». Cet abus de leur nom ne porta pas préjudice à la réputation héroïque des vrais hussards hongrois. Le régiment de hussards hongrois de SAINT-GENIEZ, puis du Hongrois RAATSKY (Rátky) fut célèbre par plus d'un exploit ; on aimait partout le régiment d'ESZTERHÁZY et de POL-LERECZKI ; les noms tels que SIMONSITS, SÁRKÖZY, BENOVSZKY, les trois DESEWFFY, DEÁK, CSENGERY, FOGARASY, PALUGYAY, ALMÁSY, TOTI (Toth) et tant d'autres figurent parmi ceux des plus illustres officiers de l'armée française. Et lorsque le comte Ladislas de BERCHÉNYI (Bercsényi) est nommé inspecteur général de la cavalerie française (1743), puis Maréchal de France (1757), on honore en sa personne tous les régiments de hussards. ¹

Telle était la popularité du hussard hongrois en France, et ce fut au cavalier hongrois que le hussard français devait la sienne. Il est curieux de remarquer que les hussards français servant dans les régiments hongrois ont prêté serment *en hongrois* jusqu'à la fin du XVIII^e siècle ². Célestin Harst ne

1. Plusieurs historiens militaires ont traité des troupes de cavalerie hongroise de l'armée française ; p. ex. Daniel, *Histoire de la milice française et des changements qui s'y sont faits depuis l'établissement de la Monarchie Française dans les Gaules jusqu'à la fin du règne de Louis le Grand*, Amsterdam, 1724, t. II ; — Charles Quincy, *Histoire militaire du règne de Louis le Grand*, 1726 ; Eugène Fieffé, *Histoire des troupes étrangères au service de France depuis leur origine jusqu'à nos jours et de tous les régiments levés dans les pays conquis sous la première République et l'Empire*, Paris, 1854, tomes I et II ; — l'abbé Staub, *Histoire de tous les régiments de Hussards*, Paris, 1867-1869, tomes I et II ; — A. Pascal, *Histoire de l'armée et de tous les régiments depuis les premiers temps de la monarchie française jusqu'à nos jours*, Paris ; — Henri Choppin, *Trois colonels de hussards : le Marquis de Conflans, le Comte d'Esterházy et le duc de Lauzun*, Paris, 1896, extrait de la *Revue de la Cavalerie* ; — Henri Choppin, *Les Hussards. Les vieux régiments, 1691-1792*, Paris, 1899 ; — J. Mathorez, *Les étrangers en France sous l'Ancien Régime*, Paris, 1919, t. I^{er} chap. IV : *Les Hongrois et les Transylvains en France*. Cet ouvrage incomplet et peu exact a le mérite de réunir les passages des Mémoires de LUGNÈS qui ont trait à la cavalerie hongroise.

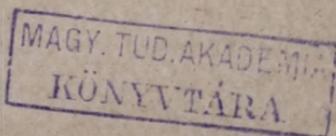
Parmi les historiens hongrois citons ici : Aladár Ballagi, *Quatre régiments de hussards hongrois au service des Bourbons*, en hongrois dans : *Magyarország és a nagyvilág*, année 1873, quatre articles ; — Kálmán Thaly, *Ladislas Ocskay* Budapest, 1880, en hongr. ; cf. le compte-rendu de David Angyal dans *Budapesti Szemle* année 1882, t. LXV ; — Kálmán Thaly, *La famille des comtes de Bercsényi de Székes* tomes I et II, Budapest, 1885, en hongr. ; cf. le compte-rendu de Béla Léderer dans *Századok*, janvier 1886 ; — Edgar Palóczi, *Vie du Baron François de Tóth*. Budapest, 1916 en hongrois. — Baron Jules Forster, *Biographie du comte Ladislas de Berchényi, maréchal de France*. *Budapesti Szemle*, année 1924, n^{os} 567-569. — Cf. encore : I. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*, Paris, 1913 et *Supplément* par André Leval, Budapest, 1914.

2. Cf. l'ouvrage cité de FIEFFÉ.

faisait donc que suivre l'opinion générale quand il composa les deux pièces mentionnées ci-dessus : L'HUSSART et LA FUITE DES HONGROIS. Il ne fut certes pas le premier en date des compositeurs qu'avait inspirés l'héroïsme du soldat hongrois. Un siècle et demi le sépare de Christophe DEMANTIUS de Reichenberg, auteur d'un poème musical composé sur les paroles de Jean WEBER et intitulé *Ein neues Lied wie Raab wieder gewonnen ist worden*. (Chanson nouvelle sur la reprise de la forteresse de Győr). Cette pièce célèbre la reprise sur les Turcs de la ville forte de Győr (Raab) le 27 mars 1599 par Miklós PÁLFFY ; elle est conçue dans la manière des chansons de bataille si populaires au XVI^e siècle, la *Bataille de Marignan* de JANNEQUIN 1515 et la *Bataglia Taliana* de Mathias HERMANN (1549) ; elle présente des thèmes de fanfare, identiques, en style *a capella* à six voix, interrompus de ritournelles instrumentales (*Tympanum militare. Ungarisches Heerdrummel und Feldgeschrey*. Nuremberg, 1600 et 1615)¹. Les soldats de Harst sont plus vrais et ils méritent d'être mis au même rang que les magnifiques hussards hongrois en aquarelle ou en mezzo-tinto de la famille RUGENDAS. Chez lui, le mot *hongrois* est loin de vouloir désigner quelque

1. L'ouvrage de Christophe Demantius se trouve à la Bibliothèque municipale de Breslau et il se compose des parties suivantes : 1^o Les tambours hongrois (*Ungarisches Heerdrummel*). 2^o Cri de de guerre l'armée chrétienne hongroise (*Feldgeschrey des christlichen Ungarischen Kriegsvolcks*). 3^o (Timbales de Transylvanie (*Siebenbürgische Heerpauken*). 4^o Chant de triomphe des braves héros chrétiens de la forteresse de Győr. (*Victorien Lied der christlichen Mannhaften Kriegshelden der Festung Raab*). 5^o *Praedium Ungaricum Divo Imperatori Rodolpho II. decantatum*. Cf. encore : Reinhard Kade, *Christophe Demantius, Vierteljahrschrift für Musikwissenschaft*, année 1890, t. VI ; — François Moisl, *C. Demantius Reichenberg*, 1906, et Paul Jedlicska, *Matériaux pour servir à l'histoire de la vie et de l'époque du baron Nicolas Pálffy ab Erdőd* (Adatok Erdődi Bárá Pálffy Miklós a győri hőnek életrajza és korához), Eger, 1897. — Dans son ouvrage intitulé *Musique et Musiciens de la Vieille France*, Paris, 1911, M. Brenet nous offre une analyse comparée des œuvres de Jannequin, de Mathias Hermann et de Demantius, voir le chapitre sur les *Origines de la musique descriptive*. — Les événements de l'histoire de Hongrie ne cessèrent d'inspirer les compositeurs étrangers, — témoin avant tout cette *Toccatina sopra la Ribellione in Ungheria*, « suite » pour clavecin ayant pour sujet la tragédie des patriotes-martyrs Zrinyi, Frangepan et Nádasdy. L'auteur de cette suite, Alessandro POGLIETTI, compositeur viennois p. é. d'origine italienne, fut tué par les Tartares en 1683, lors du siège de Vienne par les Turcs, ainsi que le prouvent les plaintes adressées par sa veuve à l'empereur.

La suite s'ouvre par le galop, suivi de l'Allemande (« la Prisonnie »), de la Couvante (« le Procès »), de la Sarabande (« la Sentence »), de la Gigue (« la Lige »). Ensuite, c'est le tour de la « Décapitation avec discrétion », *Passacaglia*, des « Kloches », « Requiem eternam dona ei domine ». (Publié parmi les « Denkmäler der Tonkunst in Oesterreich », Vienne, XIII^e année, t. II, avec préface de Hugo Bossstiber. Cf. encore : Adolphe Kocizrcz, *Zur Lebensgeschichte Alessandro Poglietti's* (vol. 1911 des *Studien zur Musikwissenschaft*).



chose de curieux, d'*exotique*, comme si souvent à cette époque ¹. La mélodie cavalière de l'HUSSART s'élançe en un rythme vigoureux, fortement ponctué, tandis que le *prestissimo* de LA FUITE DES HONGROIS peint l'irrésistible charge des Hussards, rapides comme le vent et brandissant leurs *pansereteches* ² : on dirait une première ébauche des cavalcades des polonaises de Chopin... Chacun des deux morceaux mentionnés est enjolivé d'ornements *figurés*, d'agrément qui rappellent beaucoup le luth, l'instrument à la mode; et, quoique dépourvue de motifs hongrois, LA FUITE DES HONGROIS est une pièce remarquable au point de vue de la composition autant qu'en ce qui regarde la technique du clavecin. Elle a un thème à deux voix qui se développe au registre de dessus, avec des croisements réitérés dont l'exécution se fait, d'ordinaire, au moyen du second clavier.

Les *miniatures* de Célestin HARST conservent et illustrent la glorieuse mémoire du soldat hongrois. Car ce ne fut pas la défaite qui l'obligea à fuir devant l'ennemi. Et s'il a déserté, ce ne fut certes pas à cause des rigueurs de la discipline, encore moins par lâcheté ou par envie de courir des aventures, mais bien pour obéir au tempérament franc et ardent qu'il avait hérité de ses ancêtres. Il s'est sauvé chez une nation qui, par la vivacité de son tempérament autant que par son attachement au « point d'honneur » se trouvait être, à l'époque en question, la plus proche parente de la nation hongroise et qui, en donnant asile au Prince François II RÁKÓCZI, sublime incarnation de l'indépendance hongroise, avait rattaché la destinée tragique des Hongrois à sa

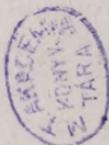
1. Ainsi dans le *Recueil des contredanses*, conservé à la Bibliothèque Nationale V. m^o 3643 et provenant de la bibliothèque du président Rebouras (xvii^e siècle), j'ai trouvé une pièce de danse à deux temps intitulée *Cotillon Hongrois* et une autre ayant pour titre : *les Capucins Hongrois*. Le mot *hongrois* n'y désigne aucun rapport avec la musique hongroise : la danse en question fut exécutée, selon toute probabilité, par des Hongrois comme le *Menuet à la Transylvanie* par les hôtes du célèbre Hôtel de Transylvanie. Le recueil de DESSAIS (*Premier livre des Contredanses*, Paris, 1726) contient un autre *Cotillon Hongrois*, tandis que les expressions telles que *ongarese* ou *Ungarischer Dantz*, etc. s'appliquent, dans Paix, Schmid, Picchi et chez la plupart des maîtres allemands et italiens, à des pièces aux accents à la hongroise.

2. *Pansereteche* ou *palache* dont ni Fieffé ni Ballagi ne connaissent le sens, veut dire *Panzerstecher* en allemand ou *pallos* en hongrois, espèce de glaive long de 5 pieds et dont on se servait pour attaquer. Quand il était hors d'usage, on l'attachait aux côtés du cheval, du poitrail à la queue. Un tel glaive ayant appartenu au comte László Berchényi se trouve au musée de Meaux, cf. l'ouvrage mentionné du Baron Gyula Forster.

propre histoire. C'est l'union des vigoureux tempéraments français et hongrois qui donne l'éclat que laisse transparaître aujourd'hui encore la vieille musique du moine alsacien.

(Université de Budapest.)

ÉMILE HARASZTI.



ÉRASME EN HONGRIE

Le monde du Moyen-Age, en train de disparaître à la fin du xv^e siècle, a donné, même dans le domaine intellectuel, des signes de décadence ; ceux-ci concordent avec les profondes modifications subies dans d'autres domaines, par le Moyen-Age en pleine transformation, et révèlent qu'un vieux monde disparaît, tandis qu'un nouveau se crée. Si l'on observe dans l'histoire hongroise les approches du désastre de Mohács, il y a lieu de montrer le lien qui unit les événements intellectuels du Moyen-Age décadent aux tristes héros de Mohács, défenseurs de l'idée nationale hongroise.

« Ah, c'est une chose d'importance — écrit Mihály SZTÁRAI, qui portait encore l'habit franciscain quand il prit part à la bataille de Mohács — il y a des choses qui commencent en ce moment, et pour sûr, le monde est en train de changer ¹. » Si la génération de la noblesse hongroise, qui fut entraînée dans la crise de Mohács, a pris une nouvelle orientation et s'est détournée des idées du Moyen-Age, c'est sous l'influence d'ÉRASME. De tous les hommes qui influencèrent la vie intellectuelle hongroise entre le xvi^e et le xvii^e siècle, Érasme est le premier qui apparaît à l'horizon hongrois. Les malheureux héros de Mohács, qui ont une instruction supérieure, regardent Érasme comme leur chef spirituel. Les plus anciens imprimés hongrois, s'ils ne continuent pas purement et simplement les traditions du Moyen-Age, s'inspirent d'Érasme.

La sagesse chrétienne d'Érasme, d'accord avec les réflexions de plusieurs générations, survit encore aux xvi^e et

1. Cf. Szilády, *Régi magyar költők tára* [Recueil des anciens poètes hg] V, pp. 212-295 et Beöthy, *A magyar irodalom a mohácsi csatában* [La littérature hongroise et la bataille de Mohács] *Akadémiai Értesítő*, 1900, pp. 318-330.

xvii^e siècles. Les différentes générations ont vu successivement bien des choses différentes, et ont reflété chacune à leur façon sa physionomie intellectuelle. Par la comparaison de trois générations, on peut se représenter cette assimilation qui fit de l'œuvre d'Érasme l'élément constitutif de la vie intellectuelle en Hongrie aux xvi^e et xvii^e siècles.

La **première génération** est celle des « érasmistes hongrois ». HENCKEL, BRODARICS, VERANGSICS, Nicolas OLÁH, les THURZÓ et leurs contemporains ont trouvé dans Érasme cet apaisement et cette résolution, qui les a fait sortir des pénibles embarras de la vie intellectuelle de leur temps. Ils ont eu des relations avec lui, soit personnellement, soit par lettres ; la personne d'Érasme était en quelque sorte vivante devant eux. La vénération qu'ils lui portent n'apparaît pas dans des ouvrages littéraires, mais dans leur personne même, dans leur conduite, leur activité ecclésiastique et politique.

La **seconde génération** déjà a été élevée sous l'influence de l'humanisme protestant. Ceux-ci ne sont pas des courtisans diplomates ou de hauts dignitaires ecclésiastiques, comme les membres de la première génération, mais des maîtres d'école bourgeois et des prédicateurs. Ils ont perdu le contact direct avec Érasme, et leur chef intellectuel est MÉLANCHTON, le « præceptor Germaniæ ». Ils regardent Érasme sous l'angle de l'humanisme protestant, et cherchent dans son œuvre ce qui peut satisfaire leurs tendances bourgeoises et leurs aspirations de prédicateurs : ils en font des livres scolaires et des livres de messe. JÁNOS SYLVESTER, KOMJÁTI, HONTERUS, et leurs contemporains font d'Érasme un écrivain bourgeois et protestant ; et ils l'accommodent aux tendances dominantes de la vie intellectuelle hongroise des xvi^e et xvii^e siècles.

Mais, dès le xvi^e siècle, et surtout au xvii^e, ils ont su s'élever au-dessus des querelles de la Réforme, et sont presque arrivés à l'*Aufklärung*. La sagesse chrétienne a repris vie en eux, non pas, il est vrai, sous l'influence directe d'Érasme ; mais ce sont les débuts de l'*Aufklärung*, et

surtout les anti-trinitaires, les stoïciens des Pays-Bas qui les ont éloignés des réformateurs de Wittemberg pour les amener à la vraie sagesse chrétienne. L'enseignement du Portique et d'Épicure pénètre plus avant dans leurs réflexions que le confessionnalisme qui domine à cette époque ; mais les idées d'Érasme, séparées de sa personne, se sont incorporées à eux. Parmi eux nous trouvons des protestants et des catholiques ; tous propagent la sagesse apaisante. André DUDICS a été le représentant le plus marquant de cette **troisième génération**.

LES ÉRASMISTES HONGROIS.

La première génération qui s'est assimilée les idées d'ÉRASME était constituée par ses contemporains hongrois, plus jeunes que lui. Érasme a influé sur eux, quoiqu'il n'ait pas eu un tempérament d'apôtre, ni une éloquence pathétique ; mais il a su manier les hommes avec tant de doigté que, malgré son dédain de l'action, il a pu devenir un inspirateur et même un guide dans tous les domaines de l'activité intellectuelle contemporaine. Dans les premières décades du xvi^e siècle, tous les regards se sont fixés sur lui. Il n'y eut pas de plus grande autorité que lui dans la république européenne des humanistes. Nicolas OLÁH l'appelait « génie divin ¹ », Gábor PESTHY « le plus grand sage de l'époque ² », Jean SYLVESTER, « la gloire du monde chrétien ³ ». URSINUS VELIUS écrit à son sujet qu'il est le « numen » et le σωτήρ de l'époque, sans aucun égal dans le monde entier, depuis des siècles : il irait en pèlerinage à Bâle pour le voir, et ferait ce pèlerinage même s'il habitait aux

1. Cf. *Correspond. de Nicolas Oláh*, publiée par Arnold POLYI, Bpest 1875, p. 9 : « Erasmi virtutes non in hemicyclo, ut tu scribis solum, sed in aliis quoque omnibus locis, dum fuit usus, mirifice celebravi. Est enim dignum ut ab omnibus rara ipsius virtus et divinum ingenium prædicetur. At cur ego illius virtutes doctrinam, et miram eruditionem non susciperem. »

2. Cf. Gábor Pesthy, *Novum Testamentum*, 1536 (édit. des fac. similés de l'Académie hongroise), dédicace : « Erasmus quoque ille, homo magni ingenii, majoris eruditionis, maximique iudicii ac vir nostræ tempestatis sapientissimus. »

3. « Erasmus ille Roterodamus, orbis Christiani eximium decus. » Cf. Dankó, *J. Sylvester Pannonius, Leben, Schriften und Bekenntnis*.

Indes ¹. Cette vénération idolâtrique ne s'adresse pas à un livre d'Érasme en particulier, mais à toute sa personne. Ses livres n'ont pas connu le succès, chacun en particulier, mais se sont répandus en bloc avec sa correspondance. Leur contenu n'était pas un article de vulgarisation, mais était destiné à un petit nombre d'élus. C'est dans les chancelleries des cours, dans l'entourage des nobles et des hauts dignitaires ecclésiastiques que s'est développé l'humanisme au xvi^e siècle. Dans ces centres littéraires qu'étaient les cercles de la haute noblesse, les idées d'Érasme se sont infiltrées en même temps que sa renommée, et il a donné à leur vie une orientation nouvelle. Grâce à sa connaissance des hommes il a réalisé ce chef-d'œuvre de conquérir cette couche sociale instruite et cultivée et de se gagner peu à peu tous les hommes et tous les éléments importants de l'Europe occidentale, en commençant par les cours des souverains. Il s'est ouvert l'accès des cours par son ouvrage sur l'éducation des princes — *Institutio principis christiani* ², — et sa correspondance incessante avec des éducateurs de princes, chanceliers, conseillers, confidents, a répandu sa renommée. Les héritiers des trônes et les princes royaux ont été élevés dans le respect d'Érasme, et de toutes les cours d'Europe il reçut maint témoignage de reconnaissance et maint présent.

Dans le réseau de sa correspondance qui embrassait l'Europe entière, un fil était attaché à la cour de Bude. Son nom, sa renommée, sa gloire font partie de l'ambiance de cette cour. Le culte qu'on lui rend à la cour de Bude avant Mohács a une signification toute particulière : sa conception de la vie, issue de la décadence du temps, rentre dans les symptômes d'un déclin général ; elle révèle la dissolution du monde hongrois contemporain et l'inéluctable nécessité de Mohács. Quand ses lettres passaient de main en main à la table royale, la banque FUGGER-THURZÓ devenait plus puissante que les clans féodaux qui se mangeaient l'un l'autre.

1. Cf. Bauch, *Caspar Ursinus Velius*. Ungarische Revue, 1887, p. 39 et lettre d'Érasme à Stanislas Thurzó, *Opus Epistolarum*, 669.

2. Un exemplaire de l'édition de 1516 de cet ouvrage était en la propriété de János ZÁPOLYA, qui a inscrit sur l'exemplaire : « Sum Johannis electi Regis Hungariæ. » *Századok*, 1876, p. 508.

Les finances royales étaient aux mains d'un homme d'origine juive, Éméric FORTUNATUS (SNEOR SALMAN), et les dettes héritées des époques antérieures ne cessaient de s'accroître. On ne pouvait en quelque sorte trouver d'homme capable de gérer les finances du pays ; on confia le trésor à un homme puissamment riche, Elek THURZÓ, mais malgré sa bonne volonté, la cour s'endettait continuellement et la monnaie se dépréciait. Les mineurs de la Haute Hongrie abandonnèrent le travail, et s'insurgèrent, refusant la nouvelle monnaie et exigeant de recevoir, dans cette monnaie dépréciée, un salaire double de celui qu'ils touchaient avec l'ancienne monnaie ¹. VERBÓCZY triompha de la révolte et mit à mort les chefs de l'insurrection « qui avaient trompé la bonne foi des masses incultes ² ». L'éclat du palais de MATHIAS CORVIN passait, se ternissait, et les volumes de la Corvina étaient volés pour être vendus à l'étranger. Cette bibliothèque « d'une richesse vraiment éblouissante » — écrit BRASSICANUS en 1526 — disparaît misérablement en même temps que la Hongrie ³. La perte de Nándorfehérvár suivit l'échec des négociations. HERBERSTEIN, quand il est ambassadeur à Bude en 1519, note que le pays est dans un tel état qu'il n'en a plus pour longtemps ⁴. L'indifférence et le scepticisme d'Érasme se sont trouvés chez eux dans cette cour décadente, placée à la tête de l'organisation croulante de l'Etat : c'est là un signe évident de dissolution. L'Etat et l'Eglise avaient perdu tout pouvoir de concentration, et ne pouvaient plus unifier et diriger les affaires publiques. « En Hongrie personne ne s'occupe des affaires publiques, écrit CAMPEGGIO avant Mohács, tout est livré au hasard, il n'y a

1. « Wir müssen auch alle ding zwir teurer dann vormalz nehmen und allweg zwen diser Pfening an stat eines alden ausgeben... das Ir uns kurzab zwen neue Pfening vor einen alden zalen und geben sollet. » *Történelmi Társ.*, 1883, p. 79. « Alte münze oder zwei neue Pfennige für einen alten. » Max Jansen, *Jakob Fugger der Reiche*. Leipzig, 1610, p. 175.

2. Voir le jugement rendu par Verbóczy dans *Katona*, XIX, 579.

3. Cf. Fraknói, *Magyarország a mohácsi vész előtt* [La Hongrie avant la débâcle de Mohács]. Bpest, 1884. — Pour le point de vue allemand, cf. Ludwig Neustadt, *Ungarns Verfall am Beginn des XVI. Jhundert*. Ungarische Revue, 1885, p. 313.

4. « Es hatte ein soliche gestalt, als sollte es nit lang geweren ». Neustadt, *ibid.*, p. 328.

plus la moindre justice ¹. » Ceux qui vivaient dans ce milieu de dissolution, ont voulu autre chose ; ils s'en sont retirés, et ont cherché la tranquillité d'esprit. La cour s'est approprié la sagesse d'Érasme, parce qu'elle correspondait à l'esprit de cette civilisation décadente. Érasme a eu plaisir à voir surgir dans la cour de Bude de nouveaux admirateurs, qui travaillaient pour lui, et à recevoir leurs témoignages d'admiration et leurs présents.

Dans la cour de Bude, les plus ardents étaient Jacob PISO, Ursinus VELIUS, Antonius de KASSA ; par eux sa renommée a pénétré peu à peu la cour des Habsbourg-Jagellon. Ces trois premiers admirateurs hongrois n'étaient pas de fortes personnalités, mais des humanistes considérables de leur temps ; ils n'en prennent pas moins de l'importance par la diffusion qu'ils ont donnée aux idées d'Érasme : ils ont amené dans les eaux hongroises le navire sans voiles de la sagesse chrétienne.

Le poète PISO ² avait fait partie du « contubernium » de Konrad CELTES, humaniste de Bude. Il reçut une mission diplomatique pour Rome, où il se rencontra avec des humanistes de l'entourage de Corritius. Érasme se trouvait à Rome en même temps que PISO ; ils firent connaissance, peut-être à l'un des banquets socratiques donnés par les amis de Corritius. « Mes relations avec PISO n'ont pas manqué de charme », disait plus tard Érasme, se rappelant les jours passés à Rome ³. Quand Érasme quitta Rome pour Sienne, ils entretinrent une correspondance. PISO, voulant faire une amabilité à son illustre ami, lui envoya un étrange cadeau : un fascicule de

1. Rapport de Campeggio du 29 déc. 1524 et du 5 janv. 1525. Fraknoi, *ouvr. cit.*, p. 59.

2. FÖGEL József, II. *Ulászló udvartartása* [La cour de Ladislas II] Bpest, 1913, p. 42. SZINNYEI, *Magyar Írók Élete* [La vie des écrivains hg], X, 1202. — ABEL Jenő, *A magyarországi humanisták és a Dunai Tudós társaság* [Les humanistes de Hongrie et la Société savante du Danube]. Bpest, 1880, p. 88. C'est Ursinus Velius qui mit PISO en relations avec Érasme.

3. Cf. Bauch, *Történelmi Tár*, 1885, p. 340-343 et Fögel József, II *Lajos udvara* [La cour de Louis II] Bpest, 1917, pp. 142-148.

Sur la correspondance de PISO et d'Érasme, cf. PISO : lettre de Rome, 1509, 30 juin (*Opus Epistolarum*, 101-112), PISO : Prague, 1522 (publiée par Bauch, *ouvr. cit.*, et de nouveau par Förstemann-Günther. *Beiheft zum Zentralblatt für Bibliothekswesen* (Leipzig, 1904, 7-9) et par Fögel, *ouvr. cit.*). PISO : Buda, 1 févr. 1526, dans Bauch, *ouvr. cit.*, Günther-Förstemann, o. c. ; Fögel, o. c. ; Érasme : Bâle 9 sept. 1526 (*Op. Ep.* 954-55).

copies des lettres d'Érasme qu'il avait trouvé dans une librairie de Rome. Érasme lui répondit par lettre : PISO garda cette lettre « comme si c'était de l'or » (la lettre s'est pourtant perdue). L'amitié d'Érasme ramena PISO à la poésie qu'il avait depuis longtemps abandonnée, et c'est, paraît-il, sous l'influence de son ami qu'il écrivit le recueil intitulé *Schedia*. Plus tard PISO revint à la cour de Bude et devint le précepteur d'Elek Thurzó, puis du jeune roi Louis. Il fut le premier Hongrois à connaître personnellement Érasme, et cette rencontre fut le grand événement de sa vie. Fervent admirateur de son grand ami, il a voulu, pendant toute sa vie, éveiller chez les autres le même enthousiasme. Les livres d'Érasme à la main, ses lettres dans leur poche, sa louange dans leurs discours, de tels admirateurs ont introduit Érasme dans le monde intellectuel de la cour de Bude. Ursinus Velius déclare que PISO « toujours constant et fidèle, est le plus ardent défenseur d'Érasme à la cour de Buda. » Lui-même se vante auprès d'Érasme « d'avoir parlé de son maître devant des rois, des évêques, des princes et surtout devant ses meilleurs amis ; il a fait aussi l'éloge de son enseignement et de lui-même. » Quand les évêques Thurzó sont venus chez lui, ils l'ont trouvé plongé dans les œuvres d'Érasme. A la table royale, il défend les idées d'Érasme et explique la différence qui le sépare de Luther : quand une controverse s'élève, il fait apporter une lettre d'Érasme lui-même ; la reine et même le roi, pleins de curiosité, se l'arrachèrent ; moi j'étais déjà au courant, par la lettre que tu m'avais adressée de Sienna quand j'étais à Rome. » (C'est cette lettre en question que PISO avait gardée « comme de l'or »). « La lettre a passé de mains en mains, le silence se fit, nous l'avons tous lue, et ceux qui n'y connaissaient rien se tinrent cois. » Quand Ursinus Velius vint voir PISO à Bude, ils commencèrent à parler d'Érasme. « Toi, lui écrit-il, toi de qui nous parlons à tous les repas, toi qui ne nous quittes jamais, que nous soyons assis, debout, à cheval, en promenade. En un mot, tu vis avec nous ; nous sommes avec toi, corps et âme ; nous ne sommes séparés que par un éloignement matériel. » Érasme n'apprit pas sans plaisir le nombre et la qualité des adeptes que lui attirait l'ardeur de PISO ; et celui-ci ne se sentait pas de joie en pensant que « sa doctrine gagnait des cercles de plus en plus larges ¹ ».

1. Cf. Fögel, *ouvr. cit.*, appendice.

Ursinus VELIUS ¹, d'origine silésienne, a eu autant d'habileté pour répandre la renommée d'Érasme. Il s'est tourné vers presque toutes les cours importantes de Silésie, d'Autriche et de Hongrie. Il assista au congrès de Pozsony (Presbourg) et Vienne de 1515, au colloque d'Augsbourg (1516) ; et après Mohács, il accompagna Ferdinand, en qualité d'historiographe, aux batailles livrées contre Zápolya ; en 1527, il prononça le discours solennel, au couronnement de Ferdinand dans le Dôme de Székesfehérvár. Nous ignorons qui l'a amené à Érasme ; il semble que son culte pour Érasme ait été fortifié par ses penchants d'humaniste, unis à l'admiration qu'il avait vouée à REUCHLIN dès sa jeunesse ². Avant de connaître personnellement Érasme et d'avoir correspondu avec lui, il a exprimé sa vénération dans un poème fêtant l'anniversaire d'Érasme (*in natali Erasmi Roterodami carmen*, 1517). L'année suivante, sur les conseils de l'évêque Jean Thurzó, il composa un nouveau dithyrambe d'Érasme ; il le lui envoya, et ce fut l'origine de leur correspondance. Quand il apprit en 1521 qu'Érasme venait de Læwen en Suisse, il accourut à sa rencontre, chargé des présents et des lettres de l'évêque Stanislas Thurzó ; il avait à cœur de voir Érasme, et, comme pour Piso, cette entrevue fut le grand événement de sa vie. Depuis ce séjour en Suisse, il devint le plus fidèle correspondant et le plus zélé propagateur des idées d'Érasme. Devenu précepteur de l'héritier du trône à la cour de Ferdinand II, il eut l'occasion de répandre discrètement le culte d'Érasme dans les milieux de la noblesse et de la cour. En quelque sorte ambassadeur d'Érasme, il fut accueilli par la noblesse hongroise ; et la correspondance qu'il entretenait avec le maître continua jusqu'à sa mort, à part de courtes interruptions.

Le troisième adepte hongrois d'Érasme est Antoninus DE KASSA ³. Ses études médicales l'amènèrent à Fribourg-en-Brigau où il fit la connaissance d'Érasme ; et plus tard il passa deux ans (1522-24) à Bâle dans l'entourage du maître

1. Cf. Bauch, *Ursinus Velius*. Ungarische Revue, 1889.

2. Les *Epistolæ obscurorum virorum* (Lipsiæ, Teubner, 1864, p. 340-359) le rangent parmi les reuchlinistes : « Item in Curia Cardinalis est quidam Caspar Ursinus qui scit facere græca carmina et promisit Reuchlin auxilium suum. »

3. Fraknoi, *Huzai és külföldi iskolázás* [L'enseignement national et étranger] p. 216. — Sa correspondance : Érasme, Bâle, 25 août 1525 (*Op. Ep.* 885). Antoninus : Cracovie, 21 janv. 1526 (Bauch, *Tört. Tár.*, 1885, 349). Érasme : Bâle, 9 déc. 1527 (*Op. Ep.* 1045-46), 1527 (*Op. Ep.* 1051-53), Fribourg 9 juin 1529 (*Op. Ep.* 1203-04).

et des érasmistes de Bâle. À son retour en Hongrie, il emportait une lettre de recommandation d'Érasme. Plus tard il devint médecin attitré de l'évêque Stanislas Thurzó et partit pour Olmütz : et depuis cette époque il se trouva séparé du milieu hongrois. Il eut une abondante correspondance avec Érasme et les protecteurs hongrois de celui-ci. Auprès de Stanislas Thurzó surtout, il contribua beaucoup à assurer la liaison avec Érasme. Plus tard Érasme use de termes chaleureux pour lui dédier, comme à un ami fidèle, un recueil d'études médicales¹. Quand Antoninus apprit la mort d'Érasme, il pleura dans une élégie le trépas de son grand ami².

Jacob PRISO, Ursinus VELIUS, Antoninus DE KASSA, grâce à leurs voyages, reconnurent plus tôt les mérites d'Érasme que ceux qui restèrent en Hongrie et qu'ils essayèrent de gagner à la doctrine érasmiennne. Les premiers disciples qu'ils firent furent les trois grands mécènes humanistes du règne des Jagellons, les frères Thurzó. Jean Thurzó, Stanislas Thurzó et Elek Thurzó, propriétaires immensément riches des mines d'or de la Haute-Hongrie, arrivèrent, grâce à leurs richesses minières, à la hauteur des Fugger, et parvinrent au sommet de ce capitalisme de la fin du Moyen-Âge. Quand ils commencèrent leur carrière, la fortune de la famille avait déjà atteint son maximum, et ils ne contribuèrent pas à l'augmenter. La fortune amassée par leurs pères leur servit à prendre une place de choix dans l'état européen des humanistes et à savourer les plaisirs d'une vie raffinée que leur permettait l'importance de leur fortune. JEAN, en qualité d'évêque de Breslau et STANISLAS, comme évêque d'Olmütz, ont rattaché à eux les personnages les plus marquants de la vie intellectuelle de leur temps. Leur épiscopat marque l'apogée de l'humanisme en Silésie³; beaucoup d'humanistes ont loué leurs largesses, mais aucun à plus juste titre qu'Ursinus Velius, leur favori. Antoninus de Kassa aussi a passé la plus grande partie de sa vie au château de l'évêque Stanislas, en qualité de médecin. Les deux évêques Thurzó étaient des autorités à la cour de Bude : ce sont eux qui ont

1. Cf. *Galenî Paraphrasta Menodoti ad artium liberalium studia exhortatio*. Date de la dédicace : Bâle, IV cal. Majus 1527 (Op. I 1045-48).

2. Antoninus Joannes Cassoviensis, *Elegia in obitum magni Erasmi Rotterodami, precipui studiorum instauratoris*. — Cracovie, 1536. Fraknói, *L'enseignement national et étranger*, p. 352.

3. *Allg. Deutsche Biographie* XIV. Markgraf : « Nach seiner geistigen Richtung ist er (Jean) als ein Freund der Aufklärung zu bezeichnen », p. 189.

posé la couronne de Bohème sur la tête de Louis et de Marie ; bien souvent le roi les appelait à Bude pour les consulter. Piso raconte dans une lettre adressée à Erasme comment il a gagné les deux évêques à sa cause. Pendant un de leurs séjours à Bude, ils vinrent lui rendre visite et le trouvèrent absorbé dans l'étude d'Érasme ; ils le questionnèrent et il leur montra la lettre d'Érasme (toujours la fameuse lettre de Sienne qu'il gardait « comme de l'or ») ; « ils s'en emparèrent fiévreusement, dit Piso, et eurent un grand plaisir à la lire. Après cela, il n'était plus difficile de les engager à lui écrire. » Les deux évêques, cependant, admiraient depuis longtemps Erasme avant de lui avoir encore adressé une lettre. Les deux princes de l'Église n'ont approché Erasme que timidement et non sans de longues réflexions : tant l'opinion publique faisait de cas du prince des humanistes.

Dans la première lettre (aujourd'hui perdue) qu'il adresse à Érasme, l'évêque Jean Thurzó s'excuse de la liberté qu'il prend, et s'autorise des conseils de ses deux amis, Piso et Ursinus Velius¹. Il joignit à sa lettre un éloge poétique composé par Ursinus Velius. Érasme répondit poliment, ce qui flatta également la vanité d'humaniste de l'évêque Jean, d'Ursinus Velius et de Piso. Avec la lettre suivante, l'évêque envoie déjà des cadeaux : des fourrures de zibeline, de l'or extrait de ses propres mines, un sablier ; sur celui-ci on pouvait lire la maxime paradoxale : *Festina lente*. Érasme lui-même n'aurait pas trouvé mieux. L'évêque Jean n'a pu échanger que trois lettres avec Érasme, sa mort ayant mis fin à l'amitié commençante.

Après la mort de Jean, la première lettre d'Érasme que nous ayons est adressée à Stanislas : il arrive que ceux qui portent la mitre ne soient pas des évêques ; Jean, lui, était digne de la porter ; c'est pourquoi il le regrette bien sincèrement. Ursinus Velius porta à Bâle la lettre et les cadeaux de l'évêque Stanislas ; Érasme dans ses lettres raconte à l'évêque l'accueil qu'il a fait à Ursinus et le tient au courant du succès qu'obtiennent les poésies de celui-ci². A Bâle Ursinus Velius ne s'est pas contenté de mettre Érasme au

1. Correspondance avec Erasme : Erasme. Louvain, 20 avr. 1519 (*Op. Ep.*, 429-430) Thurzó : Breslau, 1 déc. 1519 (*Op. Ep.* 520-23). Erasme : Louvain 31 août 1520 (*Op. Ep.* 571-72).

2. Lettres d'Erasme, Fribourg, nov. 1521 (*Op. Ep.* 668-669), Bâle, 23 nov. 1521 (669), Stanislas, 10 avril 1522 (712-13), Erasme, Bâle, 21 mars 1523 (765-66), Bâle 8 févr. 1525 (849-51), Stanislas, Krems 8 août 1532 (1448-49).

courant des goûts humanistes de son évêque, mais encore il a noué de nouvelles relations littéraires entre Stanislas et les humanistes de Bâle. Érasme s'est empressé d'accueillir le généreux évêque au nombre de ses protecteurs : quand arrivèrent à Bâle les lettres et les précieux cadeaux — des coupes d'argent, — Érasme dédia à l'évêque son édition de Pline, et dans l'épître dédicatoire il accorde ses éloges à Ursinus Velius qui servit d'intermédiaire ¹. Plus tard il lui dédia aussi un de ses petits traités (*Enarratio Psalmi*, XXXVIII) une fois encore par l'entremise d'Ursinus Velius ².

Elek (Alexis) THURZÓ était un des magnats les plus influents de la cour de Bude avant Mohács, et l'un des conseillers les plus écoutés du jeune roi. Pour se pousser dans le monde, il protégea les humanistes et se fit décerner par eux des éloges : Bálint Eck en particulier le vante comme un mécène généreux ³. Érasme s'en est volontiers rapproché, parce qu'il savait qu'il devait ce disciple à Piso. Ils ont, sans aucun doute, échangé des lettres, mais cette correspondance ne nous est pas parvenue. Érasme, pour le remercier, lui a dédié un livre, par l'entremise d'Antoninus de Kassa ⁴.

Par ses lettres et ses dédicaces, Érasme ne s'est pas seulement assuré la protection de la puissante famille des Thurzó, mais il a encore gagné le centre de l'humanisme de l'Europe danubienne, la cour de Louis II. Le roi se laissa peut-être entraîner déjà par Piso dans les cercles studieux des amis d'Érasme ; mais ce fut surtout la REINE MARIE qui s'efforça, avec plus de succès encore que Piso et les Thurzó, de rattacher la cour de Bude à la confrérie internationale des disciples d'Érasme. Marie de Habsbourg joue un rôle de premier plan, parmi les protecteurs d'Érasme. Elle avait été élevée, comme son frère Charles-Quint, par Adrien d'Utrecht, devenu plus tard le pape Adrien, humaniste ami et zélé d'Érasme ; aussi quand en 1521 elle épousa Louis et vint à Bude, il est probable que son admiration pour Érasme était déjà fortement implantée en elle.

Outre Marie, un nouveau personnage fit son apparition à

1. C. *Plinii Secundi Historia Mundi*, Bâle, 1525.

2. Op. V. Dédicace, 15 févr. 1532 (p. 415-418).

3. Cf. Bauch, *Valentin Eck*, Ungar. Revue, 1894, p. 40.

4. *De Cohibenda Iracundia. De curiositate* (Op. V. 57-70).

Bude, Jean HENCKEL, confesseur et aumônier de la reine ¹. A la cour de Bude, on reconnut bien vite en Henckel un fidèle d'Érasme ; et Henckel trouva en Antoninus de Kassa un ami et un correspondant d'Érasme, grâce auquel il put rejoindre la grande famille érasmiennne. Par l'intermédiaire d'Antoninus, il ne tarda pas à envoyer une lettre (perdue depuis) et des cadeaux à Bâle ; avant même que l'envoi ne fût parvenu à Bâle, Antoninus avait annoncé à Érasme qu'un nouvel adepte influent était apparu dans l'entourage de la reine. Il ne connaît personne en Hongrie qui jouisse davantage des faveurs du roi, de la reine, des grands ; Henckel s'inspire toujours d'Érasme, dans les propos qu'il tient, en public ou en petit comité ; sa bibliothèque contient toutes les éditions des œuvres d'Érasme, sa dialectique réduit ses adversaires à quia. En outre, Henckel a devant lui une rapide carrière ecclésiastique ; il a déjà refusé des évêchés. Pour toutes ces raisons, Antoninus prie Érasme de dédier à Henckel un de ses prochains ouvrages. Érasme n'accéda pas au désir d'Antoninus, puisqu'il ne dédia aucun livre à Henckel ; mais il entama une correspondance avec ce nouvel adepte, courtisan influent de la reine Marie. Il lui écrivit, et dans cette lettre il ne se contenta pas des banalités et des éloges habituels aux humanistes, mais il lui découvrit, comme à un vieil ami, les principes de sa conduite envers la religion. Les lettres d'Antoninus lui ayant montré Henckel comme un vrai disciple, il lui envoie, en signe de son attachement, les paraphrases des évangiles de Jean, Luc, et Mathieu. Nous ignorons ce que fut la réponse de Henckel à cette chaleureuse lettre d'Érasme, car leur correspondance ne nous est parvenue que par fragments ².

Érasme avait les meilleures relations avec la cour de Louis II quand survint la catastrophe de Mohács. Le roi tombé, le pouvoir passa aux mains de Jean ZÁPOLYA. Avec ZÁPOLYA, VERBÓCZY et la petite noblesse, de nouveaux hommes, étrangers à Érasme, prirent la direction du pays.

1. Cf. Fraknói, *Henckel János, Mária királynő udvari papja* [Jean Henckel, aumônier de la reine Marie] Bpest, 1872, p. 59. — Bauch, *Dr. Johann Henckel, der Hofprediger der Königin Maria von Ungarn*. Ung. Revue, 1884, p. 599-627.

2. Cf. leur correspondance : Érasme, Bâle, 7 mars 1526 (*Op. Ep.* 913-916), Henckel, Sopron 18 juill. 1528. (Bauch, *ouvr. cit.* 353-54), Érasme, Bâle 26 févr. 1529 (*Op. Ep.* 1159-60), Érasme, Fribourg, 2 nov. 1529 (*ibid.*, 34-1743), Henckel, Linz, 13 avril 1530 (Bauch, *loc. cit.* 519-20), Henckel, Augsbourg, début d'oct. 1530 (*ibid.*, 521-23). — Ces lettres contenues dans l'*Opus Epistolarum* ont été rééditées par Fraknói dans son ouvrage sur Henckel.

La reine Marie s'enfuit, ainsi que Henckel, Alexis Thurzó et tous ses fidèles, qui quittèrent Buda. « Je suis navré des troubles qui agitent votre pays » écrit Érasme dans sa dernière lettre à Piso qui s'était enfui aussi ; Érasme apprit plus tard par une lettre d'Ursinus Velius, que ce fidèle Piso, le plus fervent de tous les disciples, après avoir tout perdu était mort à Presbourg, l'âme torturée de douleur. A la suite de tous ces événements, Henckel prit encore plus d'importance ; après un court séjour à Kassa, il retourna auprès de la reine à Presbourg (1528), Érasme reçut une lettre de Henckel qui lui écrivit de Presbourg pour lui annoncer les nouveaux malheurs qui étaient survenus, la grave maladie de l'âme d'Antoninus de Kassa, et lui demander d'écrire un livre capable de consoler la malheureuse reine dans son veuvage. La reine a toujours un livre à la main, elle apprend et enseigne. Elle cherche la consolation dans la lecture des Saintes Ecritures : les paraphrases dans lesquelles Érasme les explique, elle les a lues d'abord en allemand, puis elle les a relues dans l'original latin plusieurs fois par jour. Érasme se fit un plaisir de satisfaire à la prière de Henckel ; il dédia à la reine son livre sur le veuvage (*Vidua christiana*. 1529. Op. V. 723-766) : il exhorte la reine veuve, dont le sort malheureux a mérité la compassion générale, à supporter son malheur avec constance. En quelques mots pleins de sympathie, il fait allusion au prêtre, fidèle serviteur de la reine, dont le christianisme fervent l'a poussé à écrire ce livre.

Marie et ceux qui l'entouraient dévorèrent le livre. Henckel écrivit une lettre de remerciements à Érasme, et l'assura de la reconnaissance de la reine, en lui annonçant l'envoi de présents. Ce ne fut pas lui cependant qui lui apprit comment ses consolations avaient redressé l'âme brisée de la reine, mais un autre disciple hongrois qui jusqu'alors n'était pas au nombre des correspondants d'Érasme. « Tu ne me connais pas personnellement ; mais par tes livres que j'ai toujours entre les mains et que je lis bien souvent, tu m'es bien cher, et je te connais aussi bien que ceux qui vivent auprès de toi et qui savourent chaque jour le charme de tes entretiens ; entre eux et moi il n'y a aucune différence là-dessus. » Cette confession qui ouvre la correspondance de Nicolas OLÁH avec Érasme prouve que OLÁH (historien, primat d'Esztergom, 1493-1568) avait depuis longtemps pratiqué Érasme, avant le début de leur correspondance.

Érasme eut plaisir à recevoir des lettres du confident de la reine, d'autant plus qu'à ce moment on avait éloigné de l'entourage de la reine Jean Henckel laquelle prit, sur l'ordre de Charles-Quint, le gouvernement des Pays-Bas. Il répondit avec empressement, et apprit à son nouvel adepte qu'il le mettait au nombre de ses meilleurs amis. Par les bons offices de la reine Marie, l'influence de Nicolas Oláh s'étendit jusque dans les Pays-Bas et même à la cour de Charles-Quint ; et Érasme eut recours aux nombreuses relations de son disciple hongrois. Quand Natalis BEDA, théologien de Paris, signala dans quelques brochures les doctrines contraires à l'Eglise que contenaient les *Colloquia* et les *Paraphrases*, Érasme, grâce à Nicolas Oláh, empêcha la diffusion dans les Pays-Bas d'une de ces brochures. Ils échangèrent maintes lettres : la promesse que faisait Érasme de retourner dans son pays natal faisait le thème habituel de leur correspondance. Charles-Quint approuva ses projets ; le plus grand désir de la reine Marie et le rêve de Nicolas Oláh était de faire venir chez eux le premier sage du siècle. Déjà auparavant Érasme avait refusé l'invitation des cours royales ; cette fois il semblait qu'il accepterait l'invitation, parce que Fribourg où il s'était réfugié loin des agitations de la Réforme ne lui permettait plus aucune tranquillité d'esprit. Oláh s'y est pris par tous les moyens pour l'engager à se rendre à Bruxelles ; il y trouverait l'indépendance et le calme qu'il cherche ; les réformateurs et les moines franciscains ne le gêneraient pas ; il aurait autant qu'il voudrait de vin de Hongrie et de Bourgogne... Érasme ne s'y refusa pas, promit même ; il sollicita l'autorisation de Charles-Quint ; il demanda une invitation formelle de la reine Marie ; il se fit même envoyer l'argent pour le voyage ; mais il retardait le départ de jour en jour. Enfin il se mit en route ; de Fribourg il gagna Bâle ; mais là, la mort le terrassa. Sa correspondance avec Nicolas Oláh contient ses derniers projets. Nicolas Oláh pleure son illustre ami dans des épigrammes et des complaintes funèbres ¹.

1. La correspondance de Nicolas Oláh avec Érasme a été publiée par Arnold IPOLYI, *Oláh Miklós levelezése* [La correspond. de N. Oláh]. Bpest, 1875, et par Kollányi, *Oláh Miklós és Erasmus*. Uj Magyar Sion XVI. Katholikus Szemle 1888. Cf. Op. I. *Epitaphia in laude Erasmi*. Ödön NOSZKAY parle de cette correspondance dans : *Oláh Miklós levelezésének művelődéstörténeti vonatkozásai* [L'apport de la correspond. de N. Oláh à l'histoire de la civilisation] Érsekujvár, 1903.

Dans les dernières années de la vie d'Érasme, plusieurs Hongrois ont, par leur correspondance, cherché à le connaître. Parmi les amis de Nicolas Oláh, l'un d'eux particulièrement correspondit avec Érasme : MAXIMILIANUS TRANSYLVANUS qui se fit un grand nom parmi les auteurs de travaux géographiques ¹. Cet humaniste, originaire de Transylvanie, était au service de Charles-Quint, et il passa sa vie en voyages, chargé de missions diplomatiques. Son nom seul et son origine le rattachent aux humanistes hongrois ; mais il perdit bientôt toute relation immédiate avec la Hongrie. Il s'est détaché de la vie intellectuelle hongroise ; aussi ne pouvons-nous le compter parmi les érasmistes hongrois.

EtiennE BROADARICS, diplomate du roi Louis II, historien et évêque, Antoine VERANCICS, diplomate du roi Jean Zápolya, historien, archevêque d'Esztergom (1504-1573), ont entretenu eux aussi une correspondance avec Érasme ; mais elle est aujourd'hui perdue, et nous ignorons comment ils étaient entrés dans le cercle des érasmistes, et quels liens les y rattachaient ². Si l'on en juge par l'unique lettre d'Érasme à Brodarics, ce sont des amis communs qui ont parlé à Érasme des mérites et de la culture humaniste des deux évêques hongrois. Il semble qu'Érasme ait vu clair dans l'âme de Brodarics, puisqu'il loue ses méditations religieuses, et le range au nombre de ses amis et même de ses protecteurs. Ainsi donc, depuis la rencontre de PISO à Rome, Érasme a cherché à entretenir des relations d'amitié avec des secrétaires, des diplomates, des confidentiels de la cour hongroise.

Cette correspondance suivie révèle la communion d'idées qui unissait Érasme et ceux qui se proclamaient ses fidèles. PISO, ANTONINUS DE KASSA, URSINUS VELIUS, les trois THURZÓ, HENCKEL, OLÁH, BROADARICS, VERANCICS, la REINE MARIE ne représentent qu'un cercle restreint du monde hongrois de

1. Cf. Alex. Márki, *Egy magyar humanista* [Un humaniste hg]. Kolozsvár, 1893 ; Kropf, *Magyar Könyvszemle*, 1895, pp. 289-298. *Századok*, 1887 [XXI] p. 546-548 ; 1889 [XXXIII] p. 52 ; 1890 [XXIV] p. 661. Ursinus Velius a écrit aussi un éloge de cet humaniste. Cf. Bauch, *ouvr. cité* p. 38 (erreurs).

2. Erasme à Brodarics, Fribourg 9 juin 1529 (*Op. Ep.* III, 1204). Szinnyei, *Magyar írók élete* [La vie des écrivains hg] fait erreur en déclarant qu'on a trouvé dans les papiers de Verancics une lettre d'Érasme. Quant à la lettre à Brodarics, cf. Pongrácz Sörös, *Jerosini Brodarics István*, Bpest, 1909, pp. 91-92.

l'époque ; on pourrait élargir ce cercle en ajoutant les noms des quelques personnages qui ont toujours un lien avec les précédents. Ceux-ci représentent la couche la plus élevée et la plus cultivée de la société hongroise de ce temps : courtisans, évêques, membres de la haute noblesse, ils menaient la politique de ce temps. Les divers chemins suivis par les correspondants hongrois d'Érasme s'entrecroisent ; unis par une estime mutuelle et par la communauté de sentiments, ils se sont tenus de près ; ils échangent des lettres, ils ont des protégés politiques et littéraires communs ; ils vivent à peu près à la même époque, et, se développant sous l'influence des mêmes impressions, leur politique poursuit les mêmes buts ; aussi leurs biographies se mêlent-elles. Si nous suivons la ligne des admirateurs hongrois d'Érasme, nous trouvons des ressemblances de frères dans leur physionomie intellectuelle, non pas seulement chez les trois Thurzó, mais chez tous sans exception ; ils appartiennent à la même génération. Ce n'est pas tant parce que leur développement se fait entre les mêmes dates que parce qu'ils subissent le même sort. La grande crise du xvi^e siècle est aussi la crise de leur vie ; ils vivent ces années où germe la Réforme ; leur jeunesse se passe sous le règne de Mathias Corvin ou dans les décades qui ont suivi. Mohács brise leur carrière. Ils diffèrent de leurs aînés qui ont vécu leur âge mûr sous le règne de Mathias ; ils diffèrent de leurs cadets qui ont été élevés dans le monde hongrois d'après Mohács, ou même déjà dans Wittemberg, centre du protestantisme. Ceux de la génération de Mohács se ressemblent tous ; on lit sur leur physionomie intellectuelle à tous qu'ils sont les derniers rejetons d'une époque décadente. En eux s'exprime — compte tenu des variations individuelles et des déformations que produit le prisme de la personnalité — la sagesse d'un alexandrinisme tardif ; ils suivent la règle de vie du pessimisme fatigué qui apparaît d'ordinaire au couchant des civilisations déclinantes.

Grâce à Érasme, cette sagesse a pris conscience d'elle-même. Ils sont « érasmistes », c'est-à-dire que, comme leur maître le fit avec eux, ils font pénétrer dans leur entourage

les idées qui, par la suite, s'extériorisent. Ils sont difficiles à connaître ; pris dans l'incertitude des controverses, ils tâtonnent ; certains même en arrivent à les prendre pour des hommes à double face. En ce qui touche l'Eglise, on ne saurait avoir en eux entière confiance, et l'on pourrait les suspecter d'avoir un penchant pour la Réforme. Tout en se défendant d'avoir rien de commun avec les audaces révolutionnaires de la Réforme, ils s'en prennent pourtant aux organisations officielles et aux fervents de l'Eglise. Ils mettent le dogme en doute ; les historiens de la religion se demandent s'ils sont protestants ou catholiques. Érasme laisse voir le même tour d'esprit, aussi bien dans ses œuvres que dans les lettres adressées à ses adeptes hongrois. Il n'a pas ménagé l'Eglise romaine dans ses satires ironiques ; mais il a détesté également la peste de la Réforme¹. Il prenait déjà ce ton dans la lettre à Priso ; et toutes ses lettres postérieures à ses amis hongrois, surtout à Nicolas OLÁH, sont des variations sur ce thème. Dans cette conduite, dans cette volonté de s'éloigner à la fois des moines hypocrites de Rome et des faux prophètes de Wittemberg et de se dégager de ces vaines agitations, ses disciples hongrois ont vu la caractéristique véritable de la sagesse chrétienne, la « vera pietas ». On pourrait citer de longues suites d'exemples montrant l'influence de cette élévation d'Érasme sur ses disciples hongrois : ce n'est pas chez eux un enseignement appris, mais une conviction fermement implantée ; les diversités individuelles n'en changent pas la nature. Eux aussi, se plaçant au-dessus des partis adverses, ne se sentent en communion qu'avec les sages païens. Ce ne sont pas des protestants, et par principe, ils sont même hostiles à toute réforme révolutionnaire ; cependant aucun d'eux, même pas Nicolas OLÁH, archevêque, primat d'Esztergom, n'a lutté avec acharnement pour la défense de l'Eglise attaquée ; ils ont même tous admis l'existence de la Réforme.

JEAN THURZÓ, alors qu'il était évêque de Breslau, prit une telle attitude dans l'affaire des indulgences de Tetzl,

1. Cf. surtout les lettres adressées à Nicolas OLÁH.

fameuses par la critique de Luther, qu'on le dénonça à plusieurs reprises et que l'Eglise dut ouvrir une enquête. Il protégea Reuchlin, condamné par l'Eglise. Schleupner et Hess apportèrent à Wittemberg de si bonnes nouvelles, que Luther et Mélanchton le prirent pour un de leurs adeptes ¹. Après sa mort on l'accusa de « cryptoluthéranisme ». A sa mort, Luther fit cette réflexion dans une de ses lettres : « L'évêque de Breslau vient de mourir, c'était le plus grand évêque du temps ; il est mort dans la vraie foi chrétienne ². » Erasme, quand il apprit sa mort, le pleura.

Le cas de STANISLAS THURZÓ est également problématique ; à Wittemberg on comptait aussi sur lui. Quant à la conduite d'ALEXIS THURZÓ, elle est encore plus mystérieuse. On dit qu'il se fit protestant ; il fonda l'école protestante de Galgóc ; il fut l'ami intime et le parent de Péter Perényi, fidèle adepte de la Réforme. Les témoignages diffèrent sur son compte ; tantôt on dit « qu'il avait suivi l'enseignement de Luther avant le désastre de Mohács ³ », « qu'il favorisa le protestantisme dans les comitats du Nord ⁴ » ; tantôt on le représente comme « un chaleureux défenseur de la religion catholique ⁵ ».

Jean HENCKEL représente le mieux cette politique douteuse et peut-être à double face. On le dit tantôt catholique, tantôt protestant. Quand il était à Augsbourg en 1503 dans l'entourage de la reine Marie, il a exercé son influence dans le sens d'Érasme ⁶. Il a voulu rétablir la paix et servir de médiateur, à l'Assemblée d'empire, entre protestants et catholiques ; il chercha un compromis qui sauvegardât la

1. Cf. *Allgemeine Deutsche Biographie*, XIV, p. 188-189, Markgraf. — Köstlin, *Martin Luther*, 1003-5. 1^{er} t. p. 308.

2. Cf. « *Episcopus Wratislaviensis obiit, omnium Episcoporum hujus sæculi optimus* » — édit. de Weimar, *Luthers Briefe*, bearb. 5. Enders. II. 296, p. 304. 30 juillet 1520.

3. S. Szabó József, *A Perényiek a magyar reformáció szolgálatában* [Les Perényi au service de la Réforme en Hg]. Bpst, 1923. Dans le même sens, Szalay, *Magyarország története* [Hist. de la Hongrie], III, 607.

4. Cf. André Zsilinszky, *A magyar honi protestáns egyháztörténet* [L'histoire de l'église protest. en Hongrie]. Bpest, 1907, p. 65.

5. Cf. André Fabó, *Figyelő*. 1885, p. 143.

6. Cf. Bauch, *Henckel*. — Georg. Lœsche, *Luther, Melanchton, Calvin in Oesterreich-Ungarn*. Tübingen, 1909, pp. 172-179.

paix et permit une mutuelle compréhension. A cette époque, on voyait encore en Érasme le meilleur intermédiaire entre catholicisme et protestantisme, et l'on comptait sur lui pour trancher ce grand différend. Nicolas OLÁH qui vivait aussi à Augsbourg dans l'entourage de la reine Marie demanda également à Érasme de venir à cette assemblée d'empire qui réunissait toutes les gloires de l'empire de Charles-Quint ; mais on n'invita pas officiellement Érasme à intervenir dans la discussion ; c'est pourquoi il ne se rendit pas à la prière de Nicolas Oláh ¹. Le protestantisme était représenté à cette assemblée par Mélanchton, dont Luther ne partageait pas tous les avis, et qui était l'homme de la conciliation et du compromis. Dès cette assemblée d'Augsbourg, Henckel avait, dans les milieux ecclésiastiques, une réputation d'hérétique. La reine Marie ne put l'emmener avec elle aux Pays-Bas ; car Charles-Quint lui signifia l'ordre de laisser ses compagnons suspects d'hérésie. Henckel quitta donc l'entourage de la reine Marie, à cause de cette réputation ; cependant il ne se sépara pas de l'Eglise. Il continua de la servir à Breslau et plus tard à Schweidnitz. Il vécut en bonne amitié avec Nicolas Oláh et autres fervents catholiques. Si l'on en croit la tradition, c'est lui qui fit faire à André Dudics ses premiers pas dans les sciences de l'humanisme.

Telle fut la conduite du prédicateur et aumônier de la cour hongroise, telle fut la conduite du roi LOUIS II et de la reine MARIE ². Sans être luthériens, ils ont donné à croire qu'ils l'étaient. Le légat du pape annonça en 1521 à Rome que « selon la rumeur publique, le roi et la reine seraient, Dieu m'en garde, luthériens ³. » Le primat SZALAHÁZY

1. Cf. Ipolyi, *édit. citée*, p. 69, où se trouve la lettre d'Oláh datée d'Augsbourg, 1^{er} juillet. — Cf. Köstlin, *Martin Luther*. Berlin, 1903, I, 380.

2. La question est traitée plus amplement par Tivadar Botka, *Mária magyar királyné győzelme a vallási gyanúsításokon* [La victoire de la reine hongroise Marie sur ses accusateurs en matière de religion]. Magyar Sion, 1866, II. — Vilmos Fraknói, *Mária magyar királynő állása a reformáció irányában*. [L'attitude de la reine Marie vis-à-vis de la Réforme]. Magyar Sion, 1878 et Tivadar Ortway, *Habsburgi Mária és férje, II. Lajos magyar király katolikus igazhívóságának kérdése* [La question de l'orthodoxie cath. de Marie de Habsbourg et du roi Louis II]. Budapest, 1913.

3. Fraknói, *Uj Magyar Sion*, IX, 790 et Ortway, *ouvr. cit.*

envoya une note dans le même sens au nonce du pape, Burgio. Ce bruit s'est répandu non seulement à Rome, mais aussi à Wittemberg ; aussi, après le désastre de Mohács, Luther dédia-t-il un de ses livres à la reine veuve. Il écrit dans cette dédicace : « Ist mir die gute Mähre zukommen das Eure Königliche Maiestät dem Evangelium geneigt wäre, und doch durch die gottlosen Bischöfe, welche in Hungern mächtig und fast das meiste darinnen haben sollen, sehr verhindert und abgewendet wurde, also dass sie auch etlich unschuldig Blut vergiessen lassen und gräulich wider die Wahrheit Gottes getobet ¹. » Le livre consolateur de Luther a compromis la reine aux yeux de l'Eglise. Son frère Ferdinand aussi a commencé à douter de sa foi : il lui donna un avertissement par lettre, l'engageant à ne pas laisser s'altérer la foi de ses ancêtres ; et pour lui prouver les raisons qu'il avait de la suspecter, il joignit à sa lettre le livre de Luther. Marie s'en défendit dans une réponse qui ne manque pas d'esprit. Luther ne lui a pas demandé son consentement pour écrire cette dédicace, et elle n'a aucun moyen d'empêcher Luther d'écrire ce que bon lui semble, quand bien même elle devrait en pâtir ². Aux autres personnes, elle parla encore plus laconiquement de cette dédicace de Luther : « Ich sehe das mich D. M. L. lib hatt ³. » Il va sans dire que ses explications ne tranquillisèrent pas tout à fait son frère Ferdinand. « Sans doute, écrit-il, ni elle, ni lui ne peuvent empêcher Luther d'écrire ce qu'il veut ; il n'en est pas moins vrai que jamais Luther ne lui dédiera à lui-même un livre flatteur, car il suit fidèlement sa religion. » Les accusations arrivèrent jusqu'aux oreilles de Charles-Quint ; il n'y crut certainement pas ; car il n'aurait pas confié à Marie le gouvernement des Pays-Bas, et il ne lui aurait pas gardé sa fraternelle affection ⁴. Aussi bien à Wittemberg qu'à Rome, la religion de Marie et des érasmistes hongrois était

1. *Luther Werke* (édit. de Weimar), t. XIX, 540, 615 p.

2. Gévay, *Urkunden und Actenstücke*, p. 61.

3. *Tagebuch über D. M. Luther geführt von Cordatus*, hgg. von C. Wrampelmeyer. Halle, 1885, p. 408.

4. Cf. Ortway, *ibid.*, et p. 26 : « Je ne sais si je saurais ou pouvais encore vous aimer d'un amour fraternel » [en français dans l'original].

mise en doute. Marie n'a pas été une adepte de Luther, et quand elle gouvernait les Pays-Bas, elle empêcha de toutes ses forces la diffusion de la Réforme ; surtout elle s'efforça d'éviter la scission de l'Église et de réaliser la paix religieuse. Quand elle se rendit à l'Assemblée d'Augsbourg elle invita à sa table Mélanchton et les autres représentants du protestantisme ; elle voulut par persuasion réconcilier les adversaires et jeter un pont au dessus des controverses. Mélanchton, dans ses lettres écrites d'Augsbourg, loue en termes chaleureux la sagesse et la modération de la reine hongroise, et il est reconnaissant à la reine Marie d'avoir engagé l'obstiné Ferdinand dans la voie de la réconciliation et de la paix religieuse ¹. Au fond d'elle-même, Marie n'était pas une aussi docile disciple de l'Église que son frère Ferdinand ; elle était, sinon avec les partisans de la Réforme, du moins avec ceux qui voulaient une réforme intérieure de l'Église. Son admiration pour Érasme s'est manifestée surtout dans le projet qu'elle eut de l'admettre à sa cour. Elle visita sa maison natale à Rotterdam. Sa conduite religieuse, pendant ces années de crise pour l'Église, ne peut prêter à aucune méprise : elle adopta franchement la « vera pietas » d'Érasme ; dans la culture approfondie de Marie et dans sa bonne grâce, on retrouve l'empreinte d'Érasme, le grand éducateur. Elle demande à un de ses parents, Albert de Brandebourg, si la prière lui fait du bien ; sinon, ne voudrait-il pas lui acheter pour quelques sous de la ferveur qu'elle a en trop ² ? On pourrait voir passer un sourire incrédule sur les lèvres de la reine, une des femmes les plus cultivées de son temps, ce même sourire qu'Holbein a marqué sur les lèvres d'Érasme : sagesse dédaigneuse, à la veille de Mohács.

Dans la cour hongroise d'avant Mohács et dans l'entourage de Marie, l'un des personnages les plus attrayants était le jeune Ferenc PERÉNYI, évêque de Várad. C'est lui qui, avant le début de la bataille, fit « à la stupéfaction générale » (comme dit Brodarics) cette proposition fameuse :

1. Ellinger, *Melanchton*, 1902, p. 269.

2. En date du 2 juin 1523. Fraknói, *Magyarország a mohácsi vész előtt*, p. 119. [La Hongrie avant le désastre de Mohács].

on devait envoyer à Rome un chancelier qui ait ses entrées auprès du pape (c'est-à dire Brodarics) pour demander la canonisation de vingt mille martyrs hongrois. Sans doute Perényi n'était pas parmi les correspondants d'Érasme, mais il s'est élevé à la hauteur de son génie, et il fit apporter ses œuvres à sa résidence épiscopale¹. Lui aussi tomba tout jeune sur le champ de bataille ; son frère Péter Perényi s'échappa et protégea plus tard la Réforme en Haute-Hongrie².

Etienne BRODARICS, qui observa avec pénétration les événements, a servi avec zèle les intérêts de son Eglise ; cependant sa foi n'est pas au-dessus de tout soupçon. Dans les cercles de l'Eglise et de la cour, l'opinion publique a commencé à douter de son orthodoxie : on dit de lui qu'il est à demi luthérien, qu'il approuve le mariage des prêtres et la communion sous les deux espèces, « qu'il n'aime pas beaucoup les représentations des saints » ; on croit même savoir qu'il prendra bientôt femme³. Il est certain que dans ses missives au pape Clément VII, il exposa fort tranquillement les progrès de la Réforme ; et le pape lui répondit par une de ces semonces sévères qu'on adresse à ceux qui font un faux pas. Voyant les deux côtés de la vérité, il passe lui-même pour être à double face. Cependant, dans son for intérieur, Brodarics s'est détourné des fidèles de la Réforme comme Érasme ; il a seulement décrit au Saint-Père, avec une sincérité dépouillée de tout voile, les graves maladies qui affligeaient l'Eglise à la fin du Moyen-Age. « Pour l'amour de Dieu, je prie Votre Sainteté de rechercher avec le corps des cardinaux les moyens de guérir ce furoncle qu'on ne saurait plus cacher longtemps.⁴ » Il défendit la paix religieuse et la tolérance dans cette époque de querelles religieuses. En vrai disciple d'Érasme, il a mis tout son espoir et toute sa confiance dans un grand synode réformateur qui, sous le signe de la concorde humaine, établirait la réforme de l'Eglise et ramènerait au bercail

1. Vincent Bunyitay, *A váradi püspökség története*. [Histoire de l'évêché de Várad]. Nagyvárad, 1883, p. 370.

2. S. Szabó, *A Perényiek a magyar reformáció szolgálatában*, Budapest, 1923.

3. Cf. Pongrác Sörös, *Jerosini Brodarics István*. Budapest, 1907.

4. Pongrácz Sörös, *ibid.*, p. 113.

les brebis égarées. Nous croyons entendre Érasme, quand Brodarics écrit au chef de l'Église : « Menacer, brûler, employer la force ne sont pas le fait de chrétiens ; nous ne pouvons engager nos princes à user de la force, puisque eux aussi s'aperçoivent qu'il y a beaucoup à reprendre dans le christianisme et bien des vices qu'il faut extirper. Tout le monde le voit ; on a besoin d'un synode et de bien des réformes. » Brodarics n'a pas assez vécu pour voir se réunir le grand synode réformateur. Au concile de Trente, ce fut le chef d'une génération plus jeune, André Dudics, qui représenta la Hongrie. BRODARICS a toujours cherché les concessions et la bonne entente, même dans les luttes de la nation. Dans sa carrière politique, il s'est toujours glissé entre Ferdinand et Zápolya ; et ses jeunes compagnons l'ont suivi dans cette voie, tenant toujours le juste milieu et sauvegardant la paix.

Antoine VERANCICS, comme la communauté des humanistes européens, s'est montré conciliant envers la Réforme, — dans sa succession, on a trouvé de petites poésies pour le portrait de Mélanchton, — et en politique, il a servi à la fois Ferdinand et Zápolya, pour unir, par des moyens pacifiques, la Hongrie de l'Est et la Hongrie de l'Ouest ¹.

Ces hommes cherchent un sage arrangement de la vie ; de l'extérieur, cette élévation au-dessus des partis semble une duplicité ; de l'intérieur, c'est une aspiration vers les régions de la pureté, libres de luttes entre partis religieux et politiques, et un désir de repos silencieux dans la compagnie des amis spirituels et des sages classiques. De même qu'Érasme est allé se reposer à Bâle, de même ses disciples hongrois ont rêvé d'une « turrus eburnea » que n'agite pas le bruit de chaque jour. « Je voudrais, dit Nicolas OLÁH écrivant d'Augsbourg où est la cour de Marie, vivre dans un lieu tranquille où je passerais mon temps à lire, à écrire, et où je serai loin des troubles de nos jours ². » VERANCICS s'est occupé de recherches historiques et archéologiques, et a orné sa maison et les dépendances de celle-ci

1. Pongrác Sörös, *Verancics Antal élete* [La vie d'Antoine Verancics]. Budapest, 1898 ; *Verancics és a reformáció*. Kath. Szemle, 1897.

2. Augsbourg, 1^{er} oct. 1530, publiée par Ipolyi, *ouvr. cit.*, 85.

d'une collection de souvenirs des anciens ¹. Cet « otium » tant désiré s'est réalisé pour l'évêque JEAN THURZÓ au château de Johannisberg, auquel il a donné son nom, et pour l'évêque STANISLAS THURZÓ à Olmütz ; Nicolas OLÁH à Bruxelles, BRODARICS à Pécs ont cherché un lieu de repos. Jean HENCKEL aussi s'est réfugié loin de la cour bruyante de Marie, pour prendre la cure de Kassa. Marie n'a pu le retenir, pas même par l'offre de la prévôté d'Eger : « Je n'accepterai pas un évêché, disait HENCKEL, mais je me contenterai, dans le Seigneur, de mon modeste office ². » Plus tard, — quoique Érasme ait regretté sa décision — il a refusé l'évêché ; même sa modeste charge lui a pesé, et il voulut vivre et mourir sans avoir à se préoccuper du salut de l'âme des fidèles. Les évêques humanistes de Hongrie n'ont qu'à demi, et fort rarement, trouvé le repos intellectuel dans le pays dévasté ; mais si les événements ne leur ont pas accordé une vie tranquille, ils ont réalisé dans leur esprit la forme idéale de la sagesse. Dans leurs œuvres littéraires, on retrouve, sous des formes différentes, le repos, le calme, les regards en arrière ; leurs mémoires, leurs journaux, leurs notes, leurs réflexions sur les événements et leurs études montrent une âme qui renonce à toute activité.

Quand la génération de Mohács a disparu, les chefs de la vie intellectuelle hongroise ont dépouillé cette conception d'une vie sage. Après les grands seigneurs qui réfléchissent et qui doutent, viennent les martyrs et les héros qui ont entraîné à leur suite les foules populaires. La sagesse d'Érasme a pâli devant les exemples de Luther, de Zwingli, de Calvin, de Servet. L'âme de la génération hongroise qui suit se définit par la foi et non par le doute, par l'héroïsme énergique et non par la méditation contemplative, par l'entraînement pathétique et non par le sourire dédaigneux. Aux xvi^e et xvii^e siècles la sagesse chrétienne d'Érasme est stérile et terne auprès des hauts faits de l'héroïsme hongrois. De même que Nicolas Oláh s'est éloigné de son ancien maître,

1. Cf. László Siklóssy, *Verancsics Antal mint műpártoló*. [Antoine Verancsics mécène]. Budapesti Szemle, 1918, pp. 394-420.

2. « Ego vero nec episcopatu movebor, sed delectabor in domino cum mediocri hac conditione ». Fraknoi, *Henckel*, p. 7.

de même l'opinion publique du xvii^e siècle s'est tournée contre Érasme. L'Eglise s'est détachée d'Érasme qu'elle avait pris comme compagnon d'armes contre Luther, et le Concile de Trente a taxé ses idées de destructives pour l'Eglise et a mis ses œuvres à l'index.¹ Le protestantisme aussi l'a repoussé, et la sagesse chrétienne qui embrassait toute l'humanité s'est abattue dans les troubles de la Réforme. Les disciples d'Érasme ont dû reconnaître que la foi ferme comme un roc de l'apôtre Paul valait mieux que la « philosophia Christi » ; ils comprirent — ce qu'Érasme mettait en doute — que croire c'est avoir confiance en ce que nous ne voyons pas. La crainte superstitieuse du diable s'accordait mieux avec cette foi que le doute dédaigneux. Ce dont Érasme avait voulu préserver les cercles humanistes, arriva justement ; les deux plus grands ennemis de la sagesse éclairée, Grobianus et Anti-Christus, entraînent les masses du peuple.

LA SECONDE GÉNÉRATION.

Le temps d'Érasme est passé. Au bout des trente premières années du xvi^e siècle, l'activité intellectuelle hongroise est menée par une génération élevée, pour la plus grande partie, sous l'influence de la Réforme allemande. L'inspirateur en fut Luther et Mélanchton. Les élèves du « præceptor Germaniæ » ont mis Érasme au service de l'humanisme protestant, et n'ont retenu de ses idées que ce qui peut être prêché et enseigné dans les écoles. La sagesse dédaigneuse d'Érasme est descendue de la cour des princes jusque dans les petites chambres des écoliers. Dans la littérature hongroise imprimée qui reprend après Mohács, Érasme apparaît comme un bon maître d'école².

Les plus anciens textes hongrois imprimés montrent la transformation bourgeoise de l'humanisme courtois d'Érasme. Jean SYLVESTER ajoute un texte hongrois au livre rédigé pour les enfants par Christoph HEGENDORF et Heyden SEBALD (*Puerilium colloquiorum formulæ*). C'est

1. Péter János, *Erasmus*. Pedagogiai Könyvtár, Budapest, 1913. III.

2. Melich János, *A két legrégibb magyar nyelvű nyomtatvány* [Les deux plus anciens imprimés de langue hongroise]. Budapest, 1912, et *Irodalomtörténet*, I [1912], pp. 289-297.

donc par deux maîtres d'école bourgeois que Sylvester se rattache à l'humanisme d'Érasme. Ces « Entretiens » commencent l'enseignement du latin aux rudiments — Érasme voulait que les enfants apprissent le latin dès leur plus tendre enfance — et initient le commençant à la conversation latine par le moyen de dialogues. Le dialogue était le genre préféré de la sagesse ambiguë d'Érasme, parce qu'on y pouvait indifféremment soutenir des opinions contradictoires, vraies et fausses, sages et sottes, saintes et profanes. Dans le dialogue, il pouvait se cacher sous le masque de ses personnages ; il pouvait soutenir le pour et le contre, sans qu'il ait prononcé un mot qui fût de lui. Ces entretiens ont popularisé ce genre ambigu de la sagesse dans la littérature allemande contemporaine ; cependant il s'accordait mal avec la franchise et la netteté de croyances des hommes du xvi^e siècle. LUTHER n'a jamais écrit de dialogue, tout au plus un catéchisme. La sagesse dédaigneuse, conforme aux dialogues, se perd chez les maîtres d'école et les prédicateurs protestants. La traduction de Jean SYLVESTER montre pour la première fois dans la littérature hongroise comment le dialogue perd son contenu organique, qui chez Érasme en faisait la substance. Chez Sylvester, Andréas et Balthazar, Blasius et Clemens, etc..., s'entretiennent, mais n'ont rien à se dire ; ils n'émettent pas d'opinions également vraies et fausses, sages et sottes, comme les personnages d'Érasme. Ils ne parlent que pour permettre à l'élève d'apprendre, à l'aide de courtes phrases, les tournures simples du latin. Érasme s'est intéressé à l'éducation des princes, mais ne s'est jamais mis à enseigner le latin à qui que ce soit. Cependant les maîtres d'école humanistes du xvi^e siècle ont réussi à tirer de ses ouvrages des livres d'enseignement. A la fin du xvi^e siècle parut une adaptation hongroise de son œuvre pédagogique intitulée *De Civilitate Morum puerilium* (Op. I, 973-1033). Un maître d'école allemand, Hadamar REINHARDT, a servi d'intermédiaire entre Érasme et l'écrivain hongrois¹. Le même sort

1. Paru à Kolozsvár en 1591 (R.M.K. II, p. 60) et encore à Szeben, 1591, sous le titre : *Az erkölcsnek tisztességes (emberseges) volna, kire tanit Erasmus, mely rövid kérdésekre osztaltt és megöregbitett Reinhardus Hadamarus által.*

attend le *Sage Caton* et les *Adages* d'Érasme : les disciples hongrois de Mélanchton en ont fait des livres d'école.

Le large intervalle qui sépare l'urbanité d'Érasme du goût public au temps de la Réforme apparaît nettement quand nous comparons un des dialogues d'Érasme, le *Conjugium*, avec son adaptation dans l'ancienne littérature hongroise : *Szép Beszélgetés két Asszony-Ember, Agota és Borbála között* (Lócse, 1650). Tout ce qui est chez Érasme sagesse dédaigneuse et savoir-vivre raffiné, tout ce contenu spirituel a disparu et dans les mains du traducteur hongrois est devenu informe et grossier. Son livre est traduit de l'allemand : la double traduction a émoussé le tranchant du latin d'Érasme et a transformé en un article de foire le fin produit de l'épicurisme intellectuel. Les femmes d'Érasme, qui savent tenir une conversation, expriment avec leur intelligence dédaigneuse et leur noblesse de bon ton leurs discrètes pensées sur le bonheur de la vie familiale : dans le livre populaire hongrois de bonnes bourgeoises plaisantent en bavardant dans la langue de tous les jours.

L'esprit sceptique d'Érasme fait défaut dans les principales œuvres de la littérature hongroise qui commence avec l'impression des traductions de la Bible. Les traducteurs hongrois de la Bible, KOMJÁTI, PESTHY, Jean SYLVESTER, ont traduit en hongrois le texte d'Érasme¹. Leur langue est plus voisine de celle des collègues humanistes de Mélanchton que de celle d'Érasme qui n'écrivit jamais en langue vulgaire. Leur ferveur s'adresse aux Saintes Écritures et non à Érasme. Ils ont été élevés dans cette époque croyante qui s'est plu à représenter les hommes, même sur les tableaux, serrant leur Bible dans leurs mains. Ils ont devant eux le grand exemple de Luther et de la Réforme, mais ils utilisent le texte d'Érasme, comme Luther l'avait fait quand il traduisit la Bible en allemand. Il est fort probable qu'ils ont appris à connaître Érasme dans le cercle des professeurs humanistes de Vienne. Par leur carrière et le tour de leur esprit, ils appartiennent plutôt à l'humanisme

1. Cf. Rupp Kornél, *Komjátí és Erasmus*. Egy. Phil. Közl., t. XVIII. Szilády Áron, *Pesthy* (éd. fac-similé de l'Académie), supplément. Dankó, *Sylvester*. Wien. 1871.

scolaire allemand qu'au groupe des nobles courtisans d'Érasme. Ce sont eux qui commencèrent la littérature hongroise imprimée : dans cette œuvre ils s'inspirèrent moins des œuvres latines d'Érasme que de l'humanisme germanisé dans les écoles allemandes.

Dans la vie intellectuelle après Mohács, ils n'ont été que quelques-uns à suivre les traces d'Érasme.

VERS LA PHILOSOPHIE DE LA RAISON.

La conduite religieuse d'ÉRASME, condamnée par l'Église romaine, le fut aussi par le protestantisme : cependant son enseignement et sa discipline survivent au milieu des luttes religieuses ; quelques disciples ont tiré les dernières conséquences de ses plus intimes pensées et ont voulu fonder une église pour les sages éclairés. SOCIN et SERVET ont vu l'apparition de la même vérité qu'Érasme avait entrevue, mais qu'il n'avait pas dévoilée aux yeux des profanes. De même qu'Érasme resta isolé, eux non plus ne trouvèrent aucun foyer, ni dans l'Église catholique, ni dans les sectes protestantes ; mais ils livrèrent au public ce qu'Érasme avait sagement tu : cette opinion que l'« *adorandus philosophiæ princeps* » n'était qu'un simple mortel et que la proclamation de sa divinité ne fut qu'un produit des époques postérieures. L'enseignement hardi de Servet et de Socinus a suscité un des penseurs les plus originaux et les plus oubliés de la vie intellectuelle hongroise du xvi^e siècle, François (Ferenc) DÁVID († 1579). Sa personnalité ressort parmi ces hommes rigoureusement pratiquants. Aux temps troubles des luttes religieuses, il a vu dans l'avenir lointain : il a entrevu l'aube de la philosophie de la raison, alors que ses frères combattaient pour la vraie foi. Ses contemporains ne l'ont pas compris ; des prédicateurs protestants de Transylvanie discutèrent avec lui ; mais personne ne put le suivre sur le chemin abrupt où il voulait les entraîner. BLANDRATA, même FAUSTE SOCINUS, qui se réfugia chez lui, se détournèrent de lui. A la Diète transylvaine de Gyulaféhérvár de 1579, on éteignit cette première lueur de la philosophie de la raison qui s'alluma en Transylvanie

plus tôt que dans le reste de l'Europe. François DÁVID, déjà malade, fut emmené par ses amis à la Diète, et ses propres fidèles prononcèrent sa condamnation : « Monseigneur le Prince a vu clair dans ton cas : suivant ta science forgée dans ton cerveau, tu as quitté l'unité ecclésiastique ; tu t'es laissé aller à des blasphèmes maudits, impies et inouïs ; à l'encontre de la résolution du pays, tu as répandu tes erreurs ; tu t'es fait réformateur. Aussi Son Altesse te punit comme tu le mérites, pour servir d'exemple aux autres et les détourner des folles audaces. En attendant les ordres de Son Altesse, tu resteras en prison. » Ainsi mourut dans la prison de Déva le génie le plus important de la Hongrie au point de vue européen et l'un des esprits les plus originaux du XVI^e siècle. Ceux qui pénétrèrent le mieux dans le monde de ses idées furent les pionniers de la philosophie du XVIII^e siècle, et surtout LESSING, le grand chercheur toujours en quête de vérité, qui, dans son isolement, s'efforça de se trouver dans le passé des parents spirituels. « Franciscus DAVIDIS, écrit Lessing dans sa solitude de Wolfenbüttel, von dem es, sollte ich meinen, zu unseren Zeiten nicht laut genug gesagt, nicht oft genug widerholet werden kann, dass Socinus selbst an ihm zum Verfolger geworden...¹ »

Dans une de ses œuvres, François DÁVID tire les conclusions de l'histoire de la Réforme, et fait en même temps, involontairement, l'histoire de son propre esprit. « Dans le monde vieillissant, deux hommes sont apparus, tels de nouveaux Moïse, LUTHER et MÉLANCHTON. Ils ont commencé le renouvellement des symboles par leurs résultats, la rémission des péchés, et la purification, s'attaquant à la vente des indulgences, que les plus bornés considéraient comme contraires à la vérité divine... ZWINGLI s'est élevé plus haut.. Mais, dépourvu d'aides, attaqué même par Luther, il eut peu de succès. Après lui, vinrent des hommes encore plus intelligents, très cultivés et fidèles protecteurs de l'Eglise : BUCERUS, OECOLAMPADE, MUSCULUS, PIERRE MARTYR, OCHINI, VIRET. Ceux-ci ont restreint la puissance des papes, et fortifié le

1. Von Adam Neuser, édit. Muncker-Lachmann, p. 396.

monde par les vérités évangéliques. *Enfin vint ÉRASME de Rotterdam*. Se dissimulant quelque peu, il commença à enseigner l'unité de Dieu, non pas qu'il fondât un enseignement dogmatique, mais il réfutait les opinions de ses adversaires. C'est SERVET qui enseigna ouvertement l'unité de Dieu, et qui dénonça comme des voies de damnation l'enseignement des adversaires et la théologie des sophistes. Mais, n'ayant eu ni aide ni protection, il fut brûlé par CALVIN, sous les clameurs indignées des âmes pieuses. Cependant sa science se fortifia de son supplice même. Par les principes de foi qu'il expose dans ses ouvrages savants, beaucoup d'hommes se laissent entraîner à la méditation ; ainsi le grand problème est devenu le sujet des discussions. Il n'est pas douteux que, malgré les cruautés des adversaires et les pires persécutions, l'Église se débarrassera de ces anciens dieux fictifs et de ce Christ qui participe de deux essences ; car le Seigneur saura délivrer les siens des tentations¹. »

Il apparaît, dans cette petite dissertation, que ce n'est pas Mélanchton, mais SERVET qui amena François DÁVID aux idées d'Érasme. Aux yeux des penseurs de Transylvanie du xvi^e, c'est Érasme qui apparaît comme l'homme capable d'achever l'accomplissement de la Réforme. Érasme a joué ce rôle non pas par des livres d'école et des traductions, mais par les lois établies en Transylvanie sous le règne du roi Jean-Sigismond ; c'est par là qu'il a pris une influence dans la vie intellectuelle hongroise. Érasme voulait un refuge paisible et heureux où nul ne soit pourchassé à cause de ses croyances, où tous voient sagement que le vrai christianisme habite également dans la conscience de tous les mortels (*Evangelium Christi vere regnet in conscientiis omnium mortalium*)². Cette utopie d'Érasme fut réalisée plus tôt par les lois de Transylvanie que dans le reste de l'Europe. A la Diète de Torda de 1568, les disciples de François DÁVID firent promulguer la loi d'après laquelle nul ne pouvait être

1. Elek Jakab, *Dávid Ferenc emléke* [Le souvenir de Fr. Dávid]. Bpest, 1879, p. 90. Cette citation, qu'il traduit, est empruntée à l'ouvrage de Dávid intitulé « De falsa et vera unius Dei patri filii et spiritus sancti cognitione libri duo ».

2. Lettre à Henckel, *Op. Ep.* 916.

inquiété pour ses croyances. « Qu'en tous lieux les prédicateurs prêchent l'Évangile, chacun selon l'idée qu'il s'en fait... Aussi aucun surintendant, ni aucune autre personne n'a le droit de nuire au prédicateur. D'après les dispositions précédentes, que personne n'ait à encourir de reproche à cause de sa religion. Il est interdit à qui que ce soit de menacer quelqu'un de prison ou de destitution à cause de son enseignement; car la foi est un don de Dieu, on l'apprend par l'ouïe, et celle-ci n'existe que par le Verbe divin ¹. » L'esprit de tolérance a fait de la Transylvanie hongroise le premier foyer de la philosophie de la raison. Mais cette tolérance n'eut qu'une existence éphémère, car elle ne put pousser de racines profondes dans la périphérie orientale de la civilisation européenne. Après la mort de Jean-Sigismond, l'esprit de la vraie foi du xvi^e siècle enveloppa de nouveau la Transylvanie; mais l'exemple des disciples de François Dávid ne fut pas sans laisser de traces dans le monde intellectuel européen. Depuis cette époque, les unitaires et les antitrinitaires se sont groupés aux Pays-Bas, et continuant l'œuvre commencée par François Dávid, ils ont jeté les bases des églises unitaires aujourd'hui encore florissantes. Dans les Pays-Bas où la reine Marie et Nicolas Oláh éveillèrent, après Mohács, le culte d'Érasme, les idées de celui-ci allumèrent, à la fin du siècle, plusieurs phares solitaires qui jetèrent au loin leur lumière. Coornherf, Juste-Lipse, Hugo Grotius, Descartes, Spinoza, Giordano Bruno et les pionniers de la philosophie de la raison trouvèrent un refuge aux Pays-Bas. Ce n'est pas par hasard que la première édition complète d'Érasme a paru à Leyde dans les premières années du xviii^e siècle.

Dans l'ancienne littérature hongroise, nous ne trouvons qu'une seule traduction importante, qui mit Érasme entre les mains des lecteurs hongrois : elle parut aussi à Leyde en 1627. Le traducteur hongrois, Georges SALÁNKI, étudiant aux universités hollandaises, a senti l'importance d'Érasme,

1. Cf. *Erdélyi országgyűlési emlékek* [Monumenta des Diètes de Transylvanie]. II. 343. François Kányaró, *Dávid Ferencz* 1906, p. 34. S. Gagyí, *Erdély vallásszabadsága* [La liberté religieuse en Transylvanie], 1912.

et par amour pour sa patrie il a voulu faire connaître « Le Manuel enseignant la vaillance chrétienne par RÉZMÁN (sic) de Rotterdam » (*Rotterdami Rézmánnak Az keresztyén vitességet tanító kézben Viseleő könyvecskeiet*). Il dit dans sa préface ; « Je n'ai rien à dire de ce que fut Érasme » ; à son avis, on n'a pas besoin de faire l'éloge d'Érasme.

A côté de François Dávid, un autre homme se lève dans la vie intellectuelle hongroise du xv^e siècle ; il réalisa encore mieux que les unitaires les idées d'Érasme : ce fut André DUDICS. Celui-ci commença sa carrière quand Érasme finissait la sienne. Il n'a mentionné qu'une ou deux fois le nom d'Érasme dans sa correspondance ; c'est pourtant en Dudics qu'apparaît le mieux cette attitude intellectuelle, à laquelle s'attache pour nous le nom d'Érasme.

(Université de Pécs.)

TIVADAR THIENEMANN.

L'INSPIRATION FRANÇAISE DANS LE PROTESTANTISME HONGROIS III.

L'INFLUENCE DE BÉNÉDICT PICTET EN HONGRIE.

Le nom du Genevois Bénédict PICTET comptait au XVIII^e siècle parmi les noms les plus connus de la littérature hongroise protestante et il n'y a guère au XVIII^e siècle d'auteur ecclésiastique dont le nom se trouve plus souvent sur la couverture des livres hongrois que celui de Bénédict PICTET.

Bénédict PICTET naquit le 30 mai 1655 à Genève d'une ancienne et illustre famille. Son père, André Pictet était syndic de la République, sa mère Barbe Turretini, était la sœur de François TURRETINI, pasteur et professeur de théologie à l'Académie de Genève (1623-1687) ; celui-ci se tenait constamment en relations avec les pasteurs hongrois déportés pour leur foi évangélique dans les galères de Naples (1675) et se donna beaucoup de peine pour adoucir leurs souffrances. Après leur délivrance, pour le remercier de ses bons offices, une députation de ces pasteurs galériens se rendit de Zurich à Genève où ils furent reçus le 18 juillet 1676 avec de grands honneurs¹.

C'est sous l'influence et la direction spirituelle de cet oncle que Pictet fit ses études de théologie qu'il acheva dans sa vingtième année. Alors pour approfondir ses connaissances, il entreprit avec son ami Antoine Léger,

1. Le sermon, prononcé par Fr. TURRETINI à cette occasion, a pour titre : *Pericope Concionis, habitæ Genève 18^o July 1676 a Reverendo ac Clarissimo Viro, Domino Francisco Turretino, vigilantissimo et SS^o Theologiæ Professore Celeberrimo, in præsentia quatuor Fratrum Exulum Caussam Ecclesiarum Hungarorum & Ministrorum (Helv. Conf.) etc.*

plus tard professeur de philosophie et de théologie, un voyage d'études, au cours duquel il fit la connaissance d'hommes éminents, tels que Claude Menard, Daillé, Allix, Dubos, Basnage en France et d'autres savants calvinistes. De France, il se rendit aux Pays-Bas où il devint le disciple de Frédéric Spanheim (1632-1701), professeur à Leyde, et sous sa direction il prit part à plusieurs soutenances de thèse. Enfin il parcourt l'Angleterre.

De retour dans sa patrie, il fut consacré et bientôt reçu à la Compagnie des Pasteurs ; en 1680 il devint pasteur de la paroisse de Saint-Gervais, en 1686 suppléant de son maître Turretini, puis après la mort de celui-ci, en 1687, son successeur ; en cette qualité, il fut à la fois le premier représentant d'une génération nouvelle et le dernier champion d'une orthodoxie séculaire. La rigidité de sa religiosité calviniste fermement orthodoxe était cependant adoucie par sa piété. Son principal ouvrage est la *Theologia christiana* (Genève 1696, en français : *Théologie chrétienne*, 1701, 3 vol.), traité dogmatique où il expose la doctrine chrétienne et les moyens d'arriver à la béatitude selon la méthode rationnelle (celle de Descartes) qu'avaient consacrée les théories de son premier maître, Robert Chouet. Son autre ouvrage, aussi important, est la *Morale chrétienne* (Genève 1702, 2 vol.), qui obtint entre autres, l'approbation de Bayle. Dans ces traités fort considérables Pictet a tâché de faire revivre la théologie orthodoxe ancienne.

Dans les dernières années du xviii^e siècle il a fait preuve de beaucoup d'ardeur à soutenir les huguenots français, expulsés de leur patrie à la suite de la révocation de l'édit de Nantes ; dans ses écrits il fit campagne en leur faveur et à Genève il leur rendit tous les services possibles. Il a de même étendu sa sollicitude aux étudiants hongrois, inspiré par une sympathie qu'il avait héritée de son oncle. Les Registres de la « Vénérable Compagnie des Pasteurs » nous content à cet égard beaucoup de choses intéressantes :

Le 21 août 1717. « Mr Pictet a lu une lettre d'un professeur de Palac en Hongrie, nommé Tsérsi, qui lui a commandé quelques

étudiants qui sont à Bâle ; il a aussi lu une lettre de ces étudiants par lesquelles il paraît que les Eglises de Hongrie sont dans un fort triste état, jusques là que l'on a lieu de craindre qu'on ne les détruise entièrement.

Le 28 juillet 1719. Le même a rapporté qu'il y avait ici un étudiant en Théologie de Hongrie nommé Etsegi qui a resté six mois à Zurich, entretenu aux dépens de cette Académie, dont Mr le Professeur Hottinguer rend un très bon témoignage..... Mr Pictet propose que la Compag. cherche les moyens afin que cet étudiant puisse continuer ses études et être entretenu dans cette Académie [puisqu'on s'y étoit en quelque manière engagé par une délibération précédente du 19^{me} may 1719]. L'avis a été d'établir une commission, de MM. Fatio, Maurice, Vial, le Secrétaire pour examiner les Registres afin de savoir ce qui s'étoit pratiqué en de semblables occasions et de rapporter à la 8-aine.

Le 4 août 1719. MM. les Commis. établis pour examiner les Registres pour savoir ce qui s'étoit pratiqué autrefois lors qu'il y avait eu ici quelque étudiant Hongrois, ont rapporté qu'ils les avoient examinés et qu'ils avoient trouvé que le Fr. Orozzi, Hongrois, étudiant en Théologie avoit été entretenu ici moitié au dépens de la Bourse de la Compag., moitié au dépens de celle de l'Eglise allemande ; ils estiment qu'on pourrait bien pratiquer le même dans cette occasion. L'avis de la Comp. a été de suivre à cet égard ce qui s'est pratiqué lors du Fr. Orozzi et M. Fatio chargé de conférer avec M. Koc un des directeurs.

Le 25 août 1719. M. Fatio a rapporté qu'il a remis 4 écus au fr. Ertsegi, Hongrois, et que la Bourse allemande a aussi donné deux écus. »

Si grand savant que Pictet ait été, il n'en étoit pas moins grand orateur. Comme orateur ecclésiastique, il a été le créateur du sermon édifiant, de l'enseignement moral par lequel il a peu à peu réussi à reléguer à l'arrière-plan les exposés bibliques des anciens.

La renommée de Pictet s'est peu à peu élevée si haut que les curateurs de l'Université de Leyde l'ont, après la mort de Spanheim, appelé à succéder à cet homme éminent. Pictet déclina l'invitation, malgré le profit matériel qu'il en aurait tiré. Il mourut le 20 juin 1724, regardé comme un des plus illustres pasteurs et professeurs de l'Eglise de Genève. Tous les amis du protestantisme déplorèrent sa disparition, car il avait été un fervent champion, habile défenseur et apôtre ardent de sa religion.

L'activité littéraire de Pictet a été considérable ; il a écrit

plus de 50 ouvrages qui comprennent des ouvrages d'apologétique, de morale et de dogmatique, des traités de théologie pratique et des livres de sermons et de prières ¹. Les ouvrages de Pictet, tant latins que français, se sont progressivement introduits en Hongrie, accueillis avec faveur aussi bien par les laïques que par les ecclésiastiques ; l'un après l'autre, ils furent édités en latin ou traduits en hongrois, si bien qu'ils devinrent en quelques dizaines d'années les manuels indispensables pour les principales matières de la théologie, notamment pour la dogmatique et la morale. L'abondance des traductions prouve combien Pictet convenait aux besoins religieux des calvinistes hongrois et combien ses ouvrages ont été lus et goûtés dans la seconde moitié du XVIII^e siècle en Hongrie ² ; quant à l'usage qu'on en faisait dans les cours d'académie, plusieurs textes en font foi.

Les ouvrages de Pictet, traduits en hongrois et respectivement édités en Hongrie dans le texte latin original sont les suivants :

I. A KERESZTÉN ETHIKÁNAK SUMMÁS-VELEJE (Medulla Ethicæ), melly ez előtt PIKTETUS Benedektól, a genevai Eklésiának Lelki Pásztorától, és a Sz. Theológiának Professorától irattott ; mostan pedig deákból magyarra fordítottatott... nemzetének javára, libera baronissa DANIEL POLIKSENA, M. L. BARO Hadadi VESSELÉNYI ISTVÁN Ur házastársa által, Kolosvártt, 1752. 8^o XVI, 492, XI p.

La traductrice, la Baronne István VESSELÉNYI, née Polyxène DÁNIEL de Vargyas, fille du baron István Dániel, premier magistrat de Székelyudvarhely — homme éminent par sa piété et son amour des lettres qui, dès sa jeunesse, avait acquis une solide connaissance des langues classiques — avertit le lecteur dans la Préface (datée de Sibó en 1752) que l'enseignement de ce livre n'est qu'un appel

1. Pour la vie et le caractère de Pictet, voir : Ch. Borgeaud. *Histoire de l'Université de Genève*. T. I. Genève, 1900, p. 529 — Herzog-Hauck. *Realencyklopædie für protest. Theologie*. III. Aufl. Bd. XV. p. 395. — *Vita B. Picteti* (Ex. F. P. Niceronii Galli. Mon. Hist. Viror. Illustr. 1727).

2. Z. BARANYAI a dressé dans son livre *A francia nyelv és műveltség* (Budapest, 1920) une liste succincte des traducteurs hongrois de Pictet (p. 137).

engageant les fidèles à rester prosternés aux pieds de Jésus et à méditer les saintes paroles qu'il prononce lorsqu'il veut faire pénétrer dans le cœur de chaque chrétien les principes de la vie sacrée, celle qui agrée à Dieu. La traductrice voudrait, rien que par la traduction de ce livre, proclamer parmi le peuple hongrois les deux grands commandements de Jésus. Alors que l'auteur avait seulement indiqué la référence des passages des Saintes Ecritures, la traductrice les a cités intégralement ; pour être mieux compris, quelques textes latins sont donnés à la fois dans l'original et en hongrois ; de même les expressions grecques sont traduites en hongrois. L'insuffisant développement de la langue hongroise à cette époque et le manque de termes spéciaux a parfois obligé la traductrice à user de circonlocutions. Son travail est fort consciencieux ; elle possède aussi bien le latin qu'elle sait manier habilement sa langue maternelle, aujourd'hui encore sa traduction se lit aisément.

II. *Benedicti Picteli* THEOLOGIA CHRISTIANA. In usum non eorum modo, qui S. S. Theologiæ operam navant, set et omnium, qui Deum et res Divinas cognoscendi flagrant desiderio. Pars I. Debrecini, per Greg. Kállai Typogr. 1759. 8°. XXXVIII, 335 p. Pars II. 336-677, LII p. (index). Publié et pourvu d'une courte Préface et de la « Vita Auctoris » (ex Joh. Petri Niceronii Galli, Monum. Historiæ Virorum Illustrium in Republ. Literaria Gallice editi A. 1727) par Sámuel SZILÁGYI¹, S. S. Theol. Professore.

Le même ouvrage, portant exactement le titre ci-dessus, comprenant les mêmes divisions et les mêmes suppléments a paru plus tard, également à Debrecen, dans un volume « *Debrecini, per Stephanum Margitai typogr. 1775.* » Dès sa première édition, la Faculté de Théologie de Debrecen l'employait dans son enseignement comme manuel de dogmatique.

1. Samuel SZILÁGYI, né en 1719 à Debrecen, professeur de philosophie et de littérature grecque en 1742, en 1747 prof. de théologie à Debrecen, élu en 1751 pasteur, en 1765 surintendant, mort en 1785. Il a traduit en hongrois *La Henriade* de Voltaire.

III. MEDULLA THEOLOGIE CHRISTIANÆ. Didacticæ et Elencticae, auctore Benedicto PICTETO, in Ecc. et Acad. Genev. Pastore et S. S. Theologiae Professore. Recusa Debrecini, per Steph. Margitai. 1765, 12°, 380 p. L'éditeur en est inconnu.

Le même ouvrage, quelques dizaines d'années plus tard, a paru aussi à Kolozsvár sous le titre : MEDULLA THEOLOGIE CHRISTIANÆ Didacticæ et Elencticae, Auctore Benedicto PICTETO, in Eccl. et Acad. Genev. Pastore et S. S. Theologiae Professore. Recusa Claudipoli. Typis Illustr. Colleg. Reform. per Adamum Kaprontzai. 1783. — 12°, 442 p. En tête la Préface de Debrecen, puis l'index.

IV. AZ HÉTNEK MINDEN NAPJAIRA és külömb-külömbféle Állapotokra és Alkalmatosságokra való KÖNYÖRGÉSEK. Mellyek frantzia nyelven irattattak *Pictét Benedek*, a genevai Ekklesiának és Akadémiának Lelki Pásztora és Professora által. Magyarra fordittattak és, ahol szükséges volt, a mi Hazánkhoz alkalmaztattak. Debreczen, Margitai István 1775, 16°, 277 p. Il contient : 84 prières, en outre un cantique et une prière liminaire.

C'est la traduction du livre : *Prières pour chaque jour de la Semaine et sur divers sujets* (Genève, 1712) ; le traducteur en est inconnu. — Relié avec le livre suivant :

V. A SZENT VATSORÁVAL való ÉLÉSNEK napjaira, ugymint Karátsonra, Húsvétra, Pünköstre és több hasonló napokra ; Ismét Böjt-Napokra való KÖNYÖRGÉSEK. Mellyek *Pictét Benedek* által írótak Frantzia Nyelven, és ugyanabból fordítottak Magyarra. Debreczen, Margitai István, 1775, 16°, 230 p. Il contient 82 prières et méditations.

C'est la traduction du livre : *Prières sur les principales solennités des chrétiens* (Genève, 1712).

Ces deux livres de prières ont encore eu plusieurs éditions au cours du XVIII^e siècle ; ils ont paru notamment en 1771 et en 1793. Toutes ces éditions furent publiées à Debrecen et toutes reproduisent fidèlement la première édition. Quel a été le traducteur de ces deux livres de prières ? Nous n'avons pas réussi à l'établir. Le traducteur pouvait bien être en tous cas un homme de Debrecen — un

pasteur ou un professeur — ; car dans les procès-verbaux de l'Eglise de Debrecen on trouve à cet égard, à l'année 1763, lors de l'Assemblée presbytériale du 17 août, l'annotation suivante : « Le conseil de paroisse ordonne l'impression du livre de prières de Pictet, traduit en hongrois » (vol. II.). Il n'est pas impossible que ce soit Samuel SZILÁGYI, professeur de théologie, l'éditeur de la *Theologia Christiana* qui ait fait cette traduction également.

VI. AZOKKAL-VALÓ VETÉLKEDÉS, akik minden vallást jónak tartanak ; és mind egynek tartják, akár-melly valláson legyen az ember. Amellyet deák nyelven irt PIKTÉT BENEDEK ; mostan pedig az ő igen fontos-voltáért, magyar nyelvre fordított TAKÁTS ÁDÁM, kis vátzi prédikátor. Pest, Eitzenberger Anna 1784, 4°, 50 p.

C'est la traduction du livre : *Traité contre l'indifférence des religions*. (Neuchâtel, 1692).

VII. JÓ ÉLETNEK ÉS JÓ HALÁLNAK MESTERSÉGE, amellyet irt frantzia nyelven PICTET Benedek. Magyar nyelvre fordított SZIGETI György M. Pértsi Prédikátor által. Győr, Streibig József 1786, 8° 115 p.

C'est la traduction du livre : *L'art de bien vivre et mourir* (Genève, 1705).

VIII. KERESZTÉN ERKÖLTSI TUDOMÁNY (Morale Chrétienne) avagy a szent és kegyes Életnek Mestersége. Mellyet készített volt... és a maga született Frantzia Nyelvén kiadott PIKTÉT BENEDEK. Mostan pedig a Genevában 1710—dik esztendőben költ, újabb, jobb és hővebb nyomtatás szerint az eredeti Frantzia Nyelvből Nemzete hasznára... Magyar Nyelvre fordított FELSŐ-ŐRI FÜLEP-GÁBOR ¹, Sz. I. M. Doktor,

1. Le traducteur, Gabriel FÜLEP DE FELSŐ-ŐR, né en 1739, mort en 1723 surintendant du district « d'en-deçà de la Tisza », fut de 1773 à 1797 professeur de théologie à Sárospatak et c'est en cette qualité qu'il traduisit en hongrois les livres cités de Pictet, il écrit dans la *Préface* :

« Parmi tous les beaux ouvrages que ce savant et pieux homme a publiés, il n'y en a aucun qui soit plus remarquable, plus utile et plus renommé que celui-ci où il expose la Morale chrétienne avec la plus belle et la plus claire simplicité. Sa valeur ressort du fait même que ce livre a été traduit en de nombreuses langues, surtout par les nations protestantes, qui l'utilisent avec

és a S. Pataki Helv. Confessi6n lév6 Collegiumban Theologi6t tanit6 Professor. *Els6 Szakasz*. Pozsonyban, Weber S. P. k6lts6g6vel 6s bet6i6vel, 1788, 8° XLVIII, 726 p.

Le m6me ouvrage : M6sodik Szakasz (Seconde partie) 1788 8° XV, 1047, 25 p.

Le m6me ouvrage : Harmadik Szakasz (Troisi6me partie) 1789. 8° XVII, 1193 p.

IX. TOLDAL6K A PIKT6T BENEDEK KERESZTY6N ERK6LTSI TUDOM6NY6HOZ, Avagy annak Negyedik Szakasa, Pozsonyban, 1791 (Suppl6ment 6 la Morale Chr6tienne) :

1. A VALL6ST MIND EGYNEK TART6 EMBEREK 6RTELM6NEK MEGVIZSG6LTAT6SA, Magyarra fordit6dott *Fels6-6ri F6lel G6bor* 6ltal. Pozsonyban 1791. XVI + 431 + X p.

C'est la traduction du livre : *Huit sermons sur l'examen des religions* (Gen6ve, 1698).

2. EGY KEGYES HALLGAT6NAK A MAGA LELKIP6SZTOR6VAL VAL6 ISTENES BESZ6LGET6SEI, ... Nemzete haszn6ra Magyar Nyelvre forditotta FELS6-6RI F6LEL G6BOR Professor. Pozsonyban 6s Kom6r6mban, 1790. 8° 388 p.

C'est la traduction du livre : *Entretiens pieux d'un fid6le 6 son pasteur* (Gen6ve, 1710).

3. A NYOMORUS6GBAN L6V6KNEK KERESZTY6NI VIGASZTAL6SAIK ; Magyar Nyelvre forditotta 6s k6z6ns6gess6 tette FELS6-6RI F6LEL-G6BOR. Professor. Pozsonyban 6s Kom6r6mban, 1791. 8° 335, 5 p.

C'est la traduction du livre : *Lettres de consolation pour ces temps f6cheux* (Gen6ve, 1721).

grand profit. Une dame allemande l'a m6me traduit, 6 l'usage des catholiques romains, en allemand. Feu Adam KIR6LY de Szathm6r (1692-1752) a d6j6 traduit ce livre en hongrois il y a plus de trente ans ; mon p6re (P6l F6lel) a copi6 cette traduction d'apr6s le manuscrit. Je me suis propos6 d'abord de comparer cette traduction avec l'original et de la rectifier de cette mani6re ; mais j'ai trouv6 ensuite que j'aurais plus t6t fait de tout traduire 6 nouveau d'apr6s l'original, que de corriger sans cesse. Mais, tout en travaillant 6 cette traduction, je tenais toujours compte de celle d'Ad6m Kir6ly, que j'ai utilis6e en beaucoup d'endroits (c'est elle par exemple qui m'a fourni les vers fran6ais qui se trouvent dans la 10° partie du III° livre). Je ne me suis pas astreint partout au mot 6 mot mais respectant le g6nie des deux langues, j'ai toujours cherch6 6 exprimer en hongrois l'essence m6me de l'original. »

Nous pouvons reconnaître en effet que sa traduction, fort expressive, se lit ais6ment.

Ces trois parties sont souvent reliées en un seul volume.

A côté de ces ouvrages imprimés, plusieurs abrégés sont restés manuscrits jusqu'à notre époque ; tous furent composés d'après les ouvrages — la *Theologia christiana* et la *Morale chrétienne* — de B. Pictet, et montrent, avec évidence, que la foi et la science de Genève ont exercé au xviii^e siècle une grande influence sur les idées religieuses des calvinistes hongrois. Mais nous avons aussi d'autres documents qui en font foi ; ainsi les professeurs de la faculté de théologie de Debrecen ont décidé le 4 août 1785 que les jeunes étudiants en théologie qui seraient admis à suivre les cours de théologie, devraient être examinés par les *primarii* sur la partie du compendium de Pictet dont ils ont achevé l'étude en 4 semaines ¹.

A la Bibliothèque de l'Académie de Sárospatak se trouvent les résumés ou manuscrits des cours de théologie suivants :

1. Keresztyén Ethika (Morale Chrétienne) az-az A kegyesség szerént való Tudomány, mellyet Pictét Benedek vezérlése szerint írott és ki adott Tiszt. T. Szathmári P. István ² 1779. 4°. 416 p. manuscrit, à la fin la liste des passages bibliques, de Moïse jusqu'à l'Apocalypse dans l'ordre.

2. Keresztyén Ethika (Medulla Ethicae) azaz A Kegyeségről szóló tudomány a Pictetus Ethikájának summás velege szerint. 4°, 524 p. Ce manuscrit fut terminé le 2 mars 1785 ; le résumé fut composé, comme le précédent, par Etienne Paksi de Szathmár, prof. de théologie à Debrecen.

3. *Annotationes in Theologiam Picteti a Libro VIII usque ad Librum XI* ^{num}. Un volume de plus de 300 pages en manuscrit.

4. *Rövid Jegyzések és Pótolások a Pictet Theológiájára* [Remarques et brefs compléments à la théologie de Pictet], un volume en manuscrit daté de 1813.

A la Bibliothèque du Collège de Debrecen se trouvent les abrégés ou cours de théologie en manuscrit suivants ;

1. Ferenc Balogh, *A debreceni ref. kollégium története*. Debrecen, 1915, p. 353.

2. István PAKSI DE SZATHMÁR (1719-1791), depuis 1747 professeur de théologie de Debrecen, élu en 1785 surintendant.

1. *A Kegyességről való Tudomány a Piktét ethikája szerint.* 4°, 632 p. Ce résumé correspond presque mot pour mot au résumé N° 1 de Sárospatak.

2. *A Keresztyén Tudomány Pictetus ethicájának summás veleje szerint* (*Medulla Ethicae*), melly a Kegyességről vagon. 229 p.

3. *Explicatio brevis Medullae Picteti theologiae.* 116 p.

Telle est l'influence de Bénédict Pictet, le savant théologien de Genève, qui, faisant figure de réformateur, domine au XVIII^e siècle l'Église réformée de Hongrie; c'est lui qui guida les âmes aspirant à la foi et à la connaissance religieuses. Il mérite qu'on honore d'une piété reconnaissante son nom qui marque un des plus brillants moments des relations spirituelles entre l'Église de Genève et l'Église réformée hongroise.

(Faculté de théologie réformée de Sárospatak).

LAJOS RÁCZ.

H.-F. AMIEL

TRADUCTEUR DE PETÓFI

On sait que le penseur genevois s'intéressa à la Hongrie, à son histoire et à ses historiens ¹ et fut amené à traduire en vers un certain nombre de poésies du poète hongrois Alexandre PETÓFI qui ont paru de son vivant dans ses volumes *La Part du Rêve* (Nouvelles poésies. Genève, 1863, p. 67 « Le choix douloureux », traduction du *Votum Petőfianum*) et *Les Étrangères* (Genève, 1876, traduction de deux poésies) ; quelques-unes ont été publiées dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880) ² ; et d'autres, après sa mort, dans une revue hongroise intitulée *Petőfi-Múzeum* (Kolozsvár, 1888).

On a été naturellement amené à se poser la question de savoir par quels chemins Amiel était arrivé jusqu'à Petófi ? De quelles traductions, allemandes ou françaises, se servait-il, puisque la langue hongroise lui resta toujours étrangère et inconnue ? M. Bernard BOUVIER, en publiant une traduction faite par Amiel de la poésie *La feuille tremble...*, note que « c'est en 1848, dans la dernière année de son séjour à Berlin qu'Amiel s'intéressa particulièrement aux choses de Hongrie ». M. Bouvier a retrouvé dans un carnet de la main d'Amiel un long résumé de l'histoire de la Hongrie qu'Amiel fait suivre de notes sur la langue et la littérature hongroises, sur les mœurs des Magyars et enfin sur les auteurs à consulter au sujet de la Hongrie. ³

1. Cf. son *Journal intime*, 27 févr. 1880. éd. Bouvier, t. III, p. 300 et *Revue des Etudes hongroises* t. 1 [1923], pp. 113-116.

2. Reproduit dans notre *Revue*, t. 2 [1924], pp. 312-315.

3. *Revue des Etudes hongroises*, t. 1 [1923], pp. 113-116.

Reste à savoir qui servait d'intermédiaire entre Amiel et la Hongrie puisqu'on doit supposer que de telles curiosités ne s'éveillent guère sans raison ; fut-ce une personne amie ou peut-être un bon livre ? Je crois que cet intermédiaire fut un Hongrois avec lequel il s'est lié d'amitié soit à Berlin, soit à Heidelberg. Il s'appelait Hugo MELTZL. Né en 1846 à Szászrégen (Hongrie), il obtint en 1872 la chaire d'allemand à la nouvelle Université hongroise de Kolozsvár (nom officiel actuel : Cluj) qu'il conserva jusqu'à sa mort, survenue en 1908. C'était un homme d'une vaste culture et d'une grande curiosité scientifique et littéraire, toujours en éveil. Ses nombreux ouvrages concernent la littérature allemande, la linguistique germanique, la philosophie allemande, la littérature comparée. Il fonde en 1877 la première revue pour les études de littérature comparée avec le concours du savant mathématicien et sanscritiste Samuel BRASSAI, professeur à la même Université, intitulée *Journal de littérature comparée*¹.

AMIEL, qui fait partie de la « rédaction » de cette revue si curieuse, internationale et polyglotte, d'un contenu riche et varié, y collabore bientôt et ce n'est que la mort qui met fin à cette collaboration. Dans le numéro du 15 février 1878 (II^e a., n^o. XXIII, col. 487) il donne la traduction d'un chant populaire suédois avec cette note explicative :

« Je trouve extrêmement curieux ce Français qui envoie du Japon à une feuille hongroise la traduction en vers allemands

1. *Összehasonlító Irodalomtörténeti* (plus tard : *Irodalmi*) *Lapok*. Rédigé et édité par : Samuel BRASSAI et Hugo MELTZL à Kolozsvár. Plus tard par Meltzl seul. A partir du 15 janvier 1879 (« nova series ») il prend le titre d'*Acta comparationis litterarum universarum*, accompagné de titres en dix langues : *Zeitschrift für vergleichende Litteratur*, *Journal of comparative literature*, *Giornale di letteratura comparata* etc. Il cesse de paraître vers le commencement de l'année 1887. — Ni la Bibliothèque du Musée National Hongrois à Budapest [Eph. lit. 150], ni la Bibliothèque de l'Université de Budapest n'en possèdent une collection complète. — Dans la liste des personnages formant la « Rédaction » de cette revue figure dès l'année 1878 : « AMIEL, H. Frédéric Dr. Professor der Philosophie an der Universität Genf. » Ailleurs il est mentionné comme « collaborateur. » Parmi les autres collaborateurs de cette revue polyglotte (chaque auteur y pouvait écrire dans sa propre langue) citons au hasard les noms suivants : M^{me} Adam, Giuseppe Cassone (nom qu'on rencontre souvent dans la correspondance d'Amiel), Comtesse Dora d'Istria, Frédéric Mistral, Wilhelm Schott etc.

des chants *suédois*, et je complète le cercle pour vous amuser ». (« Je le vois dans tes yeux Un autre a su plaire » etc.). Clarens, 6 oct. 1877. — On voit que H.-F. Amiel était tout à fait dans la note de ce périodique et il se plaisait à ce cosmopolitisme littéraire.

A propos d'un questionnaire de la rédaction en date du 1^{er} déc. 1878 concernant l'histoire du *Nathan* de LESSING, Amiel répond à la plupart des questions et nomme — parmi les traductions françaises — également sa propre traduction du « conte des trois anneaux ». ¹

On sait que les problèmes du renouvellement de la versification et de la traduction en vers préoccupent Amiel de bonne heure. Dans son volume de poésie *La part du rêve* (1863) il dit (p. 139) que « pour la reproduction en vers français des poètes étrangers on peut balancer entre deux systèmes fort différents, l'un de rigoureuse fidélité à l'original (traduction), l'autre l'approximation libre (imitation) ». Il fera part aux lecteurs des *Acta* de ses essais de réforme de la versification ² :

« *Imitation de Cléanthe*. Spécimen d'un mètre nouveau pouvant rendre service à la traduction en vers français. Extrait d'une lettre. »

... « Il nous manque plusieurs formes rythmiques qui permettent de rendre avec fidélité les grands vers épiques sanscrits, grecs ou latins. Pour résoudre cette dernière difficulté, j'ai proposé un vers... non de 12 syllabes, mais de 16, ayant comme l'alexandrin 2 hémistiches égaux, une césure centrale, 4 accents toniques au maximum. »

Il appelle le mètre nouveau : *sédésyllabe*. ³

Invocation de CLÉANTHE, philosophe Stoïcien (STOBÉE)

O toi, qui reçus mille noms, ô Tout-Puissant, Maître du ciel,
De la nature illimitée Ordonnateur universel,
Salut ! C'est à nous, c'est à l'homme à chanter sans fin ta
[louange,.... (etc.).
Genève, 1880.

1. *Acta comparationis*. 15-31 mai 1879 (vol. V, n^o 49-50, col. 148-149).

2. *Ibid.* 15 mars 1880 (vol. VII, n^o 65, col. 59-62).

3. Voir *Les Etrangères*, p. 255 où il a déjà expliqué cette manière de rendre en français le vers hexamètre et en a présenté quelques échantillons.

Le numéro 9 du vol. V (nouv. série) 1881 paraît encadré de noir. On y imprime le faire-part envoyé par la famille d'Amiel et la notice de la rédaction (col. 129) :

« Die ACLV betrauen in dem Verlust dieses seltenen Mannes, eines der besten Kunstübersetzer nicht nur seiner Nation, sondern wohl ganz Europas zugleich, einen Ihrer ältesten und treuesten Ratgeber und Freunde. Niemand konnte ein wärmeres Verständniss für Gœthe's Weltliteratur haben, als der geistreiche AMIEL, dessen Verlust auch von dieser Seite zu beklagen wir leider noch oft genug Gelegenheit finden werden. In unserem Blatte wird sein Gedächtniss nicht untergehen. »

Mais ce qui nous intéresse plus spécialement ici, ce sont les traductions de Petőfi qu'Amiel publie dans la revue de Meltzl. On a vu plus haut que dans deux volumes de poésies Amiel offre déjà de ses traductions en vers de Petőfi : dans *La Part du Rêve* (1863) sous le titre « Le choix douloureux » la traduction de la devise du poète (*Szabadság, szerelem...*), dans *Les Étrangères* (1876) la traduction, également en vers, de *A felhők* (« Les Nuages », p. 23) et de *Fiam születésére* (« Mon premier-né », p. 225). De ces deux poésies l'une a été traduite d'après MELTZL, l'autre d'après H. DESBORDES-VALMORE. Et ce sont là les deux sources d'Amiel pour ses traductions du poète hongrois.

MELTZL était un grand admirateur de Petőfi. Il se met à le traduire dès 1871¹, lui consacre quelques travaux d'histoire littéraire², sa revue *Acta comparationis* est pleine d'articles sur Petőfi, et de traductions de ce poète ; à son culte il consacre une rubrique spéciale (*Petőfiana*). Après la disparition de sa revue polyglotte il encourage la fondation d'une autre, entièrement consacrée aux études petőfiennes et au culte de son cher poète (*Petőfi-Múzeum*).

1. *Petőfi. Auswahl aus seiner Lyrik*. Leipzig, s. d. [1871], 16°, xiv, 155 p. (la dédicace est datée de Heidelberg, printemps de 1867), II^e éd. : *Petőfi's ausgewählte Gedichte*. 2. verbess. Auflage. München, s. d. [1880], 12° 80 p. — *Wolken*. Lyrischer Cyklus. Lübeck, s. d. [1882], 12°, 122 p. — *Der Wahnsinnige Petőfis*, Leipzig, 1879.

2. *Les pamphlétistes et panégyristes de P.* (en hongrois). Kolozsvár, 1864. — *Ecole Petőfienne en Sicile*, ibid. 1878. — *La théorie de l'art de traduire à propos de P.* ibid., 1879.

Hippolyte DESBORDES-VALMORE (1820-1884), fils de Marceline Desbordes-Valmore, fonctionnaire au Ministère de l'Instruction publique de France, fut en France l'un des premiers commentateurs et traducteurs de Petőfi.¹ Après avoir étudié dans quelques articles le grand poète hongrois, il publia, en 1871, un volume de traductions, fait en collaboration avec un Hongrois de Paris, Charles de UJFALVY. Avec ses deux cents poésies traduites, en prose, du *hongrois*, d'inégale valeur, mais quelques-unes assez réussies, ce recueil² est encore aujourd'hui la plus riche publication en français des poésies de Petőfi.

Amiel s'est servi tout d'abord de la traduction allemande de Meltzl, mais ayant pris connaissance du recueil de Desbordes-Valmore-Ujfalvy il y puise à pleines mains. Quelques-unes de ces traductions ne sont même que la transcription en vers, plus ou moins bonne, du texte de ces traducteurs. On s'étonne parfois qu'Amiel n'ait pas jugé nécessaire d'indiquer sa source principale³, tellement sa traduction est en général près du texte de Desbordes-Valmore. Sa bonne foi n'est pas en cause, puisqu'en livrant à la publicité ses traductions il s'était exposé à ce qu'on lui en fit l'observation, mais chez un homme aussi consciencieux et scrupuleux on en est un peu surpris. Il est compréhensible aussi qu'Amiel, n'ayant pas le texte original en vue, s'éloigne très souvent de Petőfi, transforme ses images et quelquefois même sa pensée et son émotion.

La première traduction de Petőfi par Amiel, publiée par la revue de Meltzl, est celle de la poésie *Reszket a bokor, mert...* (année 1877, p. 399)⁴. La version publiée ici-même

1. Ignace Kont, *Petőfi a franciáknál*. *Petőfi-Könyvtár*, n° 27-28. Budapest, 1911, p. 78.

2. *Poésies magyares*. Pétefi Sandor. Traduction par H. DESBORDES-VALMORE et Ch. E. UJFALVY de Mező-Kövesd. Paris, A. Lacroix, Verbæckhoven éd. 1871, 8°, 282 p. — Nous le désignerons simplement par : *Desbordes-Valmore*.

3. Au contraire : quelquefois il dira : « du hongrois », quand ce n'est que du « Desbordes-Valmore ».

4. Meltzl a poussé ses amis, éparpillés dans le monde entier, à traduire dans leurs langues cette poésie de Petőfi, dont il avait l'intention de préparer une

par M. B. BOUVIER ¹ diffère à peine du texte de la revue de Kolozsvár. ²

Deux morceaux que publie le numéro du 30 juin 1880 (vol. VIII, N° 72, col. 30) des *Acta comparationis* sont précédés d'une notice en hongrois, émanant sans doute de Meltzl, qui attire l'attention des lecteurs sur Amiel (« à qui CASSONE a dédié l'année précédente la traduction italienne du *Fou* de Petőfi ») lequel, ne sachant pas le hongrois, a dû pénétrer par un effort très sérieux le génie de Petőfi et qui est le premier des « Français » à le traduire en vers. Il note enfin que même les adversaires du traducteur-professeur genevois ont dû reconnaître les mérites de son « élégante versification française » et son art consommé de traducteur (p. e. Theuriet dans la *Revue des deux Mondes*, 1877).

Des deux traductions la première (*La perle*) a déjà été reproduite ici-même ³ d'après la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880), la seconde est la suivante :

II. Etoiles et Pleurs.

Du ciel tombe l'étoile et de mes yeux les pleurs
Pourquoi tombe l'étoile? aucun ne peut le dire.
Pour une morte, moi, je pleure et je soupire...
Tombez, larmes, avec les étoiles vos sœurs. ⁴

Dans le numéro du 15-31 déc. 1880 (vol. VIII, n° 5, 79-80, col. 153) nous trouvons la traduction de la poésie : *Szülőföldemen : Mon Berceau (Imitation)*. Le texte est identique à celui de la *Feuille centrale de la Société de Zofingue*, reproduit ici-même (1924 [t. 2], p. 313) avec quelques variantes :

« polyglotte » (a. 1877, pp. 249-250). La traduction allemande de Meltzl (*Petőfi. Auswahl...* 1871, p. 90) devait servir de modèle et de source à la plupart des traductions.

1. *Revue des Etudes hongroises*, 1893 [t. 1], p. 114.

2. 1^{re} strophe : *Acta* : il est le rameau... *Bouvier* : il est ce rameau...
le plus pur trésor... est le plus frais trésor...

3. 1924 [t. 2], p. 315.

4. Cf. Desbordes-Valmore (p. 133) : Etoiles et pleurs. | L'étoile en tombant s'est couchée... les larmes tombent de mes joues. | Pourquoi tombe l'étoile? qui peut le dire?... Moi, je pleure des larmes pour une morte... Ainsi tombent et tombent sans cesse étoiles et pleurs sans tarir jamais. — Traduction de *Le az égről hull a csillag...*

ACTA : I^o str. 8^e vers : ... *était pleine...*

II^e strophe *Un jour d'ici je partis*
 Encore dans ma tendre enfance.
 J'étais alors des petits,
 Je suis à l'âge où l'on pense.
 (Le reste identique).

III^e strophe *Gais compagnons d'autrefois*
 Vivez-vous ? Dans le village
 Reconnaîtrai-je un visage ?
 Reconnaîtra-t-on ma voix ?
 Hélas ! tout autres nous sommes.
 Mon esprit comme un oiseau...
 (Le reste identique)

V^e strophe : *Mais le jour a disparu ;*
 Du soir a tinté la cloche.
 Le petit cheval de poche
 Comme son maître est recru.
 (Le reste identique)¹

A la suite de cette traduction vient une autre :

Le remords.

Dans l'océan du ciel la lune prend son bain.
 Le bandit est debout, triste dans la clairière.
 Lourde sous la rosée est l'herbe du chemin
 Et du bandit, mouillée et lourde la paupière.

Appuyé sur sa hache il se parle : « Pourquoi
 En être venu là ? qui donc nous pousse au crime ?
 Tu ne m'as conseillé rien que de bon à moi,
 Pauvre mère ! et pourtant ton fils est dans l'abîme.

J'ai quitté la maison, la seule où fût la paix,
 Et j'ai pour des brigands fui la mère qui m'aime,

1. La traduction d'Amiel remonte à celle de DESBORDES-VALMORE (p. 68). — M. A. RADÓ a démontré dans la *Revue de Hongrie* (15 avril 1928, p. 178) que la traduction d'Amiel fut réimprimée dans l'*Anthologie du XIX^e siècle* (Lemerre, Paris, 1880, IV^e vol. p. 382) avec l'omission du nom de Petőfi. C'est peut-être la faute d'Amiel qui a probablement oublié de bien marquer la provenance de sa traduction, ainsi p. e. les *Acta* de Kolozsvár publièrent de lui une poésie intitulée *Le Pécheur* sans remarque aucune (n^o du 15-31 déc. 1882 [vol. XII, n^o 119-120, col. 2175-6]). Pourtant ce n'est autre chose que la traduction d'une poésie de Goethe, réimprimée d'après *Les Etrangères* (1876. p. 111).

Depuis ce temps, je rôde à travers les forêts,
Effroi du voyageur et honte de moi-même...

Lâcher mes compagnons sur l'heure il n'est plus temps.
M'en retourner chez nous maintenant ? pourquoi faire ?
La mère est morte et la maison sans habitants
Tombée, — Allons gibet, tu feras mon affaire ! »¹

Un peu plus tard, en 1882, il donne la traduction suivante² :

La fin [du] globe.

La terre doit finir ? Sera-ce par le feu ?
Je n'en crois rien. Un jour l'ange la verra morte
De froid, du froid des cœurs glaçant jusqu'au ciel bleu,
Froid des cœurs enterrés, froid des cœurs qu'elle porte.
Genève. Amiel.³

En 1884, toujours dans les *Acta comparationis*,⁴ il a publié une autre traduction, déjà connue d'après la *Feuille centrale de Zofingue: Le Printemps*⁵. Le texte est identique dans les deux publications avec une seule variante : *Acta* : « L'alouette là-bas jetant sa note invite Le soleil... » — *Feuille centrale* : « L'alouette là-haut »... etc.

En note la Rédaction remarque que ce morceau est pris « aus einer grösseren collection, deren ms. noch bei lebzeiten des

1. L'original est intitulé : *Füüdik a holdvilág az ég tengerében...* Cf. Desbordes-Valmore (p. 210) : La lune se baigne dans l'océan céleste ; le bandit est debout, triste, dans la forêt. Le gazon de la colline est lourd de rosée ; les yeux du bandit sont lourds de pleurs. | Appuyé sur le bois de sa hache, il se parle à lui-même : Qui m'a poussé à de si terribles actions ? Chère petite mère, tu ne me conseillais que le bien ; mère bien-aimée, pourquoi ne t'ai-je pas obéi ? | J'ai quitté la seule maison où fût la paix. J'ai cherché la troupe des bandits et des vagabonds, et je vis, à ma propre honte, effroi du voyageur inoffensif. | Puis-je les quitter aujourd'hui ?... Il est trop tard. Retourner chez moi, maintenant à quoi bon ? La mort m'a repris ma petite mère : ma maison est tombée... la potence est debout.

2. *Acta*, 15-31 oct. 1882, vol. XII, n° 5, 115-116, col. 80, sous la rubrique *Pétőfiana*.

3. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 122) : La terre. | Qu'en adviendra-t-il de la terre ? Eclatera-t-elle de froid ? Le feu la consumera-t-il ? Je crois qu'elle gèlera au froid des cœurs..., des cœurs qu'elle recouvre et de ceux qu'elle porte. — Traduction de *Mivé lesz a föld (série Felhők)*.

4. 15 oct.-30 nov. N. S. XII, 5-8, col. 110.

5 Cf. *Revue des Etudes hongroises*, 1924 [t. 2], p. 315.

Verf's uns zugekommen ist (s. 1882 »¹). En outre dans le n° du 15-31 janvier 1886 (col. 24), on annonce comme devant paraître dans les prochains numéros des traductions posthumes de Petőfi par Amiel.

L'idée de réunir les traductions de Petőfi faites par Amiel occupait Meltzl dès la parution de ses premières traductions et de bonne heure il fit part de son projet à Amiel qui l'enregistre dans une carte postale écrite après la réception de la livraison contenant *Mon berceau* et le *Remords*. Je publie cette carte postale inédite *in extenso* :

Genève, le 24 janvier 1881.

Cher et honoré collègue, j'ai reçu votre double envoi, savoir les ACLV de Juin, Sept., Octobre et Décembre [*Nov.* manque], plus le travail si curieux sur Edward, plus votre bonne lettre.

Je vous remercie de vos nouvelles, je vous félicite de votre voyage à Rome et de votre rétablissement partiel. Jugez de ma sympathie pour vos maux ; ce sont précisément les miens, asthme, vue délicate ; seulement j'y joins une bronchite douloureuse, qui me persécute avec obstination, surtout depuis octobre dernier.

Je me réjouis que le poète de Noto² annonce un nouveau volume³. Tout ce qu'il fait est excellent. Cette conscience et ce talent avec une santé détruite me paraît admirable.

Le *Berceau* et le *Remords* sont typographiquement corrects. Merci. Il reste quelques fautes de *punctuation*, que je corrigerai si plus tard vous réunissez mes Pétőfiana, comme vous en aviez l'intention.

Santé et prospérité, tels sont mes vœux pour votre année.
Cordialement à vous

H. F. A.

Sur le verso :

Monsieur le professeur Hugo v. Meltzl
Főter, 30. KOLOZSVÁR
Hongrie

1. C'est sans doute la même chose que la collection de ces « douze à quatorze petites poésies de Petőfi » dont Amiel parle dans son *Journal intime*, pass. cité.

2. Giuseppe CASSONE (1843-1910), ami de Meltzl, le meilleur traducteur italien de Petőfi. Cf. *Petőfi a világirodalomban*. Petőfi-Könyvtár, n° 27-28. Budapest, 1911. pp. 129-140.

3. Il s'agit ici certainement de *Il fiero Stefano* (Noto, 1885), traduction de *Szilaj Pista* de Petőfi.

Je suis en possession du manuscrit de ce recueil ¹. Il se compose de huit feuilles in-quarto. L'écriture n'est pas d'Amiel, elle est d'une personne ne connaissant qu'imparfaitement la versification française, à en juger par les nombreuses fautes de prosodie qu'elle commet. Le manuscrit est prêt pour l'impression, les morceaux sont numérotés (de I à XIII), pourvus d'instructions, en hongrois, pour l'imprimeur (caractères à employer etc.). En haut de la première page une autre main (probablement le directeur du *Petőfi-Múzeum*) a écrit le titre : *Petőfi francziául. H.-Fréd. Amiel-től.* [P. en français. — Par H.-F. A.]. Ce même titre se répète avant le n° IX. Une note explique à cet endroit que les traductions de I à VIII ont déjà paru dans la livraison I-II du *Petőfi-Múzeum*.

En effet, cette revue, vouée aux études petőfiennes ², publia en 1888 ces treize traductions ³. Chaque morceau est accompagné d'une notice en hongrois (due sans doute au directeur, M. FERENCZI) indiquant le titre de l'original. Lui-même présente Amiel au lecteur dans une notice. Il dit d'Amiel que son principe directeur est la traduction absolument fidèle et cite un passage de la préface des *Etrangères* où Amiel esquisse sa théorie de la traduction fidèle et en vers des poésies étrangères.

La revue *Petőfi-Múzeum* est difficile à trouver même en Hongrie. Elle est inconnue et introuvable à l'étranger. Je pense rendre service aux amis d'Amiel en publiant ici ce manuscrit accompagné, en note, de la traduction de DESBORDES-VALMORE, sa source principale et, probablement, unique aussi. L'indication du titre de la poésie originale se trouve, le plus souvent, déjà dans le manuscrit.

1. Grâce au zèle et à l'amabilité de MM. Lajos GYÖRGY et Domokos GYALLAY, hommes de lettres hongrois de Transylvanie, qui ont bien voulu entreprendre pour moi des recherches difficiles, mais fructueuses dans les papiers de Meltzl.

2. *Petőfi-Múzeum*. Rédigé par Gyula CSERNÁTONI, Zoltán FERENCZI, Joseph KORBELY. Kolczsvár, 1888 à 1895, huit tomes.

3. I à IV, pp. 13-15 ; V à VIII, pp. 65-68 ; IX à XIII, pp. 278 à 283.

PETŐFI FRANCIÁUL
H.-Fréd. Amiel-tól

I

Les amis.

J'eus des amis ; c'étaient de bonnes gens. Pourquoi
Ne sont-ils pas défunts ? De mes pleurs arrosée
Aurait sous le soleil fleuri leur tombe, et moi,
J'aurais béni ces pleurs naissant de la rosée.
Quelque jour ils mourront, mais aucun d'eux alors
N'obtiendra rien de moi, car l'amitié déçue
N'a que des soupirs froids, et le froid soupir tue
Même les pâles fleurs qui croissent sur les morts ¹.

II

Le printemps.

Que la campagne est verte et que le ciel est bleu !
Sous le ciel, sur les prés l'âme de l'air palpite.
L'alouette, là haut jetant sa note, invite
Le soleil qui lui darde un long regard de feu.
Rayonnant est l'azur, la campagne est en fête.
Qui rend le ciel si bleu ? qui fait les prés si verts ?
C'est le printemps, et moi, je suis, je suis si bête
Que je demeure assis à griffonner des vers ².

III

Inquiétude.

Mon cœur, oiseau captif, en ton étroite cage
Reste paisible et dors, sois plus obéissant ;
A tes barreaux pourquoi fatiguer ton courage ?
Tu vas briser ton aile et perdre tout ton sang.

1. *Voltak barátaim...* (*Felhők*. VI.) Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 49) : J'avais des amis, de bonnes gens. — Pourquoi ne sont-ils pas morts ? Mes larmes couleraient maintenant sur leur tombeau et des fleurs y croitraient nées de cette rosée. | Ils mourront un jour, mais alors aucun de ces vieux amis n'aura une larme de moi. Je n'aurai plus pour eux que les soupirs de l'amitié déçue ; et de tels souffles passant sur leur tombe en dessècheront toutes les fleurs.

2. *Mi kék az ég !* — Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 54) : Au Printemps. Que la campagne est verte, que le ciel est bleu ! Sous le bleu du ciel, sur le vert des prés, l'âme de l'air chante : l'alouette appelle et du haut des nuages invite le soleil qui la regarde avec passion. | Que la campagne est verte et que le ciel est bleu ! La prairie est si verte et le ciel est si bleu, parce que le printemps est là... et moi je suis si bête que je reste assis à ciseler des vers.

Ou bien si ta douleur se courrouce et s'indigne
 D'un seul élan, d'un choc aussi fier que puissant
 Meurs et redeviens libre. Alors avec ton sang
 Moi j'écrirai mon chant d'amour, le chant du cygne ¹.

IV

Jamais il ne fut.

Jamais il ne fut amoureux
 Celui qui peut nommer l'amour un esclavage
 L'amour, à ses élus heureux
 Donne des ailes, non des fers ; c'est mon partage.
 L'aigle des monts jamais n'a vu
 Sur ses flancs orgueilleux pousser pareilles ailes
 Je franchis d'un vol imprévu
 Ce pauvre nid la terre et les choses mortelles.
 M'élançant au ciel d'un seul trait
 Dans le jardin de Dieu semé de fleurs écloses
 Mon caprice fait un bouquet
 Des étoiles de feu, ces ravissantes roses.

La lumière du Paradis
 M'enveloppe, et la nuit de l'Enfer m'environne.
 Près des anges, près des maudits,
 D'extase et de terreur tour-à-tour je frissonne.
 Du temps et de l'espace, adieu le prisonnier !
 Dans l'infini jetant la sonde
 A volonté j'assiste au jugement dernier
 Ou je vois commencer le monde ².

1. *Szivem, te árva rabmadár.* — Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 104) : Inquiétude. O mon cœur, oiseau captif, étroitement enfermé dans la cage, reste paisible... endors-toi... Pourquoi t'élançer ainsi et te jeter sur les barreaux ? Tes ailes vont se briser et tu perdras bientôt ton sang. | Toujours, cependant, tu t'agites toujours ! Eh bien, si la vie s'enfuit loin de toi, c'est avec ton sang que j'écrirai mon chant d'amour, le chant du cygne. — Cette pensée poétique de Petőfi se retrouve dans une poésie d'Amiel (*Jour à jour. Poésies intimes. Paris, 1880, p. 89*) :

L'étrange oiseau

Le cœur est un étrange oiseau !
 Timide et fier, doux et sauvage,
 Il fuit et cherche l'esclavage :
 Le cœur est un étrange oiseau,
 Toujours inquiet, jamais sage...

2. *Soha sem volt az szerelmes...* Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 80) : Jamais celui-là ne fut amoureux qui prétend que l'amour est un esclavage. Ah ! l'amour donne des ailes et non des chaînes... il m'en a donné. | L'oiseau n'a pas reçu des ailes pareilles à celles que fait pousser l'amour. D'un vol franchir la terre, cet humble nid, je ne débute pas par de telles misères etc. — *La dernière strophe manque dans la traduction de Desbordes-Valmore et, par conséquent, chez Amiel également.*

V

Au Danube.

O grand fleuve, ton sein est déchiré souvent
 Par le soc du navire ou l'éperon du vent.
 La blessure est profonde et n'est pas dangereuse :
 Autres sont les sillons que la passion creuse !
 Dès qu'a cessé l'orage ou passé le bateau
 La blessure guérit ; tout est bien de nouveau.
 Mais quand le cœur de l'homme une fois se déchire,
 Rien ne le guérit plus et sa blessure empire ¹.

VI

Si je pouvais pleurer !

Si je pouvais pleurer ! La douleur est venue
 Et quelque chose en moi s'épouvante et s'émeut.
 Que les hommes sont bien les frères de la nue !
 Le nuage devient plus léger dès qu'il pleut.
 Moi je ne pleure point, moi des larmes j'ai honte
 Et je ne puis souffrir de montrer ma douleur.
 Pleurs, coulez en dedans, c'est un puits que mon cœur,
 Et ce qui tombe là, personne ne le compte ².

VII

Ma Tristesse et ma Joie.

Oh qu'elle est triste ma tristesse !
 Mon sein quand je suis triste est l'ancre du lion
 Et mon cœur est l'agneau que le fauve dépèce,
 Lentement et l'œil plein d'un sinistre rayon
 Buvant le sang, broyant les os, suçant la moëlle,
 De l'agneau sans défense il a fait son destin

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 132) : Au Danube. | O fleuve ! que ton sein est souvent déchiré par le bateau qui fuit ou l'orage qui dévaste ! | Que la blessure est large ! qu'elle est profonde ! La passion ne creuse pas de telles plaies dans le cœur. | Et cependant, dès que s'en vont l'orage et le bateau, la blessure guérit. Tout est bien de nouveau. | Mais quand le cœur de l'homme est une fois déchiré, il n'est pas de baume pour le guérir. — Traduction de *A Dunán* (1842).

2. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 141) : Si je pouvais pleurer !... Quelque chose m'a indubitablement troublé : la douleur est venue au devant de moi. Les hommes sont bien parents des nuages ; ils pleurent sans effort quand il pleut tristement. Moi, pourtant, je ne pleure jamais : cela m'est insupportable. Allons, mes larmes, mon cœur est sec et vide. Coulez en dedans, il y a de la place. — Traduction de *Elfojtott könnyek* (1845).

La souffrance a la dent cruelle
De mon cœur tel est le destin.

Oh qu'elle est joyeuse ma joie !
Ma poitrine est aux jours heureux comme un Eden,
Et mon cœur est la rose au milieu du jardin.
Le rossignol vainqueur, les papillons de soie
Fêtent la jeune rose. Un ange avec amour
La cueille, sur son sein la presse, et d'un coup d'aile
Repart, mais repart avec elle
Pour le pays d'où vient le jour ¹.

VIII

Autrefois.

Oh ! si j'avais vécu plus tôt, dans ces vieux âges
Où les preux compagnons d'Arpád vivaient encor
Et tiraient du fourreau pour voler aux carnages
Le glaive épris du sang, l'acier plus beau que l'or !

Du terrible Lehel défiant la trompette
Mon cri de guerre eût fait retentir les grands bois ;
Je crois que dans le ciel la voix de la tempête ;
Le tonnerre, eût été moins puissant que ma voix.

Sur un coursier sans mors, ardent comme la trombe,
Provoquant les périls, écrasant les guerriers
J'aurais su conquérir les palmes ou la tombe
Dans l'arène de feu des combats meurtriers.

Devant les vainqueurs las, encor souillés de poudre
Mon hymne eût célébré la gloire des héros
Et le dieu de la guerre ayant éteint sa foudre
Nos buveurs eussent fait sonner d'autres échos.

1. *Bum és örömiém...* Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 40) : Ma tristesse et ma joie. — Il n'est telle tristesse que ma tristesse. Oh ! quand je suis triste, mon sein est l'antre du lion ; mon cœur est l'agneau. Les lions affamés le déchirent avec leurs ongles. Ils boivent le sang, ils broient les os et sucent la moelle du pauvre agneau, les lions affamés etc.

Enfants dégénérés de cette époque fière
 Nous ne faisons plus rien digne des anciens jours.
 Il serait des exploits que je devrais me taire.
 Un idiome esclave a des rythmes trop sourds¹.

IX

*Le csikos*².

Enfant de la *Pousta*, je n'ai ni toit ni clos.
 Un cheval, un bon chien³, c'est mieux qu'un sol avare.
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Une selle, à quoi bon ? Je monte à cru le dos
 Du coursier qui se cabre et vainement s'effare ;
 Je suis un dompteur de chevaux
 Dans la vaste plaine magyare.

Ma chemise est bien faite et mes caleçons beaux.
 Rose me les broda⁴. Petite perle rare,
 Tu seras femme d'un csikos
 Dans la vaste plaine magyare⁵.

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 157) : *Autrefois !* Si j'avais vécu dans ces temps disparus où vivaient les vaillants compagnons d'Arpád, j'aurais saisi l'épée ivre de sang pour me réunir à ces héros ! | J'aurais chanté un grand chant de guerre et lutté avec le cor de Léhél ; le tonnerre lui-même, s'il eût grondé en ce moment, se serait perdu dans ma voix etc.

2. La note au bas de la page remarque que son original est intitulé : *Posztán születtem...* La traduction d'Amiel a déjà paru dans la *Feuille centrale de la Société de Zofingue* (1880) et a été reproduite dans la *Revue des Etudes hongroises*, 1924 [t. 2], p. 314.

3. Var. Zofingue : Un cheval dans ma main...

4. Var. Zofingue : Rose les a brodés.

5. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 211) : La *pousta* m'a enfanté ; j'y ai grandi. Je n'ai ni toit ni maison, rien qu'un champs fermé, un cheval à la main. Je suis *Tchikóche* [dans la note avec l'orthographe hongroise : *csikos*] dans la vaste plaine magyare. | A quoi bon la vanité d'une selle ? Je m'élançai sur le dos nu de mon cheval et ma route me conduisit rapidement partout : je vole sur le sable de la *pousta* ; je suis *Tchikóche* dans la vaste plaine magyare ! | Ma *gatya* [note : « la *gatya* est une large culotte de toile »] est frangée ; ma chemise de lin bien faite, car ma petite rose a pensé à moi. Elle sera femme de *Tchikóche* dans la vaste plaine magyare !

X

La montagne et la vallée.

Que ne suis-je la cime ! (ainsi dit le vallon)
 La cime est près du ciel saluant les étoiles.
 Avoir sous soi l'abîme et le vaste horizon,
 Les plaines enroulant ou déroulant leurs voiles,
 C'est divin. La montagne est une majesté,
 Et sur son trône assise, elle voit les nuages,
 Comme des flots d'encens, à sa sérénité
 Respectueusement apporter leurs hommages.
 Le premier des rayons que lance le soleil
 Sur son auguste front pose le diadème,
 Et l'astre qui s'en va, pour son adieu suprême
 Lui jette sur l'épaule un long manteau vermeil.
 Sublime destinée ! apanage superbe !
 Moi, je dois végéter dans l'ombre comme l'herbe
 Sans voir, sans être vu, pas même d'un voisin
 Que ne suis-je sommet ? voilà le vrai destin.

II

Que ne suis-je vallon ! (ainsi pense la cime)
 Résider près du ciel, d'un ciel vide ! à quoi sert ?
 Cette magnificence, on la tient pour sublime
 Mais la sublimité n'est qu'un morne désert.
 De son premier rayon le soleil me salue ;
 Son adieu me revêt d'une pourpre de roi ;
 Oui je reçois l'hommage et l'encens de la nue,
 Mais dans l'azur je suis toujours seule et j'ai froid.
 Vous, fleurs et rossignols, papillons et rosée,
 Je vous appelle en vain, vous êtes sans merci.
 Aucun de vous ne m'aime et je suis délaissée,
 Et la brise d'en bas est ouragan ici.
 Que ne suis-je vallon ! Chérissant la retraite,
 Renonçant à l'éclat d'une vaine grandeur,
 Je saurais me restreindre et dans l'ombre discrète
 Aux grâces du printemps demander le bonheur ¹.

1. Transcription assez libre de la traduction de DESBORDES-VALMORE (p. 234) :
 Que ne suis-je sommet ! (Ainsi le vallon soupire). Que ne suis-je sommet !
 Que cela est divin ! Là-haut, dans la région des étoiles, voir au-dessous de soi

XI

Saperment.

Dix mille tonnerres de Dieu
De rage tout le corps me tremble ;
J'écume et ma tête est en feu :
Au lac Balaton je ressemble.

Partout contre temps ou douleurs.
Qui m'a donné pareille étoile ?
Fille, je pourrais de mes pleurs
De deux mouchoirs tremper la toile.

Mais pleurer n'est pas d'un luron.
Un pleutre braillerait peut-être
Pour moi je lâche un gros juron
Et ma fureur trouve son maître ¹.

XII

L'Homme et la Femme.

Quand Dieu fit l'homme, sur son front
Passa je ne sais quel nuage
Mais je sais bien que de là sont
Venus et la nuit et l'orage.

Quand Dieu fit la femme, ses yeux
De plaisir d'abord s'humectèrent
Depuis, au ciel ces pleurs joyeux
En astres brillants scintillèrent ².

le vaste monde ! | Heureuse montagne ! Elle règne assise sur un trône élevé, entourée de rayons. Les nuages montent jusqu'à son front comme la fumée de l'encens etc. — Que ne suis-je vallée ! (Ainsi le sommet soupire). Que ne suis-je vallée ! Oh ! que toute cette magnificence est vide ! Que cette hauteur si enviée est déserte ! | Oui, le premier rayon de soleil est pour moi ; pour moi aussi le dernier quand il part, et cependant je suis toujours, toujours seul ! j'ai toujours froid ! etc. — Traduction de *A völgy s a hegy*.

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 202) : Chant populaire. | Eh ! mille tonnerres de Dieu ! La colère me brûle la poitrine. J'écume et je rage partout où je vais : On dirait le lac Balaton. | Ma vie est remplie de contre-temps ; mille supplices me torturent sans pitié. Si j'étais une pâle fillette, je pleurerais à mouiller deux mouchoirs. | Ah ! pleurer, ce n'est pas mon plaisir ! Qu'il braille, celui qui aime à brailler. Moi, je jure un juron plein de sève, et ma colère a trouvé son maître. — Traduction de *Lánggal égő teremtette...*

2. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 78) : Lorsque Dieu créa l'homme, les ténèbres obscurcissaient son front, je ne sais pourquoi. Mais la nuit était là avec son fils,

XIII

Mon Idole.

Mon cœur porte un amour comme il n'en fut jamais,
Cet amour est sacré. Dans l'extase il me plonge.

Les vierges d'ici bas ont de moins puissants rets ;
La déesse en exil seule a de tels attraits.

Bel ange Liberté, pourquoi n'est-ce qu'en songe
Et de nuit seulement qu'ainsi tu m'apparais ?

Chaque nuit je te vois. Beau rêve ! aujourd'hui même
Sur des gazons fleuris tu venais, toi que j'aime.

Et moi, me prosternant, j'avouais mon ardeur,
Et j'étendais la main pour cueillir une fleur.

Derrière moi quelqu'un d'invisible s'apprête.
La hache du bourreau soudain frappe. Ma tête
Se détache, et ma main t'offre la rouge fleur¹.

Les fréquentes citations de DESBORDES-VALMORE ont prouvé, je crois, à l'évidence ce que j'avais avancé au début de cet article. Il est incontestable que la traduction d'Amiel s'inspire très fortement de celle de Desbordes-Valmore, ou plutôt même, que l'une ne fait que reproduire l'autre en la versifiant, celle d'Amiel est pourtant nettement supérieure à l'autre quoiqu'imparfaite encore. La traduction de Desbordes-Valmore serre le texte de beaucoup plus près, mais la prose trahit l'original, en diminue la vigueur ou la grâce. Quant à celle du philosophe genevois elle est

le pâle éclair. | Lorsque Dieu fit la femme, des pleurs de joie coulaient de ses yeux attendris. Chaque nuit tu peux encore voir briller ces pleurs, quand les étoiles amies éclairent les cieux. — Traduction de *Felhő és csillag...*

1. Cf. DESBORDES-VALMORE (p. 150) : L'Idole. | Je porte en mon cœur un amour plus grand qu'il n'y en eut jamais. Mais cet amour est saint, il ne s'est choisi aucune forme terrestre... Presque chaque nuit je suis favorisé ; j'ai le même beau rêve. Encore aujourd'hui, je l'ai rencontrée dans une contrée fleurie. | Agenouillé à ses pieds, j'avouais de quelle ardeur mon cœur est enflammé pour elle ; et pour lui cueillir une fleur, je tendis la main en m'inclinant etc. — Traduction de *Szeretek én...*

souvent plus approximative, mais ne manque pas d'un certain souffle ; son principal défaut, bien gênant par endroits, ce sont une gaucherie d'expression entraînée par la versification, des inversions très dures et des tournures pesantes. Mais ce qui importe, c'est qu'il a découvert Petőfi et l'a aimé ; il a essayé de le faire chanter dans sa langue et associé par là deux grands noms, chers aux lettres françaises et hongroises, ceux de PETŐFI et d'AMIEL.

(Université de Szeged).

ZOLTÁN BARANYAI.

CHRONIQUE

LES RÉCENTES ÉTUDES BIBLIOGRAPHIQUES HONGROISES ¹

Au début de ce bref rapport sur la production bibliographique en Hongrie dans ces dernières années, il est indispensable de mentionner l'excellente étude de M. Pál Gulyás : *Le sort du livre en Hongrie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.* (Magyar Könyvszemle 1923-1924). Cet ouvrage distingue trois époques dans l'histoire du livre hongrois : 1° celle du moyen âge ; 2° celle qui se termine avec l'année 1772 ; 3° celle qui commence en 1772, année qui marque les débuts de Bessenyei. Dans la partie consacrée au moyen âge, M. Gulyás nous donne des renseignements sur la matière première employée et les formats du livre, sur les copistes ecclésiastiques et laïcs jouissant de quelque renom, sur les reliures ainsi que sur les commencements du commerce des livres. Il parle des bibliothèques hongroises du moyen âge, dont la première, celle de l'abbaye de Pannonhalma, contenait en 1093 quatre-vingts manuscrits. Des documents attestent l'existence au moyen âge de bibliothèques dont vingt-quatre rattachées à des monastères, huit à des évêchés, treize à des paroisses, trois à des universités et deux à des corporations. Les livres et les annotations qui nous sont parvenus mentionnent trente à trente-cinq particuliers, amateurs de livres. M. Gulyás nous fournit de nombreux renseignements sur tout ce qui a trait à ces bibliothèques ; il réserve également une large part à l'histoire de la Corvinienne. L'éminent historien passe ensuite à la seconde époque et retrace l'histoire de l'imprimerie en Hongrie. Il fait également connaître les circonstances qu'ont traversées les éditeurs, ainsi que l'histoire de la censure, celle des droits

1. Voir la première chronique : Pál Gulyás, *Dix années de bibliographie hongroise.* Revue des Études hongroises, 1923 [t. 1], pp. 166-183.

réservés aux auteurs et celle du commerce des livres. Il fait de profondes recherches sur l'histoire des bibliothèques publiques, le développement et l'organisation de ces dernières, l'élaboration de leur matière, leur usage ; il passe enfin en revue certaines collections privées.

Après cet examen d'un ouvrage qui, tout en comblant une lacune, pourra intéresser et instruire à la fois le grand public et les spécialistes, nous allons grouper d'après les sujets qu'elles traitent les productions de quelque importance de la bibliographie hongroise.

Les annotations turques de la Chronique Illustrée de Vienne font l'objet des recherches de M. Ferenc ZSINKA (Magyar Könyvszemle 1923). Le frontispice ainsi que les pages 24 et 25 du manuscrit présentent des annotations hongroises en caractères turcs. L'auteur du livre déduit de là qu'au cours du XVI^e siècle, avant l'année 1608, quand le manuscrit se trouvait déjà à la bibliothèque impériale de Vienne, il aurait été transféré pour quelque temps en Hongrie. — L'article de M. Kálmán TIMÁR sur les *Manuscrits des Prémontrés* (Kalocsa 1924) établit le fait que, quatre manuscrits latins liturgiques, conservés aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Budapest ont été exécutés à l'usage des Prémontrés probablement par les membres mêmes de cet ordre. Parmi les manuscrits en langue hongroise, il attribue à des Prémontrés non seulement les manuscrits Lányi et Apor mais encore ceux de Vienne et de Munich, donc la première traduction de la Bible. Il tire cette conclusion d'un calendrier ecclésiastique que contient le manuscrit en question. — Dans un article intitulé : *Une Gloria à double notation musicale au Musée National Hongrois* (Magyar Könyvszemle 1923) M. Kálmán ISOZ examine la notation musicale d'un fragment de *Gloria* qui sous la cote Cod. Lat. 14 de ladite bibliothèque se trouve dans un manuscrit du moyen âge. Les airs sont rapportés à l'aide de neumes allemands et de notation alphabétique. Le fragment présente une ressemblance frappante avec une *Gloria* publiée d'après un manuscrit d'Einsiedeln (coté Cod. Fr. 1) dans l'œuvre de P. Anselm Schubiger, *Die Sängerschule St. Gallens*. — M. Pál LUKSICS (ibid. 1925) nous renseigne sur un manuscrit relatif à la Hongrie, se trouvant sous la cote : L. IV. 5 à la bibliothèque de Turin. Dans le manuscrit, qui date du XIV^e siècle et qui fut détérioré lors de l'incendie de 1904, on trouve le roman de la fille de Salomon, roi de Hongrie ¹. — M. Imre MADZSAR étudie les

1. Cf. Eckhardt, *La Manekine, fille de Salomon*. Revue des Études hongroises, 1925 [t. 3], pp. 280-284.

parties relatives à la Hongrie du *Recueil manuscrit de légendes de Korssendonck* (M. Könyvszemle, 1924). Ce manuscrit de la Bibliothèque Mazarine (coté Ms 1733) contient entre autres les légendes de nombreux saints hongrois. Mais comme ces légendes ont été simplement copiées d'un incunable intitulé : *Legendae sanctorum regni Hungariae in Lombardica historia non contentae*, le manuscrit n'offre rien d'important au point de vue de la critique des textes des légendes hongroises. — M^{lle} Emma BARTONIEK parle du *Manuscrit N° 317 de la Bibliothèque Széchenyi* (*ibid.* 1923) Attendu que ce cérémonial latin du XV^e siècle renferme aussi la description du rite du sacre et que le sacre constituait le privilège exclusif du primat d'Esztergom, l'auteur de l'article présume que le manuscrit en question aurait appartenu à l'archevêché d'Esztergom. — M^{me} Edith HOFFMANN nous rend compte de *Deux livres de György Pálóczy primat d'Esztergom*. (M. Bibliofil Szemle 1925). L'un d'eux, un bréviaire de la « Studienbibliothek » de Salzbourg (coté V. I. E. 60) fut pris jusqu'ici pour un ouvrage polonais. M^{me} Hoffmann a découvert dans le livre les armes de György Pálóczy, ainsi que le nom de ce dernier inscrit sur la partie intérieure de la reliure. Le second, un missel qui porte également le nom de Pálóczy se trouve à la Bibliothèque du Musée National Hongrois (coté : Cod. Lat. 359). Les calendriers ecclésiastiques ainsi que les miniatures que renferment ces deux manuscrits du XV^e siècle apparaissent nettement comme étant d'origine hongroise.

Les manuscrits de l'époque de la renaissance ont été l'objet de plusieurs ouvrages de M^{me} HOFFMANN. Dans un compte-rendu intitulé *Les restes de la bibliothèque d'Orbán de Nagylucse* (Magyar Bibliofil Szemle 1924) elle s'occupe de trois livres d'Orbán, évêque d'Eger. Un psautier exécuté entre 1487 et 1492, conservé aujourd'hui à la bibliothèque du Musée National Hongrois (coté : Cod. Lat. 309) porte les armes de ce dernier, de même qu'un Pline et un Marsile Ficin provenant de 1468 et de 1469 possédés par la Bibliothèque Nationale de Vienne. — Dans l'année 1925 de la même revue, M^{me} HOFFMANN parle des *Restes de la bibliothèque de l'archevêque de Kalócsa, Pierre Váradí*. La première de ces œuvres, le *Missale Strigoniense* de la bibliothèque du Musée National Hongrois est un imprimé sur parchemin enluminé, exécuté en 1498 à Venise. Le second contient les lettres de St. Jérôme en deux volumes, dont le premier, un imprimé enluminé a été exécuté en 1476, le second en 1479 à Rome. Ces deux volumes semblent s'être perdus. Le *Lagerkatalog* N° 585 de l'année 1910 de Joseph Baer et C^o en contient une

description. Quant au troisième livre de l'archevêque c'est une œuvre de Grégoire, évêque de Nysse : *De vita Moysi*, traduit par Georgius Trapezuntinus, accompagné d'une préface de ce dernier. Ce manuscrit orné des entrelacs blancs de Florence se trouve à la bibliothèque de l'Université de Bologne (coté 2.682). Ces ouvrages portent tous les trois les armes de l'archevêque. — Dans un article intitulé : *Quelques monuments importants de notre production livresque au moyen âge* (M. Könyvszemle 1925) M^{me} HOFFMANN fait connaître les manuscrits ayant appartenu à Dominique de Kálmáncsehi, prévôt de Székesfehérvár, à Oswald Thuz de Szentlászló, évêque de Zagreb, à Georges, abbé de Topuszkó et évêque de Rozsnyó ainsi qu'à Thomas Bakócz primat d'Esztergom. Le premier des manuscrits qui appartenaient à Kálmáncsehi fait aujourd'hui partie de la collection Lichtenstein à Vienne et contient un bréviaire et un missel. Cette œuvre, exécutée dans l'atelier du roi Mathias à Bude a été copiée sur l'ordre du prévôt en 1498. Le second, un missel de la trésorerie de la cathédrale de Zagreb a des rapports étroits avec le premier et porte, en dehors des armes de Kálmáncsehi, celles d'Oswald Thuz. Le troisième, un bréviaire de Lambach, exécuté entre 1475 et 1493 fut enluminé par Franciscus de Castello Itallico de Mediolano, le seul enlumineur de tous ceux qui vivaient en Hongrie dont le nom et le travail soient connus. Le quatrième manuscrit de Kálmáncsehi, un livre d'heures appartenant à la collection Beatty à Londres fut copié — ainsi que l'atteste une annotation à la page 166 — en 1492 pour le prévôt de Székesfehérvár par un Franciscain, nommé Stéphanus de Chahol. L'un des livres d'Oswald Thuz de Szentlászló est identique au livre de Kálmáncsehi mentionné en second lieu. Un antiphonaire de la Bibliothèque Métropolitaine à Zagreb, exécuté vers 1499 portant les armes d'Oswald Thuz appartenait également à ce dernier. Deux autres livres ont conservé le nom de Georges de Topuszkó, évêque de Rozsnyó, à savoir un missel de la Bibliothèque Métropolitaine à Zagreb et un autre missel à la Trésorerie de la cathédrale. Par suite d'une ressemblance entre les armes des deux personnages, les deux livres furent attribués à Kálmáncsehi, mais les annotations qui se trouvent dans le manuscrit en indiquent le vrai propriétaire. Le second manuscrit est resté inachevé. Le travail fut interrompu probablement par suite de la mort survenue en 1498 de l'évêque Georges, et ne fut achevé qu'entre 1510 et 1521, sur les ordres de Thomas Bakócz, par un enlumineur travaillant d'après la manière italienne. C'est le même maître qui a fait le graduel de la bibliothèque primatiale d'Esztergom. Un Cicéron et un Ransanus, manus-

crits de Thomas Bakócz sont conservés au Musée National Hongrois.

L'auteur de ces articles traite également de *Quelques exemplaires de la traduction de Christophoro Persona Agathias* (ibid. 1924) et donne la description de six de ces traductions. Ces six exemplaires présentent deux types différents d'ornementation : fleurons coloriés et entrelacs blancs. Le premier type se retrouve sur les exemplaires dédiés, le premier à Béatrice, femme du roi Matthias, le second à Lorenzo de Médicis, le troisième au pape Sixte IV, tandis que des entrelacs blancs se font voir sur le reste des exemplaires, dont le premier fut offert au roi Matthias, le second à Fernand de Naples et dont le troisième n'est qu'un fragment (Ambrosiana P. 129, sup).

M^{me} HOFFMANN recueille également les données relatives à *Un peintre en armoiries de l'atelier du roi Matthias à Bude* (M. Könyvszemle 1923). Treize exemplaires de la bibliothèque de ce roi célèbre portent les fleurons des armoiries de Corvin exécutés sans aucun doute par la même main. Cinq d'entre eux ont dans les bordures des entrelacs blancs, mais les armes fleuronées seules constituent le travail du maître de Bude. Les huit autres manuscrits montrent dans leur ornementation une certaine unité, mais dans trois d'entre eux l'écriture est un travail italien. Cette ornementation fait preuve d'un goût florentin ; l'artiste devait donc être ou un maître florentin ou un maître hongrois sorti d'une école florentine.

M^{gr} Vilmos FRANKÓI dans une étude sur *La Bibliothèque Corvinienne et la mode du néoplatonisme* (Magyar Bibliofil Szemle 1924) nous donne une collection des pièces néoplatoniciennes de ladite bibliothèque et fait connaître le mouvement du néoplatonisme en Hongrie. — *Un manuscrit cru perdu ayant appartenu probablement à la Corvinienne* (M. Könyvszemle 1924) a été trouvé identique par M. Pál GULYÁS avec un autre manuscrit du British Museum (coté : Addit. Ms. 21.165). Le précieux manuscrit Jamblique était en possession du couvent viennois des pères Servites. Pour l'avoir cherché sans aucun résultat, M. Weinberger le déclara perdu.

Le R. P. DÉNES SZITNYAI S. J. reproduit la description d'*Un manuscrit inconnu de la Corvinienne rédigé en grec* (ibid. 1924). Il a fait cette description d'après un manuscrit possédé par les pères Jésuites (coté : Germaniæ 155). Ce dernier manuscrit renferme également un compte-rendu détaillé de l'œuvre en question. A la liste des manuscrits corviniens, M. Joseph FÓGEL en ajoute encore treize, en démontrant que ces livres qui figurent aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale de Vienne appartenaient

autrefois à la célèbre Corvinienne (ils portent les cotes : Cod. Lat. 133, 178, 218, 256, 259, 292, 437, 826, 2.139, 2.343, 2.384, 2.458, 2.485 : *Manuscrits Corviniens inconnus à la Bibliothèque Nationale de Vienne*. Magy. Bibliofil Szemle 1924). — M. EMILE JAKUBOVICH fait connaître le *Second fragment de l'original d'un manuscrit de Bonfini* (M. Könyvszemle 1925). Ce fragment fut découvert à Szeged, en 1923, dans l'intérieur d'une reliure, par le père gardien franciscain Nándor Kaiser. Il a été établi que le fragment de deux feuilles qui contient la fin du V^e livre de la IV^e décade appartenait à l'exemplaire exécuté par le scribe Jean sous la direction même de Bonfini. Cette copie fut incorporée à la Corvinienne par le roi Vladislav II. — Il a paru un magnifique ouvrage portant sur l'ensemble de la Corvinienne : *La Bibliothèque du roi Matthias Corvin* par M. André de HEVESY (Publications de la Société Française de Reproduction des Manuscrits à peintures. Paris, 1923. — In-4^o de 103 pages, LII planches). Après une abondante préface consacrée à l'histoire de la Corvinienne, l'auteur dresse une liste complète des restes de cette bibliothèque, qui sont : 156 manuscrits ayant appartenu incontestablement à Matthias, 81 autres connus d'après des citations, ainsi que six incunables dont trois dédiés à Matthias, trois à Béatrice.

À l'époque des commencements de l'imprimerie se rattachent les recherches de M. Gyula VÉGH sur *Les enseignes des éditeurs et imprimeurs hongrois d'autrefois*. Seule la première partie de l'ouvrage a paru sous le titre : *Les enseignes des libraires de Bude, 1488-1525* (Budapest 1923, In-4^o 32 pages). M. Végh signale vingt-six enseignes ayant appartenu à seize libraires de Bude. Dans un article sur *Les anciennes enseignes hongroises des éditeurs et imprimeurs, les blasons de recommandation* (M. Bibliofil Szemle, 1924) il parle de l'importance bibliographique de ces derniers et en fait connaître les plus considérables. M. Bálint HÓMAN consacre une étude aux douze éditions d'un imprimé datant du XVII^e siècle, intitulé : *Histoire des troubles de Hongrie*. (Magy. Könyvszemle 1925). — M. E. LUKINICH dans un rapport sur *Le primat György Szelepcsényi, graveur* (M. Bibliofil Szemle 1925) s'occupe d'un livre précieux provenant du XVII^e siècle, appartenant à la Bibliothèque du Musée National Hongrois, et qui a été rédigé par Georges Szelepcsényi sous le titre : *Propositiones Theologicae* (Rome, 1634). Le frontispice de ce volume, un portrait de Péter Pázmány, fut dessiné et gravé par Georges Szelepcsényi. — M. Imre LUKINICH, sous le titre : *Les premiers essais de la bibliographie hongroise*, fait connaître l'œuvre bibliographique de Czvittinger, Spanger, Péter Bod et István Sán-

dor (M. Könyvszemle 1925). — Parmi les catalogues des bibliothèques nous signalons en premier lieu les publications du Musée National Hongrois dont cinq nouveaux fascicules viennent de paraître. Les trois fascicules du *Catalogue de musique à la bibliothèque du Musée National Hongrois* (Budapest, 1921, 1923, 1924) de M. Kálmán Isov décrivent 1449 feuilles de musique et nous renseignent sur leur contenu. M. Pál Gulyás a déjà parlé du premier fascicule dans cette revue ; il en a signalé la richesse, l'érudition et le travail consciencieux qui font de cet ouvrage une source inestimable pour l'histoire de la musique. — M. Victor AKANTISZ a dressé le catalogue de la *Bibliothèque Todoreszku-Horváth* (Budapest, 1922). La collection précieuse léguée par Gyula Todoreszku à la Bibliothèque du Musée National Hongrois est composée, pour la plus grande partie, d'anciens imprimés hongrois (1.241 œuvres) dont un grand nombre d'exemplaires uniques. La collection contient encore 44 incunables étrangers, 26 manuscrits précieux, et 83 anciens imprimés à caractères serbes.

M. László SZABÓ DE BARTFA publie le catalogue de la *Bibliothèque d'Etienne Széchenyi*, déposée à la bibliothèque du Musée National Hongrois par la famille Széchenyi avant la cession à l'Autriche de la Hongrie occidentale. Le catalogue N° IX du Musée National renferme une *Collection de lettres* ayant un caractère littéraire. Dans la I^{re} série qui seule a paru jusqu'ici M^{me} RÉDEY-HOFFMANN publie une partie des 30.000 pièces qui composent la collection, à savoir 839 lettres. Ce groupe est formé par les auteurs dont le nom commence par la lettre A. M^{me} Rédey n'a pas manqué d'utiliser les descriptions de feu János VÁCZY, ancien bibliothécaire du musée. — M. Gyula VÉGH sous le titre : *Rariora et curiosa dans la collection du comte Alexandre Apponyi* (Budapest 1925) fait connaître une collection bibliophile n'ayant pas trait à la Hongrie. La collection comprend 36 incunables, 150 imprimés, provenant de la I^{re} moitié du XVI^e siècle, âge d'or de l'art de la librairie ainsi que de nombreuses éditions princeps. Grâce aux legs généreux du comte, cette collection de grande valeur est entrée en la possession du Musée National Hongrois, de même que la *Hungarica*, recueil inestimable d'œuvres parues à l'étranger et relatives à la Hongrie. Le catalogue de la *Bibliotheca Hungarica Apponyiana* s'est également enrichi d'un volume, qui porte le titre : *Ungarn betrefsende im Auslande gedruckte Bücher und Flugschriften* (München, 1925). Ce catalogue a été mis sous presse par M. Lajos DÉZSI d'après la description du comte Alexandre APPONYI.

M. István HARSÁNYI décrit les incunables de la Bibliothèque de

la Faculté calviniste de Sárospatak (*Catalogus incunabulorum quotquot in bibliotheca collegii ref. Sarospatakiensis asservantur*, 1468-1500. Sárospatak, 1922). — Sous la direction de M. IVAN PASTEINER le « Centre de Bibliographie » a commencé à la fin de 1925 la publication du *Catalogue central de l'accroissement des bibliothèques publiques hongroises*. Cette entreprise dont l'importance pour la bibliographie ainsi que pour les bibliothèques est considérable publie chaque mois la liste des nouvelles acquisitions d'une vingtaine de bibliothèques hongroises : *A magyar köz-könyvtárak gyarapodásának központi címjegyzéke*.

Un des événements les plus considérables de la bibliographie hongroise c'est la création par M. Pál GULYÁS du *Lexique biographique hongrois* servant de supplément au recueil biobibliographique de Joseph Szinnyei père : *Magyar írók élete és munkái*. Le vaste ouvrage de M. Gulyás est destiné à faire connaître la vie et les travaux d'auteurs hongrois ou vivant en Hongrie à partir de 1890. Les cinq premiers fascicules du premier volume ont paru jusqu'ici : *Magyar Életrajzi Lexikon*. Budapest, Lantos.

Parmi les bibliographies spéciales nous devons mentionner 1° *La bibliographie des dictionnaires et grammaires hongrois* par M. István SÁGI (M. Könyvszemle 1920-21-22), 2° *les Cinq ans de la presse périodique hongroise en Roumanie* (Kolozsvár, 1924) registre de 330 périodiques et journaux hongrois, parus entre 1919 et 1923 sur le territoire annexé à la Roumanie, 3° *La bibliographie de la littérature hongroise en Transylvanie*, enregistre des livres hongrois parus entre 1919 et 1924 sur le même territoire. Les deux derniers fascicules sont dûs au travail consciencieux de M. Lajos GYÖRGY. — L'Institut Hongrois à Berlin s'est mis à recueillir les travaux étrangers parus entre 1861 et 1921, se rapportant à la Hongrie. Deux volumes du vaste ouvrage ont paru jusqu'ici. ¹ — Sous le titre : *Petőfi dans la littérature* (M. Könyvszemle 1923) M. Gyula BAROS a recueilli les œuvres littéraires qui s'occupent du grand poète. Il a divisé sa matière comme suit : 1° Poésies (353 poésies de 242 auteurs) ; 2° Pièces de théâtre, scènes dramatiques (25 pièces de 22 auteurs) ; 3° Romans, biographies en vers, épisodes tirés de la vie du poète (29 œuvres de 22 auteurs) ; 4° œuvres en prose et en vers contenant des allusions à Petőfi (122 œuvres de 86 auteurs) ; 5° Ouvrages de poètes étrangers sur Petőfi (19 auteurs 19 œuvres). — Lors du

1. *Bibliographia Hungariae*. I. Historica, 1923, 8°, 318 col. II. Geographica. Politico-œconomica, 1926, XLVII p., 319-709 col. Berlin u. Leipzig. Walter de Gruyter. *Ungarische Bibliothek*. Dritte Reihe. Voir *Revue des Etudes hongroises*, 1924 [t. 1], p. 219.

centenaire de Jókai, M. Gyula BAROS a publié un recueil pareil relatif à Jókai : 1° Oeuvres en vers et en prose, 2° Rémiscences des titres du romancier, 3° Volumes de poésies dédiés à Jókai, 4° Poésies relatives à M^{me} Jókai née Laborfalvi. (M. Könyvszemle 1925). — M. Zoltán FERENCZI a fait paraître en anglais la bibliographie complète des traductions de Jókai (M. Bibliofil Szemle, 1925)¹.

Les publications annuelles de bibliographies qui paraissaient dans les revues scientifiques ont dû être supprimées par suite de la difficulté des circonstances. Seules les *Irodalomtörténeti Közlemények* et le *Népelet (Ethnographia)* ont pu les maintenir. Árpád HELLEBRANT qui, pendant de longues années, s'est dévoué à son poste de chef des travaux bibliographiques a quitté ses collègues pour toujours en 1925. Dès le commencement de l'année dernière la maladie l'obligea à décliner la tâche qu'il confia à l'auteur de ce rapport.

Pour achever notre compte-rendu, nous voudrions dire quelques mots d'un ouvrage de statistique d'imprimerie. M. Károly ERDŐS a fait un travail sur *La production de livres en Hongrie et la production de livres universelle* (Budapest, 1922) où il démontre que la production d'ouvrages purement scientifiques n'a diminué en Hongrie que de 40 % bien que ce pays ait perdu 60 % de son territoire. Quant aux œuvres d'une autre nature, leur production égale à peu de chose près celle d'avant guerre. Dans la production universelle des livres, la Hongrie tient le onzième rang parmi les nations. Pour celle des ouvrages scientifiques elle s'élève au neuvième rang.

(Bibliothèque du Musée National Hongrois).

ALICE GORIUPP.

1. Z. Ferenczi, *List of the translations of Jókai's works into foreign languages*. Budapest, 1926, Grill kiad. Gr. 8°, 43 p. — Voir encore *Bibliographie des traductions françaises des Oeuvres de Jókai*. Revue des Etudes Hongroises 1926 [t. IV], pp. 204-206.

NOTES ET DOCUMENTS

VOLTAIRE, MICHELET

ET LA CATASTROPHE HONGROISE DE 1526

Le quatrième centenaire de la catastrophe de Mohács tourne notre attention vers l'écrivain français qui s'en est le plus occupé dans ses ouvrages historiques : VOLTAIRE, qui le premier en France sentit la grande portée de cet événement pour la cause de l'Europe et du christianisme.

Déjà dans les *Annales de l'Empire*, cet extrait sommaire fait à l'usage de la duchesse de Gotha et publié en 1753, nous lisons au chapitre *Charles-Quint* (éd. Moland, XIII, 492) : « Le jeune Louis, roi de Hongrie et de Bohême, croit pouvoir soutenir seul l'effort de l'empire turc. Il ose livrer bataille à Soliman. Cette journée, appelée de Mohats, du nom du champ de bataille, non loin de Bude, est aussi funeste aux chrétiens que la journée de Varne. Presque toute la noblesse de Hongrie y périt ; le roi est noyé dans un marais en fuyant. Les écrivains du temps disent que Soliman fit décapiter quinze cents nobles hongrois prisonniers après la bataille, et qu'il pleura en voyant le portrait du malheureux Louis. Il n'est guère croyable qu'un homme qui fait couper de sang-froid quinze cents têtes nobles, en pleure une, et ces deux faits sont également douteux.

Soliman prend Bude et menace tous les environs. Ce malheur de la chrétienté fait la grandeur de la maison d'Autriche... »

Dans l'*Essai sur les Mœurs* il consacre à la catastrophe hongroise plusieurs pages (Chap. CXIX : *Etat de l'Europe au xvi^e siècle*) que je me permets de transcrire ici : « Les Hongrois en se choisissant ainsi leurs rois, restreignaient toujours leur autorité, à l'exemple

des nobles de Pologne, et des électeurs de l'empire. Mais il faut avouer que les nobles de Hongrie étaient de petits tyrans qui ne voulaient point être tyrannisés. Leur liberté était une indépendance funeste, et ils réduisaient le reste à un esclavage si misérable que tous les habitants de la campagne se soulevèrent contre des maîtres trop durs. Cette guerre civile, qui dura quatre années, affaiblit encore ce malheureux royaume. La noblesse, mieux armée que le peuple, et possédant tout l'argent, eut enfin le dessus; et la guerre finit par le redoublement des chaînes du peuple, qui est encore réellement esclave de ses seigneurs.

Un pays si longtemps dévasté, et dans lequel il ne restait qu'un peuple esclave et mécontent, sous des maîtres presque toujours divisés, ne pouvait plus résister par lui-même aux armes des sultans turcs : aussi quand le jeune Louis II, fils de ce Ladislas de Bohême, et beau-frère de l'empereur Charles-Quint, voulut soutenir les efforts de Soliman, toute la Hongrie ne put, dans cette extrême nécessité, lui fournir qu'une armée de trente mille combattants. Un cordelier nommé Tomoré, général de cette armée dans laquelle il y avait cinq évêques, promit la victoire au roi Louis (1526). L'armée fut détruite à la célèbre journée de Mohats. Le roi fut tué, et Soliman, vainqueur, parcourut tout ce royaume malheureux dont il emmena plus de deux cent mille captifs.

En vain la nature a placé dans ce pays des mines d'or, et les vrais trésors des blés et des vins; en vain elle y forme des hommes robustes, bien faits, spirituels : on ne voyait presque plus qu'un vaste désert, des villes ruinées, des campagnes dont on labourait une partie les armes à la main, des villages creusés sous terre, où les habitants s'ensevelissaient avec leurs grains et leurs bestiaux, une centaine de châteaux fortifiés dont les possesseurs disputaient la souveraineté aux Turcs et aux Allemands.

Il y avait encore plusieurs beaux pays de l'Europe dévastés, incultes, inhabités, tels que la moitié de la Dalmatie, le nord de la Pologne, les bords du Tanaïs, la fertile contrée de l'Ukraine, tandis qu'on allait chercher des terres dans un nouvel univers et aux bornes de l'ancien. »

Afin de juger de la sagacité de Voltaire dans ces beaux passages, il convient de chercher d'abord quels étaient ses informateurs. Où Voltaire a-t-il puisé des renseignements sur l'histoire de Hongrie ?

Nous pouvons établir d'abord que Voltaire, fort heureusement, s'est servi d'un ouvrage qui relate avec beaucoup de compassion et aussi une rare précision dans l'information, les malheurs de la Hongrie. C'est l'*Histoire des Révolutions de Hongrie* (Amsterdam ou La Haye, 1739), œuvre historique sortie de l'entourage du

Prince François II RÁKÓCZI, écrite selon les uns par l'Abbé BRENNER, secrétaire-diplomate de Rákóczi, selon les autres par BECHON et SAUSSURE, autres secrétaires du Prince¹. C'est ici (I, 99) qu'il a pu lire les détails de la révolte des paysans de 1514 et une remarque sur leur esclavage : « Les paysans étoient Esclaves avant cette révolte, mais après cet événement leur joug fut appesanti... », laquelle observation se traduit chez Voltaire en une série de réflexions sur la tyrannie de la noblesse hongroise. Évidemment, ni les auteurs de *l'Histoire des Révolutions de Hongrie*, ni Voltaire ne pouvaient prévoir encore les résultats récents de l'histoire économique de l'Europe qui ont montré que l'oppression des paysans hongrois n'est pas un fait isolé, mais une conséquence générale et atteignant toute l'Europe par suite du changement du système monétaire (cf. ci-dessous p. 178). C'est encore dans le livre inspiré par l'entourage du Prince que Voltaire lut la mention des 200.000 captifs faits par Soliman ; c'est encore ce livre qui évalue à 30.000 le nombre des combattants hongrois. Il y lut aussi le nom de PAUL TOMORRÉ, moine de l'ordre de saint François, généralissime des forces hongroises ; en effet *l'Histoire des Révolutions de Hongrie* est la première à donner d'après sa source latine Brodarics : *De conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohacz verissima historia* (Cracovie 1527) cette transcription inexacte du nom latinisé de TOMORI : *Tomorrhæus*². N'était cette petite erreur philologique, on pourrait encore supposer que Voltaire eût puisé ses informations ailleurs, mais ce détail ajouté aux autres confirme définitivement notre assertion.

D'autres passages de l'histoire de Hongrie que Voltaire donne dans ses ouvrages, montre qu'il a puisé à pleines mains dans *l'Histoire des Révolutions*. L'histoire de *Marie Rex*, du cruel sort de sa mère Élisabeth, etc. viennent de là. A propos de Louis d'Anjou dit le Grand, Voltaire vante ses études mathématiques et raconte quel mérite il a eu en abolissant les épreuves superstitieuses ; or tout cela se retrouve dans sa source qui semble avoir subi dans ses jugements, tout comme Voltaire, l'ascendant du rationalisme à la mode.

Mais la réflexion méprisante que Voltaire ajoute à ce sujet est bien du spirituel et superficiel écrivain : « Cependant il est presque ignoré en Europe : il n'avait pas régné sur des hommes qui sussent transmettre sa gloire aux nations. Qui sait qu'au XIV^e siècle il y eut un Louis le Grand vers les monts Krapac ? » (ch. CXIX).

1. Kont, *Bibliographie française de la Hongrie*, Paris 1913, p. 42.

2. Les auteurs renvoient p. 105 à leur source : *Braderithi*.

Ce dernier mot, forme défigurée du nom des *Karpathes*, n'est pas dû, comme on serait tenté de le supposer, à une négligence voulue de l'ironiste. Au contraire, la forme de ce nom nous conduit à une autre source de Voltaire : c'est la traduction de l'*Histoire Universelle* de Jacques DE THOU par l'Abbé PRÉVOST D'EXILES (La Haye, 1740). En effet, c'est ici que nous trouvons dans la description de la Hongrie le nom des Karpathes déformée de cette manière (t. II, p. 3) : « Au-dessous de la Pologne, on trouve... les monts *Crapak*, qui bornent la haute et la basse Hongrie au Septentrion. » C'est chez de THOU que VOLTAIRE lut l'anecdote du sultan pleurant à la vue du portrait de Louis II, anecdote dont l'absurdité choqua son bon sens (I, 83) : « Il livra à l'Armée Chrétienne, près de Mohatz, cette célèbre Bataille, où Louis perdit lui-même la vie, à l'âge de vingt-deux ans, par l'imprudence des siens... On rapporte que Soliman répandit des larmes à la vue du portrait du Roi Louis, et de la Reine Marie son Epouse ; ne pouvant s'empêcher, dans la joye même du triomphe, de se remettre en mémoire la fragilité de la condition humaine, et de plaindre le sort d'un jeune Roi qui s'étoit précipité ouvertement dans sa ruine par l'imprudence de ses Conseillers. Son dessein, disoit-il lui-même, n'étoit pas de chasser Louis du Trône de ses Pères ; mais de châtier l'insolence des Hongrois, et de faire recevoir à ce Prince le Sceptre de sa main, comme un bienfait de l'Empire Ottoman. » Dans les notices l'Abbé Prévost ajoute encore en citant la *Turkish History* de Knolles, quelques détails anecdotiques sur la conduite du sultan après la défaite, mais au lieu des 1.500 nobles décapités de Voltaire on n'y trouve que sept ou huit têtes rangées « en présence de Soliman » et la mention des brocards que la suite du sultan adresse à ces têtes d'évêques. MORERI cite une anecdote analogue, mais il ne parle que de la tête de l'archevêque Tomori (voir l'art. *Tomorrhæus* dans l'édition d'Amsterdam 1740).

Reste à établir d'où provient le récit du massacre des 1.500 nobles décapités et le tableau désolant de la Hongrie après la défaite. Nous avouons n'avoir pas réussi à découvrir la source où Voltaire a trouvé le chiffre de ces victimes ; peut-être a-t-il brodé quelque peu sur la notice de l'Abbé Prévost. Quant à la peinture de la Hongrie sous la domination turque, il est à peu près certain qu'il avait lu une relation de voyage de l'époque turque, car les détails qu'il apporte sont bien observés et correspondent aux recherches modernes. Parmi les nombreuses descriptions de voyage celle du célèbre médecin anglais Édouard BROWN ressemble le plus au tableau de Voltaire : lui aussi mentionne la fertilité du pays et le fait

extraordinaire que les habitants cachent leurs grains dans des caves de peur de l'ennemi et des voleurs et que pendant la guerre turque les habitants d'un village avaient cherché refuge dans ces réduits souterrains, mais que même ainsi ils ne purent éviter leur sort, l'esclavage ; « Ils ne se servent point de granges pour enfermer leurs grains, mais ils font seulement de grands trous dans la terre, et les mettent de cette manière à couvert aussi bien des voleurs, que des courses des ennemis. A *Clesch* proche de *Topolchan*, lorsque les Turcs entrèrent dans ce pays pendant les dernières guerres, le Peuple se retira, et alla se cacher dans les trous de cette manière, mais comme il y avoit quelques Turcs qui parloient bien Schlavon, ils leur dirent, que les ennemis s'étoient retirés et qu'ainsi il n'y avoit plus rien à craindre ; et les ayant fait ainsi sortir adroitement de leurs trous, ils en firent des Esclaves... » C'est Brown encore qui fait l'éloge de la vaillance et des qualités spirituelles des Hongrois ; on trouve ainsi réunis chez lui les éléments principaux de la description de Voltaire. D'ailleurs il ne dut pas lire son auteur en anglais, le livre de Brown ayant été traduit en français dès 1674 (*Relation de plusieurs voyages faits en Hongrois, Servie, Bulgarie, Macédonie, Thessalie, Autriche, Styrie, Carinthie, Carniole et Friuli*. Trad. p. LE VASSEUR).

Ces détails une fois établis, nous pouvons constater que VOLTAIRE s'est donné la peine, sinon de s'adresser aux sources originales, au moins d'utiliser de bons travaux parus en français : on a l'impression en effet que déjà les sources latines étaient lettre morte pour lui. Mais chez Voltaire la question des sources est, comme on le sait, de second ordre ; l'histoire ne l'intéresse qu'au point de vue général, il voit trop de bévues chez les anciens historiens pour qu'il se soucie d'établir la vérité jusque dans le détail. En l'espèce, d'ailleurs, il s'est adressé à bonne enseigne : BRODARICS, témoin de la catastrophe de Mohács, lui fournit à travers la sympathique *Histoire des Révolutions de Hongrie* des renseignements exacts sur les antécédents et le cours de la bataille, l'excellent voyageur BROWN lui prête son habile plume pour faire cet éloquent tableau de la Hongrie désolée où se révèle le grand cœur de Voltaire sensible aux souffrances de l'humanité. Par contre, son bon sens réagit contre les anecdotes de Jacques DE THOU, — c'est là un trait général de sa méthode historique, — et son sentiment démocratique prend parti pour les serfs de la noblesse hongroise. Avec une lucidité qui lui est propre il reconnaît que la défaite de Mohács était une seconde catastrophe de la chrétienté après celle de Varna où mourut un autre roi de Hongrie (1444).

Et alors on comprendra comment la lecture des indicibles souff-

frances de la Hongrie, racontées dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, a pu inspirer à cet écrivain, d'ailleurs si cruel dans son ironie, ces lignes pleines de pitié humaine (*Essai sur les mœurs*, chap. CXCII) : « De tous les peuples qui ont défilé devant nos yeux dans cette histoire, aucun ne fut aussi malheureux que les Hongrois. Leur pays dépeuplé, partagé entre la faction catholique et la protestante, et entre plusieurs partis, fut à la fois occupé par les armées turques et allemandes. »

Voltaire n'a garde de tirer des conclusions générales de la fatalité qui pèse sur la nation hongroise. Il se contente de la signaler comme un exemple du sort misérable qui est le partage de l'existence humaine. Vers la fin du siècle, un autre grand écrivain, Joseph DE MAISTRE, fait figurer aussi la « bataille de Mohatz » à côté du règne de Soliman, du siège de Vienne et de Malte parmi les fléaux qui ont frappé l'humanité, mais l'on sait que le célèbre métaphysicien de la guerre ne considère pas ces désastres comme les effets d'un hasard aveugle, pour lui ce sont autant de preuves, autant de cas de la « réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables ». (*Considérations sur la France*, 1794, chap. III).

Nous devons avouer que cette théorie paradoxale nous semble plus sympathique et même *plus conforme à la vérité humaine* que le terrible chapitre de MICHELET, intitulé par ce brillant adversaire de l'Église : *Soliman sauve l'Europe* (*Histoire de France*, ch. XV) et où la catastrophe hongroise n'est plus qu'un épisode nécessaire de cette grande action de délivrance que le roi de France, François I^{er} et le Sultan ont exécutée en faveur de la liberté humaine. « L'infortuné Rincon (ambassadeur de France à la Cour de Pologne)... paraît avoir conçu, avec les Italiens (Vénitiens), l'idée vaste et hardie, vraiment libératrice pour l'Occident, de former un faisceau de Pologne, Turquie, Hongrie turque. » ... « Une solide barrière fut élevée, la Hongrie Ottomane, à la porte de Vienne. » Le paradoxe de Joseph de Maistre est-il aussi hasardeux que celui de ce frénétique libéral ?

Quoi qu'il en soit, à la Hongrie revient l'honneur d'avoir servi d'offrande sur l'autel de l'humanité, selon Joseph de Maistre, de l'Europe selon Michelet. Cependant celui-ci ne laisse pas même à la Hongrie cette suprême consolation, car il attribue la chute de la Hongrie à ses propres fautes. Après un récit mouvementé et où la brillante plume de MICHELET fait honneur à la vaillance hongroise, il résume ainsi la leçon de la bataille :

« Nombre d'entre eux, emportés par la course, ou poussés par les Turcs, allèrent s'engouffrer aux marais. Le roi Louis en fut, et

le royaume. La Hongrie reste là. C'est le tombeau d'un peuple. La question dès lors commença entre la Turquie et l'Autriche.

Qui avait détruit la Hongrie? Nul qu'elle-même. La fatale habitude de s'élire un prince étranger avait perverti le sens national. Dans la dernière et suprême élection, le héros hongrois, Batthori, livre sa patrie aux Allemands. En haine du Transylvain Zapoly, il reconnaît l'Autrichien Ferdinand. Les Turcs feront roi Zapoly.

Choix difficile ! Le Turc c'est le caprice, l'avarie, l'inconnu. L'Autriche, c'est l'impôt et la bureaucratie de plomb. »

Ces singulières réflexions dans lesquelles se mêlent une pitié mal dissimulée pour le malheureux pays, un reproche inintelligible, — la Hongrie fut-elle jamais aussi grande et glorieuse que sous le règne de la dynastie étrangère des Anjou? — et dans la phrase finale, la vision un moment entrevue de la véritable situation du pays, montrent quelle incohérence d'idées se cache sous ces phrases sonores. Si en effet Soliman a sauvé l'Europe, l'Europe a cruellement et perfidement sacrifié un pays européen.

Mais on a démontré ailleurs¹ ce qu'il faut penser de cette alliance de François I^{er} avec le Sultan qui fait accepter à Michelet, « hautement », le nom injurieux que les empereurs lancèrent si souvent à la France, celui de « grand renégat ». En réalité, les choses ne se sont pas passées ainsi et la France n'a ni à se prévaloir ni à déplorer singulièrement son attitude *avant* la défaite de Mohács. Cette attitude était celle de tous les États de l'Europe, celle de l'indifférence ; et encore la France a-t-elle cet avantage sur pas mal d'autres, qu'elle avait moins promis que ceux-là...

(Université de Budapest)

ALEXANDRE ECKHARDT.

1. Sur cette question on lira prochainement des conclusions intéressantes dans l'article de M. Pál Török, *Les antécédents diplomatiques de la catastrophe hongroise de 1526*.

LES MEILLEURS LIVRES HONGROIS

DE L'ANNÉE 1924

Le Sous-Comité de Bibliographie de la Commission de Coopération Intellectuelle a accepté, dans sa session du 14 juillet 1924, la proposition soumise par M. C. J. HAGBERG WRIGHT tendant à la publication annuelle d'une liste succincte d'ouvrages remarquables parus dans les différents pays du monde et qui, par leur nature, soient propres à bien faire connaître l'effort intellectuel de chaque pays.

Nous publions ci-dessous, d'après la brochure *Ouvrages remarquables parus dans différents pays au cours de l'année 1924* (S. d. N. Institut Internat. de Coopération Intellectuelle, Paris, 1926), la liste des 10 ouvrages remarquables parus en Hongrie, dressée par la Commission Hongroise de Coopération Intellectuelle.

PHILOSOPHIE.

1. Gyula KORNIS : *Történetfilozófia* (Philosophie de l'histoire). Budapest, Magyar Történelmi Társulat, 1924. 226 p.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE HONGROISE.

2. Ferenc ZSIGMOND : *Jókai*. Bpest, Magy. Tud. Akadémia kiad. 1924. 8°, 415 p.

HISTOIRE DE LA HONGRIE.

3. Gyula SZEKFÜ : *A magyar állam életrajza* (La biographie de l'Etat hongrois). 2° éd. Bpest, Dick Manó kiad. [1924], 8°, 238 p.

ETHNOGRAPHIE.

4. Marián RÉTHEI-PRIKKEL : *A magyarság táncai* (Les danses du peuple hongrois). Bpest, Studium kiad. 1924. Gr. in-8°, 311 p.

SCIENCES NATURELLES.

5. Sándor JÁVORKA : *A magyar flóra* (Flora Hungariæ). Bpest, Studium kiad. 1924-25, 1307 p.

ESTHÉTIQUE.

6. Albert BERZEVICZY : *Itália*. 3^e éd. Bpest, Franklin Társulat kiad. 1924. vol. I. 307, vol. II. 344 p.

BELLES-LETTRES : POÉSIE.

7. János ARANY : *Összes munkái* (Œuvres complètes). Bpest, Franklin Társulat kiad. 1924. Nouvelle édition avec introduction et notes de M. Géza Voinovich. Vol. I-V, 223, 255, 357, 356, 382 p.

8. Andor KOZMA : *Magyar szimfóniák* (Symphonies hongr.) 2^e éd. Bpest, 1924.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE.

9. Ferenc HERCZEG : *Kilenc egyfelvondásos* (Neuf pièces à un acte). Bpest, Singer és Wolfner kiad. 1924. 199 p.

ROMAN.

10. Kálmán CSATHÓ : *Földiekkel játszó égi tünemény*. Roman. Bpest, Singer és Wolfner kiad. 1924. 251 p.

LE TROISIÈME CONGRÈS FINNO-OUGRIEN A BUDAPEST

La capitale de la Hongrie aura l'honneur, en l'année 1928, de recevoir le troisième Congrès des peuples Finno-Ougriens.

Le premier de ces congrès a eu lieu en 1921 à Helsinki, capitale de Finlande, le second tint ses séances en 1924 à Tallinn (Reval), la métropole estonienne.

Or le congrès qui se réunira l'année prochaine à Budapest, aura une envergure plus considérable que les deux précédents. Tandis que sur le programme des congrès de Helsinki et de Tallinn (Reval) ne figuraient que des questions intéressant l'enseignement public des pays finno-ougriens, le congrès de cette année embrassera toute la vie intellectuelle de ces peuples et méritera pour la première fois d'être qualifié de **CONGRÈS DES PEUPLES FINNO-OUGRIENS**.

Les travaux de ce Congrès seront répartis entre trois sections. Présidée par M. Joseph SZINNYEI, professeur de langues finno-ougriennes à l'Université de Budapest, la première s'occupera des questions intéressant la culture générale et la pédagogie des peuples finno-ougriens ; il y aura des conférences et des discussions sur les derniers résultats obtenus par les sciences historiques, ethnographiques, mathématiques, techniques et médicales dans les divers pays finno-ougriens. La seconde section présidée par M. Farkas HELLER, professeur d'économie politique à l'École Polytechnique de Budapest, se consacrera aux questions économiques intéressant en commun les divers peuples finno-ougriens. Elle examinera en même temps les méthodes de collaboration de ces peuples dans les institutions internationales de l'Europe, Société des Nations, Institut de Coopération Intellectuelle etc. Enfin dans la troisième section, dirigée par M. Gyula PEKÁR, le distingué homme de lettres, ancien secrétaire d'Etat au Ministère de l'Instruction publique, on entendra des conférences sur l'état actuel de la vie littéraire et artistique des peuples finno-ougriens.

Au congrès participeront uniquement les représentants des peuples finno-ougriens, Finnois, Estoniens, Hongrois et probablement aussi les délégués des petites républiques finno-ougriennes

autonomes faisant partie de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. On prévoit l'arrivée des savants, des hommes de lettres et des hommes politiques les plus distingués des pays finno-ougriens.

On projette d'autre part l'organisation d'un grand concours athlétique de ces peuples qui, vu l'importance de la vie sportive dans leurs pays, promet d'avoir un intérêt tout particulier.

Au congrès général s'ajouteront un congrès de la jeunesse universitaire des pays finno-ougriens et une « jamboree » internationale de leurs fédérations d'éclaireurs. Le résultat de ce congrès sera, comme on l'espère, un renforcement du sentiment de fraternité de ces peuples disjoints par les événements historiques et l'éloignement géographique. La Hongrie en particulier sera heureuse de faire connaître aux nations-sœurs, au cours d'excursions organisées pour des groupes de spécialistes, ce qui reste de l'ancienne Hongrie millénaire et où en sont les travaux de reconstruction dans la Hongrie d'après-guerre.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Mitița CONSTANTINESCO. **L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie.** Bucaresti, 1925. Cultura Natională, in-8°, 480 p.

L'auteur de ce livre se propose de donner une esquisse de l'histoire des Roumains en Transylvanie; or elle est conçue dans un esprit nationaliste et tendancieux. Sans tenir compte des insultes qu'il croit devoir adresser aux autres nations, nous désirons simplement réfuter les erreurs historiques les plus évidentes de son étude et retracer l'évolution des Roumains dans la Hongrie historique en nous fondant sur des recherches historiques que nous croyons être à l'abri de tout préjugé nationaliste et qui résistent à l'épreuve de la critique historique.

M. CONSTANTINESCO considère le caractère autochtone de la population roumaine de Transylvanie comme un fait acquis. Les Roumains de Transylvanie seraient les descendants des colons romanisés de l'empereur Trajan qui furent chassés de leur habitat original par les barbares envahissant cette province : Magyars, Saxons, Sicules (*Szeklers*), auxquels il ajoute même les Souabes du Banat, bien que tout ceux-ci fussent en minorité dans leur nouvelle patrie. Lorsque les masses hongroises furent arrêtées dans leur afflux vers l'Orient par les défaites de Mersebourg et d'Augsbourg, ils refluèrent sur la Pannonie et dans les montagnes : « Ce réduit naturel de la Transylvanie, abri des Roumains » (p. 166). Aux x^e et xi^e siècles les Hongrois, appuyés par l'Eglise catholique dont ils avaient adopté la doctrine, pénétrèrent en Transylvanie. Or, les descendants des Romains avaient été par trop éprouvés et trop « primitivement organisés » pour tenir tête à l'assaut « barbare ». Devant ces peuples nouveaux et devant les Sicules et Saxons établis par les rois de Hongrie pour la défense de la frontière transylvaine ainsi que devant les Ordres de chevalerie allemands établis sur la pente méridionale des montagnes, les Roumains se retirèrent

dans la région des hautes montagnes, non sans avoir livré plusieurs batailles contre les Hongrois sous leurs *cneji* et *voévodes*, « dont l'existence est attestée », — ajoute M. Constantinesco. Par suite de cette vaillante résistance, la « soumission générale de la Transylvanie à la domination de la dynastie arpádienne des rois magyars fut une entreprise de longue durée » (p. 167). Après que la population roumaine de la plaine moldave et valaque se fut aussi retirée fort prudemment dans les montagnes des Karpates, toute la nation roumaine continua son existence nationale au milieu de ces montagnes ; elle y conserva sa langue, ses anciennes traditions et coutumes ainsi que son organisation primitive. D'après la peinture romantique de M. Constantinesco, « la nation roumaine égrenait ses villages sur les ruines et les souvenirs de la civilisation des légionnaires romains » (p. 171). Les rois de Hongrie distribuèrent alors l'ancien territoire romain sous forme de donations, conformément au système féodal emprunté par les Magyars au catholicisme. Et quoique ces colonies fussent « des flots sans grande importance au milieu de ce pays roumain » (p. 172), leur système juridique s'étendit bientôt et fit tomber dans l'oubli les anciennes institutions sociales et économiques des Roumains. Ceux-ci furent obligés de se plier à l'organisation féodale : plusieurs « *cneji* » furent anoblis, le « *ius Valachiae* » et la « *vetera consuetudo* » des autres sujets successivement abolis. Ainsi « l'abolition et la disparition de l'ancienne coutume romaine fut un long phénomène de résistance nationale, de sourdes luttes terminées par l'anéantissement sous la violence de l'oligarchie magyare » (p. 176). —

Voilà en quelques traits le tableau que nous pouvons tracer de l'histoire ancienne de la Transylvanie en lisant les chapitres correspondants du livre de M. Constantinesco, chapitres où fourmillent les contradictions et les raisonnements incohérents, défiant toute méthode historique. Il n'a garde de citer les preuves de ses assertions, pas plus que ses sources qu'il ne nomme jamais au cours de ses réflexions : les historiens roumains. Dans tout ce récit il n'y a qu'un seul fait historique : l'existence des *kenéz* (« *cneji* ») ; encore ne sont-ils connus qu'à partir du xiii^e siècle. La méthode habituelle de l'auteur est de rapporter à des temps plus anciens ce qui appartient aux siècles récents ; il en use ainsi avec l'institution des *kenéz*, avec le titre du duché de « Fogaras » porté par les princes de Valachie au xv^e siècle (p. 167), etc. Comment établir dans tout cela la vérité historique conforme à l'état actuel de l'historiographie moderne ?

Lorsque les légions romaines de la Dacie ne purent plus soutenir

les attaques de plus en plus véhémentes des peuples barbares, cette province fut évacuée par l'empereur Aurélien. Entre 260 et 272 les colons romains se retirèrent sur la rive droite du Danube ; cette retraite est rapportée par trois chroniqueurs vivant peu après ces événements. Dès lors, en Dacie, toute vie romaine disparut ; les trouvailles archéologiques, abondantes jusqu'à cette date, cessent absolument, à partir de 260, d'attester l'existence de la culture romaine ; avec les légions disparurent aussi les désignations topographiques romaines. Que l'on compare avec la Dacie, des provinces comme la Gaule, la Germanie méridionale ou les provinces balkaniques : partout où la vie romaine continua son existence sous une forme quelconque, la topographie romaine, quoique modifiée et transformée, s'est conservée. D'autre part, la Dacie fut envahie tour à tour par les Goths, les Huns, les Gépides, les Avars et les Slaves. La présence et le passage de chacun de ces peuples sont attestés par les documents historiques, les découvertes archéologiques et la topographie ; seuls les Roumains ne sont mentionnés dans aucune des sources qui se rapportent à l'ancienne province de Dacie. De 260 jusqu'au XII^e siècle, période de *près de mille ans*, pas le moindre document historique qui prouve la présence des Roumains en Transylvanie. En effet, étant donné qu'un peuple ne saurait clore hermétiquement ses frontières devant les peuples voisins et qu'il en subit nécessairement et fatalement l'influence, on doit s'étonner qu'on ne puisse démontrer dans la langue, la culture et les coutumes roumaines la moindre trace de l'influence des Goths, Gépides ou Avars ¹.

La preuve la plus forte et même irréfutable contre l'hypothèse de l'autochtonie roumaine est fournie par cette branche de la linguistique qui tout récemment a pris un développement considérable, j'entends l'étude toponomastique. Il faut citer notamment à ce propos les études du slaviste connu, M. JÁNOS MELICH, concernant la toponymie hongroise et transylvaine ². La valeur métho-

1. Sur l'histoire ancienne des Roumains, cf. Robert ROESLER, *Romän. Studien*, Leipzig, 1870. Paul HUNFALVY, *Neuere Erscheinungen der rumän. Geschichtsschreibung*, Wien, 1886. Le travail de DICULESCU, *Die Gepiden*, Leipzig, 1922, qui essaie de démontrer l'existence d'éléments gépides dans la langue et la culture roumaine, ne résiste pas à une critique scientifique sérieuse ; cf. le c.-r. de A. ALFÖLDI, dans *RÉL.HFou*, 1926 [L. IV], p. 187 ; Bogrea, *Antiarial Inst. de Ist. Nat. al Univ. Cluj*, II, 1923, p. 390 ; Densusianu, *Graï si Suflet*, Bucuresti, 1923.

2. J. MELICH, *Magyarország a honfoglalás korában*. Budapest, 1925, p. 53 ss. (La Hongrie à l'époque de la conquête du pays). Paraîtra prochainement en traduction française dans la *RÉL.HFou*.

dique de ces recherches repose sur cette expérience qu'un peuple qui s'établit dans un territoire emprunte à la population qu'il y trouve, une partie de ses noms géographiques, tout en adaptant ces formes au système phonétique de sa propre langue. Ajoutons à cela ce phénomène souvent constaté que même les peuples « éteints » ne disparaissent pas complètement quand bien même leur organisation politique cesse d'exister pour une raison quelconque. Ces considérations permettent de comprendre que les mêmes appellations géographiques se retrouvent pendant de longs siècles. Dès lors une recherche méthodique des appellations toponymiques doit donner des résultats dont la portée est d'autant plus grande que les autres sources historiques font défaut pour cette période. Dans cette catégorie d'indices la première place revient sans doute aux noms des grands fleuves et rivières que les peuples nomades devaient désigner en premier lieu. Les petites rivières des hautes vallées reçurent leurs noms sans doute plus tard que les grandes rivières dont les vallées larges furent envahies tout d'abord par les peuples nomades vivant de l'élevage du bétail.

Or, les recherches étymologiques nous fournissent des conclusions précises sur les habitants de la Transylvanie avant la conquête hongroise. Aux ix^e et x^e siècles la Transylvanie fut habitée par quelques colonies, assez peu peuplées il est vrai, dont la langue était un idiome bulgare-turc, car les noms hongrois des rivières les plus importantes de la Transylvanie habitée aujourd'hui par des Roumains : *Temes*, *Körös*, *Szamos* et *Maros* ont été empruntés par les Hongrois à une langue bulgare-turque. Nous ne pouvons que résumer ici la démonstration qui a mené M. MELICH à cette conclusion importante dans son étude sur la toponymie transylvaine. D'après les sources grecques des viii^e et ix^e siècles, les noms de ces rivières employés par les peuples barbares, *Tibhis* ~ *Tibis*, *Gris*, *Samus*, *Maris* sont d'origine thracodace, fait d'ailleurs sans importance pour nous. Les noms hongrois anciens de ces noms furent aux ix^e et x^e siècles : *Samus* ~ *Somus*, *Kris*, *Maris* ~ *Moris*, *Timis*. Les noms de l'ancien hongrois se terminent en *s* (lire *ch* = *š*), par contre les appellations des autres langues que les écrivains byzantins du ix^e et du x^e siècles nous ont transmises portent un *s* (lire *s*) en suffixe. A quelle langue les Hongrois ont-ils pu emprunter ces noms en *š* ? Les langues slaves n'ont pu être l'intermédiaire, car celles-ci n'ont pas de désinence en *š*. Mais d'autre part, ces noms ne pouvaient pénétrer dans la langue hongroise par l'intermédiaire du roumain. Le roumain est une langue romane et cette langue était caractérisée dès les viii^e-ix^e siècles par ce fait que les mots en *y*

faisaient absolument défaut ¹. La désinence *s* était déjà disparue à cette époque et les mots latins *nos, vos, tres, laudamus, Martis, etc.*, transformés en proto-roumain ainsi qu'en roumain moderne en *noi, voi, trei, laudămu, mărti*. Les mots latins *canis, canem; lupus, lupum; murus, murum; ursus, ursum* ont dans le roumain d'aujourd'hui les formes : *cine, lup, mur, urs*. Si le peuple roumain avait habité la Dacie et notamment la Transylvanie depuis l'Empire romain, c'est-à-dire depuis les 1^{er}-III^e siècles après J.-Ch., et s'il avait développé dans ces régions les caractéristiques de sa langue qui la font distinguer des autres langues romanes, alors les noms des rivières citées ci-dessus ne pourraient présenter dans la langue roumaine les formes *Someș, Mureș* et *Moreș, Timiș* et *Kriș*. La langue roumaine reçut ces noms avec la désinence *ș*, ce qui ne peut être dû qu'à un emprunt fait à l'ancien hongrois. Le hongrois les avait reçus du bulgare-turc. Sont aussi d'origine bulgare-turque les noms hongrois de rivières : *Karassó* ~ *Krassó* > roum. *Caraș*; hongr. *Küküllő* avec la signification de « terrain planté de pruniers épineux », d'où la traduction slave *Trnava* qui passa au roumain. Il y a même des noms de rivière slavo-russes, comme *Kraszna* et *Sztrigy*, mais pas un seul d'origine latino-roumaine. Nous n'avons donc pas à nous étonner qu'un éminent linguiste roumain, M. Sextil PUSCARIU affirme que dans la langue roumaine *il n'y a pas un seul nom de lieu d'origine dace; et, ce qui est encore plus surprenant, ni en Dacie, ni dans les Balkans, il n'y a pas un seul nom de rivière qui remonte à l'époque romaine* ².

Ainsi donc les Roumains ne pouvaient habiter la Transylvanie à l'époque de la conquête hongroise. Quand et comment y sont-ils donc venus ! Nous ne désirons nous occuper ici que très brièvement de l'histoire ancienne des Roumains, nous nous bornerons plutôt à étudier dans le détail les données relatives à leur établissement en Transylvanie, événement connu avec assez de précision.

La langue roumaine est d'origine purement latine ; elle se forma en même temps que l'italien avec lequel elle présente des affinités frappantes. La séparation de cette langue d'avec les autres langues romanes ne dut probablement pas se produire avant les VI^e et VII^e siècles ³. Il se peut même que les ancêtres des Roumains, ber-

1. Sextil PUSCARIU, *Zur Rekonstruktion des Urrumänischen*. Beihefte zur Zeitschrift für rom. Philologie, Halle, fasc. 26, p. 71.

2. *Ibid.*, p. 68-75.

3. Sextil PUSCARIU, *Etymologisches Wörterbuch der rumänischen Sprache*, Heidelberg, 1905.

gers montagnards, aient été transférés de l'Italie méridionale dans les régions occidentales des Balkans dépeuplées par suite de l'invasion et des dévastations des Goths et des Slaves. Un chroniqueur hongrois du XII^e siècle, l'ANONYME du roi BÉLA (II ou III) signale le premier leur présence en Transylvanie, où ils avaient dû s'infiltrer de la péninsule balkanique. D'ailleurs la naissance du peuple roumain ne nous intéresse ici qu'accessoirement. Ce qui est certain, c'est que leurs migrations dans la péninsule, leurs étapes en Thessalie, dans les Monts Balkans et le Mont Rhodope ont été notées par les historiographes byzantins qui les mentionnent très souvent sous le nom de « Valaques ». Lorsque vers la fin du XII^e siècle ils se rebellèrent en Mésie contre l'oppression de l'empereur ISAAC ANGELOS, ils subirent une défaite. De nombreuses troupes se sauvèrent, fuyant la vengeance du souverain, sur la rive gauche du Danube habitée par les Comanes. C'est là le commencement de l'établissement définitif des Roumains sur le territoire des futures principautés roumaines. Les masses d'émigrés affluent du midi augmentèrent de jour en jour dans la plaine qu'ils n'avaient pas connue jusqu'à cette époque ; et de là, en traversant les montagnes, elles envahirent la Transylvanie, surtout après que la puissance des Cumanes établis dans les plaines de la Valachie et de la Moldavie fut brisée et affaiblie par les hordes mongoles¹. La première charte qui mentionne leur établissement en Transylvanie est du XIII^e siècle et cet établissement est en rapport étroit avec la politique de colonisation grandiose de la dynastie royale arpádienne.

Lors de la conquête du pays, aux IX^e et X^e siècles, les Hongrois dont le nombre n'était pas considérable, occupèrent seulement le centre et la partie occidentale du pays, le grand bassin plat du Danube et de la Tisza ainsi que les collines de la Pannonie. Le territoire occupé et colonisé fut protégé par un système de défense de la frontière qui utilisait en premier lieu les forêts inexplorees et les marais formés par les rivières. Au fur et à mesure de l'accroissement de la population la zone frontière fut avancée ; la Transylvanie fut ainsi occupée dès le XI^e siècle. Les Hongrois pénétrèrent peu à peu dans les larges vallées du Maros et du Szamos et prirent possession tout d'abord du centre de la Transylvanie et s'y établirent en colonies éparses. Pour la défense des nouvelles propriétés on établit sur la frontière orientale les Sicules (en allemand *Szeklers*), race apparentée ou identique à la race hongroise. Seule la fondation de l'évêché de Gyulafehérvár (Alba Julia) par le roi Saint-

1. TEUTSCH, *Geschichte der siebenbürg. Sachsen*, t. I^{er}, p. 25 ss.

Ladislas (1078-95) qui repoussa définitivement les Comanes envahissant le pays, acheva de faire définitivement du pays une possession de la Hongrie. Pour la défense de la frontière méridionale, on établit dans ces régions au cours du XII^e siècle les « Saxons » de Transylvanie, peuplade allemande provenant du pays rhénan à qui on octroya de nombreux privilèges. De la même époque (XII^e siècle) date l'apparition des Roumains qui furent même appelés en ce pays au XIII^e siècle, par les rois de Hongrie. Ils ne pouvaient dès lors être rencontrés par les Hongrois faisant la conquête du pays. D'autre part, il est certain que si les Roumains de Transylvanie avaient formé la population autochtone vaincue par les Hongrois au prix de longues luttes, les rois de Hongrie ne les auraient pas laissés précisément dans les marches et passages continuellement menacés par l'ennemi, mais ils les auraient plutôt chassés ou établis dans une autre partie du pays.

Avant l'invasion mongole qui en 1241 dévasta la Hongrie, les rares mentions des Roumains parmi lesquelles se trouvent aussi plusieurs chartes concernant la Transylvanie, se rapportent exclusivement — abstraction faite du récit légendaire du Chroniqueur ANONYME — aux rares colonies situées le long de la rivière Olt (Aluta) où les Roumains furent établis sans doute, comme les Saxons, pour la défense de la frontière. Les pâturages alpestres des montagnes de Transylvanie devaient attirer les Roumains nomades; en échange de ces donations, ils acceptèrent volontiers certaines servitudes. Les rois de Hongrie considéraient de leur côté cette population errant dans les hautes montagnes comme particulièrement apte à défendre la zone frontière¹. Ce n'est qu'après l'invasion tartare de 1241 qui décima la population de la Transylvanie et montra l'importance extraordinaire des frontières, qu'on mentionne plus souvent des Roumains dans les chartes. Le mode d'établissement fut tout pareil à celui qui fut appliqué dans les Karpathes du Nord et du Nord-Est où les Slaves de Silésie, obéissant à l'appel des rois de Hongrie, arrivèrent sous la conduite de leurs « soltész » (*schulteiss*, *sculletus*), reçurent un terrain à défricher et obtinrent des exemptions de tout genre, et entre autres le privilège de la juridiction inférieure². C'est de la même manière que les Roumains vinrent s'établir en Transylvanie sous la direction de leurs « cneji » (*kenéz*). Non seulement les rois, mais d'autres personnages comprirent bientôt l'importance et la valeur

1. Georg MÜLLER, *Die ursprüngliche Rechtslage der Rumänen im Siebenbürger Sachsenland*. Hermannstadt, 1912, p. 10 ss.

2. Sur la politique de colonisation des rois de la dynastie arpadienne : SZEKŰ, *Der Staat Ungarn*. Stuttgart, 1918, p. 32 ss.

économique de la colonisation roumaine ; aussi l'immigration roumaine continua-t-elle pendant toute la deuxième moitié du XIII^e siècle et dans le siècle suivant, immigration de la plupart du temps à l'action des propriétaires hongrois. Dans le comitat de Bihar, par exemple, on ne trouve pas encore de Roumains au XIII^e siècle. Le *Registrum Varadiense* qui remonte aux années 1210-1230 et qui énumère 389 cas d'ordalies exécutées à la cathédrale de Várad (Varadin), ne contient pas un seul nom roumain. On ne les rencontre ici qu'à partir de 1283. L'évêque de Várad les y établit dans ses propriétés¹. En 1288, ils apparaissent pour la première fois dans le territoire du pays « saxon » et dans les domaines royaux, et selon une charte de 1292² on devait, pour une pareille colonisation, avoir la permission expresse du roi de Hongrie, car celui-ci désirait garder les nouveaux colons, dans la mesure du possible, pour ses propres domaines afin d'en augmenter la valeur par le travail de défrichage exigé des nouveaux-venus. Cette permission de colonisation était rendue nécessaire aussi par le concile de Latran de 1215 qui avait interdit l'établissement de schismatiques dans les domaines nobiliaires³. Au XIV^e siècle on peut remarquer encore une colonisation considérable dans les comitats de Máramaros et de Bereg.

La situation sociale et juridique des colons nouvellement établis en Transylvanie fut toute pareille à celle des autres peuples colonisés, à quelque nationalité qu'ils appartenissent. Elle est analogue aussi à celle des colons roumains qui se sont établis en Pologne depuis les XIV^e et XV^e siècles conformément au « droit valaque »⁴. Les colons établis dans les domaines royaux jouissaient comme partout ailleurs d'une situation plus favorable que les colons des particuliers. Si, groupés sous la conduite de leurs *kenéz* ou *voïvodes*, les Roumains arrivaient en plus grand nombre, ils obtenaient des terrains pour le défrichage. Ces *kenéz* qui avaient formé les groupes de colons étaient exempts d'impôt (d'où les nombreux villages transylvains portant le nom *Ohaba*, « exemption d'impôt »), mais étaient astreints au service militaire. Leurs colons, les serfs roumains, payaient annuellement le cinquantième royal, calculé d'après le nombre de leurs moutons, comme rétri-

1. GYÖRFFY, *Délbihar népesedési és nemzetiségi viszonyai*. (L'ethnographie et la nationalité dans la partie méridionale du Bihar), dans *Földrajzi Közlemények*, Budapest, 1915, p. 258.

2. Publié par L. SZÁDECZKY, *Századok*, 1908, p. 577.

3. Georg MÜLLER, *op. cité*, p. 12.

4. KUTRZEBA, *Grundriss der polnischen Verfassungsgeschichte*. Trad. p. Christiani, Berlin, 1912.

bution pour l'utilisation du terrain et fournissaient, en outre, des travaux de corvée et de fortification, tout comme les autres sujets dans le reste de la Hongrie. Ainsi les Roumains de Transylvanie n'ont jamais été libres, comme M. CONSTANTINESCO veut le faire croire. Certes, parmi les Roumains établis dans la zone frontrière, le nombre de ceux qui étaient astreints au service militaire était naturellement plus grand qu'ailleurs ; en revanche ils n'étaient pas impossibles comme les colons établis à l'intérieur du pays. Cependant les serfs étaient ici encore dans la même situation que partout ailleurs. Il se forma ainsi dès le XIV^e siècle une classe supérieure parmi les Roumains ; sa situation était toute pareille à celle des nobles Hongrois astreints au service militaire mais exempts d'impôt. Il est tout à fait naturel que les colons étrangers aient dû s'adapter aux cadres de l'organisation hongroise, le comitat et le système féodal. Certes, les Roumains qui s'étaient établis dans les biens de l'Eglise et dans ceux des particuliers, se trouvaient frappés de charges plus lourdes que leurs congénères établis dans les domaines du roi. Leurs obligations envers le seigneur et plus tard envers les autorités représentant l'intérêt commun, furent fixées contractuellement, mais leurs *kenéz* n'étaient que de simples chefs de colons, bénéficiant de certains privilèges du *villicus*, plus rapprochés des serfs que de la noblesse¹. Les obligations de cette catégorie de colons nous sont fort bien connues dans le « Pays Saxon » où les autorités saxonnnes avaient établi des Roumains dans le courant du XIV^e siècle, partie pour des raisons économiques, partie pour mieux supporter les charges publiques frappant leurs propriétés².

* * *

Le processus de cette immigration dont on peut suivre à l'aide de documents historiques toutes les étapes successives, permet d'affirmer qu'il est impossible de parler, comme le fait M. Constantinesco, d'une « dépossession successive des Roumains, frustrés de leur territoire » (p. 179). Après une réflexion concernant la dîme, il déplore l'accroissement du nombre des seigneurs féodaux en Transylvanie qui vivaient dans leurs châteaux uniquement pour la gloire de la chevalerie, tandis que leurs paysans, les Roumains, travaillaient et labouaient sur leurs terres. Par suite de la

1. La meilleure étude sur les *kenéz* est encore aujourd'hui : Graf Joseph KEMÉNY, *Ueber die ehemaligen Knesen und Knesiate der Walachen in Siebenbürgen*. Dans Anton KURZ, *Magazin für Geschichte, Literatur, etc. Siebenbürgens*, t. II, Kronstadt, 1845, p. 286 ss.

2. Georg MÜLLER, *op. cité*, p. 80 ss.

distribution des fiefs, l'unité nationale des territoires roumains : la *Transylvanie*, le *Banat*, la *Crishana* et le *Maramaros*, aurait été morcelée, à en croire M. Constantinesco. Remarquons tout d'abord que le *Banat*, en tant que province, n'existe pas avant le xviii^e siècle et la *Crishana* comme désignation d'un territoire n'a même jamais existé en droit public. D'autre part, dans le *Maramaros*, les bénéficiaires des fiefs furent pour la plupart des nationaux roumains. Ensuite M. Constantinesco affirme qu'au xiv^e et au xv^e siècle (la période la plus glorieuse de l'histoire de Hongrie !) la majeure partie de la force militaire hongroise fut composée de Roumains (p. 180), affirmation sans aucun fondement. Bien qu'il reconnaisse qu'une partie de la population roumaine fut élevée à la noblesse, il déplore que le sort des Roumains ait été celui de serfs qui, seuls dans le pays, travaillaient et constituaient le « pivot sur lequel reposait la féodalité du pays ». Il paraît oublier qu'au moyen-âge la société était composée des mêmes éléments à peu près partout en Europe. D'après M. Constantinesco, la grande révolte des paysans de Transylvanie en 1437 aurait été un mouvement éminemment roumain, et la fédération des trois nations qui en résulta (Hongrois, Sicules, Saxons) aurait été dirigée contre les Roumains. D'autre part, la grande émeute des paysans de 1514, dont l'issue malencontreuse aggrava si considérablement le sort des sujets roumains, fut également, selon M. Constantinesco, un mouvement national roumain (p. 191). L'indépendance de la principauté de Transylvanie résultant de la défaite des Hongrois près de Mohács (1526) aurait accru encore davantage les souffrances de la population roumaine. L'autocratie hongroise qui s'empara du pouvoir politique, grâce aux campagnes des princes de Transylvanie Gábor BETHLEN et György RÁKÓCZI acheva cette domination « par la consécration définitive de la domination économique et sociale sur les populations du pays, spécialement sur les Roumains » (p. 193). Les dispositions du *Tripartitum*, dans lequel, à l'époque de la révolte des paysans, furent codifiés les droits des ordres nobiliaires, furent déclarées valables également pour la Transylvanie ; les Roumains auraient été ainsi rejetés presque dans les abîmes de l'esclavage. La Transylvanie devint d'une part l'objectif des aspirations politiques des Habsbourg, d'autre part elle constitua la base de l'idée de l'unité de l'Etat national hongrois, étant « fortement encadrée par l'autorité politique et militaire centrale, afin de maîtriser la nation roumaine en majorité dans le pays ». Nous n'avons cité que les preuves les plus criardes de l'esprit de partialité qui conduit M. Constantinesco aux anachronismes évidents.

En réalité, le changement de la condition sociale des Roumains qui se produisit au cours du *xiv^e* et du *xv^e* siècle dépend étroitement de la dissolution du système patrimonial de l'administration des propriétés royales. Les rois avaient transformé leurs biens en donations et au lieu d'être gérés par les comitats comme par le passé, ceux-ci passèrent entre les mains de la noblesse, qui était en partie hongroise, en partie roumaine, car les *kenéz* surtout bénéficiant de ces donations devinrent les seigneurs propriétaires des colons roumains introduits par eux dans le pays. Ainsi les anciennes propriétés *kenézi*ales se transformèrent en propriétés *nobiliaires* des familles *kenéz*. La situation auparavant tolérable des colons roumains empira, par la faute des *kenéz* sortis de la nation roumaine elle-même. D'autre part les *kenéz* établis dans les domaines des particuliers essayèrent plusieurs fois de prendre possession des terrains défrichés par leurs colons. Surtout les familles de *kenéz* accomplissant le service militaire aux frontières s'élevèrent, grâce à leur état, dans les rangs de la noblesse hongroise et perdirent ainsi leur nationalité. Nous connaissons un assez grand nombre de familles nobles hongroises descendant de *kenéz* roumains. Parmi les familles de Máramaros on peut citer : Drágffy, Szaplanczay, Nén, Sztán, Tivadar, Mihályi d'Apsa, Maris de Konyha, etc., parmi celles de Bereg : Kisfalusy, Ilosvay, Bicskey, Lipcsey, et Gorzó¹. Dans le comitat de Hunyad, nous ne connaissons pas moins de 60 familles *kenéz* de cette catégorie. Une de ces familles a donné JEAN DE HUNYADE, le célèbre champion de la chrétienté contre les Turcs, qui grâce à ses mérites militaires, devint gouverneur de Hongrie et dont le fils fut MATHIAS CORVIN. L'élévation de ces familles aux postes les plus éminents de la royauté féodale montre clairement combien peu comptait à cette époque l'origine nationale, et que les oppositions nationalistes ne pouvaient jouer encore à cette date aucun rôle dans la vie du pays. Ce point de vue moderne a été tout simplement transposé par les historiens d'aujourd'hui dans les temps anciens où en réalité il n'a pas droit de figurer comme facteur historique. Si nous devons même reconnaître que beaucoup de Roumains ont combattu vaillamment les Turcs, — aussi beaucoup d'entre eux furent-ils élevés à la noblesse par le gouverneur Jean de Hunyade, — nous ne devons pas passer sous silence non plus le fait que c'est précisément le manque de fidélité des princes de Moldavie et de Valachie qui contribua à faire grandir rapidement le péril turc. Les rois de

1. PETROVAY, *A máramarosi oláhok* (Les Valaques de Máramaros), Századok, 1911.

Hongrie avaient essayé, dès la fin du XIII^e siècle, d'attirer ces princes dans la sphère de leur puissance pour en faire leurs vassaux. Les princes reçurent d'eux de nombreuses donations, détachées par exemple, dans le domaine de Fogaras dont le nom passa ainsi dans les titres des princes de Valachie. Contre les invasions turques le prince de Valachie chercha un appui, dès le début du XV^e siècle, auprès de SIGISMOND, roi de Hongrie. Par contre, en 1432, nous le voyons déjà allié avec les Turcs et dans les années 1430-1440 des bandes roumaines dévastèrent la Transylvanie. Ainsi s'explique la disposition de 1463, que M. Constantinesco considère comme un signe manifeste de la haine nationale des Hongrois, d'après laquelle au moment des campagnes militaires, dans les villes frontières, on ne devrait désormais employer que des troupes hongroises et non des troupes roumaines.

Cependant les nombreux coups de main des Turcs dans les principautés roumaines, l'oppression des classes inférieures dans ces Etats, la cruauté des princes roumains qui se succédaient si rapidement sur le trône (en Valachie, au XVI^e siècle, 19 fois en moins de 64 ans) favorisèrent dans leurs provinces le mouvement d'émigration et comme les invasions turques avaient décimé la population de Transylvanie, les immigrés furent bien accueillis dans cette province dévastée, et on les établit dans les territoires dépourvus de leur ancienne population. Le roi Ladislas II parle en 1493 des villages saxons dépeuplés par les Turcs et des villages cédés par les Saxons aux Roumains¹. Les vallées de certains fleuves désertées par suite des invasions turques furent abandonnées même contractuellement aux Roumains, car on entendait ainsi maintenir les recettes provenant des redevances. C'était là le commencement de l'expansion roumaine en territoire saxon. G. MÜLLER énumère de nombreux cas où les Saxons durent tolérer bon gré mal gré le mélange progressif de leur population avec la population roumaine envahissante, sous le coup des événements militaires. Il en fut de même pour les territoires habités par les Hongrois. Les petites colonies roumaines établies dans les montagnes de Transylvanie furent assez épargnées par les Turcs, tandis que les colonies hongroises situées dans les riches vallées des rivières et dans la plaine furent entièrement dévastées. Dans les régions saccagées, traversées par les rivières, descendirent les Roumains montagnards. Une étude détaillée sur la partie méridionale du comitat de Bihar montre toutes les phases de ce processus attestées

1. MÜLLER, *op. cité*, p. 146.

par les chartes de l'époque ¹. Naturellement ces anciens colons ne pouvaient plus garder leurs anciens privilèges, mais ils payaient les mêmes redevances que les autres paysans hongrois. C'est seulement dans la deuxième moitié du xv^e siècle et surtout dans les deux siècles suivants que le nombre des Roumains en Transylvanie a augmenté dans une proportion telle que, d'après le témoignage d'un contemporain, l'historien VERANCSICS, il atteignit celui des Hongrois et des Saxons. D'ailleurs même M. Constantinesco ne peut éviter de signaler ce mouvement d'émigration se dirigeant du côté des anciennes principautés vers la Transylvanie (p. 40).

Au cours du xv^e siècle la situation sociale des paysans devint en Hongrie et en Transylvanie comme dans toute l'Europe Centrale et Orientale plus pénible qu'auparavant. Ce changement résulte de la transformation de la vie économique adaptée au système monétaire. Les bergers roumains qui jusqu'alors n'avaient à livrer au roi que le « cinquantième », eurent à acquitter, dès que leur territoire eut passé de la possession royale à la possession privée, les mêmes redevances que les paysans hongrois payaient depuis bien longtemps déjà. D'autre part, les obligations de corvée semblent s'être alourdies davantage à cette époque. L'émeute populaire de 1437 en Transylvanie était une conséquence de cette transformation sociale qui rabaisait les sujets. C'était un mouvement purement social et non pas national roumain. D'ailleurs le nombre des paysans roumains qui y participèrent est très faible ; le centre de la rébellion se trouvait dans les régions habitées par des Hongrois : la vallée du Szamos et le *Mezőség* où au xv^e siècle, — selon les conclusions d'une excellente étude historique sur l'histoire des colonisations et des propriétés de ces régions, — la population roumaine n'était encore représentée que par quelques colonies éparses. A la même époque, dans le comitat de Torda, on ne trouve qu'une seule famille de propriétaires d'origine roumaine ². La cause principale de la rébellion fut que l'évêque de Transylvanie qui pendant trois ans n'avait perçu à dessein aucune contribution, désireux de toucher ses arrérages d'un seul coup, et en monnaie nouvelle plus précieuse que l'ancienne, frappa d'interdiction les serfs qui ne payaient pas, de sorte que ceux-ci ne purent faire baptiser leurs enfants ni ensevelir leurs morts. En quoi cette interdiction aurait-elle pu frapper les Rou-

1. GYÖRFFY, *op. cité*, p. 17.

2. CSÁNKI, *Magyarország történeli földrajza a Hunyadiak korában*. (La géographie historique de la Hongrie à l'époque des Hunyades), 1913 ; œuvre contenant d'immenses matériaux qui fournit beaucoup de renseignements sur le passé de la Transylvanie.

mains schismatiques ? Les négociations entre les seigneurs et les paysans nous ont été conservées par les documents de l'époque. Les paysans alléguaient toujours les privilèges et droits octroyés par les saints rois de Hongrie (Saint-Etienne). Le simple fait que parmi les représentants des paysans qui avaient la mission de négocier avec les seigneurs, on ne trouve aucun Roumain, prouve aussi que l'émeute était avant tout celle des paysans hongrois. Dès lors, la fédération des trois nations qui se forma après la défaite des paysans, ne pouvait être dirigée contre les Roumains et était dépourvue de toute tendance nationale. Elle entendait seulement assurer aux classes nobiliaires l'assistance militaire réciproque en cas d'émeute nouvelle et en prévision des invasions turques qui devenaient de plus en plus fréquentes. L'empereur-roi Sigismond et ses successeurs, avant tout Mathias Corvin, étaient tellement absorbés par les affaires politiques de l'Europe occidentale qu'ils ne pouvaient guère s'intéresser à la partie orientale de leur empire. Les classes nobiliaires devaient chercher secours en elles-mêmes si elles ne voulaient point consentir à la destruction de leurs propriétés.

L'affirmation que les Roumains donnaient à la rébellion de 1514 un caractère agraire-social (p. 191) est encore toute gratuite. Il est absolument impossible de deviner comment M. Constantinesco est arrivé à ce résultat. Le meneur de la rébellion était bien un Sicule ; mais la guerre se déroula dans la grande plaine hongroise et surtout dans ses parties orientales et méridionales. Ces territoires n'étaient point peuplés encore à cette époque par les Roumains ; ceux-ci n'avaient atteint que dès le XVIII^e siècle les bords des montagnes voisines de Szatmárnémeti, de Várad, d'Arad et de Temesvár. La Transylvanie elle-même où la population roumaine ne constituait que le quart de la population entière, fut épargnée par l'émeute, de sorte que la soumission des paysans était due principalement aux trois nations de Transylvanie dirigées par leur voivode, le premier fonctionnaire, le représentant du pouvoir royal, en Transylvanie¹. Sans doute, la conséquence de l'échec de la rébellion fut que la situation de la classe entière des serfs de la Hongrie empira, sans considération de nationalité et cet abaissement des classes inférieures fut même codifié dans le *Tripartitum*, le code des classes nobiliaires. Le paysan roumain de Transylvanie partagea le sort de ses camarades hongrois. Veut-on qu'à cette époque déjà on lui fît une position sociale plus favorable que celle des Hongrois de sa classe ? Si M. Constantinesco avait voulu

1. TEUTSCH, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 135.

employer une méthode historique plus rigoureuse, il n'aurait pas cherché dans une politique d'oppression nationaliste et haineuse des propriétaires hongrois la cause de l'ébranlement des conditions sociales de la population agraire dans la Transylvanie du *xvi^e* et du *xvii^e* siècles, mais plutôt dans une évolution économique d'une portée générale à laquelle ni la Hongrie ni la Transylvanie ne purent échapper.

*
* *

Le *xvi^e* siècle est dans toute l'Europe la période du développement des grandes seigneuries foncières, c'est-à-dire des grandes propriétés fondées sur le travail des paysans. Cette évolution devint possible par suite de l'extension des débouchés pour les produits agricoles. En même temps, avec la formation des armées de mercenaires, le service militaire des seigneurs propriétaires avait perdu de son importance. Ils s'occupèrent davantage de la gestion de leurs propriétés dont les produits pouvaient s'écouler plus facilement et plus rapidement par suite de l'accroissement de la demande et de l'amélioration du marché monétaire. Vis-à-vis des nouveaux propriétaires, les servitudes roturières s'aggravèrent considérablement et même le droit de possession des serfs fut ébranlé. Il faut ajouter aussi la suppression de la liberté personnelle nouvellement imposée aux paysans dans l'intérêt de la propriété, et qualifiée de *glebae adscriptio* (attachement à la glèbe). Dans le Brandebourg par exemple, la codification de l'attachement à la glèbe s'accomplit entre 1556 et 1600¹. La consolidation des propriétés seigneuriales à l'Est de l'Elbe eut pour conséquence d'abaisser la condition sociale de la classe paysanne. Au *xviii^e* siècle, le nouveau régime de la propriété seigneuriale était parvenu au terme de son évolution. Les conséquences de cette transformation sociale furent : le caractère *illimité* des servitudes des paysans dans les provinces orientales de la Prusse, tandis qu'à l'Ouest le paysan n'avait à travailler pour son seigneur que trois ou quatre jours par semaine. Tous les paysans étaient astreints à la successibilité ; ils ne devaient pas quitter sans permission du seigneur propriétaire le territoire de la propriété et leurs enfants étaient soumis au service domestique, pendant plusieurs années, à la cour du propriétaire. Le droit même de succession des paysans n'était pas garanti. Le paysan pouvait être congédié de six mois en six mois et était soumis à la juridiction du seigneur.

1. WITTICH, *Gutsherrschaft*, dans *Handwörterbuch d. Staatswissenschaften*.

Il y avait même des provinces, comme la Nouvelle-Poméranie Antérieure, le Slesvig-Holstein et le Mecklembourg où les paysans pouvaient être vendus sans la tenure. Afin de faciliter la comparaison avec la situation juridique des Roumains de Transylvanie que nous allons analyser ci-dessous, nous devons faire remarquer encore que dans les territoires à l'Est de l'Elbe où pendant des siècles plusieurs milliers d'Allemands s'étaient établis comme colons libres au milieu de la population slave, sans avoir à payer autre chose qu'une redevance emphytéotique, ces mêmes colons libres devaient bientôt partager le sort des paysans slaves germanisés dans l'intervalle et devinrent ainsi des manants passibles de successibilité. Cette évolution des conditions sociales de la propriété agricole fut favorisée par l'adoption du droit romain par la législation nobiliaire. Le *Tripartitum* du Hongrois VERBŐCZY porte aussi l'empreinte de pareilles influences.

Non moins attachés au sol furent les manants dans les provinces autrichiennes. En Bohême, en Moravie et en Silésie, le seigneur-propriétaire était autorisé à ramener de force le paysan qui avait quitté sa propriété sans sa permission. On trouve ici comme en Prusse, la servitude domestique imposée aux enfants des manants. Pour la conclusion du mariage le paysan a besoin du consentement de la seigneurie, valable après acquittement d'une taxe de mariage. La successibilité des biens meubles des serfs est également reconnue. Le paysan avait à fournir au maximum 3 jours de corvée hebdomadaire, mais cette limite n'était pas respectée par les seigneurs. En réalité, dans plusieurs propriétés, le paysan avait à travailler pour la seigneurie, à partir des semailles de printemps jusqu'aux labours d'automne, plusieurs jours par semaine¹.

Nous ne nous occuperons pas ici du voisin oriental des principautés roumaines, la Russie, où comme on sait, le seigneur-propriétaire était maître absolu de la vie, des forces et des biens du paysan et où le paysan pouvait recevoir des ordres arbitraires concernant la corvée, les servitudes personnelles et les redevances.

Toute pareille était la situation de la classe des paysans chez l'autre voisine des principautés danubiennes, la Pologne. Ici la noblesse s'était efforcée, depuis le xiv^e siècle, d'augmenter la redevance des paysans. Afin d'empêcher la fuite des paysans devant les charges croissantes, ils furent attachés à la glèbe par des lois,

1. GRÜNBERG, *Die Bauernbefreiung in Böhmen, Mähren und Schlesien*. Leipzig, 1894, t. I^{er}, p. 7 ss.

dès la fin du xv^e siècle et le commencement du xvi^e. Le seigneur-proprétaire devint aussi le seigneur justicier. Il utilise le travail des paysans dans ses propriétés dont il augmente l'étendue par la suppression des fermes. Au xviii^e siècle le paysan avait à fournir deux jours de corvée hebdomadaire, plus le service dû en journées de chevaux, auquel il faut ajouter des corvées d'attelage très onéreuses et de longue durée. Le seigneur-proprétaire avait le droit de chasser le paysan de sa tenure. Il détenait aussi pendant toute l'année le *tavernage*, le débit du vin¹.

Le célèbre économiste allemand, G. SCHMOLLER, en examinant la transformation des conditions sociales de la population agraire, est arrivé aux conclusions suivantes : 1^o les anciennes corvées de main et d'attelage, insignifiantes d'abord, furent augmentées dans la mesure où la propriété seigneuriale s'accrut et la tenure diminua ; 2^o les enfants des paysans furent astreints à un service domestique d'abord selon le droit coutumier, ensuite par contrainte ; 3^o l'affouage, le droit de pêche, le pâturage et les autres droits de ce genre furent successivement réduits aux dépens des paysans et au profit du seigneur ; 4^o l'expansion de la terre seigneuriale se fit depuis le xvi^e siècle par achat de nature privée, par dépossession du paysan pour cause de désobéissance, de mutinerie, d'arrérages ou simplement d'après les besoins de la seigneurie contre indemnité. Mais la dépossession se faisait aussi par simple contrainte. Le paysan en était passible à peu près partout².

Après la grande révolte des paysans la législation énonça aussi en Hongrie, et dès lors en Transylvanie, l'attachement à la glèbe (1514), de même que la sujétion perpétuelle avait déjà été prononcée en beaucoup d'autres régions de l'Europe. Désormais le seigneur a le droit de ramener le paysan fugitif. La même loi fixa aussi la redevance emphytéotique due au seigneur, — un florin pour chaque tenure — une journée de corvée hebdomadaire et certaines prestations en nature de moindre importance pour le ménage du propriétaire. Le paysan était soumis à la juridiction du seigneur, — néanmoins il pouvait user du droit d'appel. En outre, le paysan eut à payer le « neuvième » (*nona*) à son seigneur, — et cela dès le xvi^e siècle, — et la dîme ecclésiastique. Cependant le *Tripartitum* stipula aussi que le propriétaire ne pourrait en aucune manière s'approprier quoi que ce soit de la

1. KUTRZEBA, *op. cit.*, p. 80 ss.

2. G. SCHMOLLER, *Grundriss der allgemeinen Volkswirtschaftslehre*. Berlin, 1920, t. II, p. 606 ss.

terre du paysan. A l'obligation de la glèbe correspondait un droit de la glèbe pour le paysan. Ses descendants mâles jouissaient du droit de succession. Son fils ne pouvait être chassé par le seigneur propriétaire. M. Constantinesco a mal compris le texte latin qu'il insère dans son étude (*Trip.*, III. 30, § I) ou bien il compte sur l'inattention du lecteur en affirmant qu'aux termes de cette disposition le seigneur propriétaire avait le droit de disposer des biens de ses paysans quand et comme il lui plaisait, d'une manière arbitraire et sans indemnité. Selon lui le paysan pouvait être dépossédé du jour au lendemain en Transylvanie, tandis qu'en Moldavie et en Valachie, dans les périodes les plus mauvaises pour les paysans, les deux tiers du territoire étaient assurés à ceux-ci. « Si le paysan décédait sans testament, — comme cela se passait dans presque la totalité des cas, — les biens mobiliers et immobiliers revenaient de droit au seigneur de la terre » (p. 194).

Voyons par contre ce que dit l'article cité du *Tripartitum* :

Rusticus una et singularis persona existens nullum post se haereditem et successorem relinquens super rebus suis mobilibus libere testari potest. Haereditates tamen si avitae fuerint, in dominum terrestrem devolvuntur.

1. Si e vero per semet ipsum extiterint acquisitae, in duas dividuntur partes, quarum una domino ipsi terrestri, altera vero cui testamentaliter legaverit, effective cedet.

2. Si autem intestatus decesserit, omnia ipsius bona tam nobilia, quam immobilia ad dominum terrestrem devolvuntur.

Dans cet article il n'y a pas un mot sur la dépossession éventuelle du paysan, sur une expulsion arbitraire de leurs tenures. Bien au contraire, cet article codifie un droit du paysan : celui de disposer de ses biens mobiliers même dans le cas où il décéderait sans laisser de descendants. Il va sans dire que la propriété du paysan qu'il avait reçue en héritage (*haereditates*) et que le paysan en Hongrie comme partout ailleurs ne possédait qu'en usufruit, revenait au seigneur dans le cas où le paysan était mort sans héritiers. Il pouvait disposer librement de deux tiers de sa fortune acquise ; un tiers revenait au seigneur. Seulement dans le cas où le paysan sans héritiers était mort intestat, sa fortune entière, mobilière ou immobilière, appartenait au seigneur. Selon les dispositions suivantes que M. Constantinesco oublie de citer, si l'enfant du paysan n'a pas encore atteint l'âge de 12 ans, le père peut non seulement disposer de sa tenure par voie testamentaire, mais encore désigner un substitut à la place de son fils qui, cependant, perd tous ses droits aussitôt que le fils atteint l'âge de majorité. La loi contient dès lors le droit

d'usufruit héréditaire des sujets, ce qui, comme on l'a vu ci-dessus, n'était guère d'usage dans les autres territoires de l'Europe.

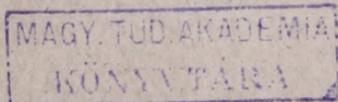
D'autre part, M. Constantinesco affirme que les dispositions du *Tripartitum* ont passé dans le code de Transylvanie, les *Approbatæ*, et de plus, que dans ce recueil de lois on aurait énoncé qu'après la mort du serf la veuve et la famille ne retiendraient qu'un tiers des biens mobiliers, tandis que les deux autres tiers appartiendraient au seigneur propriétaire. La terre elle-même reviendrait, selon l'historien roumain, au seigneur, excepté dans le cas où le paysan aurait un fils apte à continuer la gestion de la tenure. En réalité, les *Approbatæ* ne contiennent qu'un seul article concernant le droit seigneurial (III, 30); or, dans cet article il est stipulé que le seigneur n'est pas autorisé à empêcher le mariage des veuves et filles de paysan. A la veuve revient un tiers de la fortune mobilière, tandis que la terre appartient entièrement au seigneur. C'est là une disposition prévue pour un cas spécial qui ne doit pas être généralisé. D'ailleurs, même M. Constantinesco doit reconnaître l'existence du droit de succession des paysans.

Du reste, les serfs roumains de Transylvanie avaient les mêmes droits et obligations que les serfs hongrois en Transylvanie et en Hongrie. Tout ce que nous avons dit ci-dessus sur les conditions sociales des serfs en Hongrie au xvi^e siècle, se rapporte aussi aux paysans roumains; on peut en conclure que leur situation sociale et juridique du xvi^e au xviii^e siècle n'était nullement plus mauvaise, mais plutôt plus favorable que dans les autres pays de l'Europe Centrale et Orientale. *De plus, ils avaient à s'acquitter de moins de redevances que leurs égaux dans la Hongrie proprement dite.* En effet, tandis qu'en Hongrie depuis 1551 une nouvelle dîme, en dehors de la dîme ecclésiastique, était perçue sous le nom de *nona* pour les propriétaires seigneuriaux, cette loi n'était pas entrée en vigueur en Transylvanie. Voilà en quoi consiste l'oppression du paysan roumain par les « seigneurs magyars » pour des raisons politiques et nationales! Et si M. Constantinesco parle d'esclavage en ce sens que le seigneur propriétaire hongrois avait l'habitude de vendre les paysans roumains sans leurs tenures, — car c'est là l'esclavage personnel, — nous nous contentons de lui répondre que tout cela est inventé de toutes pièces, du moins en ce qui concerne la Hongrie et la Transylvanie. Nous verrons par contre plus loin que cet usage n'était pas inconnu à certaines régions de l'ancienne Roumanie.

Les souffrances des Roumains si cruellement opprimés ne furent atténuées que par l'« épopée du prince Michel-le-Brave, Voévode de Valachie » (p. 197) dont M. Constantinesco prétend

faire un héros national, le premier champion conscient de la gloire nationale des Roumains. Il exagère certainement dans son récit lorsqu'il rapporte avec une certaine emphase ce court épisode de l'histoire de Transylvanie (pp. 197-204) : en réalité le Prince MICHEL n'a régné dans la Transylvanie déchirée par les luttes de parti et affaiblie par une politique extérieure malencontreuse que du 18 novembre 1599 au 18 septembre 1600, et encore cette invasion n'eut rien à faire avec la situation sociale de la population agraire roumaine. Bien au contraire, ce prince de Valachie qui par ses dispositions venait d'attacher à la glèbe les colons-fermiers des principautés, libres jusqu'à son règne, avait introduit dans ses pays le servage et obéré très lourdement la population de dîmes et de corvées ; en somme, il avait considérablement aggravé la situation de ses propres sujets, et s'accommoda très vite du système féodal de la Transylvanie sans se soucier de l'oppression des paysans roumains. Selon M. Constantinesco, si prompt à déplorer le soi-disant régime d'oppression des seigneurs féodaux hongrois, ce héros national des Roumains n'a pas besoin de réhabilitation (p. 43 et ss.), car on peut tout lui pardonner, puisqu'il incarne l'idéal national. Nous ne nous attarderons pas davantage sur cet épisode que M. Constantinesco appelle le rêve de quelques années, et dont les historiens roumains exagèrent si volontiers l'importance. Cependant, pour caractériser les moyens qu'emploie cette sorte d'histoire nationale, j'indique seulement que le prince de Transylvanie a dû son succès uniquement à la vaillance des troupes sicules (*székely*) alliées, qu'exaspérait l'abolition de leurs anciens privilèges par la famille princière de BATHORY, et à cette circonstance qu'il avait envahi le pays sous prétexte de le conquérir pour l'empereur-roi Rodolphe¹. Cependant, lorsqu'on vit qu'il commençait à s'installer lui-même dans la principauté et que les atrocités de ses soldats pillards ne cessaient point, on mit fin à sa souveraineté. Après sa défaite et sa fuite à Prague auprès de l'empereur, il retourna encore une fois en Transylvanie ; puis ayant soumis le pays une seconde fois au général impérial Basta, il fut assassiné par celui-ci. Ce général impérial, qui fut un des oppresseurs les plus détestés des Hongrois, et dont le régime de terreur souleva une émeute dans la population de Hongrie, M. Constantinesco va jusqu'à en faire un capitaine *hongrois*, l'exécuteur de la haine et de la vengeance hongroise !... (p. 203).

1. TEUTSCH, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 303.





Afin d'apprécier la situation des Roumains en Transylvanie, où ces immigrés constituaient la couche la plus récente de la population, nous allons jeter un coup d'œil sur les principautés danubiennes où les Roumains étaient gouvernés par leurs propres princes nationaux. En Valachie vers le milieu du xvii^e siècle, la servitude était complètement développée. Le paysan était réellement traité comme un bien mobilier et exploité outre mesure. En Moldavie, nous trouvons vers la même époque le véritable esclavage : il était d'usage de vendre les travailleurs paysans sans les terres où ils étaient établis, arbitrairement, d'une propriété à l'autre, de séparer même parents et enfants. Les seigneurs propriétaires n'avaient aucune obligation envers les serfs héréditaires. Au lieu de 36 corvées par an, les *boérs* enrichis au cours du xvi^e et xvii^e siècles réclamaient bien davantage¹. Ici encore, l'accroissement de l'exportation des blés, mentionné aussi par M. Constantinesco (p. 40), facilita le placement avantageux des produits des grandes propriétés. On voit dès lors que M. Constantinesco connaît fort bien les causes économiques de l'évolution agraro-sociale et allègue celles-ci lorsqu'il s'agit d'expliquer l'oppression des paysans roumains dans la Roumanie même. Par contre, en Hongrie et en Transylvanie où l'on constate la même évolution économique et une oppression beaucoup moins lourde, il refuse de voir les facteurs économiques et ramène tout, ainsi que nous l'avons vu, à la haine nationale des seigneurs féodaux hongrois. Cependant, il n'est pas sans intérêt d'entrer dans l'examen des conditions agraro-sociales des principautés danubiennes, rien qu'en étudiant le tableau qu'en retrace M. Constantinesco lui-même. En Valachie et Moldavie, les pillages continuels pendant les guerres extérieures et intérieures, l'exploitation illimitée des paysans par les impositions écrasantes qu'exigeaient les princes ainsi que les exactions inhumaines, contribuaient à appauvrir les paysans plus encore que le régime d'oppression des seigneurs-boérs. « Ainsi l'oppression de la part des seigneurs, les guerres et les invasions des ennemis, les pillages, les exactions et les abus de la fiscalité avaient réduit le paysan à l'état de la plus barbare misère ». Beaucoup d'entre eux avaient quitté leurs colonies et passèrent la frontière (p. 40). Où allèrent-ils ?

1. K. GRÜNBERG, *Die Bauernbefreiung in Rumänien*, dans *Handwörterbuch d. Staatswissenschaft*.

A cette époque on rencontre de plus en plus fréquemment en Transylvanie des ordonnances destinées à établir et attacher à la glèbe les Roumains qui traînaient leur misère et menaçaient ainsi la sécurité publique. Ceux qui restaient chez eux, « traînaient comme des bêtes, avec résignation, les peines de leur vie de gueux » (p. 43). Cependant nous ne pouvons examiner ici dans le détail la rapacité avec laquelle le seigneur percevait la dîme, ni la question du droit de succession des serfs (p. 52 et ss.), on verrait à ce propos la situation économique et sociale des paysans roumains en Roumanie dans un jour plus défavorable que sous les seigneurs hongrois et transylvains, si maltraités par M. Constantinesco.

La situation économique du paysan roumain avait atteint au XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle le degré extrême de la misère, à une époque qui, dans toute l'Europe, exception faite de la Russie, était devenue plus favorable aux paysans. Ce serait un travail superflu que de comparer les conditions agraro-sociales roumaines avec celles de l'Europe Occidentale, par exemple avec celles de la France ainsi que le fait M. Constantinesco (pp. 56-60). Il aurait été beaucoup plus instructif de jeter un coup d'œil sur les pays de l'Europe Centrale et Orientale et surtout sur le voisinage immédiat des principautés.

Sous le règne des princes d'origine grecque, les Phanariotes, qui se succédaient si rapidement sur le trône des principautés qu'ils achetaient à la Sublime Porte pour ainsi dire aux enchères, la situation déjà assez misérable du paysan roumain devint de plus en plus horrible. Les princes grecs voulaient recouvrer, pendant l'intervalle de leur court règne, la somme qu'ils avaient payée pour l'achat de leur dignité, et les pots-de-vin distribués, et amasser en outre un profit correspondant à l'importance de l'entreprise, afin d'emporter une fortune considérable dans le cas où la Sublime Porte enverrait un nouveau prince qui aurait fait une offre plus favorable. Ajoutons les impôts de guerre écrasants de la Sublime Porte que les princes ne manquaient pas de lever, et même à plusieurs reprises, et les exactions inhumaines des employés grecs venant de Constantinople, qui s'enrichissaient en moins de quelques années. La misère du paysan roumain n'a pas d'équivalent au XVIII^e siècle. Tandis que les *boérs* réclamaient ainsi des redevances de plus en plus grandes de leurs serfs, ceux-ci furent précipités aussi par les pouvoirs administratifs dans une misère sans cesse croissante. « L'évolution de la condition des paysans et de leurs rapports avec la terre et le seigneur était la suivante : plus les charges, prestations, corvées, dîmes et banalités augmentaient

et écrasait le paysan miséreux, plus sa tenure, sa part de terres nécessaire à son entretien se réduisait » (p. 68). Que firent les paysans roumains pour échapper à leur misère? La réponse nous est donnée par M. Constantinesco lui-même : « Battus, torturés par les agents du fisc, jetés dans les geôles, marqués et brûlés au fer rouge, passés à la fumée de piment, privés de leur bétail, lésés dans les sentiments les plus humains et les plus saints : l'honneur de leurs femmes et de leurs filles, les paysans roumains prenaient la fuite, abandonnaient tout, famille, terre et gagnaient *d'autres contrées, d'autres pays même afin d'échapper à ce cauchemar affreux*, qu'ils vivaient dans leur village » (p. 73).

Où se rendait le paysan roumain désespéré? Le plus volontiers en Hongrie et en Transylvanie, bien qu'on trouve à cette époque également dans les autres pays voisins de nouvelles colonies roumaines. Or, le xviii^e siècle est la période du repeuplement de la plaine hongroise reconquise après un régime turc de plus de 150 ans. Les territoires reconquis étaient entièrement dévastés par les guerres et le régime turc. Surtout les parties méridionales situées entre le Maros et le Danube et le bord oriental de la grande plaine avaient été éprouvés. C'est alors que se formèrent les immenses propriétés de la grande plaine hongroise. La colonisation des nouveaux domaines fut exécutée d'une part par la population appelée des montagnes, d'autre part par les immigrés venant de l'étranger. Les Roumains prirent aussi part à l'œuvre de colonisation ; ils affluaient des montagnes de Transylvanie d'un côté, de l'autre, des principautés danubiennes et ils s'établirent surtout dans le territoire situé entre le Maros et le Danube, appelé le Banat. Grâce à ce mouvement de colonisation, des parties considérables de la grande plaine hongroise situées le long des montagnes de Transylvanie, qui encore au xv^e siècle n'avaient aucune population roumaine, étaient bientôt devenues roumaines. La cruelle oppression des Phanariotes acquit ainsi à la nation roumaine de nouveaux terrains de colonisation que M. Constantinesco et tous les historiens roumains prétendent avoir été peuplés de Roumains depuis les temps les plus reculés. Les vallées fécondes du Maros, des trois Körös et du Szamos appartiennent à ces régions. L'expansion des Roumains ne peut être expliquée que par l'immigration très forte et continuelle qui arrivait du côté des principautés roumaines. Lorsqu'après la paix de Passarowitz (1718) une partie de la Valachie, appelée la Petite-Valachie, située entre le Danube et l'Olt (Aluta) fut soumise à l'administration impériale, la population connut enfin les effets bienfaisants d'une bonne administration. La population s'accrut très rapidement et

passa, entre 1721 et 1736, de 13.245 familles à 40.000 familles, soit, en comptant une famille pour 5 personnes, de 66.225 à 200.000 âmes¹. Lorsque la Petite-Valachie fut retombée de nouveau entre les mains turques et ainsi exposée à l'oppression phanariote, la plus grande partie de la population quitta le pays et s'établit dans les régions désertes mais fertiles du Banat. D'après un calcul approximatif la population de la Transylvanie comptait :

en 1700	en 1750	en 1761-65
150.000	195.000	271.000 Hongrois
100.005	110.000	120.680 Saxons
250.000	420.000	547.243 Roumains

Tandis que l'accroissement des Saxons fut de 40 %, celui des Magyars de 80 %, l'augmentation des Roumains atteignit 120 %. Si nous mentionnons encore que le nombre des Roumains était

en 1772 de	667.306
en 1784 de	787.357
en 1811 de	950.000
en 1837 de	1.132.980

il devient manifeste qu'un accroissement de cette envergure ne peut être dû aux naissances, mais seulement à une immigration en masse.

Les Roumains affluaient de partout, car les conditions sociales en Hongrie et en Transylvanie étaient infiniment plus favorables que dans les principautés. *Les Roumains étaient en Transylvanie moins exposés au bon plaisir des seigneurs hongrois si décriés, que dans les principautés à l'oppression des boërs, leurs frères.* Abstraction faite des charges moins lourdes en redevances fiscales et seigneuriales, ils partageaient en Transylvanie avec leur seigneur foncier le tavernage (débit du vin et de l'eau-de-vie). Ils n'étaient pas astreints à la mouture banale et bénéficiaient des droits concernant les pâturages communs avec le seigneur et d'un affouage très étendu. Dans les principautés tous ces droits appartenait sans restriction au seigneur foncier et l'utilisation des forêts seigneuriales était complètement interdite aux paysans (p. 55).

Tandis qu'en Roumanie l'autorité publique participait elle-

1. HURMUZAKI, *Documente*, t. VI, p. 352, 473, 518, 522, cité par JANCsó, *A román nemzetiségi törekvések története* (L'histoire des aspirations nationales roumaines), t. I^{er}, Budapest, 1896, p. 757. Les données statistiques suivantes *ibidem*.

même à l'oppression des paysans, les Roumains immigrés en Hongrie et en Transylvanie devaient bientôt ressentir la main protectrice du souverain. Nous ne voulons pas montrer ici dans le détail toutes les mesures prises par Marie-Thérèse et Joseph II dans l'intérêt des paysans, puisqu'elles sont connues, et reconnues même par M. Constantinesco. On ne doit pas s'étonner d'autre part que la résistance des seigneurs fonciers contre les dispositions touchant leur droit de possession fût assez grande et qu'elle ne cédât que pas à pas. Les souverains philosophes avaient à combattre partout la même résistance dans leur politique pour l'amélioration du sort des paysans. Pourquoi veut-on que les seigneurs hongrois forment une exception à cet égard ? La volonté des monarques, qui entendaient défendre avant tout la capacité fiscale des serfs, prévalut lentement ; une exploitation des forces physiques et des ressources économiques des paysans pareille à celle qu'on voit dans les principautés n'était même pas imaginable après le règne de Marie-Thérèse et de Joseph II. Les paysans hongrois et roumains savaient qu'ils étaient défendus par les autorités politiques. Ils étaient toujours écoutés aux instances suprêmes, et surtout à la Cour, et leurs représentants pouvaient porter leurs plaintes jusque devant le souverain lui-même. D'ailleurs la conséquence naturelle de la nouvelle politique des souverains dirigée contre les classes privilégiées fut que la bienveillance des souverains fut souvent faussement interprétée par les paysans qui, encouragés par les avantages obtenus grâce aux souverains aux dépens des seigneurs fonciers, s'avisèrent de les utiliser en vue d'un affranchissement complet de toutes sortes de servitudes.

Les révoltes de paysans n'étaient pas rares au XVIII^e siècle, période de la protection de l'Etat. La plus sanglante d'entre elles fut celle de 1784 en Transylvanie, transformée par M. Constantinesco ainsi que par les autres historiens roumains, en insurrection nationale. Par le fait que les seigneurs fonciers étaient des Hongrois et les serfs des Roumains, ce mouvement parut aux yeux des générations suivantes un soulèvement national. Et cependant les causes qui l'avaient provoquées étaient les mêmes difficultés sociales et économiques qui partout en Europe produisirent des mouvements analogues. Et l'on ne peut s'empêcher de sourire quand on lit que les chefs de ce mouvement dont quelques-uns seulement savaient à peine lire et écrire « devançaient aussi de quelques années les grands principes de liberté et d'égalité consa-

crés par la grande révolution française de 1789. » La même gloire s'attacherait alors à toutes les révoltes de paysans !

Après la révolte réprimée par la force militaire impériale, les réformes sociales ne devaient plus disparaître de l'ordre du jour. Cependant l'époque des guerres françaises ne semblait pas les favoriser. Néanmoins, aussitôt après les guerres (1819-20) on se mit aux préparatifs de la réforme « urbariale » qu'on avait projetée auparavant. L'exécution de la réforme fut encore empêchée par les classes nobiliaires pendant quelque temps. Mais bientôt sous l'influence des idées libérales se forma aussi en Transylvanie un parti de la réforme qui gagna de plus en plus en force et était prêt à exécuter la réforme même au prix de sacrifices matériels de la part des seigneurs fonciers. En 1847 le parti de la réforme présentait déjà ses opinions avec une autorité considérable. Leur victoire à la Diète du 22 juin 1848 arriva un peu tard, car les Roumains avaient décidé de prendre les armes, dans le conflit pendant entre la Hongrie et la Cour de Vienne, contre les Hongrois qui étaient précisément sur le point de faire des paysans roumains et hongrois des citoyens égaux en droit avec les seigneurs hongrois.

Le fait que les seigneurs hongrois et saxons ont transformé de leur plein gré les paysans en propriétaires libres de leurs tenures possédées jusque-là à titre d'usufruit et ont aboli toute redevance, dîme et tailles perçues en argent comptant, M. Constantinesco lui-même ne peut s'empêcher de le reconnaître. Il doit avouer que « parallèlement à l'abolition du servage, les anciens *iobagi* sont devenus propriétaires sur les terres, qu'ils détiennent actuellement », — dit la loi, — « donc sur les tenures qu'ils avaient en jouissance, sans qu'aucune réduction de l'étendue ou aucune limitation ait été faite comme dans l'ancien Royaume » (p. 229). Il reconnaît que les Roumains qui, d'après son livre, devaient subir en Transylvanie le régime de terreur des seigneureries étrangères ont mieux réussi en 1848 que leurs frères dans les principautés nationales en 1864 : « les seigneurs des Principautés Unies ont été plus favorisés par la loi rurale du pays que ne l'ont été les seigneurs de Transylvanie » (p. 230).

Afin de mesurer l'importance du sacrifice que les seigneurs hongrois ont supporté par cet acte de renonciation, nous nous permettons de renvoyer au témoignage d'un contemporain d'eux peu suspect de magyarophilie. D'après celui-ci, les articles 4 et 5 de la loi de 1848 trouvèrent la plupart des seigneurs fonciers peu préparés à un pareil changement. La corvée, la seule forme de travail qui leur avait rendu possible le labour de leurs terres, leur échappa d'un seul coup. Ils ne possédaient ni cheptel

ni communs à leur usage personnel, ni même les moyens de se les procurer. Même l'existence matérielle des grands propriétaires était compromise dans une très forte proportion et le revirement des conditions de la vie agricole eut pour beaucoup de familles de propriétaires les conséquences les plus désastreuses. L'appauvrissement rapide de l'ancienne noblesse s'accomplit bientôt ; à ces inconvénients il faut ajouter aussi les troubles politiques qui avaient ouvert la voie même à des tendances communistes¹.

Par rapport aux lois roumaines de 1864 on trouve très avantageuses les dispositions des lois hongroises qui prévoient qu'en Hongrie et Transylvanie l'indemnité seigneuriale sera payée par l'État. Le seigneur n'a plus désormais rien à réclamer des paysans. Par contre, dans les principautés roumaines l'indemnité fut acquittée personnellement, ce qui amena des abus et une oppression nouvelle des paysans et rendit leur indépendance illusoire. « La conception des lois de 1848 était plus salutaire, pour les rapports à venir, entre les propriétaires et les paysans et elle écarte dès le commencement toute collision entre les deux parties, anciennement superposées » (p. 236).

M. Constantinesco mentionne avec un éloge tout particulier les *Patentes* impériales de 1854 et de 1858 promulguées pour assurer l'exécution des lois de 1848. Cependant nous sommes en mesure de révéler la source de ces dispositions qui établissent ce qui doit être considéré comme bien *allodial* ou comme bien soumis à redevances (*urbarial*) : elles proviennent des travaux, visiblement inconnus aux historiens roumains, de la commission de l'Union transylvaine de 1848. Cette commission qui avait d'ailleurs élaboré aussi un projet de loi concernant l'égalité en droit de la nation roumaine, qui, par suite des événements politiques et des guerres, ne put être codifié, a présenté aussi des résolutions envisageant une modification complémentaire de l'article 4 de 1848. Entre autres on résolut que toute tenure sur laquelle le paysan est établi, doit être considérée comme urbariale. Le paysan n'a pas à démontrer la provenance de sa tenure ; par contre si le seigneur affirme qu'une tenure n'est pas le bien légal d'un paysan, il doit produire des documents à l'appui de son assertion. La commission voulait ériger des tribunaux spéciaux pour les litiges éventuels entre paysans et seigneurs. Si donc M. Constantinesco affirme qu'« ainsi la Patente établissait une présomption de droit en

1. Joseph A. v. GRIMM, *Das Urbarialwesen in Siebenbürgen*, Wien, 1863, p. 56 ss. GRIMM était le rapporteur de la procédure du dégrèvement des terrains en Transylvanie.

faveur du paysan, etc. » (p. 242), cet éloge revient avant tout à la conviction désintéressée des classes nobiliaires transylvaines. Les Patentes avaient, il est vrai, le mérite de mettre à exécution les lois de 1848 rapidement, sans accroc ni injustice, mais la distribution de 1.615.574 arpents de terres parmi les paysans et l'abolition de 18.248,000 journées de corvées annuelles constituent la gloire des lois de 1848.

Il est évident que M. Constantinesco ne saurait terminer le tableau des conditions agraires de la Transylvanie par un éloge de la grande réforme hongroise. Que deviendrait alors la justification morale de la récente réforme agraire roumaine pour laquelle l'historien doit fournir des arguments tirés de l'histoire? Après avoir reconnu le mérite des réformes de 1848, il s'aperçoit de son rôle d'historien et s'empresse d'affirmer que les seigneurs propriétaires hongrois s'étaient bien vite repentis de leurs bonnes intentions envers les paysans roumains et s'efforcèrent de retirer les avantages qu'ils avaient accordés aux Roumains. Les expédients qu'ils trouvèrent alors étaient la « commassation » et la « ségrégation » par lesquelles l'administration hongroise ôta aux paysans roumains les *concessions autrichiennes*. M. Constantinesco suppose chez le lecteur une certaine défaillance de mémoire en disant : « Ce qui leur avait été reconnu et consacré, comme droit sur la terre, par les lois autrichiennes de 1848 et par les Patentes impériales, était réduit et spolié par les organes magyars, qui opéraient la commassation et ségrégation des terres et des forêts, en faveur des propriétaires magyars » (p. 249). Ainsi les lois de 1848, d'un tour de main habile, deviennent autrichiennes. La suite du contexte montre d'ailleurs que nous n'avons pas tant affaire à une erreur de plume, mais à quelque chose de plus : « Les injustices et les illégalités commises contre les Roumains, par ces procédés, constituaient la vengeance et la consolation des Magyars contre les *lois d'émancipation autrichiennes* et contre la bravoure avec laquelle la nation roumaine s'était sacrifiée pour la victoire de la révolution et sa propre défense pendant l'année mémorable et glorieuse de 1848 ».

M. Constantinesco, commettant encore une fois la même erreur, représente les nécessités économiques comme des attaques politiques dirigées contre les Roumains. La *commassation* est un procédé de partage de la propriété foncière à l'intérieur d'une commune, par lequel les terres dispersées d'un propriétaire sont réunies en un bloc, sous cette réserve que personne ne soit lésé par la substitution de terres inférieures en valeur à ses anciennes

propriétés. La nécessité économique de cette mesure saute aux yeux là où le morcellement des propriétés exclut la possibilité d'une gestion économique rationnelle ; elle n'est d'ailleurs pas contestée par M. Constantinesco lui-même. La *ségrégation* signifie la séparation des parts de paysan concédées dans la loi de 1848 sur les forêts et pâturages seigneuriaux. Il va sans dire qu'après les sacrifices de 1848 les anciens propriétaires dépossédés s'empresaient de séparer leurs forêts et pâturages de ceux des communes de paysans, car l'affranchissement des paysans n'avait pas élevé en même temps leurs connaissances économiques ! Cependant la commassation des pâturages séparés, c'est-à-dire la répartition des pâturages communs et la fusion des propriétés obtenues par la répartition avec les propriétés « urbariales » furent réclamées presque exclusivement par les paysans et exécutées selon leur désir ¹. Les seigneurs des anciennes propriétés nobiliaires n'usaient aucunement du droit de demander la commassation, que leur assurait pourtant la loi ². Par contre, les paysans qui ne voyaient de salut que dans la propriété individuelle, convoitée depuis si longtemps et enfin obtenue, utilisaient volontiers cette disposition de la loi afin d'opérer la séparation de leurs pâturages d'avec la propriété seigneuriale. Beaucoup plus tard seulement on s'aperçut qu'ils s'étaient ainsi causé des dommages économiques considérables. Dans la plupart des communes la conséquence de cette division des pâturages fut que le cheptel des paysans, qui jusqu'alors avaient trouvé leurs principales ressources dans l'élevage du bétail, dut être élevé désormais à l'étable, étant données l'insuffisance et la faible capacité de production des terres, et que d'autre part le paysan ne put produire le fourrage nécessaire à ce genre d'élevage. Par la séparation de la terre seigneuriale, le paysan avait déjà perdu la pâture que son bétail trouvait sur les jachères seigneuriales. Ainsi l'élevage du bétail disparut sur les territoires commassés et il en résulta un appauvrissement du paysan. Dans les forêts la commassation entraîna une déprédation insensée de la provision de bois.

Après 1867, les gouvernements hongrois commirent une grosse faute lorsque par les lois n° 55 de l'année 1875 et n° 45 de l'année 1880, ils facilitèrent un peu trop la commassation. Dans l'intérêt de la consolidation économique des paysans, ils auraient dû

1. MÁRKI SÁNDOR, *Az erdélyi unióbizottság*. (La commission de l'union de Transylvanie), *Budapesti Szemle*, 1898, p. 325.

2. D. SEBESS, *Adatok a magyar agrárpolitikához a jobbágyság felszabadítása után*. (Etude sur la politique agraire hongroise après l'affranchissement des serfs), Budapest, 1908, p. 180 ss.

empêcher la répartition des forêts, et pâturages communaux détachés de la propriété seigneuriale. Au contraire, la loi permettait la commassation dès que les propriétaires fonciers qui la demandaient détenaient un quart des biens de la commune. Pouvaient figurer au nombre des réclamants les biens de l'Etat, des municipalités ou les biens communs se trouvant sur le territoire de la commune, les biens des fondations pieuses, les biens de toute institution ou société publique, les biens des orphelins et pupilles, ensuite les forêts et les pâturages susceptibles de jouissance soumise à redevance (*urbariale*), etc. D'autre part furent considérés comme consentants tous ceux qui ne comparaissaient pas aux délibérations. Néanmoins ces lois ne furent pas édictées dans un esprit de zèle national, mais elles correspondaient aux exagérations des principes libéraux chers aux gouvernements hongrois et à leurs partis qui cherchaient à réaliser l'idéal humain, la propriété individuelle dépourvue de toute contrainte en appliquant le principe du « laisser faire ». Il va sans dire que les conséquences fatales de ce libéralisme agraire ne se bornent pas aux communes habitées par des Roumains, elles sont assez fréquentes aussi chez les Sicules (*székelyek*) magyars qui, par suite de la mauvaise politique agraire des gouvernements, eurent à souffrir économiquement tout autant, sinon davantage, que les paysans roumains. Les bévues et les erreurs de cette politique agraire furent reconnues plus tard, sans que les autorités y eussent pu changer quoi que ce fût ¹. Ce n'est que la partialité de M. Constantinesco et ses idées préconçues qui peuvent supposer à ce propos une politique anti-roumaine consciente de son but et qui aurait mis à son service toute l'administration et la justice hongroises.

M. Constantinesco consacre le dernier chapitre de ce tableau « historique » au problème du droit de propriété concernant les grandes forêts de Transylvanie. Visiblement il sent ici la faiblesse de sa thèse et se croit tenu de produire des documents éloquentes, des arguments précis pour prouver que les Roumains possédaient de toute antiquité les biens qu'on prétend leur avoir été enlevés de force. « Dans les premiers temps de l'invasion magyare, les forêts appartenaient à la population autochtone, aux Roumains ; par la suite, cette possession, vieille de plusieurs siècles, leur fut retirée en faveur des communautés religieuses, des seigneurs magyars ou encore des Saxons ou Sicules, les « *hospites regis* » (p. 252).

1. *Adatok és vélemények a tagosítás és birtokrendezés új törvényhozási rendezéséhez* (Données et opinions sur la nouvelle réglementation législative de la commassation et de la répartition des propriétés), Budapest, 1904.

L'histoire fantaisiste de la possession ancestrale revient encore, mais cette fois on tente de la prouver par deux documents. Le premier est la charte de 1224 du roi André II qui détermine les possessions des Saxons et leur situation juridique. Cette charte concède aux Saxons certaines forêts :

« Praeter vero supradicta silvam Blacorum et Bissenorum cum aquis usus communes exercendo cum praedictis scilicet Blacis et Bissenis eisdem (hospitibus Teutonicis) contulimus, ut praefata gaudentes libertate nulli inde servire teneantur ».

Voilà le passage d'où M. Constantinesco veut faire dériver les prétentions roumaines sur les forêts des pays Saxons. Or, l'examen exact de la Charte prouve que cette ordonnance du roi de Hongrie a trait à une forêt située dans la montagne frontière de Fogaras où par hasard se trouvaient les colonies les plus anciennes des Roumains et des Petchénègues ¹.

Le second document appelé à prouver le droit de possession millénaire des Roumains sur les forêts de Transylvanie est un jugement daté, prétend-on, de 1366 et rendu dans le procès de la commune roumaine, Petersdorf, et la commune allemande, Neudorf. Cette dernière fut mise en accusation pour détenir illégalement les forêts qui avaient appartenu à Petersdorf : « ultra mille annos ». Rien que le style du fragment de charte cité par M. Constantinesco éveille les soupçons de l'historien averti. Mais la charte entière a déjà été analysée depuis longtemps par les historiens saxons et reléguée, d'après des preuves irréfutables, dans la classe des falsifications assez récentes ².

La manière dont cette charte fut trouvée est des plus extraordinaires. En 1808 un géôlier roumain qui l'aurait trouvée, l'a remise dans un paquet à l'archiviste municipal de Bistritz (Beszterce). La charte se trouvait enveloppée dans un acte de confirmation de 1557. Cependant ni les signes extérieurs ni les signes intérieurs du document ne prouvent qu'il ait été rédigé au xvi^e siècle : 1° Les indices paléographiques contredisent cette hypothèse ; 2° Bien que le document eût été rédigé par plusieurs autorités, il se trouve écrit d'une seule main d'un bout à l'autre ; 3° L'écriture du prétendu rédacteur du document nous est connue d'après plusieurs autres documents. or, cette main ne s'accorde pas du tout avec celle du document en question ; 4° L'endos contenant la for-

1. Georg MÜLLER, *op. cit.*, p. 213.

2. Johann Karl SCHULLER, *Zwei Bistritzer Urkunden von 1557 und 1366*. Archiv d. Vereins f. siebenbürg. Landeskunde, Neue Folge, t. I^{re}, Kronstadt, 1853. p. 50 ss.

mule d'homologation est faux et ne provient pas de la main du prétendu greffier ; 5° Le papier de la charte ne peut pas provenir du xvr siècle ; 6° Le sceau est imprimé sur les fils de soie, retenant les feuilles de la charte, et en pâte de farine. Or, cette manière d'appliquer le sceau date du xviii^e siècle ; 7° Le style est identique dans les deux documents séparés par presque deux siècles d'intervalle et diffère très sensiblement des autres documents de Bistritz.

La charte de 1366 est un faux non moins douteux. D'après cette charte, les frontières de Petersdorf avaient été fixées par les *Huns*. Comme si à l'époque des migrations barbares on avait connu la procédure de la délimitation des frontières ! La conclusion de la charte avec sa sentimentalité romanesque ne manque pas de produire un effet comique sur le connaisseur. Un historien sérieux, travaillant avec la méthode critique des temps modernes n'oserait pas citer en témoignage une telle pièce.

M. Constantinesco rapporte lui-même dans quelle large mesure les Roumains de Transylvanie jouissaient de l'exploitation de ces forêts, bien qu'ils se fussent établis plus tard, sous forme de colons. Même à ce point de vue, les Roumains de Transylvanie se trouvaient dans une situation plus favorable que les Roumains des principautés « libres ».

La géographie et l'histoire de la colonisation et de la population de la Transylvanie permettent de comprendre pourquoi l'on n'y trouve pas ces propriétés énormes si connues dans la Hongrie proprement dite et dans la Vieille-Roumanie. Le territoire des vallées seul utilisable dans l'agriculture de ce pays coupé de part en part par de gros massifs montagneux ne favorisa jamais la formation de grandes unités domaniales détenues par un petit nombre de propriétaires. D'autre part, la population transylvaine n'eut pas à subir, pendant la domination turque, autant de pertes décisives que le territoire de la Hongrie proprement dite. En effet le pays montagneux fut plus épargné par les Turcs que le plat pays facilement accessible, où les pertes de population furent compensées, on l'a vu, précisément par l'immigration incessante des Roumains des principautés. De même, les anciennes colonies saxonnes et *székely* (Sicules), ne furent jamais détruites ; or, celles-ci s'organisaient sur une large échelle d'après le système de la communauté des biens et d'autre part leurs institutions et coutumes empêchèrent la formation de grandes propriétés dans leurs territoires. De là vient que tandis que dans la Vieille-Roumanie, au témoignage même de M. Constantinesco (p. 291), les propriétés dépassant 100 hectares atteignaient 48,63 % de la superficie totale du

sol arable, la proportion n'est que de 28 % dans la Transylvanie (p. 275). Les grandes propriétés qu'on trouve cependant en Transylvanie et dans les autres territoires annexés à la Roumanie se réduisent surtout à des territoires couverts de forêts qui ne furent utilisés que depuis la construction des voies ferrées il y a à peine cinquante ans. Encore ces forêts ne constituaient-elles pas pour la plupart des propriétés possédées par des particuliers, mais bien des forêts communales, ou encore elles appartenaient à des fondations d'utilité publique. Sur le territoire saxon (1.182.713 jugars cadastraux), 446.982 jugars, soit 37,79 % constituent le bien de la communauté. D'ailleurs les Roumains aussi possédaient une assez grande part de ces forêts désignées comme grandes propriétés dans la statistique. Les biens ruraux de Naszód, par exemple, dont les revenus furent utilisés pour la *culture nationale roumaine*, atteignaient le chiffre de 265.000 jugars cadastraux. Dans le comitat de Krassó-Szörény, 72 communes roumaines possédaient en tout 253.000 jugars, jadis propriété du régiment roumain de la zone militaire.

Si le lecteur impartial considère dans l'ensemble l'établissement des Roumains en Transylvanie et en Hongrie et s'il sait que ces immigrants étaient venus dans ces pays, parce qu'ils y trouvaient des conditions meilleures que dans leur patrie, il sera singulièrement frappé de la conclusion de M. Constantinesco qui, inaccessible à tout argument historique, croit devoir affirmer que la « victoire » des Roumains dans la guerre mondiale a mis fin à l'usurpation hongroise et a réalisé la justice parmi les nations (p. 258).

(Budapest).

JÁNOS SZÉKELY.

André ADY. **Choix de poésies.** Traduit de l'original hongrois par Alexandre TÉREY. (Portrait d'Ady par Etienne ZÁDOR). Paris, Jouve et C^{ie}, éd. 1926, in-16, IV, 52 p.

Traduire en vers français une trentaine de poésies d'André Ady est une rude tâche, et l'on ne peut que louer M. TÉREY d'avoir eu le courage de l'entreprendre. Le choix lui-même des poésies traduites est assez critiquable, mais malgré tout il laisse entrevoir quelques côtés du riche génie d'André Ady, montrant par exemple en lui l'enthousiasme juvénile du « héros de Demain », ou au contraire la tristesse morbide du « parent de la Mort ». De même le traducteur a cherché à rivaliser avec l'habileté technique du

poète, et s'est efforcé d'employer les mètres et les rythmes les plus divers et convenant le mieux à l'inspiration du poète.

Malheureusement, l'exécution ne répond pas toujours aux louables intentions du traducteur. Il lui échappe de temps à autre quelques incorrections ; les constructions surtout sont forcées et les phrases souvent inconsistantes. Sans doute, les poètes symbolistes, sans parler de plus modernes encore, ont mis à la mode toutes les audaces de langage, et c'est justement le caractère de cette poésie que M. Térey a voulu rendre. Mais pour se permettre de négliger la grammaire traditionnelle, il faut sentir la tonalité affective des mots et de leur groupement ; or ce sentiment intime de la langue française, il est difficile qu'un étranger puisse l'avoir pleinement. Aussi nombre des traductions de M. Térey ont trop l'air d'une juxtaposition de mots qui n'ont pas de sens logique — l'original étant une poésie impressionniste — et qui ne touchent pas non plus la sensibilité du lecteur, faute d'une perception suffisamment délicate chez le traducteur des nuances et du ton des mots français.

Surtout l'erreur de M. Térey a été d'employer les vers rimés. Les rigueurs de la versification française et la recherche de la rime sont pour beaucoup dans les imperfections de sa traduction, non pas tant parce que ses vers sont parfois pénibles, que parce qu'ils trahissent le texte d'Ady, et donnent à sa poésie une allure grêle et étriquée, non sans édulcorer ses expressions les plus neuves. Ce qui est d'autant plus fâcheux que déjà le choix de ces poésies tend à diminuer la personnalité du poète. M. Térey ne montre guère que le disciple de Baudelaire et de Verlaine, évidemment pour que son recueil soit mieux à la portée du public français ; mais on aimerait trouver des œuvres plus originales et plus âpres, par exemple celles où Ady, foncièrement magyar, mais transformé sous l'influence de Paris, souffre de ne plus se sentir à l'unisson de sa patrie qu'il continue d'aimer d'un amour patriotique, ardent et amer à la fois.

En somme, M. Térey a voulu trop bien faire, d'abord en s'astreignant à la poésie rimée, ensuite en se bornant aux œuvres qu'il jugeait directement accessibles au public français. Espérons que M. Térey nous donnera le recueil plus important qu'il promet, en adoptant, par exemple, le vers libre et en choisissant les œuvres vraiment caractéristiques du poète. La gloire d'Ady y gagnerait, et il apparaîtrait sous son vrai jour.

(Paris).

J. G.

Marc BLOCH. **Les rois thaumaturges.** Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 19. Strasbourg, Librairie Istra, 1924. gr. in-8°, VII, 542 p. 4 planches.

M. BLOCH a donné dans cette étude un livre indispensable pour tout folkloriste ou historien des sciences médicales. Il y a recueilli toutes les données concernant la miraculeuse vertu curative des rois. Dans sa première partie le livre est consacré à l'étude du *toucher royal*, don des rois de France et d'Angleterre qui passaient pour guérir les écrouelles par un simple attouchement. L'histoire de cette pratique a été faite par l'auteur jusqu'en 1825, date du sacre de Charles X où l'on essaya pour la dernière fois cette opération qui à ce moment avait déjà perdu tout son crédit. La deuxième partie du livre s'occupe avec la même précision des *anneaux médicaux* des rois d'Angleterre, des *cramp-rings* qui servaient, à partir du règne d'Édouard II jusqu'à celui de Henri V, à la guérison des crampes, notamment de l'épilepsie, appelée aussi *mal Saint-Jean*. Enfin la dernière partie du livre donne une explication critique fort intéressante et plausible du *miracle royal* et cite à l'appui de cette thèse de nombreuses données tirées des livres de comptes des rois d'Angleterre et de France ; une bibliographie de 14 pages et une iconographie du sacre royal complètent cette excellente monographie.

Dans le livre de M. Bloch nous rencontrons aussi des détails concernant la Hongrie. On lit, par exemple p. 148 : « Quelques écrivains, dévoués aux Habsbourg, ont à partir du xvi^e siècle, prêté aux rois de Hongrie (titre dont on le sait, les chefs de la maison d'Autriche avaient hérité) le pouvoir de guérir l'ictère ou jaunisse. Le choix de cette maladie s'explique par un souvenir du vocabulaire scientifique de l'antiquité classique ; on y désignait souvent l'ictère, pour des raisons qui nous échappent, sous le nom de « mal royal », *morbis regius*. Selon toute apparence le talent merveilleux attribué aux rois de Hongrie ne fut qu'une fable érudite ; tout au moins ne voit-on pas qu'ils l'aient jamais en fait mis en pratique, et l'on ne saurait mieux faire que de répéter les sages paroles qu'écrivait, à leur sujet, en 1736, dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages savants de l'Europe*, un auteur anonyme : « Ils étaient bien peu charitables de ne pas exercer ce don, s'ils l'avaient véritablement ». Pour notre part, nous ne

pouvons admettre, avec M. Bloch, que la mention du pouvoir thaumaturgique des rois de Hongrie eût été inventée pour la plus grande gloire des Habsbourg, puisque nous lisons déjà dans la *Chronique de Melk*¹ que les rois de Hongrie guérissaient par le signe de la croix les hommes *empoisonnés*, tout comme les rois d'Angleterre, d'Aragon et de France guérissaient les tumeurs du cou ou comme les rois d'Angleterre soulageaient ceux qui étaient affectés du mal caduc. Dans une de mes études² j'ai rappelé aussi le fait que la vertu thaumaturgique des rois de Hongrie concernant l'ictère, se trouve déjà mentionnée chez CASSANEUS (Barthélemy de Chasseneux) dans son *Catalogus gloriæ mundi*, (1546) d'autre part MÉZERAY rapporte dans un de ses ouvrages que « les rois d'Hongrie disent qu'ils guérissent les pasles couleurs », ce qui est une autre maladie (*chlorosis*) mais analogue à la première.

Certes, il est vrai que dans l'antiquité hongroise on ne trouve pas la moindre trace de la pratique thaumaturgique des rois de Hongrie. Toutefois cela ne veut pas dire que l'hypothèse de cette pratique nous paraisse tout à fait erronée ; néanmoins il nous semble que les croyances relatives à la vertu miraculeuse des rois de Hongrie est d'origine étrangère, peut-être française. Il faut sans doute y chercher un reflet du rapport intime du roi de Hongrie avec l'Église, rapport comparable jusqu'à un certain point à celui du roi de France avec elle : celui-ci était le « Roi Très-Christien », le roi de Hongrie le « Roi Apostolique » et déjà au XIII^e siècle les évêques français honoraient les rois de Hongrie du titre de *sanctus, sanctissimus, Sanctitas Vestra*.

Au sujet des cures rituelles réalisées par les rois de France, nous trouvons de courtes indications dans le journal de quelques voyageurs hongrois d'autrefois. C'est ainsi par exemple que Márton SZEPSI CSOMBOR (1616-1618) écrit au sujet du pouvoir de guérison du roi de France : « D'ici nous sommes allés à Saint-Germain, où se tient la magnifique cour du roi. Là j'ai vu, le second jour de Pentecôte, le roi guérir des goîtreux, au nombre de 915, ce pourquoi tu t'expliques que cette vertu propre du roi de France (Vient-elle de Dieu, sinon d'où vient-elle ? Reste à en juger) s'est répandue par le monde qu'il guérit les goîtreux par simple attouchement de sa main, sans aucune médecine, et même, chose plus extraordinaire, d'affreuse plaies pustulentes, plus

1. Anselm Schramb, *Chronicon Mellicense*, Viennæ 1702, p. 281.

2. A királyi érintés gyógyító erejéről. « De la vertu médicinale du toucher royal » dans la revue *A Természet*, 1925.

horribles que ce qu'on a jamais pu voir. Aussi on rencontre en tout temps ici à Paris force pèlerins, qui attendent le moment propice pour accéder auprès du roi et se faire guérir.¹ » Le voyageur hongrois, dans sa sobriété et sa concision, ne s'est pas attardé sur le rituel, qu'il avait suivi jusqu'au bout ; pourtant, comme l'affirme également M. Bloch dans la partie de son livre qui s'y rapporte, cela ne manquait pas d'intérêt.

(École Vétérinaire de Budapest).

GYULA MAGYARY-KOSSA.

1. Szamota, *Régi magyar utazók Európában*. [Les voyageurs hg d'autrefois en Europe], 1892, p. 176.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE

DE LA HONGRIE ¹

1926

ADY (André). — Choix de poésies. Traduit de l'original hongrois par Alexandre Térey. Paris, *Jouve et C^{ie}*, éditeurs. 16°, IV, 52 p.

ADY. — Poésies, adaptées par E. Zuckermann et E. Carasso. Paris. *Edition Revue « Aujourd'hui »*. 16°, 48 p.

ANCEL (Jacques). — Races, langues, empires et Églises dans les Balkans. *Le Monde Slave*, mars, pp. 382-405.

BALINT (Antoine). — L'organisation de l'orientation professionnelle et de la protection des enfants spécialement doués en Hongrie. *Revue Internationale de l'Enfant*. Genève. (Vol. I. N° 6.) juin, pp. 511-516.

BENES (Edouard). — Les Slaves et l'idée slave pendant et après la guerre. *Le Monde Slave*. 3^e a. N° 3, mars, pp. 321-381.

BERZEVICZY (Albert). — L'activité du Comte Albert Apponyi dans l'Union Interparlementaire. A propos du 80^{me} anniversaire de sa naissance. *Revue de Hongrie* (XIX^e a. Tome XXXV), 15 sept. pp. 41-49. — 15 oct. pp. 91-104.

BERZEVICZY (Albert). — Magyars et Slaves. *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. — Tom. XXXIII) 15 mars, pp. 81-84.

BLOCISZEWSKI (J.). — L'affaire des faux-billets de banque français fabriqués en Hongrie. *Revue politique et parlem.* 10 févr. pp. 224-231.

BONNEROT (Jean). — Jérôme et Jean Tharaud. Leur œuvre. Document pour l'histoire de la littérature française. Collection critique : Célébrités d'aujourd'hui, 2^e série, n° 9. Paris, éd. de la *Nouvelle Revue Critique*. 8°, 75 p.

Entre autres : sur le séjour de J. Tharaud en Hongrie ; sur leurs livres ayant la Hongrie pour sujet. Parmi les articles de journaux de ces illustres écrivains plusieurs s'occupent de la Hongrie. — La bibliographie des traductions hongroises des œuvres de J.-J. Th. est incomplète.

1. Les articles de la quatrième année [1926] de la *Revue des Études hongroises* ne sont pas compris dans cette bibliographie.

BRUNNER (A.). — Le centenaire d'un patriote hongrois : Maurice Jókai (1825 1904). *Le Correspondant*, 10 janv. (98. a., n° 1519), pp. 127-132.

BUZA (Ladislas). — L'affaire des colons hongrois du Bánát et de la Transylvanie devant la Société des Nations. *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. T. XXXIII). 15 mars, pp. 101-112.

CHASEUIL (Jean de). — Au pays des « Hongrois qui se réveillent ». *Le Correspondant*, 10 juillet, pp. 110-121.

CRUCY (François). — La comédie hongroise et la coulisse internationale. Une expérience nationaliste. *Europe* (Paris) 15 oct. (n° 46). pp. 170-196.

Propagande de la Petite-Entente.

DAMI (Aldo). — L'agonie d'un Empire. *Neue Schweizer Rundschau* — *Nouvelle Revue Suisse*. Zurich, sept. pp. 954-957.

A propos du livre de A. de Hevesy, *L'agonie d'un Empire* (Paris, 1923).

DECOUDU (Jean). — Le partage des dettes publiques autrichiennes et hongroises 1918-1926. 8°. Paris. *Pagot et Cie*.

DIGTER (J.). — Quelques aspects des relations intellectuelles franco-hongroises. *La Nouvelle Revue Critique*, 15 mai (10^e année, n° 5), pp. 264-269.

Il y est question : de notre *Revue* ; de la chaire de français à l'Université de Debrecen ; de la traduction en vers des poésies de ADY par Alexandre TÉRBY.

DINER-DÉNES (Joseph). — La Hongrie. Oligarchie, nation, peuple. Traduction de Bracke. Préface de Léon Blum. Paris. *Marcel Rivière*, éd. 12°, VIII, 171 p.

Thèse d'extrême-gauche. — L'auteur ignore l'histoire hongroise.

DOMINOIS (F.). — Littérature slovaque. Compte-rendu [très détaillé] du livre de V. Srobár, *Souvenirs de guerre et de prison, 1914-1918*. Prague, 1922. (en slovaque). — *Le Monde Slave*, déc. pp. 464-480.

EISENMANN (Louis). — Le droit des minorités en Europe centrale. *Le Monde Slave*, févr. (III^e a. n° 2). pp. 250-267.

Thèse de la Petite Entente.

EISENMANN (Louis). — Les faux monnayeurs hongrois. *L'Europe Nouvelle*, 30 janv. pp. 137-139.

FOELDES (Béla). — La politique sociale de la Hongrie (Lettre pour Genève). *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. — t. XXXV). 15 déc. pp. 161-161.

FOELDES (Béla). — Quelques réflexions sur la responsabilité de la Hongrie dans la guerre mondiale. *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. — T. XXXIII). 15 févr. pp. 41-53.

GACHOT (F.). — Lettres hongroises. *Mercure de France*, 1^{er} avr. pp. 235-239.

La poésie hongroise : Quelques centenaires. Les poètes conservateurs : LÉVAY, VARGHA, KOZMA. ADY et le groupe de Nyugat : BABITS, GELLÉRT, KOSZTOLÁNYI. — La jeune génération. Memento : sur la traduction de MADÁCH et d'André ADY. — Très bon résumé.

GESZTESI (Jules). — L'origine des Hongrois. *La Revue Mondiale*. 1^{er} sept. (n° 17), pp. 61-66.

Excellent article, basé sur les études du C^e Etienne ZICHY et de B. HÓMAN, publiées dans notre *Revue*, t. 1. [1923] pp. 5-14, et t. 2 [1924], pp. 156-171.

GESZTESI (Jules). — L'esprit de la nouvelle poésie hongroise, *Montparnasse* (revue), mars.

GONNARD (René). — Magyarie et Roumanie. *Revue politique et parlementaire*. 10 déc. pp. 403-410.

« Magyarie » n'est pas un mot français. L'auteur comprend par là la Hongrie.

HAESLER (John A.). — Sur les Hongrois. *Le Journal des Voyages*. Nouvelle Série. N° 50. 15 avr.

Détails fantaisistes.

HAJDRIK (Alexandre). — La balance internationale des paiements de la Hongrie en 1923 et 1924. *Revue de Hongrie* (XIX^e a. — T. XXXIII). 15 févr. pp. 54-60.

HALMAY (Elemér). — La Hongrie d'aujourd'hui. Budapest, éd. *Kelet Népe*, 8°, 260 p.

Ouvrage collectif. On présente en 50 chapitres environ la Hongrie politique, économique, financière, géographique, scientifique, littéraire, ecclésiastique de nos jours.

HALPHEN (Louis). — Les Barbares. Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e s. Coll. *Peuples et Civilisation*. Histoire générale. Vol. 5. Paris, *Alcan*, 8°, 393 p.

Hongrie, pp. 321-332.

HANKISS (Jean). — Jókai et la France. *Revue de littérature comparée* (6^e a), avr.-juin, pp. 246-292.

HANTOS (Elemér). — La coopération économique en Europe danubienne. *Revue de Hongrie* (XIX^e a. — t. XXXIV), 15 mai — 15 juin. pp. 161-168.

HANTOS (Elemér). — La Monnaie, ses systèmes et ses phénomènes en Europe centrale. Paris, *Girard*, 8°, 259 p.

Hongrie, passim.

HAUSER (Henri). — La reconstruction économique de l'Europe centrale. *Le Monde Slave*, juillet, pp. 55-65.

Il y est question quelquefois de la Hongrie. — Nous faisons observer à l'auteur que le mot « Magyarie » qu'il emploie à côté du mot « Hongrie » n'est pas français. Il est plutôt tchèque. D'autre part il n'est pas absolument sûr que la Hongrie soit un pays « absolument nouveau ».

HEVESY (André de). — Beethoven. Vie intime. Paris. *Ed. Emile-Paul frères*. 8°, 215 p.

Dans ce beau livre l'auteur étudie d'une façon plus spéciale les relations de Beethoven avec des Hongrois (Thérèse de Brunswick, « l'immortelle bien-aimée », la famille Deym, le prince Esterházy etc.).

HLATKY (André). — Notes économiques. — Michel MITZAKIS : « Le relèvement financier de la Hongrie et la Société des Nations. » *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. — T. XXXIII). 15 mars. pp. 117-120.

HORN (Emile). — Campagnes politiques d'un Economiste, Edouard HORN, à l'occasion du Centenaire de sa naissance. Lecture faite à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, séance du 31 octobre 1925. *Compte-rendu de l'Académie des Sciences Mor. et Pol.* Janvier-février, 1926, p. 124-167.

HORN (Emile). — La population des deux anciennes capitales, Vienne et Budapest. *Journal de la Société de Statistique*, Janvier.

HORN (Emile). — Les monuments artistiques de Budapest. Sommaires des Revues hongroises. *Polybiblion*, février-mars.

HORN (Emile). — La réforme monétaire en Hongrie. *L'Economiste Français*, 27 mars. *La Cote du jour*, 1^{er} avril.

HORN (Emile). — Quelques problèmes économiques en Hongrie. *L'Economiste Français*, 15 mai.

HORN (Emile). — Traité de Commerce — Bilans-or — Banque Nationale. *L'Economiste Français*, 26 juin.

HORN (Emile). — Les légendes des châteaux-forts, en Hongrie. Sommaires des Revues hongroises. *Polybiblion*, mai-juin.

HORN (Emile). — Revues de Hongrie. *Le Correspondant*, 25 juillet, pp. 304-311.

HORN (Emile). — Cessation du contrôle financier en Hongrie. *L'Economiste Français*, 14 août.

HORN (Emile). — Le comte Jean Fekete de Galántha. — Sommaires des Revues hongroises. *Polybiblion*, juillet-août.

HORN (Emile). — Un épisode de la reprise de Buda, 1686, avec illustrations. *La France illustrée*, 10 sept.

HORN (Emile). — La situation agricole en Hongrie. *L'Economiste Français*, 11 sept.

HORN (Emile). — Les fêtes de Saint-François d'Assise, à Budapest. *La Croix*, 17-18 oct.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 6 nov.

HORN (Emile). — Sommaires des Revues hongroises. *Polybiblion*, sept-oct.

HORN (Emile). — Le rôle politique du Pape Clément IV. *La France Illustrée*, 6, 13, 27 nov.

HORN (Emile). — La situation économique en Hongrie. *L'Economiste Français*, 11 déc.

HORN (Emile). — La langue et la culture françaises en Hongrie (Budapest, 1920), par Z. Baranyai. — Sommaires des Revues hongroises *Polybiblion*, nov.-déc.

IORGA (N.). — La politique des minorités dans la nouvelle Roumanie. *Le Monde Slave* (III^e a. n^o 4) avr. pp. 22-36.

IORGA (N.). — Du nouveau sur la campagne turque de Jean Hunyadi en 1448. *Revue historique du Sud-Est Européen* (Bucarest), janv.-mars, pp. 13-27.

JANCZO (Benoît). — La statistique, arme de la défense nationale. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. (IV^e a.) N^{os} 1-2. janv.-juin. pp. 147-153.

KARR (Otto). — Le scandale hongrois. *Le Flambeau* (Bruxelles), 31 mars, pp. 343-352.

Article tendancieux.

KASER (Kurt). — Les facteurs économiques dans l'évolution de la monarchie des Habsbourg. *Le Monde Slave*, mars, pp. 418-437.

KÉNEDY (Géza). — La guerre et l'accroissement de la population. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. (IV^e a.) N^{os} 1-2. janv.-juin. pp. 95-123.

KOVACS (Aloÿse). — Les données de nationalité du recensement du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. (IV^e a.) N^{os} 1-2, janv.-juin, pp. 61-94.

KUNFI (Sigmund). — Les élections hongroises et leur leçon. *La Nouvelle Revue Socialiste* (II^e a. N^o 13), 15 déc. 1926 — 15 févr. 1927. pp. 72-75.

KUTHY-TEREY (Alexandre). — Le mouvement musical en Hongrie. *La Revue Musicale*. 1^{er} août, pp. 173-174.

LAKY (Désiré). — Étude sur le développement de la culture intellectuelle en Hongrie dans les temps récents. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*. (IV^e a.) N^{os} 1-2, janv.-juin. pp. 1-60.

MANTEAU (Armand). — Hongrie. Chroniques et notes. *La Revue Musicale*. 1^{er} août, pp. 171-173.

MARINESCU (C.). — Le Danube et le littoral occidental et septentrional de la Mer Noire dans le « Libro del Conoscimiento ». *Revue historique du Sud-Est européen* (Bucarest). (III^e a. N^o 1-3), janv.-mars, pp. 1-8.

MITZAKIS (Michel). — Le relèvement financier de la Hongrie et la Société des Nations. Avec une préface de M. Geouffre de LAPRADELLE et une lettre du Baron Frédéric de KORÁNYI, ancien ministre des finances de Hongrie. Paris, les Presses Universitaires de France. 4^e, XIV, 418 p.

MORICZ (Zsigmond). — Sept sous. *Europe*. 15 août, pp. 410-416. Nouvelle, traduite du hongrois par Ladislas GARA et Marcel LARGEAUD.

NEMES (Marthe N.). — Le mouvement d'éducation nouvelle en Hongrie. *Pour l'ère nouvelle*. Revue Internationale d'éducation nouvelle, (Genève), avr.

NOVAGH (J.). — L'organisation de l'instruction publique en dehors de l'école en Hongrie. *Revue Internationale de l'Enfant*. (Genève). (Vol. 1. N^o 6). juin, pp. 530-534.

NYIRI (Jules). — Ce que fut la Révolution d'octobre 1918 en Hongrie. Traduit du hongrois par Paul SÁNDOR. Paris, A. Delpeuch, éd. 8°, 125 p.

Excellente mise au point des idées et des résultats de la « révolution » hongroise de 1918.

OPRESCU (G.). — Contribution à la bibliographie des événements de 1848-1850 en Transylvanie et dans les principautés danubiennes. *Revue hist. du Sud-Est européen* (Bucarest), janv.-mars, pp. 27-37.

PAPP (Antoine). — La Transylvanie comme territoire économique. *Revue de la Société Hongroise de Statistique*, (IV^e a.) N^{os} 1.-2. janv.-juin. pp. 124-137.

PAP (D.). — Les salaires et le coût de la vie en Hongrie. *La Revue Internationale du Travail* (Genève). (Vol. XIV, N^o 5) nov. pp. 749-757.

PETTKO-SZANDTNER (Aladar). — La protection de l'enfance par l'Etat Hongrois Royal. Edité par le Ministère R. Hongrois de la Prévoyance Sociale et du Travail, Budapest, 8°, 23 p.

POLGAR (Emeric). — Les institutions hongroises actuelles de droit public. *Revue de droit public*. T. XVIII, pp. 118-122.

RACZ (L.). — Nouvelles de l'Eglise réformée hongroise. *Semaine Religieuse*. (Genève), 4 déc.

RAINPRECHT (Antoine). — Les Progrès de l'Idée paneuropéenne en Hongrie. *Vers l'Unité* (Paris-Genève). [V^e a., n^o 40], avr., pp. 32-33.

RAITH (Tivadar). — Chronique hongroise. *Europe* (Paris), 15 janv. (n^o 37). pp. 115-119.

Spécialement sur ADY, BABITS, KOSZTOLÁNYI, SZABÓ, MÓRICZ, KASSÁK, et les revues *Ma, Tett, Magyar Írás*.

RAITH (Tivadar). — L'Europe Orientale. *Europe*, 15 juillet, pp. 299-317.

RAVASZ (L., évêque). — Charles NAGY. [L'évêque réformé]. Nécrologie. *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*. avr.-juin, pp. 201-202.

SEIGNOBOS (Ch.). — Histoire politique de l'Europe contemporaine. 7^e éd. t. II. Paris, A. Colin, 4^e, 537-1229 p.

Hongrie : pp. 553-569 ; 714-737. Erreurs et thèses tendancieuses.

SETON-WATSON (R.-W.). — Les relations de l'Autriche-Hongrie et de la Serbie entre 1868 et 1874. La Mission de Benjamin Kállay à Belgrade. *Le Monde Slave* (3^e année), I, févr., pp. 211-230. — II, mai, pp. 186-204.

SETON-WATSON (R.-W.). — Les relations diplomatiques austro-serbes. *Le Monde Slave*. Août, pp. 273-288.

Rôle de Kállay et de Jules ANDRÁSSY entre 1871 et 1873.

SZEKFUE (Jules). — Le quatrième centenaire de la Bataille de Mohács. *La Revue Mondiale*. 15 déc. (n^o 24), pp. 360-370.

SZENT-IVANYI (D.). — L'occupation turque en Hongrie et ses conséquences sur l'évolution ultérieure du pays et sur celle de l'Europe orientale (avec cartes et diagrammes). *Revue des Sciences politiques*, oct.-déc. (41^e année), pp. 513-534.

SZOKOLA (Léon). — Quelques réflexions sur la réforme de la protection de l'enfance en Hongrie. *Revue Internationale de l'Enfant* (Vol. II, n^o 11), nov., pp. 1000-1007.

VADASZ (Emeric). — Dans les théâtres de Budapest. (Les chroniques nationales : Hongrie). *Bibliothèque Universelle et Revue de Genève*, févr., pp. 220-228.

VAJKAI (Julie-Eve). — Le Home Lord Weardale à Budapest. *Revue Internationale de l'Enfant*. (Vol. II, n^o 10), oct., pp. 909-921.

WEINGART (Milos). — Le passé et le présent de la solidarité slave. *Le Monde Slave* (3^e a., n^o 2), févr., pp. 187-210.

WEXNER (Maxime). — Ady. *La Volonté*. Paris, 27 janv.

WLIASSICS (Jules, le baron). — La protection juridique des minorités et les garanties internationales. *Revue de Hongrie*, (XIX^e a., t. XXXIV), 15 juillet-15 août, pp. 1-6.

YBL (chevalier Ervin d'). — Les Arts en Hongrie. *Le Flambeau* (Bruxelles), 30 juin, pp. 175-185.

Conférence faite à l'exposition d'art hongrois, ouverte au Musée royal des Beaux-Arts, à Bruxelles.

YBL (Ervin). — Paul Szinyei-Merse et la peinture de paysage hongroise. *Revue de Hongrie*. (XIX^e a. t. XXXIV), 15 mai-15 juin, pp. 182-195.

ZOLNAI (Béla). — « La lutte des langues » (en hongrois). *Compte-rendu. Comœdia* (Paris), 11 mai.

JUNIUS HUNGARUS. — D'Etienne Tisza à Etienne Bethlen. *Le Monde Slave*. Juin, pp. 417-450.

Article plein d'ignorances, de grossièretés et d'insolences.

— *Œuvres complètes du Comte Et. Tisza* (Gróf Tisza István összes munkái). Compte-rendu par N. I. *Revue hist. du Sud-Est européen*. (Bucarest), janv.-mars, pp. 66-69.

— Hóman, *Première période de l'historiographie hongroise*. C.-r. par A.-D. T. — *Revue de synthèse historique*, t. XLII (n^{os} 124-126), pp. 160-161.

— Traité entre l'Autriche et la Hongrie, concernant le traitement des fonctionnaires, des anciens fonctionnaires, veuves et orphelins bénéficiant d'une pension de l'Etat et originaires des territoires cédés par la Hongrie à l'Autriche, signé à Vienne, le 12 janvier 1924. S. des N. — *Recueil des Traités*. Vol. XLII. 1925-1926, pp. 189-199.

— Convention entre la Hongrie et la Roumanie relative à certaines questions de procédure civile et de droit privé, signée à Bucarest, le 16 avril 1924. S. des N. — *Recueil des Traités*. Vol. XLII, pp. 165-174.

— Dictionnaire historique et biographique de la Suisse. Neuchâtel, fasc. 30, p. 154-155 : Hongrie.

Bref résumé des relations historiques entre la Suisse et la Hongrie, exact, mais trop sommaire, surtout en ce qui concerne les relations entre la Hongrie et la Suisse romande, Genève en particulier. L'auteur [D^r Ch. BERTIGER, à Berne] semble croire que le général Hentzi, d'origine suisse, participa à la guerre de l'indépendance hongroise de 1848-49 du côté hongrois ; on sait qu'il fut le commandant *impérial* de la forteresse de Bude.

— Le Commerce et l'Industrie de la Hongrie en 1925. — Publié par la *Chambre de Commerce et d'Industrie* de Budapest. Budapest. 1926, in-8°, 209 pp.

— Bulletin des relations universitaires, Paris. *Institut de Coopération Intellectuelle*. III^e a., n° 3, mai, pp. 204-209. Informations sur diverses Universités et hautes écoles hongroises.

— Bulletin périodique de la Presse hongroise, publié par le Ministère des Affaires Etrangères de France. n°s 95-102.

— Communication du Bureau interuniversitaire de Hongrie. L'enseignement des sciences techniques et appliquées en 1924-25. Bulletins de l'Institut International de Coopération Intellectuelle : *Bulletin des Relations Universitaires*. (III^e a., 1^{re} de la nouvelle série, n° 2). Mars, pp. 114-116.

I. Université des Sciences techniques à Budapest. II. Faculté d'économie politique à Budapest. III. Ecole Vétérinaire à Budapest. IV. Académie des Mines et Forêts à Sopron.

— Annuaire Militaire. Renseignements généraux et statistiques sur les armements terrestres, navals et aériens. *Société des Nations*. — Genève. Deuxième année. 1925-1926, in-4°, 1202 p.

Hongrie : pp. 713-723.

— Annuaire Sanitaire International 1924. *Société des Nations*. Organisation d'Hygiène. Rapports sur les progrès réalisés dans le domaine de l'hygiène publique de vingt-deux pays. Genève, in-4°, 518 p.

Hongrie, par le D^r Etienne WEIS (Budapest), pp. 291-311.

— Bulletin Economique de l'Institut Central des Sociétés Financières (Pénzintézeti Központ). Budapest. 2^e a.

— Protection des Minorités en Roumanie. Pétition des Eglises réformée, unitaire et catholique de Transylvanie, au sujet du projet de loi sur l'enseignement privé. *Société des Nations*. — C. 4. I. Genève, le 15 janvier 1926, 2^e, 21 p.

— La Question des Minorités en Transylvanie. Bucarest. Imprimerie « Ovidiu » Fl. Dumitrescu et C^o. 32, rue 11 Junie, in-8°, 56 p.

Ouvrage de propagande roumaine.

— La Restauration financière de la Hongrie. Exposé général, accompagné des documents principaux. Publications de la Société des Nations. II. Questions économiques et financières. 1926. II. 54. Genève, déc. 1926. 8°, 261 p.

La Revue des Etudes Hongroises a publié dans ses quatre tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- Gy. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
 A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
 E. MÁLYUSZ : La formation d'un comitat dans la Hongrie historique (t. 2).
 B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
 A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
 A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
 D. ANGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
 J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
 I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
 Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
 G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
 J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).
 Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
 D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
 B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
 Z. GOMBÓCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
 G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
 V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
 J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
 E. VIRÁNYI : Le travail linguistique en Estonie (t. 4).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : *Petőfi* (t. 1).
 A. PAULER : *Liszt et la Hongrie* (t. 1).
 B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
 E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
 G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
 K. ISOZ : Le manuscrit original du « *Rakoczy* » de Berlioz (t. 2).
 A. WEBER : *Don Juan en Hongrie* (t. 3).
 A. SCHÖPFLIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
 L. NÉGYESI : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
 B. ZOLNAI : Sources italiennes d'une ballade hongroise (t. 4).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
 A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
 D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
 Z. BARANYAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
 A. ECKHARDT : *Le Contrat social* en Hongrie (t. 1).
 L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
 H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
 A. ECKHARDT : Le Baron de Trenck, un témoin ignoré de la Révolution française (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
 L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3).
 B. TÓTH : Un apôtre français de *Petőfi* : Thalès Bernard (t. 3).
 H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
 B. TÓTH : En marge des traductions françaises de Jókai (t. 3).
 E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
 A. ECKHARDT : *Télémaque en Hongrie* (t. 4).

Les prochains numéros contiendront :

- Jenő GYALOKAY : Histoire militaire de la bataille de Mohács (1526).
 Pál TÖRÖK : La bataille de Mohács et l'Europe.
 Sándor SOLYMOSY : Eléments orientaux dans le conte populaire hongrois.
 Robert GRAGGER : L'influence de Molière en Hongrie.
 János MELICH : La Hongrie avant l'arrivée des Magyars.
 Béla ZOLNAI : Le jansénisme en Hongrie.
 Alcx. ECKHARDT : *L'Ogre*.
 Vilmos TOLNAI : L'eau de la Reine de Hongrie.
 Lajos BARTÓCZ : Le type anthropologique du Hongrois.
 Imre LUKINICS : La paix de Szatmár.

Peuples et civilisations ; histoire générale, publiée par Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, et Philippe SAGNAC, professeur à l'Université de Paris. (20 volumes in-8°). Prix de souscription à l'ensemble : 600 fr.

Tome I. — Les premières civilisations, par G. FOGÈRES, de l'Institut, P. JOUGUET, G. CONTENAU, R. GROUSSET, J. LESQUIER (1926, VIII-437 p., 3 cartes et 1 tableau ; 30 fr.).

Tomes II, III et IV, par P. ROUSSEL, A. PIGANIOL, E. ALBERTINI, (achevant l'antiquité), *sous presse*. Le tome III. (**La conquête romaine**, par A. PIGANIOL, 500 p., 3 cartes et un index) paraît en juin 1927.

Tome V. — Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle, par L. HALPHEN (1926, 395 p. ; 40 fr.).

Tomes VI et VII, par L. HALPHEN (t. VI) et H. PIRENNE, A. RENAUDET, E. DÉPREZ (achevant le moyen âge), *en préparation*.

Tome VIII. — Les débuts de l'ère moderne : la Renaissance et la Réforme, par H. HAUSER et A. RENAUDET (prochainement, à paraître fin 1927).

La première histoire qui soit non une simple juxtaposition d'histoires nationales, mais une vue d'ensemble, à la fois précise et large, de l'histoire du monde entier, dont son évolution générale, depuis la plus haute antiquité jusqu'à notre temps ; la première qui fasse à l'Europe orientale et à l'Asie une place proportionnée à leur importance réelle.

Voir au t. V les chapitres réservés aux origines hongroises et aux débuts du royaume de Hongrie.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION. PARIS

F. DVORNIK. **Les Slaves, Rome et Byzance au IX^e siècle**. In-8 raisin, v-360 pages. 40 fr. (*Travaux publiés par l'Institut d'Études Slaves, IV*).

Chantilly. **Les Archives du Cabinet des Titres**. Tome I, publiés avec une introduction par GUSTAVE MACON, Conservateur du Musée de Chantilly. In-4 carré, 300 pages, 50 francs.

Collection HENRI LEBLANC donnée à l'État, le 3 août 1917. **La Grande Guerre. Iconographie — Bibliographie — Documents divers**. Huit volumes in-8 raisin. Le volume 20 fr.

Docteur LUCIEN GRAUX. **Histoire des violations du Traité de Paix** Tome IV et dernier de cette importante histoire des temps présents, que tous les historiens et patriotes voudront lire et conserver. Tome IV, grand in-16, 639 pages, 15 fr. Les 4 volumes 60 fr.

— **Les fausses nouvelles de la Grande Guerre. Ouvrage couronné par l'Académie française**. 7 volumes grand in-16. Le volume 15 fr.

LUBOR NIEDERLE, Professeur à l'Université Charles IV, à Prague, Correspondant de l'Institut de France. **Manuel de l'Antiquité Slave**. Tome : **La Civilisation**. *Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves*. — I. in-8 raisin, 360 pages, 144 figures et 3 planches en couleurs, 65 fr. Le tome I^{er}, in-8, LVIII + 246 pages, avec 2 cartes, 40 fr. Les deux volumes pris ensemble 100 fr.

GUSTAVE LANSON. **Esquisse d'une Histoire de la Tragédie Française**. *Nouvelle édition revue et corrigée*. In-8 écu, 200 pages et une planche hors texte. 15 fr.

ÉTUDES HONGROISES ET FINNO-OUGRIENNES

SOUS LES AUSPICES DE L'ACADÉMIE HONGROISE DES SCIENCES

DIRIGÉE PAR

ZOLTÁN BARANYAI
CHARGÉ DE COURS A
L'UNIVERSITÉ DE SZEGED

ALEXANDRE ECKHARDT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE BUDAPEST

SOMMAIRE

	Pages
LAJOS BARTUCZ. — <i>La composition anthropologique du peuple hongrois</i>	209
FERENC ECKHART. — <i>Introduction à l'histoire hongroise II.</i>	242
JENŐ GYALÓKAY. — <i>La catastrophe de Mohács (1526)</i>	324
VILMOS TOLNAI. — <i>L'eau de la reine de Hongrie.</i>	343
JOSEPH CASTAGNÉ. — <i>Le réveil national carélien.</i>	346
ALEXANDRE ECKHARDT. — <i>L'ogre.</i>	360
Chronique : La linguistique hongroise (ISTVÁN SÁGI).	376
Notes et Documents : Une source hongroise de l'organisation napoléonienne de l'Université de France ? (GYULA KORNIS). — Une Anti-Marseillaise imprimée en Hongrie (AL. ECKHARDT). — Un soldat hongrois en France. — Conférences sur la Hongrie à l'Université de Strasbourg.	393
Comptes rendus critiques : BERTRAND AUERBACH : L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre (FERENC ECKHART). — ANDRÉ DE HEVESTY : Beethoven (H. T.). — SÁNDOR KÉMERI : Promenades d'Anatole France (H. T.). — JEAN FALUDI : André Dudith et les humanistes hongrois (FRANCK L. SCHOELL). — Études de musicologie hongroise. — Les traductions hongroises de Molière	400

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI^e)

1927

Tous droits réservés

LA REVUE DES ETUDES HONGROISES

La Revue des Études Hongroises et Finno-ougriennes, qui paraît sous les auspices de l'Académie hongroise des Sciences, a pour but de faire connaître, sous une forme accessible même à ceux qui ne sont pas spécialistes des questions hongroises et finno-ougriennes, les principaux résultats qu'ont atteints la grammaire comparée des langues finno-ougriennes et les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés et de verser, au moyen d'un organe central de langue française, l'apport de ces études au patrimoine commun de la science.

Nous vouerons un soin tout particulier à l'étude des relations politiques et littéraires entre la France et la Hongrie, relations parfois étroites et intimes, qui intéressent à un égal degré l'histoire diplomatique, l'histoire de la littérature et l'expansion à l'étranger de la politique, des lettres et de la pensée françaises.

Les « chroniques » embrassent les disciplines suivantes : histoire de la littérature hongroise ; histoire, archéologie, ethnographie, folklore, bibliographie de la Hongrie ; histoire de la vie intellectuelle et spirituelle en Hongrie ; histoire de la musique et des beaux-arts ; anthropologie des peuples finno-ougriens ; rapports préhistoriques, historiques et autres des peuples finno-ougriens (en premier lieu du peuple hongrois) avec leurs voisins ; lettres françaises en Hongrie ; revue de la littérature hongroise contemporaine ; grammaire comparée des langues finno-ougriennes.

ABONNEMENTS

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes, historiques, linguistiques et littéraires, est une publication trimestrielle.

Le prix d'abonnement est actuellement fixé à **35 francs** par an.

Pour la Hongrie **10 pengős**.

Le prix du volume annuel pour l'année écoulée sera porté à **40 francs**.

La Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes est dirigée par M. Zoltán BARANYAI, chargé de cours à l'Université de Szeged (4, chemin de Miremont, Genève) et M. Alexandre ECKHARDT, professeur de langue et littérature françaises à l'Université de Budapest (Ráday-utca 32. III. 4. Budapest IX.). Toute correspondance, envoi de livres concernant la rédaction, devra être adressé à l'un des directeurs.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (Abonnements, commandes de numéros, changements d'adresse, etc.), s'adresser à la Librairie ancienne Honoré CHAMPION, 5, Quai Malaquais, Paris (VI^e).

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (*Imprimerie de l'Université*), Muzeum-körút 6, Budapest. (VIII^e).

LA COMPOSITION ANTHROPOLOGIQUE DU PEUPLE HONGROIS

I. — EXISTE-T-IL UN TYPE HONGROIS ?

Existe-t-il un type hongrois ? Le Hongrois a-t-il son crâne à lui, son visage à lui, son physique à lui, auxquels on puisse le reconnaître entre trente autres peuples de race blanche ?

Un archéologue hongrois, Ferenc PULSZKY, était d'avis que « le dernier homme de type hongrois a disparu de la surface de la terre il y a bien longtemps, il y a des siècles, tant s'est mêlé, allié, modifié, nivelé le petit peuple émigré de l'Orient qui est la souche des Hongrois d'aujourd'hui. » Bien des anthropologues hongrois de nos jours ne se contentent plus d'une simple affirmation mais s'appuient sur des autorités étrangères comme RIPLEY¹, KOLLMANN², FISCHER³, suivant lesquelles le peuple hongrois serait identique à la race dite de l'Europe centrale (*race alpine*), les éléments raciaux d'origine orientale parvenus sur le territoire de la Hongrie au cours des temps historiques ayant tous été engloutis dans la grande mer du type alpin.

Telle est aussi, essentiellement, l'opinion professée par Otto HERMAN : bien que dans son ouvrage intitulé *A magyar nép arca és jelleme*⁴ il croie découvrir le signe

1. W. Z. Ripley, *The races of Europe*. London, 1900.

2. J. Kollman, *Die Ungarn*. Zeitschr. f. Ethn. XLIX, 1917.

3. E. Fischer, *Rassen und Rassenbildung*. Handwört. d. Naturwiss. Bd. 8. Iena, 1913.

4. *Le visage et le caractère du peuple hongrois*. Budapest. 1902 (en hongr.)

distinctif du Hongrois dans l'expression des yeux, d'où émane l'essence du type tout entier, il déclare que « le visage hongrois ne présente aucun signe racial frappant et le visage des hommes de la bourgeoisie répond, généralement parlant, à la notion européenne de la beauté masculine. »

Mais quelles sont les preuves sur lesquelles s'appuient RIPLEY et consorts en prononçant une assertion qui ne touche, nous autres Hongrois, de si près? Ont-ils examiné un grand nombre de vieux crânes et squelettes hongrois d'âge authentiques? Car pour avoir passé rapidement en revue les vieilles collections hongroises — auxquelles il y aurait beaucoup à objecter du point de vue de l'authenticité archéologique — ou pour avoir eu en sa possession quelques crânes et quelques photographies du type alpin de Hongrie ou même pour avoir constaté, après des recherches méthodiques, que les individus de type alpin sont nombreux aujourd'hui parmi le peuple hongrois, on n'est pas encore fondé à décider cette question, puisque rien de tout cela n'en affecte l'essence. Et qui sait s'ils n'ont pas procédé comme feu P. BROCA, le père de l'anthropologie, fit avec les Comans? Deux vieux crânes — qui se trouvaient être des dolichocéphales — lui ayant été envoyés de Kiskúnhalas (Hongrie), en 1875, mais bien entendu sans aucune donnée archéologique qui en attestât l'origine, Broca présenta joyeusement les deux crânes dolichocéphales à une réunion de la Société Anthropologique de Paris comme les premiers crânes authentiques de Comans¹. N'était-ce pas de Kiskúnhalas qu'il les avait reçus? Or non seulement ce n'étaient pas des crânes de Comans, mais les hommes auxquels ils avaient appartenu n'avaient jamais vu un Coman de leur vie, ayant vécu quelque mille ans trop tôt. Et je ne crois pas que parmi ceux qui ont fréquenté les Comans il se trouve quelqu'un qui ait vu un bien grand nombre de vrais Comans dolichocéphales, pour la bonne raison qu'en réalité il n'en existe pas.

Dans ces conditions, mieux vaudra peut-être laisser à

1. *Bull. de la Soc. d'antr. de Paris*, 1875, p. 437.

l'anthropologie hongroise le soin de décider la question du type hongrois, car en fin de compte il est bien probable qu'elle est bien plus compétente en la matière. Otto HERMAN a entièrement raison de soutenir que « l'un des plus difficiles problèmes de l'anthropologie consiste à établir les caractères de la race hongroise » et que « la solution de ce problème est en premier lieu un problème hongrois devant lequel nous n'avons pas le droit de reculer, car c'est nous qui sommes le plus proches de notre propre histoire, c'est nous qui pouvons plonger le plus profondément dans l'âme populaire et juger le plus sûrement de la signification des formations sociales ; en un mot, c'est nous qui sommes le mieux à même de savoir et de sentir ce que signifie ce mot : hongrois. Mais O. Herman, comme d'ailleurs Béla Tóth, se trompait sur un point : ce n'est pas assez de sentir cela, il faut aussi le prouver scientifiquement.

Un fait incontestable est qu'en pays étranger nous autres Hongrois nous reconnaissons entre mille et que si un étranger voyage dans notre pays nous reconnaissons tout de suite qu'il n'est pas hongrois. Mais si l'on nous demande à quoi se reconnaît et se distingue le Hongrois, ou bien nous sommes empêchés de donner une réponse ou bien chacun de nous en donne une différente. L'un cherche la solution de l'énigme dans l'expression des yeux, le second dans les traits du visage, le troisième dans la façon de porter la moustache, la barbe, les cheveux, le quatrième dans le costume, le cinquième dans la démarche et les gestes, le sixième dans la voix et la manière de parler, etc. Suivant Béla Tóth, l'explication du phénomène dont il s'agit ici est l'apparition à nos yeux d'une image familière. Et somme toute c'est lui qui a raison. Mais sur la question de savoir ce qui nous est familier, ce qui est hongrois dans cette image, il se contente de répondre : « Je ne suis pas plus qu'un autre capable de fournir une détermination scientifique du type hongrois. »

Si nous examinons la question du point de vue scientifique, nous sommes forcés de convenir qu'une image fréquemment aperçue a effectivement un grand rôle dans la formation des types tels que nous nous les représentons. L'œil humain,

le cerveau humain sont pareils à la plaque sensible du photographe. Toute image perçue par eux laisse dans les cellules cérébrales un souvenir plus ou moins persistant. Si nous voyons fréquemment la même image ou les copies de cette image, les caractères entièrement concordants s'accroissent les uns les autres, les caractères divergents se neutralisent, et l'image du type commun finit par se former en notre cerveau. Peut-être sommes-nous incapables d'en donner une description scientifique, mais si quelque part nous en apercevons le double, il nous semble familier.

A proprement parler, c'est aussi la méthode suivie par la science dans les examens dits morphologiques, mais consciemment et en vue d'un but déterminé. Comment procède-t-elle en effet ? Elle regarde attentivement et un grand nombre de fois, elle photographie et compare un grand nombre d'individus, un grand nombre de caractères. Après de multiples comparaisons elle établit ce qui est constant ou ce qui est le plus fréquent, en un mot ce qui est caractéristique, et ce qui, au contraire, est variable, rare, divergent : ce qui n'est pas caractéristique. Car à proprement parler le type n'est pas autre chose qu'une combinaison identique et fréquemment répétée de caractères.

Certains hommes se contentent de cette méthode jusque dans la science et c'est de leurs yeux, exercés à ces examens morphologiques, qu'ils attendent la détermination des types. D'autres, plus nombreux, savent au contraire combien de pareilles observations sont subjectives et quel champ large elles ouvrent aux erreurs. En effet l'image-type qui se formera dans notre cerveau ne dépend pas seulement de la capacité de perception de cet organe ou, si l'on préfère, de l'acuité de notre vision, mais aussi du nombre et de la qualité de nos expériences précédentes ainsi que d'autres facteurs : quand, à quels intervalles, combien d'images, de figures avons-nous aperçues, et par rapport à combien de caractères les avons-nous examinées ? Mais l'antipathie et la sympathie, l'état d'âme, l'expression du visage, l'ambiance, le costume, le mouvement, la mode, etc. jouent également un rôle ici. Ce sont autant de sources d'erreurs. Un exemple : le spirituel O. Herman s'est plu à dessiner Ferenc

DEÁK, l'homme d'Etat hongrois, avec la chevelure et les favoris de Lord DERBY, naturellement sans moustache. Et je ne crois pas qu'il y ait des yeux, si exercés soient-ils dans les examens morphologiques, capables de reconnaître en cette image un seul trait hongrois, ou à plus forte raison F. Deák. Or rien ne s'est produit ici qu'un petit changement de milieu, un échange de système pileux entre deux individus. Mais si l'œil exercé aux examens morphologiques appelle à son secours les instruments de mensuration et contrôle l'observation morphologique au moyen de la critique pénétrante et objective que fournissent les diverses méthodes de mensuration et d'interprétation, nous arriverons à un résultat beaucoup plus sûr. Et c'est ce que fait l'anthropologie moderne des races.

Mais il y a aussi une circonstance que bien peu de gens considèrent et qui pourtant est justement l'origine des complications inhérentes à la conception du problème. En effet la question que l'on pose ordinairement est celle-ci : existe-t-il un type hongrois ? Mais la question contient déjà la réponse, les prémisses, la conclusion, à savoir : ou bien qu'il n'existe pas de type hongrois, ainsi que le disait PULSZKY, ou bien que, s'il en existe un, ces deux notions : « type » et « hongrois » doivent correspondre exactement l'une à l'autre. Et c'est justement ici qu'apparaît l'absurdité de la question. Car s'il existe un type hongrois il doit être tel que, en tant que type caractéristique, il ne puisse se rencontrer nulle part ailleurs dans le monde. En effet, ce qui est exprimé, en tant qu'unité, par ce mot « hongrois » est dans le monde quelque chose de proprement et exclusivement unique. Si par conséquent le type que nous attachions à la notion de « hongrois » se rencontrait aussi ailleurs, et d'une manière caractéristique, il ne pourrait être exclusivement hongrois.

Supposons par exemple qu'à une époque antérieure à la conquête de la Hongrie une partie du peuple hongrois se soit détachée de la souche primitive — comme l'écrivent les chroniqueurs — et ait émigré vers l'est. Supposons encore que ces Hongrois émigrés vers l'Orient aient eu exactement le même type que ceux qui occupèrent le territoire de la

Hongrie actuelle. Si l'on découvrait aujourd'hui, quelque part en Orient, ce peuple hongrois détaché de la souche commune, et qu'il présentât le même type que les Magyars de la Hongrie — en admettant, bien entendu, que les Hongrois d'aujourd'hui offrent un type uniforme, et identique à ce qu'il était à l'époque de la conquête — l'expression de « type hongrois » pourrait-elle s'appliquer à ce nouveau peuple ? Evidemment non. Car cette population hongroise émigrée en Orient, vivant dans un autre milieu, mêlée à d'autres éléments, et cela pendant plus de mille années, aurait fini par former un ensemble ethnique entièrement différent. Elle parlerait une autre langue, aurait d'autres costumes, une autre histoire, une autre civilisation, etc. Par conséquent, et malgré la concordance des types physiques, on ne saurait parler d'un type hongrois dans le cas de cette population, si l'on s'en tient au sens étroit des mots.

Or les cas de migrations, de croisements, de colonisations de ce genre, de transformations ethniques ont été extrêmement nombreux au cours des âges. L'histoire atteste même que les peuples, les ensembles ethniques sont soumis à des fluctuations, des transformations, des changements continus. Quel est celui des peuples d'aujourd'hui qui existait il y a 2-3000 ans sous sa forme ethnique actuelle ou tout au moins sous une forme approchante ? Il n'en est pas de même des types physiques. Au témoignage des descriptions, des dessins, des images, des statues, des bas-reliefs que nous a légués l'antiquité ainsi que des crânes et des squelettes que l'on a trouvés dans les anciens tombeaux, les types humains actuels remontent à plusieurs milliers d'années. Au milieu de vicissitudes millénaires les peuples ancestraux ont disparu ou se sont transformés en toutes sortes de groupes ethniques, — les types ancestraux, au contraire, sont demeurés, mais dispersés et mêlés entre eux. De telle sorte que le type, primitivement uniforme, de tel ou tel peuple ancestral se retrouve aujourd'hui dans les croisements les plus divers, souvent même chez des peuples entièrement étrangers. Au point de vue anthropologique, les peuples d'aujourd'hui sont donc des mosaïques, des mélanges de

types, de races, et souvent la différence dans l'aspect anthropologique de deux peuples est le résultat non pas de la différence des types, des races qui se sont mélangés en eux, mais de la proportion diverse dans laquelle s'est opéré le mélange des mêmes éléments.

Cela dit, je crois inutile d'insister sur ce point que des expressions comme : *type hongrois, race hongroise, visage hongrois*, sont incorrectes, propres à induire en erreur, et même qu'elles n'ont rien de scientifique. Rendons-nous bien compte une fois pour toutes que ce qui est hongrois ce n'est pas le type physique, ce n'est pas le crâne ou la stature, ce n'est pas non plus la couleur des cheveux, des yeux, de la peau ou la forme de la figure. Ce qui est hongrois, c'est la langue que les mères hongroises ont apprise à des générations, ce sont les coutumes qui règlent la vie, c'est la tradition que les Hongrois ont héritée de leurs ancêtres, c'est le sentiment et la conscience de la solidarité qu'ont développés dans les Hongrois le bon et le mauvais sort vécus ou supportés en commun à travers une longue série de générations. Le sentiment de la conscience nationale hongroise, de la qualité de Hongrois peut être le résultat de l'éducation familiale ou sociale, il peut être l'action compliquée du milieu, il peut être un héritage de famille si l'on entend par là l'éducation et la tradition, mais il ne saurait être un héritage de chair et de sang et qui passe de père en fils selon la loi naturelle. Car autrement comment les descendants de vieilles familles de la noblesse hongroise auraient-ils pu devenir Roumains de corps et d'âme comme on l'a vu dans bien des cas, jadis, en Transylvanie et sur les confins sud-orientaux de l'Alföld ¹ ?

Où devons-nous douter du patriotisme hongrois de tous ceux dont le nom, souvent même sous sa forme magyarisée, trahit sans aucun doute possible que leurs pères, leurs aïeux ou leurs bisaïeux, etc., se sont jadis détachés du groupe ethnique roumain, serbe ou allemand, etc, et sont devenus

1. L. Bartucz, *Aradmegye népének anthropologiai vázlatá. Arad vármegye és Arad szab. kir. város monographiája.* (Esquisse anthropologique de la population du comitat d'Arad. Monographie du comitat d'Arad et de la ville libre d'Arad.) t. III. Arad, 1912.

des membres du corps national hongrois ? Si le sentiment national était héréditaire, il faudrait, même après des siècles écoulés, douter que ces hommes soient véritablement hongrois, car les caractères hérités ne se perdent pas en quelques siècles, même dans les croisements les plus complexes. Et d'ailleurs comment s'expliqueraient cette foule de transformations, de fusions ethniques dont témoigne chaque page de l'histoire ?

Nous connaissons même des cas où des enfants nés de parents hongrois, sur le sol hongrois, mais qui dès leur bas âge se sont trouvés au milieu d'un groupe ethnique étranger et y ont été élevés, sont devenus roumains, serbes ou allemands, et grands magyarophobes. Ici, la métamorphose ethnique ne s'est pas accomplie au cours des siècles mais au cours d'une génération. La loi de l'hérédité physiologique ne connaît pas de cas analogues.

Il existe, il est vrai, une hérédité psychique, et aussi des caractères psychiques de race¹, mais ces derniers sont du domaine de la notion de race tout aussi bien que les caractères physiques, et changent aussi difficilement, de sorte qu'ils ne sauraient en aucune manière être rangés sous la notion de peuple ou de nation.

Mais pas plus qu'il n'existe pour la science une race hongroise, un type hongrois, il n'existe une race européenne, une race allemande, un type roumain, une chevelure serbe, des yeux anglais, un nez français, un crâne turc, une stature espagnole, etc., mais il y a, d'une part, des peuples, des nations, des langues, des groupes ethniques, d'autre part, et mêlés à ceux-ci, des races, des caractères raciaux. C'est à la science anthropologique à retrouver dans les peuples, dans les corps ethniques, à l'aide des méthodes objectives qui lui sont propres, les races, les éléments raciaux dont ils sont composés, les caractères raciaux hérités de père en fils et observables en dépit des plus grands croisements.

A notre tour, ne demandons donc pas non plus s'il existe un type hongrois, car la réponse ne pourrait être que

1. W. Scheidt, *Rassenkunde*. I. Allgemeine Rassenkunde. Munich, 1925.



1. Hongrois de type nordique (F. Boros) du comitat d'Arad.



2. Hongrois de type méditerranéen avec un fort mélange de type mongoloïde (J. Tóth) de Tördemic.

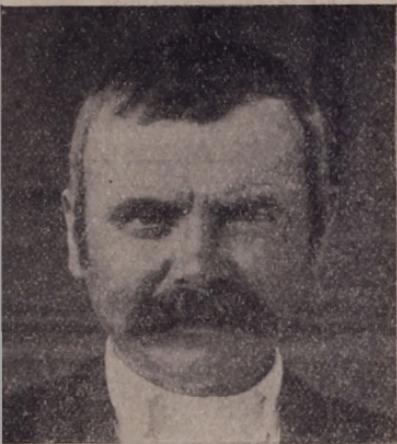


3. Hongrois de type alpin (S. Gál) du comitat d'Arad.

négative. Ramenons plutôt la question à ses éléments. Recherchons par exemple, en nous laissant guider par les données scientifiques dont nous disposons, quels sont les types anthropologiques, les races, les éléments raciaux dont la présence peut être constatée chez les Hongrois d'aujourd'hui. Puis, en remontant le cours de l'histoire, cherchons quels sont, parmi ces types, parmi ces éléments raciaux, ceux qui vinrent ici avec les conquérants, ceux que les Hongrois trouvèrent sur ce territoire, et ceux qu'y apportèrent les croisements, les colonisations, les fusions ultérieurs. Après quoi nous pourrions trouver aussi la solution du problème qui nous occupe et auquel se ramène la question posée au début de cette étude : « existe-t-il un type hongrois ? »

II. — LES ÉLÉMENTS RACIAUX DU PEUPLE HONGROIS.

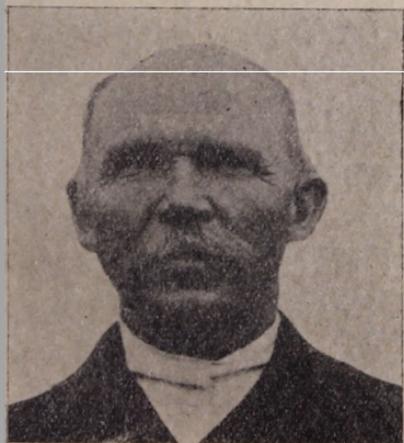
Que l'on passe rapidement en revue la population hongroise actuelle ou que l'on soumette à un examen approfondi celle des différentes régions, il n'est pas nécessaire d'être anthropologue pour constater qu'on y chercherait en vain un type uniforme et caractérisant le peuple hongrois tout entier. Si même, pour éliminer tout facteur subjectif, nous recourons aux instruments de mensuration, nous ne tarderons pas à nous convaincre que les divers caractères raciaux et les combinaisons de caractères accusent par tout le territoire les variations les plus capricieuses. Pour l'ensemble du pays, la taille moyenne est bien de 167 à 168 cm., mais on obtient une moyenne différente non seulement dans chaque comitat mais aussi dans chaque arrondissement et même dans chaque commune. Les mêmes variations s'observent en ce qui concerne la forme du crâne et du visage, la couleur des cheveux, des yeux, de la peau, et les autres caractères anthropologiques. Nous trouvons les uns près des autres, dans la même commune, des hommes de haute taille et des hommes de petite stature, des dolichocéphales et des brachycéphales, des blonds et des



1. Hongrois de type alpin (F. Puskás) de Bélzerénd.



2. Jeune fille palóc de type balto-oriental du comitat de Gömör.



3. Hongrois de type balto-oriental (Szénási F.) de Fekete-Gyarmat.

bruns, des yeux bruns et des yeux bleus, etc. Dans les « îlots ethniques » même (Yazyges, Comans, Palóc, Matyó, groupes de Göcsej, Hetés, Órség, Sárköz, etc.), il nous est impossible de trouver un type uniforme, caractéristique pour le territoire entier; tout au plus certains caractères ou combinaisons de caractères s'y rencontrent-ils plus fréquemment que sur d'autres territoires hongrois. Partout des mélanges, partout une mosaïque variée de caractères raciaux ou de combinaisons de caractères¹.

Néanmoins nous ne sommes pas encore en droit de passer à un autre extrême et de déclarer, par exemple, qu'au milieu d'une pareille confusion il est impossible de se retrouver et qu'à proprement parler il n'existe peut-être même pas de types de ce genre.

En effet la science anthropologique moderne a ses méthodes objectives et très perfectionnées, au moyen desquelles elle retrouve des cohésions jusque dans un pareil labyrinthe et décèle les races, les éléments raciaux cachés au sein des peuples².

Sans entrer dans le détail, rappelons brièvement que, selon des recherches anthropologiques poursuivies dans l'Europe entière au cours des dernières dizaines d'années et portant sur un très grand nombre d'individus, on peut dire que d'une manière générale la population actuelle de l'Europe se ramène partout aux cinq races suivantes : 1° race nord-européenne (*Homo nordicus* ou *teutonicus*), 2° race alpine ou de l'Europe centrale (*Homo alpinus*), 3° race méditerranéenne ou occidentale (*Homo mediterraneus*), 4° race balkanique ou dinarique (*Homo dinaricus*), 5° race orientale ou balto-orientale (*Homo ballicus*). Et comme ces cinq races se retrouvent en chaque peuple de l'Europe, il est évident que la différence anthropologique entre les divers peuples ne s'explique pas par la différence des races

1. Lajos Bartucz, *A termet földrajzi elterjedése Magyarországon*. [La répartition géographique de la taille humaine en Hongrie] Föld és Ember, 1922. Du même auteur : *Die Körpergrösse der heutigen Magyaren*. Archiv. f. Anthrop. N. F. vol. XV.

2. Lajos Bartucz, *A tudományos fajkutatásról* [De la détermination scientifique des races]. Természettudom. Közl. juillet 1926.



1. Hongrois de type balto-oriental (F. Boros jeune) de Nagyzerénd.



2. Hongrois de type balto-oriental avec un mélange de type alpin (Mihály Varga) de Vadász.

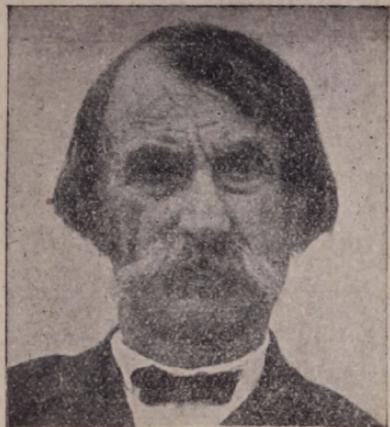


3. Hongrois de type balto-oriental avec un mélange nordique (S. Nagy) de Erdőhegy.

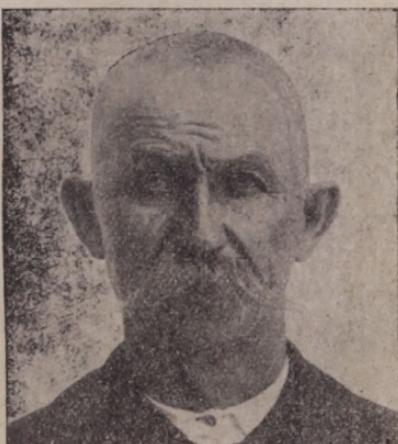
qui les constituent, mais par la proportion différente dans laquelle s'est opéré le mélange des mêmes races.

Examinons successivement le rôle que joue chacune de ces races dans la formation de l'aspect anthropologique des Hongrois actuels et recherchons si, en dehors de ces éléments, la population hongroise ne contient pas d'autres éléments raciaux.

I. Les caractères principaux de la RACE SEPTENTRIONALE (*H. nordicus*) sont les suivants : haute taille, tête allongée, visage étroit et élevé, nez étroit et bien développé, cheveux blonds ondulés, yeux bleus, etc. Si nous considérons attentivement la répartition géographique en Hongrie de la taille, de la forme du crâne et de la couleur des yeux et des cheveux, nous arriverons à la conclusion que vers les confins orientaux, occidentaux et septentrionaux du pays la taille s'élève, la tête s'allonge, la couleur des yeux et des cheveux s'éclaircit : en d'autres termes, que sur lesdits territoires ces caractères sont en étroite corrélation les uns avec les autres. Il est évident qu'ici nous nous trouvons en présence des éléments de la race septentrionale. Nous nous en convaincrions mieux encore en observant que d'une part la réunion desdits caractères atteint sa plus grande fréquence dans les régions de la Hongrie habitées aujourd'hui encore par des Allemands (*Saxons*) ou les territoires où l'histoire nous apprend que des peuples de ce genre se sont établis autrefois ; et, d'autre part, que les noms de familles portés par les individus de type septentrional (*nordicus*) dispersés dans les différentes régions du pays trahissent aujourd'hui encore une origine allemande ou nord-slave. Abstraction faite des territoires en question, cette race se retrouve dans une proportion assez considérable tant dans l'aristocratie et la noblesse que dans la classe des artisans. Il est même prouvé, anthropologiquement et historiquement, que cette race était représentée jusque dans la famille des Árpádiens, la première dynastie hongroise. Par contre elle ne se rencontre qu'en nombre insignifiant parmi la population rurale de souche magyare. Calculée pour l'ensemble du pays, la proportion de cette race peut être



1. Hongrois de type dinarique (S. Gál) de Fekete-Gyarmat.



2. Hongrois de type dinarique avec mélange de type balto-oriental (I. Sipos) de Magyar-Pécska.



3. Hongrois de type balto-oriental avec un fort mélange de type dinarique (L. Szatmári) de Nagyzerénd.

évaluée à 4-5 % tout au plus, ce qui, étant donnée la population de la Hongrie d'aujourd'hui, représente un élément racial insignifiant. Il résulte également de ce qui précède que cette race a pénétré dans l'organisme national hongrois d'une part à la suite de vastes colonisations et d'autre part à la suite de mariages et d'une lente infiltration, et qu'elle s'est répandue à partir des couches supérieures plutôt qu'inversement. Un représentant hongrois (comitat d'Arad) de cette race, d'ailleurs fortement mêlée, se voit sur la figure 1, table I.

II. Les caractères principaux de la RACE OCCIDENTALE (*Homo mediterraneus*) sont les suivants : petite taille, tête allongée, visage étroit et élevé, cheveux bruns ou noirs, yeux noirs. Cette race joue dans la population hongroise actuelle un rôle encore plus faible que la précédente. On ne trouve en Hongrie aucun territoire où cette combinaison de caractères : petite taille, crâne oblong, yeux et cheveux bruns, se rencontre dans une proportion un peu considérable. C'est en Transdanubie (*Dunántul*) et dans quelques parties de la Transylvanie (voir table I, figure 2) qu'elle est relativement le plus fréquente, mais pour l'ensemble du pays elle atteint à peine une proportion de 1 %.

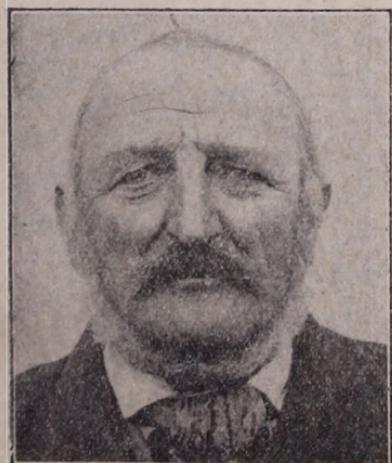
III. LA RACE ALPINE (*Homo alpinus*) se distingue par les caractères suivants : petite taille, tête courte, visage large, nez court, yeux et cheveux bruns. C'est de cette race qu'une partie des anthropologues étrangers, RIPLEY à leur tête, affirment qu'elle a si bien absorbé les éléments orientaux éventuels de la race conquérante que la population hongroise actuelle peut être considérée comme présentant presque purement les caractères de la race alpine. Il est indiscutable que parmi les Hongrois d'aujourd'hui elle joue un beaucoup plus grand rôle que les deux races dont nous avons parlé plus haut. Elle se rencontre dispersée dans toutes les parties du pays : en Transdanubie et dans certains comitats de l'Alföld (Pest, Csongrád, Arad, Bács-Bodrog) ainsi que, dans les villes, parmi la classe ouvrière et les artisans, sa proportion numérique s'élève jusqu'à 20 %.



1. Hongrois de type caucasien (G. Kelemen) de M. Pécska.



2. Hongrois de type caucasien (P. M. Kiss) de Agya.



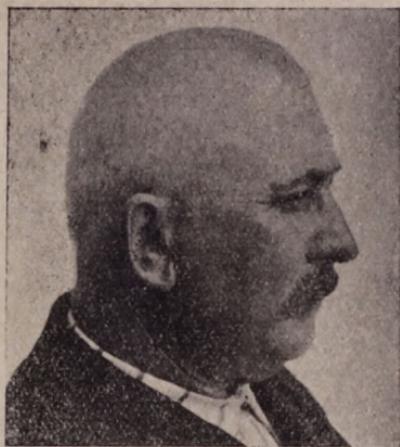
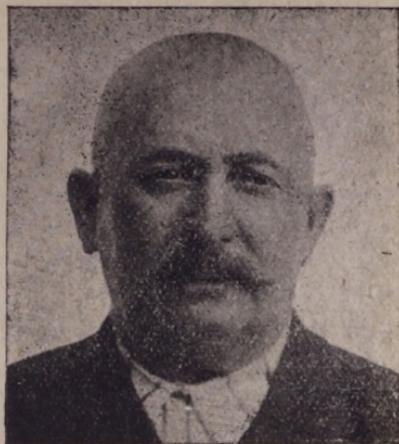
3. Hongrois de type caucasien (G. Szabó) de Tördemic.

Parmi les Allemands du Sud (Souabes) et les anciens territoires de colonisation slave, elle accuse encore une plus grande fréquence, mais pour l'ensemble du pays elle ne peut être évaluée à plus de 15 ‰. En effet, sur une grande partie des territoires que l'on considérerait auparavant comme appartenant au type alpin, c'est un phénomène frappant que la fréquence, à côté de celui-ci, d'un type aux yeux gris bleu, à la taille peu élevée ou même petite, à la tête courte et au visage large, sans que d'ailleurs les caractères de la race septentrionale puissent être constatés sur les territoires en question. Il est donc évident que nous nous trouvons ici en présence de représentants de la race orientale ou balto-orientale, dont nous parlerons plus loin. La race alpine est représentée aussi en assez faible proportion (environ 5 ‰), dans la classe noble et l'aristocratie. De ce que cette race atteint sa plus grande fréquence sur les territoires peuplés par des Allemands du Sud, on peut conclure qu'une bonne partie de ses représentants descendent de colons venus de l'ouest (voir table I, fig. 3, table II, fig. 1).

IV. LA RACE ORIENTALE OU BALTO-ORIENTALE (*Homo balticus*) présente les caractères suivants : petite taille, tête courte, visage large et un peu aplati, nez retroussé, cheveux blond foncé, yeux gris bleu. Numériquement, cette race est l'un des éléments raciaux les plus importants de la population hongroise de nos jours, et ses caractères se retrouvent en assez forte proportion dans toutes les parties du pays et même sur des territoires purement hongrois. La présence de cette race est particulièrement frappante dans la partie nord-est de l'Alföld (comitats de Szabolcs, de Szatmár, de Zemplén), dans le pays des Yazzyges (jászság), en Transylvanie et en Transdanubie.

Parmi les Palóc, la proportion numérique de cette race s'élève par endroits jusqu'à 50 et 60 ‰. Ce sont ses représentants que WINKLER¹ mentionne sous le nom de

1. H. Winkler, *Das Finntum I. Magyarén. Zeitschr. für Ethnol.*, 1901.



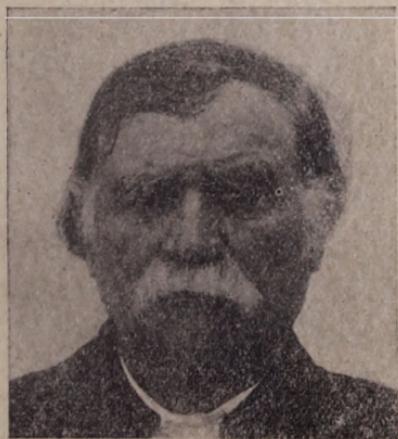
1. Hongrois de type caucasien (J. Mester) de Kecskemét.



2. Hongroise présentant le mélange des types caucasien et mongoloïde (E. Biró) de Erdőhegy..



3. Hongrois présentant le mélange des types caucasien et mongoloïde de Kunmadaras.



4. Hongrois présentant le mélange des types caucasien et mongoloïde (I. Hevesi) de Ágva.

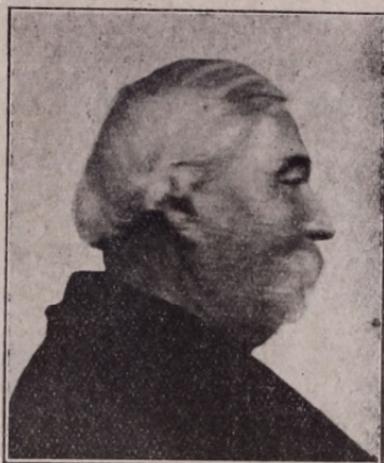
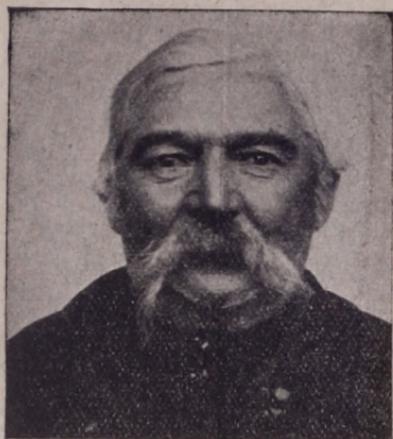
« Hongrois à type finnois » et PÁPAY et SEMAYER¹ sous celui de « Hongrois ougriens ».

Partout, sur les territoires énumérés plus haut, on est frappé par la fréquence de cette combinaison de caractères : petite taille, yeux gris bleu et tête courte. Cependant ce dernier caractère est moins accentué ici que ce n'est le cas dans les parties méridionales de l'Alföld quand il se rencontre en même temps que les yeux bruns et les cheveux bruns. Dans la noblesse hongroise, la race orientale est aussi un facteur numérique considérable. Dans l'ensemble du pays elle représente une proportion d'environ 35 % et le sens de son extension semble indiquer qu'elle est venue en majeure partie du nord-est mais en partie aussi du sud-est (voir table II, fig. 2, 3, table III, fig. 1, 2, 3.)

V. Les caractères de la RACE DINARIQUE (*Homo dinaricus*) sont les suivants : haute taille, crâne haut et très court, nuque plate, visage étroit et élevé, hauteur frappante de la mâchoire, nez grand et fortement saillant, yeux et cheveux de couleur foncée. Si nous examinons avec soin la répartition géographique de ces caractères en Hongrie : taille, forme du crâne et couleur des yeux et des cheveux, nous remarquons que vers le sud et le sud-ouest, en même temps que la taille s'élève, le crâne devient plus court et plus haut et la couleur des yeux et des cheveux plus foncée². Il est évident qu'ici nous nous trouvons en présence d'éléments de la race dinarique qui, venue du sud et du sud-ouest, a pénétré en grandes masses dans le pays hongrois. La race dinarique se rencontre dans toutes les parties de la Hongrie, mais c'est en Transdanubie et dans les parties méridionales de l'Alföld qu'elle atteint la plus forte proportion numérique. Assez fréquente dans le Jászság, la Grande Comanie, la Transylvanie et le nord-est des Carpathes, elle constitue un facteur important parmi les classes moyennes et la petite noblesse, mais se rencontre aussi parmi l'aristocratie. Cependant, c'est sur les territoires de

1. V. Semayer, *A magyarorszag antropologiai típusai* [Les types anthropologiques du peuple hongrois]. Ethnographia, 1903.

2. Cf. L. Bartucz, *Der Längen-Breiten-Index in Ungarn*. Sitzungsber. d. anthrop. Ges. in Wien, 1926-27.



1. Hongrois présentant le mélange caucasien-mongol (M. Mányoki), de Endréd.



2. Hongrois présentant le mélange caucasien-mongol (A. Tózsér), de Erdőhegy.



3. Hongrois de type mongol de Kapuvár.



4. Hongroise de type mongol du comitat de Baranya.

colonisation sud-slave et dans les familles d'origine sud-slave qu'elle se rencontre le plus souvent. Pour l'ensemble du pays, la proportion de cette race peut être évaluée à 20 % environ (voir table IV, fig. 1, 2, 3).

Comme on le voit, chacune des cinq races européennes se rencontre dans la population hongroise actuelle ; deux d'entre elles, l'orientale et la dinarique, constituent même un important facteur.

La question qui se pose maintenant est de savoir si, outre les cinq races dont nous venons de parler, la population hongroise contient d'autres éléments raciaux. A cette question, l'étude de la répartition géographique des caractères raciaux nous oblige à répondre affirmativement. En effet c'est un phénomène frappant que, précisément sur une grande partie des territoires purement hongrois, la tête courte et les yeux et cheveux bruns accompagnent non pas la haute taille (au-dessus de 170 cm.), mais la taille moyenne (entre 165 et 170 cm.) Un examen plus approfondi nous apprend que chez les individus en question la tête n'est pas aussi haute que chez les dinariques. Le front est plus bas, la tête un peu moins courte, le visage et surtout la mâchoire plus bas, le nez moins saillant et le dos du nez plutôt convexe. A n'en pas douter, ce n'est pas là la race dinarique, mais ce n'est pas non plus la race alpine, car la taille est plus élevée que chez cette dernière, la couleur plus foncée, le crâne un peu plus long, et il n'est pas rare non plus que des caractères mongoloïdes atténués apparaissent chez ces individus. Ce que nous avons ici, c'est cette variété, plus pure et plus affinée, de la race CAUCASIENNE OU DE L'ASIE ANTÉRIEURE (*Homo caucasicus*) qui se rencontre chez les Avars du Caucase, chez les Géorgiens, les Lezguiens et chez beaucoup de peuples turko-tartares. Cette race est un des principaux éléments constitutifs de la population comane, mais elle est fréquente parmi les Hongrois de la région de Cegléd-Kecskemét et parmi les Hajdú, ainsi qu'en Transdanubie et en Transylvanie. De même une grande partie de la noblesse et de la population dite turko-magyare se compose de représentants de cette race. Pour l'ensemble



1. Crâne hunnique de Mosonszentjános.



2. Crâne d'un guerrier avare de Csepel.

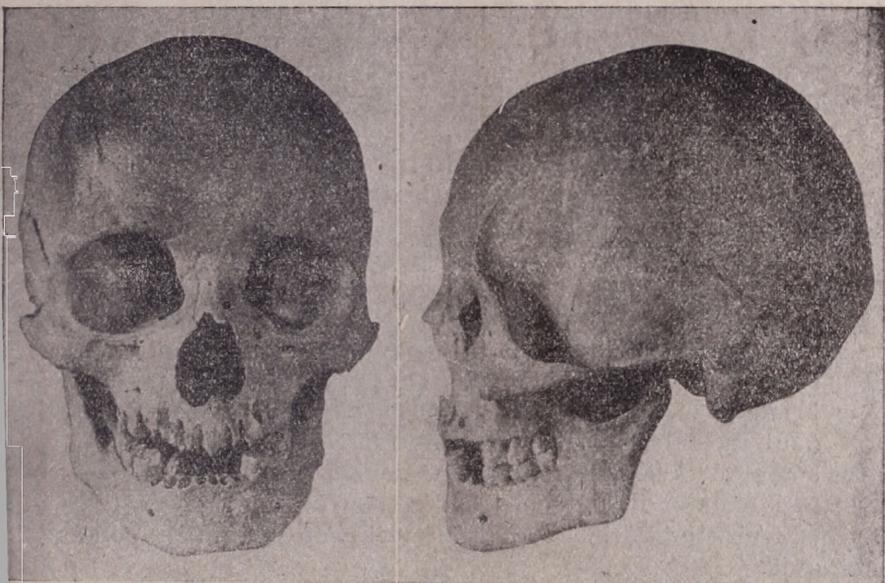
du pays, on en peut évaluer la proportion numérique à 15-20 %/. Les figures 1, 2 et 3 de la table V ainsi que les figures 1, 2, 3 et 4 de la table VI indiquent les caractères de cette race, modifiés par l'influence mongole.

Nous avons déjà montré¹ en 1910 que sont fréquents parmi les Matyós, chez les hommes et plus encore chez les femmes : pommettes extrêmement larges et aplaties, nez à la racine fortement écrasée, aplatie, large, ailes du nez larges, yeux petits et bridés à la mongole, yeux et cheveux brun jaunâtre, taille petite. D'autre part², en 1921, nous avons appelé l'attention sur ce fait que vers les confins orientaux et nord-orientaux de l'Alföld et plus encore dans le Kis-Alföld (Petite Plaine) et en certains lieux de la Transdanubie on peut observer en masse des traits *mongoloïdes*, et en d'autres lieux sporadiquement.

Les recherches auxquelles nous nous sommes livré depuis nous ont encore confirmé dans cette opinion. Nous avons constaté que ces traits mongoloïdes se rencontrent partout sur les territoires *palóc*, en Transdanubie (dans les comitats de Győr, Moson, Sopron et Fejér), parmi les Sicules, dans le Jászság et la Comanie, et qu'en certains endroits la fréquence en est tout à fait frappante. On serait tenté de croire que l'on se trouve simplement en présence d'éléments de la race orientale ou balto-orientale dont nous avons parlé plus haut et qui présente également certains caractères mongols. Mais sur les territoires en question les caractères mongoloïdes sont souvent encore plus forts, encore plus accentués que ce n'est le cas de la race balto-orientale et, circonstance capitale, se rencontrent non pas avec des yeux gris bleu et des cheveux blond foncé mais avec des cheveux noirs et gros et des yeux brun jaunâtre ou brun foncé, petits, au regard perçant. La taille, au lieu d'être basse, est moyenne, souvent même plutôt élevée. C'est là ce TYPE MONGOL affiné qui se rencontre chez une grande partie

1. Lajos Bartucz, *A matyók anthropológiájáról* [De l'anthropologie des Matyós]. *A magyar orvosok és természetvizsgálók XXXV. vándorgyűlésének munkálatai.* Bpest, 1911.

2. Lajos Lóczy, *A Balaton.* Bpest, 1921.



Crâne d'un guerrier hongrois du temps de la conquête du pays (Benepusza).

des peuples dits turko-tartares. Quant à décider si c'est une race spéciale ou seulement la forme de croisement la plus fréquente (par exemple entre les races mongole et caucasienne), ce sera la tâche de l'avenir. Dans tous les cas, il est certain que nous nous trouvons en présence d'une forte empreinte de la *race mongole* et des caractères mongols dont la fréquence, pour l'ensemble du pays, peut être évaluée à 4-5 %. A t-on le droit, en s'appuyant sur ces faits, de parler de l'origine mongole des Hongrois ? C'est là une autre question sur laquelle nous reviendrons plus loin. (Voir table VII, figures 1, 2, 3 et 4).

A côté des races que nous venons d'énumérer existerait encore tout au plus le type dit RHIÉZAN (tête allongée, petite taille, cheveux bruns, caractères mongoloïdes) dont quelques traces peuvent être relevées en Transdanubie et surtout chez les Sicules (Székelys).

Passons maintenant à une autre question : de ces races, de ces éléments raciaux, lequel ou lesquels peut-on considérer comme étant plus particulièrement en corrélation avec le peuple hongrois ? Evidemment ceux dont on peut prouver qu'ils ont été apportés sur le territoire de la Hongrie par les conquérants hongrois eux-mêmes.

Or l'étude des squelettes trouvés dans les cimetières de l'époque de la conquête, à Székesfehérvár, Jászdósa, Szekszárd, Kecskemét, Piliny-Sirmány et dans les comitats de Szabolcs, de Zemplén, etc., a montré ¹ qu'une partie des conquérants présentaient surtout les caractères de la race balto-orientale, tandis que l'autre partie consistait en un mélange racial issu de croisements plusieurs fois séculaires entre les races caucasienne et mongole. Les premiers étaient le peuple de race ougrienne, les seconds l'élément ethnique dominant, turko-tartare. Il s'y rencontre aussi des éléments appartenant aux races septentrionale, méditerranéenne et alpine ; mais comme ils ont été trouvés dans les tombes les plus pauvres, il est évident qu'ils proviennent des peuples conquis.

Ce n'est donc pas aux hommes présentant les caractères de la race septentrionale, alpine ou méditerranéenne que doivent être appliquées les épithètes si en faveur parmi le grand public : « type hongrois », « bonne figure hongroise », mais à ceux qui sont issus du mélange racial caucasien-mongoloïde-balto-oriental. Mais comme les caractères de ces trois races se présentent sous une multitude de combinaisons, le nombre des « types hongrois » est passablement élevé et variable suivant les régions. Et si nous passons en revue les visages que la croyance populaire désigne sous le nom de « bonnes figures hongroises », nous retrouvons presque en chacun d'eux quelque combinaison de ces trois races. Mais on aurait tort de croire que plus un homme présente les caractères de la pure race caucasienne, de la pure race mongole ou de la pure race balto-orientale, plus il mérite la qualification de « type hongrois ». Il n'en est rien

1. L. Bartucz, *Honfoglaláskori magyar koponyák*. A M. N. Múzeum Népr. Gyűjt. [Les crânes hongrois du temps de la conquête. La collection ethnographique du Musée National de Hongrie]. V. Bpest, 1926.

en effet. Car ce qui est caractéristique pour le Hongrois tant d'aujourd'hui que de l'époque de la conquête, ce n'est pas la présence, à l'état pur, de l'une ou l'autre des trois races en question, mais au contraire le mélange de ces trois races. Si par conséquent nous voulons à tout prix nous servir ici du mot « hongrois », nous devons dire que ce qui est hongrois ce n'est ni le caractère racial caucasien, ni le caractère racial mongol, ni le caractère racial balto-oriental pris séparément, mais que c'est précisément ce triple mélange racial, cette forme spéciale du mélange de ces races sont caractéristiques, ou, pour nous servir de cette expression, *hongrois*.

Si maintenant nous considérons les types humains qui vivaient en Hongrie au temps des civilisations les plus anciennes, nous constatons qu'à l'âge de la pierre, du cuivre et du bronze, à côté des races septentrionale et alpine qui indubitablement existaient déjà en Hongrie, la race méditerranéenne jouait le rôle dominant. Les vestiges de cette race se retrouvent en grande quantité non seulement en Transdanubie mais aussi en Transylvanie et sur les confins nord-est de l'Alföld. A l'âge de La Tène et ensuite au début des grandes migrations, cette race méditerranéenne semble reculer au second plan devant les peuples de type septentrional qui affluent en masses de plus en plus compactes sur le territoire de la Hongrie, si bien qu'elle ne subsiste en nombre considérable que dans la Transdanubie, où au temps des Romains la majeure partie de la population présente encore les caractères de la race méditerranéenne et le reste les caractères des races alpine ou septentrionale. D'autre part, pendant l'âge dit iazygo-sarmate, une population issue d'un croisement des races caucasienne et dinarique vient occuper le centre de l'Alföld, comme en font foi les squelettes remontant à cette époque et retrouvés dans la région de Szeged, de Csongrád, de Szentés, de Szegvár et de Kecskemét. Par où cette dernière immigration s'est-elle produite ? C'est ce qui n'a encore pu être établi avec une pleine certitude, mais les rares indices dont nous disposons semblent indiquer plutôt le nord et le nord-est et partiellement le sud-ouest.

Ainsi donc, pendant les âges dont nous venons de parler, on peut dire que les cinq races européennes ont joué un rôle dans tous les peuples venus sur le territoire hongrois, mais avec cette différence que les éléments raciaux prédominants variaient avec chacun de ces peuples. Mais le tableau anthropologique de la Hongrie change d'un seul coup aux IV^e-V^e siècles de notre ère. Venue de l'est ou du sud-ouest — les ossements retrouvés jusqu'à présent ne sont pas encore suffisants pour en établir l'itinéraire — une race nouvelle, absolument différente des précédentes, apparaît sur le sol hongrois, et cela en foule si compacte que pour un long espace de temps elle laisse son empreinte presque exclusive à certains territoires (comitats de Moson, Győr, Sopron, régions de Kecskemét, Félégyháza, Csongrád, Szentes, Szeged). Nous voulons parler du peuple des Huns, chez qui l'élément dominant — les fouilles exécutées à Mosonszentjános au printemps 1926 en font foi — présentait les caractères de la pure race mongole (voir table VIII, figure 1). Les particularités distinctives de ce peuple étaient les suivantes : faible stature, crâne oblong, front bas, un peu fuyant, grosse tête, visage extrêmement large, aplati, étendu, nez à la racine large et aplatie, aux os plats et peu développés. Tels sont encore aujourd'hui une grande partie des peuples mongols de l'Asie septentrionale. Il est probable, à notre avis, que le type dit *rhiézan*, que l'on a retrouvé sur divers territoires de la Russie, présente également des rapports avec cette race. Il semble aussi que cette dernière, une fois sur le sol de la Hongrie, ait pour un certain temps refoulé toutes les autres races hors des territoires dont elle s'était emparée, car à cette époque les éléments appartenant aux cinq races européennes mentionnées plus haut n'apparaissent guère que sur les confins des territoires occupés par les Huns ou sur les îlots compris entre les habitats hunniques. D'autre part, les représentants de cette race se retrouvent encore en grandes masses sur les territoires en question après la dissolution de l'empire des Huns et même à l'époque des Avars, ce qui semble prouver qu'une partie des Huns restèrent sur le sol de la Hongrie après la chute de leur empire, tandis que d'autres émigraient vers l'Est d'où, après

s'être unis aux Avars, leurs parents selon l'anthropologie et l'ethnologie, ils revinrent sous le nom d'Avars, c'est-à-dire sous une nouvelle forme ethnique et plus mélangés au point de vue racial. Un fait indiscutable parle en faveur de cette thèse : dans une grande partie des tombes reconnues par les archéologues comme datant de l'époque avare, les ossements retrouvés présentent également les caractères de cette race, tandis que dans d'autres tombes de l'époque avare (Csepel, Bakonykoppány) ont été retrouvés des ossements de Mongols, à la tête plus courte et au visage plus bas (voir table VIII, figure 2) ou même d'hommes issus du croisement de la race mongole avec la race balto-orientale ou la race caucasienne (Jutas, Füzfő). Mais autre preuve, qui n'est pas non plus négligeable : tout d'abord, les sources orientales parlent de vrais et de faux Avars, certains auteurs soulignant expressément la ressemblance qu'une partie des Avars présentaient avec les Huns, tandis que les auteurs occidentaux donnent souvent le nom de Huns aux Avars, et enfin qu'une partie de nos archéologues voient un cimetière hunn à là où les autres voient un cimetière avare, et qu'on trouve même pêle-mêle dans le même cimetière des tombes de caractère avare et des tombes de caractère hunnique. Si dans le peuple avare il n'y avait pas eu de Huns, si, du point de vue tant anthropologique qu'ethnologique, les Avars avaient différé essentiellement des Huns, il est certain que nous ne pourrions être en présence de pareils faits.

Pour des raisons tant historiques qu'anthropologiques, on peut admettre aussi, avec une certitude presque absolue, que les Avars fixés sur ce territoire ne disparurent pas tout avec la domination avare et qu'en certains lieux, en Transdanubie, ils continuèrent à former des îlots assez peuplés. Quant à ceux qui avaient émigré vers l'est ou aux descendants de ces derniers, ils purent se trouver en contact avec les Hongrois — qui se dirigeaient vers l'Ouest pour y chercher une nouvelle patrie — et s'étant alliés à eux, ce qui atténua leurs caractères mongols, ils purent revenir sur le territoire hongrois, à titre de tribu alliée.

Il est très probable, en effet, pour des raisons anthropologiques, que les Pétchéniègues — et peut-être même une

grande partie des Kabars — étaient ces Avars, ou leurs descendants, réémigrés en Orient, car dans les territoires et dans les tombes du temps de la conquête ou de l'époque suivante et tenus par les archéologues et les historiens pour des territoires ou des tombes péтчénègues, on a retrouvé les mêmes crânes de Mongols à tête courte que dans les tombes du temps des Avars et tels qu'on n'en retrouve que beaucoup plus rarement dans les tombes hongroises du temps de la conquête. La majeure partie des établissements et domaines péтчénègues sont situés sur des territoires habités autrefois par des Avars, et chez les anciens auteurs les Péтчénègues chargés de la garde des frontières sont représentés comme des Mongols. Ainsi s'expliquerait aussi pourquoi les nobles et les établissements péтчénègues apparaissent en si grand nombre pendant les deux premiers siècles de la royauté hongroise, alors que les documents antérieurs en faisaient à peine mention. Enfin il saute aux yeux que c'est sur une grande partie des territoires hongrois habités d'abord par des Avars, puis par des Péтчénègues et des Kabars que les caractères mongols sont le plus fréquents parmi la population hongroise actuelle (voir table II, fig. 2, table III, fig. 1, table VII, fig. 1-4).

Après la domination avare, les races européennes dont nous avons parlé plus haut regagnent sur le sol de la Hongrie leur première importance, si bien que lorsque les conquérants font leur apparition, outre les restes des peuples hunno-avars de type mongol ils trouvent sur les confins du pays des peuples appartenant au type septentrional, méditerranéen et alpin, et dans l'Alföld des peuples de race dinarique, alpine et balto-orientale. Les conquérants eux-mêmes apportent principalement avec eux des caractères raciaux caucasiens-mongoloïdes-balto-orientaux, et les pertes subies au cours de leurs randonnées sont compensées par l'appoint des restes de ces populations hunno-avars qui ne tardent pas à se fondre en eux. Si les combats qui remplissent les deux premiers siècles et ensuite l'invasion mongole décimèrent, avec le peuple hongrois, la population issue du croisement des races caucasienne et mongoloïde qui en formait l'élément dominant (voir le crâne du guerrier hongrois,

page 233) et si le nombre des individus de type balto-oriental, alpin ou dinarique prit un grand développement sous les rois de la maison d'Árpád, l'arrivée des Yazyges et des Comans constitua de nouveau un appoint considérable pour les éléments hongrois de race mongoloïdo-caucasienne. C'est pourquoi, malgré la grande saignée de l'invasion mongole en 1241 et les colonisations qui eurent lieu ensuite, et qui en certains lieux modifièrent considérablement la proportion numérique des races au profit des types septentrional, alpin, balto-oriental et dinarique, l'aspect anthropologique du pays ne changea pas au cours des quatre cent cinquante premières années dans la même mesure que pendant les quatre cent cinquante années suivantes, sous la longue domination turque et après. Il est vrai que la domination turque apporta dans la population hongroise quelque élément racial parent (mongoloïdo-caucasien), mais l'importance en fut à peu près insignifiante au regard des pertes éprouvées par les Hongrois dans les combats avec les Turcs. Ces luttes même, ainsi que les vastes colonisations qui les suivirent, mêlèrent en une véritable mosaïque les éléments raciaux qui jusqu'alors formaient plutôt des îlots, et frayèrent la voie aux éléments raciaux balto-orientaux, mais surtout alpins et dinariques, qui immigrèrent et se multiplièrent dans une proportion beaucoup plus forte qu'auparavant. Du point de vue anthropologique, le principal effet de la domination turque ne se traduisit donc pas par l'extermination de quelque élément racial, mais par un changement profond dans la proportion réciproque et la répartition des éléments raciaux déjà existants, et surtout par leur mélange en une mosaïque compliquée. Et ce mélange s'opéra non pas seulement dans le sens horizontal, c'est-à-dire territorial, mais aussi dans le sens vertical, entre les diverses couches de la société, rien ne s'opposant plus à ce dernier processus depuis l'abolition du servage.

Si nous passons en revue cette phase plusieurs fois millénaire du mélange, de la lutte des types et des races qui se déroula sur le territoire de la Hongrie, notre attention est attirée par un phénomène des plus instructifs et d'une impor-

tance pour ainsi dire nationale. Nous voyons en effet la race mongole pénétrer parmi les races européennes, puis se mêler graduellement à elles, et de nouvelles formes ethniques résulter de ce processus. Nous voyons les peuples issus des divers croisements des cinq races européennes fourmiller et lutter ensemble, pendant des milliers d'années, sur cette région, et tantôt l'un tantôt l'autre s'emparer de la puissance. Puis une race entièrement nouvelle, une race venue d'Orient, la race mongole, dans sa pureté primitive, apparaît au milieu de ces peuples sous la forme ethnique des Huns. Pour un temps, elle s'empare du territoire entier et lui imprime son empreinte, mais elle ne tarde pas à succomber. Elle reparait bientôt sur le sol de la Hongrie sous une autre forme ethnique, celle des Avars, mais non plus dans sa pureté ancestrale, car elle a subi un mélange. Arrivée au pouvoir, elle tombe à son tour. Pendant près de deux siècles nous n'en entendons plus parler. Et de nouveau elle réapparaît sous la forme ethnique des Hongrois, fondateurs de la nation, mais totalement mêlée, délayée au point de vue racial, de sorte qu'elle n'est plus mongole, mais seulement mongoloïde. Cette fois-ci elle ne s'empare pas seulement de son domaine ancestral, elle s'y maintient. Elle n'en a pas moins à subir des attaques, deux fois même (Mongols, Turcs) son existence ethnique est en péril. Mais elle se relève et se fortifie. Entre temps les couches raciales se disposent, dans le sens vertical comme dans le sens horizontal, d'une manière de plus en plus harmonieuse ; la fusion des éléments raciaux devient de mieux en mieux proportionnée. Et la nation hongroise ne pouvait que gagner à ce mélange harmonieux des races, qui la faisait plus unie et plus forte. Si nous n'avons pas vu se développer en Hongrie des oppositions psychologiques analogues, par exemple, à celles qui séparent les uns des autres les Allemands du Nord et les Allemands du Sud, dont la constitution raciale n'est pas la même, c'est à ce mélange que nous le devons. Mais un autre avantage de ce processus fut qu'en dépit de tant de guerres sanglantes les vieux éléments orientaux ne se perdirent point et qu'il ne se produisit même pas de bouleversement pernicieux dans la proportion des races composant le peuple magyar, ce qui

explique — entre autres raisons — comment, après mille ans de luttes et de vicissitudes, ce peuple a pu demeurer hongrois.

C'est ainsi que changea de siècle en siècle la constitution raciale du peuple hongrois, pour aboutir enfin à la conformation anthropologique actuelle. L'histoire de cette évolution millénaire n'est pas seulement intéressante en elle-même : elle nous met en face de problèmes dont la solution est des plus importantes au point de vue hongrois comme au point de vue européen. La plus haute tâche de l'anthropologie hongroise doit consister à éclairer et résoudre ces problèmes. D'ailleurs, nous l'avons déjà vu, ils sont inséparables de l'histoire de la Hongrie, dont plus d'un aspect sera mis en lumière par les recherches anthropologiques entreprises dans ce sens.

Remarquons-le, pour conclure cette étude, nous n'avons fait qu'esquisser l'histoire de l'évolution anthropologique de la Hongrie. Le cadre reste à remplir, et de nouveaux problèmes surgissent en foule, dont la solution sera la tâche des recherches futures. Elles devront consister d'une part à soumettre à un examen anthropologique le plus détaillé possible la population hongroise de nos jours, et d'autre part à recueillir méthodiquement et soumettre à une étude approfondie un nombre suffisant de crânes et d'ossements d'origine authentique, remontant à chacun des âges de la civilisation et à chaque siècle de l'histoire hongroise, et que mettront au jour des fouilles systématiques entreprises en commun avec les historiens.

(Musée Ethnographique de Budapest)

LAJOS BARTUCZ.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE HONGROISE. II

VI. — L'ÉPOQUE DE LA PRÉPONDÉRANCE DU POUVOIR ROYAL.

Avec la paix de Szatmár (1^{er} mai 1711) commence une nouvelle époque, caractérisée par la prépondérance du pouvoir souverain, et qui se termine à l'heure où le régime des Ordres commence à se transformer dans un sens plus moderne. L'insurrection de Rákóczi, ou plutôt la sagesse de la Cour, avait bien, en principe, remis en vigueur le régime des Ordres, mais cette circonstance fut absolument incapable d'affaiblir la prépondérance du pouvoir royal dans le droit public hongrois. Au cours de leur évolution, toutes les grandes nations de l'Europe ont passé par l'ère de l'absolutisme, et ce n'est que grâce à l'absolutisme qu'elles ont réussi à former des Etats unifiés. La Hongrie, la langue et la mentalité hongroise même, dut franchir cette étape sous une dynastie étrangère qui, au lieu de se proposer le développement national du pays, ne considérait celui-ci que comme un moyen pour servir ses ambitions et créer dans ses Etats plus avancés et plus riches les instruments qui devaient assurer sa position de grande puissance. C'est ainsi que le progrès qui, après la paix de Szatmár, se manifesta en Hongrie sur tous les terrains, ne signifia pas en même temps le raffermissement de la nationalité hongroise.

Rien n'est plus caractéristique du changement survenu dans la position des Habsbourgs que la nouvelle loi de succession au trône, la *Pragmaticque Sanction*, appelée à servir de base à leur situation de grande puissance en créant un lien permanent entre la Hongrie et les provinces héréditaires. La loi adoptée par la Diète de 1723 ne signifiait pas

simplement l'acceptation de la loi dynastique de l'année 1713, œuvre du dernier des Habsbourgs, Charles III, mais l'expression légale des rapports de liaison entre les plus anciens Etats de cette famille. La Diète ne déclare pas seulement que si la branche masculine de la dynastie venait à s'éteindre les filles de Charles et leurs descendants hériteraient du trône selon le droit de primogéniture, en sorte qu'elle renonce de nouveau au droit d'élire le roi tant qu'il reste en vie un seul descendant des filles de Charles III, mais elle déclare aussi que, les rois de Hongrie étant en même temps archiducs autrichiens, les provinces héréditaires et la Hongrie doivent être gouvernées « en commun », comme un tout « indivisible et inséparable ». Pour la première fois, la *Pragmatic Sanction* établit sous forme de loi que la Hongrie et les provinces héréditaires sont liées, indépendamment de la communauté de dynastie, par des intérêts communs ou, comme elle le dit en propres termes, par les intérêts de la défense commune. Mais les rapports de l'Autriche avec la Hongrie n'étaient pas réglés par cette loi. Charles III ne permit pas aux Ordres hongrois et autrichiens de discuter ensemble cette question, bien que les Hongrois en eussent exprimé le désir. La loi déclare, il est vrai, que les souverains héréditaires doivent maintenir le régime des Ordres et se faire couronner, mais elle n'en fait pas une condition à la succession au trône, liée exclusivement à la souveraineté sur les provinces héréditaires d'Autriche, c'est-à-dire à la possession de toute la puissance dont disposait la maison de Habsbourg. Quel était le poids de cette puissance et quel avantage en pouvait résulter pour le royaume, c'est ce que les Ordres hongrois avaient appris à connaître lors de la libération du territoire.

Les nouvelles tâches que la libération de la Hongrie imposait à l'administration appelaient une nouvelle organisation gouvernementale ; celle-ci tenait bien compte, en théorie, de la situation spéciale du royaume, mais en fait elle subordonnait entièrement aux autorités de Vienne les principales manifestations de la vie de l'Etat hongrois. Entre tous les bureaux organisés au temps de Charles III, la Chancellerie royale de la Cour était l'autorité la plus

haute ; elle siégeait à Vienne et adressait au souverain les propositions qui se rapportaient aux affaires découlant des droits régaliens (nominations, dotations, recours en grâce, etc.), transmettait les rapports et propositions des autorités hongroises, auxquelles elle communiquait les décisions et ordonnances royales. C'était elle qui correspondait avec les autorités de la Cour, dont le ressort, en certaines affaires, s'étendait à tout le territoire de la monarchie, comme celui du Conseil de guerre, celui de la Chancellerie de la Cour, qui dirigeait les affaires étrangères, et celui de la Chambre aulique, qui réglait les affaires d'argent et de crédit et les affaires des mines et gérait les biens du Trésor, immensément accrus depuis la libération du pays. Le Conseil du gouverneur, fondé à Presbourg et transporté à Bude au temps de l'empereur Joseph, dirigeait toutes les affaires intérieures de la Hongrie et servait d'intermédiaire entre le roi, ou plutôt la Chancellerie, et les autorités locales, comitats et villes, chargées de l'exécution des lois et décrets, excepté dans les affaires d'argent, de douane, de colonisation et en général les affaires économiques ou intéressant les domaines du Trésor. Celles-ci continuèrent à ressortir à la Chambre hongroise instituée sous Ferdinand et qui, malgré le titre sonore de Chambre « aulique » que lui accorda Marie-Thérèse, continua comme par le passé à dépendre de la Chambre aulique de Vienne avec laquelle elle était en rapports immédiats. Etant responsables devant le roi et non devant les Ordres, toutes ces autorités ou, comme on les nommait alors, ces *dicasteria* tombèrent sous la dépendance des autorités de Vienne que le roi consultait avant de prendre une décision, dans les affaires hongroises aussi bien qu'autrichiennes. Cette dépendance prit le caractère d'une véritable institution lorsque, à l'effet d'unifier les principes gouvernementaux de la monarchie entière, Marie-Thérèse créa le Conseil d'État (*Staatsrath*), à la décision duquel étaient soumises, de quelque nature qu'elles fussent, les affaires les plus importantes de toutes les autres autorités.

Par suite des lacunes de la législation, certaines catégories d'affaires finirent par appartenir entièrement au ressort

d'autorités centrales étrangères. C'est ainsi qu'au XVIII^e siècle, à l'époque de l'essor commercial, le rôle du Conseil de lieutenance, qui constituait en Hongrie l'autorité centrale, ne consista plus, dans les affaires économiques — dont l'importance croissait de jour en jour — qu'à se procurer auprès des autorités des comitats les informations que lui demandaient — quand ils le jugeaient bon — le Conseil économique de la Cour (*Hofkommerzienrat*), organisé en vue de diriger la politique économique de la monarchie entière, et plus tard, quand ce Conseil eut été supprimé, la Chancellerie tchéco-autrichienne de la Cour. Le conseil élaborait toutes les mesures propres à influencer essentiellement tout le développement économique du pays et les soumettait à la décision du roi par la voie du Conseil d'Etat.

Il en était exactement de même de la Transylvanie, encore séparée de la mère-patrie et qu'étaient chargés de gouverner deux bureaux dépendant de la cour de Vienne : celui de la Chancellerie transylvaine et celui du *Gubernium*. D'autres territoires n'étaient pas soumis, même pour la forme, aux autorités hongroises et dépendaient directement des bureaux de la Cour : par exemple le *Banat*, dont le repeuplement et le développement économique prenaient des proportions de plus en plus grandes et qui ne fut rattaché au pays qu'en 1778, sous Marie-Thérèse, et les marches méridionales dont nous avons parlé plus haut.

Ainsi donc le souverain lui-même, à l'aide de ces organes, dirigeait l'administration. Jouissant d'un pouvoir absolu, il suivait souvent ses propres vues, même quand elles divergeaient de celles de ses conseillers. C'est en vain qu'aux Diètes les Ordres protestaient contre ce gouvernement exclusivement royal et déposaient des projets de loi insistant sur l'indépendance du pays ; pour mettre fin à cet état de choses, ils ne disposaient d'aucune puissance effective.

Rien peut-être ne montre mieux en quelle dépendance se trouvait le royaume, que les mesures qui furent prises dans l'intérêt de la défense nationale. Sur les instances de la Cour, la Diète de 1715 décida la création d'une armée permanente, les troupes fournies par la levée des nobles en

cas de guerre n'étant comparables aux troupes mercenaires permanentes ni pour l'équipement ni pour la formation militaire. Malgré leur valeur problématique, les devoirs militaires de la noblesse furent maintenus. Pour assurer l'entretien de la nouvelle armée, on projeta un nouvel impôt qui pesait sur les serfs. Aucune autre mesure ne fut prise, et c'est ainsi que les régiments hongrois formèrent une partie de l'armée impériale et royale avec l'allemand comme langue de commandement, et qu'ils dépendirent exclusivement du Conseil de guerre de Vienne bien que, d'après la loi, le Palatin (*nádor*) eût dû être le commandant en chef de l'armée hongroise. Les Ordres exprimèrent fréquemment le vœu de voir des gentilshommes hongrois parvenir aux hautes charges militaires, mais la dynastie étrangère n'avait pas confiance en la noblesse hongroise et les cadres furent remplis par des Allemands, des Croates et d'autres Slaves, avec un très petit nombre de Hongrois. Que les affaires étrangères fussent réglées exclusivement à Vienne, c'est ce que les Ordres eux-mêmes trouvaient parfaitement naturel ; ils se contentaient de demander — en vain, cela va sans dire — à être admis dans la Chancellerie d'État, qui s'occupait de ces questions.

Ces dédains n'ébranlèrent même pas les Ordres hongrois dans leur fidélité à la dynastie ; lorsque le trône de Marie-Thérèse fut menacé de tout côté par l'ennemi et que la dynastie se trouva dans le plus grand péril, ils remplirent consciencieusement les obligations qu'ils avaient assumées dans la Pragmatique Sanction. La Diète de Presbourg de 1741 et les événements qui la suivirent furent d'éclatants témoignages des loyaux sentiments des Hongrois. Les régiments hongrois fournis par les aristocrates, les hussards hongrois et les pandours croates en particulier, furent pour beaucoup dans l'heureuse issue de la guerre contre les Bavares et les Français, bien qu'ils ne pussent remporter aucun succès particulièrement remarquable sur l'ennemi principal, le roi de Prusse Frédéric II.

L'évolution pacifique, qui n'empêchait pas les droits des Ordres d'être maintenus pour la forme, et la transformation du système absolutiste, qui atteignit de grands succès sous

la reine Marie-Thérèse, dont l'influence personnelle était des plus grandes, empêchaient une grande partie des membres des Ordres d'apercevoir la véritable portée de la politique centralisatrice de la Cour, d'autant plus que l'ancienne constitution avait à peine changé ; les aristocrates continuaient à remplir dans les Ordres les principales dignités, mais sans pouvoir exercer aucune influence sur la conduite de la grande politique. Le palatin, le grand justicier et le *personalis* portaient des titres sonores, mais ne jouaient aucun rôle politique. Le Palatin, à titre de président du Conseil de lieutenance, et le *personalis* qui dirigeait les Diètes à titre de président de la Chambre royale, devinrent des fonctionnaires du roi qui faisaient valoir dans l'intérêt de la dynastie leur influence auprès des Ordres. L'aristocratie recherchait les bonnes grâces de la cour, qui gagnait à elle ses membres en leur distribuant des titres et des biens ; elle vivait dans la résidence de la Cour, dont elle rehaussait l'éclat par ses dépenses ; elle contribua pour une large part au développement de la ville de Vienne. Grâce à ces relations constantes avec la Cour, elle l'emporta sur les autres Ordres en influence politique et en culture intellectuelle, mais elle se dénationalisa. Au commencement du xix^e siècle, c'est à peine si parmi les membres des grandes familles hongroises quelques-uns savent le hongrois, et les idéals de la grande masse de la nation ne sont pas les leurs.

Le haut clergé qui, avec ses grands domaines, recouvrés par lui en entier après l'expulsion des Turcs, exerçait une importante influence politique, n'était pas moins attaché à la Cour, dont la politique en matière de religion était tout à fait conforme à ses désirs. La résolution royale de 1731 et la persécution systématique des protestants contribuèrent grandement à la victoire définitive de la contre-réforme qui fit de la religion catholique la religion d'État, et du pays le royaume de la Sainte-Vierge : *Regnum Marianum*. Il n'était permis aux protestants d'avoir des prêtres et de célébrer publiquement le service divin que dans les grandes villes, les lieux dits *inarticulés* ; ils étaient d'ailleurs soumis aux prêtres catholiques et tenus de célébrer les fêtes de l'Eglise romaine. Ils n'obtenaient aucun office ou fonction publique.

Cette situation rendit les protestants soupçonneux et sectaires, ce qui influença défavorablement la vie intellectuelle de leurs Eglises. Beaucoup plus tard, l'effet de la politique religieuse de la Cour se faisait encore sentir.

Seule la noblesse défendait le régime des Ordres avec fidélité et conviction. Elle dominait, comme elle avait fait jusqu'alors, dans la vie politique des comitats, où elle élisait ses députés à la Diète (deux par comitat) et leur donnait ses instructions, sur lesquelles ils devaient régler leur conduite vis-à-vis des propositions royales. De cette manière, c'était dans les comitats que se décidait la conduite des Ordres. Le comitat, dont la noblesse élisait dans son propre sein les officiers, était en même temps l'autorité chargée d'exécuter les lois et les ordonnances royales. Non seulement les assemblées des comitats envoyaient au roi des adresses pour protester contre les mesures qu'elles considéraient comme illégales, mais souvent même elles en différaient l'exécution. Ces adresses permettent de mesurer combien la noblesse hongroise, qui résidait continuellement sur ses terres et ne s'occupait que de les faire valoir, était arriérée dans son développement intellectuel. Avec un certain formalisme juridique, la rhétorique latine faisait toute sa culture. La lutte incessante contre un gouvernement étranger l'empêchait de s'élever à des vues politiques plus hautes et ne lui permettait pas d'apercevoir les réformes qui, dans la plus grande partie de l'Europe, s'accomplissaient dans la société. Par malheur, en luttant pour la constitution, la noblesse défendait aussi les privilèges des Ordres, qui entraînaient le développement de la nation. Mais tandis qu'ailleurs la défense des droits des Ordres ne signifiait pas autre chose qu'un attentat contre l'ensemble de la nation, — en défendant la constitution hongroise la noblesse remplissait une mission importante : elle rendait de nouveau possible le développement d'un État national.

Il manquait à la Hongrie un Tiers-État qui comptât pour quelque chose, une bourgeoisie qui pût appuyer la Cour dans ses efforts centralisateurs et ses essais de réformes, qui s'étendaient à tous les domaines de la vie

publique et économique. Les bourgeois des petites villes de la Haute-Hongrie et des villes « saxonnnes » de la Transylvanie ne pouvaient se comparer à la bourgeoisie citadine de l'Europe occidentale ni pour l'aisance ni pour la culture. Leur revenu, à cette époque encore, était constitué en premier lieu par la terre qu'ils possédaient sur les confins de la ville ; le commerce et l'industrie n'étaient pour eux qu'une occupation secondaire. Même pour une ville comme Sopron (Oedenburg), qui comptait pourtant au nombre des plus avancées, le bien-être matériel dépendait de la production du vin et des possibilités de placement. Au xviii^e siècle, alors que par toute l'Europe, sous l'effet du mouvement capitaliste commençant, la culture économique et intellectuelle de la bourgeoisie urbaine croissait dans des proportions énormes, en Hongrie au contraire elle s'affaiblissait très nettement. Le faible rendement des mines de la Haute-Hongrie, qui commençaient à s'épuiser, puis des crises économiques dont la politique extérieure était la cause principale, enfin la politique économique de Vienne, amenèrent l'appauvrissement de la bourgeoisie urbaine. La prise de la Silésie par la Prusse et la guerre douanière ou plutôt la fermeture complète des frontières qui en fut la suite, entre la monarchie des Habsbourgs et Frédéric le Grand, la décadence, puis le partage de la Pologne, et l'acquisition de la Galicie, dont les autorités viennoises réussirent à fermer le territoire aux produits hongrois, ruinèrent le commerce du vin, jadis florissant, et de nombreuses branches du commerce de transit auxquels les bourgeois des petites villes se livraient avec leurs voisins septentrionaux. De nouveaux éléments s'introduisirent dans ces bourgs, autrefois orgueilleux de leurs privilèges, et dont la décadence économique facilita l'absorption par la population slovaque environnante. La perte de l'indépendance de la Transylvanie et le rattachement de ce pays au ressort des bureaux centraux, qui se souciaient peu des intérêts des diverses provinces et ne favorisaient que le développement économique de l'Autriche, s'accomplirent aux dépens des habitants des villes saxonnnes de Transylvanie dont les relations commerciales avec les Balkans, jadis très animées, furent presque entièrement

rompues et qui virent plus d'une branche florissante de leur industrie textile tomber en décadence par suite de l'importation des produits étrangers. Les malencontreuses conventions commerciales conclues avec l'empire ottoman, qui assuraient aux sujets turcs des avantages douaniers et un traitement plus favorable et dont la situation politique extérieure empêchait la modification, car on craignait de jeter la Porte dans le camp de Frédéric le Grand, scellèrent le sort de la bourgeoisie urbaine, dont l'existence était déjà des plus difficiles. Des marchands et des entrepreneurs grecs (Koutzovalaques), serbes et arméniens émigrés des Balkans inondèrent le pays ; soit individuellement, soit groupés en grandes sociétés, ils s'emparèrent de tout le commerce, principalement sur les territoires du bas-pays naguère occupés par les Turcs et dont l'importance croissait de plus en plus, par suite de la colonisation et du développement économique. Il n'y eut pas une commune de quelque importance où ne s'établît un Grec ; quant aux domaines seigneuriaux, le rôle des marchands y était tenu par les Juifs. Il fallut de longues années pour que cet élément, étranger par l'origine et la culture, pût se sentir quelque chose de commun avec la population hongroise et devenir un facteur de l'évolution nationale.

La situation de la classe inférieure de la société féodale, celle des serfs, s'améliora quelque peu au xviii^e siècle. Il est vrai que les serfs, accablés sous le poids toujours croissant des charges publiques, devaient subvenir aux dépenses de la Cour et de l'administration comme à celles de l'armée, mais, précisément pour cette raison, les souverains prenaient leur défense contre leurs maîtres, autant que le permettait le régime des Ordres, et s'efforçaient tout au moins d'établir leurs devoirs envers les seigneurs, afin de les mettre à l'abri d'exigences illégales de leur part. Les charges publiques augmentaient, et les serfs ne les supportaient qu'avec peine. A chaque Diète, le souverain devait livrer aux Ordres de violents combats afin d'élever la contribution qui servait à couvrir les dépenses militaires. Les Ordres ne consentaient pas volontiers à

imposer de nouvelles charges à leurs serfs, car ils craignaient que ceux-ci ne perdissent leur capacité de satisfaire à leurs obligations.

Mais ils s'opposaient encore plus énergiquement aux efforts de la Cour en vue de mettre fin à l'exemption d'impôts dont jouissait la noblesse, bien que l'absolutisme fût parvenu partout à ce résultat, l'une des conditions cardinales du développement de l'Etat moderne. La Diète de 1741 n'eut pas de peine, dans la situation critique où se trouvait la monarchie, et pour prix du secours offert, à faire inscrire de nouveau au nombre des lois fondamentales l'immunité fiscale de la noblesse, à laquelle celle-ci continua fort conséquemment de montrer un attachement des plus tenaces. MARIE-THÉRÈSE, qui avait mis fin dans les provinces autrichiennes à ce privilège nobiliaire, se vit contrainte, par les charges financières croissantes de la monarchie, à faire tout son possible afin d'imposer aussi la noblesse hongroise. La guerre de Sept ans, que la reine soutint pour reconquérir la Silésie, occasionna une dépense extraordinaire de 260 millions de florins, à laquelle la Hongrie ne contribua que pour 7 %/. A la Diète de 1764, les Ordres ne voulurent même pas entendre parler de renoncer au plus important de leurs privilèges, et le résultat fut une nouvelle aggravation de charges supportées par les serfs, auxquelles on ajouta encore les frais de la garde noble.

L'attitude de la noblesse causa tant d'humeur à la reine que plus jamais elle ne convoqua la Diète et qu'elle agit en toute chose de sa propre autorité, mais aussi que désormais elle n'opposa plus sa bienveillance personnelle envers les Ordres hongrois aux efforts, répétés depuis plusieurs dizaines d'années, des bureaux de Vienne qui en dirigeant le développement économique de la Hongrie tenaient compte exclusivement des intérêts des provinces héréditaires.

Depuis la réorganisation politique de la monarchie des Habsbourgs, la politique économique des autorités centrales de Vienne ne perdit jamais de vue que les provinces héréditaires supportaient la majeure partie des

charges publiques de la monarchie, tandis qu'en Hongrie la classe qui aurait eu le moins de peine à supporter ces charges ne contribuait même pas pour la plus faible part à l'entretien du mécanisme de l'Etat.

Par l'attitude qu'ils observèrent dans cette question, les Ordres commirent une faute irréparable : ils fournirent un fondement à l'oppression économique qui eut, au cours des générations suivantes, une influence si nuisible sur le développement de la Hongrie. On invoquait toujours, à Vienne, l'immunité fiscale de la noblesse hongroise, sans rechercher si par ailleurs la Hongrie ne supportait pas autant de charges que le lui permettaient ses capacités. Suivant des comptes officiels de Vienne, dès le dernier tiers du règne de Marie-Thérèse la Hongrie contribuait aux dépenses de la monarchie pour 26-29 % et même, — si l'on y ajoute, selon les calculs d'un homme d'Etat autrichien contemporain, les prestations en nature, impayées, effectuées pour le compte des troupes, — pour environ 38 % soit dans une plus grande proportion qu'après le Compromis de 1867. Mais les autorités de Vienne ne voyaient pas cela. Elles soutenaient toujours que, puisque les charges fiscales des provinces héréditaires étaient fixées par le gouvernement, tant que l'enrichissement de la Hongrie ne signifierait pas en même temps qu'elle supportait de plus grandes charges, il leur faudrait à tout prix, au besoin même aux dépens de ce pays, développer l'aisance dans les provinces héréditaires.

La seule province de la monarchie qui présentât un grand développement commercial et industriel, la Silésie, fut définitivement perdue dans la guerre de Sept Ans. Si l'on ne voulait pas livrer économiquement la monarchie aux intérêts étrangers et en faire un marché pour l'industrie prussienne, il fallait créer une nouvelle industrie au dedans des frontières. C'est dans la seconde moitié du règne de Marie-Thérèse que furent jetés les fondements de l'industrie manufacturière de la Bohême et de la Moravie ainsi que de la Basse-Autriche. Ce furent les grands seigneurs féodaux tchèques et la bourgeoisie tchéco-allemande qui, avec l'appui de la Cour, furent les fondateurs de l'industrie

manufacturière, plus tard florissante, de la Bohême. Si les grandes villes, qui constituent pour l'industrie des consommatrices de premier ordre, manquaient encore en Hongrie, certaines conditions qui dans les provinces héréditaires rendirent possible l'établissement de l'industrie, un certain degré de densité et de préparation industrielle de la population, se trouvaient aussi réalisées en Hongrie, notamment en Haute-Hongrie et en Transylvanie.

Entre 1760 et 1770, quand on croyait encore que la Cour voulait seconder en Hongrie l'industrie par les mêmes moyens qu'en Autriche, on vit se créer des fabriques, pour la plupart fondées par des aristocrates qui espéraient se concilier ainsi les bonnes grâces de la Cour. Mais comme celle-ci craignait pour l'industrie autrichienne la concurrence de ces établissements, elle réussit à les paralyser par des mesures douanières et à faire passer aux seigneurs hongrois le goût de pareilles entreprises.

Mais l'activité des bureaux de Vienne ne se bornait pas à empêcher le développement de l'industrie hongroise. Il fallait encore rendre la Hongrie commercialement dépendante des provinces héréditaires et assurer ainsi un marché à l'industrie autrichienne naissante, afin de prélever indirectement sur la Hongrie ce qu'elle ne payait pas directement en impôts. Pour fermer au commerce hongrois les marchés étrangers où il s'approvisionnait jusqu'alors, comme ceux de Leipzig et de Breslau, on mit sur tous les produits étrangers des droits de douane fort élevés, d'au moins 30 %, puis on interdit l'importation de certaines marchandises, tandis que les articles de l'industrie autrichienne ne payaient à leur entrée en Hongrie qu'un droit tout à fait insignifiant, de même que les articles étrangers qui pénétraient en Hongrie par l'intermédiaire des marchands des provinces héréditaires. L'exportation des produits hongrois bruts n'était autorisée que dans la mesure où elle ne lésait pas les intérêts autrichiens. Le bon marché des matières premières était assuré avant tout à l'industrie autrichienne et quant au blé, afin que l'agriculture autrichienne n'eût pas à redouter la concurrence des produits hongrois, moins chers, il n'était permis qu'en

temps de famine de l'exporter sur le seul marché possible, celui des provinces héréditaires. Le résultat de cette politique, poursuivie avec pertinence après le règne de Marie-Thérèse, fut qu'il y avait en Hongrie, en divers produits et matières premières, un excédent inutilisable, en même temps qu'il y régnait une pénurie d'argent. C'était en vain que les Ordres et la Chancellerie, avec le Conseil de lieutenance, dénonçaient cet état de choses et protestaient contre la politique de Vienne : on leur objectait l'immunité fiscale dont jouissait la noblesse et le bilan du commerce extérieur hongrois qui se soldait par un bénéfice annuel de 2 3 millions de florins. Les bureaux de Vienne ne connaissaient pas encore la notion de la balance de paiement, mais elle ne manquait jamais d'être défavorable. Avantager économiquement les provinces héréditaires aux dépens de la Hongrie devint, pour une bureaucratie ayant en horreur toute innovation, un dogme commode et qui, à coup sûr, nuisit au développement économique de la monarchie plus qu'il ne profita aux provinces autrichiennes, sans compter que la manière dont on choya certaines provinces contribua dans la plus grande mesure à développer les antipathies politiques.

C'est à la politique économique, qui veillait aussi au développement de l'agriculture et de la production des matières brutes, qu'il faut ramener la colonisation qui eut lieu au XVIII^e siècle. Mais tandis que toute la population du pays éprouvait nécessairement les effets malfaisants de la politique économique, la politique de colonisation ne fut funeste qu'à l'élément hongrois. Tandis que la première ne visait qu'à mettre la Hongrie sous la dépendance de l'Autriche, la seconde créait en Hongrie même un contrepoids à la population hongroise, afin de favoriser la réalisation constante de la politique de la Cour. Disposant d'immenses territoires, la Chambre fiscale en exclut pour ainsi dire entièrement la population hongroise, en quoi d'ailleurs elle était secondée par la répugnance bien explicable des propriétaires fonciers à laisser leurs serfs s'éloigner de leurs domaines. Ce grand mouvement de peuplement, dirigé par la Cour, qui de 1720 à 1787 porta de 31.000 à 227.000 habitants la

population du comitat de Bács-Bodrog et de 45.000 à 774.000 celle du Banat de Temesvár, s'accomplit sans utiliser la force d'expansion de la population magyare. L'accroissement de la population pendant ce laps de temps fut de plus de 200 %., mais sur ce chiffre 39 % seulement reviennent à l'élément magyar. Sur les territoires dont elles disposaient, les autorités de la Cour amenèrent en premier lieu des colons allemands dont l'immigration dura pendant tout le siècle. Comme ils jouissaient de certains privilèges depuis leur établissement dans le pays et de certains allègements en ce qui concernait les redevances seigneuriales, leur aisance s'accrut rapidement. C'est de ce temps que datent les colonies allemandes de Tolna, Baranya, ainsi que celles du comitat de Bács-Bodrog et du Banat. Sur ce dernier territoire, on établit toutes sortes de peuples, jusqu'à des Bulgares, et des Français venus de Lorraine ; ces derniers se germanisèrent peu à peu. La population hongroise se dirigea du nord et de l'est vers le bas pays, dépeuplé depuis l'invasion turque, et sa place fut bientôt occupée par les nationalités non-magyares descendues des montagnes : c'est ainsi que se forma ce large anneau que le traité de Trianon enleva à la Hongrie, en même temps d'ailleurs que des territoires peuplés de purs Hongrois (Magyars).

*
* *

Tandis que MARIE-THÉRÈSE n'avait dirigé contre la nationalité hongroise aucune attaque violente et, malgré ses réformes, avait respecté pour la forme extérieure le régime des Ordres, son fils JOSEPH II, obéissant à des convictions que l'on pourrait presque qualifier de dogmatiques, mit de côté tout ménagement pour réaliser son rêve d'une grande monarchie unifiée dont le souverain n'a d'autre but que le bonheur de ses peuples, sans distinction de rang ni de nationalité. Vivant au siècle des lumières, il avait puisé dans la littérature du temps cette conviction que l'indépendance de la Hongrie était superflue et injustifiée, et qu'il fallait germaniser la nation hongroise dans l'intérêt de la monarchie, mais aussi dans son propre intérêt. Le fait

que les réformes de ses prédécesseurs n'avaient rencontré aucune résistance sérieuse était favorable à sa politique.

Afin de n'être pas entravé par le serment et la charte du couronnement dans ses futures attaques contre le régime des Ordres, il s'abstint de se faire couronner et de convoquer la Diète. Plus d'une de ses réformes semblait promettre d'heureux résultats. L'édit sur la tolérance assurait aux protestants et aux orthodoxes (Serbes, Roumains, Grecs) l'égalité de droits avec les catholiques et donnait au « roi en chapeau » des titres à leur gratitude. Les mesures qu'il prit dans l'intérêt des serfs étaient appelées à aplanir à la population entière la voie de l'égalité : il assura aux serfs le droit de déplacer librement leurs foyers et les affranchit d'un certain nombre d'obligations accablantes envers leurs seigneurs. Dans les cours seigneuriales, le maître jugeait ses propres serfs, il était donc à la fois juge et partie : Joseph II mit fin à cette situation impossible.

Le principal but de sa politique de réformes était l'imposition générale de la propriété foncière dans le sens des doctrines physiocratiques, selon lesquelles le budget de l'État ne peut être édifié que sur celle-ci. Dans un État organisé suivant les idées philosophiques du siècle, il ne pouvait y avoir de place pour l'immunité fiscale de la noblesse. Sachant bien que dans l'exécution de ses desseins il pouvait s'attendre de sa part à la plus vive résistance, Joseph s'attaqua à l'organe principal du régime des Ordres, au comitat. Il mit fin à l'autonomie des comitats, les fonctionnaires furent nommés par lui, et la Hongrie proprement dite aussi bien que la Transylvanie furent divisées en larges districts administratifs dont les chefs étaient chargés de contrôler l'exécution des édits impériaux. Le fait que pour la plupart de ces fonctions l'empereur n'eut pas de peine à trouver de bons Hongrois prouva qu'une partie des Ordres reconnaissait la nécessité de réformer l'administration et de transformer le régime des Ordres, qui ne répondait plus à l'organisation moderne de l'État. Mais dans la grande masse des Ordres les mesures arbitraires, la suspension complète de la constitution provoquèrent la plus vive antipathie à l'égard

du souverain qui avait fait transporter à Vienne, comme un objet inerte du Trésor, la Couronne de Saint-Étienne, symbole de la vie constitutionnelle hongroise. Mais ce fut surtout quand il fit de l'allemand la langue officielle auprès des autorités, qu'il exaspéra les passions nationales en ravivant la haine de l'Allemand. Une conséquence des mesures violentes prises par Joseph II fut que l'amour de la langue nationale se réveilla parmi les Ordres, qui dans les assemblées publiques et les affaires officielles, mais aussi dans la vie privée, parlaient généralement latin. Le mécontentement fut au comble quand l'empereur voulut attaquer les Ordres dans leur privilège le plus cher, l'immunité fiscale, et que pour préparer l'imposition des terres il en ordonna par tout le pays l'arpentage et le relevé cadastral.

Le changement dans la situation politique extérieure fournit bientôt aux Ordres une bonne occasion de manifester leurs dispositions hostiles. Allié à l'impératrice CATHERINE II, Joseph II déclara la guerre à la Turquie, avec l'intention de conquérir les Balkans. Mais la campagne fut mal conduite et le début (1788) en fut signalé par une défaite. Afin de pouvoir continuer les opérations et approvisionner ses troupes, il convoqua les assemblées des comitats, mais celles-ci réclamèrent la convocation de la Diète, seule appelée, selon elles, à voter des impôts et des levées d'hommes. Certains cherchaient à l'étranger, chez les ennemis de Joseph, chez le roi de Prusse FRÉDÉRIC GUILLAUME II, un appui en cas de soulèvement. D'autres voulaient asseoir sur le trône de Hongrie le prince de Weimar, CHARLES-AUGUSTE, mais la grande majorité des Ordres se serait déclarée satisfaite de voir la constitution rétablie. C'est à quoi Joseph fut contraint par les périls de sa situation. En Belgique, l'insurrection avait éclaté ouvertement contre le régime absolu ; en Hongrie, elle était en train d'éclater au moment même où le roi de Prusse menaçait de déclarer la guerre. Brisé dans ses forces physiques et morales, le souverain se vit forcé, au lit de mort, de révoquer une bonne part de ses mesures. Mais il mourut en 1790, avant d'avoir pu, conformément à sa promesse, convoquer la Diète et se faire couronner roi.

L'ouverture de la Diète eut lieu dans l'état d'esprit le moins cordial. Suivant les instructions d'un grand nombre de comitats, le règne de l'empereur avait rompu la continuité de la succession au trône de la branche féminine. La noblesse, dont les chefs se pressaient dans les loges maçonniques, voulait, influencée qu'elle était par les écrivains rationalistes français — dont elle interprétait les leçons à sa manière — conquérir toutes les libertés, mais sans y faire participer les serfs. Elle voulait une royauté élective, dont le pouvoir fût limité, avec une constitution que le roi de Prusse aurait garantie.

La position de LÉOPOLD II en présence des demandes des Ordres était considérablement affermie par le changement survenu dans la situation politique à la suite de la paix conclue avec les Turcs et de la Révolution française. Les Ordres durent se contenter du rétablissement de la constitution en lois, sans aucune garantie nouvelle. Une loi spéciale obligea le souverain à se faire couronner dans les six mois suivant son avènement au trône. Une loi déclare solennellement que la Hongrie constitue avec ses provinces annexes un royaume libre et indépendant que le roi héréditaire légalement couronné est tenu de gouverner selon ses lois et coutumes. La Diète seule peut autoriser le roi à lever des troupes et des impôts.

A la vérité, tout cela signifiait le plein rétablissement du régime des Ordres, mais ne pouvait absolument rien modifier à un état de choses séculaire ; les Ordres continuèrent à jouir de leurs privilèges, et rien ne fut changé à la dépendance du pays par rapport aux autorités centrales de Vienne ni à la prépondérance du souverain dans la vie constitutionnelle. De tout le beau zèle opposé aux réformes violentes de Joseph II, la langue et partant la littérature hongroises furent seules à tirer quelque profit. Le parler hongrois fut à la mode ; aux Diètes, les Ordres commencèrent de délibérer aussi en cette langue et déclarèrent qu'elle devait être enseignée dans toutes les écoles secondaires et supérieures.

Sous l'influence des réformes de Joseph, la grande majorité des Ordres reconnut qu'il ne suffisait pas de soutenir au

moyen de quelques piliers de fortune l'édifice constitutionnel ébranlé par des secousses violentes, mais qu'il fallait le rebâtir méthodiquement, en utilisant ce qu'il y avait encore dans la vieille maison de bon et de solide. La Diète délégua des commissions chargées d'élaborer des projets de réformes correspondant aux conceptions des Ordres ; toutes les sommités du temps y étaient représentées. Au prix d'un long et pénible travail, ces commissions préparèrent des projets de lois appelés à innover dans toutes les branches de la vie matérielle et intellectuelle de la nation, mais en gardant pour base l'état de choses ancien, tel qu'il était donné, et en se conformant aux circonstances et aux idées nouvelles.

Mais à l'ardent soleil de la Révolution française la frêle plante des réformes conservatrices ne tarda pas à dépérir. Le complot « jacobin » hongrois lui porta le dernier coup. Sous l'impression de sanglants événements, FRANÇOIS (1792-1835) et son frère, le Palatin ALEXANDRE-LÉOPOLD, son conseiller suprême dans les affaires de Hongrie, furent complètement affolés par une conspiration organisée au sein de sociétés secrètes par un prêtre de mœurs dépravées, ancien indicateur au service de Léopold II et qui était poussé principalement par des raisons d'ordre pécuniaire : Ignace MARTINOVICS. Le but de ce complot était la révolution et la république. En écrasant une fois pour toutes, impitoyablement, ce prêtre cupide et corrompu, avec les exaltés qu'il avait su égarer, ils voulurent montrer par un exemple éclatant comment seraient réprimées de pareilles tentatives.

Les horreurs de la Révolution française, les « conspirations » de Hongrie et de Vienne firent de la Cour ainsi que des cours suprêmes du gouvernement de Vienne des ennemies jurées de toute réforme. Ce même FRANÇOIS I^{er} qui dans les premières années de son règne mit fin au régime de dénonciations en faveur au temps de son père et aurait été tout disposé à prêter, dans l'esprit de son oncle Joseph, son appui à des réformes modérées, frémissait maintenant d'horreur à la seule idée d'une réforme.

Au temps des guerres avec la France, qui incitèrent les Ordres aux plus grands sacrifices, — impôts et recrues

étaient votés sans aucune résistance — quand ce n'aurait été que pour défendre la constitution nobiliaire, il ne fut pas question de réformes. Mais à peine furent venus des temps un peu plus calmes, les Ordres commencèrent à réclamer avec insistance, aux Diètes tenues pendant les premières années du xix^e siècle, la discussion des projets de réformes. Mais le gouvernement sut toujours empêcher la réalisation des désirs exprimés par les Ordres. C'est ainsi que les réformes furent renvoyées d'une Diète à l'autre jusqu'à l'heure où — la Diète ne s'étant pas réunie après 1812 — l'occasion ne se présenta même plus pour les Ordres de formuler des désirs dans ce sens. L'ardeur réformatrice s'éteignit dans l'inanité de la lutte, la génération des années 1820-30 ne jugea pas propre à la réalisation l'œuvre de ses devancières, elle ne s'en soucia même pas.

Pendant les guerres avec la France, dont la durée fut presque celle d'une génération humaine, les Ordres remplirent loyalement l'obligation assumée par eux dans la Pragmatique Sanction ; on ne songea plus à se soulever, encore moins à se séparer de la dynastie, et ce fut en vain que dans sa proclamation (Schönbrunn, 15 mai 1809) Napoléon tenta de séduire la nation hongroise. Mais à Vienne on crut avoir dûment reconnu cette loyauté et assuré le bonheur du pays en en garantissant sur le papier l'indépendance constitutionnelle. Lorsque Napoléon, en fondant la Fédération Rhénane, eut contraint François à déposer le titre d'empereur allemand et que, en guise de compensation, François eut pris le titre d'empereur héréditaire d'Autriche (1806), voulant apaiser les inquiétudes des Ordres, il adressa aux Hongrois une proclamation dans laquelle il les assurait qu'il continuerait à respecter la constitution de leur pays. La Diète de 1807 établit de nouveau l'indépendance du royaume et le caractère de l'union entre l'Autriche et la Hongrie, fondée sur la base d'une entente mutuelle. Mais ces nombreuses garanties n'empêchèrent pas les autorités de Vienne de maintenir comme par le passé le système gouvernemental du xviii^e siècle.

Elles continuèrent sur le terrain économique la politique de Marie-Thérèse et de Joseph et restèrent sourdes à toutes les

plaintes provoquées par leur attitude. A la suite des grands sacrifices matériels que les guerres imposaient aux classes inférieures, la situation économique du pays ne fit qu'empirer, surtout depuis que le gouvernement, pour mettre une digue à l'énorme inflation monétaire et à la dépréciation de l'argent qui en résultait, eut réduit à 1/5 la valeur des billets de banque (1811). La protestation de la Diète ne pouvait plus rien changer aux faits; les Ordres se refusèrent, comme précédemment, à endosser une part des dettes publiques, empêchant ainsi, en théorie, la formation de finances communes avec l'Autriche, tandis qu'en réalité le Ministère des Finances autrichien disposait sans aucun contrôle des recettes de la Hongrie.

Surannée elle-même et opposée à toute innovation, la constitution hongroise devait tout naturellement s'accommoder fort bien du régime réactionnaire qui suivit le congrès de Vienne. De fait, la majeure partie des Ordres était satisfaite du gouvernement de METTERNICH dans lequel elle voyait la garantie de ses privilèges. Ce fut, en Hongrie comme partout en Europe, le règne de la censure et de la police. Le développement politique du pays s'était en quelque sorte pétrifié; par suite de la politique douanière et des mauvaises communications, la crise économique empirait de jour en jour. Les écoles étaient entièrement au service du pouvoir absolu et de la germanisation, et rien ne troublait dans son triomphe l'absolutisme centralisateur.

BIBLIOGRAPHIE

L'époque de la prépondérance du pouvoir royal est le mieux caractérisée dans l'ouvrage de Béla GRUENWALD, *A régi Magyarország* (L'ancienne Hongrie), Budapest 1888; à comparer: Lajos MOCSÁRY, *A régi magyar nemes* (L'ancien gentilhomme hongrois), Budapest 1889. Sur la succession au trône et la Pragmatique Sanction, voir: Vilmos FRANKÓI, *A Habsburgház trónöröklési jogának megállapítása az 1687-88-ik évi országgyűlésen* (La fixation du droit de succession de la maison de Habsbourg à la Diète de 1687-88), Budapest 1922; Gustave TURBA, *Die Pragmatische Sanction mit besonderer Rücksicht auf die Länder der Stefanskronen* (La Pragmatique Sanction, considérée particulièrement du point de vue des pays de la couronne de Saint-Etienne), Vienne 1906, thèse autrichienne, et István CSEKEY, *A magyar trónöröklési jog* (Le droit de succession au trône hongrois). Bpest, 1917.

Sur le Conseil d'Etat: HOCK-BIEDERMANN, *Der österreichische Staatsrath* (Le conseil d'Etat autrichien) (1760-1848) I-II, Vienne 1868-79; sur la

cour des Habsbourgs, voir : Ivan ZOLGER, *Der Hofstaat des Hauses Oesterreich* (La cour de la maison d'Autriche), Vienne 1917.

Sur le règne de Marie-Thérèse, voir : Alfred von ARNETH, *Geschichte Maria Theresias* (Histoire de Marie-Thérèse) I-IX, Vienne 1863-1879, et Eugène GUGLIA, *Maria Theresia, ihr Leben und ihre Regierung* (Marie-Thérèse, sa vie et son règne) I-II, Munich 1917 ; sur la situation économique : Ferenc ECKHART, *A bécsi udvar gazdasági politikája Magyarországon Mária Terézia korában* (La politique économique de la Cour de Vienne au temps de Marie-Thérèse), Budapest 1922 ; sur le Banat : Jenő SZENTKLÁRAY, *Száz év Délmagyarország újabb történeléből* (Cent ans de l'histoire moderne de la Hongrie méridionale), Budapest 1879 ; sur Joseph II : Henrik MARCZALI, *Magyarország II. József korában* (La Hongrie au temps de Joseph II) I-III, Budapest 1881-1888 (l'auteur n'a pas utilisé les importants matériaux de Vienne) ; d'un caractère plus général est l'ouvrage de P. MITROFANOV, *Josef II. Seine politische und kulturelle Tätigkeit* (Joseph II. Son activité dans le domaine de la politique et de la civilisation), Vienne 1910 ; sur le mouvement de 1790 voir : Henrik MARCZALI, *Az 1790-91 évi országgyűlés* (La diète de 1790-91), Budapest 1907 ; Elemér MÁLYUSZ, *Sándor Lipót nádor iratai* (Les écrits du Palatin Alexandre Léopold), Bpest 1926 ; voir encore : GÉZA BALLAGI, *A politikai irodalom Magyarországon 1825-ig* (La littérature politique en Hongrie jusqu'en 1825), Budapest 1888.

Sur l'influence des idées françaises au siècle des lumières : Sándor ECKHARDT, *A francia forradalom eszméi Magyarországon* (Les idées de la révolution française en Hongrie), Budapest 1924 ; cf. *Revue des éd. hongr.* 1924 [II], p. 117 et 1925 [III], p. 231 ; *Les livres français d'une bibliothèque privée de Hongrie*. Rev. Et. hongr. 1923, I, 145 ; voir encore, à ce sujet : Zoltán BARANYAI, *A francia nyelv és műveltség Magyarországon* (La langue et la culture françaises en Hongrie), Budapest 1920. Sur les « Jacobins » hongrois, voir : Vilmos FRANKÓI, *Martinovics élete* (Vie de Martinovics), Budapest 1921 ; sur le mouvement de séparation : Robert GRÄGGER, *Preussen, Weimar und die ungarische Königskrone*. Berlin-Leipzig, 1923. Sur François I^{er} et son régime, voir : Victor BIBL, *Der Zerfall Oesterreichs* (Le démembrement de l'Autriche) I. Vienne 1922. Sur les tendances réformatrices des Ordres au début du XIX^e siècle voir : Elemér MÁLYUSZ, *A reformkor nemzedéke* (La génération de l'époque des réformes), Századok 1923 ; sur l'époque des guerres napoléoniennes, voir : Edouard WERTHEIMER, *Geschichte Oesterreichs und Ungarns im ersten Jahrzehnten des 19. Jhls*, I-II, Leipzig 1884 ; Sándor DOMANOVSKY, *József nádor iratai*. (Les écrits du palatin Jozeph), I. Bpest, 1925.

VII. — L'ÈRE DES RÉFORMES.

Au commencement du XIX^e siècle, les Hongrois étaient encore très arriérés par rapport aux peuples occidentaux dans leur développement social et leur culture. Pour réparer la régression causée par la conquête turque, il aurait fallu les efforts combinés de la dynastie et de la nation. Mais, comme nous venons de le voir, les réformes ne

purent s'accomplir au cours du XVIII^e siècle ; la cause en fut d'ailleurs l'attitude égoïste de la noblesse et le mariage forcé avec les provinces héréditaires. Tandis que dans les pays occidentaux l'essor industriel et commercial qui accompagna le développement du capitalisme créa des conditions d'existence plus douces et transforma la société féodale, ce qui entraîna des changements politiques, — en Hongrie, au contraire, la vie ne s'embourgeoisa pas, les besoins spirituels ne s'élevèrent pas, la société ne différa pas de celle du moyen-âge, et le régime des Ordres, maintenu dans son intégrité, excluait à l'avance tout changement politique. Beaucoup plus pauvrement dotée par la nature, mais favorisée par la politique de la dynastie, sa voisine immédiate, l'Autriche, la devançait de fort loin. Tandis qu'au commencement du XVIII^e siècle la monarchie danubienne des Habsbourgs était, dans son ensemble, organisée féodalement, — cent ans plus tard, la partie hongroise et la partie autrichienne divergeaient essentiellement l'une de l'autre, ce qu'un excellent économiste de cette époque, Gergely BERZEVICZY, caractérise fort bien dans le passage suivant : « Malgré leur prétendue stérilité, la population des provinces héréditaires dépasse de plus du double celle de la Hongrie. Pour le commerce et l'industrie, la Hongrie ne saurait leur être comparée. Les paysans autrichiens vivent dans de meilleures conditions, plus confortables, plus agréables qu'en Hongrie la petite noblesse. A-t-on jamais entendu dire que des habitants de l'Autriche périssent dans la misère, meurent de faim comme cela s'est vu en Hongrie ? Comparons les villes, les villages, les hameaux, les habitations, le genre de vie ; ne constaterons-nous pas que tout cela est beaucoup plus brillant dans les provinces autrichiennes ? Tandis que, malgré l'abondance de nos moissons, nous nous débattons dans la pauvreté et que, dans notre grande pénurie d'argent, nous nous efforçons soigneusement de cacher dans notre bourse le denier que nous venons de gagner, pour que l'impitoyable nécessité l'en fasse bientôt sortir, les Autrichiens, conscients de leur supériorité et pleins de mépris pour nous, vivent dans l'opulence et regorgent de richesses. »

Le peuple hongrois peut-il, après avoir vaincu les obstacles placés à dessein sur son chemin et s'être vaincu lui-même, se hausser par ses propres forces jusqu'à ce degré de développement où sont déjà les peuples civilisés de l'Europe occidentale ? Telle était la question que se posaient les patriotes hongrois pendant la première moitié du XIX^e siècle. Mais combien peu, dans les années qui suivirent le congrès de Vienne, se rendaient compte de la tâche qui attendait la nation ! Les travaux des commissions de la Diète précédente ne pouvaient plus constituer un programme d'action. Comment la transformation devait-elle donc s'accomplir ? Si cette question devint le principal objet des préoccupations hongroises, si les hommes les plus éclairés eurent conscience de l'état arriéré du pays, et s'il put se former une opinion publique quant à la façon d'accomplir les réformes, le mérite en revient au comte Étienne (István) SZÉCHENYI. Cette Hongrie féodale, qui dans la jouissance des privilèges nobiliaires s'estimait libre et heureuse, il fallait l'arracher à sa béatitude, fondée sur cette notion que « *Extra Hungariam non est vita.* » L'aristocratie, qui de génération en génération vivait dans l'atmosphère de la cour, avait dépouillé tout caractère hongrois et ne possédait plus qu'imparfaitement la langue nationale, ne pouvait être l'artisan de la réforme. La bourgeoisie, comme nous l'avons vu, n'existait pas, la faible population urbaine — allemande et serbe — restait étrangère à la vie nationale. Les serfs, en Hongrie comme partout ailleurs, étaient encore la masse laborieuse, inconsciente, située à un degré de civilisation peu élevé, qui accueillait avec gratitude tout soulagement à son sort, mais n'était pas encore assez forte pour se proposer des buts politiques et les atteindre. Restait donc la classe noble des moyens propriétaires, qui dans les questions touchant la nationalité faisait preuve de compréhension et d'une certaine éducation politique acquise dans la vie du comitat. Le sentiment national était devenu conscient dans cette classe sociale sous l'influence des tentatives de germanisation et de la renaissance littéraire, qui commença par la culture de la langue et, plus tard, avec les romantiques, mais principalement Sándor et Károly Kis-

FALUDY et Mihály VÖRÖSMARTY, forma un public plus cultivé, auquel pouvait s'adresser un homme d'Etat. Combien SZÉCHENYI appréciait l'importance du mouvement littéraire dans le développement national, c'est ce que prouve bien son début dans la vie publique, à la Diète de 1825 : faute de ressources pécuniaires, le projet concernant la fondation d'une académie appelée en premier lieu à développer la langue et la littérature hongroises allait échouer quand Széchenyi offrit pour ce but une année du revenu de ses domaines et, sa générosité ayant trouvé des imitateurs, posa les fondements de cette institution.

Dans toute son activité, le mobile de Széchenyi, qui explique comment aucune autre influence ne fut comparable à la sienne, était son ardent patriotisme, son individualité essentiellement hongroise. Il voulut sauver la Hongrie qu'il voyait déjà au bord de l'abîme ou, selon ses propres termes « conserver à l'humanité une nation, en maintenir intact le caractère propre et le développer dans toute sa pureté... enrichir le monde d'une nation nouvelle. » Chez Széchenyi, le point de vue principal n'est pas la réforme politique, laquelle n'est qu'un moyen, mais la nationalité. Ce qu'il entend par là, ce n'est pas la différence de langue, mais cet ensemble psychique impossible à acquérir comme à transmettre, la conception éthique, la vie sentimentale et intellectuelle tout entière. Il voulut magyariser les Magyars, leur apprendre à connaître leurs propres défauts, qu'il soulignait fortement, introduire dans les affaires publiques, au lieu de mobiles d'ordre sentimental, le règne de la raison, enseigner à la nation d'autres manières de voir dans les questions de politique et de culture. Széchenyi ne voulait pas commencer la régénération nationale sur le terrain constitutionnel et politique, mais sur le terrain économique, le terrain de la culture matérielle, persuadé que les changements dans la situation intellectuelle et économique de la nation entraîneraient un changement au point de vue social comme au point de vue du droit public.

Pour propager ses idées, pour former une opinion publique, il déploya une vive activité littéraire ; ses écrits, qui sont de tout premier ordre — *Hitel* (Crédit), *Világ*

(Monde), et *Stádium* — contiennent l'exposé de ses vues d'homme d'Etat. A son avis, si les Hongrois sont matériellement aussi arriérés, la faute n'en est pas au gouvernement, mais à la nation elle-même et surtout à l'inertie de la classe privilégiée. Ni la terre, ni le capital, ni le travail n'ont en Hongrie la valeur qu'ils ont dans les Etats occidentaux, dont la civilisation est plus avancée. Le propriétaire foncier est beaucoup plus pauvre que partout ailleurs, il n'a pas d'argent à investir, car des institutions datant de l'âge féodal, corvée, dime, *fiscalitas* et *jus aviticum* lui rendent inaccessible l'obtention de crédit et l'empêchent de disposer librement de ses propriétés.

La *fiscalitas* et le *jus aviticum* étaient les principales entraves au développement économique de la Hongrie. A proprement parler, le droit privé hongrois ne connaissait pas de propriété complètement libre possédée par une seule personne. La propriété n'appartenait pas seulement au propriétaire : la famille entière de celui-ci y avait quelque droit, de même que tous ceux qui, en vertu d'une donation, remontant la plupart du temps à plusieurs siècles, pouvaient élever quelque prétention à son héritage. Le droit de libre disposition du propriétaire était restreint par les droits de la famille et le droit de *fiscalitas*, en vertu duquel, si la famille venait à s'éteindre, la Couronne pouvait prendre possession de la propriété. Comme on pense bien, tout cela avilissait fortement la valeur de la propriété foncière et rendait impossible le crédit foncier. Le propriétaire ne pouvait jamais savoir s'il n'allait pas, sous quelque prétexte, être entraîné dans un procès que les lenteurs et les complications de la procédure pouvaient faire durer plusieurs dizaines d'années.

Un grand désavantage pour l'agriculture était, selon Széchenyi, l'absence du commerce, dont la cause était, à côté du manque d'argent et de la situation géographique défavorable, l'effroyable état des moyens de communication, le mauvais système douanier, mais surtout le fait que la production hongroise n'avait même pas un marché à l'intérieur du pays.

Széchenyi désigna les moyens par lesquels une améliora-

tion pouvait être atteinte. Il fallait tout d'abord, et dans chaque domaine, des connaissances techniques, puis la concentration des forces sociales, la réforme de la justice, principalement par la création de tribunaux de commerce et connaissant des affaires de change, et enfin une bonne législation et un bon gouvernement, c'est-à-dire une révision de la constitution conformément à l'esprit du temps, et dont un des points serait l'abolition de l'immunité fiscale dont jouissait la noblesse. Il exprime sa ferme conviction que le peuple hongrois ne peut périr et qu'un bel avenir l'attend, et conclut ainsi son *Hitel*: « Le passé a échappé à notre pouvoir, mais de l'avenir nous sommes les maîtres. Ne nous embarrassons donc pas de vaines réminiscences, mais faisons en sorte, par un patriotisme résolu, par une ferme union, que cette terre maternelle qui nous est si chère, puisse donner ses plus belles fleurs. Beaucoup pensent que la Hongrie a été..., pour moi, j'aime à croire qu'elle sera. »

L'effet de ces écrits fut tel que jamais encore un écrivain de langue hongroise n'en avait exercé de pareil. Le premier ouvrage de Széchenyi fut lu partout, et s'il est vrai que de nombreux partisans des franchises nobiliaires, et principalement les gentilshommes pauvres que seuls leurs privilèges distinguaient des serfs, se sentant blessés par l'ironie de Széchenyi et craignant pour leur situation matérielle, vociférèrent contre le « comte pestois » qui prétendait leur enseigner la politique, et, dans plusieurs comitats, brûlèrent le *Hitel* en place publique, la semence jetée par Széchenyi trouva un sol favorable dans la partie la plus cultivée de la noblesse terrienne, chez divers membres de l'aristocratie, mais surtout dans la noblesse et chez les intellectuels. Ses œuvres provoquèrent la publication de nombreux écrits pour ou contre ses idées, mais qui tous contribuèrent à familiariser l'opinion publique avec la question des réformes.

L'activité que Széchenyi déploya dans le domaine social pour réaliser son programme ne fut pas inférieure en importance à son activité littéraire. Afin que l'aristocratie, à laquelle il destinait un rôle considérable dans ses projets de réformes, eût l'occasion d'échanger ses vues politiques, il

fonda le *Nemzeti Kaszinó* (Casino national), sur le modèle des clubs anglais. A l'exemple de Pest, il se forma en province un grand nombre d'institutions similaires, qui contribuèrent grandement à l'animation de la vie politique et à la propagation des idées de réformes. Les efforts de Széchenyi en vue du développement de Bude et de Pest, qui n'étaient alors que d'insignifiantes petites villes, servirent aussi la cause de la « concentration ». Entrevoiant le grand avenir de ces villes, il exhortait infatigablement à bâtir. Son but était de faire des deux villes sœurs le centre de la vie économique et intellectuelle hongroise. A cet égard, la mesure la plus importante fut la construction du *Lánchíd* (Pont suspendu), due à son initiative ainsi qu'à l'immense agitation entretenue par lui. Il s'y rattache aussi l'un de ses plus beaux succès politiques : en vertu d'une décision de la Diète, chacun dut payer le péage, ce qui fut la première brèche dans les privilèges nobiliaires (1835). Il reconnut le premier combien la voie danubienne était importante au point de vue de la monarchie entière et commença, avec l'appui du gouvernement, la régularisation des Portes de Fer ; il prit aussi une part très vive à la fondation de la Société Danubienne de Navigation à vapeur. En outre, la Minoterie de Budapest, l'introduction des courses de chevaux (dans l'intérêt de l'élevage), la régularisation de la Tisza, etc., montrent comment il sut transporter dans le domaine de la réalité son programme économique.

L'effet de ses enseignements et des ouvrages s'occupant de ses idées ne tarda pas à se montrer dans la vie politique. Dans les petits parlements qu'étaient les assemblées des comitats, tout l'intérêt se porta sur son programme national et sous l'influence de celui-ci, en même temps que de la Révolution de Juillet, les désirs de réformes alors renaissants occupent une place de plus en plus grande dans les instructions des députés. Les comitats trouvaient fréquemment l'occasion de se prononcer, car dans les dix dernières années du règne du sénile empereur François, les insuccès de la politique étrangère et le rôle de gendarme que Metternich, en gardien de légitimité, assumait dans l'Europe entière, forçaient la Cour à s'adresser de plus en plus sou-

vent à la libéralité des Ordres hongrois afin de raffermir les fondements militaires et financiers de sa puissance. Mais peu à peu la nation se rendait compte d'un fait qui, aux Diètes, était bientôt devenu évident : que le gouvernement central n'était pas disposé à permettre en Hongrie des innovations libérales que, par tous les moyens en son pouvoir, l'empereur s'efforçait d'écarter de la Hongrie, estimant que de pareilles idées désorganisent les Etats et font le malheur des peuples. Personnellement, à la vérité, Metternich ne témoignait pas une raideur si inflexible à l'endroit des désirs de réformes et, bien qu'il fût d'avis que les innovations brusques, même conformes à l'esprit du temps, sont dangereuses, il estimait qu'on ne peut empêcher les réformes quand elles sont le fruit d'une lente évolution ; mais dans les questions de politique intérieure son influence cédait devant celle du comte KOLOWRAT, tchèque de cœur et magyarophile, qui dans les dernières années de François avait su se rendre indispensable au souverain. L'immuabilité du « système » existant, système traditionnel, et, dans une grande mesure, la méthode peu consciencieuse suivie par les employés des Cours du gouvernement qui, mal payés, atermoyaient avec toutes les nouveautés parce qu'elles représentaient pour eux un surcroît de travail, furent causes que le mouvement réformateur hongrois resta confiné dans l'opposition.

A la Diète qui s'ouvrit en 1832, les revendications libérales qui, sous l'influence de la littérature politique occidentale, de plus en plus s'amplifiaient et s'écartaient du prudent programme de Széchenyi, avaient déjà d'aussi nobles représentants que Ferenc KÖLCSEY et Ferenc DEÁK. La Diète dura quarante mois, sans arriver à proprement parler à aucun résultat, car le gouvernement sut tirer parti de l'allure traînante des débats dans les réunions des Ordres et de la majorité qui lui restait chez les Ordres supérieurs (Magnats) pour faire échouer jusqu'à la réalisation de desiderata comptant autrefois au nombre des buts que les Cours du gouvernement de Vienne voulaient atteindre à tout prix. L'amélioration de la condition des serfs — qui au

xviii^e siècle était la pierre angulaire de la politique sociale de la dynastie — était considérée par le gouvernement comme une tendance subversive ; aussi faisait-il tout pour contrecarrer les vœux, à la vérité bien modestes, que l'opposition, qui ne songeait même pas à l'affranchissement complet des serfs, cherchait à faire adopter par la Diète. Dans les comitats, le gouvernement employait à ses fins les nobles sans fortune qu'il amenait, soit en les menaçant d'abolir toute différence entre eux et les serfs, soit en les régaland copieusement, à faire modifier, soit par leur vote, soit le gourdin au poing, les instructions des députés à la Diète, ainsi qu'à rappeler les députés d'opinion trop libérale. C'est ainsi que KÖLCSEY se sépara de la Diète et que les serfs n'obtinrent qu'une amélioration de leur situation matérielle, tandis qu'il ne survint aucun changement dans la question de la sécurité des personnes et des biens, des tribunaux seigneuriaux et de l'affranchissement de la propriété foncière. Tout ce que l'on put atteindre, et seulement en 1840, fut que les serfs pussent racheter à prix d'argent toutes les redevances seigneuriales et entrer ainsi en pleine jouissance de leurs propriétés.

On entendit à la Diète beaucoup de beaux discours sur les revendications libérales, les Ordres s'enthousiasmèrent pour la liberté polonaise, mais le seul résultat fut que la méfiance s'accrut entre le gouvernement de Vienne et les Ordres hongrois. Le premier voyait dans les prétentions nouvelles, qui s'affirmaient de plus en plus, les progrès de l'esprit révolutionnaire ; la majeure partie des Ordres se convainquit de l'impossibilité qu'il y avait à reconstruire la Hongrie de concert avec le gouvernement central et cette conviction était la cause principale de l'antipathie grandissante pour les provinces héréditaires et pour l'union forcée avec elles.

C'est ainsi que le mouvement réformateur obliquait de plus en plus vers le terrain dont le programme de Széchenyi lui interdisait le plus nettement l'approche : le terrain du droit public. Széchenyi considérait la liaison de la Hongrie avec l'Autriche comme un fait définitif et immuable qu'il fallait accepter, à la forme duquel on ne pouvait rien

changer, car agiter cette question, c'était évoquer, en présence du mouvement novateur, des puissances telles que la nation n'était pas capable de les réfréner, et qui ne manqueraient pas de mener à la catastrophe. A cet égard, la Diète de 1832-1836 subissait encore l'influence de Széchenyi. En 1833, les Ordres proposèrent de déléguer une commission qui, avec une commission autrichienne, à désigner par l'empereur, établirait une convention touchant les affaires de douanes et de finances, les plus importantes des questions intéressant les deux pays. La réponse qui arriva de Vienne était un refus fort net, le souverain voulant représenter lui-même les provinces héréditaires. C'est ainsi que dans sa terreur des innovations le gouvernement négligea une occasion favorable qui aurait rapproché l'une de l'autre les deux parties de la monarchie des Habsbourgs.

La clôture de la Diète fournit à la « Staatskonferenz », qui gouvernait depuis l'avènement de Ferdinand V, faible d'esprit, et à l'aide de laquelle Metternich avait acquis une influence croissante dans les affaires intérieures de la monarchie, l'occasion d'étouffer par des mesures de police violentes le mouvement réformateur, à son avis de plus en plus dangereux. Ces mesures ressemblaient beaucoup aux poursuites contre les Jacobins au commencement du règne de François. Comme en ce temps-là, ces mesures visaient à ôter à tout chacun l'envie de se montrer plus avancé que le gouvernement ne le jugeait bon. Le baron Miklós WESSELÉNYI, l'un des chefs du mouvement libéral, fut poursuivi pour ses discours politiques et condamné à plusieurs années de prison. Pour avoir « fait profession d'opinions dangereuses », les chefs de l'union sociale, de la jeunesse de la Diète, qui représentait l'élément le plus avancé, furent jetés au cachot, où l'un de leurs inspirateurs, László LOVASSY, devint fou. Mais la plus grande sensation fut le procès de Louis KOSSUTH, dont le nom devint alors célèbre dans tout le pays.

Issu d'une famille de petite noblesse, sans fortune, du comitat de Zemplén, Kossuth prit part à la Diète de 1832-1836 comme représentant d'un magnat absent. Le gouvernement n'ayant pas accédé au désir des Ordres, qui deman-

daient que le compte-rendu des débats ne fût pas censuré, le public n'ayant pas d'autre moyen d'information sur ce centre de la vie politique, Kossuth commença la publication des *Országgyűlési Tudósítások* (Bulletins de la Diète), sous la forme de feuilles d'abord typographiées, puis, quand Vienne lui eut interdit ce mode d'impression, écrites par les jeunes membres de la Diète. Dans le style coloré et le ton peu mesuré qui le caractérisent, il soulignait l'importance des divers discours libéraux, ce qui ne contribuait pas peu à répandre les idées de réformes. Pendant la durée de la Diète, et pour des raisons politiques que l'on comprendra facilement, le gouvernement n'osait rien contre lui, mais quand, dans son nouveau journal manuscrit *Törvényhatósági Tudósítások* (Bulletins de la vie départementale), Kossuth publia des rapports sur la vie politique des comitats, le gouvernement le fit arrêter et condamner à quatre ans de prison (1837).

La sanglante persécution des Jacobins avait étouffé pour plusieurs dizaines d'années toute libre manifestation d'opinion politique, mais il n'était plus possible par de tels moyens d'extirper de la conscience publique les idées libérales. Le résultat fut le contraire de celui qu'attendait le gouvernement. La Diète convoquée de nouveau, ce ne fut pas seulement l'opposition libérale, fortifiée de plusieurs membres considérés, tels qu'István BEZERÉDY et Gábor KLAUZÁL et dirigée par Louis KOSSUTH, qui demanda des réformes : les conservateurs eux-mêmes ne s'y refusaient point. Leur parti, conduit par un homme de grand talent, Aurélien DESSEWFY, enlevé prématurément, reconnaissait la nécessité des réformes, mais, suivant en cela le conseil de Széchenyi, ne s'en représentait la réalisation que de concert avec le gouvernement. La maladresse de la « conférence d'Etat viennoise », l'irrésolution et la mesquinerie des Cours centrales du gouvernement, l'oisiveté et la négligence de la bureaucratie autrichienne firent que, même avec les conservateurs, l'accord sur les réformes n'eut pas lieu en temps opportun. Après que l'opposition eut obtenu la mise en liberté de ses membres, dont la condamnation ne pouvait se justifier par aucun argument juridique, la loi sur la

lettre de change, qui mettait fin à l'incertitude dans les questions de dettes, et l'amélioration, dans une certaine mesure, des lois sur la propriété seigneuriale, furent les seuls résultats de la Diète de 1840. Dans l'intérêt du commerce, et sous l'influence des idées libérales, les Juifs obtinrent le droit de s'établir librement et de posséder des terres, sur quoi la Galicie déversa sur les parties septentrionales et orientales du pays un flot d'immigrants que d'ailleurs aucune mesure ne cherchait à endiguer. La méfiance qui régnait entre les Ordres et le gouvernement barrait la route à toutes réformes d'une portée un peu considérable.



Vers les années 1840 et suivantes, un tournant décisif se produit dans le développement de la Hongrie. Tandis que les idées politiques des quinze années précédentes peuvent être ramenées pour la plupart à l'activité de Széchenyi, dans la vie politique de la décade suivante, dans la mentalité, le tempérament, le choix des moyens règne un esprit essentiellement différent du sien, l'esprit de Louis Kossuth.

Libéré de ses trois ans de prison, Kossuth fonda un journal pour répandre ses idées, le *Pesti Hirlap*. Le gouvernement lui accorda l'autorisation, croyant soit que la captivité avait rendu Kossuth plus timoré, soit que par son agitation il provoquerait une scission dans le parti libéral. Le chef de l'opposition, qui depuis sa captivité jouissait d'une popularité sans égale, mettait une arme nouvelle, le journalisme, au service du mouvement réformateur. En des articles éloquents et pleins de verve — c'étaient eux, et non point les informations, qui constituaient le principal contenu du journal — il exposait ses idées politiques, qui dans leur essence s'accordaient avec les idées de Széchenyi et des libéraux. Les articles de tête réclamaient l'abolition du *jus aviticum*, la suppression du féodalisme, l'égalité devant l'impôt, le changement du système de représentation à la Diète, etc... Mais tandis que dans la réalisation des réformes Széchenyi destinait à l'aristocratie le plus grand rôle, Kossuth voulait pousser le mouvement dans une direction

démocratique et lui donner une allure plus rapide, suivre une politique plus radicale.

Lui voulait agir sur la petite noblesse — un demi-million de gentilshommes qui allaient s'appauvrissant de plus en plus — et la convaincre de la nécessité des réformes. Cette classe sociale, le gros de la société privilégiée, il comptait la gagner, et la gagna d'ailleurs à sa cause, en la prenant par sa haine pour l'aristocratie qui, à la « Table-Haute », faisait échouer toutes les réformes fiscales équitables, et ne manquait jamais d'utiliser sans aucun ménagement pour la noblesse son pouvoir politique et économique. Széchenyi ne demandait que des sacrifices à la noblesse, dont une grande partie possédait pour tout bien ses privilèges ; Kossuth lui promettait l'égalité avec l'aristocratie, la place qui lui revenait dans la société nouvelle, après les grandes réformes, enfin la prospérité matérielle.

Széchenyi estimait que dans l'œuvre réformatrice la consolidation matérielle était le plus important, tandis que Kossuth insistait justement sur la nécessité des changements politiques comme sur la condition fondamentale des changements matériels. Széchenyi se gardait d'effleurer ce qui touchait la liaison de la Hongrie avec les autres parties de la monarchie ; c'était justement cette liaison que Kossuth aspirait à modifier, persuadé que le développement national de la Hongrie n'était possible qu'à ce prix. Le premier voulait éviter d'éveiller les passions nationales, redoutant une collision avec la dynastie, dont la puissance était supérieure à celle de la nation : le second s'efforçait justement d'éveiller ces passions, sans lesquelles il était impossible d'entraîner les masses, et Kossuth estimait que sans l'aide de celles-ci la dislocation des anciens cadres sociaux et la formation d'un Etat moderne étaient irréalisables.

Il était arrivé à cette conception en considérant la situation économique du pays. Le système douanier et commercial du XVIII^e siècle qui, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, portait préjudice aux intérêts vitaux de la Hongrie, subsistait encore au XIX^e siècle, bien qu'avec de légères modifications. Au commencement du siècle, les Ordres désiraient la liberté du trafic avec les provinces

héréditaires, croyant que c'était le moyen le plus facile d'assurer un marché à leurs produits agricoles. Bien que l'idée d'abolir les barrières douanières eût déjà été agitée à Vienne au XVIII^e siècle, — le grand chancelier de Marie-Thérèse, KAUNITZ, préconisait cette réforme comme le but final de toute mesure nouvelle douanière — dans son attachement maladif au système en vigueur, qui suivant elle assurait le mieux les intérêts de l'Autriche, la bureaucratie ne permit pas ce changement.

A la vérité, Széchenyi était partisan du libre-échange, mais il n'attribuait à ces questions qu'une importance minime, car c'était de l'accroissement de la consommation intérieure, et non de l'exportation, qu'il attendait un relèvement de la production nationale. Kossuth raisonnait autrement. Quand, en 1839, les Etats allemands eurent renouvelé leur union douanière (*Zollverein*), beaucoup d'esprits désirèrent que la monarchie habsbourgeoise s'y ralliât, afin de créer ainsi une union douanière de l'Europe centrale. Metternich et Kossuth reconnurent la portée de ce projet. Le chancelier en était partisan, craignant que l'Autriche ne se trouvât exclue de l'Allemagne, mais il ne pouvait songer à faire adopter ses vues, la monarchie étant divisée en deux domaines douaniers où le système fiscal n'était pas le même. Pour que, vis-à-vis de l'étranger, la monarchie pût avoir les mains libres dans les questions douanières et connaître un essor économique analogue à celui des Etats compris dans l'union douanière allemande, les dirigeants de Vienne se proposèrent, dès 1840, d'établir dans la monarchie un territoire douanier unique. C'est ce qui explique le changement de leur politique dans la question des réformes économiques en Hongrie.

Mais juste à cette époque l'opinion publique hongroise en cette matière était en train de changer, à la suite de la campagne de presse menée par Kossuth. Celui-ci consacra une série d'articles à la question de la participation à l'union douanière allemande. Il l'estimait préjudiciable à la Hongrie pour deux motifs : le *Zollverein* reposait sur une base nationale allemande et Kossuth voyait combien il avait déjà fait pour l'unité du peuple allemand. Il est vrai que

les Hongrois n'avaient pas à craindre d'être germanisés, pour le cas où cette union se réaliserait, mais elle empêcherait l'absorption de la bourgeoisie urbaine allemande dans la population hongroise et le développement de la classe bourgeoise hongroise, sans laquelle il ne jugeait pas possible la formation d'un Etat moderne. Mais Kossuth allait encore plus loin. Sous l'influence de Friedrich List, le grand économiste allemand, dont l'ouvrage intitulé *Das nationale System der politischen Oekonomie*, paru en 1841 et aussitôt connu en Hongrie, y avait eu un grand retentissement, il exigeait même pour la Hongrie un système de défense douanière, l'instrument le plus efficace entre les mains d'un pays faible — selon les doctrines de List — pour se débarrasser d'une concurrence plus forte, se créer une industrie — et atteindre l'indépendance politique. Le résultat de l'agitation à laquelle se livra Kossuth, jointe au voyage de List, qui fut fêté au siège du comitat de Pest comme un ami de la nation, fut que les sympathies de la majorité se détournèrent de la liaison économique avec l'Autriche pour se porter dans la direction opposée, alors que l'on élaborait à Vienne, pour réaliser les réformes économiques, un système conforme aux récents désirs des Hongrois.

C'est ainsi que Kossuth porta l'agitation sur le terrain des questions politiques sur lesquelles on se montrait le plus susceptible à Vienne et contre la discussion desquelles l'initiateur des réformes, Széchenyi, ne cessait de mettre en garde ses compatriotes. Aux séances des comitats, sous l'influence des articles de Kossuth, les nouvelles théories politiques ne tardèrent pas à accaparer l'attention. Széchenyi observait avec angoisse la direction que prenait la vie politique, car il craignait que l'activité de Kossuth ne conduisît à un conflit avec le gouvernement et ne provoquât une révolution. Dans le livre qu'il intitula *Kelet Népe* (Peuple d'Orient, 1841), il attaqua Kossuth, dont il reconnaissait d'ailleurs le talent extraordinaire, les intentions idéalistes et l'éloquence sans égale, mais dont il critiquait le ton révolutionnaire et la mauvaise tactique dans la lutte pour les réformes, lui reprochant de mener la nation à la catastrophe. Il n'épargna pas non plus à son adversaire

une autre accusation : celle de s'exagérer sa propre valeur et de courir après la popularité. La querelle littéraire qui s'engagea autour du livre de Széchenyi et qui marque l'apogée dans le développement de l'art des publicistes hongrois, prouva que l'opinion publique ne considérait plus Széchenyi comme son chef. Non seulement Joseph EÖTVÖS, l'un des hommes d'Etat les plus cultivés de la Hongrie, mais le modéré François DEÁK lui-même prirent le parti de Kossuth. La popularité de Széchenyi était sur son déclin. La nation ne voulait plus entendre parler de tutelle, mais écoutait ceux qui — sans égard aux obstacles — préconisaient une allure plus rapide et des moyens plus radicaux dans la réalisation des réformes. Les nouveaux conservateurs eux-mêmes, sous la conduite des Comtes Aurél et Emile DESSEWFFY, reprochaient à Széchenyi son pessimisme et le ton peu mesuré de ses attaques. Cet échange d'idées contribua dans une grande mesure à tirer au clair la situation des partis politiques.

La tâche principale de la Diète qui se réunit en 1843 devait être le règlement de la question fiscale dans le sens du projet du gouvernement qui, stimulé par Széchenyi, ne pouvait plus se refuser systématiquement à toute réforme. Non seulement les libéraux, mais les conservateurs eux-mêmes, voyaient que l'immunité fiscale de la noblesse ne pouvait être maintenue plus longtemps, car elle rendait impossible toute innovation dans la vie économique hongroise. KOSSUTH, dans le *Pesti Hirlap*, agitait contre cette immunité, pendant que, dans ses *Alföldi levelek* (Lettres du bas-pays), le comte Emile DESSEWFFY signalait l'injustice du système fiscal. Mais la partie prépondérante de la noblesse, les petits gentilshommes sans fortune que ce privilège seul élevait au-dessus des serfs et qui pouvaient prendre part individuellement aux séances des comitats et y exercer une influence sur les instructions des députés, pensaient tout autrement. Ils ne voulaient pas être rangés avec les paysans. Il en résultait, aux séances des comitats, des scènes tumultueuses et maintes fois sanglantes, et la petite noblesse empêchait l'assemblée d'envoyer à la Diète des partisans de l'imposition. DEÁK et de nombreux membres du parti libéral

se trouvèrent ainsi exclus de la Diète. De cette manière, la majorité des députés se composait d'adversaires de l'égalité fiscale, et dès lors il devint évident qu'à moins d'une forte agitation et d'une violente pression extérieure la réforme ne pourrait se réaliser. A la « Haute-Table », le parti conservateur, sous un chef jeune et capable, le comte Georges APPONYI, avait la majorité.

En de pareilles circonstances, la seule question qui pût être réglée définitivement fut celle de la langue officielle de l'Etat hongrois, question sur laquelle il n'y avait aucune divergence de vues entre les partis et qui, sous l'influence des « Aufkläristes », avait été mise sur le tapis en 1790, pour être dorénavant l'objet d'une lutte presque incessante entre les Ordres et le gouvernement. Se servir des Slaves pour combattre la langue et la nationalité hongroises afin de centraliser la monarchie, était devenu à Vienne un principe de gouvernement. Les Ordres hongrois luttèrent en vain, pendant de longues années, pour que la langue hongroise fût substituée à la langue latine à tous les degrés de l'administration. Tandis que les aspirations nationales tchèques trouvaient toujours l'appui de KOLOWRAT, qui partageait le pouvoir avec METTERNICH, ce même homme d'Etat était pour les aspirations hongroises l'adversaire le plus violent. En favorisant les autres nationalités, en appliquant le principe « *divide et impera* », le gouvernement ne faisait qu'envenimer la question nationale. Par une conséquence naturelle des revendications libérales, le désir de voir la nationalité s'affirmer de la manière la plus libre, la langue nationale régner sans obstacle dans tout le domaine de la vie politique, devenait toujours plus ardent. Au temps de VÖRÖSMARTY, de PETÓFI et d'ARANY, personne ne pouvait contester pareil droit à la langue hongroise. Sur ce terrain, les Ordres arrachèrent, après 1830, des concessions au pouvoir central, et votèrent des lois qui faisaient du hongrois la langue des débats à la Diète, celle de tous les degrés de l'administration, de la justice, de l'instruction publique et de l'état-civil. Mais, en 1844, comme l'édifice des lois sur la langue hongroise allait enfin être couronné, il fallut vaincre non seulement la résistance du gouvernement mais encore celle

des députés croates, résistance dont le sentiment national était aussi l'origine. En assurant par la voie législative le libre développement de la nationalité hongroise, il fallut bien s'apercevoir que les frontières ethniques ne coïncidaient pas avec les frontières du pays et que la lutte engagée pour cette nationalité ne restait pas sans effet sur les autres peuples du royaume, inférieurs en culture, mais supérieurs en nombre.

L'évolution de l'Etat et de la société dans le sens libéral-démocratique, de 1840 à 1848, évolution qui était le fait de cinq millions de Hongrois, ne pouvait manquer de poser l'épineux problème, impossible à resserrer entre des barrières politiques et territoriales, du libre développement des autres éléments ethniques, représentés par huit millions d'habitants. Ce problème, en Hongrie pas plus qu'ailleurs, ne pouvait être résolu ni par des mesures violentes ni par l'octroi de privilèges ; et dans les diverses parties de l'Europe il ne fut réglé — pour un temps plus ou moins long — que par des conflits de plus en plus sanglants. Ce qui en Hongrie aggrava ce problème — que l'on devait principalement à l'occupation turque — ce fut la politique, fatale à l'unité territoriale, du gouvernement central et de la dynastie, qui croyaient que leur intérêt consistait à chercher parmi les habitants non-magyars un appui contre la population hongroise, obstacle à l'unité de la monarchie. Au temps du réveil national qui suivit le règne de Joseph II, les Serbes et les Roumains avaient été déjà soutenus par Vienne dans leurs revendications nationales, qu'avait fait naître en eux la situation privilégiée de leur Eglise. Une autorité centrale, la Chancellerie illyrienne, avait même été organisée en faveur des premiers. Au commencement du XIX^e siècle, l'agitation « panslave » éveille le sentiment national des Slovaques. Si l'on peut reconnaître dans ce mouvement l'œuvre d'agents de la Russie, il n'en est pas moins vrai que les Tchèques, dont la renaissance a commencé, voient dans le peuple frère l'objet d'une conquête nationale facile à réaliser et veulent faire de leur propre langue la langue littéraire des Slovaques. C'est dans le poème épique de JÁN KOLLÁR, *Slawy dcéra* (1827), que les

visées panslaves revêtent pour la première fois une forme littéraire ; d'ailleurs, dès le début du mouvement, les Slovaques, sous la conduite de STÚR et HURBAN, voulurent maintenir à côté des Tchèques leurs particularités nationales.

La question croate, soulevée elle aussi par l'esprit de l'époque, fut beaucoup plus grave dans ses conséquences. La Croatie avait toujours eu, dans une certaine mesure, le caractère d'un Etat. Elle réglait ses affaires intérieures au moyen des lois votées par l'Assemblée de ses propres Ordres, d'où elle déléguaient des députés à l'Assemblée des Ordres hongrois. Jusque vers 1830, abstraction faite de certains différends de nature religieuse causés par le caractère purement catholique de la Croatie, rien n'avait troublé les rapports entre ce pays et la mère-patrie. En 1830 encore, les trois comitats croates, Zagreb, Varaždin et Kőrös, donnaient à leurs députés des instructions tendant à ce que la langue hongroise fût introduite dans les écoles croates à titre de matière obligatoire. Le comitat de Zagreb jugeait même que les instituteurs ne pouvaient être employés dans ces écoles qu'à condition de savoir aussi le hongrois. Mais cet état d'esprit ne tarda pas à changer en Croatie à la suite de l'agitation à laquelle se livra Ljudevit Gáj qui emprunta à Kollár l'idée « panslave » et la propagea au moyen de journaux et de périodiques. Cette littérature, qui transplantait en croate les idées de réformes de Széchenyi, provoqua le mouvement nationaliste croate, qui conquiert dans la société une place de plus en plus large et dont l'« Illyrie » panslave, l'union des Slaves du sud habitant le triangle compris entre Scutari, Varna et Villach, fut l'idéal politique. L'appui moral et matériel que ce mouvement trouva auprès de Metternich et de la Cour contribua dans une grande mesure à le rendre encore plus fort. Dans le changement des relations de droit public unissant la Croatie à la Hongrie, Vienne croyait trouver le contrepois attendu à l'accroissement de forces de la nationalité hongroise. Grâce à l'appui du bas et des autorités locales, on réussit en peu de temps à briser le parti magyarophile, et dès la Diète de 1844 les instructions données aux députés croates leur enjoignaient de s'opposer au projet de loi favorisant la langue hon-

groise. La loi promulguée, qui au bout de six ans obligeait les Croates eux-mêmes à se servir de la langue hongroise à la Diète et rendait l'enseignement de cette langue obligatoire dans les écoles secondaires et supérieures de la Croatie, n'était pas seulement inapplicable : elle excita chez les Croates la haine la plus violente envers les Hongrois, en qui ils virent les plus grands ennemis de leur mouvement national. La duplicité de la politique de Vienne, qui accomplissait à Pest les vœux des nationalistes hongrois pendant qu'à Zagreb elle intimidait les magyarophiles, ne tarda pas à porter ses fruits.

Après la Diète de 1844, ce fut surtout dans le domaine économique, où les masses sont le plus accessibles, que Kossuth poursuivit la campagne qu'il menait pour les réformes. La crise économique était ressentie par toutes les classes de la population. A une adresse envoyée en 1844 par la « Basse-Table », qui dépeignait les graves conséquences de la politique douanière et réclamait un système de défense douanière conforme aux intérêts de l'industrie nationale, Vienne répondit par un refus. C'est pourquoi Kossuth voulut suppléer par l'association aux moyens politiques qui lui faisaient défaut. Avec l'appui de plusieurs partisans, il fonda une union défensive nationale dont le but était de seconder, en organisant le boycottage des produits autrichiens, le développement de l'industrie hongroise. En 1845, la société comptait déjà 138 affiliations, avec près de 100.000 membres. Mais le résultat fut médiocre, l'industrie autrichienne ne subit pas grand dommage. On ne saurait créer une industrie du jour au lendemain, et l'enthousiasme ne pouvait suppléer au capital ni à l'expérience. Mais le mouvement eut un grand effet sur la population et gagna entièrement aux aspirations nationales la bourgeoisie urbaine allemande, qui n'avait jamais eu à se réjouir de la politique commerciale du gouvernement viennois. D'autres fondations, comme la Société anonyme pour l'établissement de Fabriques, la Société Commerciale hongroise et la première Caisse d'épargne pestoise montrent combien avait crû l'intérêt du public.

Ce mouvement était l'expression des grands progrès du sentiment national, qui se manifestèrent aussi dans les discussions engagées par les partis au sujet des programmes politiques. Kossuth ayant quitté le *Pesti Hirlap* — à la suite d'une altercation avec son éditeur — ce journal, le plus répandu, tomba aux mains d'un groupe de politiciens qui, bien qu'appartenant sincèrement à l'opposition, n'étaient pas d'accord, sur certaines questions, avec Kossuth. Celui-ci, et avec lui la majorité du parti libéral, voulaient maintenir — abstraction faite des exigences fondamentales du libéralisme — l'autonomie du comitat, jugeant que, même avec un gouvernement parlementaire responsable, cette garantie si souvent éprouvée serait nécessaire à la défense de la constitution, bien qu'ils ne vissent pas clairement comment concilier ces deux exigences. Les centralistes, par contre, les politiciens les plus cultivés et les plus érudits, comme László SZALAY, le baron József EÖTVÖS, Antal CSÉNGERY et Ágost TREFORT, exposaient dans le *Pesti Hirlap* comment le régime parlementaire et l'autonomie du comitat s'excluent réciproquement, le gouvernement devant disposer du pouvoir exécutif.

Pour le gouvernement de Vienne, dont le chef, le chancelier Metternich, voyait enfin qu'on ne pouvait plus s'opposer en Hongrie aux changements qui allaient s'accomplir, la scission survenue dans l'opposition arrivait fort à propos, car il se proposait de diriger, à l'aide du parti conservateur, la reconstruction de l'Etat hongrois. Le comte Georges APPONYI devint chancelier de Hongrie; SZÉCHENYI, que l'agitation radicale à laquelle se livrait Kossuth éloignait de plus en plus de l'opposition, était à la tête du Département des communications, organisé dans le sein du Conseil de lieutenance. Le gouvernement ayant élaboré un programme de réformes qui comportait, une fois institués l'égalité fiscale et le monopole des tabacs — toutes choses existant déjà en Autriche — la suppression du cordon de douanes intérieures et la réalisation d'autres projets économiques, Széchenyi se crut obligé de soutenir le gouvernement. Dans son nouvel office, il commença la régularisation du cours de la Tisza (1846), par laquelle un immense territoire fut conquis à l'agriculture.

Afin de s'assurer la majorité à la Diète en se servant du gouvernement local dans les comitats dont les « fõispán » (préfets) n'exerçaient que nominalemeut leur office et n'habitaient pas dans le comitat, le gouvernement nomma des « administrateurs » dont la tâche consistait à influencer l'opinion publique du comitat en corrompant la noblesse besogneuse ou même, s'il le fallait, en recourant à la violence, de manière que l'on élût des fonctionnaires fidèles au gouvernement et que l'on donnât aux députés des instructions conformes à la politique gouvernementale. Ces « administrateurs » fournissaient aux libéraux une excellente occasion pour se livrer à une agitation contre le gouvernement, agitation d'autant plus efficace que, comme le parti conservateur dans son programme publié en 1846, le gouvernement avait réservé son opinion sur les questions politiques les plus importantes, représentation du peuple, égalité devant la loi, etc. Le Comte Széchenyi prit de nouveau la plume dans l'intérêt du gouvernement et du parti conservateur. Dans ses *Politikai programmtöredékek* (Fragments de programme politique, 1847), il voulut anéantir la popularité de Kossuth et opposer une digue à la marche de l'évolution politique, qui prenait une tournure de plus en plus dangereuse. Ce pamphlet constitue l'attaque la plus violente contre la politique et la personne de Kossuth, que Széchenyi adjure, avec l'expression de la passion et du désespoir, de cesser d'agiter le pays, faute de quoi il le rendrait responsable de la catastrophe qui ne manquerait pas de se produire.

Le seul effet de cet écrit sur l'opinion publique fut de resserrer plus étroitement l'union des libéraux. Ceux-ci chargèrent Deák de rédiger une déclaration ne contenant que ce qui pouvait se concilier avec les vues de chacune des fractions de l'opposition et n'exprimant leurs principes que d'une manière très circonspecte, et seulement sur les questions les plus importantes, comme l'abolition des redevances seigneuriales. Ils estimaient que dans les rapports entre l'Autriche et la Hongrie la confiance mutuelle n'était possible que si les provinces héréditaires elles-mêmes étaient dotées d'une constitution. Ces rapports ne pouvaient être réglés que

sur la base de la Pragmatique Sanction, et de telle sorte que les intérêts de la Hongrie ne pussent être subordonnés aux intérêts autrichiens.

BIBLIOGRAPHIE

Les citations de Gergely BERZEVICZY sont tirées de son ouvrage : *De commercio et industria Hungariae. Leutschoviae 1797*, p. 64. Une histoire politique de l'ère des réformes est : Mihály HORVÁTH, *Huszonöt év Magyarország történetéből* (Vingt-cinq années d'histoire hongroise) I-III, 3^e édition, Budapest 1886. Le meilleur exposé du programme de Széchenyi est l'ouvrage de Gyula SZEKŰ, *Három nemzedék* (Trois générations), qui traite l'histoire des cent dernières années, l'ère du libéralisme hongrois, 2^e édition, Budapest 1922. Les plus importants ouvrages sur cette époque sont : István FRIEDREICH, *Gróf Széchenyi István élete* (Vie du comte Etienne Széchenyi) I-II, Budapest 1915 ; GRÜNWARD, *Az új Magyarország* (La nouvelle Hongrie), Budapest 1890 ; AKOS BEÖTHY, *A magyar államiság fejlődése, küzdelmei* (Le développement de l'Etat hongrois, les luttes qu'il a soutenues), I-II, Budapest 1900 ; Antoine SPRINGER, *Geschichte Oesterreichs seit dem Wiener Frieden* I-II, Leipzig 1863-1865. Sur les questions économiques et douanières : Gyula KAUTZ, *A nemzetgazdasági eszmék fejlődési története Magyarországon* (Histoire de l'évolution des idées sur l'économie politique en Hongrie), Pest 1868, et Rodolphe SIEGHARDT, *Zolltrennung und Zolleinheit, die Geschichte der österreichisch-ungarischen Zwischenzolllinie*, Vienne 1915 (cf. notre article dans *Századok*, 1915). Sur le rôle de Metternich à l'égard de la Hongrie, voir : WERTHEIMER, *Fürst Metternich und die Staatskonferenz*, Oesterr. Rundschau 1907 ; on trouvera des données nouvelles sur ce sujet chez Hans SCHLITZER, *Aus Oesterreichs Vormärz III*, Ungarn, Vienne 1920. Sur Széchenyi avant la révolution, voir : Lajos KOVÁCS, *Gróf Széchenyi István közéletének három utolsó éve 1846-48* (Les trois dernières années de la vie publique du comte Etienne Széchenyi, etc.), Budapest 1889. Sur le mouvement des nationalités en Hongrie : Gyula SZEKŰ, *Adatok a magyar államnyelv kérdésének történetéhez 1790-1848*, Budapest 1926 ; sur la question croate : Gyula MISKOLCZY, *A horvát kérdés története* (Histoire de la question croate), Budapest 1927.

VIII. — LA RÉVOLUTION ET SES CONSÉQUENCES.

Tandis que dans les comitats libéraux et conservateurs s'efforçaient, au moyen d'une grande agitation, de s'assurer la majorité, mourait le populaire archiduc JOSEPH, presque hongrois de cœur, et qui depuis un demi-siècle revêtait la dignité de palatin. Le « vieux Rákóczi » — comme par dérision on le nommait à Vienne — s'était souvent entremis entre le gouvernement central et la nation.

Plus d'une fois Metternich et son entourage l'avaient soupçonné d'être en rapports avec l'opposition et avaient envoyé des mouchards pour épier chacun de ses pas. Dans la grande époque qui suivit la transformation politique, sa mort était une perte considérable. Pour élire un nouveau palatin et exécuter les projets de réformes gouvernementaux, on convoqua la Diète, à laquelle chacun des deux partis parut en nombre à peu près égal. Parmi les libéraux, c'était la tendance radicale qui l'emportait, sous la conduite de KOSSUTH. Au nombre des conservateurs appartenait SZÉCHENYI qui, pour contrebalancer l'activité de Kossuth, s'était fait élire aussi à la Basse-Table.

Le roi ouvrit la Diète le 12 novembre 1847 par un discours en langue hongroise qui provoqua un grand enthousiasme. Après que l'archiduc ETIENNE eut été élu palatin à la place de son père Joseph, la discussion qui s'engagea au sujet de la réponse à faire aux projets royaux prouva que, grâce à son talent oratoire, Kossuth dominait la Diète, qui jusqu'en février 1848 perdit son temps en débats interminables et oiseux.

La nouvelle des événements de Paris, de la fuite du roi-citoyen et de la proclamation de la république produisit sur les Ordres une impression profonde. Le 3 mars, après de violentes attaques contre le régime Metternich, Kossuth, qui prévoyait les conséquences de la révolution, réclama dans un discours entraînant l'égalité devant les charges publiques, l'abolition du servage, la représentation du peuple et, pour couronner ces réformes radicales, la nomination d'un gouvernement hongrois responsable au lieu des chancelleries d'Etat de Vienne, mais aussi une constitution pour l'Autriche, afin que les intérêts communs des deux pays pussent être défendus plus facilement. Une adresse en ce sens, votée à l'unanimité, fut portée au roi, à Vienne, par une députation conduite par le Palatin, l'archiduc ETIENNE. Après la victoire de la révolution à Vienne et la chute de Metternich, entraînant celle du Comte Georges APPONYI, il était impossible de ne pas accéder aux demandes hongroises. Sur la proposition du Palatin, Ferdinand nomma président du conseil le comte Louis BATHYÁNY, chef de l'opposition

à la Haute-Table, et invita la Diète à rédiger les lois désirées et à déterminer le ressort des nouveaux ministères en ayant égard aux obligations que la Pragmatique Sanction imposait au pays envers la monarchie. Afin que le mouvement radical de Pest qui, le 15 mars, s'était déjà avéré le maître de la rue, ne lui arrachât pas des mains la conduite des événements, et que l'agitation qui par tout le pays se manifestait parmi les paysans n'éclatât pas en une révolte ouverte, la Diète travailla fiévreusement aux lois nouvelles qui pendant un demi-siècle, après le compromis, formèrent la base du gouvernement constitutionnel, et réalisa en trois semaines le programme libéral que Széchenyi comptait exécuter au bout de plusieurs dizaines d'années d'évolution. Le roi, après avoir entendu ses conseillers, et malgré les multiples manifestations de répugnance de la « camarilla » et des conservateurs, nomma le nouveau ministère et, le 11 avril, ratifia les lois.

Le cabinet BATHYÁNY comprenait pour ainsi dire toutes les nuances de la Diète, mais les modérés en formaient la partie prépondérante. A côté de DEÁK, SZÉCHENYI, EÖTVÖS, KLAUZÁL et du prince PÁL ESTERHÁZY, qui maintenait la relation avec la Cour, KOSSUTH, en qualité de ministre des finances, et Bertalan SZEMERE, ministre de l'intérieur, représentaient l'élément radical, et plus d'une fois, à cause d'eux, le Conseil fut la scène d'altercations passionnées ou d'animosités étouffées à grand'peine.

La nouvelle constitution, modelée sur celle de la Belgique, trahit sur plus d'un point la hâte avec laquelle elle fut élaborée. Le roi exerce le pouvoir exécutif par l'intermédiaire d'un ministère responsable ; sans le contre-seing des ministres ses dispositions n'ont aucune vigueur (art. 3). La Diète est convoquée annuellement à Pest, les membres en sont élus pour trois ans. Le roi a le droit de dissoudre la Diète avant ce terme, mais en pareil cas il est tenu de convoquer dans les trois mois une Diète nouvelle. La dissolution ne peut avoir lieu avant que le budget pour l'année suivante ne soit établi. La Diète se compose de deux Chambres : la Chambre des députés et la Chambre des magnats (art. 4).

Le droit de vote dépendait du cens, dont exemptaient les études dans les écoles secondaires et supérieures ; la connaissance de la langue hongroise était une condition de l'éligibilité (art. 5). Avec la loi électorale pour les comitats et les municipalités, de même que le cens électoral plus élevé exigé en Transylvanie (pays réuni à la Hongrie), telles étaient les mesures au moyen desquelles les Hongrois voulaient préserver le caractère national de leur nouvel Etat.

Les conquêtes libérales devinrent le bien commun de la population entière, sans distinction de nationalité ; mais, en raison de son radicalisme national, la législation de 48 négligea de fixer les droits des minorités nationales au point de vue de l'emploi des langues, croyant que la population hongroise (magyare), étant plus avancée en civilisation, pouvait à bon droit désirer que sa langue régnât sans conteste dans tous les domaines de la vie publique. Une autre faute, encore plus funeste, fut que l'on n'arrêta pas législativement quels seraient, dans les nouvelles conditions de la vie publique, les rapports de la Hongrie avec les autres parties de la monarchie habsbourgeoise. Surtout on manqua de délimiter avec précision le ressort des Ministres des Finances et de la Guerre, ce que les milieux réactionnaires de Vienne ne tardèrent pas à mettre à profit. Mais le reproche que l'on a fait au premier ministère hongrois d'avoir voulu, sous l'influence de Kossuth, changer les rapports politiques de la Hongrie avec l'Autriche, est injustifié. Peu après son entrée en fonctions le ministère hongrois s'adressa au ministre PILLERSDORF, par l'intermédiaire du Prince ESTERHÁZY, en vue de déléguer une commission chargée de délibérer sur les affaires communes. Le délégué hongrois, Ferenc PULSZKY, engagea même les pourparlers, que l'on ajourna, du côté autrichien, jusqu'au moment où ils devinrent superflus par suite de la tournure que prirent les événements.

Mais la partie de la législation où se reconnaît le plus distinctement la marque d'un travail précipité est celle qui, principalement sous une pression étrangère, prépara la transformation radicale de la société et causa sans nécessité la ruine matérielle de la plus grande partie de la noblesse. La dîme et toutes les redevances féodales furent abolies (art. 9 et

13). La question du dédommagement à accorder aux seigneurs fut placée sous « l'égide de l'honneur national » mais dans le tourbillon révolutionnaire il ne fut même plus possible de la discuter. On décréta l'égalité devant l'impôt, on supprima le *jus aviticum* et l'on proclama, conformément au programme libéral, l'égalité de toutes les confessions et la liberté de la presse.

La Chambre des Députés élue en vertu de la nouvelle constitution présentait le même tableau que la dernière Assemblée des Ordres. La sage attitude que les classes privilégiées observèrent dans ces temps d'effervescence créa dans toutes les classes de la population hongroise une unité de sentiment dont l'importance apparut par la suite.

Il n'en fut pas de même chez les nationalités non-magyares, où se fit sentir l'effet de la politique perfide de la Cour, qui n'attendait que l'occasion favorable pour retirer la nouvelle constitution, à son avis imposée par la contrainte.

Afin d'atteindre ce but, quelques jours avant la nomination du ministère hongrois, elle fit nommer ban de Croatie et général commandant de la zone-frontière le populaire et magyarophobe JELLAČIĆ, pour qu'il y eût une puissance qui engageât le combat avec le gouvernement hongrois. C'est lui qui organisa l'attaque des Slaves du sud contre le nouvel Etat hongrois, en lutte avec les difficultés du début. Sous sa direction, la Diète croate décida la rupture complète avec la Hongrie et le rattachement direct à Vienne. A Karlovci, sous la conduite de leur métropolite RAJAŠIĆ, les Serbes élurent un voïvode, exigèrent un statut territorial particulier et, renforcés de bandes venues de Serbie, se rallièrent à Jellačić, qui avait pris les armes contre l'Etat hongrois parce qu'il menaçait les intérêts de « l'ensemble de la Monarchie ». A leur tour, les Roumains de Transylvanie votèrent, au cours d'une assemblée qu'ils tinrent à Balázsfalva, des résolutions dangereuses pour l'unité de la Hongrie, et commencèrent bientôt une guerre d'extermination contre les propriétaires fonciers hongrois. Des officiers de l'empereur conduisaient ces troupes sauvages et les menaient au combat contre tout ce qui était hongrois. Au nord, enfin, ce dangereux anneau

était fermé par un soulèvement fomenté par des agitateurs slovaques panslaves.

Tout cela était l'œuvre de la Cour qui, à la vérité, reconnaissait ouvertement le cabinet BATHYÁNY, mais en secret encourageait Jellačić à la lutte. Au centre des intrigues était l'énergique archiduchesse SOPHIE, femme de François-Charles et belle-sœur de Ferdinand, que dans l'intérêt de son fils François-Joseph, l'héritier présomptif du trône, suivaient dans sa politique le parti militaire, le prince WINDISCHGRETZ qui avait réprimé l'insurrection de Prague et disposait de nombreuses troupes, et RADEZKY, commandant les forces d'Italie, très populaire dans l'armée.

Pour éclaircir la situation, le gouvernement hongrois envoya BATHYÁNY à Innsbruck, où l'on avait fait fuir l'empereur, pour qu'il fût entièrement soumis à l'influence de sa parenté. Le Président du Conseil réussit à obtenir du roi qu'il déposât le ban et se hâta d'en répandre la nouvelle, afin de s'assurer l'appui des officiers de l'empereur et de faciliter ainsi la position du gouvernement. Mais quelques jours après, JELLAČIĆ fut reçu avec distinction par la parenté immédiate de Ferdinand et son entourage, et encouragé au combat. En de pareilles circonstances, le ban n'était pas disposé à reconnaître sa destitution ; il refusa d'obéir au gouvernement hongrois.

L'influence de KOSSUTH, qui voyait qu'un conflit armé était inévitable, et avec la sienne celle des éléments radicaux, grandissaient de plus en plus dans le Conseil des ministres et dans le pays entier. Dans son *Hirlap*, il agitait violemment contre l'accord financier avec le gouvernement autrichien qui désirait que la Hongrie assumât une partie de la dette publique, bien que le Conseil des Ministres se fût déclaré prêt à déposer un projet de loi dans ce sens. Pour parer l'attaque de JELLAČIĆ, le gouvernement commença l'organisation de la « garde nationale » et demanda au commencement de juillet, afin que le pays et la constitution ne fussent pas une proie facile pour cette attaque injustifiée, l'autorisation de lever 200.000 soldats ainsi qu'un crédit de 48 millions que la Chambre des Députés vota au milieu d'un grand enthousiasme après un discours éloquent de Kossuth

(11 juillet 1848). Le roi refusa de ratifier cette loi : c'était rompre manifestement avec la nation et se prononcer pour JELLAČIĆ et les autres nationalités.

Les grandes victoires remportées par RADEZKY en Italie fournissaient à la *camarilla* le moyen de ne pas faire mystère de ses desseins, qui tendaient à restituer l'ensemble organique formé par la monarchie des Habsbourgs. Un décret royal, où le souverain exprimait sa haute satisfaction pour les services rendus par Jellačić, rétablit celui-ci dans ses fonctions, qu'en fait il n'avait jamais quittées. On s'imagine quel fut l'effet sur le public et les officiers hongrois, qui jusque-là n'avaient pu voir en Jellačić qu'un rebelle, insultant à la volonté manifeste du roi. Le ministère BATHYÁNY démissionna. Ses membres modérés se retirèrent de la vie politique ; quant à SZÉCHENYI, qui avec sa passion et son exagération coutumières s'accusait lui-même, comme père et propagateur des idées de réformes, d'avoir poussé la nation au combat contre la dynastie, désespéré de la catastrophe qui frappait la Hongrie, il perdit la raison. Le Palatin, déjà tenu à l'écart, démissionna. KOSSUTH seul montrait une énergie inébranlable et en peu de temps il eut organisé le combat. A ses discours enflammés, les *honvéds* (défenseurs de la patrie) se rassemblaient par milliers, dans le bas-pays, — autour des drapeaux du roi de Hongrie, au nom duquel s'engageait la lutte. Celle-ci devint inévitable quand, à la grande consternation des milieux officiels, une foule surexcitée eut tué le comte LAMBERG, envoyé de Vienne à Pest pour commander les troupes hongroises (28 sept.). Vienne répondit en nommant Jellačić gouverneur et commandant en chef de l'armée entière. La Diète hongroise se trouva obligée de déclarer traîtres à la patrie Jellačić et tous ceux qui lui obéissaient et élut un « Comité de la Défense nationale » investi de pouvoirs extraordinaires et à la tête duquel fut placé Kossuth.

Les premiers succès de l'armée nationale, repoussant en territoire styrien Jellačić, qui avait pénétré en Transdanubie, encouragèrent les Hongrois. L'organisation de la lutte était favorisée par la révolution qui de nouveau venait d'éclater

à Vienne, où le peuple empêcha le départ des troupes envoyées au secours du ban et pendit à la lanterne le ministre de la guerre, LATOUR, qui en avait donné l'ordre (6 oct. 1848). La cour s'enfuit à Olmütz. Mais les troupes de Windischgrätz eurent vite raison de la résistance mal organisée des révolutionnaires viennois, au secours desquels les troupes hongroises, arrêtées par le camp de Jellačić, s'étaient vainement efforcées d'accourir. Après le plein succès remporté par eux en Autriche, le commandant en chef des armées impériales et le nouveau ministre SCHWARZENBERG étaient à même de battre les « rebelles » hongrois. Ferdinand et son frère François-Charles furent contraints d'abdiquer en faveur du fils de ce dernier, FRANÇOIS-JOSEPH (2 déc.), afin que le nouveau souverain, exempt des obligations attachées au serment du sacre, pût exécuter sans égard pour les lois d'avril « la transformation de la monarchie entière » et « l'éveiller à une vie nouvelle. » L'abdication de Ferdinand ayant eu lieu sans qu'elle fût consultée, la Diète hongroise ne la reconnut pas, et continua de le considérer comme le roi couronné. Pour donner plus de poids à la thèse autrichienne, WINDISCHGRÄTZ, que les troupes hongroises, encore mal exercées, étaient incapables d'arrêter, occupa la capitale (5 janv. 1849), après que le gouvernement révolutionnaire se fut réfugié à Debrecen ; il refusa de recevoir une députation de la Diète et exigea une reddition sans conditions.

La cause hongroise, qui déjà semblait désespérée, fut sauvée pour un temps par le talent militaire d'Arthur GÖRGEI qui, abandonnant avec son armée les bords du Danube pour se retirer en Haute-Hongrie, se joignit aux autres armées hongroises dans la vallée supérieure de la Tisza, pendant que les troupes impériales se consumaient dans l'inaction. Après une tentative malheureuse, l'armée hongroise fut forcée de se retirer derrière la Tisza, sur quoi le prince annonça à Olmütz que la révolution était complètement réprimée. Là-dessus, la Cour proclama une nouvelle constitution générale (4 mars 1849) selon laquelle la Hongrie aurait été, dans un empire uni et gouverné, comme jusqu'alors, par le pouvoir central, une province toute

pareille à la Croatie et Slavonie, à la « grande principauté transylvaine » rétablie et à la nouvelle « voïvodie » serbe, qui n'avait jamais existé auparavant et grâce à laquelle prenaient corps les projets sud-slaves des nouveaux venus de Serbie. Grâce aux victoires gagnées par GÖRGEI autour de Bude et de Pest, aux succès remportés par le général BEM, le héros polonais, en Transylvanie, d'où il balaya complètement l'ennemi, grâce enfin à la répression du mouvement serbe dans la Hongrie méridionale, le gouvernement de Kossuth fut momentanément le maître du pays entier. En réponse à la constitution de mars, Kossuth fit proclamer par la Diète à Debrecen, qui dans le feu de son enthousiasme était incapable de juger sainement la situation, la déchéance de la maison de Habsbourg (14 avril), bien que le victorieux général en chef dût particulièrement réprouver cette mesure, qui rendait impossible la réconciliation avec la dynastie.

Le régime de Kossuth fut de courte durée. Ne pouvant rappeler d'Italie les troupes de Radetzky, le gouvernement de Vienne demanda le secours du tzar NICOLAS I^{er}, qui avait déjà promis au grand-père de François-Joseph l'appui de son armée pour le cas où des mouvements populaires menaceraient le régime absolutiste. Alors encore il craignait, si le succès de la révolution hongroise était durable, un soulèvement des Polonais, dont beaucoup combattaient sous les drapeaux hongrois. La reprise de Bude (21 mai 1849), malgré la vaillante résistance de Hentzi, marque pour l'armée nationale hongroise l'apogée de ses triomphes, après laquelle survinrent un prompt déclin, l'inéluctable désastre, un ennemi supérieur en nombre envahissant le pays de tous côtés, la retraite, les défaites et la capitulation de Világos (13 août 1849).

La vengeance de la dynastie et de la camarilla fut impitoyable et ignoble. A l'anniversaire de l'assassinat de Latour, l'infortuné Louis ΒΑΤΘΥΑΝΥ paya de sa vie, avec d'autres patriotes, le crime de n'avoir pas voulu se faire, au temps où il était Président du Conseil, l'aveugle instrument de la duplicité politique de Vienne. A Arad, 13 généraux hongrois devinrent, de la main du bourreau, les martyrs de la guerre de l'indépendance. Les exécutions, les emprisonnements

furent innombrables. L'élite de la nation fut dans l'impossibilité de faire entendre sa voix. Ceux qui, Kossuth à leur tête, cherchèrent à l'étranger un refuge devant la sanglante vengeance de la Cour cessèrent de participer au cours de l'évolution historique. La Turquie fut la première à prendre sous sa protection les émigrés, qui se répandirent ensuite dans toutes les parties de l'Europe, où ne pouvait les atteindre la main de la réaction viennoise. La manière d'agir de la Cour n'était pas seulement impitoyable, elle était aussi impolitique. Dans de larges couches de la nation hongroise était déjà le germe de la méfiance : l'animosité et la haine développèrent ce germe à tel point qu'il en sortit un arbre puissant.

*
* *

Le principe fondamental d'où partirent le ministère SCHWARZENBERG et ses successeurs pour organiser le gouvernement du royaume ainsi subjugué était la « Verwirkungstheorie », suivant laquelle, à la suite de leur « rébellion » et de la proclamation de l'indépendance, les Hongrois avaient perdu tous leurs titres aux droits historiques de leur pays. Seule la loi du vainqueur pouvait régner en Hongrie. Telle fut la base du régime d'Alexandre BACH, ministre de l'intérieur de l'Autriche, qui de révolutionnaire était devenu le plus fervent partisan de l'absolutisme. La sanglante dictature militaire de Haynau fit bientôt place à un gouvernement civil puis, en 1851, à celui de l'archiduc ALBRECHT. Le but avoué de la nouvelle administration était de fonder entièrement la Hongrie en une monarchie centralisée, soumise à tous les égards à un gouvernement unique et arbitraire. Pour atteindre plus facilement ce but, le pays fut démembré : la Transylvanie et la Croatie, cette dernière augmentée des comitats slaves (Szerém, Požega et Veróce), ainsi que du Muraköz et de Fiume devinrent, des lieutenances spéciales et le Banat de Temes fut même séparé du corps du pays, dont le territoire restant fut divisé en cinq districts gouvernementaux. Les « főispán » placés à la tête de ceux-ci recevaient directement leurs instructions du Ministre de l'Intérieur. La constitution de mars 1849 étant

elle-même abolie, on gouverna le pays au moyen de patentes impériales et de décrets ministériels ; toute garantie constitutionnelle ou même autonome cessa. Conformément au plan établi dès 1848 en vue de l'unification, on supprima la barrière douanière entre les provinces héréditaires et la Hongrie. Après que l'on eut introduit en Hongrie le monopole des tabacs, la loi sur le timbre ainsi que tout un système de contributions directes, d'impôts sur la consommation et de droits, la monarchie ne forma plus qu'un seul territoire douanier (1850). L'exécution des mesures législatives de 1848 au sujet de l'exemption de charges dont bénéficiait la propriété foncière et l'imposition générale de celle-ci, qui en était la conséquence, n'attendaient pour être réalisées que l'absolutisme. L'application en commença en 1853 et fut l'une des grandes causes de la ruine de la classe moyenne hongroise, la noblesse, principal facteur de la vie politique, car d'une part on fixa des indemnités beaucoup plus faibles dans les comitats où les moyens propriétaires nobles étaient le plus grand nombre et d'autre part l'indemnisation, n'ayant pas lieu d'un seul coup mais par termes, pouvait d'autant moins être consacrée à de grands investissements que les propriétaires touchaient des obligations qui ne pouvaient être négociées que bien au-dessous de leur valeur nominale. Pour mieux unifier l'administration, la langue allemande fut introduite dans les bureaux et les écoles. Les abus de la censure mirent fin à la liberté de la presse et les Eglises elles-mêmes ne furent pas à l'abri de l'arbitraire : l'autonomie des protestants aussi bien que l'indépendance de l'Eglise catholique furent l'objet d'une attaque ayant pour but de fondre dans l'unité de l'empire l'organisme ecclésiastique, fruit d'un long développement historique et étroitement lié au droit public hongrois.

Malgré son administration en une langue étrangère, l'allemand, malgré une corruption sans mesure introduite dans tous les domaines par des fonctionnaires étrangers, pour la plupart tchèques et galiciens, ainsi qu'une tyrannie policière qui plus d'une fois jeta le ridicule sur ce régime, le gouvernement de Bach eut aussi un très bon effet : il unit tous les partis hongrois, toutes les confessions et même

toutes les nationalités non-magyares dans la haine de l'absolutisme. Le parti conservateur lui-même prit part à la lutte. Quelques-uns de ses membres s'étaient retirés de la vie politique pendant la révolution ; d'autres, maudissant Kossuth, s'étaient rangés ouvertement du côté de la Cour ; mais maintenant tous se proposaient pour but le rétablissement du régime constitutionnel de 1847. Leur programme politique était une large autonomie hongroise au sein de la monarchie commune, mais en premier lieu le rétablissement de l'autonomie du comitat. Germanisation et centralisation aliénèrent au gouvernement ses alliées du temps de la révolution, les nationalités. La Croatie elle-même, qui avait rendu de si grands services, perdit son autonomie : la Diète et l'autonomie départementale y furent supprimées et la langue allemande introduite tout comme en Hongrie. Il ne pouvait plus être question de réaliser les projets sud-slaves, de fonder un empire illyrien. En Transylvanie, le vœu des Roumains, qui auraient voulu une administration nationale dans une province les unissant tous, resta dans le domaine des utopies ; le gouvernement fit même arrêter, sans motif bien fondé, le héros national des Roumains, Avram JANCU, qui avait organisé et mené l'insurrection contre le gouvernement hongrois. Les Saxons de Transylvanie eux-mêmes perdirent leurs anciens privilèges et leur autonomie que rien n'avait troublés avant 1848.

S'il y avait des Hongrois qui avaient passé au service de l'absolutisme pour devenir des « hussards de Bach », la plus grande partie de la nation attendait dans une résistance passive la venue de temps meilleurs, suivant en cela l'exemple de François DEÁK, qui condamnait la contre-révolution de la Cour comme il avait condamné les mesures révolutionnaires de Kossuth, et vivait retiré sur ses terres. Après la chute de Kossuth, la popularité du modéré Deák grandit d'une manière inouïe. Chacun voyait en lui le représentant de la nation, celui qui, après tant de déceptions douloureuses, et grâce à une saine modération, devait trouver le moyen de sortir de cette effroyable crise. D'entre ses amis politiques, les membres les plus importants de l'an-

rien parti national libéral, il ne restait en Hongrie que le baron Joseph EÖTVÖS et le baron Zsigmond KEMÉNY. Ce dernier ne tarda pas à exercer sur l'opinion publique une grande influence au moyen de son *Pesti Napló*, journal quotidien rédigé dans l'esprit de Deák.

Bien que l'administration eût à lutter en Hongrie avec des difficultés de plus en plus grandes, l'animosité de la nation croissant de jour en jour, bien que les grands impôts ne pussent être levés sans le secours de la force armée, bien que les excès de l'administration bureaucratique et les énormes dépenses de ce régime policier entraînaient la monarchie au bord de l'abîme financier, BACH eut l'audace, dans un ouvrage inspiré par lui et intitulé *Rückblick auf die jüngste Entwicklungsperiode Ungarns* (1857), de prétendre faire accroire à l'opinion étrangère, égarée — selon lui — par les émigrés, que son régime avait fait le bonheur de la population. Le comte Etienne SZÉCHENYI, qui avait cherché dans une maison de santé de Döbling, près de Vienne, un soulagement à ses maux et qui, sa santé rétablie, ne quitta plus cet asile, condamnait le régime de Bach avec toute la passion de son patriotisme ; dans un ouvrage paru sans nom d'auteur, à l'étranger, il répondit au *Rückblick* par une satire mordante. Avec une âpre ironie, le *Blick auf den anonymen Rückblick* flétrissait le ministre qui s'encensait ainsi lui-même ; en exposant à la risée publique le conseiller le plus intime de l'empereur, cet ouvrage contribua dans une grande mesure à la décision qu'il prit de se retirer sous le poids d'attaques qui se multipliaient de plus en plus, en même temps que les affaires de l'empire allaient de plus en plus mal. Széchenyi vécut assez pour voir la chute de son adversaire, mais son âme pleine d'angoisse pour le sort de sa patrie ne pouvait supporter les vexations de la police, qui épiait tous les gestes de l'auteur du *Blick* ainsi que de son entourage, et pour échapper à ces tortures morales il mit fin à ses jours (7 avril 1860).

La chute du régime de Bach et par contre-coup le faible allègement qui s'ensuivit dans le despotisme pesant sur la Hongrie furent provoqués par certains événements dans la politique extérieure. L'attitude observée par l'Autriche à

l'égard de la Russie au temps de la guerre de Crimée lui aliéna cette alliée, dont elle était l'obligée depuis 1849, et la politique dont elle ne s'écarta jamais dans la question d'Orient rendit à jamais impossible un nouveau rapprochement entre les deux empires, qui pendant un siècle avaient vécu en bons alliés. L'Autriche ne pouvant tolérer le protectorat russe sur les peuples orthodoxes des Balkans, l'inimitié était inévitable entre Vienne et Saint-Pétersbourg. D'autre part, l'oppression de l'Italie rendait impossible tout rapprochement avec la France, qui en 1859 accorda tout son appui à la Sardaigne en vue de la réalisation de l'unité italienne. NAPOLÉON III se mit aussi en relations avec le chef de l'émigration hongroise, KOSSUTH, qui déjà fit ses préparatifs pour fomenter une révolution en Hongrie avec l'assistance des Français. Mais les choses n'allèrent pas si loin. Après la victoire de Solférino, Napoléon, redoutant une attaque de la Prusse, conclut soudainement la paix avec l'Autriche qui, en raison de sa situation intérieure, était disposée à faire le sacrifice de la Lombardie. Désespérant de pouvoir réaliser ses projets de révolution, Kossuth se retira à Turin.

Après les défaites d'Italie, François-Joseph lui-même dut reconnaître que l'absolutisme ne pouvait être maintenu dans toute sa rigueur et qu'un gouvernement ne saurait poursuivre à l'extérieur une politique de grande envergure et qui pèse d'un grand poids quand il a sur ses derrières des sujets pleins d'animosité et d'exaspération. C'est pourquoi, après avoir renvoyé Bach, l'empereur se rapprocha du régime constitutionnel et, par l'acte d'octobre 1860, donna à ses Etats une constitution nouvelle suivant laquelle les affaires communes à tous les pays devaient être réglées par une assemblée centrale et uniforme où les assemblées provinciales enverraient un certain nombre de membres. Le gouvernement était dirigé par le ministère commun, à la tête duquel fut placé un libéral, SCHMERLING. Les anciennes magistratures furent rétablies en Hongrie, avec la Chancellerie, le Conseil de lieutenance, l'autonomie des comitats. Schmerling, qui voulait affermir la position de l'Autriche

en Allemagne pour compenser les pertes subies en Italie, avait besoin que la Hongrie envoyât ses députés à l'Assemblée commune, afin que la Monarchie habsbourgeoise pût entrer en totalité dans la Confédération des Etats allemands et y eût ainsi un plus grand poids. Mais du côté hongrois cette solution n'était pas acceptable, car elle ne signifiait pas autre chose que la réalisation, sous des formes constitutionnelles, de l'Etat unifié de Bach. La Hongrie ne pouvait renoncer à son antique constitution, et la nation entière, sous la conduite de Deák, le « sage de la patrie », s'en tenait au principe de la continuité juridique et souhaitait que l'on reconnût les lois de 1848, sur lesquelles l'Etat hongrois devait être édifié.

En 1861 la « patente de février » convoqua la Diète hongroise afin qu'elle délèguât 85 membres au parlement central de Vienne. Le résultat des élections fut loin de répondre à l'attente des conservateurs, occupant des fonctions de magistrature. On vit presque exclusivement à la Diète des députés partageant au sujet de la constitution le point de vue déjà connu. Personne ne voulait prendre part à l'Assemblée du Parlement central, et deux partis seulement se partageaient la Diète : le premier refusait d'engager des pourparlers avec le roi (qui n'était pas couronné), et voulait proclamer par la voie de *résolutions* les revendications du pays ; l'autre, dont Ferenc (François) DEÁK était le chef, se proposait d'envoyer une *adresse* au souverain pour lui faire connaître les vœux de la Hongrie. Quand on en vint aux voix, ce fut ce dernier parti qui l'emporta, et cette circonstance montre bien que la nation voulait éviter la rupture et chercher la base d'un accord. Dans l'adresse au roi, Deák exposait d'une manière convaincante comment la réconciliation de la Hongrie ne pouvait avoir lieu que sur la base de son antique constitution, et que les conditions en étaient la réunion au pays des parties qu'on en avait séparées, la reconnaissance des lois fondamentales, la nomination d'un ministère responsable devant la Diète et le couronnement du souverain. Dans sa réponse, l'empereur insista sur ce point que, dès avant 1848, la Hongrie n'était pas seulement unie à l'Autriche par la personne du souverain, et qu'en relâchant

ces liens les lois de 1848 avaient précipité la monarchie dans un grave péril. Là-dessus, Deák rédigea une nouvelle adresse où il déclarait que la nation était résolue à continuer à subir l'oppression plutôt qu'à renoncer à sa constitution. La Diète fut dissoute. SCHMERLING voulait attendre que la Hongrie se montrât plus souple et, afin de hâter la chose, il organisa de nouveau un gouvernement militaire et despotique : un « *provisorium* », comme il disait, car il ne voulait le maintenir que jusqu'à ce que le pays envoyât des députés au Parlement central. Le gouverneur de la Hongrie fut un général, la justice fut rendue par des cours martiales et la constitution des comitats fut suspendue. Les mesures prises par Schmerling ne menèrent pas au résultat désiré ; seule, la Diète de Transylvanie envoya quelques députés roumains et saxons (allemands) à Vienne, où les Croates et les Serbes eux-mêmes refusèrent de paraître. Schmerling n'en persista pas moins dans sa « *Verwirkungstheorie* », à laquelle un professeur de Vienne, LUSTKANDL, donna une base juridique dans un ouvrage intitulé *Das österreich-ungarische Staatsrecht*, suivant lequel la Hongrie n'a jamais constitué sous les Habsbourgs un Etat indépendant (1865). A l'encontre de cette théorie, Deák démontra dans ses *Adalékok a magyar közjoghoz* (Contributions au droit public hongrois) que — d'après la loi — la Hongrie a toujours été indépendante, même dans les questions militaires et de politique étrangère.

Mais la situation politique extérieure empirant de plus en plus, la Cour ne tarda pas à se montrer plus conciliante. La situation devenait de plus en plus tendue entre l'Autriche et la Prusse par suite de la question de l'hégémonie allemande, BISMARCK était résolu, comme on pouvait le conclure de ses déclarations, à chercher sur le champ de bataille la solution de ce problème vieux de plusieurs générations. La guerre du Schleswig-Holstein (1864) où les deux rivales luttèrent côte à côte, accrut encore leur antagonisme. Bon gré mal gré, François-Joseph dut tirer les conséquences de la situation : avec une Hongrie hostile dans le dos, l'Autriche était impuissante en Allemagne. Ce fut dans ces circonstances que Deák — encouragé par des personnes tenant de

près à la Cour — écrivit dans le *Pesti Napló* son fameux article de Pâques où il exposait que le rétablissement de la constitution n'excluait pas la communauté de certaines affaires et l'heureux développement de l'Autriche. Les tendances séparatistes de la Hongrie avaient toujours été provoquées par les mauvais conseillers du souverain qui voulaient que ce pays se fondît entièrement dans l'empire autrichien.

L'article de Pâques eut un grand retentissement, surtout quand Deák eut exposé dans un journal de Vienne quelles affaires de la vie publique il estimait communes et comment elles pourraient être réglées. François-Joseph résolut de se rapprocher de la Hongrie. Schmerling fut renversé, le chancelier hongrois fut Georges MAJLÁTH, qui était en relations avec Deák ; puis on convoqua la Diète, dont l'immense majorité reconnut Deák pour son chef. Les conservateurs étaient en petit nombre. Une grande partie des émigrés désiraient aussi la réconciliation et le « parti de 49 » avait perdu un grand nombre de ses fidèles, surtout depuis que le projet de Kossuth, — la réunion politique de la Hongrie avec les Etats danubiens, la « Confédération danubienne » — avait été publié. Mais de grands obstacles s'opposaient encore au compromis, car l'empereur ne voulait pas reconnaître les lois de 1848. D'autres difficultés étaient causées par la *camarilla* militaire, qui considérait encore la Hongrie comme un pays conquis, ainsi que par les ministres autrichiens, avec le comte BELCREDI à leur tête, qui étaient partisans d'une constitution fédéraliste et d'une monarchie unifiée. Ces difficultés furent résolues par la guerre avec la Prusse, en 1866. Avant le début des hostilités, Deák se hâta de soumettre à une commission de la Diète élue à cet effet un projet qu'il avait élaboré en commun avec le comte Jules ANDRÁSSY. Le désastre de Sadowa et l'exclusion de l'Autriche du *Bund* allemand accrurent considérablement les chances en faveur d'un accord. Au cours même de la guerre, François-Joseph appela à Vienne Deák, qui n'alla pas plus loin dans ses désirs que ce qui avait été fixé avant ces événements. Après de longues consultations, Deák et Andrassy réussirent à convaincre François-Joseph que le seul moyen d'assurer la tranquillité de la monarchie était une réforme de la cons-

titution dans le sens dualiste, chacune des parties gardant son indépendance. Un pas décisif fut fait par la nomination d'un ministère hongrois responsable, à la tête duquel était Jules ANDRÁSSY. Après la réunion de la Transylvanie à la mère-patrie, la Diète inscrivit parmi les lois l'abdication de Ferdinand V, accorda au souverain des droits plus étendus en ce qui concernait la dissolution de l'Assemblée et, après un puissant discours de Deák, elle vota le Compromis.

IX. — L'ÉPOQUE DU DUALISME.

L'accord de 1867, dont le couronnement de FRANÇOIS-JOSEPH (8 juin) marque la consommation, prétendait mettre fin à une lutte de trois siècles et demi dont l'origine était la domination de la dynastie sur des pays plus puissants que la Hongrie, et la conséquence le contraste entre les lois hongroises et l'état des choses existant. L'accord ne pouvait donc être qu'un compromis, il fallait compter avec les ressources et la puissance de la partie de la monarchie habsbourgeoise située au delà de la Lajta, en face de laquelle, ainsi que l'histoire l'avait prouvé si souvent, la nation hongroise avait vainement tenté de préserver sa pleine indépendance. L'œuvre de DEÁK et d'ANDRÁSSY, dont le point de départ était la Pragmatique Sanction, qui établit la communauté de souverain et l'obligation commune et mutuelle de la défense, en déduisait d'abord sous une forme déterminée les devoirs des deux Etats l'un envers l'autre, devoirs dont il désignait le mode d'exécution, complétant ainsi les lois de 1848 et, tout en respectant l'indépendance des deux pays, en arrêtait le régime qui les joignait, le dualisme, auquel François-Joseph, qui avait participé à sa création, resta fidèlement attaché jusqu'au bout, pendant un demi-siècle, si bien qu'il subsista jusqu'à la catastrophe finale qui démembra la monarchie. La loi XII de l'année 1867 déclare communes les affaires militaires et étrangères, en tant qu'instruments de la défense, ainsi que les affaires financières servant à pourvoir à celles-ci. Le souverain commun veille à la conduite et l'organisation intérieure de l'armée ;

l'offre de recrues destinées aux troupes qui doivent être complétées par la Hongrie, la fixation de la durée du service ainsi que l'établissement et le changement de l'organisation militaire, appartiennent aux attributions de l'Assemblée nationale. Les affaires communes sont confiées à des ministres communs qui, les Hongrois se refusant à établir un Parlement commun, sont responsables devant une Commission déléguée, suivant les lois de l'égalité la plus rigoureuse, par les Parlements des deux pays. Les « Délégations », qui se réunissent tous les ans, établissent le budget commun, prennent des décisions sur les propositions des ministres communs, ne communiquent entre elles que par écrit et ne siègent ensemble pour voter en commun que s'il leur est impossible autrement d'arriver à un accord. Une fois ratifiées, leurs décisions ont force de loi. Les Parlements de chacun des deux Etats n'envoyant que leurs membres les plus éminents aux Délégations, le niveau des débats de celles-ci était plus élevé que celui des séances parlementaires. La contribution des deux Etats aux dépenses communes est fixée de temps à autre par une commission spéciale déléguée par les deux Parlements et, si l'on n'arrive pas à un accord, c'est le souverain qui décide. Après de longs pourparlers, la *quote-part*, ainsi que l'on nomma la contribution aux dépenses communes, fut fixée pour la Hongrie à 30 %, mais portée successivement à 37 % dans les derniers temps du dualisme.

Mais le Compromis donna aussi une forme légale à d'autres aspects de la communauté, qui ne pouvaient être déduits de la Pragmatique Sanction. Considérant que ses intérêts s'accordaient avec ceux de l'Autriche, la Hongrie se déclara prête à conclure avec celle-ci, pour un temps déterminé, une alliance commerciale et douanière, à se concerter avec elle au sujet des traités de commerce communs avec les Etats étrangers, à s'entendre sur certaines questions ferroviaires et régler les impôts sur la consommation suivant des principes uniformes découlant de l'Union douanière. Une autre conséquence de celle-ci était l'uniformité du système et du taux de la monnaie, qui d'autre part avaient pour condition l'unité de direction, c'est-à-dire de

banque. La Banque Nationale Autrichienne, transformée en 1878 en Banque Austro-Hongroise, obtint le droit exclusif d'émettre des billets de banque et veilla à satisfaire aux besoins de crédit économique des deux Etats.

Dans les circonstances données, ce compromis était la meilleure solution possible, mais il ne pouvait satisfaire d'une manière durable aux exigences d'une nation en voie de développement, car les principales fonctions de la vie politique échappaient au droit de disposition exclusive de la nation. De par la nature même des choses, et malgré tous les soins de Deák, le régime dualiste faisait que chacun des deux Etats était intéressé dans les affaires intérieures de l'autre. Ainsi donc, tandis que pendant le demi-siècle suivant l'œuvre de Deák assura au pays la possibilité d'une évolution pacifique, puisqu'elle réglait les rapports des deux Etats gouvernés par un souverain commun et affermissait au dehors la puissance de la monarchie habsbourgeoise en ordonnant l'aménagement intérieur, — comme elle ne satisfaisait point parfaitement les aspirations à l'indépendance politique, elle laissait la voie ouverte à la mésintelligence entre les deux pays et aux conflits de droit public où se consuma pendant le demi-siècle suivant le meilleur de l'énergie nationale. Si le parti que dirigeait la puissante individualité de Deák assurait au compromis la majorité parlementaire, il ne satisfaisait pas les grandes classes de la population hongroise.

Dès le début, Kossuth accusa Deák d'avoir trahi les droits de la nation, dont il ne pouvait défendre à tout égard la pleine souveraineté, et le « Gouverneur » — dont les déclarations, venues de son lieu d'exil, accompagnaient toutes les manifestations de la vie politique hongroise — ne négligea, même par la suite, aucune occasion de chauffer les passions nationales contre la politique modérée dont Deák avait posé les fondements. L'opposition, qui se plaçait sur la base du droit public, et dont le programme était celui de Kossuth, était faible à l'origine. Mais, avec l'expansion du culte de Kossuth, les fatals événements de 1849 commençaient de tomber dans l'oubli. La nouvelle génération ces-

sait de voir en certains hommes la cause des malheurs de la nation et s'enthousiasmait uniquement pour la plénitude de l'indépendance nationale. L'opposition devint beaucoup plus forte, et précisément dans les régions purement hongroises-magyares ; elle prit en 1884 le nom de « Parti de l'indépendance et de 48 ». Son programme l'empêchait *a priori* qu'elle pût parvenir au pouvoir d'une manière normale et supporter le fardeau de la responsabilité politique ; quant à une révolution, étant données les circonstances et les forces en présence, elle ne pouvait y songer ; elle ne pouvait d'ailleurs en avoir envie, pour peu qu'elle connût l'état d'esprit du pays et de ses électeurs. Ce parti politique qui, s'il ne voulait précipiter l'Etat dans une crise inextricable, ne pouvait souhaiter d'avoir pour lui la majorité, rendait très difficile le développement d'une vie parlementaire normale et, loin de pouvoir en faciliter la solution le moins du monde, il n'était à même, dans son irresponsabilité, que d'envenimer les différends entre la nation et la dynastie.

La Hongrie n'eut pas, pendant un demi-siècle de dualisme, un autre parti d'opposition capable de gouverner, abstraction faite de faibles fractions sans autres bases que l'autorité personnelle immense de leurs chefs : — qu'il nous suffise d'évoquer ici les grandes figures du comte Albert APPONYI et de Dezsó SZILÁGYI. Ces partis qui se succédaient par intervalles et si leurs chefs trouvaient l'occasion de réussir, retournaient, faute de programme, au « parti de 67 », qui formait le gouvernement, ou bien au « parti de 48 », dont la politique était la négation, celle des anciens *kuruc*. C'est en de pareilles conditions que le premier de ces partis, nommé d'abord « parti Deák », puis, après la fusion, « parti libéral », et enfin, après un interrègne de tous les partis d'opposition coalisés révélant les conditions anormales de la vie politique, « parti du travail national », supporta le fardeau de plus en plus pesant que représentaient la défense du Compromis et la conciliation des intérêts dynastiques et autrichiens avec les prétentions hongroises à l'indépendance, qui croissaient de plus en plus avec l'essor intellectuel et économique de la nation. S'il ne voulait exposer le pays aux dures épreuves tant de fois

subies et entraver la voie du développement économique, qui depuis le Compromis prenait de puissantes proportions, il lui fallait par tous les moyens rester au pouvoir. Ses chefs, les Présidents du Conseil hongrois, devant concilier les intérêts dynastiques et l'état d'esprit public, de plus en plus exigeant, risquaient continuellement ou de perdre les bonnes grâces du souverain s'ils se faisaient les représentants des désirs nationaux qui, sous la pression des menées oppositionnelles, visaient à la pleine indépendance ou, en apportant trop de vigueur à la défense des institutions communes, de rendre impossible leur position parlementaire. Souvent une minorité infime les contraignait à s'éloigner.

Déjà le cabinet ANDRÁSSY et le parti de DEÁK eurent à sentir le poids de cette situation équivoque. L'opposition, le parti centre-gauche de KÁLMÁN TISZA et de KÁLMÁN GURCZY, s'appuyait sur l'état d'esprit général de la nation, lequel n'était pas satisfait du compromis, particulièrement dans la question de l'armée. Tisza avait déjà commencé d'utiliser les comitats comme porte-paroles de l'opposition, qui par la suite les considéra toujours comme les organes de la résistance nationale ; c'est pourquoi, à aucune condition, elle ne permit de réaliser l'étatisation, si souvent mentionnée et d'ailleurs réellement nécessaire, de l'administration publique, départementale ou urbaine. Le cabinet Andrassy, dont on attendait une nouvelle organisation du pays, fut déjà forcé de s'accommoder aux circonstances et, pour ne pas menacer le Compromis avec l'Autriche, de se contenter de demi-mesures dans le domaine des réformes.

Sa plus grande tâche, la réconciliation avec les nationalités non-magyares, lui non plus ne la résolut pas, et d'ailleurs il ne pouvait la résoudre avec succès. Et pourtant les événements de 1848 en avaient prouvé clairement l'importance. Il est vrai que les relations avec la Croatie, au point de vue du droit public, furent réglées, au prix d'un sacrifice territorial de la part de l'Etat hongrois qui, par esprit de conciliation, renonça aux comitats de Slavonie, mais à la longue le sentiment national croate en fut aussi peu satisfait que le gros du peuple hongrois l'avait été du Compromis

de Deák. L'autonomie dont la Croatie avait joui jusque là fut élargie, et sous des formes constitutionnelles. Avec sa Diète et son Gouvernement, à la tête duquel était placé le Ban, responsable devant le Gouvernement hongrois, il s'en fallait de peu qu'elle ne formât un Etat séparé. Elle était représentée au Parlement hongrois par une députation de 40 membres, mais qui ne prenait part aux débats que s'il s'agissait des affaires communes au sujet desquelles les décisions de l'Assemblée obligeaient aussi la Croatic-Slavonie.

Les nationalités non-magyares, qui depuis 1848 se considéraient comme des nations politiques de même rang que la nation hongroise-magyare, visaient à une situation analogue, au point de vue du droit public, à celle de la Croatie, et désiraient que les comitats fussent répartis suivant le principe national, afin d'arriver à une confédération. Dès 1861, les Roumains et les Slovaques formulèrent des vœux dans ce sens. Un fait rendait encore plus difficile la situation des gouvernements hongrois dans la question des nationalités : craignant que le dualisme ne mît en danger l'existence de la monarchie habsbourgeoise, certains milieux proches de la Cour, milieux militaires principalement, mais aussi différents partis autrichiens continuaient, même après le Compromis, la politique traditionnelle observée par le Gouvernement viennois avant la révolution, à l'égard des allogènes, et qui pensait affaiblir l'influence hongroise en soutenant les visées de ces derniers. L'organisation dualiste excluait la satisfaction de ces prétentions politiques. Celle-ci n'eût été possible qu'avec un système fédéral. Aussi certains milieux influents, et les grands seigneurs tchèques en premier lieu, s'efforçaient-ils d'arriver à la suppression du dualisme en cultivant les prétentions des nationalités non-magyares. Ils n'ont pas compris que l'irrédentisme, croissant sans cesse avec l'élévation du niveau de la culture des nationalités, amènerait forcément, en cas de tentative pour transformer l'Autriche-Hongrie en une fédération de peuples, l'anéantissement de la monarchie habsbourgeoise.

Le Compromis ne pouvait satisfaire celles-ci, mais la « loi des nationalités », création du parti de Deák (loi XLIV

de l'année 1868), qui garantissait à tout citoyen l'usage de sa langue nationale dans l'administration et devant la justice, en était aussi peu capable. La loi sur l'instruction publique promulguée la même année permettait à chacun de fonder des écoles et d'en déterminer la langue d'enseignement. Seul l'enseignement supérieur devait avoir lieu dans la langue de l'Etat, en hongrois. Mais les nationalités non-magyares demandaient l'emploi de la langue de la majorité, par comitat, dans tous les ressorts inférieurs de l'administration, le libre usage et l'entière égalité de leur langue jusque dans le Gouvernement central.

Or tandis que le progrès des nationalités non-magyares sur le terrain culturel et économique était assuré, les mouvements irrédentistes empêchaient l'exécution totale et rigoureuse de la loi de 1868 sur les nationalités. Vis-à-vis des tendances centrifuges, les gouvernements hongrois se virent obligés de défendre l'unité politique du pays, sans penser pourtant à la dénationalisation d'aucun citoyen de langue non-magyare.

Une attitude plutôt germanophile en 1870 et après la formation de l'empire allemand avait prédestiné ANDRÁSSY à diriger la politique extérieure de la monarchie. Son éloignement, ainsi que le grand âge de François DEÁK, eussent entraîné la ruine du parti de Deák et la crise de l'Etat, dont le Compromis avec l'Autriche et la mauvaise gestion économique avaient bouleversé le budget, si le parti de Kálmán TISZA, mieux organisé et disposant de plus de talents politiques, et qui s'appuyait sur la classe des moyens propriétaires, ne s'était basé sans réserve sur la plateforme du Compromis. Avec la « fusion » de 1875 commence l'époque du gouvernement de Kálmán TISZA, qui dura 15 années, et pendant laquelle s'affermirent l'œuvre du Compromis et le régime qui en était la suite. Ce ne fut qu'en exerçant, lui et son parti, la domination la plus sévère que Tisza put assurer pendant quinze ans une évolution pacifique et exempte de crises, malgré les aspirations à l'indépendance nationale qui se répandaient de plus en plus à mesure que disparaissait la génération de 48, éprouvée par tant de malheurs. Tous les moyens gouvernementaux et administratifs furent

mis au service du parti au pouvoir, qui récompensait de la manière la plus diverse, depuis les distinctions et promotions, témoignages de la faveur du souverain, jusqu'à l'octroi de bourses scolaires, les services des particuliers et des circonscriptions électorales. Comme c'étaient justement les grandes masses purement hongroises du bas-pays qui se rangeaient sous l'étendard du parti de l'indépendance et de 1848, les circonscriptions des territoires habités par les nationalités non-magyares comptant moins d'électeurs et étant ainsi plus faciles à influencer procuraient une forte majorité aux représentants du parti libéral, parmi lesquels Tisza savait maintenir une bonne discipline. La conséquence était que ces circonscriptions bénéficiaient des investissements dépendant du gouvernement dans une plus grande mesure que les régions purement hongroises et d'esprit *kuruc*, qui restaient ainsi plus arriérées que les autres au point de vue des institutions modernes, économiques ou intellectuelles. Cette politique de parti, qui garantissait à tout prix le Compromis avec l'Autriche, et d'ailleurs était imposée à Kálmán Tisza et à ses successeurs par la situation, ne contribua pas dans une faible mesure à élever le niveau économique des nationalités non-magyares, ainsi qu'à rendre possible et à fortifier parmi elles le développement d'une classe cultivée. D'autre part, le ministère Tisza avait déjà senti l'influence paralysante des difficultés de droit public qui découlaient de plus en plus des affaires communes. Le renouvellement du Compromis, en 1877, prouva que l'adversaire avec lequel le Gouvernement hongrois devait périodiquement engager des pourparlers n'était pas animé de bonnes dispositions. Mais les plus grandes excitations et l'exaspération des passions politiques hongroises furent occasionnées surtout par l'armée commune, qui ne laissa plus en paix l'opinion publique, une fraction du parti de l'indépendance étant prête, à tout moment, à causer au gouvernement des difficultés en formulant à ce propos des exigences populaires. Entre toutes les affaires communes, l'armée austro-hongroise était en effet celle que, grâce au service obligatoire, chacun avait l'occasion de connaître de sa propre expérience. Il devenait clair pour chacun que le nouvel ordre de

choses datant de 1867 se traduisait tout au plus, dans l'armée, par quelques changements extérieurs et d'une importance minime, mais que l'esprit en était resté le même. L'armée commune, à côté de laquelle, avec son équipement défectueux et l'absence de certaines armes — tout au moins jusqu'au développement qu'elle dut, après 1890, au baron Géza FEJÉRVÁRY — l'armée nationale hongroise (*honvédség*) jouait un rôle effacé, fut pendant toute notre époque une institution nettement anti-hongroise incarnant la vieille idée d'une Autriche centralisée. De par son éducation et sa composition, son corps d'officiers suivait avec une sympathie non dissimulée les visées fédératives des nationalités non-magyares de la Hongrie. Ses généraux, l'archiduc ALBRECHT à leur tête, qui pendant longtemps exerça sur l'armée plus d'influence que le souverain lui-même, n'étaient enclins à aucune espèce de concession envers le sentiment national et le souverain lui-même veillait avec une obstination extraordinaire à l'unité de son armée, comme de l'unique organe de la « monarchie commune » où il ne permettait pas de planter les germes de la « dissolution ». La langue en étant l'allemand et la conception politique proprement autrichienne, les fils des propriétaires hongrois ne pouvaient, comme cela se produisait ailleurs, entrer en foule dans le corps des officiers. L'opinion publique nationale voyait dans l'armée l'ennemie de l'Etat hongrois, rôle qu'elle avait joué dans le passé et auquel elle pouvait encore être appelée à l'avenir. Quel était l'antagonisme entre la nation et ses protecteurs jurés, c'est ce qui se manifesta pour la première fois, à la consternation générale, lorsque, le jour anniversaire de la prise de Bude et de la mort du général impérial Hentzi qui défendit la citadelle de Bude contre les Hongrois, JANSZKY, le commandant de la garnison de Budapest, couronna, après un discours solennel, la statue de ce soldat de l'Empereur (1886). On s'aperçut dès lors combien, entre la nation et la dynastie, la situation du Président du Conseil hongrois était difficile dans la question de l'armée. Kálmán Tisza ne trouva pas en haut lieu l'appui dont il aurait eu besoin en présence des procédés, outrageux pour la piété nationale, que s'étaient permis les officiers. Sa situation par-

lementaire devint ensuite impossible au milieu des scènes orageuses qui accompagnèrent bientôt les débats sur l'armée, quand, en échange du vote de recrues, l'opposition exigea d'abord que certaines concessions fussent accordées à la nation, et bien qu'en apparence ce ne fût pas là l'occasion immédiate de sa chute.

Au temps du gouvernement de Kálmán TISZA, la question des nationalités resta comme un feu qui couve sous la cendre. Si la politique étrangère d'Andrássy, dont l'axe était l'alliance allemande, imprima l'énergie nécessaire à l'action impérialiste dans les Balkans par l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine (1878) après la guerre turco-russe, elle fut absolument impropre à gagner les nationalités. L'occupation, qui ne réglait même pas définitivement la question, heurta l'opinion publique de la Hongrie et de la monarchie tout entière, à l'exception de celle des Croates, qui se sentaient rapprochés d'un pas de la réalisation de leurs rêves impérialistes. Depuis lors, les tendances au trialisme devinrent de plus en plus fortes et l'on assista au curieux spectacle d'un Benjamin KÁLLAY, le créateur de l'administration dans les provinces nouvellement occupées, soutenant plutôt les Serbes contre les aspirations croates et facilitant ainsi le développement économique et intellectuel de la nationalité qui, dans le mouvement irrédentiste, marchait toujours à la tête. Il est vrai qu'à cette époque la Serbie était, du fait de la dynastie des Obrenovitch, l'obligée de la monarchie, mais cette dépendance pesait aussi peu dans la balance, plus tard, lors de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine (1908), que l'amitié de la Roumanie pour la Triplice, laquelle amitié n'empêchait pas les milieux non officiels d'appuyer les menées irrédentistes des Roumains de Transylvanie. La « Ligue pour la Culture » (*Liga culturală*) employait même les finances de l'Etat roumain à l'entretien du mouvement des extrémistes roumains de Transylvanie, arrivés à la majorité depuis 1890, et qui ne jugeaient même pas nécessaire de traiter avec le Gouvernement hongrois, mais, se considérant une « nation constitutive » de la « monarchie », firent parvenir directement au souverain un *memorandum* exposant leur programme et leurs griefs. Le procès intenté à cette

occasion aux chefs du mouvement par le Gouvernement hongrois, par l'intermédiaire duquel leur adresse leur avait été retournée sans avoir été décachetée, donna à la *Ligue pour la Culture* l'occasion d'éveiller parmi les peuples latins, mais aussi dans l'opinion publique de l'Europe, l'intérêt pour les Roumains de Transylvanie. Des mesures vigoureuses, comme la dissolution du « Comité national » (1894) réduisirent les Roumains à la passivité, de sorte qu'à la fin du siècle passé un calme relatif régnait dans les relations des Hongrois avec eux.

L'activité politique du Parlement hongrois et des ministères qui suivirent celui de Kálmán TISZA fut absorbée par les luttes au sujet du droit public découlant de la communauté avec l'Autriche. La paix européenne, qui dura pendant une génération, fut employée par des politiciens sans aucun fond sérieux, non pas à de grandes créations nationales, mais à de mesquines disputes parlementaires, à l'empêchement, par toutes sortes de moyens, du fonctionnement normal du Parlement. Quant à la violence révolutionnaire et à la conquête, les armes à la main, de droits présumés, aucun de ces politiciens n'y songeait. Personne cependant ne pouvait croire que s'opposer aux nécessités normales de la vie de l'Etat fût le moyen d'arriver au but.

Si nous faisons abstraction des lois touchant la politique religieuse qui, dans ce pays habité par une population très divisée au point de vue confessionnel, avaient mis fin efficacement aux empiètements des Eglises, souvent dénoncés dès le temps du régime des Ordres, et qui ne purent être réalisées qu'une fois vaincue la résistance de la Cour et des Ordres supérieurs, nous aurons à mentionner tout au plus la réglementation du change, la stabilisation du cours des billets de banque à la parité de l'or — réforme dont aujourd'hui l'importance n'échappe à personne — comme autant de faits qui n'étaient pas destinés à faire face aux besoins journaliers de l'Etat selon les formes établies dans le Compromis. Ces deux réformes sont attachées au nom de Sándor WEKERLE qui d'abord, en qualité de ministre des finances de Kálmán Tisza, rétablit l'équilibre du budget, inconnu depuis

1870, et plus tard dirigea le pays comme Président du Conseil (1892-1894).

Le Millénaire, le millième anniversaire de la conquête du pays (1896), fut célébré par la population hongroise tout entière, en apparence du moins, au sein de la plus grande concorde avec son souverain. Sous l'effet d'une longue paix extérieure la nation s'était élevée à un degré de bien-être inconnu jusqu'alors ; mais en dépit de sa puissante floraison l'arbre de l'Etat hongrois était rongé par un ver intérieur. Tandis que le monarque vieillissant était incapable d'aucune initiative et considérait comme son devoir unique le maintien de l'ordre existant, la monarchie panachée des Habsbourgs accusait les signes d'une décomposition, que les pays étrangers et les voisins suivaient avec une attention vigilante. En Autriche, après la chute du ministère TAAFFE qui, en accordant des concessions aux Slaves, particulièrement aux Tchèques et aux Polonais, et en sacrifiant les intérêts allemands, avait, bien qu'au prix de forts cahots, fait avancer le « char de l'Etat » sur la route raboteuse du parlementarisme, il devint pour ainsi dire impossible de satisfaire par voie parlementaire aux besoins de l'Etat, et le gouvernement eut lieu — abstraction faite d'intermédiaires constitutionnels d'une courte durée — à la manière absolutiste, en appliquant le § 14 de la loi fondamentale autrichienne. La dislocation nationale s'étendait de plus en plus en Autriche ; non seulement les Tchèques et les Slovènes étaient les ennemis jurés du dualisme, mais il se forma jusqu'au centre du germanisme un parti, celui des chrétiens sociaux, organisé par LUEGER, qui attendait du fédéralisme la création d'une Grande-Autriche, avec l'appui des nationalités non-magyares de Hongrie, principalement des Croates et des Roumains. Ceux qui mettaient en œuvre toutes ces menées étaient les grands seigneurs féodaux germano-tchèques et leur ami politique, l'archiduc FRANÇOIS-FERDINAND devenu l'héritier présomptif du trône après la mort tragique (1889) du populaire RODOLPHE, qui était très hongrois de cœur.

Cette transformation, aux dépens du dualisme créé par

Deák, de la partie de la monarchie située au delà de la Leitha, mouvement très net et de plus en plus accentué et qui attendait sa victoire de la mort du vieux souverain, ne pouvait demeurer sans effet ni sur la situation politique hongroise, qui déjà ne permettait qu'au prix de difficultés considérables d'assurer les besoins de la communauté, ni sur les prétentions, qui se ranimaient et croissaient, des nationalités non-magyares de la Hongrie. Le culte de KOSSUTH, qui atteignit son apogée avec les funérailles du grand émigré (1894), le retour de son fils FRANÇOIS et sa tournée dans l'Alföld, gonfla également les voiles du Parti de l'indépendance. Mais le jeune Kossuth, qui devint le chef du parti, n'avait pas assez d'énergie pour le diriger, et plus d'une fois les rênes lui tombèrent des mains, mais il ne disposait pas non plus d'assez de talent ni d'expérience politiques pour atteindre des résultats importants, effectivement propres au développement national, au lieu de subordonner la politique de son parti à des points de vue de droit public. Ce fut du parti national, placé sous la conduite du comte Albert APPONYI et qui s'éloignait de plus en plus de la base de 67, que partit la question des conquêtes nationales, qui pendant les vingt dernières années domina la vie politique de la Hongrie. Ce ne fut qu'au prix de concessions de ce genre à l'opposition que l'on parvint à voter les dépenses normales de l'Etat et assurer une majorité conforme aux principes de 67. Le vote du budget, du contingent régulier de recrues, du moindre développement de la force armée, était noyé dans la mer de l'obstruction et des scandales parlementaires, alors que l'Europe s'armait fiévreusement en vue de la lutte des grandes puissances, lutte qui pouvait éclater tôt ou tard. La Hongrie eut mainte fois le spectacle de l'« ex-lex » (consistant entre autres à ne pas appeler les recrues) quand à l'extérieur la situation ne faisait qu'empirer, par suite de l'impuissance de la diplomatie austro-hongroise après le temps de Bismarck et d'Andrássy. D'autre part, l'attitude des chefs de l'armée n'était guère propre à tempérer les aspirations des partis de l'opposition. Grâce à l'agitation de l'opposition ainsi que d'une presse effrénée, l'avènement du hongrois comme langue du commande-

ment, la question des insignes militaires nationaux, et en un mot celle de l'armée indépendante hongroise occupèrent de plus en plus de place parmi les vœux politiques de la nation, auxquels se joignit ensuite celui de l'indépendance économique : territoire douanier autonome, banque nationale, et tantôt l'un tantôt l'autre entravait le fonctionnement du mécanisme de l'Etat.

Au Parlement, le règlement intérieur de la Chambre des Députés permettait à une infime minorité d'empêcher la réalisation des vœux de la majorité. La vigueur du baron Dezsó BÁNFFY, trop énergique vis-à-vis des nationalités, comme celle de Kálmán SZÉLL, maître dans l'art délicat de concilier pacifiquement les différends entre les partis, et ensuite celle du Comte KHUEN-HÉDERVÁRY s'épuisèrent en vaines escarmouches parlementaires.

Lorsque le comte István (Etienne) TISZA, le seul parmi les hommes politiques hongrois de marque qui fût convaincu de la nécessité du maintien immuable de la base posée en 1867 et qui vit avec anxiété le péril entraîné par le déclin de la vie politique du pays, voulut, pour sauvegarder la monarchie tout entière, assurer le fonctionnement normal du parlement en procédant par la violence à la révision du règlement intérieur de la Chambre des Députés, l'opinion publique, qui sous l'influence de la presse budapestoise se berçait exagérément dans l'illusion des prétentions oppositionnelles, lui refusa son appui, et quand les scandales où dégénéraient les événements parlementaires l'eurent forcé de faire dissoudre la Chambre (1905), pour la première fois depuis 1867 les élections donnèrent une majorité dont le programme ne reposait pas sur la base du Compromis.

Quand le Parti de l'indépendance et les partis rapprochés de celui-ci eurent conquis la majorité, on s'aperçut, ce qui pour des hommes politiques un peu clairvoyants ne pouvait guère être resté un secret, que pour transformer le dualisme, fondement du droit public en vigueur, il ne suffisait pas que l'une des deux nations en exprimât le désir. François-Joseph ne voulait rien céder non plus sur le point de vue où il s'était placé jusqu'alors dans l'intérêt de l'existence de la dynastie et de la monarchie : c'est d'ailleurs ce qu'il

exposa aux chefs des partis. De leur côté, ceux-ci ne pouvaient renoncer à leur programme, à moins de s'exposer eux-mêmes à l'accusation d'avoir été simplement à l'affût du pouvoir. Pour assurer la marche régulière du gouvernement, le roi choisit un soldat, le baron Géza FEJÉRVÁRY, homme sans détours et correct à tout égard (1905). On assista à cette situation bizarre : les partis coalisés, représentants des revendications nationales, organisant la résistance des comitats contre les mesures d'un gouvernement non-parlementaire, tout en sachant fort bien que ce n'était pas le moyen d'arriver au but. Cette lutte sans aucune chance de succès dura jusqu'à ce que le ministre de l'intérieur de ce cabinet Joseph KRISTÓFFY, se disposât, sur des encouragements venus de Vienne, à fonder parmi les nationalistes non-magyars et les ouvriers social-démocrates un groupement dont le programme comportait le suffrage universel et qui, à dater de ce temps, commença de jouer un rôle politique, bien que d'abord hors du parlement, et d'insister sur la nécessité de la réforme électorale en vue d'obtenir une influence politique. Grâce à cette politique, le Gouvernement réussit à ce que l'opposition coalisée abandonnât pour un temps ses revendications et, sous la conduite d'un homme politique hors parti mais attaché aux principes de 1867, Sándor WEKERLE, prit la direction des affaires (1906), afin de pourvoir d'une manière normale aux besoins de l'Etat. Il fallait bien qu'elle sentît enfin que les projets fédéralistes viennois, qui avançaient de plus en plus au premier plan à mesure que se gâtaient la situation politique et les rapports entre la dynastie et la Hongrie, ne pouvaient demeurer sans action sur les nationalités.

Les aspirations de ces dernières à l'indépendance, qui se poursuivaient parallèlement avec les conquêtes nationales, provoquèrent tout d'abord en Croatie un mouvement dont le parti — la coalition serbo-croate — d'abord soutenu par l'opposition hongroise en tant qu'opposition au gouvernement, alors attaché aux principes de 67, causa plus tard à ce même parti des difficultés insurmontables par son caractère national et indépendant. Les Roumains, sortis de nouveau,

en 1901, de la passivité politique, s'attachaient surtout à l'expansion économique et à la propagande à l'étranger, tandis qu'en Roumanie ils déployaient une agitation tendant à un changement de direction dans la politique étrangère, afin d'être prêts pour quand sonnerait l'heure de la grande épreuve entre la Russie et la monarchie austro-hongroise. A Prague, M. Thomas G. MASARYK professait la nécessité de l'union tchéco-slovaque et élevait parmi la jeune génération les champions de cette idée. La crise dont l'annexion de la Bosnie fut l'occasion, puis la guerre balkanique, qui augmenta considérablement la puissance militaire des petits Etats et leur confiance en eux-mêmes, développèrent dans une telle mesure les aspirations des nationalités non-magyares que toute perspective d'entente pacifique devint chose impossible.

Mais au milieu des disputes sur le droit public, la Hongrie méconnaissait la véritable situation politique où elle était engagée, en tant que membre de la monarchie habsbourgeoise, du fait de l'isolement de l'allié allemand et de la formation d'une vaste coalition, et continuait à se livrer aux lamentables luttes de parlement dans lesquelles elle se déchirait. Le gouvernement, conformément aux principes de 1867, du parti de l'indépendance et de 1848, depuis qu'il ne jouait plus le rôle de l'opposition, finit par se dissoudre, faute de discipline. Sous la conduite de Gyula JUSTH, un grand nombre de membres de ce parti, ne pouvant se résigner à un rôle incompatible avec la chasse à la popularité et qui ne leur permettait pas de jongler avec les grands mots, trouvèrent une nouvelle plate-forme politique et demandèrent une banque indépendante (1909). Le résultat fut la résurrection du parti fidèle au compromis de 67, auquel le pays, désabusé par la corruption et les quelques années de gouvernement de la coalition, assura dans le Parlement une majorité considérable. C'est en s'appuyant sur cette majorité qu'István TISZA, qui était le seul à voir combien la situation devenait de jour en jour plus menaçante pour la monarchie, voulut rétablir l'ordre dans l'Etat hongrois. En qualité de Président de la Chambre, puis de Président du Conseil (1913), il commença par mettre fin, avec sa forte poigne, à l'anarchie

parlementaire, sans se soucier des attaques passionnées, souvent insensées et criminelles, dirigées contre sa personne, convaincu qu'il était de l'importance de sa besogne. Puis il fit voter des lois visant au développement des forces militaires, car les leçons de la guerre balkanique ne permettaient aucun atermoiement à cet égard. Afin de s'assurer des alliés, l'opposition, qui cependant, quand elle était elle-même au pouvoir, n'avait pas su régler le problème du droit électoral, s'efforça constamment de s'en servir pour lui créer des difficultés.

La balle meurtrière qui mit fin aux jours de l'archiduc FRANÇOIS FERDINAND (28 juin 1914) alluma enfin le grand incendie qui eut pour effet de rétablir en Hongrie la concorde la plus parfaite. Les partis politiques et l'opinion publique eurent soudainement conscience du fait que le sort même du pays était en question et qu'il s'agissait de savoir si les menées irrédentistes et destructrices entretenues par l'étranger aboutiraient à un résultat. Pour qui connaît les luttes parlementaires dont nous avons brièvement esquissé l'histoire, luttes dont l'armée était la première à souffrir, et se rappelle que, lorsque la guerre éclata, l'armée austro-hongroise n'était prête ni au point de vue des effectifs ni à celui de l'armement, et que la faute en était avant tout à ces dernières, il est superflu de prouver que personne en Hongrie ne voulait provoquer la guerre, et moins que tout autre le chef politique du pays à l'heure où les hostilités commencèrent : le comte István (Etienne) TISZA. C'est qu'en effet, même en cas de victoire, la nation hongroise n'avait rien à gagner dans une guerre. Dans l'esprit de tous les Hongrois, les frontières millénaires étaient à jamais fixées ; une visée impérialiste, une annexion — de quelque nature que ce fût — n'auraient fait qu'augmenter les difficultés causées depuis cent ans par la multiplicité des langues, ce legs de la domination turque. En dépit de toutes les protestations de la Serbie, de l'excitation entretenue par ce pays depuis de longues années et de l'attentat méthodiquement préparé de Serajevo, TISZA s'opposait résolument à des démarches politiques qui ne pouvaient man-

quer d'entraîner une guerre et ce ne fut que lorsqu'on l'eut convaincu, à Vienne, que « nous avons la corde au cou », comme il le dit dans une de ses lettres, et que la guerre éclaterait tôt ou tard, qu'il donna son consentement à la campagne de Serbie, à condition que la monarchie ne retirât de la guerre aucune conquête territoriale. Et c'est à ce principe qu'il resta attaché pendant tout le cours de la guerre, même quand la fortune des armes était favorable aux puissances centrales.

Autant il lui en avait coûté de donner son consentement aux démarches qui déclenchèrent les hostilités, autant il se dépensa dans la lutte, s'y consacrant corps et âme et mettant tout en œuvre pour tendre en vue de la victoire toutes les forces du pays.

C'est dans la vallée de la Marne, dans les champs abreuvés de sang de la France du Nord, et sous l'effort d'un blocus fatal à toute espèce de vie, que la destinée de la Hongrie s'accomplit, de même que la bonne fortune des peuples voisins qui l'ont déchirée. Survenue à la suite d'un complet épuisement, la défaite, en Hongrie comme dans les autres pays vaincus, entraîna la débâcle.

Le programme de droit public — la pleine autonomie et indépendance de la nation — s'est réalisé brusquement, au milieu de secousses qui ont balayé tout lien avec le passé : l'union avec l'Autriche et la dynastie qui en était l'essence. Après le grand bouleversement, les partis hongrois dont les racines plongeaient dans l'histoire de la Hongrie perdirent leur raison d'être ; car il était avéré dès alors que les luttes dans lesquelles ils s'étaient épuisés n'avaient pas eu pour objet des questions intéressant essentiellement la vie nationale. Il n'y eut plus, lors de la débâcle, qu'une seule formation politique dont le programme ne fût pas constitué par des questions de droit public et dont l'organisation fût restée intacte : la social-démocratie, transplantée en Hongrie, comme ailleurs, à la suite du capitalisme, mais restée à peu près étrangère par ses chefs et par sa culture et qui n'était capable que pour peu de temps de garder le pouvoir entre ses mains, car en raison des circonstances économiques elle ne pouvait prendre racine que dans une faible fraction du peuple

hongrois. Sous l'impression du démembrement territorial, la grande masse de la nation se cramponnait, comme un homme près de se noyer, à tout ce qui pouvait lui permettre un espoir de salut, depuis les soi-disant relations internationales des radicaux et des socialistes jusqu'à la résistance armée que l'on pouvait attendre de l'aide du bolchevisme international.

Les grandes proportions de la débâcle intérieure qui suivit la catastrophe militaire, les quelques mois, épuisants pour le pays, du règne de la « République du Peuple » du comte Michel KÁROLYI et, après la « dictature du prolétariat », c'est-à-dire le régime coalisé de la social-démocratie et du bolchevisme asiatique transplanté de Russie (21 mars-6 août 1919) et la réaction qui se produisit ensuite, l'occupation roumaine, qui tous occasionnèrent de grands ravages à la nation et satisfirent aux dépens des grandes masses les intérêts égoïstes de certains petits groupes — tout cela est, sinon explicable, du moins plus compréhensible pour qui connaît la complète décadence de la vie politique hongroise et les conditions sociales du pays à cette époque.

Pendant que le peuple hongrois passait par les bouleversements les plus terribles, la plus grande partie de son territoire, restée sans défense, devenait pour les voisins une proie facile. Avec une rigueur impitoyable, la paix de Trianon (1920) tira les conséquences de la défaite et fixa des conditions qui imposèrent à la Hongrie de plus lourds sacrifices qu'aux autres pays vaincus. D'un territoire de 282.870 kilomètres carrés, la Hongrie n'en conservait que 91.114, et d'une population dépassant 18 millions d'âmes elle était réduite à 8 millions. La Hongrie fut le seul des Etats vaincus auquel le Conseil Suprême, siégeant à Paris, enleva encore un morceau pour le donner à l'un de ses anciens alliés, à l'Autriche, — au nom de ce principe des nationalités qu'on perdait totalement de vue lorsqu'il s'agissait de la Hongrie. Des 10 millions d'hommes représentant la population magyare, près d'un tiers passa sous une domination étrangère, car, sous des prétextes fallacieux, tantôt d'ordre stratégique, tantôt d'ordre économique ou autre, l'appétit des Etats voisins

aboutit à un tracé de frontières tel qu'on en chercherait vainement un autre exemple dans l'histoire de l'Europe. Le peuple hongrois se trouve, depuis Trianon, en présence de problèmes beaucoup plus graves que tous les précédents. Ce n'est plus seulement en Hongrie où, à l'exception de quelques faibles îlots constitués par des Allemands et des Slovaques, la population est purement hongroise, que se poursuit la vie nationale, mais encore dans les pays environnants, dans lesquels la volonté des vainqueurs a incorporé une bonne part de la population hongroise, sans considérer qu'elle soumettait un peuple de culture supérieure et de culture occidentale à des Etats de traditions différentes, pour la plupart. Le sort de ces parties détachées de la Hongrie ne saurait être indifférent au peuple hongrois, le maintien ou la perte de leur nationalité intéresse la Hongrie mutilée de la manière la plus directe.

Les quelques années écoulées depuis la conclusion de la paix ont déjà montré que les minorités hongroises sont traitées dans les nouveaux Etats tout autrement que les sujets de langue non-hongroise ne l'étaient dans l'ancienne Hongrie. Le but que se proposent les nouveaux Etats, et qui se manifeste à chaque occasion, est l'anéantissement économique de la population hongroise et sa lente absorption culturelle et linguistique. Le principal moyen dont se sert cette politique est la réforme agraire, exécutée sous un prétexte social mais toujours mise au service du nationalisme et qui enlève la terre aux Hongrois dans le dessein de les ruiner. Dans le domaine de la culture, la tactique suivie par les nouveaux maîtres consiste à isoler les minorités de la masse du peuple hongrois et empêcher graduellement l'enseignement de la langue maternelle. Tandis que les gouvernements hongrois accordaient aux institutions ecclésiastiques et scolaires les plus diverses appartenant aux nationalités des subventions très considérables, les Etats successeurs mettent des entraves à la vie culturelle des minorités.

Mais les problèmes intérieurs sont aussi les conséquences de la mutilation du pays. La Hongrie, qui dans le domaine économique formait auparavant une unité organique, a

perdu par le traité de paix la plus grande partie des matières premières nécessaires à son industrie. Elle se voit forcée aujourd'hui d'importer en grandes quantités des marchandises comme le bois et le sel, dont elle faisait auparavant une grande exportation, et d'autre part les régions montagneuses de la Haute-Hongrie et de la Transylvanie, qui constituaient autrefois pour ses produits agricoles le marché le plus sûr, lui furent enlevées. Dans ces conditions, l'agriculture hongroise se trouve dans une situation critique. Un grave problème social s'ajoute encore à tant de difficultés : celui de la classe intellectuelle hongroise. Les nouveaux Etats ont expulsé plusieurs milliers d'intellectuels hongrois qu'après le bouleversement des conditions économiques et sociales, avec le surcroît d'intellectuels qu'il comptait déjà, le pays mutilé est incapable de nourrir.

Les graves problèmes de la Hongrie nouvelle projettent déjà leur ombre sur l'histoire des temps à venir.

BIBLIOGRAPHIE

Sur la révolution, voir Mihály HORVÁTH, *Magyarország függetlenségi harcának története* (Histoire de la guerre de l'indépendance hongroise), I-III, 2^e édition, Pest 1871-72 ; Ervin SZABÓ, *Társadalmi és pártharcok a 48-49-es magyar forradalomban* (Les luttes sociales et de partis dans la révolution hongroise de 48-49), Bécs, 1921 ; Arthur GÖRGEY, *Mein Leben und mein Wirken in Ungarn in den Jahren 1848-49*, Leipzig, 1852 ; baron Jos. Alex. von HELFERT, *Der ungarische Winterfeldzug und die oktroiyerte Verfassung, 1848 bis März 1849*, Prag, 1886 ; Hans SCHLITZER, *Versäumte Gelegenheiten, Die oktroiyerte Verfassung v. 4. März 1849*, Vienne, 1920.

Sur l'absolutisme, voir : Walter ROGGE, *Oesterreich von Világos bis zur Gegenwart*, I-III, Leipzig, 1872-1873 ; Henri FRIEDJUNG, *Oesterreich von 1848 bis 1860* (L'Autriche de 1848 à 1860), I-II, Stuttgart, 1908 ; Albert BERZEVICZY, *Az abszolútizmus kora Magyarországon* (L'ère absolutiste en Hongrie), I-II, Budapest, 1922, un chapitre publié dans la *Revue des Etudes hongr.* (1926) ; *L'Émigration hongroise et la Campagne d'Italie en 1859* ; Arpád KÁROLYI, *Gróf Széchenyi István döblingi irodalmi hagyatéka* (Les écrits posthumes du comte Etienne Széchenyi trouvés à Döbling), I-II, Budapest, 1921-1922, dans l'introduction du tome I^{er} ; *Szögyény-Marich László Emlékiratai* (Mémoires de László Szögyény-Marich), I-III, Budapest, 1908-1918. Sur l'émigration, voir : Louis KOSSUTH, *Irataim az emigrációból* (Mes écrits pendant l'émigration) I-X, Budapest 1881-1904, une édition française en a paru en un volume : *Souvenirs et écrits de mon exil*. Période de la guerre d'Italie. Paris, 1880. Sur le compromis et ses antécédents, voir : Edouard WERTHEIMER, *Graf Julius Andrássy*, I-III,

Stuttgart, 1910-13, ouvrage qui naturellement embrasse aussi son activité comme Ministre des Affaires Etrangères de l'Autriche-Hongrie : MANÓ KÓNYI, *Deák Ferenc beszédei* (Discours de François Deák), I-VI, 2^e édition, Budapest, 1903. Sur les rapports austro-hongrois au point de vue du droit public, voir : LUSTKANDL, *Das ungarisch-österreichische Staatsrecht*, Vienne 1863 ; François DEÁK, *Ein Beitrag zum ungarischen Staatsrecht*, Pest 1865 ; comte Jules ANDRÁSSY [fils], *A magyar állam fenntartásának és alkotmányos szabadságának okai* (Les causes de la survivance et de la liberté constitutionnelle de l'Etat hongrois), I-II, Budapest, 1901 ; Louis EISENMANN, *Le compromis austro-hongrois de 1867*, Paris, 1901 ; Harald STEINACKER, *Zur Frage der rechtlichen Natur der öst.-ung. Gesamtmonarchie*, Vienne, 1910 ; comte Albert APPONYI, *Die rechtliche Natur der Beziehungen zwischen Oesterreich und Ungarn*, Vienne 1910. Le plus récent ouvrage traitant sur la base historique la question de la constitution est celui de Joseph REDLICH, *Das österreichische Staats- und Reichsproblem*, I-II. Leipzig, 1920. Une vue rapide de l'histoire de la constitution hongroise : C^{te} A. Apponyi, *L'évolution constitutionnelle de la Hongrie*. Budapest, [1927].

Sur l'époque du dualisme voir : Karl-Maria KERTBENY, *Ungarns Männer der Zeit, Biographien und Charakteristiken hervorragender Persönlichkeiten*, Leipzig, 1872 ; Imre HALÁSZ, *Egy letűnt nemzedék* (Une génération disparue), Budapest, 1911 ; Comte Albert APPONYI, *Emlékirataim* (Mémoires), I, Budapest, 1922 ; discours de Dezső SZILÁGYI, publiés par Gyula Fayer, I-III, Budapest, 1910 ; *Kossuth Ferenc harminc politikai beszéde* (Trente discours politiques de Ferenc Kossuth), publiés par Móric Sztatmári, Budapest, 1906.

Sur la situation des partis, voir : Gy. SZEKŰ, *Három nemzedék* (Trois générations) 1920 ; sur la question des nationalités non-magyares, voir : Benedek JANCsó, *A román nemzetiségi törekvések története és jelen állapota* (Histoire et état actuel des aspirations de la nationalité roumaine), I-II, Budapest, 1896-1899, et *A román irredentista mozgalmak története* (Histoire des mouvements irrédentistes roumains), Budapest, 1920 ; SCOTUS VIATOR, *Racial problems in Hungary*, London, 1908, *Absolutismus in Kroatien* (L'absolutisme en Croatie), Vienne, 1909. — Sur l'activité financière de Wekerle, voir : Sándor MATLEKOVITS, *Wekerle Sándor emlékezete* (A la mémoire de Wekerle), Budapest, 1922. Sur l'ère du Gouv^t Fejérváry, voir : Bertalan LÁNYI, *A Fejérváry-Kormány* (Le ministère Fejérváry), Budapest, 1909 ; et L. MANGOLD, *Zur Geschichte des Kabinetts Fejérváry*, Leipzig, 1909. Sur la guerre mondiale et ses préliminaires politiques : Bertrand AUERBACH, *L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre*, Paris, 1925, ouvrage quelque peu tendancieux (voir completement *Revue des Etudes hongroises*, 1927, pp. 400-6) ; et André de HEVESY, *L'agonie d'un empire, l'Autriche-Hongrie*, Paris, 1923. — Sur le bolchévisme en Hongrie voir deux ouvrages, tous deux plus littéraires qu'historiques : J.-J. THARAUD, *Quand Israël est roi*, Paris, 1920 et Cécile TORMAY, *Le livre proserit*, Paris, 1925. Sur l'idéologie du régime Károlyi lire : Jules NYIRI, *Ce que fut la Révolution d'octobre 1918 en Hongrie*, Paris, 1926. — Les ouvrages du Comte István TISZA sont en cours de publication dans l'édition de l'Académie Hongroise : *Gr. Tisza István összes munkái*. Ont déjà paru quatre volumes de correspondances (Budapest, vol. I-IV de la série II.)

Sur la question juive, voir : Alajos KOVÁCS, *A zsidóság tér foglalása Magyarországon* (L'expansion juive en Hongrie), Budapest, 1922 ; sur la

situation après Trianon, voir : Ladislas BUDAY, *La Hongrie après le traité de Trianon*, Paris, Roustan, 1922, exposé objectif de la situation économique.

Sur la question des minorités et leur situation, voir : Zoltán BARANYAI, *A kisebbségi jogok védelmének kézikönyve*, II^e éd. Berlin, 1925 ; sur la situation de la minorité hongroise en Roumanie, lire l'ouvrage fondamental de Zsombor Szász, *The minorities in Roumanian Transylvania*. London, 1927. — Sur les minorités hongroises en général : Lockhart, *Seeds of war*. 2^e éd. London, 1926.

(Institut historique hongrois à Vienne).

FERENC ECKHART.

LA CATASTROPHE DE MOHÁCS

AU POINT DE VUE DE L'HISTOIRE MILITAIRE

(29 août 1526)

Le 29 août 1526 marque pour la nation hongroise le quatre-centième anniversaire d'un sombre événement : la bataille de MOHÁCS, l'une des dates les plus funestes de l'histoire de la Hongrie. C'est alors qu'eut lieu la chute de la royauté hongroise indépendante ; la conséquence la plus grave — et dont les effets se font sentir encore de nos jours — en fut que le Royaume ne tarda pas à se scinder en trois parties dont la plus grande tomba pour de longues années sous la domination des Turcs.

*
* *

A la mort du roi MATHIAS (6 avril 1490), commença une décadence rapide et générale que rien ne put arrêter et qui fut extrêmement propice à l'extension de l'empire des Turcs. Avec son allié FRANÇOIS I^{er}, roi de France, le sultan SOLIMAN II s'efforçait de briser le Saint-Empire et du même coup l'Europe centrale, alors en voie de formation¹. Mais comme, du côté de l'est, l'Allemagne se trouvait couverte

1. Szekfű Gyula, *A magyar állam életrajza* (Histoire de l'Etat hongrois). Budapest, 1918, p. 79-80.

par la Hongrie, il lui fallait d'abord renverser cette dernière, afin que la voie fût libre vers l'Occident.

L'attaque dirigée par les Turcs en 1526 n'atteignait pas la Hongrie à l'improviste, car depuis six mois déjà des nouvelles dignes de foi circulaient, annonçant l'imminence du péril ¹. Mais les troubles intérieurs qui menaçaient à chaque instant de tout bouleverser ainsi que les misérables conditions financières où se trouvait le pays l'empêchèrent de se préparer en temps opportun. L'armée permanente — l'un des principaux soutiens du pouvoir royal, alors fortement centralisé — ne tarda pas à se disperser après la mort du roi Mathias ², en même temps que se poursuivait la décadence de l'ancien système défensif, celui des « bannières ». Les troupes mercenaires au service des villes étaient encore faibles; les simples gentilshommes se désaccoutumaient de plus en plus du service militaire; aux frontières, les forteresses étaient négligées, personne — autant dire — ne prenant soin de leur entretien ni de leur armement.

Le résultat de cet état de choses fut que, le 30 juin 1526, quand l'armée turque apparut sous les murs de Nándorfehérvár (Belgrade), la Hongrie n'avait pas encore réuni une armée digne de ce nom ³.

Paul TOMORY, archevêque de Kalocsa et capitaine des marches de la Basse-Hongrie, tenait la rive gauche du Danube, en face de Pétervárad, avec 2.000 chevaux à peine; quant aux places situées sur la rive droite (Pétervárad, Ujlak, Erdőd ⁴), elles n'étaient pourvues que de garnisons insuffisantes et d'un armement défectueux.

L'armée hongroise devait se rassembler à Tolna ⁵ le 2 juillet pour se diriger ensuite vers la Drave. Mais au jour

1. Fraknói, *A Hunyadiak és a Jagellók kora*. (L'époque des Hunyadi et des Jagellons) dans: Szilágyi, *A magyar nemzet története* (Histoire de la nation hongroise), IV, p. 483.

2. Tóth Zoltán, *Mátyás király idegen zsoldoserege* (Les mercenaires étrangers du roi Mathias), p. 306.

3. *Szulejmán naplói* (Annales de Soliman), citées par Thury, *Török történetirők* (Historiens tures) I, p. 304.

4. Croquis I.

5. Croquis I.

dit personne ne se présenta ¹, si bien que le sultan put occuper sans encombre les forteresses situées entre la Save et le Danube et se créer ainsi une base stratégique convenablement assurée. Sans rencontrer de résistance, l'armée turque jeta aussi un pont sur la Drave, dont le passage commença le 20 août ².

A la tête de son armée, accrue entre temps et comptant 6.000 hommes, TOMORY accourut par Bezdán ³ afin d'arrêter les troupes turques sur le territoire, en grande partie marécageux, qui s'étend entre la Drave et le Karassó, et de les retenir jusqu'à l'arrivée de l'armée du roi Louis II ⁴.

Du 20 au 26 août, au milieu de combats pour ainsi dire incessants, Tomory recula de la région d'Eszék au Karassó ⁵; mais avant qu'il eût pu pourvoir à la défense de ce dernier obstacle, un ordre du roi l'appela sous Mohács avec sa petite armée ⁶.

Le roi, en effet, avait quitté Bude le 20 juillet ⁷ à la tête d'une poignée de soldats et le 22 août il était arrivé dans le voisinage de Mohács où il réunit à grand'peine, tout compté, une armée d'environ 14-15.000 hommes. La division régnait encore parmi les seigneurs; le parti le plus nombreux et le plus violent persuada le roi, jeune et sans expérience, d'engager la lutte sous Mohács ⁸, alors qu'il aurait été beaucoup plus avantageux pour les Hongrois de se diriger vers le Karassó, au lit marécageux et à peine guéable, et de marcher sur Baranyavár ⁹ pour y barrer le chemin aux Turcs après s'être réunis au détachement de Tomory.

Le comte Christophe FRANGEPÁN qui rassemblait les

1. Brodarics, *De infelici conflictu Hungarorum cum Turcis ad Mohacz.* (*Acta Tomiciana* : VIII, 238.)

2. *Annales de Soliman* (Thury, ouvrage cité, I. p. 312.)

3. Croquis I.

4. De la maison polonaise des Jagellons; il régna de 1516 à 1526. Il avait alors 21 ans.

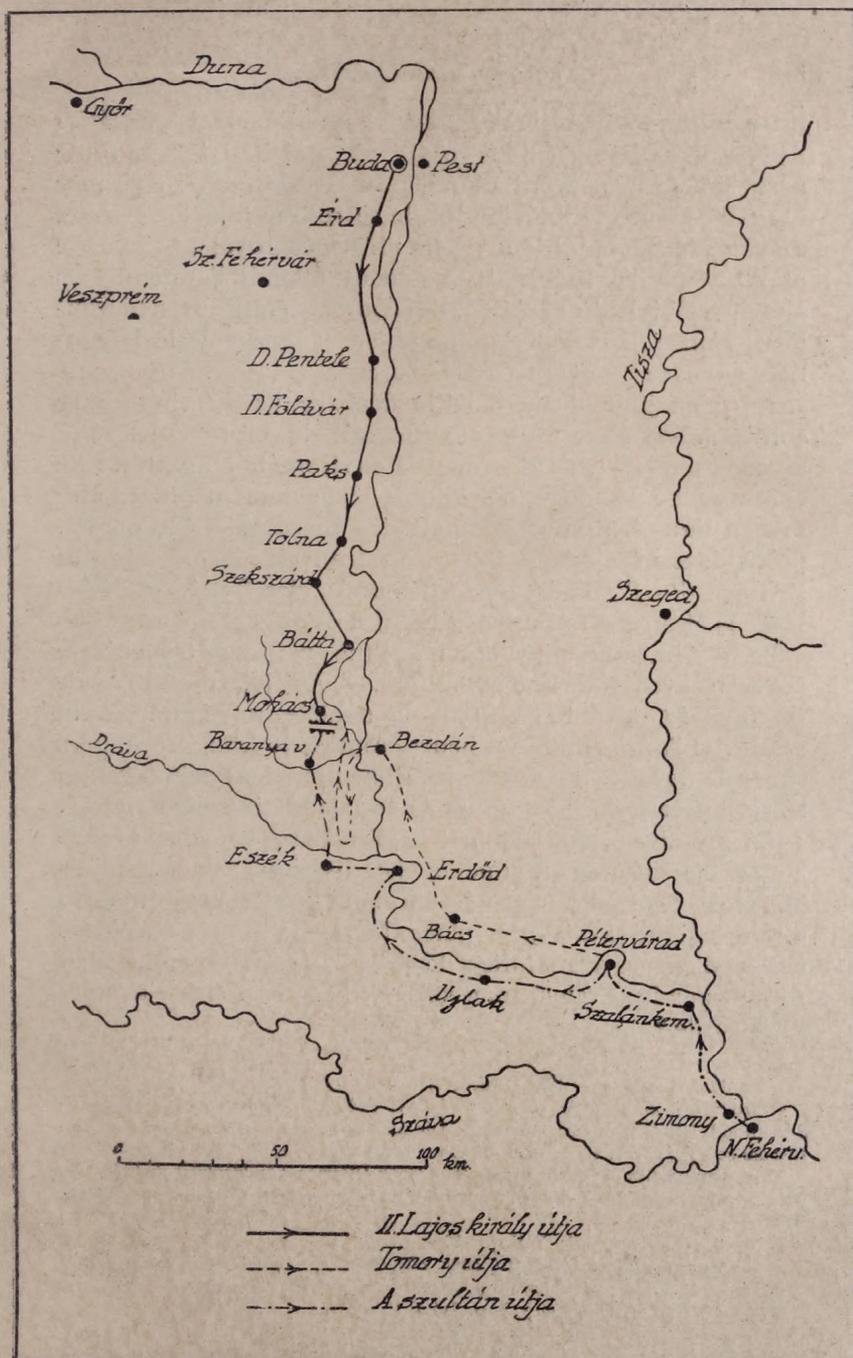
5. Kemálpasazáde, *Mohács-náme* (Thury, I. p. 235.) *Annales de Soliman*, (Thury, I. p. 313.) Marino Sanuto : *Diar.* XLII, p. 657.

6. Brodarics, *ouvr. cité* (*Acta Tomiciana* : VIII, p. 245.)

7. Rapport du nonce apostolique Burgio, Bude, 22 juillet 1526. (Theiner *Monumenta Vaticana*, II, p. 780.)

8. Brodarics, *ouvr. cité* (*Acta Tomiciana* VIII, p. 241.)

9. Croquis I.



Explication des lignes : ——— route du roi
 - - - - - route de Tomory
 - · - · - route du sultan

troupes de renfort de la Croatie Slavonic, ainsi que Jean ZÁPOLYAI, « voïvode » de Transylvanie, qui était déjà en route avec son armée, firent mander au roi de ne rien risquer avant leur arrivée mais plutôt de se retirer plus en arrière, du côté de Bude¹. Rien n'y fit. L'armée royale, à laquelle celle de Tomory se joignit le 26 août, attendit l'ennemi sous Mohács et déjà, du 26 au 29, des combats continus se déroulèrent entre la cavalerie hongroise et la cavalerie irrégulière envoyée en avant par les Turcs².

Jusqu'au jour de la bataille décisive, l'armée hongroise continua de s'accroître et atteignit le chiffre de 24 à 25.000 hommes³, dont la moitié environ était montée. Elle comptait 85 canons, mais dont 53 seulement purent être mis en ligne⁴. Elle comprenait des mercenaires étrangers, probablement environ 8.000; on trouvait parmi eux des Croates, des Polonais, des Allemands, des Bohémiens, des Italiens et un petit nombre d'Espagnols.

Le sultan, qui n'avait eu aucune peine à franchir le Karassó avec son armée entière, dans les environs de Baranyavár, leva le camp le 29 août, après 5 heures du matin, et l'après-midi à 2 heures toutes ses troupes, rangées sur trois lignes, en ordre de bataille, prenaient déjà position sur la terrasse qui borne vers le sud la plaine de Mohács⁵.

En première ligne se tenait le grand-vizir IBRAHIM, avec le corps d'armée de Roumélie, la division de janissaires détachée du corps d'armée du sultan et l'artillerie. En seconde ligne avait pris place le pacha BEHRAM avec le corps d'armée d'Anatolie; la troisième ligne enfin était formée par la cavalerie mercenaire du sultan et les troupes de la garde⁶.

1. Brodarics, *ouvr. cité* (*Acta Tomic.* VIII, p. 243.)

2. Brodarics, *Acta Tomic.* p. 246.; Várday, évêque d'Eger, au roi de Pologne Sigismond (*Ibid.* p. 216.); Mustapha Djelalzade, *Division des pays et énumération des routes* (*Thury.* II, p. 152); Marino Sanuto, *ouvr. cité.* XLIII, p. 225.

Ha-Kóhen, *A francia Királyoknak és a török Ottomán ház királyainak krónikája* (*Chronique des rois de France et des rois de la maison turque des Ottomans*), Tört. Tár. 1880, p. 345.

3. Brodarics, *Acta Tomic.* VIII, p. 246.

4. *Ibid.* p. 229; Marino Sanuto, *ouvr. cité.* XLIII, p. 274 et suivantes.

5. *Annales de Soliman* (*Thury.* I, p. 314.)

6. *Annales de Soliman* (*Thury.* I, p. 314.)

IBRAHIM envoya derrière le bord de la terrasse, du côté de Nagynyárád et de Bácsfalva ¹, la cavalerie irrégulière, commandée par les begler-beys BALI et KHOSREV, auxquels il donna en même temps l'ordre de ne pas intervenir dans la lutte — en cas de bataille — tant que l'armée principale n'aurait pas repoussé les Hongrois. Mais à ce moment ils devaient, avec toutes leurs forces, se précipiter hors de leur embuscade et barrer la route aux fuyards ². Bali se posta près de Bácsfalva ³ et Khosrev peut-être dans les environs de Nagynyárád.

L'armée régulière turque ainsi rangée sous Mohács peut être évaluée tout au plus à 55.000 hommes ⁴, dont 11-13.000 d'infanterie ⁵; le nombre des canons à 160 ⁶, et les forces utilisables des troupes irrégulières à quelque 20.000 combattants ⁷.

Le 29, de grand matin, à la nouvelle que l'ennemi avait quitté les environs de Baranyavár, l'armée hongroise se rangea sur deux lignes, en ordre de bataille, sur la crête plate qui longe la rive gauche d'un ruisseau, le Borza, à quelque cinq kilomètres du bord de la terrasse ⁸.

La première ligne était formée par de la grosse cavalerie et de la cavalerie légère, par de l'infanterie et de l'artillerie, la seconde se composait pour la plus grande part de cavalerie et d'un peu d'infanterie ⁹. Une partie des gens de pied étaient restés en arrière pour assurer la garde du camp situé à 4 kilomètres plus au nord ¹⁰.

La première ligne comprenait deux divisions ¹¹ : celle de

1. Petchevi Ibrahim, *La bataille de Mohács*. (Uj Magyar Muzeum, 1860, p. 32)

2. Kémalpachazade, *ouvr. cité* (Thury, I, p. 238.) Djelalzade Mustapha, *ouvr. cité* (*ibid.* II, p. 161-2.)

3. Petchevi Ibrahim, *passage cité*.

4. Cf. Löwenklau, *Annales Sultanorum*, 1596, p. 45.

5. Mémoires de Kocsi-bey (Thury, II, page 411 et suivantes); Marino Sanuto, XLII, page 653, XLIII, page 274.

6. Les sources hongroises contemporaines parlent généralement de 300 600 canons, les chroniqueurs turcs de 600-1000.

7. Ha-Kohen, *passage cité*.

8. Croquis II.

9. Brodarics (*Acta Tomic. VIII*, page 247.); Marino Sanuto, XLIII, page 226.

10. Brodarics (*Acta Tomic. VIII*, page 250.)

11. *Ibid.*, p. 247.

droite était conduite par François BATHYÁNY, ban de Croatie, celle de gauche par Pierre PERÉNYI ¹. L'artillerie, sous le commandement du comte Jean HARDEGG, était placée derrière la cavalerie légère de première ligne ².

La seconde ligne de bataille comprenait cinq rangs en profondeur. Le roi se tenait au milieu du quatrième.

Cependant cette formation de l'armée hongroise n'était pas à proprement parler l'ordre de bataille, mais la formation d'attente d'où allait partir l'attaque. C'était aussi une formation d'attente que celle de l'armée turque, telle que nous l'avons tracée plus haut.

Le commandement suprême était partagé entre deux hommes (ce qui était une faute) : TOMORY, versé dans les choses de la guerre, et le jeune Georges ZÁPOLYAI, qui n'en avait aucune expérience ³.

La première intention du sultan avait été d'en finir le jour même avec le roi ; mais voyant que ses troupes, déjà harassées pendant les journées précédentes, montraient encore de la lassitude, il voulut remettre la bataille au lendemain 30 août ⁴. C'est pourquoi le corps d'armée de Roumélie — avec l'artillerie et les janissaires — descendant de la terrasse, près du village de *Földvár* ⁵, se disposait à ren-

1. La division d'infanterie que de récents historiens hongrois placent entre la division de Bathyány et celle de Perényi n'existait pas en réalité.

2. Brodarics, *passage cité*.

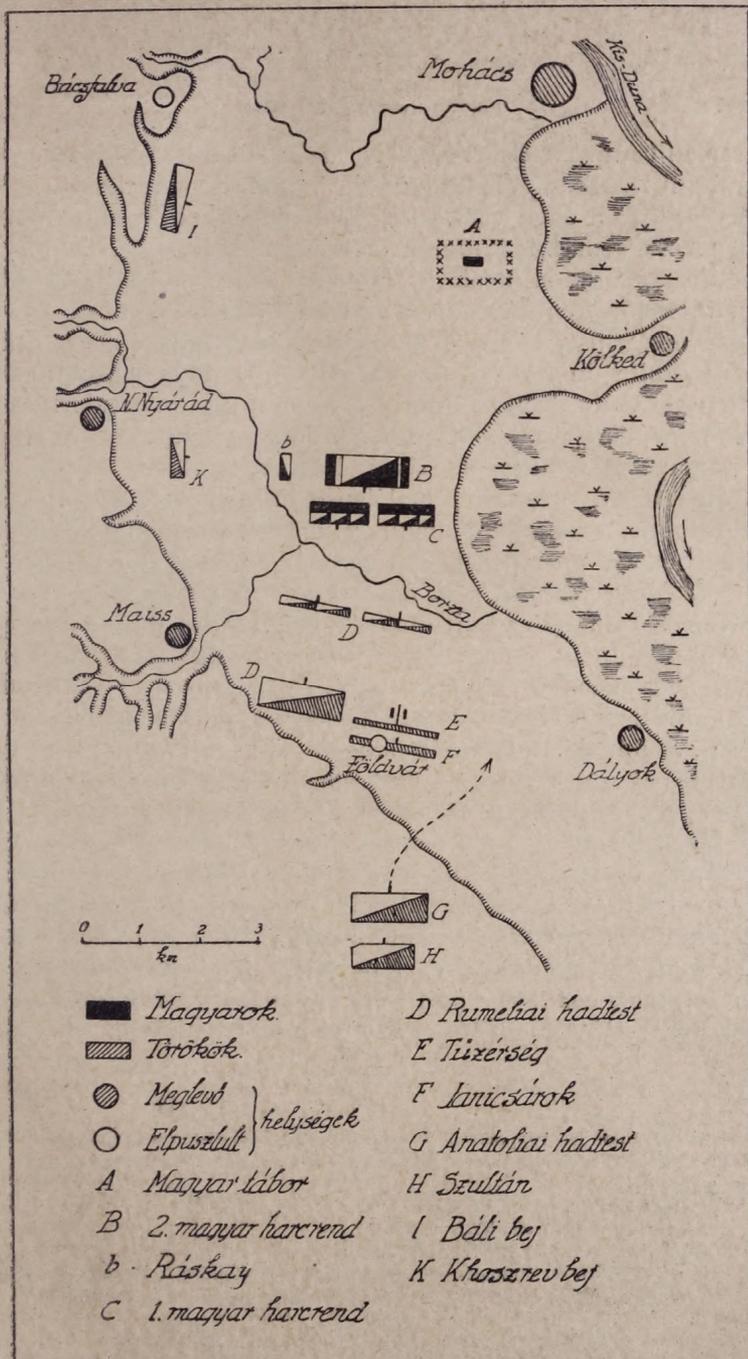
3. *Ibid.*, p. 242.

4. *Annales de Soliman* (Thury, I, p. 314).

5. La commune de *Földvár* (qui se nommait encore *Ipolthloka* au commencement du xiv^e siècle) fut détruite sous le régime turc et n'a jamais été reconstruite depuis. Les historiographes hongrois modernes — se fondant principalement sur la concordance des noms — en cherchant l'emplacement du côté de la métairie dite de *Földvár* (Sátorhely), bâtie seulement en 1823, et qui se trouve à 6 kilomètres de Mohács, dans la direction sud-sud-ouest.

Mais un procès du xiv^e siècle en matière de propriété, avec une procédure aux fins de délimitation (*Archives Zichy*, I, p. 524), la description d'un témoin oculaire le chancelier royal BRODARICS (*Acta Tomie*, VIII, p. 248), ainsi que les inscriptions de biens seigneuriaux du xvii^e siècle s'accordent à attester que le village de *Földvár* était situé au pied de la terrasse bordant au midi la plaine de Mohács, à quelque 3 kilomètres, vers le sud-est, de la commune de Majss, laquelle existe encore aujourd'hui. (Croquis II.)

Ce qui, en dehors de la concordance du nom, a occasionné l'erreur des historiographes hongrois, c'est qu'à leur jugement BRODARICS aurait calculé les distances en lieues d'Italie (1,482 m.), alors qu'en réalité — comme le prouvent



Légende : Magyarok = Hongrois. Törökök = Turcs. Tábor = camp. Harcrend = ligne. Les cercles représentant les localités (existantes ou disparues) D = corps d'armée de Roumélie. E = artillerie. F = janissaires. G = corps d'a. d'Anatolie. H = Le sultan. I = Bali bey. K = Khoszrev bey.

trer au camp lorsque l'offensive de l'armée hongroise contraignit le sultan et le grand-vizir à modifier leur dessein.

C'est qu'en effet, vers 3 heures de l'après-midi, après que le corps d'armée de Roumélie eut évacué la terrasse, Tomory en avait aperçu la cavalerie légère, détachée en avant, et qui maintenant prenait position à un kilomètre et demi de l'armée hongroise, sur une ondulation de terrain située sur la rive droite du Borza¹. En même temps, dans le prolongement de l'aile droite hongroise, se montrait la cavalerie de Khosrev, en train de patrouiller². Tomory lança contre elle la troupe de cavalerie de Gáspár RÁSKAY, Balthazar TÖRÖK et Jean KÁLLAY, préposée à la défense du roi, et décida celui-ci à ordonner sans délai l'attaque générale dans la direction de Földvár, car « *maintenant ils n'auront à lutter qu'avec une partie de l'armée turque, mais demain avec toutes ses forces réunies* »³. Tomory croyait donc — son service d'espionnage étant défectueux — que les autres parties de l'armée du sultan ne s'étaient même pas encore dégagées de la longue colonne de marche et que par conséquent elles ne pourraient plus, ce jour-là, intervenir dans la lutte⁴. Il ne se doutait même pas que les deux autres corps d'armée turcs avaient déjà pris position sur la terrasse.

Insensiblement, une heure s'était écoulée depuis que Tomory avait conçu son plan d'attaque. Quand il fut mûr pour l'action, il était quatre heures⁵. La première ligne s'ébranla mais, composée comme elle était de trois éléments d'inégale vitesse, elle n'arriva pas à l'ennemi d'un seul coup, mais en trois parties. Cependant l'artillerie hongroise, restée en place, tirait une salve unique, et qui

clairement aussi les rapports de Burgio — l'unité de distance dont se servait Brodarics était l'ancienne lieue de Hongrie (8.353 m.). Cf. Theiner, *ouvr. cité*, II pp. 797-798.

1. Marino Sanuto, *ouvr. cité*, XLII, p. 646.

2. Brodarics, *Acta Tomic.* VIII, p. 249.

3. Brodarics, *Acta Tomic.* VIII, p. 249.

4. Rónai-Horváth est donc dans l'erreur quand il prétend que Tomory aurait voulu attendre que l'armée turque entière eût pris position (*Magyar Hadikronika*, I, p. 357).

5. *Annales de Soliman* (Thury, I, p. 315). *Neue Zeyttung*, 30 septembre 1526.

s'avéra sans effet ; ce fut d'ailleurs à cela que se borna son rôle ¹.

A l'aile droite, RÁSKAY et ses deux compagnons attaquèrent hardiment la cavalerie de KHOSREV, dont ils enfoncèrent la ligne de bataille ². Mais de ce côté, et jusqu'à la fin du combat, il ne se passa aucun autre fait remarquable, car l'heure de l'action n'avait pas encore sonné pour BALI et KHOSREV ³.

Pour le corps de bataille le changement de situation n'en était que plus désavantageux. En effet, à *peine la première ligne avait-elle commencé son mouvement en avant que déjà de puissantes masses de cavalerie turque apparurent, descendant de la terrasse dans la direction de Földvár*. C'était le corps d'armée d'Anatolie qui — renversant tous les calculs de Tomory — se plaça bientôt à l'aile droite de l'artillerie turque et détacha une partie de sa cavalerie sur l'ondulation de terrain située devant lui ⁴.

Avant que ce mouvement eût pu s'exécuter, se produisit le choc entre les cavaleries hongroise et roumélienne. Le combat fut très vif et se poursuivit assez longtemps avec des fortunes diverses ⁵.

Bien qu'il leur fallût envoyer la division de PERÉNYI contre la cavalerie anatolienne, arrivée entre temps ⁶, les Hongrois finirent par repousser la cavalerie roumélienne ⁷, qu'ils refoulèrent vers l'artillerie placée derrière elle. En même temps, la division de gauche enfonçait elle aussi les premiers rangs de la cavalerie anatolienne ⁸.

L'archevêque-général Tomory, que les masses de cavalerie s'enchevêtrant juste en face de lui empêchaient de voir ce qui se passait derrière elles, croyait avoir déjà gagné la partie. Aussi envoya-t-il au roi André BÁTHORY pour le prier

1. Brodarics, *Acta Tomic*. VIII, p. 249. *Annales de Soliman*, passage cité.

2. *Annales de Soliman*, ibidem.

3. Brodarics, *Acta Tomic* VIII, p. 249.

4. Croquis III.

5. Ferdi, *Histoire du sultan législateur Soliman* (Thury, II, p. 15).

6. Lutfi bey, *Histoire de la maison des Osmans* (Thury, II, p. 15).

7. *Annales de Soliman* (*Ibid.* I, p. 314 et suivantes). Lutfi, *ouvr. cité.* (*Ibid.* II, pp. 16-17.)

8. Lutfi, *passage cité.*

de donner immédiatement avec la seconde ligne de bataille et d'achever le succès ¹.

Jusqu'à l'arrivée de la seconde ligne il dut s'écouler environ un quart d'heure, mais pendant ce court espace de temps des faits alarmants commencèrent à se produire.

En premier lieu, en effet, une partie de la cavalerie hongroise, au lieu de poursuivre l'ennemi, se mit en devoir de marauder ²; en second lieu la cavalerie turque, tout en reculant, se sépara en deux ³, avec adresse et rapidité, si bien que les Hongrois, qui s'étaient précipités dans la brèche ainsi formée, se trouvèrent tout à coup en face de l'artillerie turque.

Entre les canons enchaînés ⁴ l'un à l'autre étaient plantés de gros pieux pointus ⁵, et devant — tout au moins par endroits — se trouvait quelque fossé ou quelque butte ⁶. Par derrière, ainsi que dans l'intervalle entre deux pièces, des janissaires se tenaient sur neuf rangs ⁷. Il ne fallait pas songer à enfoncer de pareilles lignes. C'est pourquoi le commandant de la division hongroise de droite, ΒΑΤΤΥΑΝΥ — opérant à droite une rapide conversion — passa au galop devant les canons braqués haut et se jeta sur les masses de la cavalerie roumélienne postée à l'aile droite de ceux-ci ⁸.

C'est alors — pendant ce mouvement de flanc — que commença la canonnade ⁹, qui aurait duré une heure entière; elle effaroucha les chevaux, mais provoqua aussi la plus grande confusion parmi les soldats. C'est ce qui explique pourquoi les éléments les moins solides de l'aile droite commencèrent déjà à s'enfuir vers Mohács ¹⁰.

1. Brodarics, *Acta Tomic.* VIII, p. 249.

2. Lutfi, *passage cité.* Marino Sanuto, *ouvrage cité*, XLIII, pp. 83-84.

3. Kemálpachazáde, (Thury, I, p. 243.)

4. Djelalzade Mustapha, *ouvrage cité.* (*Ibid.* II, p. 162.) Lutfi, *ouvrage cité.* (*Ibid.* II, pp. 16-17.)

5. Marino Sanuto, *ouv. cité*, XLIII, pp. 225 et 274.

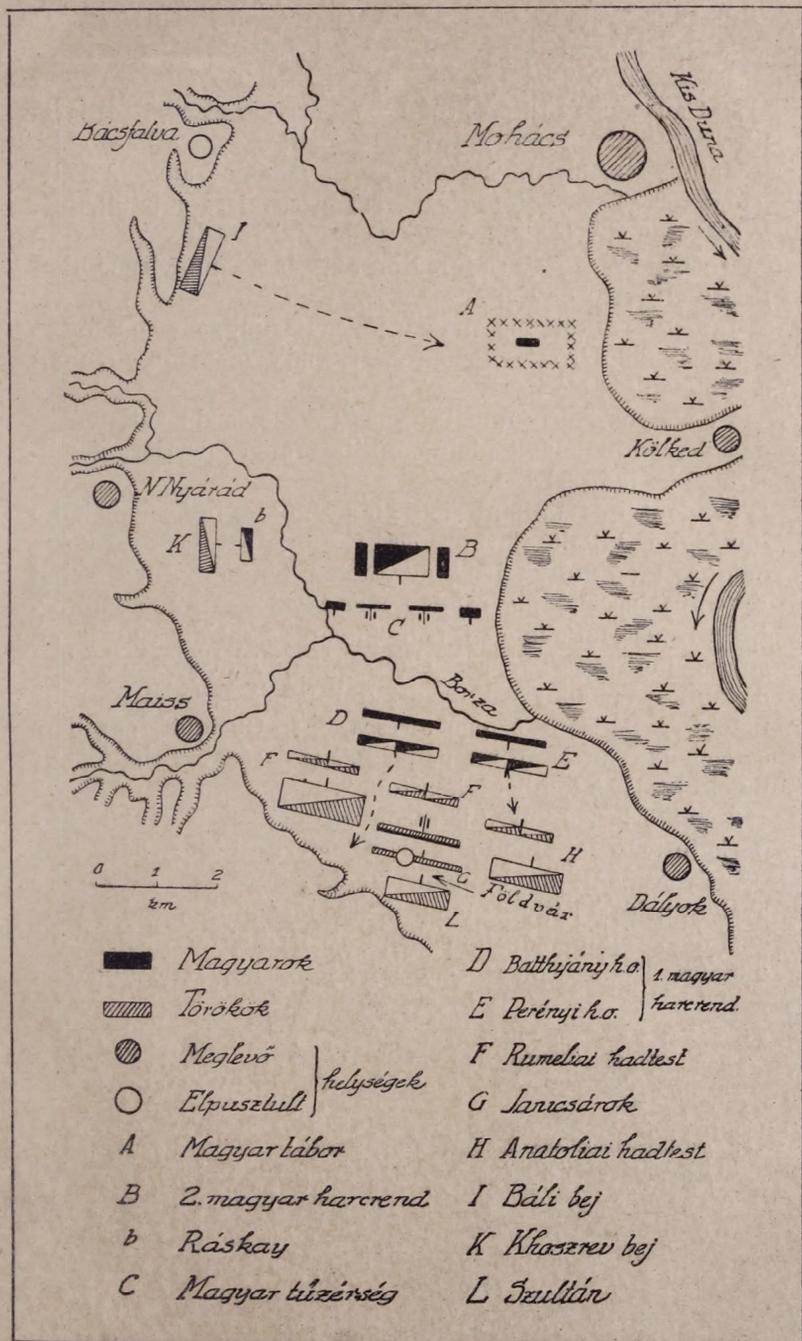
6. La reine Marie au roi Sigismond de Pologne. (*Acta Tomic.* VIII, p. 219.) *Neue Zeyttung*, 30 sept. et novembre 1526.

7. Djelalzade Mustapha, *ouv. cité.* (Thury, II, p. 163.)

8. *Ibid.*

9. Marino Sanuto, *ouv. cité*, XLII, p. 756; *Neue Zeyttung*, 30 sep. 1526.

10. Brodarics, *ouv. cité.* (*Acta Tomic.* VIII, p. 249.)



■ Légende, voir p. 331 ; D signifie ici : division de Batthyányi ; E : division de Perényi.

Quant aux autres, avec l'infanterie arrivée entre temps, ils n'en continuèrent pas moins de se battre avec vaillance ¹.

Malheureusement, les choses se gâtaient aussi à l'aile gauche de l'armée hongroise, car la cavalerie anatolienne, ayant reçu du renfort, repoussa la division de PERÉNYI qui — en reculant — fit sa jonction avec la seconde ligne hongroise en train de s'approcher ².

TOMORY tentait bien, par tous les moyens possibles, d'arrêter la déroute menaçante, mais ses efforts furent complètement stériles ³.

A cette phase du combat, le corps d'armée du sultan était déjà descendu dans la plaine, où il se rangea derrière l'artillerie et les janissaires ⁴.

Pendant que l'infanterie de la première ligne de bataille hongroise luttait devant les canons turcs, BATHYÁNY enfonçait en un endroit au moins (en plusieurs, selon Kemalpachazade) les rangs de la cavalerie roumélienne ⁵. Cette trouée fut-elle ouverte de force ⁶ ou faut-il voir là un stratagème des Turcs ⁷? C'est ce qu'il est impossible d'établir. En tout cas, ceux qui pénétrèrent dans cette brèche y périrent à peu près tous ⁸. Quelques cavaliers audacieux poussèrent même jusqu'à la garde du sultan, pour ne pas tarder à tomber à leur tour ⁹.

Lorsque le roi, avec la seconde ligne, arriva sur le lieu de la lutte ¹⁰, la situation était déjà fort critique, par suite, principalement, de la mauvaise tournure que les choses avaient prise à l'aile gauche. C'est pourquoi le roi (ou le chef disposant en son nom) renforça la division de Perényi, que les Turcs avaient repoussée, et la lança de nouveau

1. *Ibid.* p. 250.

2. Lutfi, *ouv. cité.* (Thury, II, p. 17.)

3. Marino Sanuto, *ouv. cité.* XLIII, p. 646.

4. Croquis III.

5. Djelalzade Mustapha, *ouv. cité.* (Thury, II, p. 163.)

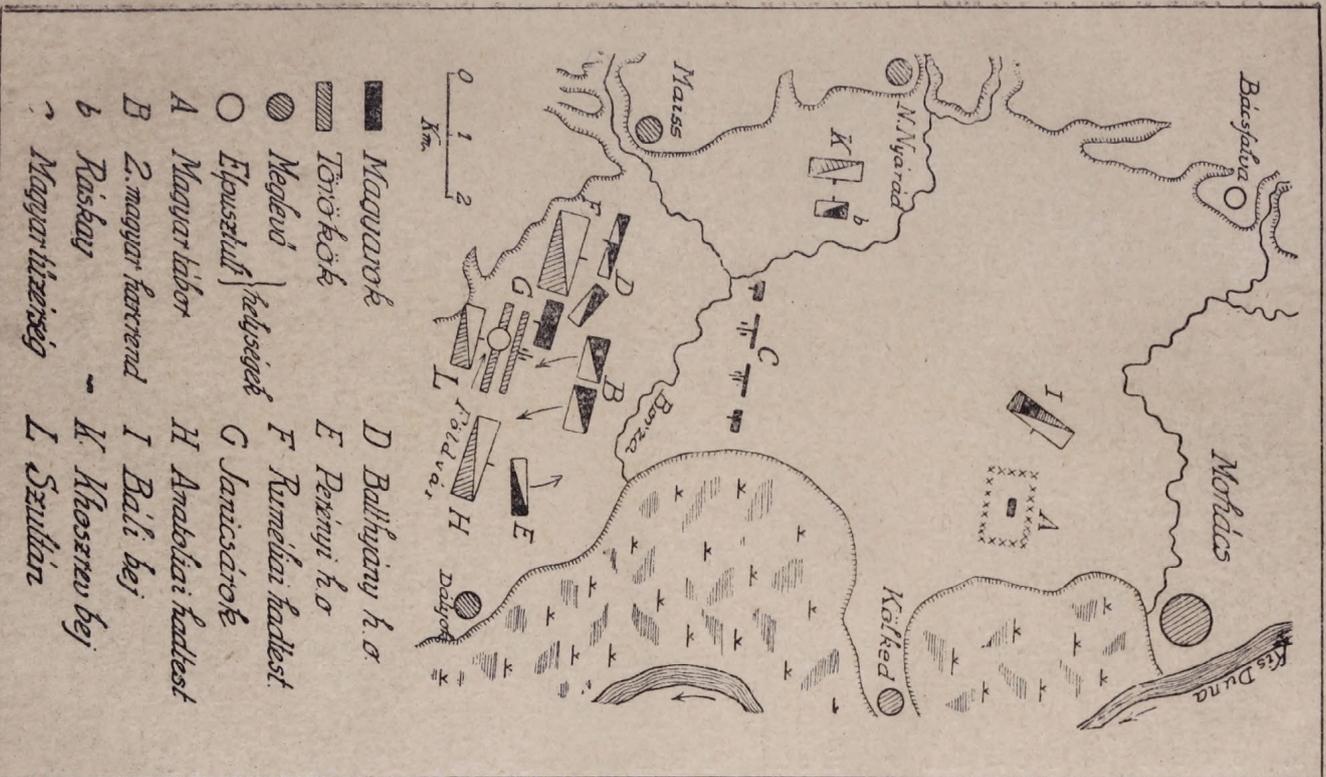
6. Kemalpachazade, *ouv. cité.* (*Ibid.* I, pp. 245-246.)

7. Djelalzade Mustapha, *passage cité.* Petchevi Ibrahim, *Uj Magyar Museum*, 1860, pp. 34-35.

8. Djelalzade Mustapha, *passage cité.* Fendi, *ouv. cité.* (Thury : *ouv. cité.* II, p. 69.)

9. Kemalpachazade, *ouv. cité.* (*Ibid.* I, p. 248.)

10. Croquis IV.



- Magyarok
- ▨ Torókök
- Megelő
- Elpusztult helységek
- A Magyar lakó
- B 2. magyar harcverend
- b Ráskaj
- ~ Magyar házseg
- D Balhyangy h. a
- E Perinyi h. a
- F Rumeikai hadtest.
- G Janicsarok
- H Arabokai hadtest
- I Bali bej
- K Moszru bej
- L Szulhan

contre le corps d'armée d'Anatolie¹ ; quant à lui, avec le reste de sa ligne de bataille, il alla — bien malencontreusement — se jeter tout droit dans la gueule des canons turcs².

Il va de soi que cette fois encore l'effet de cette canonnade, partant du voisinage immédiat, fut aussi terrifiant que précédemment, lorsque la première ligne de bataille donnait l'attaque, et pour éviter ces bordées la cavalerie hongroise fut forcée de tourner à gauche et de se jeter sur la cavalerie anatolienne³, avec laquelle, malgré les renforts envoyés par le roi, Perényi n'avait pas plus de bonheur qu'auparavant.

Telle était donc maintenant la situation : la cavalerie hongroise combattait contre les corps d'armée de Roumélie et d'Anatolie, pendant que l'infanterie luttait contre l'artillerie turque et les janissaires.

L'infanterie hongroise était à peine à dix pas des canons ennemis⁴. On comprend qu'en ces conditions les hommes qui n'étaient pas fauchés par les boulets n'aient pu résister longtemps au fracas assourdissant, à la fumée épaisse et étouffante et à la forte pression des gaz. Néanmoins la lutte se poursuivit ici plus longtemps que sur les ailes, où l'attaque dirigée par la cavalerie hongroise contre des masses de cavalerie turque, beaucoup plus considérables, ne tarda pas à se briser entièrement.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que la retraite, bientôt générale, ait été commencée par la cavalerie. L'infanterie tint encore bon quelque temps⁵ et repoussa même une attaque de cavalerie turque ; mais après la retraite de la cavalerie, la plupart des soldats tombèrent, avec leurs chefs, sous les bordées des canons et les balles des janissaires⁶,

1. Lutfi, *ouvr. cité.* (Thury, II, pp. 16-17.)

2. Il ressort de la description de Brodarics (*Acta Tomic.* VIII, p. 249) que la seconde ligne tenta aussi sa chance là où la première avait déjà essayé un échec, c'est-à-dire devant l'artillerie turque.

3. Lutfi, *passage cité.* Djelalzade Mustapha, *passage cité.*

4. Brodarics, *ouvr. cité.* (*Acta Tomic.* VIII, p. 250).

5. Marino Sanuto, *ouvr. cité.* XLII, p. 646.

6. *Ibid.* XLII, p. 226. Há-Kóhen, *passage cité.* *Boicæ gentis Annales* : 1672, p. 248.

Dès lors ce ne fut plus qu'une fuite désordonnée des survivants, mais empêchée, en partie du moins, par la cavalerie de BALI et de KHOSREV envoyée en avant pour battre la campagne ¹. La cavalerie hongroise en fuite, mais restée groupée en masses plus compactes, se fraya un passage à travers les Turcs qui lui barraient le chemin; mais l'artillerie entière périt, avec la plus grande partie de l'infanterie.

Selon le sultan Soliman, la bataille proprement dite aurait duré deux heures ². Quant à la poursuite qui suivit, et qui ne fut pas poussée avec beaucoup de vigueur, une averse torrentielle ne tarda pas à y mettre fin ³.

La défaite n'en était pas moins complète. Les pertes de l'armée hongroise en morts, en blessés incapables de fuir, en prisonniers et en disparus s'élevaient à 14.000 hommes ⁴. En outre elle abandonnait tous ses canons, la foule des chevaux de trait et des charrettes laissés dans le camp ainsi qu'une flottille entière de bateaux et de barques stationnée sur le Danube ⁵. Quant aux pertes des Turcs, nous ne sommes pas en mesure d'en donner le chiffre, même approximatif, mais il est hors de doute qu'elles devaient être considérables ⁶.



La défaite eut un effet désastreux. Non pas tant à cause de l'étendue des pertes, mais bien plutôt pour la raison que le roi était au nombre des morts, avec les deux commandants en chef et beaucoup de dignitaires ecclésiastiques et laïcs, et qu'il ne se trouvait plus personne qui pût rassembler les restes, complètement débandés et dispersés, de l'armée hongroise en déroute et organiser une nouvelle résistance.

1. Kemalpachazade, *ouvr. cité* (Thury, I, p. 250). *Boicæ gentis Annales, passage cité*.

2. Marino Sanuto, *ouvr. cité*. XLII, p. 52.

3. Brodarics, *ouvr. cité*. *Acta Tomic*. VIII, p. 250.

4. *Ibid.* p. 229.

5. *Ibid.*

6. Le *Fethname* de Soliman (Thury, II, p. 390 et suivantes). Lutfi, *ibid.* II, p. 17. Löwenklau, *Annales Sullanorum* (*passage cité*.)

Jean ZÁPOLYAI, « voïvode » de Transylvanie, qui le jour du combat était arrivé avec des renforts dans les environs de Szeged¹, n'avait pu intervenir dans la bataille décisive ; instruit de l'issue désastreuse de la lutte, il ne songea même plus à résister. Il s'est rencontré beaucoup d'historiens qui voient dans son absence la cause de la défaite de Mohács ; on l'a même accusé de s'être attardé à dessein pour ne pas prendre part à l'action, mais dans l'état actuel de nos connaissances aucune preuve ne peut être apportée contre lui.

Le comte Christophe FRANGEPAN, qui rassemblait et organisait une armée dans la région de Zagreb, ne s'était même pas mis en route au jour de la bataille² ; quant aux renforts de Bohême et de Moravie, ils n'allèrent pas plus avant que Győr et Székesfehérvár³ où à la nouvelle de la catastrophe, ils se hâtèrent de tourner bride et de rentrer dans leur pays.

Après la bataille de Mohács, la partie était donc aisée pour le sultan qui, ne rencontrant de résistance nulle part, entra sans encombre, le 12 septembre, dans la ville de Buda, capitale de la Hongrie. Pour cette fois cependant l'occupation n'en fut pas permanente ; elle ne le devint qu'en 1541, date à partir de laquelle un pacha turc commanda à Buda.

Il est hors de doute que par elle-même la défaite de Mohács aurait été bien loin d'avoir un effet aussi funeste si du moins les factions et les incessantes querelles intestines — qui paralysaient déjà le pays avant la guerre — avaient fait trêve après cette bataille perdue.

Mais la discorde s'envenima de plus en plus et la conséquence la plus désastreuse en fut l'élection par la nation hongroise de deux rois dont aucun ne voulait céder la place à l'autre : FERDINAND I^{er} de Habsbourg et JEAN ZÁPOLYAI. Cette malencontreuse politique signifiait pour la Hongrie l'impossibilité de réunir toutes ses forces sous un commandement unique pour la lutte contre l'envahisseur et facilitait son

1. Brodarics, *ouvr. cité* (*Acta Tomiæ*, VIII, p. 252).

2. Tkalcic, *Monum. Hist. Zagrabiae*, III, pp. 251-252. Kukuljevic, *Acta Croatica*, p. 215.

3. Brodarics, *ouvr. cité* (*Acta Tomiæ*, VIII, p. 252).

œuvre au conquérant : le résultat en fut la domination turque, laquelle dura pendant un siècle et demi (par endroits même plus longtemps), et le morcellement du pays en trois parties.

Or la domination turque eut des conséquences lamentables et qui se font sentir jusqu'à nos jours, aussi bien sur le terrain politique que sur le terrain économique ou militaire. La nation hongroise perdit le meilleur de son sang dans la lutte, rude et presque incessante, qu'elle soutint avec l'envahisseur. Le vaste *Alföld*, avec les régions avoisinantes ainsi qu'une bonne partie des territoires transdanubiens, fut complètement dévasté. Quantité de villages riches et peuplés furent à jamais détruits, si bien que, lorsque les Turcs évacuèrent la Hongrie, la partie la plus fertile du pays n'était plus qu'une lande déserte et qu'il fallut repeupler.

Mais la population hongroise-magyare était si réduite qu'elle ne suffisait plus à cette tâche. Et c'est ainsi que des colons étrangers — allemands, serbes, slovaques — inondèrent jusqu'à des territoires anciennement habités par une population purement hongroise.

Dans la Hongrie orientale, les Valaques (Roumains), qui s'étaient fort multipliés, mais qui jusqu'alors n'habitaient en masses un peu compactes que les régions montagneuses, vinrent occuper sans encombre les anciens habitats hongrois.

Par la suite, l'Autriche se servit à chaque instant des Serbes et des Valaques-Roumains pour faire pièce aux Hongrois. Elle implantait ainsi dans le corps de l'Etat hongrois une force centrifuge constante qui — principalement depuis 1848 — travailla d'abord à renverser la Hongrie et plus tard à faire sauter tout l'édifice de la monarchie austro-hongroise¹.

Or, si la nation hongroise n'avait pas perdu tant de sang au temps des guerres avec les Turcs et de la domination ottomane, elle aurait suffi elle-même à peupler entièrement les bassins bordés par l'arc des Karpathes et la ligne Drave-

1. Lire sur les conséquences politiques et ethniques l'article judicieux et bien informé de Jules Szekfű, *Le quatrième centenaire de la bataille de Mohács*. La Revue Mondiale, 15 déc. 1926, pp. 360-70.

Danube, que la nature elle-même a prédestinés à servir de territoire à un Etat unifié, et n'aurait pas été réduite à une immigration étrangère qui en fin de compte fut la cause principale du démembrement du pays.

Ainsi se manifeste encore, au bout de quatre siècles, le fatal effet de la bataille de Mohács.

(Académie Hongroise)

Colonel JENÓ GYALÓKAY.

L'EAU DE LA REINE DE HONGRIE

Dans un de ses plus beaux contes, « La belle au bois dormant », que tous les enfants lisent aujourd'hui encore, PERRAULT nous raconte comment, lorsqu'elle atteignit sa dix-septième année, la princesse pénétra par hasard dans une chambre inconnue de tous, au château de son père, et comment, y ayant trouvé une vieille fileuse, elle céda à sa curiosité, toucha au fuseau et se piqua le doigt, comme l'avait annoncé la méchante fée ; mais la prédiction de la bonne fée s'accomplit tout aussitôt et au lieu de mourir la princesse tomba dans un profond sommeil. La cour entière essaya pour la réveiller de tous les moyens : « On jette de l'eau au visage de la princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, *on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie* ; mais rien ne la faisait revenir. » Et l'éditeur ajoute en note l'explication suivante : « Cette eau doit son nom à sainte Elisabeth, reine de Hongrie. »

Mais aujourd'hui, en dehors des dictionnaires, ce que l'on sait de l'eau de la reine de Hongrie se réduit à bien peu de chose. Lorsque nos élégantes versent sur un mouchoir brodé, à la dentelle légère comme un souffle, quelques gouttes d'eau de Cologne ou de quelque parfum merveilleux sorti des ateliers de Pinaud, de Coty ou d'Atkinson, songent-elles que pendant quelques siècles, par toute l'Europe, le roi des parfums fut un parfum hongrois, dont chaque goutte se payait au poids de l'or ? L'eau de la reine de Hongrie, « Hungarian water », avait sa place sur la table de toilette des dames de la cour, à Old Windsor, — dans le palais d'Elisabeth, la « reine vierge », — au Louvre, dans le

boudoir de Marie de Médicis ; mais elle ne manquait pas non plus dans la pharmacie de ménage des dames de la bourgeoisie, car elle servait à la fois de parfum, de cosmétique et de médicament. C'est de la sorte qu'elle passa dans le conte de fées de Perrault, dont le recueil, qui aujourd'hui encore charme les âmes des enfants et inspire le pinceau des artistes, parut au temps du Roi Soleil.

Bien d'autres choses, tombées depuis dans l'oubli, proclamaient jadis le raffinement et la distinction de la vie hongroise. Peire VIDAL est accueilli et apprécié dans les demeures seigneuriales de Bude, à la cour du roi IMRE (Eméric) ; des princes français, espagnols et anglais viennent chercher femme à la cour de Hongrie ; CLÉMENCE DE HONGRIE dort son dernier sommeil à Saint-Denis, au milieu des tombeaux des rois, et le voyageur hongrois est saisi d'émotion à la vue du monument funéraire, finement sculpté, de cette princesse ; AGNÈS DE CHATILLON (ANNE D'ANTIOCHE), l'épouse du roi BÉLA III de Hongrie, repose à côté de celui-ci dans l'église du couronnement à Bude. Ce furent les princesses hongroises et les dames de leur cour qui apportèrent en France la merveilleuse dentelle que, dans la langue de l'art appliqué, on désigne aujourd'hui encore du nom de « point de Hongrie. » L'« eau de la reine de Hongrie », elle aussi, représente un peu de cette ancienne splendeur hongroise que nous ne connaissons plus aujourd'hui que par la tradition.

Celle-ci rattache ce remède au nom de SAINTE-ELISABETH, mais les données historiques permettent de l'attribuer à la reine ELISABETH, épouse du roi CHARLES I^{er} de Hongrie, de la famille des Anjou. Les plus anciennes se rencontrent dans un ouvrage de JOANNES PRAEVOTIUS, médecin de Padoue, qui, en 1606, emprunta ce qui s'y rapporte à un livre écrit par un vieux moine de Chypre ; ce livre, un bréviaire ancien, appartenait à la famille de Praevotius, laquelle le tenait de sainte Elisabeth. Il est probable que cette circonstance, jointe à la similitude de nom des deux princesses, a fait attribuer à sainte Elisabeth l'invention de cette eau merveilleuse.

Johannes Praevotius écrit ce qui suit :

« Cette fameuse Panacée, qui guérit tous les maux, doit son nom à Elisabeth, épouse du roi Charles I^{er} de Hongrie. C'est la reine elle-même qui, en son bréviaire, en a décrit la préparation et le mode d'emploi : « Moi (sic), Elisabeth, reine des Hongrois, étant torturée par la goutte, en ma soixante-treizième année, j'ai fait usage de cette médecine, dont un vieil ermite m'a révélé le secret. Sur quoi je n'ai pas tardé à éprouver un grand soulagement ; mon corps entier s'en est trouvé rajeuni, et j'ai paru si belle que le roi de Pologne m'a demandée en mariage, moi, la vieille veuve. Mais mon amour pour notre Seigneur Jésus-Christ m'a empêchée d'accepter cette offre. Pour la médecine, voici comme elle se prépare : prenez de l'alcool de vin passé quatre fois par l'alambic : trois parts ; du romarin, feuilles et fleurs : deux parts ; mettez en quelque vase et gardez bien clos cinquante heures durant, en un lieu chaud, puis distillez dans l'alambic. Prenez-en une fois par semaine, le matin, dans un mets solide ou liquide, gros comme une drachme ; tous les jours, au matin, lavez-en votre visage et vos membres malades. Cette eau rendra toute sa vigueur à vos membres affaiblis, ravivera votre entendement, ravivera vos pensées, éclaircira la lumière de vos yeux et prolongera vos jours. »

Ainsi donc, à proprement parler, l'eau de la reine de Hongrie n'est autre chose que l'esprit de romarin, que l'on vend encore de nos jours, sous le nom de « spiritus rosmarini », chez tous les pharmaciens, et qui dans les villages hongrois compte au nombre des remèdes domestiques, bien qu'il ne soit plus désigné sous le nom glorieux qu'il portait jadis et que nous a transmis, à côté des dictionnaires anglais et français, le charmant conte de Perrault.

(Université de Pécs).

VILMOS TOLNAI.

LE RÉVEIL NATIONAL CARÉLIEN ¹

Les premières manifestations de l'individualité carélienne remontent à la révolution russe de 1905 ¹. Soumise depuis des siècles à des influences diverses elle sut conserver, à travers les vicissitudes du temps, sa personnalité propre qui devait se cristalliser avec la révolution russe de 1917.

Jusqu'à cette époque, la Carélie et sa voisine immédiate l'Ingrie, noyées dans la masse des divisions administratives russes, perdirent jusqu'à leur nom historique pour former les gouvernements d'Arkhangel, d'Olonets et de Pétersbourg. Il faut remonter au tsar Féodor Ivanovitch qui céda une partie du territoire de l'Ingrie aux Suédois (1594), à l'époque des guerres civiles qui désolèrent la Moscovie au temps des Chouiski et du faux Dmitri (1609), pour voir l'intérêt que portaient à ces provinces les rois de Suède et aussi la Pologne. La paix de Stolbov avec la Suède (1617) rendait bien à la Russie certaines villes de ces marches frontières : Novgorod, Porkhov, Staraïa-Rous, Ladoga, mais la Carélie proprement dite et le pays d'Ijora ou Ingrie restaient à la Suède.

Cette paix eut pour première et grave conséquence de partager entre différents Etats un territoire habité par des Finnois. L'une des fractions de la nation finnoise restée à l'Est de cette frontière, toute artificielle, habitée par les Caréliens de Viena (Arkhangel), se trouva ainsi séparée de ses frères finnois de l'Ouest ou de Finlande. L'Ingrie, devenue par la suite gouvernement de Pétersbourg et puis la Carélie furent conquises par Pierre le Grand et assurées à la Russie en même temps que la Finlande, la Livonie et l'Estonie par la paix de Niestadt (1721), d'Abo et d'autres traités ultérieurs. L'importance politique et stratégique de ces régions nord-

1. Cf. Z. Baranyai, Autonomie des petits peuples finno-ougriens. *Revue des Etudes hongroises et finno-ougriennes*. 1923, [t. I.] pp. 195-201.

ques, longtemps disputées à la Russie par la Suède, est apparue lors de la Grande Guerre de 1914. Elles sont devenues une base lors de l'intervention franco-anglaise et un champ de lutte entre Bolcheviks et Finlandais. L'occupation d'une partie de la Carélie orientale par la Finlande et les événements qui suivirent le traité de Tartu (Youriev) ont une fois de plus marqué l'intérêt que présentent ces régions. Au siècle dernier on entendait sous le nom de Carélie tout le pays compris dans le gouvernement de Vyborg, aujourd'hui à la Finlande, avec Kexholm, les bords du Ladoga, le gouvernement d'Olonets avec toute la Laponie russe jusqu'à la mer Blanche. Cette conception de la Carélie avec une indication des frontières de ce pays ont été publiées dans le *Dictionnaire géographique et historique de l'Empire de Russie*, paru à Saint-Pétersbourg en 1833.

La Carélie soviétique ou Carélie orientale est située à l'est de la frontière finlandaise ; elle est limitée au nord par le golfe de Kandalaks, à l'est par les lacs d'Onéga (Aänisjärvi) et de Vygozero (Uikujärvi), par la rivière Vyg (Uikujoki) jusqu'à la mer Blanche, au sud par le fleuve Svir (Syvärijoki).

Dans son ensemble, la République actuelle de Carélie couvre une surface de 110.000 km² avec une population d'environ 220.000 habitants. Cette unité soviétique est formée des anciens districts d'Olonets, de Petrozavodsk, de Poudoj, de Povénets (gouvernement d'Olonets), exception faite de la partie méridionale des deux derniers districts, de la région de Kem (gouvernement d'Arkhangel), en tout, de cinq districts et de deux cercles avec 60 cantons et 163 communes. La capitale de la Carélie soviétique, Pétrozavodsk, est une ville de 22.112 habitants, peuplée de Caréliens, de Finlandais, de Russes ; elle est située sur les rives pittoresques du lac Onéga. La frontière nord-est part du lac Ladoga pour aboutir à Kandalakcha sur la mer Blanche. Le long de la frontière se déroule à travers forêts et marécages le chemin de fer du Mourman d'une importance économique et stratégique considérable ; terminé pendant la Grande Guerre, il fut en partie construit par les prisonniers de guerre hongrois, autrichiens et allemands.

La Carélie orientale est habitée par une population de langue finnoise, dite carélienne laquelle constitue l'une des races principales de la Finlande ; une grande partie des Caréliens professe la religion luthérienne, l'autre partie appartient au culte orthodoxe grec.

Si l'on tient compte des particularités locales et politiques de ce territoire, la Carélie peut être divisée en trois parties. A la première se rattachent les deux cantons de Repola et de Porajarvi qui jusqu'au traité de Youriev faisaient partie de la Finlande. La population de ces deux cantons est essentiellement de culture finlandaise, qui au point de vue des intérêts économiques la rattache à la seule Finlande. La deuxième partie, la Carélie du nord, est une région de forêts dont la population, également finnoise, est moins cultivée que celle des précédents cantons. Quant à la troisième partie, peuplée de Finnois plus ou moins russifiés, elle semblait au moment de la révolution de 1917 avoir une orientation plutôt russe que finlandaise, mais les exactions que cette population eut à subir après la constitution de la « Commune carélienne » l'éloignèrent de la Russie soviétique et la jetèrent dans les bras des nationalistes finlandais.

La Carélie est un pays froid, très boisé, mais peu approprié à la culture de la terre. L'âpreté du climat a rendu les habitants persévérants et tenaces. Dans leur lutte quotidienne contre la nature, ils sont parvenus à améliorer la terre, à la rendre plus fertile, plus habitable. Bien que très éprouvé par la guerre, le pays, grâce à ses richesses naturelles, peut rapidement être industrialisé : son sous-sol possède du minerai de fer, du mica dont l'exploitation longtemps interrompue daterait d'Ivan le Terrible, du marbre, etc. Le bouleau de Carélie, célèbre par les multiples objets qu'on tire de son exploitation, l'exportation du bois, les pêcheries, la chasse aux phoques, aux ours blancs, aux animaux à fourrure suffiraient pour donner une idée des ressources dont le pays carélien est doté. De tout temps les Caréliens orientaux sont restés attachés à leur nationalité, à leur langue, à leurs coutumes. Ils ont pu, au cours des siècles, subir des influences différentes, mais la personnalité carélienne et finnoise a toujours résisté à l'emprise étrangère. L'influence civilisatrice de la Finlande en raison de l'affinité de race a eu sur les Caréliens un effet bienfaisant. C'est vers ce pays qu'allaient les sympathies caréliennes dans les moments difficiles de leur existence, sans toutefois abandonner leur personnalité propre. A lui seul, le *Kalevala*, ce monument littéraire de poésie finnoise, traduit en vingt langues et tant de fois chanté par les anciens Suomi suffisait pour conserver à l'individualité carélienne sa place parmi les peuples à civilisation millénaire. Ce n'est pas sans quel-

que fierté que le Carélien parle de cette belle épopée du passé finnois qu'il se plaît à évoquer.

Mais en dépit de sa ténacité, de ses efforts pour maintenir intacts les traditions ancestrales, les peuples de la Carélie orientale n'étaient pas sans inquiétude en ce qui concerne l'avenir de leur race. La colonisation russe de la côte mourmane, la russification hâtive des éléments finnois placés dans le voisinage immédiat des centres de vie russe et le long de la voie ferrée du Mourman, menaçaient la collectivité carélienne dans ses particularités nationales, lorsque deux événements vinrent sauver une situation comprise et favoriser le réveil national de tout un peuple : la révolution russe de 1905 et celle plus décisive encore de 1917.

La première révolution russe, celle de 1905, avait fait naître l'espoir d'une Carélie autonome. Une société dite d'*Union des Caréliens* ayant pour but de développer l'instruction en leur propre langue fut créée. S'étant réunis à Uhtua les Caréliens adressèrent au Gouvernement russe une requête demandant la jouissance des droits de l'homme, l'amélioration des conditions économiques et intellectuelles et l'autorisation de se servir de leur propre langue dans l'enseignement et pour les besoins de leur culte. Mais la requête n'eut d'autre résultat que de voir augmenter le nombre des écoles russes en Carélie. Cependant un grand pas en avant avait été fait, il ne restait plus qu'à orienter les formes évolutives de l'individualité carélienne vers le réveil national finnoougrien qui se dessinait déjà. Cette force nouvelle qui se levait allait bientôt prendre toute sa consistance. Elle fut même prise en considération lorsque la guerre mondiale de 1914 éclata, car le gouvernement russe, jusque-là sourd aux prières des Caréliens, suspendit les mesures prises en vue de la russification du pays. La révolution de 1917 allait donner à l'individualité carélienne une forme et une force inconnues jusqu'alors. Au grand souffle de liberté qu'apportait le gouvernement provisoire russe s'ajoutait le droit de libre disposition des peuples, proclamé « en principe ». Sans plus tarder, les Caréliens envoyèrent à Pétersbourg une délégation pour exposer au nouveau gouvernement les grandes lignes de leurs aspirations. Mais le gouvernement provisoire tomba sans avoir le temps de mettre en pratique ses principes.

A son tour le gouvernement bolcheviste qui lui succéda, fit sienne la formule du gouvernement provisoire. Il recon-

nut, lui aussi, le droit des peuples à l'autodétermination poussée jusqu'à la séparation complète d'avec la Russie. Mais cette formule, si belle en théorie, ne fut jamais appliquée ; il fallut pour l'appliquer recourir à la force et seuls quelques peuples furent assez heureux pour recouvrer leur indépendance.

A l'exemple de ces peuples, les Caréliens essayèrent de tenter le sort et à l'Assemblée d'Uhtua, en juillet 1919, ils résolurent de prendre en mains la direction des affaires de leur pays.

Le 22 mars 1920, la Diète d'Uhtua élue d'après les principes du suffrage universel, égal pour tous, proclame la Carélie détachée, de la Russie, État indépendant.

Les 13 et 14 septembre 1920, l'assemblée des gouvernements respectifs de la Carélie de Viena (Arkhangel) et d'Aunus (Olonets), ainsi que le comité d'Ingrie qui siégeait à Viipuri (Viborg) adressaient une demande de secours aux représentants des Grandes Puissances en Finlande (*Livre Vert*. — Actes et Documents concernant la question carélienne, publiés par la *Délégation carélienne* à Helsingfors, 1922). Le canon qui tonnait sur la frontière russo-finlandaise couvrit la voix des Caréliens ; impuissants ; ils virent s'ouvrir les pourparlers de paix qui, engagés d'abord à Syzterbück entre la Finlande et la Russie des Soviets se, poursuivirent à Youriev, ville d'Estonie (juin 1920). Cette ville ainsi nommée par les Russes, Dorpat d'après les cartes allemandes, officiellement Tartu en estonien, est située à deux pas de la frontière russe. Cette circonstance lui permettait de se prêter admirablement à des négociations de cet ordre. Elles furent longues et agitées. Les questions territoriales, celle de la Carélie orientale notamment, donnèrent lieu à de puissantes controverses. Le gouvernement de Moscou entendait administrer cette région selon ses conceptions, tout comme la Finlande administrait à sa façon la Carélie occidentale : il rejetait péremptoirement les prétentions finlandaises sur ce pays et démentait formellement que la population carélienne eût jamais réclamé son union à la Finlande. Le bruit qui en avait couru, disait-il, n'avait été provoqué que par des agitateurs à la solde du gouvernement finlandais. Pour conclure, la délégation russe déclarait que le gouvernement des Soviets avait accordé, par décret du 7 juin 1920, l'autonomie à la Carélie orientale et il se promettait de prendre les mêmes dispositions pour les autres popu-

lations de race finnoise, notamment pour celles habitant le gouvernement de Pétrograd.

Après des alternatives diverses, les négociations prirent fin et le traité fut signé le 14 octobre 1920. Aux termes du traité, le gouvernement des Soviets s'engageait à accorder à la Carélie orientale une large autonomie. Il s'engageait en outre : à respecter la propriété privée, à accorder une amnistie complète aux habitants et à les autoriser à prendre la nationalité finlandaise si tel était leur désir. De son côté, la Finlande qui occupait alors une partie de la Carélie orientale, notamment les régions de Repola et de Porajärvi, renonçait à ces deux cantons en échange d'un débouché vers le Nord sur l'Océan glacial, dans la région de Petchenga. Après l'évacuation de la Carélie orientale par les troupes finlandaises, les bolcheviks appliquant le décret du 7 mai 1920 proclamaient la *Commune du Travail de Carélie* et prenaient possession du pays.

L'installation du bolchevisme eut pour effet de briser les aspirations nationales de tout un peuple. L'individualité carélienne menacée par le processus de soviétisation se dressa pour la défense de ses aspirations et dans le courant du mois d'octobre 1921, un mouvement antibolchevik se déclencha. Dans le même temps, les représentants des réfugiés caréliens habitant la Finlande s'empressaient d'adresser au gouvernement finlandais un mémorandum dans lequel se trouvait décrite la situation « intolérable » faite à leur patrie. Le lendemain, une adresse des représentants de la Carélie insurgée lui parvenait à son tour. Réunis les 14 et 15 octobre au nombre de 150 environ lesdits représentants avaient décidé d'appeler la Finlande à leur secours.

Les conclusions, publiées dans le *Helsingin Sanomat* du 17 novembre 1921, disaient :

1. Attendu que la Russie des Soviets n'a pas exécuté les stipulations du traité de paix en ce qui concerne la Carélie, mais continue au contraire à les violer, nous osons suggérer au gouvernement finlandais de bien vouloir déclarer au gouvernement des Soviets qu'il ne désire non plus pour sa part observer les stipulations du traité de Dorpat sur la Carélie. Une telle démarche du gouvernement finlandais permettrait au peuple carélien de vivre au moins quelque temps encore en Carélie. En outre, les personnes qui en dehors de la Carélie désireraient nous aider seraient mises en état de le faire.

2. Si le gouvernement finlandais ne peut, pour quelque raison,

donner suite à notre suggestion, nous demandons au nom de l'humanité et de notre parenté de race, que le gouvernement finlandais permette aux personnes exposées à des poursuites politiques ainsi qu'à celles contraintes par la faim de quitter leurs foyers, de trouver un refuge en Finlande.

3. Nous demandons au gouvernement finlandais de bien vouloir se faire l'interprète de notre cause auprès de la Société des Nations, étant donné que les moyens nous font défaut pour être en état de le faire nous-mêmes...

Aidez-nous, sinon nous serons condamnés à mourir. Seule une Carélie détachée de la Russie a des chances de se développer. Lorsque la Carélie sera devenue libre, elle saura rendre à ceux qui l'auront aidée.

Dans le même temps, le journal conservateur vieux-finnois *Uusi Suomi* publiait un article du général IGNATIUS contre l'inaction du gouvernement finlandais.

Le général accuse le gouvernement d'indifférence voulue. Il ne craint pas de dire que si la Finlande avait un gouvernement « énergique », elle saurait former avec les autres nations limitrophes de la Russie une ligue dont la puissante menace contraindrait les Soviets au respect et à l'exécution des traités et ceci sans avoir besoin de recourir à des opérations guerrières.

Reprenant le projet du général Ignatius, les *Helsingin Sanomat* du 4 novembre en démontrent l'inanité. Aucune des nations visées n'est prête à s'engager dans une lutte même diplomatique avec la Russie en faveur de la Carélie orientale. Ce sont là sûrement des discours de « traîneurs de sabres ».

Les *Helsingin Sanomat* (17.11) et le *Hufvudstadsbladet* (18.11) s'accordent pour reconnaître que la Finlande ne peut guère porter aide aux Caréliens. Quant à recueillir des réfugiés, cela ne va-t-il pas provoquer dans le pays un chômage étendu? Quoi qu'il en soit, déjà le 19 novembre 1921, les journaux signalent quelques succès de détail remportés par les corps francs caréliens. Le *Hufvudstadsbladet* du même jour rapportait qu'une souscription s'était ouverte en leur faveur parmi les cercles finlandais favorables à la cause carélienne.

Dans la journée du 17, le représentant des Soviets à Helsingfors, M. TCHERNIH remettait une note de son gouvernement publiée dans les *Izvestia* de Moscou (29.11) et protestant contre les agissements de la Finlande.

En réponse, le gouvernement finlandais adressait à son tour aux Soviets la note du 19 novembre réfutant les accusations du représentant de la Russie soviétique.

Ce n'est que le 13 décembre que le texte en était communiqué à la presse et publié ce jour même, notamment dans le *Helsingin Sanomat*, l'organe officieux du gouvernement finlandais.

Entre temps, les journaux finlandais du 27.11 annonçaient que le gouvernement finlandais, sur la demande formelle d'une délégation carélienne, avait expédié une note adressée au Conseil de la Société des Nations. Le contenu de cette note n'était pas communiqué. Ce n'est que le 1^{er} décembre que le texte en était enfin publié par la presse. Le passage principal, traduit d'après les *Helsingin Sanomat*, est précédé par un long exposé historique de la question carélienne. Le gouvernement conclut :

« Le gouvernement finlandais se permettra de faire remarquer qu'on se trouve ici ou jamais en présence d'un cas où une minorité nationale se trouve dans le plus grand danger et exposée à un complet anéantissement. Elle a donc incontestablement besoin de toutes les garanties et de toute l'aide immédiate que peut lui accorder la Société des Nations. La Finlande a, pour sa part, reconnu avec le plus grand empressement les minorités nationales et satisfait à leurs besoins. Il y va maintenant de la vie d'une population finnoise établie de l'autre côté de la frontière finlandaise. Aussi le gouvernement finlandais se voit-il obligé de prier la Société des Nations de porter son attention sur cette importante question. Le gouvernement finlandais soumet à l'examen du Conseil de la Société des Nations la question de savoir s'il ne trouverait pas utile d'envoyer une commission étudier la question de Carélie orientale et rédiger, après visite sur place, un rapport qui fournirait à la Société des Nations une base objective, sur laquelle elle pourrait fonder sa décision ».

Quant à la note du Gouvernement de Finlande au Secrétaire général de la Société des Nations (26-11-21) il était dit :

« Ayant pendant des siècles vécu sous la domination russe et ayant été de ce fait toujours empêchée de se développer sur une base nationale, la population de Carélie Orientale s'est, par suite des événements mondiaux, comme tant d'autres petits peuples, éveillée à la conscience nationale et à l'ardent désir de garantir son progrès. La communauté de race et de langue, aussi bien que des considérations géogra-

phiques, ont permis à la population d'éprouver depuis des temps immémoriaux dans le domaine de la civilisation, l'influence de la Finlande. C'est ce qui explique pourquoi elle s'est accoutumée à y chercher aide et appui pour ses besoins. C'est dans ces conditions qu'elle s'est aussi maintenant adressée au peuple finlandais qui, avec tant de sympathie, a suivi les aspirations de la Carélie Orientale ».

Mais la presse soviétique se montre inquiète de la démarche du gouvernement finlandais :

« En s'adressant à la Société des Nations, la Finlande essaie de faire intervenir des pays étrangers dans les affaires intérieures de la République soviétique russe ».

La *Krasnaïa Gazeta* (8.12) donne une analyse de la réponse des Soviets à la Finlande. La *Pravda* de Pétrograd (7.12) la publie en son entier, non sans avoir formulé toute une série d'accusations contre le gouvernement finlandais.

Les *Helsingin Sanomat* (7.12) consacraient à la démarche finlandaise un long article dans lequel le *Social-Demokraten* n'était pas désigné, mais qui exposait le bien-fondé de la thèse finlandaise. Se référant au texte du traité il citait l'annexe à l'article X qui concerne la question en litige : « La population carélienne des Gouvernements d'Olonets et d'Arkhangel, formera en outre le territoire autonome de Carélie orientale conformément au principe des nationalités ». Le reste de l'article est une longue discussion qui s'efforce de prouver la mauvaise foi et la mauvaise volonté du gouvernement russe.

D'ailleurs, la presse suédoise n'a pas exprimé que de la désapprobation pour l'attitude du gouvernement finlandais ; ainsi, le *Svenska Dagbladet*, (1.12) publiait un long article qui exposait la situation de la Carélie orientale et reconnaissait la légitimité du point de vue finlandais.

Mais tandis que la presse finlandaise et étrangère donne à ces événements une teinte de rébellion contre le régime des Soviets, la presse bolcheviste se refuse à leur reconnaître ce caractère ; elle les considère comme étant l'œuvre des gardes-blancs au service des impérialistes étrangers. Les *Izvestia* de Moscou (29-11-21) essaient de démontrer que le mouvement a été préparé en territoire étranger.

« Ici encore les noirs desseins des grands rapaces impérialistes trouvent une abondante nourriture. C'est toujours parmi les impérialistes des petites nations. Les chauvins finlandais ont toujours rêvé d'annexer la Carélie entière.

Le traité de Youriev n'a pu les satisfaire... Les activités finlandaises n'ont pu se faire à cette idée. De Finlande où ils ont établi leur quartier général, ils dirigent le mouvement. C'est en prêtant leur appui moral et matériel aux activistes finlandais qu'ils ont préparé le soulèvement de la Carélie soviétique ».

La question de la Carélie orientale est portée à la séance plénière du Conseil de Pétrograd où elle fait l'objet de longs discours. La *Pravda*, la *Krasnaïa Gazeta* des 7 et 8 décembre donnent un résumé des discours prononcés par le commandant en chef des armées de la République, KAMENEV, et le représentant du prolétariat de Carélie.

Et pour renforcer la position prise par les bolcheviks, un certain MAGUI, se disant représentant du prolétariat de Carélie, prononce un discours en carélien dans lequel, après avoir salué le prolétariat et le Conseil de Pétrograd, il refusa de reconnaître un caractère insurrectionnel aux événements de Carélie : il va jusqu'à ne parler que des vues intéressées de la Finlande qui voudrait s'emparer des richesses naturelles de la Carélie, de ses vastes forêts, de son sous-sol. Elle voudrait en même temps rectifier sa frontière, beaucoup trop étendue, pour en assurer la garde, profiter des frontières naturelles derrière lesquelles elle serait en sécurité et les faire reporter sur la rivière Svir et sur le lac Onéga.

« La Carélie rouge comprend tout cela, mais elle ne permettra pas qu'on porte atteinte à son autonomie ; elle saura, s'il le faut, se défendre avec ses propres forces contre les bandits qui l'attaquent. Et si la Finlande met en œuvre son armée, nous ferons appel à la Russie des Soviets ».

Cet état de tension n'allait pas tarder à être suivi de démonstrations russes d'ordre économique et militaire. Le 26 décembre de cette même année 1921, des troupes russes concentrées sur la côte firent une démonstration militaire le long de la frontière dans le but évident d'intimider la Finlande. Dans les premiers jours de janvier 1922, un détachement bolchevik passe la frontière finlandaise et occupe le village de Mëgrijärvi. Le soir même, d'après le journal conservateur suédois *Hufvudstadsbladet* du 9 janvier, les troupes régulières finlandaises aidées de la milice chassaient les Russes du territoire finlandais sans rencontrer de résistance.

Sans nous attarder au nouvel échange de notes entre les Soviets et la Finlande, il convient de signaler la satisfaction témoignée par la presse finlandaise de voir la question carélienne soumise par les représentants de la Finlande au Conseil de la Société des Nations.

La question de la Carélie Orientale ne manquait pas de provoquer en Finlande même une crise assez aiguë. L'exaspération s'en trouve accrue du fait qu'au début de février, les dernières troupes de volontaires caréliens furent écrasées par les bolcheviks. Toutefois, disait le journal conservateur suédois *Hufvudstadsbladet* du 11 février, « si forte que soit notre sympathie pour les Caréliens, si violentes que soient les vagues d'indignation que soulèvent les milieux conservateurs on ne pourrait tout de même pas admettre qu'on puisse provoquer une guerre avec la Russie à cause de la question de la Carélie ».

La situation se complique encore davantage lorsqu'on apprend l'existence d'une centrale de propagande communiste à Kajana. Aussitôt se dessina une campagne contre le ministre de l'Intérieur finlandais accusé de sympathie pour les communistes. Quelques jours après, la presse (15-2) annonçait l'assassinat du ministre de l'Intérieur, M. RITAVUORI. Ces événements ne firent point oublier la question carélienne. Le gouvernement finlandais, qui avait porté, par l'entremise du Conseil de la Société des Nations devant la Cour permanente de Justice internationale de La Haye, ses griefs contre le Gouvernement des Soviets, qui n'avait pas voulu se résoudre à appliquer en Carélie orientale le statut prévu par le traité de Youriev (Tartu) apprenait le refus de la Cour suprême internationale de traiter la cause et de formuler l'avis consultatif que le Conseil lui avait demandé, la Russie s'étant abstenue de se faire représenter.

La décision de la Cour permanente de La Haye produisit une pénible impression sur les milieux conservateurs et gouvernementaux, le *Hufvudstadsbladet* du 25 juillet écrivait à ce sujet :

« La question carélienne a traversé bien des phases et leur résultat a été que la Finlande a encouru par là une forte obligation morale de soutenir les Caréliens. Ce devoir que prescrit l'humanité autant que l'honneur, il ne faut pas y faillir, parce qu'il a plu à la Société des Nations et à la Cour de La Haye de rester en dehors de cette question ».

Ce même jour, c'est-à-dire le 25 juillet 1923, le gouvernement des Soviets transformait par décret la *Commune du Travail de Carélie* en *République autonome soviétique et socialiste de Carélie* et son territoire tout comme avant faisait partie intégrante de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. La constitution de la nouvelle république était ainsi fixée :

CONSTITUTION DE LA RÉPUBLIQUE DE CARÉLIE

Le comité exécutif central de Russie et le Conseil des commissaires du peuple complétant le décret du 7 mai 1920 sur la constitution d'une commune du Travail de Carélie, ordonnent :

« 1° De constituer en République autonome soviétique et socialiste, comme partie fédérale de la République soviétique fédérative socialiste de Russie, la Commune du Travail de Carélie.

REMARQUE. — Pour l'établissement des frontières de l'A.K.S.S.R. (République autonome de Carélie), il sera créé une commission composée d'un délégué de chacun des comités exécutifs du gouvernement de Péetrograd et de la Commune du Travail de Carélie. La commission sera placée sous la présidence du délégué du præsidium du Comité exécutif central de Russie ;

2° Les organes du pouvoir de l'A.K.S.S.R., conformément à la Constitution de la R.S.F.S.R. et au décret du II^e Congrès des Soviets de Carélie, comprendront : les soviets locaux, leurs congrès et leurs comités exécutifs, le Conseil des Commissaires du peuple et le Comité exécutif central ;

3° La gérance des affaires de l'A.K.S.S.R. sera confiée aux commissariats suivants :

Intérieur, avec une section de Prévoyance sociale ; Justice ; Instruction publique ; Hygiène ; Agriculture ; Finances ; Inspection ouvrière et paysanne ; Travail ; Conseil d'Economie nationale.

REMARQUE. — a) Les Affaires étrangères restent entièrement dans les mains du Commissariat des Affaires étrangères de la S.S. S.R. (Union des Républiques soviétiques socialistes) ; b) La direction de l'organisation militaire reste à la charge du Commissariat de la Guerre de Carélie, qui, à son tour, relèvera du corps d'armée régional le plus rapproché ; c) La garde des frontières de l'Etat sera assuréc par les organes de la Direction politique d'Etat ; d) La Direction du service de liaison sera attachée à la direction du cercle de liaison du nord-ouest, dont l'un des délégués siègera au Conseil des Commissaires de la République de Carélie ; e) Dans le but de réglementer et de diriger le commerce extérieur, il est créé un

poste de délégué près la République de Carélie, sous la dépendance du Commissariat du Commerce extérieur de la S.S.S.R. ; f) Un service de statistique est créé près le sovnarkom de la République de Carélie. Le chef de ce service fait en même temps partie du dit sovnarkom avec voix consultative ;

4° Sont autonomes dans leurs actes, en même temps que responsables devant le Comité exécutif central de Carélie et devant le Conseil des Commissaires du Comité exécutif central de Russie, les commissariats de la République autonome de Carélie dont les noms suivent : Intérieur, avec Prévoyance sociale, Justice, Instruction publique, Hygiène et Agriculture ;

5° Pour unifier l'activité des organes économiques de la Carélie soviétique, il est créé, près le Conseil des Commissaires de Carélie, un Soviet économique de Carélie. En feront partie, des représentants du Conseil d'économie nationale, des Finances, de l'Agriculture, du Travail, de l'Intérieur, du Commerce extérieur, du Conseil des Unions professionnelles ;

6° Tous les plans ayant un caractère général et se rapportant aux diverses branches de l'Economie nationale de Carélie devront être soumis au Conseil économique de l'Assemblée économique de la R.S.F.S.R. aux fins de leur unification.

7° Les langues finno-carélienne et russe sont considérées sur un même pied d'égalité sur tout le territoire de la République autonome soviétique et socialiste de Carélie.

Pour le président du Comité exécutif central de Russie :

SMIDOVITCH.

Le vice-président du Conseil des Commissaires :

KAMENEV.

Le secrétaire : ENOUKIDZE.

Moscou, Kremlin, 25 juillet 1923. »

..

La soviétisation de la Carélie orientale n'a pas effacé l'individualité carélienne, elle l'a renforcée. Sa personnalité politique en tant qu'État indépendant n'a pu se constituer en dehors du cadre fédéral de l'Union soviétique, mais sa personnalité culturelle et linguistique, partant et ethnique, a sensiblement pris forme. La langue carélienne a été introduite dans les rouages administratifs et l'enseignement se fait en carélien dans les écoles où la population carélienne est en majorité. La carélisation a été particulièrement

intense en 1925, époque où l'élément carélien a commencé à prendre possession des postes administratifs. Les fonctionnaires soviétiques ne possédant pas cette langue ont été tenus de l'apprendre et des cours de langue carélo-finnoise ont dû s'ouvrir à leur usage, à Pétrozavodsk, centre administratif de la République.

La presse locale elle-même soumise au processus de caré-
lisation comptait en 1925 deux grands quotidiens nationaux :
la *Kariela Mias* (La Campagne de Carélie) et la *Pupäinen
Kariela*. Dans le même temps, la création de régiments
nationaux caréliens était envisagée. Le 10 janvier 1926, les
premiers détachements nationaux caréliens défilaient à
Pétrozavodsk, salués au passage, en carélien, par les délè-
gués au Congrès des Soviets de Carélie, alors réunis dans
cette capitale.

(Paris)

JOSEPH CASTAGNÉ.

L'OGRE

C'est un lieu commun que de ramener les origines de l'effrayant monstre des contes populaires au nom du peuple hongrois. Ce serait, dit-on, le souvenir de l'effroi que les randonnées magyares ont causé aux habitants de la France du IX^e siècle qui est conservé dans ce mot. Les Hongrois passaient dans ces siècles pour des anthropophages et « les Ogres des contes de fées, dont nous avons été bercés dans notre jeunesse, sont les derniers échos des frayeurs trop réelles de nos aïeux »¹.

Cette croyance, pourtant, n'est pas très ancienne. Il y a cent ans précisément que le polygraphe Baron Charles-Athanase WALCKENAER la formula dans ses *Lettres sur les Contes de fée* (1826), ouvrage d'un succès incontestable². Fidèle à l'esprit germanomane du romantisme français, le Baron Walckenaër croit que les personnages fabuleux des contes français descendent des légendes des Normands envahissant le Nord de la France, et cette supposition est d'autant plus facile à faire que nous ne savons absolument rien de ces légendes. Mais la moins sympathique figure des contes populaires, il l'a réservée aux Hongres qui envahissent vers la même époque, au IX^e siècle, le territoire français.

« C'est ainsi qu'on réunit les noms des anciens Huns et des féroces Oïgours pour désigner les Madgiars, tribu tartare [1] venue des bords du Wolga... En Dacie et en Pannonie on les nomma d'abord Hunni-Gours et leur pays Hunni-Gourie : de là sont venus les noms de Hongrois et de Hongrie. Ces Hongrois, ces Hunni-Gours, ces Oïgours, sont les ogres de nos contes de fées ; ce sont ces êtres féroces qui dévorent les enfants et aiment la chair humaine tendre

1. Amédée Thierry, *Histoire d'Attila*, II, 214.

2. Cf. H. Tronchon, *Revue des Études hongroises*, 1925 [t. 3], p. 203.

et savoureuse. » Ogre et Hongre sont synonymes. « Il n'y a rien de plus certain et de mieux prouvé que cette origine. Les courses des Hongrois en Allemagne, en Italie et en France eurent lieu principalement dans le ix^e siècle et au milieu du x^e en même temps que les incursions des Normands, de sorte que le mélange de l'ancienne féerie armoricaine avec la mythologie des descendants d'Odin s'opérait en même temps que l'irruption des Ogres (Oïgours) et pendant que les horreurs dont ils se rendaient coupables et auxquelles l'imagination ajoutait encore, imprimaient la terreur à des esprits déjà imbus de tant de superstitions diverses. De cette triple alliance s'est composé, s'est complété le merveilleux de nos contes de fée » ¹.

Et le baron Walckenaër ajoute encore une longue dissertation sur la préhistoire hongroise, sur les Hioung-nou, les Tartares, le Mont Contag où un fantôme invite Boucou-Khan à occuper l'Europe, tout cela aux dépens des Hongrois.

Il est assez facile de deviner d'où afflue toute cette érudition. L'éminent orientaliste KLAPPROTH venait de publier à Paris ses travaux sur les peuples de l'Asie, où il esquisse une histoire des Ouïgours et parle même des Hongrois qui figurent chez lui sous le nom de *Ogôr* et *Ougres* ². C'est ici que le dilettante Walckenaër a pêché les noms qui servaient de support à l'échafaudage de sa théorie.

En réalité, jamais les Hongrois n'ont porté le nom *Oïgours* ou *Ougres* en Occident. Quant aux Français, ils se servaient pour dénommer les Hongrois d'un nom qu'ils empruntèrent à l'allemand ou plutôt au latin de l'Allemagne (lat. all. *ungarus* et all. *ungar*) qui lui-même remonte au slave et dont ils formèrent leurs *hungarus*, *hongre*, *ongre*, *hongreis*, *ongreis* ³. Dans nulle source historique on ne

1. Ouvr. cité p. 171.

2. *Tableaux historiques de l'Asie*, Paris 1820, p. 276. — Cf. encore du même auteur : *Mines de l'Orient*, 1820, 3^e éd. — *Asia Polyglotta*, Paris 1823. — *Mémoires relatifs à l'Asie*, Paris 1824. Dans tous ces ouvrages il est souvent question des Ouïgours.

3. Cf. l'intéressant article de Bálint HÓMAN, *A magyar nép neve és a magyar király címe a középkori latinságban*, *Történelmi Szemle* 1917 (Le nom du peuple hongrois et le titre du roi de Hongrie dans le latin médiéval). Je ne parle pas ici de l'identification des Hongrois avec les Scythes, Huns, Avars et Agareni.

saurait rencontrer une autre forme du nom du peuple hongrois. Néanmoins la théorie de Walckenaër, si faiblement assise, ne tarda pas à se répandre dans la littérature française et l'on trouve jusqu'aux temps modernes de nombreuses allusions aux Hongres qui sont des Ogres ¹.

Le Baron Walckenaër était un dilettante. Mais quelle est l'attitude de la linguistique en cette matière ? Ce n'est pas Diez, comme on le prétend généralement, mais Jacob GRIMM qui le premier rapprocha l'ogre de l'*Orcus* des Latins : « Auch das deutsche Mittelalter hegte noch Vorstellungen von einer gefräßigen, hungrigen, unersättlichen Hölle, von einem *Orcus esuriens*, d. h. dem menschenfressenden *ogre*. » Il indiqua aussi le groupe des formes romanes de ce mot : « In den romanischen märchen hat ein altrömischer gott ganz die natur eines waldgeistes angenommen, aus dem *Orcus*... ist ein ital. *orco* geworden, neapol. *huorco*, franz. *ogre*... » ²

DIEZ, dans son *Etymologisches Wörterbuch der rom. Sprachen* (1853) accepte l'explication de Grimm et ajoute encore à la liste des mots romans quelques formes espagnoles : « altp. *huergo*, *uerco* » ³.

GRÖBER s'attaqua le premier à l'étymologie *Orcus* > *ogre* ⁴. Il adopte le groupe de Diez, mais il en bannit l'ogre : « Das dort erwähnte span. *ogro* Menschenfresser, Oger, neuprov. *ogre*, franz. *ogre* können nicht desselben ursprungs sein. » Gröber ne nous dit pas pourquoi il rejette cette étymologie, mais il est facile de deviner qu'il trouve insolite la métathèse de *-rc-* > *-gr-*. Il ne propose aucune nouvelle solution du problème.

KÖRTING (*Etym. Wörterb.*) a essayé de ramener fr. *ogre* et ses dérivés espagnol et provençal à lat. *augur*, mais il juge lui-même sceptiquement son idée qui, en effet, est tout à fait impossible, *augur* donnant *eür*, comme l'on sait.

Le romaniste allemand SUCHIER reproche à M. Antoine

1. Par exemple dans la récente édition des *Contes de Perrault* par P. Saintyves, Paris, 1923, p. 299.

2. *Deutsche Mythologie*, Berlin 1875, (Nouvelle édition) pp. 261 et 402.

3. Il renvoie à Ruiz, p. p. A. T. Sanchez, *Collección IV*, 390.

4. *Vulgärlat. Substrate rom. Wörter*, Arch. f. lat. Lex. IV, 423.

THOMAS de ranger *ogre* parmi les mots d'origine inconnue dans le dictionnaire de Darmesteter-Hatzfeld, à Littré de rejeter, sans plus, le rapprochement de *ogre* au nom ethnique des Hongrois¹. Et le savant romaniste découvre de nouveau la théorie de Walckenaër... Lui aussi, en 1901, croit retrouver dans l'*Asia Polyglotta* de Klapproth (1823) le nom *ugor* des Hongrois et il apprend de l'orientaliste G. Jacob que le nom *Onogur* qui désigne les Hongrois, est un composé de *on-* 'dix' et de *ogur* : *dix ogurs*. Il cite Théophylacte et d'autres sources byzantines qui appellent les Hongrois du nom de Ὀγῶρ et établit que fr. *ogre* se trouve être du tout au tout identique au point de vue phonétique avec *Ogor* et *Ogur*. Il cite enfin à l'appui de sa thèse un texte français que nous aurons encore l'occasion d'examiner un peu plus loin.

Enfin M. F. SETTEGAST, tout en rejetant l'argument que SUCHIER a cru devoir tirer de ce texte, et en reconnaissant que les Hongrois n'ont jamais porté en France leur nom ethnique sans nasale, essaie tout de même d'expliquer ce mot comme un mélange de **orc* et de *hongre*, car il trouve que ce mot pourrait avoir subi l'influence du sens péjoratif de *bougre*².

Voilà comment la théorie romantique de Walckenaër a ressuscité sous la plume des romanistes allemands, mais cette fois-ci elle se présente bien harnachée d'une cuirasse scientifique qui lui donne incontestablement un air plus sérieux.

Les linguistes français se sont montrés plus réservés. Nous avons vu que LITTRÉ rejette la théorie de l'Ogre hongrois ; il semble plutôt approuver l'étymologie de Diez ; M. A. THOMAS ne paraît pas non plus enchanté de cette explication. Enfin Gaston PARIS en résumant l'article de Suchier (*Romania*, 1901, p. 569) annonce lui-même une étude sur ce mot, ce qui semble prouver qu'il n'était point satisfait de la

1. Kleine Beiträge zur rom. Sprachgeschichte dans *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli*, Torino 1901, p. 71.

2. *Zeitschr. f. rom. Philol.* XXXIX, 704-718. Dans *Sitzungsber. d. Wiener Akad.*, 188, 4, 71 (1926), Schuchardt a rapproché notre mot de certaines formes berbères sans dire comment il imagine le rapport de ces formes.

solution de Suchier. La mort a empêché le grand romaniste français d'exécuter son dessein.

Tout récemment M. L. SAINÉAN a étudié *ogre*¹ et tandis que d'une part il trouve qu'en effet le rattachement du mot à lat. *Orcus* est tout à fait improbable, d'autre part il n'accepte pas non plus l'explication de Suchier, car il établit comme M. SETTEGAST, que l'ancien français ne connaît d'autres formes du nom des Hongrois que celles de *Hongre* et *Ongre*, formes nasalisées.

Ajoutons de notre côté que le nom *ogur*, ainsi que *oïgour*, comme dénomination des Hongrois était entièrement inconnu en Occident où les Hongrois n'étaient désignés que des dérivés de la forme nasalisée slave *ungri*². Ainsi la théorie de Suchier est dépourvue de toute base historique tout comme celle de Walckenaër.

Dès lors si nous désirons rapporter à tout prix *ogre* au nom des Hongrois, il ne nous reste plus qu'à le faire dériver de fr. *hongre*, *ongre*, ce que personne n'a tenté jusqu'à présent. A mon avis cette hypothèse ne serait pas tout à fait absurde, car le français présente assez de cas de dénasalisation dans *on* + *cons*. A l'analogie de *convent* > *couvent*; *conroyer* > *courroyer* ≈ *corroyer*; *monsieur* > *masyö*; *monceau* > *mouceau*; etc.³ on pourrait fort bien supposer une transformation *ongre* > *ougre* ≈ *ogre*. C'est peut-être ainsi que nous devons expliquer la forme *Hugrent* qui se trouve à la place de *Hongre* dans certains manuscrits de la *Chanson de Roland* (Châteauroux et Venise⁷, cf. Stengel, *Das altfr. Rolandslied*, 1903, p. 323). Le suffixe *-ent* est peut-être le même qu'on trouve dans *Moysent*, *Moysant*, dérivés de *Moyse*⁴. Cependant cette leçon unique *Hugrent* qui d'ailleurs pourrait fort bien être née dans l'imagination du remanieur, ne suffit pas en elle-même pour expliquer la forme populaire *ogre* (sans *h*).

Néanmoins nous ne devons pas omettre le principal

1. *Les sources indigènes de l'étymologie française*, Paris, Boccard 1925, I, 265.

2. Cf. l'article cité de HÖMAN B.

3. Théodore Rosset, *Les origines de la prononciation française moderne*, Paris, 1911, pp. 178-9.

4. Langlois, *Table des noms propres*, Paris 1904, p. 454. Dans *Hugrent* l'accent tombe sur la première syllabe.

argument de SUCHIER, un texte du XIII^e siècle dont il a cru devoir appuyer sa thèse. C'est un manuscrit des *Enfances Godefroi* qui fait partie du grand roman du *Chevalier au Cygne* et où le mot *ogre* figure une fois en rapport avec la Hongrie. En réalité c'est Paulin PARIS qui a cité le premier ce texte en 1852, mais son analyse a échappé jusqu'à Suchier à tous ceux qui se sont occupés du mot *ogre* «... Plusieurs femmes, parentes de l'empereur, tombent entre les mains d'une troupe de Saxons, et courent grand risque pour leur honneur. Le chef de ces mauvais garçons est un jeune Hongrois nommé Ogre, et ce mot que nous n'avons pas rencontré ailleurs dans les anciennes chansons de geste, confirme assez bien le lien qui rattacherait l'ogre de nos contes de fée, aux Huns ou Hongrois [!] qui épouvantèrent si longtemps les populations chrétiennes »¹. Or ces mauvais garçons ne sont pas de simples voleurs, ce sont des Saxons, ennemis de l'Empereur, qui veulent venger la mort honteuse de leur chef Régnier. D'autre part, le chef de ces « mauvais garçons » n'est pas *Ogre* comme le dit encore Paulin Paris, mais *Segars de Monbrin*. Ogre est seulement l'écuyer du chef de la troupe². Voici d'ailleurs le passage critique que P. Paris n'a pas cité dans son analyse (f. 27) :

segars apele ogre qui fu nes de hungrie
cou ert uns damoisals plains de grant cortoisie
ses escuiers estoit en lui forment se fie...

Quelle preuve peut-on tirer de ce passage ? A mon sens, aucune. La chanson de geste en question remonte tout au plus à la fin du XIII^e siècle, c'est un de ces romans embrouillés et compliqués qui marquent la déchéance du genre épique. Ici Ogre est un nom propre qui revient encore plusieurs fois comme tel dans le poème :

Ogre a apele envers lui sumelie.....
quant ogres les entent trait lespee fourbie.....

1. *Hist. Litt. de la France* XXII, 395. Le manuscrit est à la Bibl. Nat. f. fr. 12558 (anc. cote citée par P. Paris : Supp. fr. 5408).

2. Cf. F. Settegast, *art. cit.*

Cet Ogre est donc un seigneur bien élevé, « plein de grande courtoisie » qui n'a rien de commun avec le monstre immonde des contes de fée. Mais comment a-t-il reçu ce nom et comment le poète lui a-t-il attaché une origine hongroise ? Il est possible, quoique peu probable, que ce nom ne soit qu'une variante du nom des *Ongres* figurant très souvent avec les Saxons comme ennemis de Charlemagne dans les chansons de geste, et alors il pourrait être expliqué, ainsi que *Hugrent*, par un phénomène de dénasalisation. Mais il est encore plus plausible que le poète médiéval, si fécond dans l'invention de ces noms fantastiques, s'est avisé de dénommer ainsi son personnage et que l'homonymie lui suggéra l'idée de le reléguer dans ce pays fabuleux qu'est la Hongrie surtout dans les romans du XIII^e et du XIV^e siècle. C'est la même ressemblance qui a fait écrire à un copiste du *Perceval* de Chrétien de Troyes *hongre* au lieu du *ogre* des autres manuscrits¹. Cela prouve seulement que la ressemblance des deux mots a frappé déjà les Français du moyen-âge.

Que cela se soit passé ainsi, les autres manuscrits des *Enfances Godefroi* en font preuve. En effet, le manuscrit cité par Paulin Paris est le seul où le personnage en question s'appelle *Ogre*. Dans un autre nous lisons :

segars apiele *oultre* qui nes ert de hungrie...²

Dans un troisième, même le nom de Hongrie est remplacé par un autre nom de pays fantastique :

Segars apele *ontre* qui ert nes desclandie...³

Et tous deux écrivent *ontre* ou *oultre* à plusieurs reprises. Enfin l'épisode manque tout à fait dans un autre manuscrit⁴.

Ajoutons enfin que le manuscrit édité par Hippeau (*Gode-*

1. Cf. ci-dessous, p. 368,

2. Bibl. Nat. ms. fr. 786.

3. Bibl. Nat. ms. fr. 12569.

4. Bibl. Nat. ms. fr. 795. Je dois ces variantes à l'aimable obligeance de M. Andor VASKÓ.

froi de Bouillon, 1877) présente la forme *Olré* dans le même vers¹.

Il serait difficile d'établir dès maintenant laquelle des leçons est la plus ancienne ; tant y a que nous sommes si loin du monstre des contes que même en supposant que la variante *ogre* est la plus ancienne, nous devons reconnaître que trois copistes sur quatre n'ont vu aucun rapport entre *ogre* et *Hongrie* et ont remplacé la leçon originale par d'autres variantes.

D'ailleurs les historiens contemporains des invasions hongroises, qui ne ménagent pas, fort naturellement, ce dernier peuple barbare qui vient dévaster leur pays en même temps que les Normands, ne parlent jamais, en accusant les Hongrois des pires méfaits, de leur anthropophagie. Cette accusation, nous ne la trouvons que chez un seul historien, un Allemand : REGINO qui en décrivant les Hongrois mentionne selon le bruit public (*Jama*) que les Hongrois mangent de la chair crue, boivent du sang et dévorent les cœurs des ennemis arrachés tout vifs en guise de remède².

Cependant le compilateur allemand dans cette partie de son œuvre, où d'ailleurs il appelle les Hongrois des Scythes, n'a fait qu'accorder le célèbre chapitre de JUSTIN sur les Scythes que le moyen-âge identifiait avec tous les peuples venant de l'Orient, la « froide Scythie » (Ronsard), avec un morceau d'ISIDORE DE SÉVILLE qui en parlant de la Scythie affirme que plusieurs peuples de ce pays vivent de viande et de sang humains (*Orig.* XIV, 3, 31-32) : « Ex quibus quædam agros incolunt, quædam portentosæ ac truces *carnibus humanis et eorum sanguine vivunt* »³.

1. E. SERTEGAST (*art. cité*) a déjà fait justice de cet argument de Suchier, mais comme il ne connaissait que la variante de l'édition de Hippeau, il nous semblait utile de remettre au point la question. D'ailleurs en connaissant toutes les variantes on peut douter que son hypothèse concernant le personnage d'*Olré* puisse être maintenue.

2. *Mon. Germ. Script.* I, 600.

3. Le passage d'Isidore a inspiré visiblement aussi l'auteur de l'*Exordia scythica* (MGSS, *Auctores antiquissimi* IX, 310 ss) qui affirme la même chose. De Regino et de l'*Exordia* cette croyance a passé dans la plus ancienne *Gesta* hongroise, celle de l'ANONYME du roi BÉLA. RUEHL (*Neue Jahrb.* CXXI, 573) a montré qu'elle remonte au roman d'Alexandre le Grand où elle est de provenance juive.

Cependant cette croyance savante n'a dû guère sortir des murs des cloîtres, du moins en territoire français on n'en trouve nulle trace. Il est assez difficile d'imaginer que cette fausse identification des Hongrois et des Scythes anthropophages ait été le point de départ de la formation de la figure de l'ogre dans la croyance populaire.

Si nous voulons connaître l'origine de l'ogre, le premier devoir est d'établir quels sont les plus anciens textes qui connaissent l'ogre. C'est, à ce qu'il paraît, dans les œuvres de CHRÉTIEN DE TROYES qui sont en si intime rapport avec le monde des contes populaires, que l'on rencontre la première fois le mot *ogre*¹. Dans une variante de *Lancelot* le chevalier intrépide suivant la piste du chevalier inconnu qui a emmené la femme du roi Arthur, reçoit cette réponse lorsqu'il essaie de se renseigner auprès de gens qu'il rencontre en chemin :

Par foi, seignor, Meleaguanz,
Uns chevaliers corsuz et granz,
Fiz le roi des *ogres* l'a prise².

D'autre part nous lisons dans *Perceval* :

Si est escrit qu'il est une heure
Que tous li roiaumes de Logres,
Dont jadis fu la tiere *al Ogres*
Ert destruite par celle lance.

Dans une autre variante *Ogre* est au pluriel :

Del sanc tot cler que de plore
Ert escrit que il ert encore
Que toz li reaumes de Logres

1. Les dictionnaires de Godefroy et de Littré ne mentionnent pas de textes remontant au delà du xvi^e siècle. Les textes qui vont suivre ont déjà été cités par M. SETTEGAST (*art. cit.*).

2. W. Foerster, *Christian v. Troyes sämtl. erh. Werke*, IV, Halle, 1899; v. 641, ms. T, var. 41 et 43. Les autres manuscrits donnent la leçon *Gorre* ou *Goirre*. Pour le mot *ogre* chez Chr. de Troyes cf. W. Foerster, *Kristian v. Troyes, Wörterbuch zu seinen sämtlichen Werken*, Halle 1914 (Rom. Bibl. XXI). M. SETTEGAST rejette cette variante comme de nulle valeur probante vis-à-vis de la majorité des autres leçons. Nous croyons devoir affirmer que c'est précisément cette variante qui a gardé forme et sens primitifs du mot.

Qui jadis fu la terre *as ogres*
Ert destruite par cel lance ¹

L'exemple suivant est du xiv^e siècle, c'est dans la *Lettre de Faramont à Méliadus* que nous lisons ² :

Par vos se puet bien maintenir
L'onor del roaume de Logres ;
Se tuit li sesne estoient *ogres*,
Si n'aurent ils à vos durée.

Dans les textes que nous venons de citer *ogre* n'a pas manifestement le sens de monstre anthropophage. Chez CHRÉTIEN DE TROYES c'est le nom d'un souverain dont on a enlevé le royaume grâce à la sainte lance, ou le nom d'un peuple ou d'un roi chez lequel Meleaguanz entraîne la femme d'Arthur ; dans le texte du xiv^e siècle les *ogres* paraissent désigner des gens très forts qui figurent sans doute dignement dans une expression hyperbolique. L'ogre mangeur de chair humaine paraît tout d'abord dans les *Histoires ou Contes du temps passé* de PERRAULT, en 1697, notamment dans le *Petit Poucet* qu'un ogre veut dévorer avec ses frères, dans la *Belle-au-bois-dormant* que sa belle-mère ogresse veut manger en sauce avec tous ses merveilleux enfants et dans le *Chat botté* qui croque un ogre métamorphosé en souris.

Mais revenons à nos plus anciens exemples. Nous voyons que l'ogre est absolument introuvable dans les

1. C'est G. Huet qui a appelé l'attention sur ce passage : *Ogre dans le Conte du Graal*, Romania XXXVII, 301. Dans sept manuscrits on trouve *Ogres*, tandis que dans Bibl. Nat. ms. fr. 1429, f 48 v^o col. b l'expression est changée en *as Ongres*. Sans doute le copiste qui ne comprenait plus le sens du mot dans ce passage, a cru bien faire en lui substituant le nom des Hongrois qui lui ressemble. Ce copiste était un Walckenaër avant la lettre. Le passage cité est le v. 7544 dans l'édition de Potvin et le v. 6129 ss. dans l'édition de Freiburg, Ragoczy 1912. Pour la bibliographie cf. W. Foerster, *Wörterbuch*, 1914.

2. Publié dans *Revue d. l. romanes*, XXXV, p. 233, et cité par Sainéan, ouvr. cit. I, 265. L'exemple cité chez Godefroy : « Les ogres fiers leur soif mesme y estanchent... » que G. cite d'après G. Dassy se trouve en réalité selon M. G. Huet (Romania XXXVII, 305, n. 2) dans la *Gallie* de G. Le Fevre (1578) et signifie *onagre* ; il n'a donc aucun rapport avec notre problème.

chansons de geste, ce qui devrait faire rêver les partisans de la théorie de l'ogre hongrois puisque c'est ici que les Hongrois jouent assez souvent le rôle odieux des ennemis de la chrétienté. Par contre nous l'avons rencontré à deux fois dans les romans de Chrétien de Troyes où le peuple hongrois est absolument inconnu. Le roi Arthur ne rencontre les Hongrois que dans les chansons de geste du xiv^e siècle, comme par exemple dans *Claris et Laris*, époque où la fusion des deux genres, d'abord nettement séparés, s'est déjà accomplie¹.

Dans les passages que nous avons cités, le mot *ogre* rime à deux reprises avec Logres, nom du pays du roi Arthur. M. Ferdinand Lot a montré que ce nom est le nom gallois de l'Angleterre et correspond à gall. *Lloegyr*. Dans *Lancelot* le héros du roman se dit originaire de Logres, c'est-à-dire Anglais².

Or cet Anglais Lancelot en poursuivant le ravisseur de sa dame arrive dans le royaume de Bademagu, roi de Gorre ou plutôt, selon notre variante, roi des Ogres. Le fils de ce roi Mélégant était le chevalier inconnu qui parut à la Cour d'Arthur et enleva la femme de celui-ci. Dans le royaume de Bademagu Lancelot trouve toute une multitude de gens prisonniers de Bademagu qui se disent des Logriens, mais qui ne peuvent rentrer dans leur pays et ceux-ci viennent aider Lancelot dans sa lutte pour la délivrance de Genièvre. Depuis l'étude de Gaston Paris sur *Le Conte de la Charrette* (Rom. XII, 510) nous savons que ce conte apparemment chaotique cache une variante celtique de la légende d'Orphée, Lancelot est ici l'Orphée descendant sur le pont de l'épée aux enfers pour délivrer sa dame. Ainsi le pays des Ogres c'est l'enfer, le règne d'Orcus, dont « nul ne retourne », écrit le poète³.

L'ogre de *Lancelot* est dès lors synonyme d'Orcus et ainsi

1. Notons cependant que dans le *Lancelot en prose* on trouve une certaine demoiselle de Hongrefort dont le nom paraît une dérivation fantaisiste du nom des Hongrois. Cf. Ferdinand Lot, *Etude sur le Lancelot du Lac en prose*, Paris 1918.

2. *Op. cit.*, p. 141 et 231.

3. Je ne saurais expliquer le *Gorre* et *Goirre* des autres variantes pas plus que Gaston Paris, *art. cité*, p. 513.

nous sommes revenus insensiblement à l'ancienne étymologie de *ogre*.

D'autre part le passage de *Perceval* où l'on rencontre le mot *ogre* reçoit un sens complet si l'on prend ce mot pour synonyme d'*enfer*¹. La sainte lance, dégouttant du sang du Christ, a détruit jadis le pays de l'Ogre-Orcus, c'est-à-dire l'Enfer. Le mysticisme chrétien, l'idée de la rédemption, qui explique d'ailleurs aussi certaines autres parties du roman², donne la clef du passage obscur.

Comme cette interprétation signifie un retour à la théorie de DIEZ-GRIMM, nous avons à tenir compte des griefs des linguistes. Nous avons pour nous le témoignage des langues parentes et la sémantique, contre nous l'histoire phonétique. Selon le *Rom. Etym. Wörterb.* de MEYER-LÜBKE qui, adoptant la théorie de Suchier, sépare la famille d'*Orcus* de celle d'*Ogur* où il range *ogre* et ses dérivés, *it. orco* « Popanz, revenant », v.-lomb. v.-ligur. *orco* « triste, misérable » ; rhétor. *örk, yerlk* « homme sot » ; logod. *orku*, suisse *nortse* « sorcier » ; esp. *Huergo huerco*³ « enfer, civière » appartiennent tous à la famille d'*Orcus*. Ainsi avec le portugais, peut-être pas assez étudié à ce point de vue, le français serait la seule langue romane en Occident où la famille d'*Orcus* n'aurait pas laissé de trace ! Or c'est précisément sur le territoire du Nord de la France que nous avons un témoignage historique qui prouve qu'ici encore au VII^e siècle le peuple croyait à *Orcus* et invoquait ce dieu païen dégénéré en démon dès cette époque. C'est dans la vie de saint Éloi (m. 659) que nous lisons que le saint blâmait dans un de ses discours ceux qui pratiquaient cette vieille superstition : « Nullus nomina demonum, aut Neptunum, aut *Orcum*, aut *Dianam*, aut *Genis-*

1. M. F. Lot considère ce passage comme étant dû à l'inintelligence des poètes par rapport à la légende du Graal (*ouvr. cit.*, p. 223).

2. Cf. l'étude de Gilson dans *Romania*, 1924.

3. Le grand dictionnaire anglais de Murray (*A new engl. Dictionary*) écrit ceci au mot *Ogre* : « The OSp. reprs. of *Orcus* were *huerco* (*Percivall*) *huergo*, *huergo* (*Diez*). » Je ne sais pas à quel *Percivall* Murray fait allusion, mais si en réalité on rencontre un *huerco* dans un *Perceval* espagnol avec le même sens que chez Chrétien de Troyes, l'étymologie de *ogre* cesse d'être problématique.

cum, aut ceteras eiusmodi ineptias credere aut invocare praesumat¹. »

Cependant le scepticisme des linguistes concernant l'étymologie *Orcus* > *ogre* paraît justifié, car la métathèse de *-rc-* > *-gr-* est en effet insolite dans l'histoire du francien². La forme régulière serait **orc* [cf. *porcum* > *porc*]. Cependant toute difficulté est éliminée si l'on fait remonter *ogre* à un des dérivés de *Orcus*. Tel pourrait être lat. *orcīnus* « infernal, de l'enfer », ou lat. médiév. *orcigenus*³ « infernal », ou bien même une forme hypothétique **orcānum* formée à l'analogie de *Oceānum*. Si nous prenons *orcīnus* ou *orcigenus* pour point de départ, nous devons aussitôt supposer que l'accent a passé de très bonne heure au radical pour donner fr. *ogre*. En effet, à côté de l'évolution régulière lat. *-inu* > fr. *-in* on trouve *Londinum* > **Lóndinum* > *Londres*. Peut-être faut-il penser aussi à l'influence du proparoxyton de gr. ὄρκυνος (> lat. *orcynus*) (Plin. 32, 53, 6) « pelamidum generis maximus, similis tritoni », nom d'un poisson très grand, sorte de triton, car on verra plus loin que dans le voisinage de l'*ogre* nous trouvons aussi des monstres marins.

Tant y a que pour expliquer *ogre* nous devons partir d'un **orknu*, dérivé d'une des formes citées ci-dessus. Alors on aurait l'évolution suivante : **orcīnum* ou **orcigenum* ou **orcānum* > **orknu* > **orkene*, **orkne* > **orcre* > *ocre* et *ogre*. Pour l'évolution de **orkene*, *orkne* cf. *ordinem* > *ordene* > *ordre*; *diaconum* > *diakene* > *diacre*; *pampinum* > *pampre*; *cophinum* > *cofre*, etc. Pour la disparition par voie de dissimilation de la première *r* dans **orcre*, **orgre* cf. l'homonyme de notre *ogre*, un autre *ogres* qu'on rencontre également dans *Lancelot* et qui signifie *orgue*. Ce mot dérive comme

1. Cité par Grimm, *Deutsche Myth.* Append. 402.

2. Rappelons cependant le nom de l'île Majorque, lat. *Maiorca*, qui dans les chansons de geste présente toujours la forme *Maiogre*. Cf. Langlois, *Table des noms propres*.

3. Le seul exemple qui me soit connu est cité dans Benoist-Goelzer, *Nouveau dictionnaire lat.-fr.*, mais dans les homélies de Bédâ auxquelles il renvoie (*Homil. S. v.*) je ne l'ai pas trouvé, ne pouvant pas déchiffrer le sens de cette abréviation. Je rappelle que les homélies qui figurent sous le nom de Bédâ ne sont pas de lui.

orgue de *organos* et a dû passer par la forme *orgres* que nous avons réellement dans une variante¹. A côté de cette forme assez rare on trouve la forme régulière sans *r* final : *orgue*. Le dérivé primaire *ocre* se trouve selon M. Sainéan² dans le champenois de l'Aube (Forêt de Clairvaux) : « Oh le peut *ocre*, oh, le vilain *ocre* ! » (Bauduin). Il est évident d'autre part, que le mot *ogre*, tout comme *organos* > *ogres*, *diakne* > *diacre* est une forme mi-savante, car il n'a pas suivi le type de *torquere* > *tordre*, *surgere* > *sourdre*.

Quant à la forme hypothétique **orknu* que nous avons considérée comme l'ancêtre de *ogre*, on ne la trouve pas, il est vrai, dans les inscriptions et gloses, mais on la rencontre, je crois, comme mot d'emprunt, dans l'ancien anglais. Un mot de *Beowulf*, le plus ancien poème anglais, a déjà été rapproché de *orcus* par Jacob Grimm. Dans l'antre sous-marin du terrible monstre Grendel, dit le poème anglais, ont pris naissance toutes sortes de monstres, tels les géants, les elfes et les *orcneas* (v. 111) :

... thanon untydras ealle onwōcon,
 eotenas ond ylfe ond *orcneas*,
 swylce gīgantas, tha wið gode wunnon
 lange thrage ; the him ðoes lēan forgeald³.

Le *orcneas* de *Beowulf* a donné tout au moins autant de besogne à tailler aux germanistes que notre *ogre* aux confrères romanistes. GRIMM l'a rangé sans se soucier autrement de l'explication linguistique, dans la famille de *Orcus*, le sens de « monstre marin » lui paraissait en dire assez. KLUGE (*Zum Beowulf*, Bonner Beitr. IX, 188) n'approuve pas cette explication, car *Orcus* n'explique pas le *n* de *orcneas*. Il serait plutôt tenté d'y voir une forme parente

1. Cette explication est due à W. Foerster dans l'édition citée p. 474, au vers 3534. Le distingué romaniste cite à ce propos aussi notre *ogre* qu'il fait remonter à *Orcus* ; c'est, comme il dit, un « bel exemple » de la métathèse de *re* > *gr*.

2. *Ouvr. cit.*, I, 265.

3. Je cite l'édition bilingue de Moritz Trautmann, *Das Beowulflied*, Bonner Beitr. z. Anglistik, Bonn, 1904. Voici la traduction du passage cité : « ... de là sortirent tous les monstres [unholden], géants, elfes et *orcneas*, ainsi que les *Gigantes*, qui luttèrent longtemps contre Dieu : il les en punit bien. »

de v.-scand. *orkn* « phoca barbata » et quant à la désinence *-eas* il l'interprète comme une erreur pour *-eoh*. A l'opposition de Kluge, BUGGE (*Ueber Beow.*, Bonner Beitr. XII, 80) a maintenu son ancienne opinion qui lui faisait rattacher ce mot à *Orcus* ; et il cite à preuve le dérivé de *Orcus*, *orc* qu'on trouve en anglo-saxon et dans toute la Germanie (cf. Grimm, Wörterbuch, *orke*, *ork*, *org*). Il cite même les formes romanes qui désignent toutes un être infernal, une sorte de démon. Mais le *n* de *orcneas* lui cause aussi beaucoup de souci. Un peu plus tôt il était d'avis que *orcneas* était une forme ressemblant à v.-angl. *Perseás*, *Indeás*. Mais maintenant il trouve que par là *n* de *Orcneas* n'est pas expliqué. « Dies *n* liesse sich aus einem lat. *orcinus* oder aus der association mit einem einheimischen worte (wie das *n* im altnorw. markn *r* mercatus, und im altn. *Orkneyjar*, Orcades) schwerlich erklären. » Et abandonnant cette explication que je trouve la seule plausible, il essaie d'expliquer *orcneas* comme un composé à l'opposition de tous ses parents germaniques et romans. Finalement TEN BRINK (*Beowulf*, Strash. 1888, p. 10) trouve un *Orceás* sans *n*, qu'il considère comme le dérivé « correct » de *Orcus* (*Corpus Gl.* 1080) et qui est une glose au mot latin *immanes* et cherche dans la graphie *orcneas* une influence du mot latin équivalent.

Toutes ces interprétations compliquées qui contredisent toute logique et tout bon sens, font ressembler le cas de *orcneas* à celui de *ogre*. Là comme ici la signification du mot nous renvoie à *Orcus*, mais l'étymologie n'est pas acceptée pour de prétendues raisons phonétiques. Je crois que c'est le dictionnaire de MURRAY qui a trouvé juste en supposant au lieu de toutes ces explications embrouillées à plaisir un singulier **orken* (ou plutôt *orkn*) conforme au pluriel *orcneas* et d'autre part BUGGE a donné la vraie solution du mot en le rapprochant de *orcinus*. Le mot de *Beowulf* correspond parfaitement à la forme gallo-romane que nous avons supposée en cherchant l'ancienne forme de *ogre*. Les *orcneas* ou **orken* ont passé de la mythologie latine dans la mythologie anglaise tout comme les *Gigantas-géants* mentionnés dans le vers suivant. Dès lors en Germa-

nia comme en Romania on trouve à la fois la famille démoniaque de lat. *Orcus* et celle de lat. **orknu*.

Que le *orcneas* de Beowulf est identique pour la signification avec *ork* répandu dans toute la Germanie, cela est prouvé le plus manifestement par le témoignage d'un poète allemand du xv^e siècle, VINTLER, qui écrit ainsi :

so sagt auch maniger ze teute
er hab den *orken* und *elben* gesehen ¹.

Orke avoisine ici la même famille de monstres, les *elfes*, que dans *Beowulf*.

Comme ainsi les conditions historiques de l'étymologie de *Orcus* ou plutôt *orcinus* > *ogre* paraissent bien établies, ce serait pousser le scepticisme outre mesure que d'exclure le mot français de la famille du groupe roman de *Orcus*. D'ailleurs ce ne serait pas le premier cas d'une divinité antique dégénérée en démon, on connaît *Neptunus* > *lutin*, *Diana* > *gene*, *Fata* > *jée* ².

Mais peut-être convient-il de rappeler aussi le sens mythologique de notre preuve tirée du Beowulf. La signification et le milieu de *orcneas* jettent une vive lumière sur le mot français. Comme nous l'avons vu, les *orken* sont nés dans l'ancre de Grendel. Or ce Grendel est un démon de taille gigantesque, buvant du sang humain et croquant volontiers les habitants terrestres. Il habite dans les profondeurs marécageuses de la mer (*nicera mere*, *nichsenmeer*) où l'on ne peut pénétrer que par un passage étroit où ne peut descendre qu'un seul homme à la fois (*an-paðas* = *ein-pfade*), tout comme Lancelot lorsqu'il entre dans le pays des ogres, en passant le pont de l'épée. Et quel terrible monstre que ce Grendel dont Beowulf délivre Heorôt, le château des plaisirs de Hrôdgâr ! Il s'y glisse la nuit comme l'ogre qui veut manger Petit Poucet et ses frères et croque à belles dents les héros dormants. « Il saisit vite tout d'abord un des guerriers dormants, le déchira et mordit sans pitié son

1. Cité chez Grimm, DWb. *orke*. Bugge a déjà montré l'importance de ce passage (cf. *art. cit.*).

2. Cf. Sainéan, *Sources indig.* I, 263.

corps, but le sang coulant à flots ; il ingurgita avec une gloutonnerie criminelle : bientôt il eut fini de manger toutes les parties du cadavre, pieds et mains... » (740). Voilà l'ogre ! L'*Orcus* latin et le Grendel anglais sont des frères et les *orcneas* prennent dignement place dans l'ancre de ce monstre. De l'Italie où l'Arioste a éternisé la figure de l'*Orco* anthropophage dans son *Roland Furieux* (ch. XVII) jusqu'aux îles britanniques ces démons-vampires se peignaient sous des couleurs effrayantes dans l'imagination populaire.

Cette parenté avec les monstres britanniques ainsi que la mention de l'ogre dans les légendes d'origine britannique nous font comprendre que certaines variantes du Petit Poucet emploient à la place de l'ogre l'expression *Sarrasin de Bretagne*¹. Ne faut-il pas supposer que cette expression a gardé le souvenir de la parenté britannique ? L'ogre des romans d'Arthur, le démon de Beowulf sont localisés en territoire britannique. Ne serait-on pas tenté de croire que le mot français *ogre* s'est répandu en France en partant du territoire anglo-normand ? Car à mon sens, le *Sarrasin de Bretagne* n'est autre que l'*ogre de Logres*. Quoi qu'il en soit, la continuité de la croyance à l'ogre se trouve démontrée à partir du *Beowulf* (viii^e siècle) à travers les romans arthuriens (xii^e siècle) jusqu'aux *Contes* de Perrault.

Pour tirer notre leçon du cas *ogre* il est intéressant d'observer que des linguistes distingués comme Suchier et Meyer-Lübke rejettent pour une difficulté phonétique une étymologie qui paraît juste au point de vue sémantique et qu'ils inventent une explication qui est juste selon les lois phonétiques, mais absurde si l'on essaie d'en faire la preuve historique.

L'ogre qui excite l'imagination des enfants français n'a en effet rien à faire avec les Hongrois, puisqu'il existe en réalité, il mange les hommes et les enfants de préférence : il est *Orcus*, la Mort.

1. Cf. P. Saintyves, *Les contes de Perrault et les récits parallèles*. Paris, Libr. crit. 1923, p. 299. M. Saintyves semble ajouter foi à la légende de *ogre-ongre*. Il n'attache aucune importance aux variantes que nous venons de citer.

Un grand dilettante moderne qui n'est autre qu'ANATOLE FRANCE a deviné avec son rare bon sens et sa profonde intuition poétique les conclusions que l'on vient de lire. En effet il fait parler ainsi ses personnages dans un petit mémoire sur les contes de fée (*Le livre de mon ami*), auquel il donne, comme jadis Walckenaër, la forme du dialogue :

RAYMOND

... Toutefois ceci est assez probable que les contes de fées, et notamment ceux de Perrault procèdent des plus anciennes traditions de l'humanité !

OCTAVE

Je vous arrête, Raymond. Bien que peu au fait de la science contemporaine, et plus occupé d'agriculture que d'érudition, j'ai lu dans un petit livre fort bien écrit que les ogres n'étaient autres que les Hongres ou Hongrois qui ravagèrent l'Europe au moyen-âge...

RAYMOND

Nous avons changé tout cela, mon cher Octave, et votre petit livre, qui a pour auteur le baron WALCKENAËR, est bon à faire des cornets. Les *Hongrois* s'abattirent, en effet, comme des sauterelles sur l'Europe à la fin du XI^e siècle. C'étaient d'épouvantables barbares ; mais la forme de leur nom dans les langues romanes s'oppose à la dérivation proposée par le baron Walckenaër. Dieu donne au mot ogre une plus ancienne origine ; il le fait sortir du latin *orcus*, qui selon Alfred Maury, est d'origine étrusque. *Orcus* est l'enfer, le dieu dévorant, qui se repaît de chair et préfère celle des enfants au berceau... »

Et c'est aussi notre conclusion.

(Université de Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

CHRONIQUE

LA LINGUISTIQUE HONGROISE¹

(1923-1926)

L'œuvre la plus considérable de la linguistique hongroise est indubitablement le *Magyar Etymológiai Szótár* (Dictionnaire étymologique hongrois), par MM. Zoltán Gombocz et János Melich, encore inachevé. Les sept premières livraisons ont paru de 1914 à 1918, mais par suite de la misère consécutive à la guerre ce n'est que maintenant que l'Académie Hongroise a pu éditer la huitième². Cet ouvrage ne traite pas seulement les mots de la langue littéraire, il contient aussi les formes dialectales et même les noms propres qui présentent quelque intérêt au point de vue linguistique ou historique. Ce sera donc plus qu'un simple dictionnaire étymologique. Il n'éclaire pas seulement les mots fondamentaux, mais aussi les dérivés les plus importants, et au lieu de se borner à traiter l'origine des mots il en retrace l'évolution au point de vue de la forme et du sens. Il est visible que les données ont toujours été contrôlées avec exactitude et les recherches antérieures soumises à une critique méthodique. Cet ouvrage couronnera dignement la série des dictionnaires hongrois rédigés selon la méthode historique et parmi lesquels le *Magyar Nyelvtörténeti Szótár* (Dictionnaire historique de la langue hongroise) — publié par Gábor Szarvas et Zsigmond Simonyi (Budapest, 1890-93) — est le recueil du vocabulaire des manuscrits et des imprimés des XVI^e et XVIII^e siècles ; le *Magyar Oklevélszótár* (Dictionnaire hongrois des chartes) — publié par M. Gyula Zolnai d'après les

1. Voir Irén Sebestyén-Németh, *La linguistique finno-ougrienne*. Revue des Etudes hongroises 1923 [t. 1], pp. 158-165 ; 1925 [t. 3], pp. 73-91. — Joseph Szinnyei, *L'Académie hongroise et la linguistique hongroise*. Ibidem 1926 [t. 4], pp. 41-61.

2. La neuvième livraison vient de paraître : *Darvadoz-Dunnyog*, col. 1281-1440.

Travaux d'István SZAMOTA (Budapest, 1902-06) — est un recueil des mots contenus dans les pièces d'archives ; le *Magyar Tájékoztató* (Dictionnaire dialectologique hongrois) — publié par M. József SZINNYEI (Budapest, 1893-1901) — est le recueil des mots de la langue populaire et le *Magyar Nyelvújítás Szótára* (Dictionnaire de la rénovation de la langue hongroise — publié par Kálmán SZILY (Budapest, 1902, II^e partie 1908) —, contient les néologismes hongrois.

C'est aussi dans les éditions de l'Académie Hongroise des Sciences, que paraît le *Magyar Nyelvtudomány Kézikönyve* (Manuel de linguistique hongroise), dont les premières livraisons ont déjà fait l'objet d'un compte-rendu dans cette revue (cf. *Revue des Etudes hongroises*, I [1923], p. 161 et II [1924], p. 106). Ont paru depuis dans cette collection : Bálint HÓMAN, *A magyarok honfoglalása és elhelyezkedése* (La conquête de la Hongrie par les Hongrois et leur installation), János MELICH, *A honfoglaláskori Magyarországon* (La Hongrie à l'époque de la conquête). Le dernier de ces ouvrages est encore inachevé, la quatrième et dernière livraison devant paraître ultérieurement. Dans son livre sur la conquête de la Hongrie, M. Bálint HÓMAN établit, en soumettant à une critique minutieuse les sources hongroises et étrangères et les recherches relatives à la question, que la conquête fut l'entreprise consciente et méthodique d'un peuple possédant une organisation nationale et une assez haute culture politique et militaire. Dans cet ouvrage, de même que dans les études qu'il a publiées récemment et où il examine la tradition hongroise relative aux Huns ainsi que les œuvres des historiens hongrois du moyen-âge, M. Hóman utilise et met à profit les résultats des recherches linguistiques.

Le but que M. János MELICH se propose dans son ouvrage est d'établir, à l'aide de la linguistique, quelle langue parlaient les peuples que les conquérants magyars trouvèrent, quand ils occupèrent la Hongrie, c'est-à-dire dans la seconde moitié du IX^e siècle et la première moitié du X^e, sur le territoire de ce pays. L'auteur procède par l'examen, selon les méthodes linguistiques les plus sévères, des noms propres, géographiques ou autres, qui ont survécu à la conquête ou qui datent de cette époque. Au IX^e siècle, la Hongrie appartenait à la sphère d'intérêts de deux grandes puissances, l'empire franc s'efforçant de s'étendre sur la moitié occidentale du pays et l'empire byzantin sur la partie orientale. Les trois premières livraisons de cet ouvrage, les seules parues jusqu'à présent, traitent des parties orientales et méridionales au point de vue ethnologique. Il existe aussi des données historiques prouvant qu'à l'époque en question ce territoire était habité par

des Bulgaro-Turks, sujets de l'empire bulgare situé au sud du Danube. Avec une force démonstrative véritablement surprenante, les noms géographiques viennent compléter les données historiques et les rendre indubitables, et attestent en même temps qu'à partir du v^e siècle de notre ère, époque où il fut habité par les Huns, et jusqu'à la fin du ix^e siècle, c'est-à-dire jusqu'à la conquête hongroise, la continuité ethnologique et linguistique turke ne fut pas interrompue sur ce territoire. Les noms de fleuves (hongrois moderne) *Szamos*, *Temes*, *Körös*, *Maros* (v. - hongrois *Somuš*, *Timiš*, *Kriš*, *Moriš*) ne peuvent s'expliquer, historiquement aussi bien que linguistiquement, que par un emprunt au bulgaro-turk. Il est hors de doute que ces quatre noms de fleuve sont d'origine indo-européenne. Selon diverses données notées plusieurs siècles avant la conquête hongroise, la forme en était *Samus*, *Tibis*. *Gris*, *Maris*. Le changement *Tibis* > *Timis*, *Gris* > *Kris* est la preuve d'une évolution linguistique turke, la survivance du *s* final ne saurait être également qu'une particularité linguistique turke d'où sortit plus tard le *š* du nom hongrois. La langue hongroise n'a pu emprunter ces noms ni au roumain ni à aucune des langues slaves, car dans celles-ci, le *s* final ne se serait pas maintenu. C'est le contraire qui s'est passé : les langues slaves, aussi bien que le roumain et naturellement aussi le dialecte saxon en Transylvanie, ont emprunté ces noms de fleuves au vieux hongrois. C'est aussi par cette voie qu'a passé dans le hongrois et du hongrois dans la langue des peuples environnants le nom de la *Tisza*, dont l'auteur montre également l'origine thraco-dace. Mais c'est aussi de l'époque de la conquête que datent les noms hongrois, d'origine turke, des fleuves *Karassó* \approx *Krassó* (< turk *kara* + *sü* « eau noire ») et *Küküllő* (< turk **kükäläk* \approx **kökäläk* « kökényes, [bordé] de prunelliers »). Parmi les noms hongrois de personnes que l'on rencontre en Transylvanie au x^e siècle il est hors de doute qu'il y en a aussi qui sont d'origine turke. C'est ainsi que *Keán* (< turk *kaγan* « prince ») est un vestige de l'ancienne civilisation préislamique turke, tandis que *Szoltán* > *Zoltán* (< turk *soltan*, « rex, princeps ») appartient déjà à la civilisation turke du temps de l'influence arabe. Les noms de *Karoldu* et *Sarollu*, portés par les filles de *Gyula*, un des seigneurs de la Transylvanie (x^e siècle), sont également d'origine turke (< *kara* + *aldy* « belette noire » ; *sary* \approx *šary* + *aldy* « belette blanche ») ; la seconde de ces princesses épousa le prince Géza et fut la mère du roi Saint Etienne.

C'est également un mot d'origine turke, mais passé en hongrois par l'intermédiaire d'une langue slave, que le nom de fleuve *Laborc*, qui était à l'origine un nom de personne (< turk *alpbars*

« héroïque léopard ») ; quant au nom de *Haram* (v. hongr. *Chrám*), il est emprunté au slave, mais n'était en slave que la traduction du bulgaro-turk *käl*.

C'est qu'en effet les Hongrois ne trouvèrent pas seulement des Bulgaro-Turks sur ce territoire, mais aussi des Slaves qui ne s'y étaient établis — en certains lieux — qu'après le vi^e siècle, comme M. MELICH le prouve à l'aide de données nouvelles telles que le nom sud-slave du latin *Sirmiam* : *Srěmz* et sud-slave *Sáva*, *Dráva* remplaçant les noms les plus anciens de *Savus*, *Dravus*. Dans le comitat de Szerém, en Slavonie, les Hongrois s'établirent dès le x^e siècle et cohabitèrent avec un peuple de langue slave, comme le prouvent les doubles appellations telles que : hongr. *Kölpén*, *Szota*, *Atya*, *Csapa* ~ serbo-croate *Kùpinovo*, *Sotin*. *Čepin* et vieux slave *Otin*, noms de personnes et de lieux hongrois qui donnèrent en slave des noms de lieux. M. Melich recherche aussi, en s'appuyant sur les noms de lieux, quel était le peuple slave que les Hongrois trouvèrent dans le Szerémség (Sirmie), entre le Danube et la Tisza, et plus haut, jusqu'aux comitats de Sáros et Ung. Ce peuple ne pouvait être qu'un peuple sud-slave, comme l'atteste une étude détaillée de l'histoire des noms hongrois modernes de *Csongrád*, *Nógrád*, *Szalánkemén*, *Szerém*, *Torna*, *Valkó*, *Zemplén*, *Long*, *Kanizsa*, *Pozsegu*, *Tapoly*, *Tapolca*. Or, d'entre tous les Sud-Slaves, il ne peut s'agir ici que du peuple bulgaro-slave, car les noms qui ont passé en hongrois prouvent que la langue d'où ils proviennent ne connaissait pas la *quantité*, c'est-à-dire la différenciation entre les voyelles longues et brèves. Ce peuple bulgaro-slave, venu des Balkans, s'établit sur le territoire de la Hongrie à une époque qui ne peut être postérieure au ix^e siècle.

Outre ces travaux d'ensemble ont été entreprises des recherches d'un caractère particulier et dont nous ferons connaître les résultats dans les pages suivantes, en les groupant selon les diverses disciplines de la linguistique. Ces résultats ont été exposés soit dans des publications indépendantes, soit dans les périodiques déjà cités (voir notre *Revue* I [1923], p. 158) auxquels il faut ajouter la revue intitulée *Kőrösi Csoma-Archivum*, organe de la Société Kőrösi Csoma, et ainsi nommée d'après le fondateur de la philologie thibétaine. Cette revue, dont le rédacteur en chef est M. Gyula NÉMETH, professeur de turcologie à l'Université de Budapest, est consacrée à la partie des études orientales qui intéresse le plus les Hongrois, en raison de leur histoire primitive et de leur situation géographique, mais elle publie aussi des articles d'un intérêt plus général, en allemand, en français ou en anglais ¹.

1. Administration : I. Bercsényi-utca 10. III. 3. Budapest.

Les recherches sur l'histoire des mots ont donné des résultats remarquables, particulièrement celles qui concernent les noms propres. Dans la linguistique hongroise, les études de ce genre ont pris un grand essor depuis que, il y a une vingtaine d'années, M. János MELICH a montré quel grand intérêt elles présentent au point de vue de l'histoire de la civilisation et indiqué en même temps les plus importants des principes déterminant la méthode à suivre pour atteindre sur ce terrain des résultats certains (*Magyar Nyelv* II [1906]) : l'un de ces principes est que tout nom propre est en dernière analyse un nom commun, et de plus que les noms propres sont soumis aux mêmes changements phonétiques que les noms communs. C'est en partant de ces principes que M. János MELICH entreprit les recherches dont il a publié les résultats dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut : *A honfoglaláskori Magyarország*. Depuis, M. Zoltán Gombocz a, en des études morphologiques et sémantiques approfondies, analysé les noms propres hongrois d'origine turke à l'époque árpádienne (*Magyar Nyelv* vol. X [1914], v. XI [1915]).

Ces études ont jeté les fondements de la science hongroise des noms et indiqué la voie aux chercheurs. Quelques-uns des derniers travaux de ce genre sont déjà connus des lecteurs de cette revue : ce sont l'étude de M. J. MELICH sur les noms allemand, hongrois et slovaque de *Pozsony* (cf. *Revue des Etudes hongr.* II [1924], p. 138), celle de M. Z. GOMBOCZ sur les noms hongrois d'origine iazyge (cf. notre *Revue* III [1925], p. 5), ainsi que l'étude de M. Z. Gombocz également, sur les noms de *Scythia*, *Magna Hungaria* et *Iugria*, servant à désigner le berceau du peuple hongrois dans les sources historiques en latin médiéval (cf. notre *Revue* II [1924], p. 160). Indépendamment des conclusions auxquelles est arrivé M. MELICH et qu'il a publiées dans la partie déjà parue de son ouvrage intitulé *A honfoglaláskori Magyarország* (deux fragments en ont paru aussi en langue allemande : l'explication du nom de la *Tisza*, dans le *Streitberg-Festschrift*, et celle du nom *Laborc* dans le tome I^{er} du *Kőrösi Csoma-Archivum*), contentons-nous ici de signaler quelques études du même auteur, mais d'un intérêt plus général. C'est ainsi qu'il prouve que la noblesse des comitats de Turóc et de Liptó, dans l'ancienne Haute-Hongrie (la Slovaquie actuelle) est considérée à tort comme d'origine slovaque, car, au témoignage des noms propres, la partie prépondérante en était ou bien hongroise ou bien encore turke, mais de culture hongroise et jadis de religion mahométane. Le nom *Marin*, par exemple, est la traduction slovaque de hongrois *Szerecsen* (*Sarazin*), et *Vahud* > *Vahot* correspond à

turk vahyd < arabe *Wahid*, « unique » (*M. Nyelv*, vol. XXII, 1926).

Dans une autre étude, parue en allemand dans les *Mélanges J. Baudouin de Courtenay* (Cracovie, 1921) et en hongrois dans la revue *M. Nyelv*, vol. XXII, 1926) M. MELICH retrace exactement l'histoire du nom d'*Orsova*, lieu situé sur la frontière historique méridionale de la Hongrie. Cette ville fut fondée par un seigneur hongrois nommé *Ürs* et reçut en conséquence le nom d'*Ursevo* que lui donnèrent ses sujets de langue slave et qui devint régulièrement en v.- hongrois *Ursova*, auquel est emprunté v.- serbe *Rušava*; v.- hongr. *Ursova*, devint au xiv^e siècle *Orsova*, auquel sont empruntés à leur tour serbo-croate moderne *Oršava*, roumain *Orsova* et allemand *Orschowa*. Quant au nom de personne *Ürs*, *Örs* qui est à la base de ce nom de lieu, M. Z. GOMBOCZ prouve qu'il est emprunté à turk *är*, *ir*, « homme, héros », — augmenté du suffixe *s*, — et qu'on le retrouve encore aujourd'hui dans un grand nombre de noms de lieux hongrois (*M. Nyelv*, vol. XXII, 1926).

M. János MELICH prouve encore que le nom serbe et croate de *Fruška Gora*, qui désigne la montagne traversant la Sirmie de l'ouest à l'est, n'est pas dans les langues slaves un souvenir de l'empire franc de Charlemagne. Aux xi^e-xv^e siècles existaient au pied du *Fruška Gora*, dans la Sirmie, plusieurs localités hongroises appelées *Olaszi*. Ce nom de lieu vient du nom commun *olasz* qui désigne aujourd'hui en hongrois l'italien, mais qui était appliqué à cette époque par les Hongrois aux Français qui s'établirent en Hongrie à partir du xi^e siècle¹. Les habitants de ces lieux durent être appelés par la rare population sud-slave *fruzi* — *frīzi* et ce fut ce nom de lieu ou de peuple qui valut à la montagne son appellation de *Fruška Gora*, laquelle ne peut être antérieure au xi^e ou au xii^e siècle (*Zeitschrift für slav. Philologie*, vol. II, 1925).

Dans la partie de la Hongrie occidentale qui a été annexée tout récemment par l'Autriche, un grand nombre de noms de lieux sont d'origine hongroise; la population allemande ou croate qui s'établit en cette région après les Hongrois ou traduisit en sa propre langue le nom primitif, ou l'emprunta et le développa. C'est ainsi qu'allemand *Antau*, *Ontau* est emprunté à vx. hongrois *Szántou*, allemand *Öckau*, *Oggau* à hongrois *Szaka*, allemand *Ozslap* à hongrois *Zaszlap*, par le même procédé d'amputation du commencement du mot que dans le cas de latin *Caerelliacum* (cf. v.- fr. *Certier*), allemand *Erlach*, le son initial *c*- ayant donné

1. Voir Dezső Pais, *Les rapports franco-hongrois*. II. Les colonies françaises. *Revue des Études hongroises* I [1923], p. 137.

aux Allemands l'impression d'une variante de la préposition *zu* (Melich, *Klebelberg-Emlékkönyv*, 1925).

Depuis SAFÁRIK, les savants tchèques, allemands et hongrois s'accordaient à soutenir que le nom hongrois du lieu et du comitat *Szolnok* était emprunté à un nom slave *solnik*. « lieu salin, port à sel, fournisseur de sel » et que c'était la preuve que le centre de la Hongrie, à l'époque de la conquête, était divisé en comitats d'après un système slave. M. János MELICH démontre que cette thèse est aussi peu soutenable du point de vue historique que du point de vue linguistique (*M. Nyelv*, vol. XXII, 1926). Aux XI^e et XII^e siècles, *Szolnok*, sur la Tisza, n'était pas encore un lieu de déchargement pour le sel et quant au comitat transylvain de *Szolnok*, il ne prit naissance qu'au XII^e siècle. Il est absolument impossible que l'ancienne forme hongroise de ce nom, *Saunik*, soit dérivée du nom commun *solnik*, qui d'ailleurs ne se rencontre — d'une façon probante — dans les langues slaves qu'à partir du XVII^e siècle et qui n'était même pas employé comme nom propre. Le nom *Saunik* > *Szolnok* est un mot proprement hongrois, l'un des dérivés, usité comme nom propre, du nom commun *szó* (parole).

Le nom de *Debrecen*, la grande ville universitaire de la plaine hongroise, était aussi considéré jusqu'à ces derniers temps comme un mot d'origine slave, bien qu'on n'en pût donner aucune explication satisfaisante. M. Gyula NÉMETH a démontré (*Klebelberg-Emlékkönyv*, 1925) que ce nom a été emprunté, au temps d'Árpád, à un nom turk de personne **Tëprésin* ~ **Dëbrësin* signifiant comme nom commun « qu'il se meuve, qu'il vive ». De semblables noms de personne, formés au moyen d'un verbe, se rencontrent en grand nombre dans les langues turkes. L'histoire de la colonisation de la Hongrie vient d'ailleurs à l'appui de cette étymologie. Il existe en effet dans les environs de *Debrecen* deux localités dont le nom est d'origine turke : *Böszörmény* et *Balmaz*.

Pour les noms communs constituant la partie finno-ougrienne du vocabulaire hongrois, un ouvrage fondamental est le dictionnaire comparé des langues hongroise et ougrienne, de József BUDENZ, paru il y a un demi-siècle. À l'appui des travaux plus récents, M. József SZINYEI a passé au crible les conclusions de Budenz et rassemblé, dans un manuel universitaire intitulé *Magyar Nyelvhasonlítás* (Linguistique hongroise comparée, — 6^e édit., 1920), et enrichi de nombreux exemples phonétiques et morphologiques, les mots hongrois d'origine finno-ougrienne. M. Vilmos TOLNAI a calculé la proportion entre les mots originaux et les mots d'emprunt (*M. Nyelv*, vol. XX, 1924) ; si nous n'exami-

nons que les radicaux, la proportion est la suivante : sur 1000 mots hongrois, 550 sont d'origine hongroise, 100 d'origine slave, 95 d'origine germanique, 90 d'origine turke, 80 d'origine latine et romane, 85 d'origine inconnue ; si l'on considère le vocabulaire donné par les dictionnaires, et par conséquent aussi les dérivés : sur 1000 mots, 650 sont d'origine hongroise, 100 d'origine slave, 85 d'origine turke, 75 d'origine germanique, 65 d'origine latine et romane, et 25 d'origine inconnue ; enfin, si l'on prend pour base la langue littéraire, c'est-à-dire l'usage proprement dit, on trouve, sur 1000 mots : 880 mots d'origine hongroise, 30 d'origine slave, 30 d'origine latine et romane, 20 d'origine germanique, 10 d'origine turke et 30 d'origine inconnue.

C'est M. János MELICH qui a, au cours des vingt dernières années, soumis à l'examen le plus minutieux les mots hongrois d'origine *slave* et atteint les résultats les plus remarquables, en un certain nombre d'études et dans un ouvrage intitulé *Szláv jövevényyszavaink* (Nos mots d'emprunt d'origine slave, Budapest 1903-1905). Dans un travail récemment paru (*M. Nyelv*, XXII, 1926 et *Revue des Etudes hongroises*, IV, 1926), il montre l'absurdité qu'il y a, du point de vue scientifique, à traiter collectivement comme mots d'origine slave des mots hongrois empruntés pour le moins à cinq idiomes slaves différents et à des époques diverses.

Les mots d'origine *allemande* ont été traités par M. Tivadar THIENEMANN, du point de vue de la linguistique et de l'histoire de la civilisation, dans un travail d'ensemble et après un examen critique des travaux de ses devanciers (*Ungarische Jahrbücher*, II, 1922). Les éléments ossètes du vocabulaire hongrois ont été examinés par M. Hannes SKÖLD dans son ouvrage intitulé *Die ossetischen Lehnwörter im Ungarischen* (Lunds Universitets Aarskrift), mais ses conclusions ne sont pas considérées par la critique comme de tout point définitives (cf. L. GAAL. *M. Nyelv*, XXII, 1926, p. 56). — L'origine et l'histoire de certains mots ont été l'objet, dans les revues linguistiques, d'un grand nombre d'articles plus ou moins étendus. Cependant nous nous bornerons ici à signaler deux études parues séparément. L'une est l'ouvrage de M. Manó KERTÉSZ : *Szokásmondások* (Locutions usuelles, Budapest, 1922), qui expose les rapports du vocabulaire et des locutions du hongrois d'aujourd'hui avec le récent développement de la civilisation (cf. *Revue des Etudes hongroises*, III, 59) ; l'autre, est le livre de M. Antal HORGER : *Magyar szavak története* (Histoire des mots hongrois, Budapest, 1924), ouvrage destiné au grand public et donnant l'explication des mots d'un intérêt général, classés par ordre alphabétique.

Depuis quelques dizaines d'années, l'étude du mécanisme *grammatical* de la langue hongroise a eu lieu pour ainsi dire exclusivement du point de vue historique, bien que l'on rencontre aussi de précieux travaux de stylistique et même des essais d'interprétation esthétique de certains phénomènes. Cependant l'étude descriptive de la langue actuelle se borne presque entièrement à discuter certains points de correction grammaticale.

Mais dans les dernières années l'étude historique de la langue a enregistré de très grands résultats. C'est ainsi que, dans le domaine de l'histoire phonétique, grâce aux enseignements de la linguistique finno-ougrienne comparée, ainsi qu'aux déductions auxquelles conduit l'examen méthodique des mots empruntés aux langues bulgare-turque et slaves, particulièrement importants pour la période primitive et pour la période ancienne dans l'histoire du peuple hongrois, il est permis d'espérer que des recherches spéciales et méthodiques sortiront bientôt une phonétique détaillée d'abord de l'ancien hongrois et ensuite du hongrois médiéval. Un caractère de ces recherches est qu'elles ne sont pas fondées seulement sur les monuments constitués par les textes, mais utilisent aussi les éléments hongrois fournis par les chartes latines et par d'autres sources historiques des x^e - xv^e siècles. C'est ainsi que M. Emile JAKUBOVICH, dans l'étude jointe par lui à son travail sur la lecture de la charte de fondation (datée de 1055) de l'abbaye de Tihany (*M. Nyelv*, XIX, 1923 et XX, 1924), établit l'ordre chronologique de plusieurs particularités phonétiques du v.-hongrois en s'appuyant sur les mots hongrois contenus dans des chartes des x^e - xv^e siècles. D'autre part, complétant les travaux antérieurs de M. József SZINNYEI, relatifs à l'histoire du son non-labial *a* dans le v.-hongrois, M. Zoltán Gombocz retrace l'évolution de ce son du hongrois primitif au moyen hongrois (*Klebelberg-Emlékkönyv*, 1925) Il convient encore de mentionner ici, à propos des recherches phonétiques, les derniers résultats des recherches concernant l'histoire de la vieille écriture sicule, dite écriture en entailles (*róvásírás*). On sait que les Sicules (*Székelys*) avaient aux temps anciens une écriture spéciale, issue de l'écriture *kök-turk* et dont il ne nous est resté que des monuments d'une époque tardive, xvi^e - $xvii^e$ siècles. Ceux-ci ont été publiés par l'Académie Hongroise des Sciences en 1915. Lorsque Vilhelm THOMSEN eut déchiffré les monuments linguistiques *kök-turks*, il devint évident que les textes hongrois appartenaient au même groupe de systèmes d'écriture. Une comparaison approfondie des deux systèmes a été donnée par M. Gyula NÉMETHI (*Nyelvtud. Közlem.* XLV.) et M. Lajos LIGETI vient de prouver d'une lettre jusqu'ici non

expliquée qu'elle fait partie du même alphabet (*M. Nyelv* XXI, 1925). Mais cette écriture passa par plusieurs réformes au cours de son évolution, et c'est ainsi qu'il s'y trouve des lettres grecques ainsi que des lettres hébraïco-samaritaines que l'on a prises autrefois pour des caractères glagolites ; M. J. MELICH a prouvé (*M. Nyelv*, XXI, 1925) que, de même qu'il avait emprunté les lettres grecques dans la région du Pont, l'alphabet sicule emprunta dans la même région les lettres hébraïco-samaritaines. La raison de la ressemblance avec l'écriture glagolite est que le créateur de celle-ci, Constantin-Cyrille, emprunta aussi à l'alphabet hébraïco-samaritain les caractères en question. En adoptant le christianisme romain, le peuple hongrois apprit aussi, nécessairement, l'écriture latine, qu'il a gardée depuis. L'orthographe hongroise a changé, mais depuis que, en 1831, l'Académie Hongroise des Sciences a publié son premier règlement orthographique, c'est celui-ci qui règle l'orthographe hongroise. Si, dans les détails, cette orthographe académique a varié à peu près une fois tous les dix ans, les principes fondamentaux n'en sont pas moins restés les mêmes que dans la première édition du règlement ; l'orthographe est fondée sur la prononciation, mais dans les mots composés, les dérivés et les mots déclinés ou conjugués, elle tient compte des éléments du mot. La dernière édition, revue et complétée, de ce règlement orthographique a paru en 1922, et Kálmán SZILY a donné depuis (*M. Nyelv*, XIX, 1923), l'histoire des variations de l'orthographe à partir de 1831.

Sur le terrain des recherches *morphologiques*, un très grand nombre de travaux sont consacrés à l'origine et à l'histoire de certains affixes et de certaines désinences. Un des plus remarquables est l'ouvrage récapitulatif ayant pour objet les particularités du *Halotti Beszéd* (Oraison funèbre). Ce dernier, qui date du commencement du XIII^e siècle et constitue le plus ancien texte hongrois, a été expliqué au début du XIX^e siècle par Miklós RÉVAI dans ses *Antiquitates literaturae Hungaricae* où, avant Grimm et Bopp, la méthode historique est déjà appliquée. Dans cette étude phonétique et morphologique du *Halotti Beszéd* (*M. Nyelv*, XXII, 1926), M. J. SZINNYEI, après avoir fait la critique des recherches antérieures, et utilisant les travaux auxquels il s'est livré lui-même il y a près d'une quarantaine d'années, expose aux regards du lecteur, en un tableau sobre de la langue hongroise du commencement du XIII^e siècle, les diverses particularités de ce fameux monument linguistique.

Parmi les études consacrées aux questions de sémantique, nous nous occuperons plus loin, en raison de l'intérêt général qu'il pré-

sente pour la linguistique, du livre de M. Zoltán GOMBOCZ ; signalons tout d'abord les travaux de stylistique de M. Aladár ZLINSZKY : l'un de ceux-ci a pour objet les causes sociologiques et psychologiques de l'euphémisme, dont il fait connaître diverses sortes au moyen d'exemples illustrant l'histoire du style (*M. Nyelv* XX. 1924) ; il étudie dans un autre l'expression poétique du sentiment dans la poésie lyrique (*Minerva* V. 1926). De même que dans ses travaux antérieurs et dans ses excellents manuels de stylistique, M. ZLINSZKY substitue à l'ancienne classification, fondée sur la logique, des phénomènes linguistiques caractérisant le style, la méthode psychologique, plus propre à faire comprendre les causes et le développement de ces phénomènes.

Les travaux dont la syntaxe a été l'objet jusqu'à présent seront résumés et complétés par M. Antal KLEMM dans un ouvrage qu'il va faire paraître et dont le titre sera : *Történeti magyar mondattan* (Syntaxe historique de la langue hongroise). Les études publiées par M. A. KLEMM au cours des dernières années, dans les revues de linguistique, préparaient ce vaste ouvrage. Elles ne tiennent pas compte seulement des données historiques sur la langue hongroise, car l'auteur a recours aussi aux langues parentes et s'appuie, dans ses explications, sur des raisons d'ordre psychologique. C'est aussi en prenant la psychologie pour base que M. Gyula ZOLNAI, dans son étude intitulée *Mondatátszövődés* (L'interjonction syntaxique), parue dans les publications de l'Académie Hongroise, explique les phénomènes dits d'attraction.

Les ouvrages qui traitent les questions relatives à la correction du langage se proposent de faire fructifier dans la pratique littéraire les enseignements de la grammaire scientifique. C'est ainsi que dans un discours prononcé le 13 mai 1924, à l'Université de Budapest, dont il était alors le recteur, M. József SZINNYEI, commentant les principes scientifiques fondamentaux des mouvements qui eurent lieu au siècle dernier en vue du développement de la langue hongroise, a signalé la persistance de divers éléments hétérogènes dans la langue littéraire ainsi que l'indifférence fâcheuse dont le public fait preuve à cet égard. Dans ce domaine, M. Tibor VADNAY, secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur de Hongrie, a écrit un ouvrage des plus utiles : *A magyar hivatalos nyelv szabályai* (Règles de la langue officielle hongroise. Budapest, 1925), destiné à purger la langue administrative des tournures latines ou germaniques dont elle foisonne. Le Ministre de l'Intérieur en a rendu l'emploi obligatoire dans les bureaux dépendant de son ressort.

Le nombre des monuments linguistiques hongrois servant de

sources aux recherches sur l'histoire de la langue hongroise s'est augmenté de deux notables ouvrages au cours des dernières années. L'un, en vieux hongrois, est le *Máriasiralom* (Lamentations de Marie) : c'est la transcription, en une langue poétique d'une étonnante beauté, des lamentations latines « *Planctus ante nescia...* ». Ce monument de la langue hongroise du XIV^e s. a été découvert dans un codex d'origine italienne par M. LEIDINGER, directeur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale de Munich. R. GRAGGER, professeur de langue et de littérature hongroise à l'Université de Berlin, qu'une mort prématurée a enlevée à la science, a reconnu l'importance de ce texte et l'a fait connaître dans le *M. Nyelv* et dans les *Ungarische Jahrbücher* en 1923. Le second monument est un fragment de nomenclature latino-hongroise du XV^e siècle; une grande partie des mots qui y sont contenus sont identiques aux nomenclatures, connues depuis longtemps, de Beszterce et de Schlägl. L'importance, pour l'histoire de la civilisation hongroise, de ce fragment nouvellement découvert, est qu'il atteste que les nomenclatures de ce genre devaient être très répandues en Hongrie, de même qu'en Allemagne et en Bohême. La découverte de ce fragment, qui a reçu le nom de *Soproni Szójegyzék* (Nomenclature de Sopron), est due à M. Jenő HÁZI, qui l'a fait connaître dans le *Magyar Nyelv* (1924). Mentionnons encore un événement notable : l'acquisition par l'Etat, au profit de la Bibliothèque du Musée National, du plus ancien livre écrit en langue hongroise (XV^e siècle) : le *Jókai-Kódex* (appelé autrefois : Ehrenfeld-codex), contenant la vie de Saint-François d'Assise. — Parmi les études consacrées aux divers monuments de la langue hongroise, celles de M. Emile JAKUBOVICH, qui ont pour objet les auteurs des textes constituant les sources de l'histoire hongroise médiévale (*M. Nyelv* XX. 1924; XXI. 1925 et *Klebelsberg-Emlékkönyv* 1925), confirment, à l'appui des données fournies par les documents, la thèse soutenue par M. Bálint HÓMAN : que les auteurs de ces ouvrages n'étaient pas des religieux mais des prêtres de la cour, hommes d'une grande instruction (*Minerva*, 1923). C'est ainsi que selon M. JAKUBOVICH l'auteur de la *Chronique Enluminée de Vienne* serait Márkus, fils de Mihály (Michel), aumônier du roi Louis le Grand de Hongrie et plus tard custode de Székesfehérvár. Quant à l'ANONYME, notaire du roi BÉLA, M. JAKUBOVICH a établi que les mots par lesquels commence sa geste : « P dictus magister », ne doivent pas être lus « praedictus » etc. mais que le P est ici l'initiale du nom de l'auteur, lequel pourrait bien être PÉTER, prévôt d'Óbuda (v. *Revue des Études hongr.* III, 295). — Pour le *Halotti Beszéd*, Mgr János KARÁCSONYI, examinant

le Pray-Kódex, où est contenu ce monument linguistique, estime que cette oraison, destinée à être lue sur une tombe, a été introduite dans le codex pour les Bénédictins français de Somogyvár, lesquels ne savaient pas le hongrois (*M. Nyelv*, XXI. 1925), mais cette hypothèse ne semble pas tout à fait bien établie.

Les ouvrages sur les divers dialectes hongrois se réduisent pour la plupart à des recueils descriptifs ; sur ce terrain, les recherches historiques sont encore assez rares. Dans une courte étude — contenant des indications précieuses pour les recherches à venir — M. János MELICH, s'appuyant sur des particularités phonétiques et des particularités dans le vocabulaire, distingue dans le vieux hongrois deux dialectes : un dialecte en *i* et un dialecte en *ü* (*M. Nyelv* XXI. 1925). — Parmi les travaux consacrés aux dialectes d'aujourd'hui, les deux études où M. Bálint CsűRY étudie le dialecte de Szamosháti se distinguent par une observation pénétrante. Dans la première de ces études, l'auteur donne un système de la mélodie de la phrase dans les dialectes (*M. Nyelv* XXI. 1925) ; la seconde est consacrée aux voyelles nasales, d'un usage fréquent dans certains dialectes hongrois (*M. Nyelv* XXII. 1926).

On trouvera de précieuses contributions à l'histoire de la période moderne de la linguistique hongroise dans l'étude que M. József SZINNYEI a écrite sur les débuts de Joseph BUDENZ et, à propos de celui-ci, sur la fondation de la grammaire comparée des langues finno-ougriennes (*M. Nyelv* XIX, 1923) dans le discours solennel prononcé par M. L. NÉGYESI à la mémoire d'Albert LEHR, l'excellent commentateur de la langue de János ARANY (*M. Nyelv* XX. 1924), et dans l'étude où M. Zoltán Gombocz apprécie l'œuvre philologique de Kálmán Szily, auteur de précieuses recherches sur la rénovation de la langue hongroise (*M. Nyelv* XXI. 1925).

Parmi les ouvrages appartenant au domaine de la linguistique générale, il convient de citer au premier rang, en raison de sa grande portée, la IV^e partie (sémantique) de l'ouvrage de M. Zoltán Gombocz : *A magyar történeti nyelvtan vázlat* (Esquisse de la grammaire historique hongroise), bien que l'auteur ne l'ait publiée, comme il le déclare dans son avant-propos, que pour servir de fil conducteur dans ses cours, et en quelque sorte à titre de manuscrit (Pécs, 1926). Dans cet ouvrage, où il tient compte également des recherches des anciens linguistes, de Wundt à Ferdinand de Saussure, M. Z. Gombocz utilise les travaux de tous ses grands devanciers, mais garde vis-à-vis d'eux son indépendance en traitant les questions fondamentales de la sémantique descriptive et historique. Rédigé dans une langue claire et

d'une lecture agréable, il renferme une grande abondance d'exemples linguistiques tant hongrois qu'indo-européens, romans, turks et finno-ougriens, qui permettent de suivre avec plus de facilité encore la pensée de l'auteur. Parmi les conclusions auxquelles arrive M. Z. Gombocz, contentons-nous de signaler ici la classification des changements de sens, qui d'après lui sont à proprement parler des changements de dénomination. Il en distingue deux types principaux : dans le premier le nom passe d'une signification à une autre, dans le second c'est la signification qui passe d'un nom à un autre. Dans chacun de ces groupes on peut encore distinguer deux types, selon que la base en est l'analogie ou le contact par association. On obtient ainsi quatre types principaux de changements sémantiques :

- 1° Extension du nom en vertu d'une analogie des images.
- 2° Extension du nom en vertu du contact des images.
- 3° Extension de la signification en vertu de l'analogie des noms.
- 4° Extension de la signification en vertu d'un rapport syntaxique des noms.

Dans ses travaux sur l'esthétique du langage, M. Béla ZOLNAI, grâce à une connaissance approfondie des plus récents travaux allemands et français, éclaire diverses questions rentrant dans cet ordre d'idées, tels que la valeur des mots étrangers au point de vue du style (*M. Nyelv* XVII-XIX, 1921-1923), l'effet intellectuel et sensible de l'écriture (imprimée) et des signes graphiques (*Minerva* V, 1926), et le problème de la comparaison des langues au point de vue esthétique (*M. Nyelv* XXII, 1926).

Dans une étude intitulée *A belső nyelvvalak* (La forme interne du langage, — *Minerva* IV, 1925), M. Antal KLEMM passe en revue les théories de Humboldt, Steinthal, Gabelentz, Wundt et des autres linguistes et en dégage la notion de la forme interne, qu'il distingue d'une part de la notion de sens et d'autre part de celle des catégories grammaticales ainsi que de la langue et de la morphologie internes.

Par la comparaison de la langue parlée en trois communes de la Hongrie méridionale peuplées de descendants de colons allemands avec les données concernant l'origine de ces derniers et avec la langue parlée dans les régions de l'Allemagne dont leurs ancêtres étaient originaires, M. H. SCHMIDT a abouti à des résultats très instructifs au point de vue de la méthode à suivre dans les recherches sur les dialectes (*M. Nyelv* XX, 1924). Bien que la population de chacune de ces communes tire son origine de territoires allemands où se parlent différents dialectes, chacune d'elles forme maintenant un tout homogène au point de vue linguistique. Mais

leur dialecte ne correspond pleinement à aucun dialecte allemand et présente seulement quelques particularités caractéristiques de certaines régions de l'Allemagne. Il est surprenant de constater que ce n'est pas de celles-ci que la plus grande partie de la population est originaire. Ainsi donc la majorité perdit ses particularités linguistiques les plus caractéristiques, mais n'apprit pas non plus entièrement la langue de la minorité, de sorte qu'il se forma des dialectes mixtes qui, par la suite, évoluèrent chacun séparément au cours des 150-200 années écoulées depuis l'établissement des colons. C'est ce qui prouve que la linguistique est impuissante à tirer des conclusions positives au sujet de l'origine des individus ou des groupes qui ont participé à la formation du dialecte nouveau : elle peut constater quelle particularité linguistique l'a emporté, mais quant à celles qui se sont perdues elle reste dans l'incertitude.

Mentionnons encore, avant de conclure cette rapide revue, deux manuels appelés à servir aux exigences de l'enseignement tout en renseignant les personnes étrangères aux recherches philologiques et qui s'intéressent à ces questions. L'un, de M. Antal HORGER, est intitulé *A nyelvudomány alapelvei* (Les principes fondamentaux de la linguistique. 2^e éd. Budapest, 1926), et se propose d'exposer, principalement au moyen d'exemples tirés de la langue hongroise, les théories de la linguistique générale ; le second, de M. József SCHMIDT, a pour titre *A nyelv és a nyelvek* (La langue et les langues. Budapest, 1923), et c'est presque exclusivement en puisant dans les langues indo-européennes que l'auteur veut guider les commençants dans l'étude de la linguistique.

(Budapest).

ISTVÁN SÁGI.

NOTES ET DOCUMENTS

UNE SOURCE HONGROISE DE L'ORGANISATION NAPOLÉONNIENNE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE ?

Parmi les réformes que l'époque de Marie-Thérèse a introduites dans la vie hongroise, celle de l'enseignement eut sans doute la plus grande répercussion. L'ordonnance qui fut à la base de cette réforme fut publiée sous le titre : *Ratio Educationis totiusque Rei Litterariae per Regnum Hungariae et Provincias eidem annexas*. Tomus I. Vindobonae, Trattner, 1777. Le principal auteur de ce livre et de tout le projet de réforme était Joseph ÜRMÉNYI, alors conseiller à la chancellerie hongroise. La réforme fut en effet exécutée et resta en vigueur jusqu'en 1806. A cette date une nouvelle réforme de l'enseignement fit éliminer l'organisation de la première *Ratio Educationis*.

Six ans après, en 1812, Joseph Ürményi, alors déjà investi d'une des plus grandes magistratures hongroises, celle du « *judex curiae* » (*országbíró*), fit une critique acerbe de la nouvelle réforme et présenta ses observations au palatin.

Or parmi ces observations il y a une remarque qui mérite d'être connue en France. Ürményi affirme en effet que son système d'enseignement publié en 1777 ne méritait sans doute pas d'être mis au rancart, puisque le peuple le plus puissant de l'Europe, les Français, l'ont imité en 1806¹ !

1. Le mémoire de J. Ürményi se trouve aux Archives Nat. de Budapest (Magy. Kanc. 1829 : 11644) ; voici le passage en question : « Universitas hujus Litterariae per omne Regnum diffusae, jam anno 1777, in Theresiano hoc systemate proditae et vulgatae idea potentissimum Europae Populum [Gallicum quippe] recentissime naeta sit imitatore[m], qui Magnae suae Universitatis limites Monarchiae finibus definiti valebat ejusque praesidem Rei totius Litterariae per Galliam sub Magni Universitatis Magistri titulo Directorem, Senatam vero Universitatis nomine Generalis Universitatis Consilii decoravit. »

Il s'agit de la réforme de Napoléon codifiée en 1806 et complétée par le décret de 1808, qui a créé en France, comme la réforme d'Ürményi en Hongrie, une Université dont le *grand-maitre* est en même temps le directeur général de l'enseignement public et dont le *Conseil* est à la fois le comité chargé des soins de l'enseignement public en général. Ürményi étudia le système napoléonien de l'enseignement dans l'*Almanach impérial* de l'an 1810 et dans les *Annalen der Litteratur und Kunst des Inn- und Auslandes*, 1810, fasc. 4 et il y découvrit des analogies si frappantes qu'il osa affirmer que le système français n'était qu'une copie de sa *Ratio Educationis* de 1777. Afin de justifier son affirmation, il met en regard les deux systèmes ; le français et le sien :

Ratio Educationis de 1777

Administration une et indivisible de l'enseignement public hongrois, dont

Le Président

est le directeur de l'Université et en même temps chef suprême de l'enseignement public en Hongrie.

Le Vice-Président

est le substitut et le chancelier du Président.

(Il n'y a pas de trésorier, car l'Université n'est pas chargée de la gestion de ses biens et de l'administration de ses fonds).

Le Sénat de l'Université

Sénateurs ordinaires, c'est-à-dire les directeurs des facultés qui sont en même temps conseillers royaux.

Inspecteurs royaux d'arrondissement scolaire.

Greffier (*actuarius*) du sénat

Caisse de manutention
(il n'y a pas de caisse générale)

Académies et lycées

sont par rapport à l'Université comme des filles à leur mère

« Collegia repetentium »

Loi française de 1806

Université impériale de l'Empire Français entier, dont

Le Président

est le Grand-Maitre de l'Université impériale et le gouverneur des affaires scolaires de l'Empire.

Le Substitut

est le Chancelier de l'Université, et en l'absence du Président (Grand-Maitre), son remplaçant.

Le Trésorier

chargé de la manipulation des biens de l'Université.

Le Conseil de l'Université

est composé des conseillers de l'université

Conseillers ordinaires, inspecteurs d'Académie.

Secrétaire du Conseil

Caisse générale

'Académies et Lycées

font partie de l'Université

« Collegia repetentium »

Faut-il croire avec ÜRMÉNYI que l'organisation si solide de l'enseignement français imaginée par Napoléon et qui a si victorieusement résisté aux changements politiques est née sous l'inspiration de la réforme d'un Hongrois ? Cela n'aurait en effet rien d'étonnant. Mirabeau n'avait-il pas fait naguère une critique détaillée des réformes scolaires de Joseph II, fils de Marie-Thérèse ? Un des conseillers de Napoléon I^{er} a pu connaître la *Ratio Educationis* publiée en latin, dès 1777. Les historiens de l'enseignement français nous diront si nous avons affaire à une simple coïncidence ou à une influence. Quand bien même la supposition de J. Ürményi ne se vérifierait pas après l'étude des textes et des travaux préliminaires de la réforme française de 1806, cette coïncidence aurait toujours son intérêt, car elle révèle un trait commun de l'esprit général de l'époque, l'*étatisme*. L'État doit être le directeur exclusif de l'enseignement et l'administration de l'enseignement doit être unifiée, voilà l'idée qui a présidé aux deux réformes.

(Université de Budapest).

GYULA KORNIS.

UNE ANTI-MARSEILLAISE IMPRIMÉE EN HONGRIE

Les guerres napoléoniennes qui ont porté la scène des luttes jusque sur le territoire de la Hongrie ont eu naturellement un profond écho dans le pays hongrois. Le nombre des pamphlets, manifestes, poésies etc. anti-napoléoniens qui, tantôt remplis d'un loyalisme dynastique rampant tantôt animés d'un souffle vraiment patriotique, en appellent presque toujours à la vaillance éprouvée des Hongrois, paraissent alors en si grand nombre que M. André LEVAL en a pu dresser toute une bibliographie ¹.

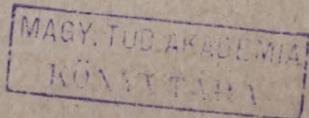
Or le document que nous allons reproduire ci-dessous a échappé à l'excellent bibliographe des rapports intellectuels franco-hongrois. Pourtant il a cette particularité que c'est une marche dont la musique a été composée par un Français sur des paroles françaises à l'usage des soldats hongrois ! Le titre porte l'inscription : *Chanson de guerre. Dédicée à nos braves guerriers. Pour le clavecin. Dulce & decorum est pro patria mori, Horace. Par le sieur Mourier, bourgeois de Presbourg, 1801.*

La mélodie douceuseuse mais agréable est loin d'avoir la fougue de la Marseillaise, et pourtant l'auteur était visiblement animé de cette ambition de créer un chant patriotique de langue française, pareil à la Marseillaise, à l'usage des soldats hongrois et allemands.

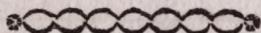
En voici le texte :

Notre grand Prince Charles !
Avec ses guerriers, ses armes et canons !
Notre grand Prince Charles !
Fera bien entendre aux François raison
Fera voir à la France !
Qu'il faut trouver la Balance,
Pour la vraie Sureté,
De toute la pauvre humanité.

1. A. Leval, *La Révolution Française, Napoléon I^{er}, et la Hongrie*. Essai de bibliographie (1790-1822), Budapest, Franklin 1921. Cf. *Revue des Études hongroises* 1923 [t. I]. p. 96.



C H A N S O N
D E
G U E R R E .



D E D I E E
À NOS BRAVES GUERRIERS.

Pour le Clavecin.

Dulce & decorum est
Pro patria mori

Horace.

PAR LE
SIEUR MOURIER,
BOURGEOIS DE PRESBOURG.

1 8 0 1 .



Notre grand Prince Charles! avec ses guerriers, ses armes & Canons! Notre grand Prince
 Allons allons Soldats! Allemands aux armes foyés prêts Hongrois! Allons allons Sol-
 Allons braves Hongrois! voilà le moment de se signa ler! Allons braves Hon-



Charles! fera bien entendre aux François raison Fera voir à la France!
 dats! abaisés l'orgueil de tous ces François! C'est Charles qui vous guide!
 grois! voilà le moment où il faut sabrer! Le Palatin en tête!



Qu'il faut trouver la Balance, Pour la vraie Sureté, de toute la pauvre humanité.
 vous êtes sous son Égide; ah! ne balancés pas! Portés parmi eux l'effroi le trépas,
 ah! c'est pour vous une fête! Dans ce moment fâcheux ne démentés pas vos braves ayeux!



Allons allons Soldats !
 Allemands aux armes soyés prêts Hongrois !
 Allons allons Soldats !
 Abaissés l'orgueil de tous ces François !
 C'est Charles qui vous guide !
 Vous êtes sous son Égide ;
 Ah ! ne balancés pas !
 Portés parmi eux l'effroi le trépas,

Allons braves Hongrois !
 Voilà le moment de se signaler !
 Allons braves Hongrois !
 Voilà le moment où il faut sabrer !
 La Palatin en tête !
 Ah ! c'est pour vous une fête !
 Dans ce moment facheux
 Ne démentés pas vos braves ayeux !

Il n'est pas précisément certain que c'était une « fête » pour les soldats que de sabrer ces orgueilleux Français. Il est plus sûr que le naïf sieur MOURIER, sans doute un maître de clavecin français échoué en Hongrie et très attaché à ses cachets, prétendait toucher quelque honoraire pour son chant patriotique, puisqu'il fait un si enthousiaste éloge du Prince Charles¹. Le « fâcheux moment » à l'occasion duquel le morceau fut composé, doit être la campagne de Bavière où le Prince Charles fut envoyé contre Moreau, qui marchait de succès en succès. On sait que le froid hiver arrêta les mouvements de l'armée et le chant patriotique du sieur Mourier eut le malheur de ne pas porter les soldats hongrois et allemands au triomphe, car l'armistice était signé dès décembre 1800. S'il fit tout de même imprimer son morceau l'année suivante, c'est qu'il le trouvait réussi, mais la paix de Lunéville était déjà signée alors et cette paix ouvrit la période la plus tranquille du règne de Napoléon.

(Université de Budapest).

ALEXANDRE ECKHARDT.

1. Il est l'auteur d'un « Poème heroïque dédié à son Altesse Impériale Madame l'Archiduchesse Alexandrine Paulovna à l'occasion du carroussel donné à Pest le 3. may de l'année 1800. » Presbourg. Cf. André Leval, *Supplément à la Bibliographie française de la Hongrie de I. Kont*. Budapest, 1914. p. 20.

UN SOLDAT HONGROIS EN FRANCE

Les Archives de l'Académie Hongroise conservent, parmi les papiers Kazinczy, la lettre suivante, adressée à Monsieur le Comte Tamás SZIRMAY par un bourgeois de Dijon chez qui son fils, le Comte Sándor (Alexandre), était logé :

Monsieur le Comte !

Monsieur Votre fils m'ayant dit qu'il se proposoit de Vous écrire, je n'ai pu résister au désir de Vous entretenir de lui et à cet effet je l'ai prié d'oser ajouter quelques lignes à sa lettre. —

La satisfaction que j'éprouve de sa part depuis qu'il est logé chez moi me fait un devoir de Vous la faire partager, pensant qu'il doit vous être agréable de recevoir en pareille occasion le témoignage d'un étranger chez lequel il avoit le droit d'entrer en vainqueur et avec lequel il se comporte cependant avec les sentiments de grandeur et de noblesse qu'il a hérité de son père, de Vous Monsieur le Comte : Justice, humanité, modération, telles sont les qualités éminentes qui le distinguent, et il m'est bien doux de pouvoir Vous dire, que je n'ai jamais logé d'officier aussi distingué, non seulement dans cette invasion, mais même aussi dans la première. Moi-même Père de famille, j'ai pensé au plaisir, que j'éprouverais en pareille circonstance. Et c'est dans ces sentiments, Monsieur le Comte, que j'ai l'honneur de Vous présenter mes très humbles Respects.

Votre très obst serviteur

ALEXANDRE ETIENNE.
Négociant

à Dijon le 1^{er} Xber 1815.

CONFÉRENCES SUR LA HONGRIE A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

M. Henri TRONCHON, professeur de littératures modernes comparées à l'Université de Strasbourg, y a fait cet hiver, dans la salle des cours publics de la Faculté des Lettres, une série de conférences sur *la Hongrie présente*.

Après une introduction sur les lettres, les mœurs, les arts en Hongrie, il a retracé les impressions de « quelques explorateurs français à travers la Hongrie inconnue ». Il a étudié la vie intellectuelle dans la Hongrie d'aujourd'hui ; puis « quelques aspects de la vie et de l'âme hongroises. » Et il a consacré l'essentiel de ce cours, qu'un public fidèle a paru suivre avec intérêt, aux grandes questions littéraires que voici : — Le lyrisme hongrois ; la vie et la mort, la légende et l'œuvre d'un grand poète : Sándor PETŐFI. — Le roman et la nouvelle, — le théâtre en Hongrie. — Le « chantre désespéré de la Hongrie crépusculaire » (comme l'appelaient les frères Tharaud dans un beau livre) : André ADY, sa vie, son œuvre lyrique. — La poésie populaire hongroise : un peu de l'âme d'un peuple dans ses chants.

La société d'édition cinématographique *Pedagógiai Filmgyár R. T.* de Budapest avait mis obligeamment à sa disposition, par les soins de la Légation de France à Budapest, des films pittoresques et documentaires qui ont eu grand succès.

Au cours des semaines qui ont suivi, M. Henri TRONCHON a été invité à faire des conférences (avec projections) sur ses impressions de Hongrie, dans une localité voisine de Strasbourg, puis à Sarreguemines, et à Sarrebourg.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Bertrand AUERBACH. **L'Autriche et la Hongrie pendant la Guerre**, depuis le début des hostilités jusqu'à la chute de la Monarchie. Bibliothèque d'histoire contemporaine. Paris, Félix Alcan. 1925. Gr. in-8° XXVII, 627 p.

L'auteur se propose de combler une lacune dans l'ensemble des ouvrages français consacrés à la guerre mondiale, et de renseigner le public français sur le rôle qu'a joué la monarchie des Habsbourg, en matière militaire et surtout politique, au cours de la grande guerre ; celle-ci est un des événements les plus considérables de l'histoire contemporaine, en ce qu'elle a conduit à la dissolution la monarchie qui avait été, pendant des siècles, une puissance directrice. L'auteur fait un exposé des événements et des causes dont le concours a entraîné la dissolution. Il écrit l'histoire, sans doute, et même l'histoire contemporaine, mais il ne le fait pas « sine ira et studio », ni sans quelque prévention politique.

Nous ne pouvons dire qu'il ne s'est pas acquitté de sa tâche scrupuleusement et avec une application digne des plus grands éloges. Le tableau qu'il présente du développement des faits renseigne bien et est complet dans la mesure où les contemporains sont appelés à donner une vue complète des événements auxquels ils ont pris une part active ou dont ils ont été les victimes.

D'ailleurs la tâche que se proposait l'auteur a été grandement facilitée par ce fait que la masse entière des documents était à la disposition de l'historien. Les archives des puissances centrales ne se sont pas fermées après l'écrasement final. Des publications officielles et officieuses ont été publiées par les gouvernements qui se constituèrent sur une base révolutionnaire, pour bien montrer qu'ils se différenciaient totalement de l'ancien régime et n'avaient rien à tenir secret. Ceux qui avaient dirigé les événe-

ments, hommes d'État ou chefs militaires, éprouvèrent, presque sans exception, le besoin d'éclaircir leur rôle, de soulager leur conscience, et de se mettre en garde contre les accusations auxquelles ils pourraient être en butte, soit pour incapacité, soit pour forfaiture. A cela s'ajoutent les souvenirs des témoins qui, s'attribuant souvent une importance plus grande qu'elle ne fut en réalité et sachant par expérience l'intérêt qu'y prend le public, ont arrangé leur exposé de manière à piquer la curiosité. Il faut donc que l'écrivain soit très circonspect en ce qui concerne ces sources, et si jamais la critique méticuleuse fut de rigueur, c'est bien en un pareil sujet.

Bien que l'auteur fasse de place en place une remarque critique sur l'une ou l'autre de ses sources, nous ne pouvons l'absoudre complètement du reproche d'avoir incomplètement rempli cette tâche. N'en donnons que quelques exemples. L'ouvrage de NOWAK, tendancieux et souvent attaqué depuis, est utilisé avec trop de bonne foi, quoique même son inspirateur et sa principale source, le Feld-maréchal CONRAD, l'ancien chef d'Etat-major, qui souvent ne s'est fié qu'à sa mémoire pour rédiger ses souvenirs, se contredise ou se souvienne mal. Et que dire d'une source à laquelle l'auteur recourt volontiers : les mémoires dans lesquels le prince WINDISCHGRETZ rehausse ses propres mérites, ou bien les souvenirs du comte Michel KÁROLYI, plein de l'amertume de l'exil et du regret de sa carrière brisée, ou encore les bavardages du général MARGUTTI, attaché au cabinet militaire impérial, qui ne diffèrent guère des racontars d'un vieux domestique qui n'a plus rien à attendre ni à craindre de ses maîtres¹. Sans doute, l'utilisation sans restrictions de toutes ces sources a rendu le livre plus coloré, plus animé et lui a donné une allure de roman, mais elle incite l'historien à traiter cet ouvrage avec beaucoup de circonspection.

Pour connaître les événements politiques et les variations de l'opinion publique, l'auteur a recueilli aussi des informations dans la presse. Malheureusement ici encore il n'échappe pas au même reproche. Pour exposer les affaires politiques hongroises, il s'appuie le plus souvent sur l'*Arbeiter Zeitung*, organe viennois de l'Internationale, qui prenait ses informations sur la Hongrie auprès de son correspondant « hongrois », M. DINER-DÉNES, homme de confiance de Károlyi. C'est à peu près comme si quelqu'un voulait se renseigner sur le rôle de Mussolini en Italie en consultant *Le Quotidien*, le *Daily Herald*, ou justement l'*Arbeiter Zeitung*.

1. Voir compte-rendu dans la *Revue des Etudes Hongroises*, 1924. [t. 2], p. 232.

Dans la première partie de l'ouvrage, les événements de la guerre occupent naturellement une plus grande place que dans les parties suivantes, celles-ci expliquant l'évolution politique ultérieure. Ce que l'auteur dit du manque de préparatifs dans l'armée austro-hongroise, de l'incapacité du haut commandement (le Général POTIOREK, l'archiduc JOSEPH-FERDINAND, etc.) est conforme à la réalité. Il est tout naturel qu'après la déroute inattendue de Loutsk, les affaires militaires aient été entièrement placées sous la dépendance de l'Allemagne. Tous ceux à qui le sort de la monarchie tenait à cœur s'accordaient à reconnaître qu'on aurait dû le faire plus tôt. Il était impossible de consentir plus longtemps aux pertes subies en matériel et en hommes. Quoique l'auteur formule par-ci par-là des critiques à l'égard de CONRAD, nous n'en croyons pas moins qu'il juge avec trop d'indulgence ce théoricien dont on a voulu faire un grand homme de guerre dans la presse autrichienne, mais dont les projets ont régulièrement échoué, tout bien construits qu'ils fussent, et qui a eu le tort de n'être pas à la hauteur de la tâche qui incombait à l'état-major austro-hongrois.

Etroitement liée aux événements militaires, vient l'étude de l'attitude de l'Italie, puis de la Roumanie, qui, sous l'influence des événements militaires et des perspectives plus favorables, quittèrent l'alliance austro-allemande pour passer dans le camp des alliés. L'auteur ne fait pas assez de cas de l'Italie, dont la séparation d'avec la Triple-Alliance devait être fatale aux puissances centrales en ce qu'elle rendit possible le triomphe français sur la Marne ; il dit en effet : « L'Italie se donnait au dernier et plus offrant enchérisseur. Elle seule ne faisait pas un marché de dupe. Elle avait en virtuose pratiqué l'égoïsme sacré. » (p. 84). Quoique l'auteur réprovoque le procédé de la monarchie qui, « avec une impudence ingénue », ne communiqua pas à l'Italie l'ultimatum adressé à la Serbie avant de le remettre, il ne peut cependant pas donner raison à l'allié d'autrefois. Il traite aussi l'armée italienne avec un mépris évident, à propos des rencontres sans résultat de l'Isonzo, et surtout de la déroute de Caporetto, laquelle ne devint catastrophale que grâce à l'échec de l'offensive de CONRAD partant du Tyrol.

Nous approuvons le compte-rendu des négociations avec les Italiens et la façon dont il caractérise les meneurs de la diplomatie austro-hongroise. D'ailleurs ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre que la manière dont sont caractérisés les principaux acteurs de cette époque.

Dans l'exposé de la politique de la Roumanie apparaît pour la

première fois l'antipathie manifeste de l'auteur pour la Hongrie, antipathie qui brouille son jugement dans toute question qui a rapport à la Hongrie. Les Roumains d'Autriche étaient satisfaits de leur sort, « mais leurs trois millions de frères, internés dans le Royaume de Saint-Etienne, aspiraient à s'évader de cet État soi-disant national, c'est-à-dire hongrois, où la tyrannie magyare déniait à ses sujets tout droit à la culture de leurs traditions, de leur langue même, toute égalité politique et sociale » (p. 121). Ceci ne correspond pas à la réalité. Les Roumains jouissaient en Hongrie de l'autonomie de leur église; leur clergé, pour la plus grande partie, avait sa part du traitement alloué par l'État, ils avaient des écoles primaires et secondaires dans leur langue, et leur développement économique, fondé justement sur l'égalité politique et sociale, avait rapidement progressé dans les années qui ont précédé la guerre. Le million et demi de Hongrois, que la réorganisation dite démocratique a fait passer à la Roumanie, ne demande rien d'autre que d'avoir les mêmes droits, en matière politique et intellectuelle, que ceux dont bénéficiaient les Roumains opprimés sous l'ancienne « tyrannie hongroise ». C'est déna-turer les faits que de prétendre que l'appellation de « Valaques » était le terme officiel, sans qu'il fût permis d'employer celui de « Roumains ». La vérité est tout le contraire. Quant à savoir si Roumains et Hongrois ont des intérêts communs, comme l'a « impudemment » soutenu le Comte TISZA (p. 121), l'avenir se chargera de fournir la réponse, lorsque la Russie sera redevenue le facteur considérable qu'elle était avant 1914. Nous attribuons à l'inexpérience de l'auteur dans l'histoire de l'Europe orientale et à son parti pris qui fausse son jugement la véhémence avec laquelle il attaque le comte Jules ANDRÁSSY qui « osait comparer les revendications de la France sur l'Alsace-Lorraine et de la Roumanie sur les terres hongroises. » Nous n'avons nullement l'intention de mettre en doute les droits historiques de la France sur l'Alsace-Lorraine, mais si M. AUERBACH avait examiné plus attentivement l'histoire hongroise et roumaine, dans sa réalité propre, il aurait sans aucun doute donné raison au comte Andrassy et à l'opinion publique hongroise, lorsqu'ils soutenaient que les droits de la Hongrie sur la Transylvanie étaient aussi inattaquables que ceux de la France sur l'Alsace-Lorraine. La Transylvanie n'a jamais appartenu à un autre pays que la Hongrie. Même pendant les 150 années de la domination turque, elle était gouvernée par des princes hongrois, dont une grande partie même se reconnaissaient vassaux du roi de Hongrie. Jusqu'à la fin du xv^e siècle et même au-delà, la population de la Transylvanie était en grande majorité

magyare. Les Roumains ne se sont infiltrés que peu à peu à travers les Karpathes, et ne se sont répandus en plus grand nombre qu'au moment où, à la suite des ravages des Turcs et des Tatares, la population magyare s'est raréfiée ; mais même aujourd'hui il reste plus d'un million et demi de Hongrois en Transylvanie.

La Roumanie, aussitôt après la débâcle de son armée, fut d'une grande utilité pour l'Allemagne qui tira du pays vaincu une masse de profits économiques. « Quant aux Autrichiens, ils venaient enfin de goûter une joie : un meurtre opportun et secrètement béni les avait débarrassés, en cette fin de 1916 de leur dictateur STÜRGGH ; et une mort naturelle, mais peut-être non moins souhaitée, celle de l'empereur FRANÇOIS-JOSEPH, ouvrait des perspectives de renouveau » (p. 146). Ces assertions ne paraissent pas d'accord avec la réalité des faits. Il n'y eut en Autriche pour se réjouir du meurtre de Stürgkh que quelques politiciens de métier qui comptaient sur la continuation de l'absolutisme. La foule avait d'autres soucis : l'incorporation des hommes et le ravitaillement, qui ne s'améliorèrent en rien après la disparition de Stürgkh, mais s'aggravèrent plutôt. La situation politique ne devint pas plus favorable après la mort de Stürgkh. C'est alors que les tendances séparatistes prennent toute leur force. Dans son aveuglement le meurtrier n'a pas rendu un mince service aux Alliés. La mort de François-Joseph déconcerta totalement les fidèles de la monarchie qui croyaient que sa personne était le plus sûr garant du maintien de ce régime. Sa disparition de la scène de l'histoire au fort de la crise laisse pressentir des conséquences fatales : avec elle en particulier commença la désorganisation.

Vient ensuite l'accession au trône de l'empereur et roi CHARLES. à qui l'auteur, tout en relevant ses maladresses et ses inconséquences, éprouve pourtant de la sympathie, sans doute à cause de son sort tragique. Il expose tout au long les efforts du nouveau souverain et du ministre des affaires étrangères, le comte CZERNIN, pour obtenir une paix de conciliation ; ils n'aboutirent pas cependant, car le souverain ne sut pas s'affranchir à temps de l'emprise allemande. Ce qui tourna au profit des Alliés, comme le remarque M. Auerbach, puisque de cette manière l'Autriche-Hongrie ne pouvait servir d'intermédiaire à l'Allemagne.

Parallèlement à la politique étrangère se développe l'exposé de la situation politique intérieure de la monarchie et particulièrement des progrès faits par les tendances séparatistes. Celles-ci, par suite de l'aggravation de la situation militaire et surtout diplomatique, se montrèrent au grand jour. Dans l'interprétation

de ces faits également, M. Auerbach tourne son antipathie contre la Hongrie et surtout contre le Comte TISZA ; d'après lui en effet les Hongrois étaient les plus fermes soutiens de l'alliance allemande. Le contraste entre l'Autriche et la Hongrie, — cette dernière se préparant, d'après l'auteur, à détruire le système dualiste — fut augmenté, selon M. Auerbach, à cause du fait que les Hongrois accueillirent avec faveur l'idée d'un renforcement de l'alliance avec l'Allemagne et du « Mittel-Europa ». L'Autriche craignait que par-dessus sa tête la Hongrie ne nouât des relations économiques plus étroites avec l'Allemagne et que l'industrie autrichienne ne perdît le marché qui lui était jusqu'alors assuré. Au jugement de M. Auerbach, l'Allemagne comptait fermement sur la Hongrie pour ses rapports avec les Slaves, et réciproquement la Hongrie trouvait dans l'alliance allemande le soutien qui lui permettait d'opprimer les nationalités. L'auteur suit dans le détail les signes de la décomposition du dualisme et indépendamment des causes économiques — la prétendue exploitation de l'Autriche pendant la guerre par la Hongrie agricole — il les trouve dans les prétentions élevées par les nationalités d'Autriche sur le territoire de la Hongrie.

Ce qui a provoqué la catastrophe de l'Autriche et de la Hongrie, — d'après les conclusions de M. Auerbach — c'est qu'elles ont voulu se développer à la manière d'un état national, et d'après l'exemple d'états nationaux, Allemagne ou Italie. Les hommes d'État autrichiens et hongrois ne comprenaient pas ou ne voulaient pas reconnaître que chez eux la notion de l'*Etat* et celle de la *Nation* ne pouvaient s'identifier. Ils croyaient en une force miraculeuse de l'État, capable de faire durer jusqu'au bout une situation impossible. L'Autriche ne maintenait sa cohésion que par le moyen de sa bureaucratie qui se recrutait dans toutes les races et dont les membres, dépouillant leurs mentalités propres, étaient pénétrés « de la grâce autrichienne, étrangère et supérieure aux particularismes. » Si l'Autriche avait eu de bons hommes d'État, ils auraient institué à temps le régime fédéral. Au moment de la catastrophe, comme voulait le faire le roi Charles, il était trop tard. Là aussi se trouve l'origine de la débâcle de la Hongrie. Les Hongrois, toujours d'après M. Auerbach, étaient encore plus aveuglés que l'Autriche dans leur présomption. Le règne du « Herrenvolk », que pourtant l'introduction du suffrage universel avait fortement ébranlé, et la magyarisation poursuivie « avec une brutalité et un cynisme implacables » n'étaient possibles que grâce à l'appui de l'alliance allemande.

Ainsi donc, d'après M. Auerbach, l'établissement d'une fédération, régime vers lequel d'ailleurs une évolution commençait déjà en Autriche, aurait pu sauver la monarchie. La France n'a pas à regretter, dit l'auteur, la disparition de l'Autriche-Hongrie et peut saluer avec joie les nouveaux états qui se sont formés de ses débris ; mais, pouvons-nous ajouter, ces États auront à lutter continuellement contre des tendances séparatistes, tout comme l'ancienne Autriche-Hongrie.

Nous croyons qu'il viendra peut-être un temps où la France modifiera son jugement sur la nécessité qu'il y avait d'aider à démembrer l'Autriche-Hongrie, au lieu de la transformer en une fédération de peuples.

(Institut historique hongrois à Vienne).

FERENC ECKHART.

André DE HEVESY. **Beethoven. Vie intime.** Paris, éd. Emile-Paul frères, 1926, in-8° écu, 215 p.

Que de livres sur BEETHOVEN ! nous dit-on dès le début de celui-ci. Mais l'auteur a pour lui d'avoir déjà parlé de Beethoven avec amour. Et cette *Vie* parmi tant d'autres a su redire tant de grandeur douloureuse avec une émotion fidèle mais comme rafraîchie par des faits nouveaux. Les archives du Ministère de la Police à Vienne ont livré quelques secrets qu'avaient laissés dans l'ombre les historiens des procès du héros malheureux. Celles aussi du Landesgericht, de la Chancellerie de Hongrie à Vienne. Et surtout les papiers de famille de plusieurs châteaux hongrois, Pálfalva, Kismarton, ont beaucoup aidé M. de Hevesy à refaire l'histoire, très émouvante, des peines d'un cœur infiniment supérieur à la vie des hommes.

Et l'on a vraiment ici la contribution de la Hongrie à la biographie, à la gloire de Beethoven. Contribution tardive mais précieuse. Les noms de quelques amis hongrois en tête de tel ou tel *opus* faisaient désirer qu'on l'apportât un jour, un peu complète. On ne la prévoyait pas aussi importante. L'aimable écrivain qu'est depuis longtemps en notre langue M. DE HEVESY l'a recueillie avec une ingéniosité émue et pieuse.

C'est néanmoins, bien entendu, un peu tout l'homme qui revit en ce livre attachant. Luttés avec la pauvreté, le génie, le succès et la gloire, la passion, la maladie (sur ce point, quelques précisions troublantes). Projets de séjours au loin, France, Angleterre, Croatie, pour s'en tenir à quelques auditions à Pest ou ailleurs, et

à des voyages fréquents dans la grande banlieue hongroise, au sortir de ce Vienne où Beethoven est venu de sa Rhénanie, pour y vivre et y mourir. Les logis qui abritèrent son humeur changeante ; les peines ou dégoûts dont frères, belle-sœur, neveu y nourrirent sa grande âme sans lasser ni sa bienfaisance ni le sens très haut qu'il eut du devoir et du dévouement ; ses menus de malade, ses lectures d'autodidacte, ses passions fougueuses, ses liaisons peut-être, ses opinions politiques et sociales, sa vie de tous les jours, humble et hautaine, les allures un peu étranges qui font de lui l'un des « types de Vienne »... Le tout précis, documenté et souvent neuf.

Ce que nous en retiendrons ici de préférence, c'est la place qu'ont eue dans ses rares distractions, et dans toute sa vie sentimentale et morale, quelques petites amies ou grands amis de Hongrie, connus en son logis de maître de musique ou dans les salons de Vienne, aristocrates ou bourgeois, ou sur leurs terres d'un peu plus loin que la Lèitha. Amitiés hongroises nombreuses : telle ou telle devait le décevoir ; d'autres lui furent très bienfaisantes, et fidèles jusqu'à la mort. Les demoiselles de BRUNSVIK, Joséphine et Thérèse : la future comtesse DEYM, si mal mariée après son veuvage, et que Beethoven aima, comme une amie, comme une consolatrice, peut-être davantage ; et l'autre qui devait mourir fille, un peu chimérique mais généreuse, écrivassière mais dévouée, et d'affection toujours sûre. Leur frère François, son grand ami, qu'il tutoyait. Soit chez leur mère, dans la « steppe » hongroise de 8.000 acres devenue le parc de Martonvásár, soit peut-être à Bude où elles allaient parfois l'hiver, soit dans leur salon de Vienne où toute la colonie hongroise passait, y compris les plus grands noms de l'aristocratie magyare, Beethoven se trouva toujours entouré de dévouements vrais. Et cet Emeric TELEKI, époux d'une autre Brunsvik, la douce Charlotte, dont une fille devait prendre pour mari DE GÉRANDO, le premier grand ami français de la Hongrie. Et tel ou tel BATHYÁNY connu à Vienne ; et la comtesse ERDŐDY, née NICZKY, dont l'étrange conduite défraiera, sur le tard, les rapports de la police autrichienne. Et même les ESTERHÁZY de Kismarton, hôtes un peu hautains au gré de Beethoven, dans leur château célèbre même pour les Français, qui l'allaient voir de Vienne, tel Stendhal, ou même plus tard manquaient rarement d'y consacrer quelques pages de leur relation de voyage à travers la Hongrie inconnue. Et combien d'autres encore ! Et surtout le cher ZMESKÁLL, fils d'un député au Parlement hongrois, attaché à la Chancellerie de Hongrie à Vienne, dès le début ami à toute épreuve, prêt aux services de toute sorte, les plus

menus et les plus grands, jusqu'après l'agonie. Et enfin l'idylle fougueuse, incertaine et brève de Korompa, non loin de Presbourg, chez un oncle de celle qu'il aima dans l'extase, puis bientôt dans la souffrance, la coquette **GIULIETTA GUICCIARDI**, d'abord propice, vite oublieuse, à qui la grande âme blessée pour toujours ne garda nulle amertume, et fut plus d'une fois secourable, sans qu'elle l'ait su peut-être, ni mérité...

Que retrouve-t-on sous ces aspects hongrois d'une vie qui appartient au monde entier, si ce n'est un peu de tout ce qui en a fait la vraie grandeur, jusque dans la misère et la détresse ? Preuve qu'ils valaient bien la peine d'être évoqués. M. de Hevesy l'a fait avec une délicatesse adroite, spirituelle et attendrie. Nombre de lettres inédites, la plupart en un français dont l'imperfection même (très relative) a pour les Français d'aujourd'hui quelque chose d'émouvant ; des illustrations aussi, choisies et présentées avec bonheur, ajoutent encore à tout ce que l'ouvrage a d'attrayant et de caractéristique, et lui aideront à se faire sa place, parmi la littérature beethovenienne passée ou récente, dans l'estime particulière des gens de goût.

H. T.

Sándor KÉMERI. Promenades d'Anatole France. Préface de P.-L. Couchoud. Paris, Calmann-Lévy, 1927, in-16, vii-236 p.

On a déjà vu des secrétaires de grands hommes de lettres, admis au bienfaisant honneur de leur intimité par la vertu de quelque relation commune ou de quelque protection provinciale, chausser en hâte les pantoufles du mort, et l'énorme public des badauds leur monnayer cette indiscrétion en quelque chose qui ressemble à de la gloire. Ainsi n'agit pas **SÁNDOR KÉMERI**, ou plutôt, comme dit la préface de ce volume, « la douce Madame BÖLÖNI... », toute simplicité, toute pureté, toute fraîcheur », excellente polyglotte et voyageuse de marque. Après avoir apporté au vieux maître, accablé par le deuil d'une chère amitié, la paix de sa présence, elle consacre à celui qu'elle a aidé, encouragé, escorté, admiré, le dévôt tribut de souvenirs que nous pouvons lire sans craindre de voir chaque page effeuiller un peu de nos sympathies. Et nous lui en aurons de la reconnaissance.

Promenades et flâneries dans Paris, de la Villa Saïd au Pont-Neuf et au quai Malaquais, avec l'évocation de combien de souvenirs ; séances de travail et dîners chez France, dans le décor artiste

et somptueux que nous connaissons ; déjeuners improvisés chez la secrétaire, qui de temps à autre laisse la plume pour aller voir le pot au feu ; rencontres de France avec Rodin, « les deux extrêmes », ménagées par elle après des années de brouille ; visite au grand Björnson, venu mourir à Paris. Et surtout l'enchantement du dernier long pèlerinage à travers l'Italie bien aimée, Naples et Rome, Ravenne et Florence, Assise, Pérouse, Parme et Milan, et le retour par Reims intacte encore... Séances de musées, visites d'antiquaires et de libraires ; menues confidences, conversations lentes de voyage et d'hôtels, réflexions, notes et malices, précieusement recueillies chaque soir ¹.

A travers toute cette moisson pieuse, quelques épis moins chargés de grain. A Reims, la secrétaire s'abandonne un peu trop peut-être à ses impressions personnelles, qui vont droit à un prophétisme facile, pendant que des yeux du grand écrivain « des larmes tombaient en rosée cristalline sur la rampe de chêne sculptée devant le banc de l'église ». Qu'il ait fait aux moines de San Maurizio, face à la Cène de Léonard, un cours sur la science du vieux maître, on en peut douter, et le cours semblera médiocrement digne de sa propre érudition. Que jadis Madame Böloni ait été punie à l'école pour avoir mal su l'histoire de Pépin le Bref, la chose a pour nous assez peu d'intérêt. Mais quelques naïvetés ou bavardages d'ailleurs aimables se perdent parmi le reste, qui est charmant.

Et ceux que les choses de Hongrie intéressent n'apprendront pas sans plaisir qu'elles ont tenté la curiosité d'Anatole France. Son vocabulaire magyar n'a sans doute point dépassé *puszta* et *fokos*, retenus de quelque article de revue, et dont il taquinait sa secrétaire. Cette Hongroise de Paris, acclimatée mais nostalgique, ne lui parlait pas moins, assez fréquemment, de son Bude, « où Anatole France n'a jamais été, mais où il a eu souvent l'intention de se rendre, pour voir la Hongrie, qu'il s'imagine être un pays exotique et beaucoup plus beau qu'il n'est en réalité », — et du ciel de Hongrie, et du *szóke Duna*, qu'il appelle, à la viennoise lui aussi, le Danube bleu : « Je parviendrai tout de même, peut-être, jusqu'à votre Bude... J'aimerais... » Quel événement ç'eût été là-bas ! et depuis qu'il y est traduit, retraduit, lu dans le texte, comme on l'eût acclamé, même parmi ceux qu'il choquait ou inquiétait ! Elle lui contait, aussi, quelques particularités de sa Transylvanie natale, en

1. Lire p. 141 via Calzaioli, 177 Lionardo, 126 tout... a commencé ; p. 99 les lecteurs français auront peine à deviner ce que sont les *léandres* (pour : oléandres) près des lauriers.

souvenir de qui elle met dans le bouillon un peu de thym, dont le parfum « chatouille le nez » du fin gourmet.

Enfin elle lui parlait d'ADY, Transylvain comme elle. Les doigts d'Anatole France ont caressé *Vérès Arany*. Elle a improvisé, plus d'une fois, la traduction de quelques beaux vers de lui, « vibrants d'ardeur et de force païenne ». Souvent ils ont « engagé une dissertation » sur Ady. Le regard étrange et saisissant, triste et tourmenté, du poète marqué par la mort, toujours en lutte « contre lui-même, contre sa lointaine origine hongroise, contre tout ce qu'il aime et qui se dresse contre lui », a troublé la sérénité apaisée du vieux sage : le génie qui couve sous la braise, disait-il. Et il croyait pouvoir le définir ainsi : « Un révolté intolérant, inquiet, et au fond un paisible ». Il acceptait qu'on plaçât le « visage fascinateur » de ce « génie sauvage » à côté du portrait de Baudelaire : Baudelaire qu'ADY a tant aimé. « Eh bien, déclarait-il, j'aime votre poète Ady. Etes-vous contente ? » Un jour, l'auteur du *Génie Latin* a promis à la fervente admiratrice d'Ady, en ce Paris qui fut son *Bakony*, d'écrire une étude sur lui. Qu'eût-elle été ? Incomplète sans doute, mais pénétrante, document rare pour l'histoire des rapports intellectuels franco-hongrois, pour l'actuelle confrontation de deux races. Projet de vieillard. Projet d'un soir. Quel dommage, et pour la gloire d'ADY, alors naissante, et peut-être pour nous !

H. T.

Jean FALUDI. **André Dudith et les Humanistes Français.**

(Etudes Françaises publiées par l'Institut Français de l'Université de Szeged, 1). Szeged, 1927, in-8°, 63 p.

La plupart des humanistes — l'a-t-on assez remarqué ? — ont eu des carrières si riches, non seulement en études précoces et en veilles érudites, mais en action, en passion, et en aventures de toute sorte, qu'un recueil de leurs « Vies » ferait la plus instructive et la plus divertissante des lectures, voire pour le grand public.

Je ne parle pas seulement des biographies d'hommes de premier plan, comme ERASME ou HENRI ESTIENNE. Je songe aussi à celles d'hommes beaucoup plus obscurs, — celle de Nicolas CLÉNARD, par exemple, ce licencié en théologie flamand, qui avoue sans vergogne : « non sum grandis theologus », apprend, outre le latin et le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, se trouve dans le besoin à Paris, y vend lui-même ses ouvrages avec un succès considérable,

accepte l'offre d'aller créer une grande bibliothèque à Séville, devient le précepteur du fils du Roi de Portugal, Jean III, voyage un peu par toute la péninsule, non sans moult aventures avec ou contre ses muletiers, reçoit l'hospitalité à l'Alhambra, recherche des manuscrits arabes, s'en va en quérir au Maroc, gagne Fez péniblement, y demeure prisonnier pendant de longs mois, parvient à regagner Grenade, à seule fin de mieux retourner « inter Afros » pour compléter son étude de la religion mahométane, mais meurt soudainement avant d'avoir pu réaliser son désir. Or, — aventure suprême, — Clénard est, ne l'oublions pas, l'auteur de cette double grammaire grecque (« *Meditationes* », « *Institutiones* »), imprimée à Louvain et à Paris en 1530, qui devait jouir d'un formidable succès dans l'Europe entière et dont chaque partie eut plus de 150 éditions entre 1530 et le milieu du xviii^e siècle !

Une autre vie fort curieuse à écrire serait celle de Jean de SPONDE, ce Huguenot qui, à peine sorti de l'adolescence, quitte son Béarn natal pour aller écrire à Bâle les volumineux et dévots commentaires latins de son gros in-folio « *Homeri omnia opera* » (1583), puis guerroie au pays de Loire pendant les « troubles » de religion, passe par diverses prisons, se convertit au catholicisme, devient maître des requêtes à La Rochelle, où il publie son Hésiode, et meurt d'aventure, tout jeune encore, dans un coin retiré des Pyrénées.

De même, je m'étonnais naguère qu'aucun Allemand ne nous eût donné une biographie du grand helléniste Hieronymus WOLFIIUS, qui a si bien incarné l'agitation et l'inquiétude de la plupart de ces fabuleux chercheurs de « doctrine » antique.

Mais, sans doute, la vie d'André DUDITH (l'« Erasme hongrois ») est-elle plus curieuse et plus suggestive encore.

Qu'on imagine un Hongrois bien né, apparenté à une vieille famille vénitienne, qu'on le fasse instruire à Breslau, dans la Silésie habsbourgeoise, qu'on l'envoie dans l'Italie des humanistes, à Padoue, et dans celle des politiciens d'Église, à Vérone, qu'on le suppose — mi-« domestique », mi-diplomate, mais toujours épris de sagesse gréco-latine — à Paris, à la Cour de Charles V, à celle de Marie Tudor, que le primat de Hongrie fasse de lui, dès son retour au pays, un chanoine, puis un évêque, qu'une mission l'amène au Concile de Trente, où il plaide pour le mariage des prêtres, que quelques années après il soit envoyé à la Cour de Pologne, que des doutes religieux et un romanesque amour pour une dame de la maison de la Reine de Pologne, Regina STRASS, « belle en perfection », le décident à quitter l'état ecclésiastique et à se marier, qu'après la mort de sa première femme un second

mariage polonais le relie au pays des Jagellons, ou tout proche, en Silésie, qu'il meure un peu « libertain », poète assez, fort hongrois et très bibliophile à Breslau, en 1589, et l'on aura quelque idée de la carrière fertile en incidents et conjonctures de Dudith le Budien.

Le moindre recoin de pareille biographie est digne d'exploration et il faut savoir gré à l'Institut français de l'Université de Szeged, dirigé par le Professeur Béla ZOLNAI, d'avoir inauguré ses « Etudes françaises » (auxquelles nous souhaitons une glorieuse carrière), par un travail consacré à « André Dudith et les humanistes français ». L'auteur, Jean FALUDI, a bravement entrepris de nous apporter quelque chose de précis sur les rapports très vagues que des générations de compilateurs et d'historiens, tributaires les uns des autres, avaient mentionnés comme ayant existé entre Dudith et certains érudits français, tels que MURET, RAMUS, Théodore de BÈZE.

Il convient de féliciter M. Faludi de l'évident enthousiasme avec lequel il s'est mis à la tâche et a fureté à Paris parmi livres, manuscrits et poussière. Il nous apporte en effet des précisions nouvelles quant aux dates probables des séjours de Dudith à Paris (page 7 et suivantes), fait justice de l'affirmation gratuite d'après laquelle Dudith aurait figuré parmi les élèves de DORAT (page 23), identifie le Jordanus auquel certaines lettres inédites de Dudith, conservées à la Bibliothèque de Gotha, sont adressées, comme François JOURDAINS, professeur de langue hébraïque au Collège Royal, établit que la biographie de Dudith, donnée par DE THOU dans *Historiae sui temporis*, est basée sur certaine lettre de Henry SAVILE à de Thou, trouvée à la Bibliothèque Nationale, dans la collection Dupuy, et écrite en décembre 1607 (Savile avait vécu dans l'intimité du jeune Hongrois à Presbourg, en 1581, ce qui explique qu'il ait été en mesure de donner à son ami de Thou des renseignements biographiques précieux sur l'érudite hongrois).

Par ailleurs, il est peut-être regrettable que, dans son zèle pour la vérité, M. Faludi stigmatise comme de graves inexactitudes à la charge de tels érudits qui l'ont précédé, des affirmations si proches de la vérité historique qu'elles n'ont rien que de parfaitement recevable. Parce qu'Antoine TESSIER relate que CANINIUS fut « appelé auprès de Dudith en Hongrie », alors que dans l'introduction à *l'Hellenismos* de Caninius il est dit : « *Ab Andrea Dudithio Sbardellato in Hungariam vocatus* », y a-t-il lieu, par exemple, d'imprimer en italiques « TESSIER se trompe en écrivant... etc. » ?

Quelques erreurs, quelques indices d'un certain manque de curiosité ou de flair de la part de M. Faludi, m'apparaissent légèrement plus graves, sans être cas pendables.

A la page 3, il est dit que Dudith fit à Vérone la connaissance du cardinal « Pol Reginald ». Il s'agit naturellement du cardinal Reginald POLE (d'ailleurs mentionné huit pages plus bas par M. Faludi sous le nom de « Reginaldus Polus »), ce noble anglais, qui entre 1521 et 1550 passa tant d'années en Italie à de délicates négociations d'ordre religieux et qui fut en quelque sorte le protecteur de Dudith pendant une partie de son séjour en Europe orientale.

Puisqu'il est question du cardinal Reginald POLE, je m'étonne que M. Faludi, si justement préoccupé d'établir la date exacte du ou des séjours de Dudith en France, et qui aurait peut-être pu arriver à de plus grandes précisions, n'ait pas songé à étudier les déplacements de Dudith en fonction de ceux du cardinal anglais. Il semble que précisément, en ces années 1554-1558, la vie de Dudith ait continué d'être liée d'assez près aux destinées de Reginald Pole. Une donnée traditionnelle, dont je constate la persistance jusque dans la Grande Encyclopédie, et qui provient vraisemblablement de la notice biographique de STIEFF (Breslau, 1756), que je n'ai pas sous la main, fait voyager Dudith en Angleterre en 1553 avec Pole. Or, ce n'est que le 20 novembre 1554 que le cardinal anglais débarqua à Douvres, après de nombreuses pérégrinations en Flandre et en France. Ou je me trompe fort, ou c'est en déterminant la date du ou des voyages anglais de Dudith, que M. Faludi pourra obtenir des certitudes sur la date des séjours parisiens du jeune Hongrois ¹.

Au surplus, je crains que M. Faludi ne se soit par trop arbitrairement limité à des recherches strictement parisiennes pour étudier les rapports entre Dudith et les humanistes français. La correspondance de tous ces humanistes, nous le savons, s'est dispersée par l'Europe entière. Il se trouve qu'une lettre de Savile à de Thou, conservée à Paris, contenait des renseignements précieux sur Dudith. Je gagerais que, de même, telle lettre adressée à de Bèze et conservée, par exemple, à Genève, aurait pu fournir à M. Faludi l'occasion d'heureuses découvertes. L'Angleterre aussi devrait être explorée. Un érudit français, M. KOSZUL, constatait récemment qu'il existe dans diverses villes anglaises de véritables dépôts de lettres de l'humaniste strasbourgeois Jean STURM. Ce qui

1. Pendant toutes ces années, nous pouvons suivre les déplacements d'un personnage aussi important que Pole jour pour jour. Nous savons qu'il arrive à Paris (sans doute avec Dudith) le 12 mars 1554, qu'il est reçu par le roi à Fontainebleau le 29 du même mois, que le mois d'avril suivant le trouve à Bruxelles, etc. Voir Athanasius Zimmermann, *Kardinal Pole, sein Leben und seine Schriften...* Ratisbonne, 1893, et le *Dictionary of National Biography*.

est vrai de Sturm peut aussi l'être de Dudith, et je serais assez surpris qu'il n'existât pas à la Bodléienne des lettres de Dudith à Henry Savile.

En tout cas, il est un instrument qu'aucun biographe de Dudith ne doit ignorer : c'est la correspondance de Reginald Pole : *Epistolae Reginaldi Poli... et aliorum ad se*. Ces cinq volumes, publiés à Brescia de 1744 à 1757, se trouvent peut-être à Budapest, mais certainement à la « Staatsbibliothek » de Vienne, si riche en impressions italiennes du xviii^e siècle, et sans doute plus aisément accessible à M. Faludi que la Bibliothèque Nationale. Il est fort regrettable qu'à défaut des « Calendars of State Papers : Venetian Series », et des *Jugemens des Savants* de Baillet, cette source si importante n'ait pas été consultée, comme semble le déceler la bibliographie annexée à la plaquette.

Qu'il me soit encore permis de faire une remarque ou deux. Le « Collège Cameracensis », où Angelus CANINIUS enseigna le grec à Dudith, et que M. Faludi désigne (p. 15) un peu maladroitement sous cette forme hybride, qui n'est ni latine ni française, mais qui du moins trahit son embarras, est naturellement le Collège de Cambrai, dit aussi Collège des Trois Evêques, qui doit son nom et son origine à Guillaume d'Auxonne, Evêque de Cambrai, au milieu du xiv^e siècle. Très fameux pendant la Renaissance, ce Collège parisien eut l'honneur d'hospitaliser, si l'on peut dire, dans ses bâtiments, le Collège royal de France, lui-même sans toit propre, de 1612 à 1636. Et c'est sur leur emplacement qu'est édifié l'actuel Collège de France. Quant au Collège des Trois Evêques, il fut réuni en 1763 à celui de Louis-le-Grand.

Il y aurait sans doute encore lieu de chicaner M. Faludi sur sa conclusion, qui n'offre pas grand rapport avec le gros de l'étude qui la précède. M. Faludi s'y livre à des considérations générales sur les hommes de la Renaissance et admet comme une sorte de postulat que l'humaniste « voulait se confondre avec son modèle humaniste, avec cet homme idéal qu'il se figurait surtout d'après Aristote et Cicéron ». Et il ajoute plus loin : « Dudith passa par ce développement ».

Or, si M. Faludi rétrécit singulièrement l'idéal des humanistes en assurant qu'ils se modelèrent « surtout » sur Aristote et Cicéron (et Plutarque ? et Sénèque ?), il semble oublier que nous avons un texte spécifiant à propos de Dudith que « sa Bible était son Platon¹. » Et, en effet, plus les érudits poussent leurs recherches

1. Florimond de Raemon, *Histoire de la naissance, progrès et décadence de l'hérésie de ce siècle*. Paris, 1610, p. 477. Ce texte important est du reste assez gauchement cité en note au bas des pages de la *Bibliographie*.

sur la formation et les fluctuations de l'idéal humaniste au long du xvi^e siècle, plus apparaît grande la part à faire à Platon et au néoplatonisme représenté surtout par Marsile Ficini.

En bref, ce premier cahier d'« Etudes françaises », plein de promesses, révèle quelque inexpérience, tant dans la méthode de recherches adoptée que dans la mise en œuvre des résultats, et comporte certaines lacunes ; mais il reste que M. Faludi est sur une piste très intéressante et qu'il se doit de compléter pour notre profit sa documentation sur André Dudith et les humanistes français, dût-ce être en tournant le dos à la Bibliothèque Nationale et en faisant un petit voyage jusqu'à Breslau, voire Cracovie¹.

(Paris-Genève).

FRANCK L. SCHOELL.

Études de musicologie hongroise :

Nous signalons à nos lecteurs le travail de M. Emile HARASZTI : *Hangutánzás és jelentésváltozás az egyetemes és a magyar hangszer-történelben* (Onomatopée et changement sémasiologique dans l'organographie générale et hongroise), Budapest, éd. de *Budavári Tudományos Társaság*, in-8°, 120 p. avec extrait en allemand. L'auteur a lu d'abord son étude en séance du 22 juin 1925 de la Société Française de Musicologie à Paris. Avec une ample connaissance de la littérature organographique et après avoir résolu une foule de problèmes de cette science, l'auteur éclaire l'histoire des instruments qu'on désigne du nom de *cymbalum* et essaie de démontrer que le changement sémasiologique qui accompagne ce nom dans les diverses langues, car il désigne d'abord des instruments à percussion et plus tard des instruments à cordes, s'explique par l'effet de l'instinct onomatopéique des hommes qui trouve une affinité intime entre ces deux familles de différents instruments. Peut-être reprochera-t-on à l'auteur cette croyance que l'on peut ramener les noms d'instruments onomatopéiques à des radicaux sanscrits, grecs et latins (p. 20), hypothèse qui étant donnée la faculté onomatopéique de chaque peuple semble un peu surannée au point de vue linguistique. Néanmoins les linguistes pourront trouver un riche trésor de documentation dans ce travail qui montre jusqu'à l'évidence le rapport intime qu'il y a entre l'évo-

1. Florimond de Raemond ne nous apprend-il pas, une vingtaine d'années après la mort de Dudith, que « plusieurs grans Seigneurs de la Pologne et de Hongrie gardent encore les lettres de cet homme, écrites de sa main, avec beaucoup de soin et curiosité » ?

lution des instruments de musique hongrois et ceux de l'Occident.

Dans une autre étude *A magyar zene történeti emlékeinek kiadása* [L'édition des monuments historiques de la musique hongroise] Budapest, Stephaneum, 1926, 40 p., le même auteur développe un vaste programme pour une édition des anciens monuments précieux de la musique hongroise encore aujourd'hui inaccessibles aux chercheurs et spécialistes. A partir de quelques rares antiennes du XIII^e siècle et des psaumes du XIV^e, des chansonniers religieux du XVI^e et du XVII^e siècles jusqu'aux recueils du XVIII^e et aux belles œuvres romantiques, M. HARASZTI énumère une série de monuments du plus haut prix, à l'aide desquels on pourrait déchiffrer et étudier enfin les rapports si diffus de la musique populaire hongroise avec la musique savante et qui en eux-mêmes sont des preuves éloqu岸tes du génie musical hongrois. Il est évident qu'une pareille édition demande un appui matériel très considérable. Nous osons espérer que le gouvernement hongrois ou une institution scientifique internationale — ou tous les deux — fourniront un jour les fonds à une édition des *Monumenta Musica Hungariæ* dont la publication serait d'une valeur indéniable pour la littérature musicale du monde entier.

A. E.

Les traductions hongroises de Molière :

Nous n'avons pas jusqu'ici d'étude complète sur les traductions hongroises de Molière. Les bibliographies françaises ne connaissent que peu de traductions hongroises. La bibliographie de Molière dans les *Grands Ecrivains de la France* par Arthur DESFEUILLES n'indique que le Molière hongrois édité par la Société Kistaludy (pp. 113-114). La *Bibliographie moliéresque* de Paul LACROIX (Paris, 1875, 2^e édition) connaît, outre la même édition, aussi quelques traductions plus anciennés. La source de P. Lacroix a été un article de Károly SZÁSZ mis à sa disposition par l'intermédiaire d'Edouard SAYOUS. Malheureusement P. Lacroix a gâté la liste incomplète, mais précise de Szász. Il donne par exemple la traduction du *Médecin malgré lui* par Ferenc KAZINCZY et celle des *Fourberies de Scapin* par KIBÉDY comme étant l'œuvre de SIMAI.

La thèse de M^{lle} Margit VASSHEGYI comble heureusement cette lacune¹. Elle divise son étude en trois parties. Les traductions

1. *A magyar Molière-fordítások* [Les trad. hong. de M.]. Bibliothèque de l'Institut français de l'Université de Budapest. N^o 1. Budapest, 1927. Eggenberger-

anciennes (1769-1833) l'occupent d'abord. Ensuite elle examine la traduction des œuvres complètes de la Société Kisfaludy (1863-1883); finalement elle passe en revue les traductions toutes récentes.

La première période est sans doute la plus intéressante. A cette époque, période de la formation de la littérature hongroise, une des questions fortement discutées était le problème de la fidélité de la traduction. Comment faut-il traduire Molière ? Les personnages des comédies doivent-ils rester français, ou doit-on les habiller en costumes hongrois ? faut-il traduire fidèlement ? ou doit-on adapter Molière au tour d'esprit hongrois ?

Après les traductions des pièces de Molière adaptées par les Jésuites aux représentations scolaires, au commencement de la littérature réformée, les traductions libres sont en majorité. Telles sont les traductions libres de Kristóf SIMAI et de Ferenc KAZINCZY. Les traductions littérales ne réussissent pas, parce qu'elles se sont trop attachées au texte original : ce qui a pour résultat de remplir le texte hongrois de tournures par trop françaises. Le problème des traductions fidèles ou libres n'a trouvé sa solution définitive que dans l'édition de Molière par la Société Kisfaludy, qui montre le juste milieu entre les deux extrêmes : la traduction fidèle qui respecte tout de même les caractères propres de la langue hongroise.

Cette traduction de Molière, résultat d'un travail de vingt années (1863-1883), suit la traduction de Shakespeare, exécutée en collaboration par les meilleurs écrivains hongrois (VÖRÖSMARTY, PETŐFI, ARANY) et éditée par la même société littéraire. Les leçons qu'on avait tirées de cette traduction de Shakespeare avaient facilité la tâche des traducteurs de Molière. Mais cette traduction a remporté un succès plus grand surtout parce qu'on y a su mettre à profit les résultats acquis au cours du développement que la langue littéraire hongroise a pris durant la période que l'on a appelée *classique*. A l'époque de la réforme littéraire on ne savait guère en quelle langue traduire Molière, ni si l'on devait préférer la langue nouvelle des réformateurs, ou la langue archaïsante de l'école nationaliste. A quel goût adapter Molière ? Au classicisme franco-allemand des réformateurs, ou au goût populaire de l'école conservatrice ? Après les Vörösmarty, les Petőfi, les Arany les traducteurs n'ont plus connu ces problèmes. Ils n'ont eu qu'une seule langue littéraire et un seul goût, répandu dans la masse du

public hongrois. Les meilleurs traducteurs de cette édition sont Károly Szász, le traducteur le plus appliqué et le plus ingénieux de l'époque, László ARANY, fils du grand poète János Arany et Gabriel KAZINCZY.

La troisième partie du livre est consacrée à la période moderne (après 1901). Les meilleurs traducteurs de cette époque au goût raffiné, attachée à la forme comme à l'atmosphère historique des pièces, sont M. Sándor HEVESI, M. Andor GÁBOR et M. Géza LACZKÓ.

La méthode de M^{lle} Vasshegyi est de comparer les passages caractéristiques quand il s'agit de traductions différentes de la même pièce. Elle indique avec un goût sûr la meilleure traduction. Ailleurs elle examine la traduction du vousoiement, des jurons, des interjections.

Dans les pièces en vers, elle observe d'abord la forme de la traduction. Puis elle examine les traductions au point de vue de la fidélité, et il est assez piquant de constater qu'elle trouve des fautes d'interprétation jusque dans les meilleures traductions. On voit par ailleurs que M^{lle} Vasshegyi connaît bien et aime Molière. Elle ne fait pas grâce de la moindre nuance perdue, même en faveur d'une expression savoureuse de la traduction. Elle examine soigneusement si la verve de Molière et les modulations de son style ne se sont pas noyées dans l'encrier des translateurs.

En général, ce que M^{lle} Vasshegyi nous présente dans son étude n'est pas l'histoire des traductions de Molière, qui serait déjà un peu l'histoire du style hongrois pendant les derniers siècles, mais surtout une critique verbale des traductions de Molière. Nous aurions voulu qu'elle eût parlé aussi du *Doctorandus* de Mihály CSOKONAI VITÉZ, qui n'est, à vrai dire, qu'un fragment, mais cette traduction du troisième intermède du *Malade imaginaire* a une valeur historique, car elle se place parmi les premières traductions en vers de Molière. Peut-être aussi M^{lle} Vasshegyi a-t-elle jugé superflu de mentionner dans sa bibliographie toutes les critiques de Károly Szász sur les traductions de Molière ; et elle a eu raison. Mais nous croyons qu'il faudrait y mettre au moins son article le plus important sur ce sujet, intitulé : *Sur les traductions hongroises de Molière* (Kisfaludy Társaság Évlapjai. Uj folyam VI., 75). Dans un Appendice M^{lle} Vasshegyi donne la liste chronologique des premières représentations des pièces de Molière en Hongrie.

(Budapest).

ISTVÁN FÁBIÁN,

TABLE DES MATIÈRES

ARTICLES

BARANYAI (Zoltán). H.-F. Amiel, traducteur de Petőfi.	125
BARTUCZ (Lajos). La composition anthropologique du peuple hongrois	209
CASTAGNÉ (Joseph). Le réveil national carélien	346
ECKHARDT (Alexandre). <i>L'Ogre</i>	360
ECKHART (Ferenc). Introduction à l'histoire hongroise. I, II 5,	242
GYALÓKAY (Jenő) La catastrophe de Mohács au point de vue de l'histoire militaire	324
HARASZTI (Emile). Les hussards hongrois en Alsace : Célestin Hardt	74
RÁCZ (Lajos). L'inspiration française dans le protestantisme hongrois. III	115
SZINNYEI (Ferenc). Le romantisme français et le roman hongrois avant 1848.	66
THIENEMANN (Tivadar). Érasme en Hongrie	83
TOLNAI (Vilmos). L'eau de la reine de Hongrie.	343

CHRONIQUES

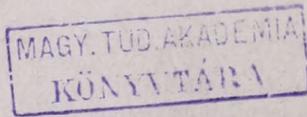
GORIUPP (Alice). Les récentes études bibliographiques en Hongrie.	144
SÁGI (István). La linguistique hongroise.	378

NOTES ET DOCUMENTS

Voltaire, Michelet et la catastrophe hongroise de 1526 (A. ECKHARDT)	153
Une Anti-Marseillaise imprimée en Hongrie (A. ECKHARDT).	396
Une source hongroise de l'organisation napoléonienne de l'Université de France ² (Gy. KORNIS)	393
Les meilleurs livres hongrois de l'année 1924	160
Le troisième congrès finno-ougrien à Budapest	162
Un soldat hongrois en France :	398
Conférences sur la Hongrie à l'Université de Strasbourg	399

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

AUERBACH (B.). L'Autriche et la Hongrie pendant la guerre (F. ECKHART)	400
BLOCH (M.). Les rois thaumaturges (Gy. MAGYARY-KOSSA) . . .	198
CONSTANTINESCO (M.). L'évolution de la propriété rurale et la réforme agraire en Roumanie (J. SZÉKELY)	164
FALUDI (J.). André Dudith et les humanistes français (F.-L. SCHOELL)	410
HEVESY (A.). Beethoven. Vie intime (H. T.)	406
KÉMERI (S.). Promenades d'Anatole France (H. T.)	408
TÉREY (A.). Choix de poésies de Ady (J. G.)	196
Etudes de musicologie hongroise (A. E.)	415
Les traductions hongroises de Molière (I. FÁBIÁN)	416
Bibliographie française de la Hongrie (1926)	201



La Revue des Etudes hongroises a publié dans ses quatre tomes précédents les travaux suivants :

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

- GY. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
 A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
 E. MÁLYUSZ : La formation d'un comitat dans la Hongrie historique (t. 2).
 B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
 A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
 A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
 D. ANGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
 J. LUKINICS : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUGRIENNE :

- E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
 I. SEBASTYÁN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
 Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
 G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
 J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).
 Y. WICHMANN : Zyriènes et Caréliens (t. 2).
 D. FOKOS : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
 B. HÓMAN : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
 Z. GOMBÓCZ : Ossètes et lazyges (t. 3).
 G. MELICH : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
 V. TOLNAI : Les origines du *coche* (t. 3).
 J. SZINNYEI : L'Académie Hongroise et la Linguistique hongroise (t. 4).
 E. VIRÁNYI : Le travail linguistique en Estonie (t. 4).

3. HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ET DE LA MUSIQUE HONGROISES :

- J. KASTNER : Petőfi (t. 1).
 A. PAULER : Liszt et la Hongrie (t. 1).
 B. ZOLNAI : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
 E. CSÁSZÁR : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
 G. NAGY : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
 K. ISOZ : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
 A. WÉBER : Don Juan en Hongrie (t. 3).
 A. SCHÖPFELIN : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
 L. NÉGYESI : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
 B. ZOLNAI : Sources italiennes d'une ballade hongroise (t. 4).

4. RELATIONS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES FRANCO-HONGROISES :

- B. BOUVIER : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
 A. ECKHARDT : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
 D. PAIS : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpáds (t. 1).
 Z. BARANTAI : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
 A. ECKHARDT : Le *Contrat social* en Hongrie (t. 1).
 L. RÁCZ : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
 H. TRONCHON : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
 A. ECKHARDT : Le Baron de Trenck, un témoin ignoré de la Révolution française (t. 2).
 A. ECKHARDT : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
 L. RÁCZ : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3).
 B. TÓTH : Un apôtre français de Petőfi ; Thales Bernard (t. 3).
 H. TRONCHON : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
 B. TÓTH : En marge des traductions françaises de Jókai (t. 3).
 E. CSÁSZÁR : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
 A. ECKHARDT : Télémaque en Hongrie (t. 4).

Les prochains numéros contiendront :

- Pál TÖRÖK : La bataille de Mohács et l'Europe.
 Sándor SOLYMOSY : Éléments orientaux dans le conte populaire hongrois.
 Robert GRAGGER : L'influence de Molière en Hongrie.
 János MELICH : La Hongrie avant l'arrivée des Magyars.
 Béla ZOLNAI : Le jansénisme en Hongrie.
 Imre LUKINICS : La paix de Szatmár.
 LAJOS GYÓRGY : La vie littéraire hongroise en Transylvanie.

En cours de publication à la Librairie Félix Alcan, Paris :

Peuples et civilisations ; histoire générale, publiée par Louis HALPHEN, professeur à l'Université de Bordeaux, et Philippe SAGNAC, professeur à l'Université de Paris. (20 volumes in-8°). Prix de souscription à l'ensemble : 600 fr.

Tome I. — **Les premières civilisations**, par G. Fougères, de l'Institut, P. Jouguet, G. Contenu, R. Grousset, J. Lesquier (1926, VIII-437 p., 3 cartes et 1 tableau : 30 fr.).

Tomes II, III et IV, par P. Rousset, A. Piganiol, E. Albertini, (achevant l'antiquité), *sous presse*. Le tome III. (**La conquête romaine**, par A. Piganiol, 500 p., 3 cartes et un index) paraît en juin 1927.

Tome V. — **Les Barbares des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle**, par L. Halphen (1926, 395 p. : 40 fr.).

Tomes VI et VII, par L. Halphen (t. VI) et H. Pirenne, A. Renaudet, E. Déprez (achevant le moyen âge), *en préparation*.

Tome VIII. — **Les débuts de l'ère moderne : la Renaissance et la Réforme**, par H. Hauser et A. Renaudet (prochainement, à paraître fin 1927).

La première histoire qui soit non une simple juxtaposition d'histoires nationales, mais une vue d'ensemble, à la fois précise et large, de l'histoire du monde entier, dont son évolution générale, depuis la plus haute antiquité jusqu'à notre temps ; la première qui fasse à l'Europe orientale et à l'Asie une place proportionnée à leur importance réelle.

Voir au t. V les chapitres réservés aux origines hongroises et aux débuts du royaume de Hongrie.

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, PARIS

F. DVORNIK. **Les Slaves, Rome et Byzance au IX^e siècle**. In-8 raisin, v-360 pages. 40 fr. (*Travaux publiés par l'Institut d'Etudes Slaves, IV*).

Collection HENRI LEBLANC donnée à l'Etat, le 3 août 1917. **La Grande Guerre. Iconographie — Bibliographie — Documents divers**. Huit volumes in-8 raisin. Le volume 20 fr.

Docteur LUCIEN GRAUX. **Histoire des violations du Traité de Paix** Tome IV et dernier de cette importante histoire des temps présents, que tous les historiens et patriotes voudront lire et conserver. Tome IV, grand in-16, 639 pages. 15 fr. Les 4 volumes 60 fr.

— **Les fausses nouvelles de la Grande Guerre. Ouvrage couronné par l'Académie française**. 7 volumes grand in-16. Le volume 15 fr.

MAURICE MAGENDIE, Docteur ès lettres. **Du nouveau sur l'Astrée**. In-8°, 465 p. sur vergé Lafuma. 60 fr.

LUBOR NIEDERLE, Professeur à l'Université Charles IV, à Prague, Correspondant de l'Institut de France. **Manuel de l'Antiquité Slave**. Tome : **La Civilisation**. Collection de manuels publiée par l'Institut d'études slaves. — I. in-8 raisin, 360 pages, 144 figures et 3 planches en couleurs, 65 fr. Le tome I^{er}, in-8, LVIII+246 pages, avec 2 cartes, 40 fr. Les deux volumes pris ensemble : 100 fr.

JAN RUTKOWSKI. **Histoire économique de la Pologne avant les partages**. 1927. In-8° raisin, 280 pages. (*Bibliothèque polonaise*). I. 40 fr.

